Mars-Avril 1905 — Tome LIV

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Seizième Année

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMV
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

LES SECRETS DES ANCIENNES MAITRISES

—

LA CLÉ DE RABELAIS

—

Une société vient de se fonder, dite des « Etudes Rabelaisiennes », sur l'initiative de M. Lefranc, bibliothécaire de la Sorbonne. C'est donc le moment, pour qui a déchiffré quelque chose dans le grimoire du curé de Meudon, de monter en chaire et de dire ce qu'il sait.

Sainte-Beuve se range à l'avis de Montaigne, il met le *Gargantua* et le *Pantagruel* parmi les livres *simplement plaisants;* il pense avec Niceron qu'il n'y faut rien chercher de suivi, que c'est un artiste, un poète qui songe à s'amuser; il cite enfin l'abbé Galiani, qui juge cette obscénité « naïve », et après avoir évoqué le petit roi d'Yvetot il réduit à coups d'épithètes l'œuvre du Chinonnais à une ripaille bourgeoise, à un réveillon de Noël, à une longue chanson à boire. Depuis l'auteur de *Volupté*, la critique n'a pas sensiblement modifié son jugement : ce qui prouve que le masque pédant est indispensable pour inspirer du respect et qu'on ne prend au sérieux que la robe et le bonnet carré.

Pourquoi, de Montaigne à Sainte-Beuve, la critique s'est-elle trompée sur Rabelais ? Parce qu'elle fut littéraire. Le littérateur ne jure et ne juge que par la chose imprimée, oubliant que le Moyen-âge se servit du dessin plus que du langage pour exprimer sa secrète pensée, sans peur ni risque, et que beaucoup d'œuvres de la Renaissance s'expliquent par les arts et métiers. Il faut savoir l'architecture et surtout l'héral-

dique pour comprendre Rabelais. M. Paul Rosières s'en aperçut le premier ; mais il se trompa en comparant l'œuvre de Maître Alcofribas Nasier à une cathédrale. Vers 1532, l'ère des cathédrales était close, la période des châteaux battait son plein. Les figures licencieuses du chapiteau et du portail analogues aux grotesqueries de Gargantua causèrent cette méprise.

On se figure le Moyen-âge comme une colossale moinerie parfois truande, plus souvent mystique, et on attribue aux sculpteurs des cathédrales une piété à la Fra Angelico, sans réfléchir que l'homme d'art, de tout temps, a vu la religion dans son propre effort créateur, et même croyant au dogme n'a jamais beaucoup vénéré le clergé. L'homme d'art, en outre, méprisait profondément le noble. Le VIe livre de Pantagruel, en son chapitre LVII, nous donnera la profession de foi anti-féodale la plus positive qui jamais ait été écoutée. Aucune page n'égale celle que je vais citer comme puissance prophétique : le lecteur verra en marge comme de tragiques illustrations les événements du dernier siècle. C'est vraiment la charte du socialisme et le texte littéral de ses revendications, dans ce qu'elles ont de légitime et d'irréfutable. Malgré l'évocation platonicienne qui commence ce morceau, il s'inspire de la seule expérience, sans mots sonores, sans prétentieuses considérations.

En icelluy jour, Pantagruel descendit en une isle admirable entre toutes, tant à cause de l'assiete que du gouverneur d'icelle,... Messere Gaster, premier maistre ès art de ce monde. Avec icelluy pacifiquement résidait la bonne dame Pénia, autrement dit Souffreté, mère des neuf Muses, de laquelle jadis en compagnie de Poros seigneur de Abondance, nous naquit Amour le noble enfant médiateur du Ciel et de la terre, comme atteste Platon...

A ce chaleureux roy force nous fût de faire révérence, jurer obéissance et honneur porter. Car il est impérieux, rigoureux, rond, dur, difficile, inflectible. A lui, on ne peut rien faire croire, rien remontrer, rien persuader. Gaster ne oyt point, estant sans oreilles. Il ne parle que par signes. Mais à ses signes tout le monde obéit plus soudain que aux édits des prœteurs et mandements des roys; en ses sommations delai aucun et demeure aucune il n'admet. Vous dites que au rugissement du loin toutes bêtes, loin à l'entour, frémissent... Je vous certifie que au mandement de messere Gaster, tout le ciel tremble, toute la terre bransle. Son mandement est nommé, faire le fault sans délai, ou mourir ! En quelque compagnie qu'il soit discepter ne faut de supériorité et préférence; Gaster toujours va devant, y fûs-

sent roys, empereurs, voire certes papes! Il fait ce bien au monde qu'il lui invente tous arts, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilités. Et tout pour la trippe!... Quand Penia sa régente se met en voie, la part qu'elle va, tous parlements sont clous, tous edits muets, toutes ordonnances vaines. A loy aucune n'est sujecte, de toutes est exempte. Chacun la refuyt en tous endroits, plutot s'exposant ès naufrage de mer, plutot eslisans par feu, par mons, par gouffres passer, que d'icelle être appréhendés !

Les révolutions et les communes ont terriblement commenté ce texte, qui nous montre du même coup le rationalisme de Platon qu'on ne soupçonne guère et la libre-pensée, en France, précédant de beaucoup d'années les événements politiques. On éprouve quelque embarras à voir le Ventre marié à la mythique Penia, mais il faut s'y résigner. Rabelais entendait Platon beaucoup mieux que M. Cousin. Du reste, cette théorie du « *primo vivere* » a pour elle le mérite indiscutable de l'expérience. Le ventre est bien le premier maître ès arts du monde, et l'effort humain n'a qu'un mobile : la tripe. L'un laboure la terre, l'autre enseigne la métaphysique; celui-ci fait des vilenies et celui-là des chefs-d'œuvre : et tout pour la tripe! La lutte pour la vie n'est pas une formule moderne : mais jusqu'ici on avait caché le redoutable arcane. Les francs-maçons d'aujourd'hui écrivent encore un B majuscule avec un j en coulée de chaque côté d'un niveau et ils appellent cela les deux colonnes du temple, Iakin et Bohas. Eh! bonnes gens, laissez la kabbale judaïque, vos colonnes signifient le Boire et le Manger! Le Grand Arcane, c'est la Tripe. Une pareille affirmation clairement exprimée, au seizième siècle, eût mené son proférateur à l'in-pace et au bûcher.

En Kaldée, la femme du Soleil (Samas) se nomme Goula, et, en argot, un goualeur est un chanteur : on connaît la Goualeuse dans *les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, romancier de grande envergure, et tout le monde entend encore le mot de gouaillerie. Si on veut une autre racine, il suffit de remarquer que Got s'écrivait Gault, au temps de Rabelais, et que jadis un *pape gaut* ou *pape guay* était un perroquet. Beaucoup de psittacins se voient dans l'ornementation romane : mais dès le treizième siècle, le coq, animal gaulois, semble devenir le blason des gouliards, ils l'ont mis sur la croix de fer des églises, dès le retour des croisades, et il y est encore, en l'honneur de

saint Gaut, saint Gall ou saint Coq, un saint très cher aux initiés. Abusivement on écrit francs-maçons d'après la formule de Cromwell; il faut dire fourmaçons (de *fornix*, *four*) : car le four fut l'embryon de la voûte, de la coupole et de l'abside; selon le proverbe des Limousins, « à faire la gueule d'un four trois pierres sont nécessaires », les piles et l'architrave du dolmen. Pile correspond au pylé des Grecs. Pour expliquer Rabelais il faut poser en règle qu'il exprimait sa pensée véritable en termes de métier et de fourmaçons, ce qui s'entend de toute la coterie du bâtiment.

Il y avait quatre degrés d'affiliation : le carpal ou crapaud, nom encore donné aux manœuvres sur les chantiers du midi; le trépelé, qui eut sa dernière synonymie, sous l'Empire, dans l'expression « brave à trois poils ». Deux piles signifiaient la haute maîtrise : on disait aussi maître pourple. Celui-là était enlumineur, peintre ou architecte, il encadrait de pourpre ses compositions et il pouvait être aussi escribouille (écrit bulle), c'est-à-dire scribe, secrétaire, homme de lettres. Rabelais est le plus illustre des escribouilles gouliards. Il nous a conservé leur profession de foi singulière positiviste. Mais ne soyons pas dupes des superpositions historiques qui semblent faire de Joachim de Flore un précurseur de Luther et ne jugeons pas le socialisme de 1552 d'après nos contemporains. Les gouliards n'ont été ni des anarchistes, ni des sans-patrie, ni des républicains : ils voulaient l'égalité devant la loi, l'extermination de la noblesse; mais ils aimaient la France et la monarchie : c'étaient des catholiques anti-cléricaux et des royalistes anti-féodaux. Ils ne prétendaient pas, comme les théoriciens de la Révolution, refaire l'homme selon une conception et refondre la société de leur temps. Point de thèses stupides à la Jean-Jacques; aucun rêve d'Arcadie ni de phalanstère. Ils permettaient au monde de tourner, au Pape de bénir, au roi de régner, pourvu qu'ils eussent du travail rémunéré. Ils furent de vrais libres-penseurs, ils gardèrent la neutralité toutes les fois qu'on ne toucha pas aux colonnes du Temple, au boire et au manger. Leurs ancêtres spirituels avaient rêvé une Jérusalem nouvelle avec Godefroy de Bouillon et tenté, avec les Templiers, la conquête du monde par l'habile maniement de l'or. Livrés par la Papauté au bûcher de la monarchie, ils abandonnèrent le rêve sublime que reflètent nos chansons de geste, le rêve de Mon-

salvat que Wagner a formulé dans Parsifal au sens mystique et qui reproduit, si on y prend garde, la pensée majeure de Dante. Le grand drame d'Occitanie qui se dénoua sous saint Louis par l'extermination, l'épopée de Montségur dont Savonarole fut le dernier écho, représentent l'agonie du mysticisme politique.

En France, l'infériorité intellectuelle de la noblesse s'étend jusqu'à la première campagne d'Italie et même un peu après. Des cloîtres de Charlemagne sortirent maçons et escribouilles, architectes et calligraphes, les ancêtres des grands constructeurs, des émailleurs et verriers. Ils se jetèrent dans toutes les aventures: croisades, sociétés secrètes, utopies idéalistes, mais, au temps de Rabelais, après cinq siècles d'expériences douloureuses, ils renoncèrent aux mirages de la morale et de la justice, comme l'individu arrivé à l'âge mûr, ayant épuisé sa générosité, ne pense plus qu'à assurer la suite de sa vie. Ils bannirent donc de leurs dogmes la métaphysique et ne formèrent plus qu'un syndicat d'intérêts pratiques. Leurs mots de passe ne laissent aucun doute sur ce point: « Lanterne si el? Bouteille ? » Ce qu'il faut lire : « Loin terre est ciel ? — Boute œil! ». En langage moins bref: « Quels sont les rapports entre la terre et le ciel? Que faut-il penser de Dieu, de l'âme? » Réponse : « *Vas-y voir!* » Le royaume de Goula ou des gueules était ce monde et ses nécessités seules faisaient loi. Certes, la liberté de pensée ne sera jamais mieux promulguée. Aujourd'hui cette épithète désigne une secte très fanatique, d'un prosélytisme ardent, analogue à « Sois mon frère ou je te tue ». Alors, les dévôts de la lanterne, qui devint la potence en 93 (on connaît le cri « les aristocrates à la lanterne »), étaient monarchistes et prirent partout le parti de Rome contre la Réforme, en vertu de leurs besoins mêmes. Pour eux, le protestantisme, c'était la ruine. Messer Gaster, premier maître ès-arts du monde, architecte, sculpteur et peintre verrier, n'avait plus rien à faire dans le temple protestant et lui déclara une guerre économique.

Nous sommes ici dans les cryptes de l'histoire et chaque assertion demanderait un chapitre de preuves. Il faut se borner à prouver l'ésotérisme de Rabelais et à en déterminer la nature. Lorsque Pantagruel (François Ier) et Panurge (type du Gouliard) délibèrent de visiter l'oracle de la dive bouteille, ils passent

par le pays de Lanternoys, pour y prendre quelque docte et utile lanterne qui leur serait pour ce voyage ce que fut la Sibylle à Æneas. Carpalim (Diane de Poitiers) s'escria : « Panurge, ho! pren Millort Debitis à Calais, car il est good fallot, et n'oublie Debitoribus, ce sont lanternes. »

Debitoribus doit se lire *débiter des rebus*, c'est-à-dire employer une écriture figurée qu'on forme avec des objets réels et qu'on lit phonétiquement.

François Ier s'inquiète de ne parler bon lanternois. « Je le parlerai pour vous tous, dit Panurge, je l'entends comme le maternel. »

Les quatre vers qui suivent doivent se déchiffrer à la sémitique sans tenir compte des voyelles : i, j, x, u, v, se confondent.

« Comment M. Panurge fit quinauld l'Anglais qui arguait par signes » contient tous les attouchements, signes et frappements des quatre degrés de la maçonnerie d'alors. Il faudrait dessiner les gestes pour en bien comprendre la succession. « Les matières sont tant ardues (dangereuses) que les paroles humaines ne seraient suffisantes (celles permises) à les expliquer à son plaisir. » On promet de rédiger par écrit ce que lui et Panurge ont dit et résolu, pour que ce soit imprimé. Quand Panurge bâillant forme le Tau avec le pouce de sa main droite, Naz de Calvie lève la main gauche en l'air et tient les doigts clos en son poing excepté le pouce et l'index, « desquels il accoubla mollement les deux ongles ensemble ». Or, ces signes se font encore tels quels. Est-il nécessaire d'avertir que l'anglais en question n'est pas un fils d'Albion, mais un pair peintre anglé, un initié à la confrérie de l'Angle, un affilié de la corporation du bâtiment. J'attire l'attention des chercheurs sur le chapitre où Pantagruel trouve des mots de *gueules*, des mots de gouliards.

« C'était langage barbare! Et on vit des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes, lesquelles le pilote nous disait quelquefois retourner au lieu duquel étaient proférées, mais c'était la gorge coupée». Ces paroles, qu'on n'entend pas, mais qu'on voit, sont des dessins coloriés dérivés de l'héraldique, mais piquants et sanglants, c'est-à-dire blasonnant des personnages contemporains. Dans les monarchies absolues, la vie politique prend une intensité prodigieuse, j'entends la vie des intérêts;

on joue sa sécurité et sa tête à chaque coup, tandis, que, de nos jours, le plus grand risque se borne à passer du premier plan au second, on ne perd que sa place.

A la fin de cette scène, Panurge s'écrie : « Plût à Dieu que ici, sans plus avant procéder, j'eusse le mot de la dive bouteille!» En approchant du temple, ils virent, en la face de l'arc, ces deux vers inscrits :

Passant icy cette poterne,
Garny toy de bonne lanterne!

« A cela, dit Pantagruel, avons-nous pourvu, car en toute la région de Lanternois n'y a pas meilleure et plus divine lanterne que la nôtre. »

La façon dont Bacbuc accoustra Panurge pour être mitré est le plus ancien prototype d'une réception maçonnique.

« Quand de la sacrée Bouteille issit un bruit tel que fait un guarot desbandant l'arbaleste. Lors fut ouï ce mot : *Trinch!* » Trinquer! serait donc le mot de l'initiation : il pourrait être celui des repas maçonniques : mais, comme il faut rechercher ici les acceptions les plus populaires, l'ouvrier parisien dit : « Il a trinqué! » dans le sens d'écoper ou de participer, de payer sa part de casse et de responsabilité. De toute façon il faut séparer chaque lettre T, R, I, N, C, H, et lire : Tripe Regne Ire; Nul Ciel Homme. *La Tripe règne par colère du ventre; nul ciel pour l'homme.*

Il eût été fort dangereux d'écrire cela en langue vulgaire. Panurge estime que si la dive bouteille a laissé partir ce mot, c'est qu'elle perd. « Elle est, par la vertu Dieu, rompue ou fêlée ; ainsi parlent les bouteilles cristallines de nos pays, quand elles près du feu éclatent. »

Trinch est un mot panomphée (international)... « Roy sous le ciel tout puissant n'est qui puisse se passer d'autrui (des metiers)! pauvre n'est tant arrogant qui passer se puisse du riche (capital) (solidarité maçonnique). »

Rabelais, après avoir donné telle quelle la profession de foi si terriblement négative des Lanternois qui ne s'éclairent qu'à la lumière de la nécessité, ajoute pour son compte :

« Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuale de laquelle en tous lieux est le centre et n'a en lieu aucun circonférence que nous appelons Dieu. Et venus en votre monde

(dans la vie sociale), portez témoignage que sous terre sont les grands trésors et choses admirables (doctrines de l'initiation); ce que du ciel vous apparaît et appelez phénomène, ce que la terre vous exhibe, n'est comparable à ce qui est caché en terre. Quant les anciens philosophes suppliaient l'Abiscond, le Mussé, le Caché, à eux se manifester et descouvrir leur eslargissant connaissance de soi et de ses créatures, estaient aussi conduits de bonne Lanterne, estimant deux choses nécessaires, guide de Dieu et compagnie d'homme.. Allez, de par Dieu, prenants pour guide votre illustre Dame Lanterne. » La *donna delle mente*, la Béatrice devient Dame Lanterne, parmi les contemporains de Rabelais : mais le principe gibelin demeure aussi puissant. Celui qui étudie la sculpture ecclésiale du dixième au seizième siècle constate avec effarement que le ciseau des tailleurs de figure dépasse en audace tout ce que l'imprimerie a mis en circulation : toutefois cette satire pour une égratignure au clergé frappe mille coups sur le baron, qui a été la bête noire du clerc et de l'artiste en tout temps. Au reste, la liberté de pensée, que l'on confond avec celle de parler, fut toujours tolérée par l'Eglise, qui ne confondit jamais les libertins et les hérétiques. Elle a toléré les uns, tandis qu'elle exterminait les autres : et aujourd'hui encore un cardinal italien ou un simple curé français ne manifestera aucune acrimonie contre le libre-penseur et au contraire fulminera contre un saint, si ce saint s'écarte un peu du catéchisme. Cet esprit de métier survit même à la foi, le catholicisme refuse impitoyablement le concours de quiconque tend à modifier la littéralité romaine, quitte à s'allier avec l'athéisme qui, lui, n'élève point église contre église. Les Gouliards et les Lanternois n'étaient pas des hérétiques, mais seulement gastrolâtres, et eussent répondu à l'inquisition, comme Polyphème : « Je ne sacrifie que à moy (aux dieux poinct) et a cestuy ventre, le plus grand de tous les dieux. » Avec un pareil credo, on ne fait point de prosélytes, mais on fait la Révolution, et on s'ensevelit étourdiment sous les ruines de l'édifice social.

Rabelais lui-même nous avertit que la lecture de son livre « nous révélera de très hauts sacrements et mystères horrifiques tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et vie économique ». L'historien de Thou l'avait bien compris. Je doute fort que la Société des études Rabelaisiennes

s'aventure à déchiffrer gravement le rébus qui contient les secrets du grand fourmaçon, mais je signale au chapitre IX de Gargantua, livre I : les couleurs et livrées de Gargantua. Elles sont blanc et bleu, le bleu assombri touche au noir et cela nous donne le Beaucéan des Templiers. L'auteur parle d'un Blason des couleurs, livre trépelu (œuvre d'un initié du troisième degré, très inférieur puisqu'il n'a que le carpal au-dessous de lui, et que le compagnon trespelu, sorte d'adjudant, n'arrivait jamais à la maîtrise). « Il a trouvé quelque reste de niais du temps des hauts bonnets, lesquels ont eu foy a ses écrits; et selon ceux, ont *taillé leurs apophtegmes et dits*, en ont enchevestré leurs mules, vestu leurs pages, écartelé leurs chausses, brodé leurs gants, frangé leurs lits, peint leurs enseignes, composé chansons. » Ainsi, les broderies, les harnachements, tout ce qui est art décoratif était susceptible d'exprimer des dits et apophtegmes, et cette représentation par symbole se lisait phonétiquement puisque le blason servait à composer des chansons. Maître Alcofribas Nasier ne se borne pas là : il fournit des exemples de cette écriture héraldique et, d'après eux, on pourra commencer le déchiffrement.

En pareilles ténèbres sont compris ces glorieux de cour, et *transporteurs de noms* lesquels voulant en leurs devises signifier *espoir* font portroire une *sphère* (spès); des pennes d'oiseau pour peines et des forces (tenailles) se lisent : force peines.

— De l'*ancholie* pour *mélancholie;* la *lune bicorne* pour vivre en *croissant;* un *banc rompu* pour *banc route*, — *non et un halcret* pour non *durhabit*, un lit *sans ciel* pour *licencié*...

Par mêmes raisons, ferais-je peindre un panier, dénotant qu'on me fait pener. Et un pot a moutarde, que c'est mon cœur à qui moult tarde...

Les rebus des journaux illustrés font une suite puérile à façon de devises par les seules peintures dont parle le Seigneur des Accords et Richelet disant : « En rebus de Picardie, une faux, une estrille, un veau fait « estrille fauveau ». Le rébus se mêle au calembour dont l'étymologie pourrait être : palan-hourd.

Le palan se compose d'une poulie fixe et d'une poulie folle et le hourd est la béquille qui soutient un bateau à sec : la béquille du palan serait donc l'aide du couple maçonnique, avec deux lettres de prononciation changées. Rabelais nous

avertit sous couleur d'érudition que la matière est d'importance :

Bien autrement faisaient en temps jadis les sages de l'Egypte, quand ils écrivaient par lettres qu'ils appelaient hiéroglyphes lesquelles nul n'entendait qu'il n'entendit, et un chacun entendait qui entendit la vertu propriété et nature des choses par icelles figurées desquelles Orus Apollon a en grec composé deux livres et Polyphile au songe d'Amour en a davantage exposé.

Mais plus outre ne fera voile mon esquif entre ces gouffres et gués mal plaisants... Bien ai-je espoir d'en écrire quelque jour plus amplement et montrer quelles et quentes couleurs sont en la nature et quoi par chascune peut être désigné.

Ainsi averti, on doit commencer par le déchiffrement des noms propres. Gargantua (Louis XII) se lit « guère gain tu as ». Pantagruel, (François Ier) : « Paix t'a guère été ». Il s'agit de la paix des Asturies. Panurge (peint rouge), c'est le maître pourple, l'escribouille, haut dignitaire de la maçonnerie, mais beaucoup des traits du héros sont pris du maréchal de Tavannes. C'est celui qui déroba les patenostres de la reine Eléonore et qui plaida contre elle en cour de Rome. Si le lecteur se souvient que l'apprenti se nommait alors Carpal, il lira Carpalim (carpal aime) et reconnaîtra Diane de Poitiers, qui aima un homme du bâtiment, Philibert de l'Orme. Xénomane (qui se nomme Anne) cache Diane de Pisseleu. Jusqu'ici les commentateurs ont pris Carpalim et Xénomane pour des hommes, comme ils ont vu l'Eglise romaine dans l'île Sonnante qui allégorise la fourmaçonnerie. Les Engastrimythes ne sont nullement des prélats, mais des divinateurs, chanteurs, amuseurs du simple peuple : sorciers, bateleurs, qui, sortis de la corporation, vivaient non d'un art, mais de la badauderie et superstition contemporaine.

Les Gastrolâtres, ce sont les Gouliards du parti féodal, les dissidents, pour ainsi dire. En approfondissant Rabelais, on découvrira qu'il était, en qualité de Gouliard, partisan du catholicisme. Parpaillot a été donné à tort comme épithète protestante : parpaillot vient de parpaille ; farpaille, c'est l'antique papillon de Psyché.

Le Grand-Orient, en France, ne se doute guère de la vraie signification du sépulchre de Gaufre, ce sépulchre que le ma-

çon construit depuis des siècles et que, sur la foi anglaise, on appelle le tombeau d'Hiram ! Comme le moule du bonnet est la tête, le sépulchre des gaufres est le ventre ! Ainsi les pompeuses traditions se résolvent en sinistres réalités. La nécessité est une muse autrement inspiratrice que la piété séculaire envers un architecte prêté par la Phénicie à Salomon, et le sépulchre à gaufres absorbe fort bien la chair humaine, comme la guillotine nous l'a montré. Tuer pour manger, voilà, en sa concision extrême, le dernier mot des gueules : mais à aucune époque on ne mourut de faim aussi nombreusement que lors de la grande *ire* de Messere Gaster : car il n'a pas d'oreilles et n'entend aucune raison, même favorable. *Tripe règne ire :* la question de tripe une fois soulevée, tout devient inutile, même la religion qui cependant a pour objet d'humaniser le riche et de faire patienter le pauvre.

Qu'on ne cherche pas, chez Rabelais, de la magie, de l'ésotérisme au sens d'aujourd'hui : son œuvre est politique : il n'y est question que du sort de la France, soit extérieur, soit économique, et sa doctrine se résumerait aisément à unsocialisme monarchique. Il a pour grande préoccupation de diriger pour le mieux la famille Gouliarde que le mouvement de la Réforme désorganisait. Comme grand dignitaire lanternois, il se trouve également sollicité par Diane et par Catherine, chacune voulant mettre les corporations de son bord. A la naissance de Catherine les astrologues avaient déclaré qu'elle ferait le malheur du pays où elle irait par mariage : on ignore si Eléonore d'Autriche eut même présage à son berceau ; mais ces deux femmes furent néfastes à la France et Rabelais ne cesse de les attaquer, d'une façon héraldique. On sait que les tourtels ou pilules désignent les Médicis par leur blason, et que la sœur de Charles-Quint est reconnaissable dans « huistre, écaille, austricaille ».

Les tours de Castille désignent aussi Eléonore ; « Anguille aime », Angoulême, se rapporte forcément à François Ier. On devrait donc, pour expliquer Pantagruel, réunir d'abord sous ses yeux les blasons des personnages de son époque, et faire attention aux figures que donnent les noms propres. Ainsi, pour appliquer ce système à notre époque, un petit chien la queue en trompette, un loubet désignerait le président de la République. Le calembour figuratif, si clair pour les contem-

porains, s'obscurcit d'une génération à l'autre. Pour Rabelais le général Boulanger eût été un mitron ; M. Waldeck-Rousseau, de Bois Roux ; Chamberlain, le Chambrier ; Doumer, Dominique ; Méline, la noisette ; Zola, le gazon ; Sardou, le prêtre ; Jaurès, Geoffrin. Cette façon, qui semble bien puérile aujourd'hui où on crie n'importe quoi à la face de n'importe qui impunément, était précieuse aux temps où la langue trop hardie sortait tout à fait de la bouche, sous l'étreinte du chanvre, pour n'y plus rentrer.

Lorsque Epistemon revient de chez les morts, il raconte ce qu'il a vu : les plus illustres défunts réduits aux plus bas métiers : Romule, saulnier ; Numa, clouetier ; Cyre, vachier ; Themistocles, verrier ; Démosthènes, vigneron ; Artaxerces, cordier ; Ulysse, faucheur ; Nestor, harpalleur ; Trajan, pêcheur de grenouilles ; Cambyses, muletier ; Néron, vielleux. Ces métiers posthumes ne sont pas distribués au hasard et, par l'étymologie argotique ou autre, tous se justifient. Dans ces indications forcément cursives, je dois cependant préciser la vraie matière de Pantagruel. Très attaché à la maison de Valois et grand patriote, Rabelais détestait de tout son cœur Charles-Quint, cet illustre maniaque, qui fut inceste, ce semble, avec cette même sœur offerte, en 1530, contre la Bourgogne et l'Artois. Ce qui se passa dès la première nuit entre le roi chevalier et la flamande est tellement gaulois qu'il vaut mieux renvoyer au chapitre intitulé : « Comment petite pluie abat grand vent » et au plaidoyer du sire de Humesveine contre le sire de B.-C.

Après l'action en divorce tentée à Rome, sans succès, par le roi chevalier, la sœur de Charles-Quint aurait dû, il semble, quitter la cour ; elle resta comme espionne et comme agent politique ; elle protégea à la fois le Concile de Trente et Catherine de Médicis. Cette néfaste flamande prend les traits du pourceau Mardi-Gras et de la sibylle de Panzost. Aucun roman ne présente la curiosité intense de la lutte entre l'Autrichienne, l'Italienne et la Française : et c'est l'appui de l'Autrichienne, qui permit à Catherine de l'emporter sur Diane, en lui donnant l'or qui lui manquait. Diane pensait à rénover les droits d'Henri VIII à la couronne de France. Entre le parti espagnol et le parti anglais, la fourmaçonnerie tint habilement la balance, mais finit par s'affirmer pour le parti de Rome et

des Valois. Ce qui rend le Pantagruel difficile à interpréter, c'est que certains épisodes semblent favoriser, tour à tour, l'une et l'autre secte. Dans ce réseau d'intrigues, les *maîtres pourples* tenaient un rôle prépondérant : Philibert Delorme, amant de Diane, puis de Catherine, le Rosso, le Primatice, Jean Goujon. On étonnerait plusieurs en montrant sur les murs d'Anet et sur ceux du Louvre des emblèmes relatifs à la rivalité de la Médicis et de Diane. Dans un passage que j'ai cité, où Carpalim, l'amante du fourmaçon, dit : « Ho, Panurge, prends Milord Debitis à Calais, car il est good Fallot, et n'oublie Debitoribus, ce sont lanternes. Ainsi aura et fallot et lanternes! » on trouve le plan de la Dame d'Anet. Mylord, c'est Henri VIII. Il s'agit donc de l'extinction des Valois : mais la reine Leonore suggéra sans doute à Catherine un conseil hardi. Grâce à la complicité de Philibert de l'Orme, un rapprochement eut lieu entre le roi et sa femme. « Rebus ce sont lanternes. » Voilà ce qu'il faut retenir, si on veut juger Rabelais autrement que ne l'a fait l'érudition antérieure. Et d'abord qu'on abandonne l'idée que l'auteur de *Pantagruel* est anti-catholique. Il rendit du reste un service signalé à l'Eglise en apportant au parti catholique le formidable appoint des corporations dont il était sinon le grand maître, l'un des grands maîtres. La critique officielle éprouve une répugnance invincible à admettre un sens caché aux textes et aux images. Ceux qui ont en main les complets matériaux de semblables recherches ne peuvent se départir des habitudes contemporaines, et, citoyens d'un pays où tout peut s'écrire impunément et où le scandale lui-même n'éveille aucun écho, ils oublient qu'au seizième siècle les choses en allaient autrement. Le libre parler date d'une trentaine d'années, et la moindre des audaces de Rabelais exprimée en langue vulgaire, comme la première nuit de François Ier et de Léonore, comme l'intrigue qui rapprocha un beau soir Henri II et Catherine de Médicis, entraînait la question capitale; on y eût joué sa tête doublement, et si le pouvoir eût fait grâce, le pays de lanternois aurait puni aussi durement. Les gouliards ou goualeurs étaient trop *portés sur leurs gueules* pour laisser compromettre la sécurité de l'ordre par l'indiscipline même généreuse d'un membre, à seule fin de révéler aux frêlons le secret de la naissance de François II.

La mort de Jean Goujon, comme la mort d'Henri II, un jour s'expliquera par des raisons extra-historiques, puisées dans

l'histoire des Gaults, ou des coqs, ou des rouges, ou des parpaillots dont Rabelais fut un moment le chef, morigénant les fractions déliquantes, Engastrimythes et Gastrolâtres. En disant que les fils de Goula furent les ancêtres du socialisme, je dois observer qu'ils formaient une oligarchie démocratique, une élite des arts et métiers, et qu'ils ne défendaient rien autre que leur place dans l'Etat, avec une excellente raison puisqu'ils représentaient la civilisation véritable, celle qui survit à la cité et à la race, et bien leur a pris d'élire pour maître l'escribouille François Rabelais, qui les sauve de l'oubli. Non, le curé de Meudon n'est pas un truand de génie et l'Héraclite des lettres françaises : derrière son masque d'ivrogne se cache un homme d'Etat de plus grande envergure, qui a dirigé longtemps les corporations avec une lucidité de premier ministre dans une époque troublée et encore obscure à nos yeux. Sa cryptographie mérite qu'on l'étudie : du même coup on éclaircira bien des points de l'histoire et de l'art. Les paroles gelées s'échaufferont aux mains attentives : et l'argot des peintres émailleurs livrera ses secrets. Il faudra bien qu'on s'aperçoive que la tour dans le rondeau que Panurge (Tavanne) adresse à la dame de Paris indique les tours de Castille du blason de la reine Eléonore ; que les tourteaux désignent Catherine, et Buzançay (besans six) Diane de Poitiers ; que les patenostres sont le monogramme de l'inceste, que « daim andouillé » se lit « dame en deuil » et qu'enfin le drame auquel Rabelais a pris une part considérable aurait pu avoir pour dénouement l'extinction des Valois et faire passer la couronne de France à Henri VIII. La guerre des Andouilles se termina par le rapprochement d'Henri II et de Catherine, grâce à Philibert Delorme, qui grisa le roi.

Sans Rabelais, nous ne saurions pas à quelles étonnantes intrigues la France d'alors dut la conservation de son autonomie.

PÉLADAN.

LA JEUNE IRLANDE

Il ne s'agit pas ici des *Young Irelanders* de 1848, Smith O'Brien, Meagher, O'Gorman, Mitchell, Gavan Duffy, Doheny, Martin, qui, plus ardents que Daniel O'Connell et moins hostiles que lui à la violence, se séparèrent de leur vieux leader et organisèrent une insurrection « presque enfantine ».

Actuellement, la période des moyens violents semble avoir pris fin. Des dispositions nouvelles dans l'administration royale tout autant que du côté irlandais nous indiquent le travail profond qui s'accomplit. « La lutte politique, où l'Irlande ne saurait être la plus forte, passe au second plan et cesse d'accaparer toutes les énergies, de concentrer tous les efforts et tous les espoirs. L'Irlande réorganise sa vie. A cette œuvre, elle déploie une activité aussi bienfaisante que féconde, parce qu'elle est orientée selon les impulsions de la nature (1). »

En effet, le *Home Rule*, tel qu'il fut défini par Gladstone et accepté par Parnell, eût été un excellent palliatif à l'Acte d'Union, « ce crime de la plus profonde noirceur » (2), mais, malgré la méthode obstructionniste et la lutte implacable de Parnell et de ses partisans, il ne put être voté. Après ce premier échec, des événements fâcheux intervinrent. A la suite d'une instance en divorce à laquelle son nom avait été mêlé, Parnell fut mis en demeure d'abandonner la direction de son groupe à la Chambre des Communes. Il s'y refusa et une scission dangereuse paralysa pendant quelques années les efforts politiques du clan national irlandais. Trop vivant pour que son existence fût ébranlée, le parti perdit son unité et compromit son influence.

(1) Firmin Roz, *Sous la Couronne d'Angleterre*, 1905, Plon. Dans cet excellent ouvrage, l'auteur esquisse d'une façon remarquable un tableau de l'Irlande, son état actuel, son avenir économique et politique. A la précision historique, M. Roz joint le charme d'un style poétiquement évocateur.

(2) William E.-H. Lecky : *Leaders of Public Opinion in Ireland*, p. 182.

En 1893, un nouveau projet de *Home Rule* fut présenté par M. Gladstone et rejeté : c'était l'enterrement définitif. Ce projet, d'ailleurs, n'était approuvé que des Antiparnellistes et la Ligue Nationale Irlandaise d'Amérique l'avait condamné. Au cours des années suivantes, la lutte politique se dépensa en agitations multiples qui n'eurent guère d'heureux résultats. Jusqu'en 1900, la discorde gêna toute action efficace. Mais, à cette époque, le parti se reconstitua sous la direction unique d'un leader énergique, M. John Redmond, parnelliste convaincu et continuateur de son ancien chef.

Les justes revendications de l'Irlande trouvent un meilleur accueil auprès de l'opinion et des Chambres anglaises, et, comme le disait déjà, il y a seize ans, M. Francis de Pressensé, nous avons « des raisons de croire que ce grand procès, déjà gagné au tribunal de l'histoire, est aussi à la veille d'être gagné au tribunal de la démocratie britannique (1) ».

Certains esprits, déplorant ces douze dernières années de dissensions et de discussions, les ont qualifiées de stériles et de désastreuses, et, certes, ils eurent raison, mais dans une mesure relative seulement. Sans vouloir être ici ni facétieux ni paradoxal, nous allons essayer de démontrer que, somme toute, ces années ne furent pas entièrement perdues pour le bien de l'antique Erin (2).

§

Longtemps, un cri unique avait obstinément retenti : *Ireland a nation!* et le peuple d'Irlande semblait borner à cela ses manifestations vitales. Accoté au mur, sous l'auvent de sa chaumière, Paddy, indolent, famélique et minable, attendait l'aube de la délivrance pour se mettre au travail. Mais aucun décret, aucun vote de Parlement ne saurait créer du jour au lendemain une nation et la doter vraiment d'une existence économique, d'une activité agricole, commerciale et industrielle.

Ce n'est pas simplement en réunissant à Dublin un parle-

(1) Préface de *l'Irlande et l'Angleterre depuis l'Acte d'Union jusqu'à nos jours* (1800-1888), par Francis de Pressensé. Plon, 1889.

(2) On lira avec profit un récent ouvrage de Sir Horace Plunkett, vice-président du département de l'Agriculture et de l'Instruction Technique pour l'Irlande, membre pour l'Irlande du Conseil privé de Sa Majesté : *Ireland in the New Century*, John Murray, London.

ment national que l'Irlande existera et vivra de sa vie propre. Il faut autre chose qu'un fait politique pour constituer une nation. Pour parvenir au but qu'elle se propose, l'Irlande contemporaine a besoin d'utiliser les organes essentiels de sa vie nationale, d'assurer leur bon fonctionnement; elle a besoin de développer son énergie et ses ressources et c'est par cette action parallèle à la lutte politique et la dépassant, que se fera la renaissance nécessaire et que seront rendus inévitables l'autonomie et le régime de droit commun.

Depuis quelque temps, nous assistons à des mouvements divers qui attestent qu'un réveil s'est fait, que l'Irlande cherche à s'affranchir de l'oppression et de la misère par d'autres moyens que la résistance et la révolte. « Sans doute, elle ne se désintéresse pas de la politique : cette race militante ne s'y donnera toujours que trop ; mais à côté de la politique, et distincte d'elle, sinon tout à fait indépendante, s'organise la vie nationale (1). » En grand nombre, des associations et des ligues se sont formées, déployant une activité bienfaisante dans les domaines les plus variés, s'efforçant d'améliorer la condition des classes laborieuses, de favoriser l'agriculture et d'aplanir les difficultés de la question agraire, de susciter et de stimuler les entreprises industrielles et de faciliter par toutes les méthodes possibles le développement économique de l'Irlande. Nous n'examinerons pas ici l'œuvre accomplie par ces groupements officiels ou particuliers non plus que les initiatives plus ou moins généreuses du gouvernement britannique. Nous voulons seulement exposer ce qui a été fait pour ranimer et amplifier la vie intellectuelle de la nation irlandaise.

§

A l'heure actuelle, la population de l'Irlande forme encore une race profondément différente de la race anglo-saxonne. On ne saurait nier, cependant, qu'elle ne soit dans une large mesure anglicisée, et c'est justement à détruire cette anglicisation que tout un vaste mouvement travaille. A quoi servirait en effet une autonomie politique, si l'Irlande continuait à emprunter à l'Angleterre sa langue, sa pensée, ses idées et ses livres, si elle devait avoir recours à « l'ennemi » pour tout ce qui nourrit et vivifie l'esprit! Rien ne manque pour rem-

(1) Firmin Roz, *op. cit.*, p. 167.

placer la culture anglaise, ou tout au moins pour rivaliser avec elle. Sous l'impulsion d'hommes d'élite, dévoués et désintéressés, des groupements se sont organisés : *Irish Literary Society*, *Gaelic League*, *Irish National Theatre*, pour remettre le peuple en possession de sa langue, de ses traditions et de sa littérature, pour lui redonner une éducation véritablement nationale. La presse, généreusement, est venue à la rescousse et s'est faite propagandiste; et ce n'est plus seulement une propagande politique, mais un effort unanime pour secouer les paresses, les veuleries, les découragements, pour réveiller les ardeurs et les enthousiasmes, pour ressusciter la langue irlandaise partout où elle était morte ou mourante et pour alimenter l'imagination populaire avec « les récits des jours anciens où Cuchulain régnait, où Finn menait ses guerriers puissants à la victoire, où Oisin chantait ».

Au début, ces efforts furent accueillis, en Angleterre, par des railleries et des haussements d'épaules. On affecta de ne voir là qu'une folie nouvelle de ces Irlandais extravagants et ingouvernables. Les langues celtiques étaient des langues mortes ou ne valaient guère mieux. Mais les résultats obtenus en quelques années démentirent ces sarcasmes. En tous lieux, des maîtres dévoués enseignent la langue gaélique, puisant dans les richesses que mettent sans cesse à leur service des folkloristes tels que M. Larminie et le Dr Douglas Hyde, d'érudits interprètes des vieux textes comme le Dr Whitley Stokes et Lady Gregory, de savants historiens des périodes héroïques, comme M. Standish O' Grady.

Ce mouvement, que l'on jugeait devoir être éphémère, s'entête à durer et à s'étendre. Les ligues et les associations se développent et multiplient leurs ramifications, à tel point que l'œuvre qu'elles accomplissent menace d'être pour l'influence anglaise plus redoutable que ne le fut jamais Parnell.

Sans doute le peuple répond avec empressement à ces invites et à ces appels faits dans sa langue et il se passionne pour ce glorieux passé de la légende et de l'histoire; mais pour mieux l'attirer et l'affermir dans cette voie, les propagandistes ont imaginé un moyen ingénieux autant qu'excellent. De ville en ville et de village en village, des troupes d'acteurs volontaires chez qui le zèle enthousiaste et la foi persévérante compensent amplement les leçons superflues d'un conservatoire, vont

jouer devant les populations des pièces en langue gaelique, des drames représentant les événements fameux de l'histoire de l'Irlande.

« Détachée de la réalité présente, l'âme irlandaise se complaît en des souvenirs qu'elle idéalise, dit M. Firmin Roz. Sous le charme de ces images, elle ne voit guère le progrès de l'avenir que comme une résurrection du passé. » C'est là, en effet, la caractéristique séduisante — et funeste aussi — de la race. Renan avait dit déjà que la race celtique s'est épuisée « à prendre des rêves pour des réalités »,et Matthew Arnold avait défini l'imagination mélancolique du Celte comme « une réaction passionnée, turbulente et indomptable contre le despotisme du fait ». Avec de telles dispositions, rien d'étonnant à ce que le peuple d'Irlande soit charmé et captivé par les représentations gaéliques qu'on lui offre et qu'à ce contact avec un passé prestigieux il ne se réveille pour préparer un avenir plein de promesses.

Jusqu'ici un clergé autoritaire et remuant avait canalisé vers l'Eglise ces tendances mystiques, et il est certain que la décadence de l'Irlande est imputable jusqu'à un certain point à la domination inepte des clergés catholique et anglican en conflit. Depuis qu'une force intelligente et préoccupée seulement du bien commun est entrée en jeu,des résultats heureux ont largement rémunéré son influence. Au lieu de croupir dans sa misère ou de s'en évader en émigrant vers l'Amérique et l'Australie, pays libres où, affranchi de la tutelle cléricale, l'Irlandais retrouve toute son énergie et toutes ses qualités, la population d'Erin paraît vouloir se remettre à l'œuvre chez elle. De sages mesures administratives sont venues l'y encourager. Aidée ainsi, matériellement et moralement, elle détourne ses regards des réalités douloureuses et du décor délabré du présent pour entrevoir, par delà les souvenirs transfigurés du passé, la riante vision de l'avenir.

§

L'importance de ce mouvement ne saurait être exagérée. C'est une véritable renaissance spirituelle qui s'accomplit et elle est le prélude nécessaire d'un renouveau de prospérité que tout annonce. On a ri des efforts de ces intellectuels chimériques, on a traité d'absurde et d'illusoire leur espoir d'un relè-

vement — on a eu tort : il faut à l'Irlandais autre chose que le pain quotidien pour son corps. Plus que tout autre, il a besoin de rêve, d'au-delà; il a l'âme mystique et lyrique. Renan disait qu'aucune race ne communiait plus intimement que la race celtique avec la création, et n'attribuait aux choses et aux êtres inférieurs une part aussi grande de vie morale. L'Irlandais possède ce « naturalisme réaliste » et il se sent en communauté d'origine et de destinée avec la nature : la passion qu'il a pour elle est faite beaucoup plus du sentiment de son mystère que de celui de sa beauté, il ajoute à la grandeur de la nature la magie et le charme de l'inexplicable et du terrible.

L'âme idéaliste de l'Irlande se joue librement dans l'au-delà, comme l'âme bretonne, sa sœur, et le folklore de ce pays est un des plus riches en légendes, mythes, croyances populaires, traditions, superstitions de toute sorte. Il y a encore bien des fontaines sacrées, bien des antres merveilleux, bien des solitudes hantées dans les campagnes d'Irlande. Ce sentiment de la nature, cette perpétuelle activité créatrice de l'imagination sont des sources vives de poésie. Le paysan irlandais est poète. Il est musicien aussi. Les *Feiz*, assemblées analogues aux Eisteddfodau de Galles, concours de poésie, de musique et de chant, attirent toujours une foule avide.

Ces assemblées sont fort nombreuses et elles se tiennent ordinairement en plein air, dans une prairie. M. Roz a assisté à un de ces concerts où « dominaient les airs et les instruments nationaux, harpe et *bag-pipe*. On y donna même une reconstitution des anciennes danses guerrières ; et l'assistance... prit un plaisir enthousiaste à cette longue suite de « numéros » toujours les mêmes dont aucun public français n'aurait supporté sans perdre patience la dixième partie ». Tout ceci indique assez quel parti on peut tirer de cet état d'esprit, qui permet aux larmes de suivre de près le sourire et aux chants d'allégresse de se terminer en élégies.

Ces dispositions et l'inépuisable fonds de légendes populaires et de récits héroïques ont donné naissance à un mouvement littéraire qui fit récemment quelque bruit et qu'on dénomma la Renaissance Celtique. Le seul fait qu'on éprouva le besoin de lui décerner cette épithète prouve suffisamment qu'on lui reconnaissait une importance véritable. Simultanément, en Ecosse et en Irlande, il y eut une poussée de *Celticism* et si

l'Ecosse peut être fière de Fiona Macleod, l'Irlande possède W. B. Yeats, qui est à la fois le plus celtisant et le plus universel de ses poètes.

L'Irlande est aujourd'hui un nid d'oiseaux chantants, a-t-on dit, et l'on y entend en effet toutes les notes. Les uns s'inspirent uniquement aux sources nationales et expriment en anglais ou en langue gaélique des sentiments irlandais; d'autres joignent à cette inspiration des influences et des réminiscences étrangères. Ceux-ci chantent leur note personnelle, ceux-là modulent à nouveau les chants d'autrefois et les rajeunissent. Mais tous se réclament de la même origine gaélique. Déjà même, hélas ! quelques-unes de ces voix chères se sont tues. M. Larminie promettait d'accorder sa lyre à celle de Fergusson et des antiques bardes; il retrouvait les rythmes perdus et le souvenir seul nous reste de ces premiers chants imparfaits encore.

Celle aussi qui écouta la voix des « Quatre Vents d'Erin » et traduisit en vers un peu frustes leurs accents sauvages et plaintifs, Anna Mac Manus, est partie avec eux après avoir annoncé une grande espérance. Ame trop ardente pour son corps frêle, Lionel Johnson ne dira plus en poèmes minutieusement ciselés son amour passionné pour le sol irlandais, pour le glorieux passé de l'Ile Verte.

Mais l'élan de la jeune phalange ne s'est pas ralenti. D'érudits traducteurs, qui sont en même temps de délicats poètes, exhument les anciens textes. Le Dr Douglas Hyde publie des *Love Songs of Connacht ;* le Dr Sigerson rassemble les chants des *Bards of the Gael and Gall ;* Miss Eleanor Hull édite la *Cuchulain Saga* et révèle l'Irlande païenne, *Pagan Ireland;* Lady Gregory a rendu admirablement en Anglais les *Old Stories of Ireland : Cuchulain of Muirthemne, Gods and Fighting Men, Poets and Dreamers* (1).

La mythologie et l'antiquité grecques ont inspiré d'innombrales poètes. Tous ces récits gaeliques patiemment réunis et largement répandus nourriront à leur tour les jeunes imaginations et ce sont là des sources non moins abondantes et aussi merveilleuses que celles de la Grèce ou de Rome. De tous ceux qui s'inspirent de ces légendes, W. B. Yeats est unanimement salué comme le plus grand. Son œuvre témoigne triomphalement de son originalité, de ses dons, de son génie.

(1) London, John Murray.

The Wanderings of Usheen, *The Countess Cathleen*, *The Land of Heart's Desire*, ses poèmes de la *Rose* (1), *The Wind among the Reeds* (2), *The Shadowy Waters* (3), *The Celtic Twilight* (4), *The Secret Rose* (5), *The Tables of the Law* (6), *Ideas of Good and Evil* (7), vers et prose, forment un ensemble d'une splendeur et d'une perfection rares.

Dans son recueil de *Poèmes*, on trouve certainement les plus beaux vers qui aient été chantés depuis Keats et sa prose est une des plus harmonieuses qu'on puisse lire en anglais.

Parmi ceux et celles que leur indiscutable talent a imposés à l'attention de la critique, M. George Russell (qui signe ses œuvres des initiales A. E.) est un véritable visionnaire qui, par delà les formes des choses, cherche à distinguer une réalité mystique; il veut retrouver la communion intime de l'âme humaine avec l'Esprit qui jadis soufflait sur les eaux et il possède à un haut degré cet amour de la nature pour elle-même, dont parle Renan (8).

Les femmes sont nombreuses dans ce concert nouveau et quelques-unes se sont acquis par leur virtuosité une renommée enviable. « Très irlandaise, très féminine, très humaine», Mrs Katharine Tynan Hinkson « est une poétesse née s'il en fut jamais », déclare l'éminent critique M. William Archer. Ses meilleurs poèmes sont toutefois ceux que lui inspire son amour pour l'Irlande (9). « Il n'y a rien de criard, dit le même critique, dans le patriotisme de Mrs Hinkson; il est très intime et très touchant. »

Miss Nora Hopper (Mrs Chesson) « a, dans une pleine mesure, toutes les qualités poétiques de sa race celtique sans les fanatismes métaphysiques qui les accompagnent parfois. Il n'y a rien de morbide, rien d'outré dans son œuvre, si ce

(1) *Poems*, 1895, Fisher Unwin.
(2) 1899, Elkin Mathews.
(3) 1900, Hodder and Stoughton.
(4) 1893, Lawrence and Bullen.
(5) 1897, Lawrence and Bullen.
(6) 1904, Elkin Mathews.
(7) 1903, A. H. Bullen.
(8) A. E. *Homeward : Songs by the Way ; The Earth Breath, and other Poems ; The Divine Vision ; The Mask of Appollo and other Stories ;* Whaley, Dublin ; Macmillan, London.
(9) *Shamroks*, 1887 : *Ballads and Lyrics*, 1891, Kegan Paul ; *Cuckoo Songs*, 1894, Mathews and Lane ; *A Lover's Breast-Knot*, 1896, Elkin Mathews ; *The Wind in The Trees : A Book of Country Verse*, 1898, Grant Richards ; *Collected Poems*, 1901.

n'est une insistance trop constante sur les aspects mélancoliques du folklore irlandais ». (William Archer.) On trouve en effet dans les vers de Nora Hopper (1) cette caractéristique qui entraîne l'esprit celtique vers l'*Ultima Thule*, vers les rêves du soleil couchant noyant sa splendeur dans les flots. C'est encore cette mélancolie, cette ardente spiritualité des Celtes occidentaux qui donne leur beauté aux poèmes de Miss Dora Sigerson (Mrs Clement Shorter) et en particulier à ses ballades d'Irlande ; mais son originalité est gâtée quelque peu par des défauts de technique, des négligences et des imperfections nombreuses (2). Mentionnons encore, parmi les femmes, Miss Jane Barlow, qui exprime avec une sympathie touchante les drames domestiques des paysans irlandais. Il est juste aussi de rendre hommage au Dr John Todhunter qui, depuis trente ans bientôt, a publié de savants travaux sur l'Irlande et composé aussi des poèmes d'une noble inspiration et d'une réelle beauté (3), et à P.-J. McCall qu'anime aussi, à un autre degré, le véritable souffle de l'esprit celtique (4).

Nous n'avons nommé jusqu'ici que les plus marquants de ces poètes, mais il en est un grand nombre qui, plus jeunes ou plus timides, n'ont encore acquis qu'une minime notoriété. Un curieux petit recueil de *songs*, choisis et édités par A. E., nous présente des noms qui seront peut-être fameux demain (5). Certains des poèmes qu'on y peut lire ont des qualités tout à fait remarquables et pleines de promesses. M. George Russell les a cueillis dans *The United Irishman* et *The Celtic Christmas*, même dans des manuscrits qui lui furent confiés, et s'il les publie ce n'est pas seulement à cause de leur beauté, dit-il, mais « parce qu'ils révèlent un mode nouveau dans la poésie irlandaise ». Il fait grand cas de Miss Alice Milligan, qui « a vraiment écrit des vers mémorables, les meilleurs vers

(1) *Under Quicken Boughs*, 1896, John Lane ; *Songs of the Morning*, 1900, Grant Richards ; *Aquamarines*, 1902.

(2) *The Fairy Changeling and other Poems*, 1898, John Lane. *Ballads and Poems*, 1899, J. Bowden.

(3) *Laurella*, 1876 ; *Forest Songs*, 1881, Kegan Paul ; *The Banshee and Other-Poems*, 1888. Elkin Mathews ; *Three Irish Bardic Tales*, 1896, Dent ; *Sounds and Sweet Airs*, 1904, Elkin Mathews.

(4) *Songs of Erinn*, 1900 ; *Pulse of the Bards, Songs and Ballads*, 1904, M. H. Gill et O'Donoghue, Dublin.

(5) *New Songs. A Lyric Selection made by A. E. from Poems by Padraic Colum, Eva Gore-Booth, Thomas Keohler, Alice Milligan, Susan Mitchell, Seumas O'Sullivan, George Roberts and Elta Young*, 1904, O'Donoghue, Dublin.

patriotiques qu'on ait écrits en Irlande de mon temps ». Ce sont, en effet, de très beaux poèmes, d'un grand sentiment et d'une inspiration toujours heureuse. Seumas O'Sullivan possède aussi un talent très sûr. Puisse ce léger bouquet être suivi d'une opulente moisson.

§

Après avoir présenté la plupart des écrivains et des poètes dont les efforts particuliers constituent un mouvement ayant des tendances communes, il nous reste à parler d'une entreprise hardie menée par quelques hommes dont l'effort commun a produit des résultats inattendus. Lorsque, il y a quelques années, divers celtisants se groupèrent pour former *The Irish National Theatre Society*, leur tentative fut accueillie par des persiflages et on la condamna d'avance à l'insuccès — ce qui était fort imprudent, car ce genre d'aventures a d'ordinaire toutes les raisons possibles de réussir. D'abord, ses promoteurs étaient absolument désintéressés, puis ils voyaient là un excellent moyen de propagande; ensuite, ils jouaient eux-mêmes leurs propres pièces ; enfin, le théâtre est le plus populaire de tous les arts.

La représentation d'un drame rassemble et rapproche les spectateurs, leur fait éprouver ensemble les mêmes sentiments, les mêmes émotions, les mêmes enthousiasmes ; c'est le meilleur moyen d'éduquer et d'inspirer la masse. S'étant proposé ce but précis, les fondateurs de la Société créèrent un drame irlandais, montèrent en tous lieux des tréteaux afin que le peuple pût voir jouer ses légendes, les grands épisodes de son histoire, représenter les incidents familiers de la vie nationale et locale et qu'il s'enorgueillit de toutes ces richesses qui lui appartiennent. M. George Moore, qui est un des plus grands écrivains de l'heure actuelle, avait alors répudié l'ingrate Albion et s'était risqué enfin à parcourir *The Untilled Field* qu'était pour lui la verte Erin. Saisi d'enthousiasme devant les projets de W. B. Yeats et de ses amis, il donna à l'entreprise une bénédiction prophétique, pleine d'anathèmes à l'adresse de tout le reste. Il alla même jusqu'à collaborer avec Yeats. Les premières pièces qui furent montées se ressentaient un peu trop d'influences étrangères. L'ibsénisme sévissait alors et on le retrouve très marqué dans *The Heather Field*, *The*

Bending of the Bough, *The Tale of a Town*, etc. Mais il fallait un commencement et à M. Edward Martyn, trop ibsénien, succédèrent Lady Gregory, le Dr Douglas Hyde, J.-M. Synge, tandis que Yeats, seul, redevenait purement celtique.

Récemment, dans *le Temps*, M. A.-B. Walkley, l'éminent critique dramatique du *Times*, s'exprimait en ces termes :

Un petit groupe de jeunes Irlandais et Irlandaises se sont décidés à donner une orientation dramatique au mouvement littéraire auquel ils appartiennent et qui porte le titre de Renaissance Celtique. Ces jeunes gens qui sont, à ce que l'on m'a dit, employés dans les maisons de commerce de Dublin pendant la journée, consacrent leurs soirées à jouer des pièces du poète W. B. Yeats, de Lady Gregory et d'autres personnalités de l'Ecole Celtique. Ces auteurs manquent naturellement d'habileté, mais ils ont l'enthousiasme et la foi qui valent mieux qu'elle. Ce Théâtre National Irlandais qu'ils ont fondé dans un sincère élan patriotique a pour résultat une réelle purification de l'art théâtral. La mise en scène est réduite à son minimum, les jeux de scène conventionnels sont bannis ou plutôt inconnus, une simplicité frugale caractérise toute l'entreprise, bref c'est aussi un art plein de soupirs.

Les petites pièces qu'ils jouent ont trait à la vie fruste des paysans irlandais, à leur fatalisme, à leur résignation, à leur tendance au rêve. Leurs émotions restent contenues, leurs amours sont chastes, ils ont la calme dignité de ceux qui ont renoncé. Tout le jeu des acteurs est lui-même en mineur. Ils se remuent mollement et parlent lentement, comme des personnages de rêve ou comme des *pupazzi* malades de Maeterlinck.

En les écoutant, vous vous sentez envahi par une suave et douce mélancolie. J'ajoute que, lorsqu'ils chantent les vers libres de M. Yeats ou qu'ils murmurent sa prose harmonieuse, leur prononciation de notre langue est un délice pour toute oreille anglaise. L'impression d'ensemble est d'un haut romantisme. N'a-t-on pas déjà défini le romantisme comme un mélange de beauté et d'étrangeté? Certainement la beauté de ces représentations irlandaises est étrange, étrange et fraîche, étrange et troublante.

Le plus gros obstacle qui contraria ces bonnes volontés furent les dépenses nécessaires pour une salle et pour la mise en scène qui, si fruste soit-elle, comporte néanmoins une certaine somme de frais. Cette année, la société a eu l'heureuse chance qu'une Anglaise généreuse, miss A. E. F. Horniman, mît gratuitement à sa disposition une salle, The Abbey Theatre, dont elle est propriétaire à Dublin.

Le libre usage de ce théâtre nous étant donné, écrit W.B. Yeats (1), nous pouvons nous considérer comme le premier théâtre subventionné existant dans les pays de langue anglaise, ces pays et le Vénézuela étant les seuls qui n'ont jamais subventionné leurs théâtres... Il nous faut maintenant et pour quelque temps encore nous contenter de trouver dans notre œuvre notre seule récompense, l'acteur donnant sa peine et l'auteur la sienne pour rien; et bien que ceci ne puisse pas durer toujours, nous commençons allègrement notre saison d'hiver avec un capital d'un millier de francs environ. Nous, auteurs, nous ne pouvons que remercier ces acteurs qui nous ont procuré la joie de voir nos œuvres si bien jouées, et qui ont peiné avec tant d'enthousiasme, tant de patience qu'ils se sont gagné une place parmi les artistes, la seule aristocratie qu'on n'ait jamais vendue au marché ou contre laquelle on n'ait jamais vu se soulever le peuple.

Au cours de sa dissertation, M. Yeats expose les trois principes qui doivent guider le théâtre irlandais. D'abord, les pièces doivent être littéraires ; leur style doit être musical et noble, mais outre ce souci de la langue, le sujet et l'esprit du drame doivent être artistiques. De fait, une trop large place est accordée dans le théâtre moderne aux « préoccupations des coins de feu », comme dit Charles Lamb. Pourquoi l'art dramatique ne s'intéresserait-il pas à de plus vastes sujets, à des événements d'une portée nationale ou universelle ? Pourquoi n'y serait-il pas question de grands espaces libres ou de problèmes concernant toute l'humanité ?

En second lieu, M. Yeats s'en prend au jeu de l'acteur et à la mise en scène. « Les acteurs doivent surtout se mouvoir lentement et calmement, le moins possible, et il doit y avoir dans leurs mouvements quelque chose de décoratif et de rythmique comme s'ils étaient des personnages peints sur une frise ». Enfin, l'auteur réclame un nouveau genre d'art scénique. Il ne veut pas que le décor s'efforce d'atteindre à l'illusion du réel, effort nécessairement futile, et il aimerait que la lumière fût réfléchie par des miroirs.

Ces innovations ont été essayées aux récentes représentations que la Société a données à l'Abbey Theatre. Le public

(1) *Samhain an Occasional Review*, edited by W. B. Yeats and containing plays by Lady Gregory and J.-M. Synge, critical essays on the work and methods of the Irish National Theatre Society by the Editor, and Miss Horniman's letter offering the free use of the Abbey Theatre to the company and their acceptance of her offer. Published in december 1904 by Sealy, Bryers and Walker in Dublin and by T. Fisher Unwin in London and sold for one shilling.

paraît s'y être complu. Cette simplicité de diction, de geste, de décor s'adaptait excellemment au genre de pièces qui furent représentées devant des salles enthousiastes. Pour ces artistes irlandais, c'est la pièce seule qui compte. « Avec un art du geste admirablement discipliné et une étrange délicatesse de diction, ils jouent le meilleur drame de notre temps à la façon d'un rite adorable. Ils n'ont pas tous un sens exact des couleurs vocales, et quelques-uns d'entre eux sont un peu raides dans leur contrainte, un peu monotones dans leur gravité. Mais leur art à tous est respectueux et réfléchi, même dans ses moindres expressions. Ils ne sont pas de ceux qui mettent en pièces une passion, ou rendent une situation terrible par le moyen de l'horreur physique; leur art ne manque jamais de personnalité, mais il n'est jamais ostensible, jamais il n'importune... Leur art n'est semblable à rien de ce qu'on voit en Angleterre. Il n'est jamais commun, il n'est jamais dérivatif. On y pense comme à une chose de beauté, comme à une part de vie, comme au seul art dramatique moderne né de la vie d'un peuple. »

Cette dernière saison, la Société a fait jouer deux pièces en un acte de W. B. Yeats : *On Baile's Strand* et *Kathleen ni Houlihan*, une comédie en un acte de Lady Gregory : *Spreading the News*, et une pièce en un acte de J.-M. Synge : *In the Shadow of the Glen*. Tous les principaux critiques dramatiques d'Angleterre, ceux de Londres comme ceux des autres grandes villes, s'étaient rendus à Dublin pour assister aux premières de l'Abbey Theatre, et leurs comptes-rendus furent unanimement élogieux. Malgré les doutes et les railleries de la première heure, la persévérance et l'enthousiasme de ce petit groupe d'artistes ont triomphé: le théâtre national irlandais existe (1).

§

A pareille allure, ce mouvement ira loin. Bien mieux que les revendications bruyantes et que l'agitation politique, il prépare l'affranchissement définitif de l'Irlande. Sans doute, ceux qui bataillent à la Chambre des Communes pour la liberté

(1) W. B. Yeats : *Plays for an Irish Theatre*. Vol. I : *Where There is Nothing*. In 5 acts and in prose. — Vol II : *The Hour Glass; Cathleen ni Houlihan;* and *The Pot of Broth*. In prose. — Vol. III : *The King's Threshold;* and *On Baile's Strand*. In verse. A.-H. Bullen. London.

de leurs compatriotes font œuvre utile; mais combien la tâche leur sera plus facile quand les poètes, les écrivains, les artistes de la jeune génération auront réussi à réveiller et à ranimer la nation. Dès qu'elle se sera créé une vie indépendante, dès qu'elle aura repris son activité, dès que l'Irlande aura « retrouvé son âme », aucun Acte d'Union, aucune loi oppressive, aucune opposition malveillante n'empêchera de consacrer en droit ce qui existera en fait et de reconnaître l'autonomie à cette vie nationale.

HENRY-D. DAVRAY.

LE BOURDON

Jour lointain, jour d'été, triste, profond et pur !...

Je me souviens à peine, ô jour, pourquoi l'azur
Qui croulait, avec l'or de l'astre, sur l'obscur
Et mystérieux bois des grands pins immobiles,
M'inondait l'âme aussi d'une douleur tranquille...
Mais ton ciel verse encore, ô Jour, en ma mémoire
Des scintillements clairs sur la frondaison noire;
Un loriot toujours poursuit des hochequeues
Dont le vol vif jouait près de la source bleue;
Un geai criard qui fuit trace une courbe lente
Des jardins souriants aux clairières dormantes;
Une odeur de résine alourdit le sous-bois
Où craquette l'aiguille jaune; et chaque fois
Que je resonge, ô Jour, à cette solanée
D'où monta le bourdon brutal vers la clarté,
Je sens, ivre d'un vain désir d'immensité,
Battre en ma chair pesante une aile emprisonnée.

O mon âme, pour endormir vos nostalgies,
O ma chair, pour bercer ton occulte souffrance,
J'ai marié le Rêve à ma mélancolie
Et ma peine confuse à la phrase qui chante...
Et j'ai rythmé des chansons vaines et berceuses
Comme la tramontane aux branches de l'yeuse...

★

Toute mousse était vivante,
Tout sureau noir de frelons,
Une mouche frissonnante
Butinait chaque rayon.

Sur les blonds lichens qu'emmêle
La folle avoine des bois,
D'écarlates coccinelles
Ramaient l'ombre, l'aile en croix.

D'une touffe de peluche,
D'un paquet d herbes moussu,
S'élevaient des chants de ruche,
Des appels sourds et confus.

Et je cherchais dans la mousse,
Près des brins d'or velouté,
Quelle vie obscure et douce
Voulait boire à la clarté.

Sous l'abri des solanées
Aux macules de sang noir,
Une bête emprisonnée
Qu'on pouvait à peine voir,

Bourdon frêle, ombre velue,
Captif grave plein de nuit,
Tout emmaillotté de glue,
Murmurait l'étrange bruit.

Patte prise, ailes collées,
Il était beau, l'être lourd,
Dans l'effort de l'envolée
Vers la joie et vers le jour.

Juin tremblait sur les mélèzes
Couronnés de vif azur.
Une odeur de fleurs de fraises
Parfumait le sous-bois pur.

Lui se débat en ses gaînes,
Brise sa prison de miel :
Il a vu, sur l'or des frênes,
Dans son rêve, un pan de ciel.

Vers les saules d'étain vibrent les guêpes claires...
Midi chaud fait saigner la lèvre des glaïeuls...
On entend des bruits d'eaux sous les calcéolaires,
Et la chanson des abeilles dans les tilleuls...

Où sont, vers quels halliers, ces acacias roses
Qui portent leurs parfums et qu'on n'aperçoit pas?
Hier, c'était la nuit... Quelles métamorphoses
Font bleuir l'air limpide autour des seringas?

L'espace est frissonnant du jeu des hochequeues,
Le loriot doré chante dans les ravins,
Le bleu lys d'eau défaille et s'alanguit en vain
Sous les brusques baisers des libellules bleues.

Joie! autour des lys d'eau de grands insectes pâles
Ivres de pollen blanc, de clartés et de joie,
Semblent des auréoles vives qui tournoient
Dont le reflet moiré tourne dans l'eau d'opale.

Et tout luit au sous-bois lumineux: les bleuets
S'inclinent sous le poids des cétoines trop lourdes;
De longs moucherons verts plongent leur corps fluet
Au calice grenat des hautes coquelourdes...

Que de poudroîments bleus tamise la feuillée
Sur l'ombre claire où se bercent les tiges chaudes
Près du rayon vivant qui glisse, danse et rôde
De la ronce fleurie à la rose mouillée!...

Mais toi qui viens de naître et que l'espoir oppresse
Dans ce rai d'argent rose où rampe une chenille,
Toi qui chancelles, qui titubes, toi qui brilles,
Sur quelle fleur iras-tu poser ta jeunesse?

— Qu'importe quels désirs font éclater les glues?
Tu brilles. J'ai revu palpiter ton corps vierge.
Tes pattes ont lustré ta chair de fleur velue
Et ton aile qu'entrave encore un fil de Vierge.

Ton vol frappe l'air tiède et tressaille si vite
Que tu ne peux monter vers la vie éperdue
Qu'en t'agrippant aux brins jaunis des fleurs moussues
Que la brise d'été, pleine de baume, agite...

Mais soudain l'aile ardente a trouvé l'équilibre...
Il s'élève, emporté vers quelque but fatal,
Sur les agneaux dorés, bleus dans l'ombre du val,
Et sur les hauts taillis odorants, dans l'air libre;

Et, sans voir le ruisseau ni les aulnes mielleux
Où les martins-pêcheurs sont des joyaux qui passent,
Il monte, conquérant candide de l'espace,
Pèlerin puéril des lourds infinis bleus,

Dépasse des bouleaux la feuillaison penchante,
Rayonne en prismes, et bourdonne éperdûment,
Et, croyant que ce bruit c'est tout l'été qui chante,
Confond la vie entière à son bourdonnement.

Ah! campanule, ouvre à mourir ton urne noire,
Et toi, goutte-de-sang, ton cœur d'amour! Les cieux
L'appellent. L'astre luit et brûle. Il veut y boire,
Loin du parfum d'en-bas qui rampe... Insoucieux

De tout un champ d'iris qui tend ses fleurs de soufre,
L'être clair qui se croit l'âme du jour vermeil,
Ebloui, transparent, rose et mauve, s'engouffre
Dans la corolle incandescente du soleil...

★

— J'ai trop songé, ce soir, aux choses lumineuses...

C'est l'heure où les hiboux se taisent dans l'yeuse,
Où les bruits du dehors, trop calmes et trop doux,
Font étrangement mal comme des accords fous...
Le Rêve près de moi se tait, défaille et pleure...
Je ne peux plus écrire et je souffre... C'est l'heure

Où l'engoulevent brusque, à l'aile tiède, effleure
Et flagelle en fuyant le carreau plein de feu
De ma fenêtre ouverte à peine où tremble un peu
Le rideau, sous le vent qui fait bouger ma flamme;
Où la chair, anxieuse et trouble malgré l'âme,
Frissonne de faiblesse énervée, et sourit
De se sentir pesante, hélas! malgré l'esprit.

OLIVIER DE LA FAYETTE.

LA NATURE
N'EST QU'UN DICTIONNAIRE

—

Presque tous les peintres écrivent. C'est bien naturel; talonnés par le besoin d'exprimer de la façon la plus saisissante leurs désirs et leur but, ils croient y arriver plus sûrement par la plume que par le pinceau, et c'est une manie excusable, au moins en France, où le public ne comprend vraiment que la littérature, et ne s'intéresse aux tableaux qu'après qu'on lui en a expliqué le comment et le pourquoi, le sens et la portée. La plupart de ces essais, heureusement, servent à allumer le feu du matin, et les toiles du peintre montrent finalement si leur auteur avait, ou non, quelque chose dans la cervelle.

Certaines vérités, pourtant, ont besoin d'être répétées de temps en temps; un semblable travail, de bons exemples le prouvent, peut donc être quelquefois utile; l'auteur de celui-ci se propose, après un bref aperçu de l'état actuel de la peinture en France, d'indiquer, non certes le premier, la seule et unique voie à suivre pour sortir d'une situation périlleuse.

Le récent salon d'Automne nous a montré assez nettement les diverses tendances qui se manifestent en dehors des milieux officiels; nous pouvons donc, dans le chaos des œuvres contemporaines, discerner quelques courants bien marqués. Voici d'abord la foule monotone et innombrable, le terne troupeau des bons jeunes hommes ou des pacifiques vieillards suivant le cœur de l'Institut.

Comme aucun enseignement un peu logique ne leur a donné la direction à suivre, ils vont et viennent, pâturant de droite et de gauche médailles et commandes de l'État, sans mériter, toutefois, d'être taxés d'honnête médiocrité. La roublardise et l'intérêt les caractérisent mieux; ils font simplement ce qui se vend, à la mode du jour; aussi traverserons-nous au plus vite cette cohue indifférente.

Voici à l'écart un groupe peu nombreux, mais de tenue plus digne : ce sont les peintres *qui ont des idées*, anciens élèves de Gustave Moreau, continuateurs de Puvis de Chavannes, symbolistes aussi,car il en reste. Il en reste bien peu d'ailleurs, ce groupe ayant été décimé par des évasions nombreuses.

Gauguin, grand artiste, crut devoir jusqu'à la fin symboliser quelque peu; il s'en tirait en introduisant deci delà quelque diable cornu parmi des compositions du caractère le plus strictement pictural, et conciliait de son mieux son beau génie antique avec les idées de ses amis les critiques d'art.

Voici le groupe intermédiaire des pointillistes, qui, moins nombreux encore, joignent en général à la recherche peut-être étroite de la technique un louable souci d'arrangement et d'arabesque.

Voici enfin, vêtue d'uniformes divers, agitée de passion contradictoires, l'armée imposante des réalistes, naturalistes, etc. Voici la bande noire, capitaine Cottet; ils sont tous des Bretons, et accusent fortement les figures. La bande grise,dolente émanation de Whistler,chante en mode mineur la sourde intimité des journées pluvieuses. La bande bleue, ivre de plein air et de tapage, se précipite au galop sur les traces des impressionnistes illustres. Ceux-ci, les Renoir, les Monet, les Degas, ont eu la gloire, avec leurs aînés Manet et Courbet, de sauver la peinture, lorsque, épuisée par la passion romantique, trahie par les élèves d'Ingres, elle s'abandonnait, triste déchéance, entre les bras des Meissonier, des Gérôme, et de quels autres encore! Sans eux, l'Ecole Française finissait; leur effort fut considérable, acharné, et naturellement limité aussi. Le résultat fut en gros celui-ci : traduction vive et directe et recherche plus pénétrante des effets de la lumière, abandon des artifices de composition, de dessin, et d'éclairage ressassés par la génération précédente, enfin la définition de l'artiste ainsi simplifiée : un œil qui voit, une main qui peint.

Ne ménageons pas la gloire et la reconnaissance à ces hommes de volonté ; célébrons leur triomphe, chèrement acquis par les mille horions, par toutes les avanies que suppose une existence de lutte contre la bêtise et la férocité du public et des bons confrères. Mais voyons maintenant dans quelle direction logique s'engage une bonne partie de la jeune école, qui suit, ou croit suivre leurs traces.

Voyez, sur les murs du salon d'Automne, par exemple, cette masse effrayante d'études : études innombrables de paysage, d'abord, pas mal d'intérieurs ensuite, et quelques essais de figure. Peu de tableaux, mais que d'ébauches, de pochades, de croquis arrachés à l'album de voyage, que de rognures ! Car nous sommes épris de la rognure : l'amateur recule devant un important Renoir, ou un Monet longuement travaillé ; il veut une note, une recherche, une rognure ; c'est le mot des marchands, et il désigne cet énorme tas d'essais que tout véritable peintre laisse dans ses tiroirs lorsqu'il achève sa carrière. Qu'on s'arrache les moindres croquis d'un Delacroix ou les bouts d'études qu'un Renoir a semés par centaines, c'est trop juste ; un homme de génie a du génie dans un griffonnage, comme dans un vaste tableau ; mais pour de jeunes peintres, s'en tenir à la rognure, c'est peut-être excessif, et se borner à une notation brève des lignes et des tons, c'est sans doute se rendre bien vite incapable d'aller plus loin et plus profond.

Entasser des documents, c'est nécessaire pour meubler son cerveau d'images, comme un écrivain bourre ses cahiers de notes et de résumés. Mais rassembler ces indications, les coordonner, en dégager l'essentiel, en faire une œuvre définitive, pleine, solidement construite, logiquement déduite, c'est l'œuvre plus belle et plus difficile que doit tenter tout artiste complet, ou qui aspire à la devenir.

Il semblerait superflu d'énoncer une vérité aussi criante, aussi unanimement reconnue de tout temps, si les exemples les plus évidents ne nous prouvaient qu'elle est méconnue aujourd'hui par la plupart des artistes et des amateurs. Montrez à tel célèbre écrivain d'art, à tel avisé marchand de tableaux des toiles entièrement couvertes, composées et établies avec leur perspective, chaque objet et chaque personnage à sa place, bâti et peint dans sa forme, et vous verrez le beau sourire de commisération qui se dessinera sur les lèvres de l'homme éclairé ! Il lui faut la note aiguë, c'est-à-dire l'intérieur où meubles et tapis chavirent sur un plancher absent, la marine dont l'horizon escalade le ciel, ou le profil de femme escamoté par le fond, bref tous les premiers essais qui sont parfois d'excellentes préparations, mais qui ne devraient quitter l'atelier de l'artiste qu'à la fin de sa vie, et alors que ces documents lui sont devenus inutiles.

Il est vraiment temps de nous ressaisir! Nous finissons par réduire la peinture à presque rien. Pourquoi nous borner à noter et cataloguer, après Monet, et moins bien que lui, les diverses apparences de toutes les meules, de toutes les églises, de tous les arbres? Refaire un travail déjà réussi, c'est puéril, alors surtout que nous laissons en friche de vastes domaines. Gardons nos croquis pour nous! Remisons nos études, même les plus scrupuleuses, dans un coin de notre atelier; tâchons d'être des peintres complets, c'est-à-dire capables de faire des tableaux réfléchis et composés, des tableaux, ma foi, comme en firent Raphaël, ou le Poussin, ou Rubens si vous préférez, ou Watteau! Cessons de nous émietter perpétuellement en prestes notations, pas plus qu'en copies laborieuses.

Tout cela n'est toujours qu'un travail de préparation, excellent du reste, mais qui ne saura jamais remplacer la méditation de l'art de composer.

L'œil et la main ne sont pas tout, si alertes qu'on les suppose. Le cerveau doit intervenir à son tour, et royalement. Pourquoi abdiquerait-il des droits incontestables? Que l'imagination reste donc la maîtresse absolue! Avant tout, nous voulons n'est-ce pas? Disposons donc en toute liberté des éléments qui s'offrent à nous!

Pour cela, il faut apprendre à réfléchir. Or on ne réfléchit bien que dans le silence de l'atelier, tout seul, loin des modèles. C'est en tâtonnant devant sa toile qu'on voit, petit à petit, s'illuminer le tableau futur, c'est en reprenant mille fois son ouvrage, dans une solitude absolue, qu'on lui donne le rayonnement secret, but ultime de nos peines.

Osons le dire, il faut travailler de chic! Il faut sacrifier, ajouter, supprimer, inventer au besoin, il faut vouloir obtenir, coûte que coûte, cette réalisation de la pensée intime, dont la nature n'est que l'occasion. Et cet accent de vérité qui fait le charme incontestable des études, il faut en faire, non l'unique objet de nos recherches, mais un des moyens les plus propres à produire l'émotion. En un mot, il faut composer, non pas en haine de la vie, mais au contraire pour l'embrasser plus complètement, pour en faire sentir plus profondément la grâce ou la vigueur.

Toutes ces réflexions ont été faites de tout temps; maintenant encore, un petit nombre de peintres osent les met-

tre en pratique; vous en trouverez dans tous les groupes dont j'ai fait plus haut l'énumération sommaire.

A quoi bon citer des noms? Leur travail est facilement reconnaissable, et plusieurs d'entre eux ont proclamé cette nécessité de l'exécution de sentiment. Mais l'immense majorité des jeunes artistes agit autrement, et ne fait en cela que suivre les conseils des critiques les plus en vue, lesquels, de très bonne foi, s'imaginent encore le peintre comme un monsieur muni d'une boîte qu'on ouvre au moment propice, au théâtre, au salon, à l'usine, au café ou à la maison Tellier, et dont on tire les outils nécessaires à la fabrication du chef-d'œuvre immédiat et définitif. Après quoi, le monsieur referme sa boîte et va recommencer plus loin, comme avec un kodak. Par ce procédé simpliste, vous supprimez, non seulement toute réflexion, mais, en outre, les trois quarts de la vie.

Car, en somme, que peut-on faire directement ou à peu près sur nature? Des paysages, des portraits, des natures mortes, tous genres où nous notons l'absence complète d'action. Et c'est tout simple : le modèle ne pose vraiment qu'au repos. Ainsi, sous prétexte de sincérité, vous laissez de côté tout ce qui remue, rit, pleure, court, se bat, bref, tout ce qui, dans l'existence courante, contribue essentiellement à nous intéresser! Est-ce être sincère et complet? La gaieté énorme de Rubens, le drame poignant de Delacroix, est-ce qu'ils ont été copiés, tout de go, sur des modèles? La Kermesse, est-ce une étude? Et la Barque de Don Juan? N'y sent-on pas, cependant, l'émotion la plus aiguë? La nature y est-elle outragée, parce que ces tableaux ont été faits de chic, dans l'atelier ? Car ce sont des tableaux, d'excellents exemples de ce qu'est un tableau...

Or, pour faire un tableau, il n'y a pas mille manières de procéder : il y en a une, qui, depuis les primitifs jusqu'à maintenant, a été la bonne, et qui le sera toujours : réfléchir quelque peu au sujet qu'on veut traiter, l'arranger, le retourner dans sa tête, et ensuite sur quelques bouts de papier, en étudier les diverses parties sur nature, et, après toute cette cuisine de préparation, peindre sa toile d'inspiration, librement et avec l'entrain que donne l'assurance; c'est le bon vieux système, le seul raisonnable, c'est celui de Raphaël comme de Rembrandt, de Véronèse comme de Watteau ; c'est la règle

que chacun doit suivre, et qui permet réellement à tout le monde de montrer clairement son génie ou sa sottise.

N'imaginez pas que l'originalité du peintre en souffre! Les gaillards précités en sont bien l'exemple, et ne voyons-nous pas chaque jour de bons jeunes gens faire en plein, successivement, du Monet ou du Cottet, suivant qu'ils viennent de voir des toiles de l'un ou de l'autre? A quoi leur sert, à ceux-là, d'avoir la nature sous les yeux? N'est-il pas plus exact de dire que l'originalité se développe par le recueillement et le silence? Il me semble que ce n'est pas dire une trop forte bêtise.

En somme, il est grand temps d'aller revoir les Anciens, ces bons Anciens des Musées, abandonnés aux Cook's Tourists, et qui tous nous crient cet enseignement, qui fit leur grandeur et leur diversité. Appuyons-nous fortement sur leur exemple ; avouons-le : nous ne prétendons pas avoir inventé la peinture ni une forme quelconque de la peinture. Sans nous attacher, comme on l'a fait trop souvent, à rappeler tel maître par ses côtés bizarres ou locaux, étudions sans cesse l'ensemble des règles générales auxquelles tous ont obéi. Et surtout, qu'un contradicteur sournois ne m'accuse pas de vouloir ramener tout doucement l'opinion à la manière de Messieurs de l'Institut!... Que le public sache bien que jamais, ou presque, on ne voit au Louvre ces gens importants, que leur enseignement ne comporte pas du tout la visite et l'étude dans les Musées, en sorte que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts, ou de l'Académie Julian, sont presque tous d'une ignorance épaisse en matière d'art ancien : ils ne connaissent, à vrai dire, que le Salon, et le Musée du Luxembourg.

Qu'apprend-on, du reste, dans nos écoles? Certes pas à regarder la nature, qui, nous l'entendons bien, reste toujours la source universelle. Pas davantage les recettes et procédés de l'art de peindre, qui semblent irrémédiablement perdus, hélas! Simplement une stricte correction, l'art d'escamoter froidement une troisième médaille. Ajoutez, pour les prix de Rome, un peu d'éducation mondaine, les jeunes gens qui arrivent à la villa étant souvent assez frustes : on leur apprend à tenir une fourchette, à porter l'habit, à faire l'amour élégamment.

C'est peut-être insuffisant.

Revenons donc à l'enseignement toujours jeune et vivant des

maîtres défunts. Tous nous parlent de méthode, d'ordre, de composition; tous nous disent qu'à l'étude stricte du modèle il faut ajouter des règles de travail, et qu'on ne comprend jamais si bien la nature que lorsqu'on ne l'a plus sous les yeux. Travaillons donc de chic!

Nous y gagnerons des masses de croûtes pour quelques bons tableaux? Tant mieux! Au moins tout le monde n'aura pas du talent, et un talent semblable, ce qui est horripilant. Nous verrons paraître des ouvrages baroques et factices, et toutes les pauvres inventions, et toutes les gaucheries des malheureux qui ont perdu leur guide-âne et leur soutien? Parfait, le travail d'élimination n'en sera que plus facile!

J'entends bien l'objection :

Qu'importe tel système plutôt que tel autre? Ce qui est bien est bien, laissons chacun libre; les règles ne donnent pas le talent! L'un aime composer, l'autre travaille sur la nature. Respectons leurs habitudes! Pourquoi faire passer tout le monde par la même porte?

Et je réponds :

Il n'est pas question de relever la Bastille; on n'oblige personne, et il est clair que d'excellents peintres ont pu faire de très bonnes toiles et des œuvres très intéressantes en suivant le système opposé; il va de soi qu'une nature morte comporte plus de fidélité que l'Apothéose d'Homère, et qu'Holbein est plus précis que Michel-Ange. Il n'en est pas moins essentiel pour tout artiste qui prétend parcourir le domaine entier de la peinture, et laisser une œuvre complète et générale, de posséder quelques règles simples, éprouvées, utiles dans les divers genres, bonnes conductrices pour aborder les difficultés qui encombrent le chemin. Allons donc les chercher où elles sont, c'est-à-dire dans la tradition, dans ce que la tradition a de plus large, et de commun à toutes les écoles. — Notez bien que je ne préconise aucune formule donnée de composition.

C'est seulement sur la nécessité même de cette composition que j'insiste, et je ne peux mieux prouver cette nécessité qu'en passant en revue les divers genres qui furent glorieux, et qui ont fortement perdu de leur éclat. A de bien rares exceptions près, nous n'avons plus de peinture d'histoire, ni de peinture religieuse. Quelque opinion qu'on professe en matière de théologie ou de politique, on conviendra que ces genres

avaient le mérite de fournir des sujets absolument généraux, compréhensibles à tous, malléables à l'infini, et propres à montrer d'une manière évidente les ressorts les plus puissants, les plus mystérieux de l'âme humaine : la Sainte Famille, le Christ en croix étaient de ces sujets. Et qui donc ose maintenant peindre un assassinat, un de ces beaux et émouvants assassinats dont l'histoire semble presque uniquement tramée? Ainsi le feu de la colère, la terreur, le désespoir, tout le drame éternel de la mort étreignant la vie, tout cela est rayé de notre besogne. Mais quoi? Quel paysagiste ose encore peindre un simple orage?

Et la Peinture décorative, où en est-elle! Ce genre, qui semblait devoir se renouveler tant qu'on bâtirait des murs, qu'est-il devenu ? Abandonné aux plus affreux cancres, et sauf deux ou trois noms, exercé depuis quarante ans uniquement par les plus notoires incapables de l'Institut ! Les murs de l'État distribués à la manière des bureaux de tabac, les panneaux des châteaux et des hôtels particuliers restant vides, *parce qu'une grande toile se revend si difficilement.*

Et notre Manufacture des Gobelins, jadis rayonnante, de quels honteux modèles se sert-elle aujourd'hui?

Mais sitôt qu'on aborde cette question de peinture décorative, la colère vous prend, et justement, contre l'État, qui n'emploie son influence, indéniable en ce cas particulier, qu'au profit des plus lamentables nullités. Car enfin où diable l'État aurait-il trouvé des peintres plus ignorants des lois élémentaires de la décoration que ceux-là, qui furent chargés, par exemple, de salir l'Opéra-Comique? Est-ce défunt Larroumet, est-ce l'iconoclaste Roujon, qui donna ces tristes commandes ? Qui donc aussi ordonna la défiguration de la Sorbonne, où Puvis de Chavannes, égaré presque seul, semble quelque Tasse parmi les fous, quelque Jésus entre les larrons ? A quand le seul gouvernement possible, celui d'une Diane de Poitiers ou d'une Madame de Pompadour ?

Car enfin, il en restait, il y en a toujours, de ces peintres-compositeurs, toujours plus rares, il est vrai, mais capables encore d'un effort ! Était-il si révolutionnaire de confier au bon Fantin-Latour un panneau de l'Opéra-Comique ? Ce peintre peignait presque exclusivement des scènes inspirées d'œuvres musicales : on l'écarta ! Et Gauguin, n'eût-il pas

dignement figuré à la Sorbonne, et sa manière grave n'était-elle donc pas tout indiquée pour le Palais de l'Etude ?

Et je ne parle ici, volontairement, que des morts, dûment scellés dans leur cercueil, après une longue existence de travail, honorés seulement par l'insouciance des Pouvoirs Publics. Mais qu'y faire ? Et après tout, ces fameux Pouvoirs Publics, la postérité n'est pas toujours ingrate envers eux. Le vicomte de la Rochefoucauld, directeur des Beaux-Arts sous la Restauration, ne dut un brin d'immortalité qu'à la façon impertinente dont il balança le jeune Delacroix. Et de quelle manière qualifier le surintendant néfaste qui dégoûta pour toujours l'immortel Poussin du Louvre et de la France, et le contraignit à rempocher ses projets, son enseignement, et son beau génie, gloire de notre Ecole ?

Que ce grand dédaigné reçoive au moins nos hommages ! Ecoutons sa voix magnifique. Entre tous ces maîtres de la peinture, ceux de notre pays crièrent avec force la nécessité du travail réfléchi, de la transformation de la nature, de la composition arrêtée et voulue : Poussin, Watteau, Delacroix, ils sont unanimes et péremptoires. Ecoutez plutôt de quelle façon définitive, nette et absolue, Delacroix résumait son enseignement :

La nature n'est qu'un dictionnaire, répétait-il fréquemment. Pour bien comprendre l'étendue du sens impliqué dans cette phrase, il faut se figurer les usages ordinaires et nombreux du dictionnaire. On y cherche le sens des mots, la génération des mots, l'étymologie des mots, enfin on en extrait tous les éléments qui composent une phrase ou un récit, mais personne n'a jamais considéré le dictionnaire comme une composition, dans le sens poétique du mot. Les peintres qui obéissent à leur imagination cherchent dans leur dictionnaire les éléments qui s'accommodent à leur conception ; encore, en les ajustant avec un certain art, leur donnent-ils une physionomie toute nouvelle. Ceux qui n'ont pas d'imagination copient le dictionnaire... A force de copier, ils oublient de sentir et de penser (1).

N'est-ce pas là le Bréviaire des peintres et de tous les artistes ? Concluons donc sur les paroles éducatrices de cet impérial génie, honorons en elle l'écho de la tradition universelle, et, comme les disciples d'Aristote disaient de leur maître, disons du nôtre : αὐτὸς ἔφη.

GEORGES D'ESPAGNAT.

(1) Baudelaire : *Art Romantique.*

JEAN LORRAIN

Paul-Alexandre-Martin Duval (qui a signé un instant *Jehan*, puis *Jean Lorrain*) naquit à Fécamp (Seine-Inférieure), le 9 août 1856, dans le mois mystique que l'Eglise consacre à la Vierge, sous le signe zodiacal du Lion. L'auteur des *Lepillier* est le fils unique d'un armateur honoré dans la région et qui avait navigué longtemps, d'abord comme mousse, ensuite comme matelot à bord des vaisseaux de son père. Ce dernier, l'aïeul du poète, capitaine au long cours, puis, lui aussi, armateur de cabotage, après des navigations pénibles et prolongées, était fils d'un corsaire, célèbre à l'époque du blocus continental, pour la chasse acharnée qu'il donnait aux bâtiments anglais. Comme ses ancêtres, la plupart des parents et alliés de Jean Lorrain naviguent encore, et tout cet atavisme de matelots nous le retrouverons qui expliquera, à chaque page, chaque jour, l'œuvre et la vie du plus naïf, du plus sincère, du plus impulsif des écrivains d'aujourd'hui. Dans la brutalité compliquée et atroce de ses proses, nous reverrons les traces d'une mentalité faite de désolation, de solitude et de nostalgie.

Sur la Manche, Fécamp est une petite ville maritime, entre de hautes falaises, avec, derrière elle, un pays morne, triste de son ciel gris et pluvieux. On y rapporte des aventures de gens perdus en mer, et il y a des échos, dans les cabarets et les petits restaurants du port, des échos dans les vieilles maisons, des échos d'histoire contées par les marins où il est question d'or, de sang, de luxure et de solitude. Là et à Péronne « toute pleine de feuilles mortes », les pensées inquiètes de l'enfant longtemps débile alarmaient la tendresse peureuse d'une mère dont quarante ans n'ont pas affaibli la sollicitude intelligente. Gardé par elle, le jeune Duval vécut ainsi à l'écart des camaraderies bruyantes de son âge, isolé parmi le grand jardin de la maison familiale, s'échappant à courir nu pieds dans l'herbe, se découvrant une curiosité un peu cruelle des animaux, sur-

tout des araignées et des crapauds dont il guettait les mœurs et dont il devait peupler ses contes. Déjà superstitieuse, son imagination s'exacerbait dans le silence du parc. Il croyait aux fées, aux gnomes, il écoutait leur plainte de captifs sous les écorces, parmi les ramures.

Attentif aux harmonies des couleurs et des sons, il manifeste déjà, au milieu des frissons des après-midi pluvieuses ou les soirs de température soudain changeante, une étrange recherche de sensations.

A neuf ans, il entre comme interne au petit lycée Louis-le-Grand, puis au lycée Henri IV, et achève ses études chez les Dominicains d'Arcueil. Durant dix années, il ne reverra les siens qu'aux trois congés de Noël, de Pâques et d'août. On devine les déchirements de cette petite âme cajolée et fragile. Chez les Dominicains, séduit par le merveilleux terrible et doux des mystères chrétiens, Paul Duval subit une ardente crise mystique. Il croit avoir la vocation sacerdotale. Ses maîtres favorisent ses penchants. Brusquement, il se déprit de cette passion et s'engagea dans le 12e hussards, à Saint-Germain, puis, par permutation, aux spahis de Biskra. Les longues chevauchées au seuil du désert raniment en lui ses premiers rêves d'aventures maritimes. Mais après s'être violemment lassé par les excès ordinaires de sa profession et de son âge, il retourne, le cœur insatiable et torturé, d'abord à Fécamp, et bientôt à Paris. Pour de longs soirs désormais, il vivra *le Voyage* de Baudelaire :

> Notre âme est un trois mâts cherchant son Icarie.
> Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! »
> Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
> « Amour, gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil !..

§

Jean Lorrain, comme Gautier et comme beaucoup d'écrivains de sa génération, essaya d'abord de la peinture. Ce mode d'expression, qui ne semble guère convenir à son tempérament, fut vite abandonné. Il se tourna vers la poésie et débuta, vers 1881, en publiant chez l'éditeur des Parnassiens un recueil où l'on ne sent plus déjà l'unique souci de la forme, alors dominateur. Dans *le Sang des Dieux* et *la Forêt bleue*, les ombres de la mythologie et du folklore ne sont pas seulement prétexte à des rythmes sonores ; par delà l'influence de

Gustave Moreau et de Burnes Jones, que masquent l'attitude des héroïnes et le décor où elles se complaisent, l'auteur se souvient de ses visions d'enfant dans le parc paternel et de ses rêves exaltés devant la mer :

Sous les frissons nacrés d'un ciel ardent et triste,
Fleurit, hymne adorable en sa mélancolie,
La chanson des sirènes.
Un incurable ennui nage dans l'améthyste
De leurs longs yeux, l'ennui du dieu qui les oublie,
Sur ces grèves sereines.
Car le bleu Poseïdon et le cruel Eros,
Au pied de la falaise, ont mis, présent fatal,
Les trois terribles sœurs,
Et, chair magique offerte aux désirs des héros,
Leur beau groupe enlacé, tragique et végétal,
Attend les ravisseurs.
La solitude a fait leur beauté solennelle
Et sous l'algue mouvante et la perle et la gemme
La suprême ironie
Qui les cloue au rivage, alanguit leurs prunelles
Et met sur les fronts las, que ceint un diadème,
Une lente agonie.
.....
Les genêts étaient d'or, et dans Brocéliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient. C'était aux mois bénis
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids.
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Au pied d'un chêne énorme, entre les vertes palmes
Des fougères d'avril et des touffes de lys
Viviane et Myrdhinn étaient dans l'antre assis.
.....
Oriane la fée était l'effroi du pâtre (1).

Héroïnes de la légende, demi-dieux, pâtres d'Hellas, princesses d'Orient, nous les connaissons tous. Depuis un quart de siècle, la poésie nous a habitués à les voir, même au théâtre.

Bien qu'il ait peu collaboré aux *jeunes* revues de l'époque, M. Jean Lorrain a suivi le mouvement littéraire que suscitèrent les rédacteurs de *la Pléïade*, du *Décadent* (2), des *Entretiens*, de *Lutèce*, de *l'Ermitage* et du *Mercure*. C'est l'heure du crépuscule des Dieux. Ephémère clownesse et neurasthénique

(1) Ces poèmes formeront plus tard le recueil, *l'Ombre Ardente*.
(2) Il collabora à cette revue. Dans les nos du *Décadent* de décembre 1887 et 1er janvier 1888 on lira *l'Etang mort*, *Retour de Lesbos*, et au no du 31 janvier 1888 une originale étude de M. Maurice du Plessys sur *la Poésie de Jean Lorrain*.

amuseuse, la muse de M. J. Ricard et de M. René Maizeroy, qui s'étiquette *moderniste*, triomphe un instant au boulevard et au cirque Molier, cependant que sur la rive gauche grandit le mouvement de réaction contre le naturalisme. Jean Lorrain écrit *Modernités*, puis joue à ses compatriotes le mauvais tour, devenu classique, de les peindre tout vifs dans les *Lepillier*. Le Tout-Fécamp s'indigne. Le jeune romancier répond par un deuxième roman dont l'intrigue se situe à Yport : *Très Russe* (1). Il écrit à *l'Evénement*, au *Courrier Français*. Il publie, inspirés de Pater et de Watteau, les poèmes de *Griseries* et *Dans l'Oratoire*, portraits de gens de lettres. Voilà son premier succès, succès de surprise scandalisée devant l'audace mordante d'un débutant qui, on le sent, ne « s'effrayera pas facilement ». Il se bat en duel avec Maizeroy, son ami depuis ce jour. Il entre ensuite à *l'Echo de Paris* (contes et la série *Une femme par jour*) et commence les « Pall-Mall semaine » qu'il continuera au *Journal*. Pour signer ces « notes et impressions d'un curieux », il choisit comme pseudonyme le nom d'un homme dont Gérard de Nerval disait « que son intelligence était semblable à ces lumières qui voltigent sur des marécages », le nom d'un homme qui « voulut peindre les événements d'une vie naturelle et la laisser à la postérité comme une anatomie morale.. » et qui disait de lui-même : «... Je suis un grand fabuliste qui instruit les autres à ses dépens ; je suis un animal multiple, quelquefois rusé comme le renard, quelquefois bouché, lent et stupide comme le baudet, souvent fier et courageux comme le lion, parfois fugace et avide comme le loup... » (Restif de la Bretonne, rapporté par G. de Nerval : *les Illuminés*, pages 142 et sq.)

Jean Lorrain est désormais célèbre. Il vient de dépasser la trentaine et déjà se forme autour de lui une terrible légende. De 1886 à 1897, durant toute cette période héroïque et cahotique de littérature sensuelle, maladive, où un immense effort, — le plus considérable du siècle — se disperse en tous sens dans la recherche absorbante et forcenée de l'inédit, Jean Lorrain apparaît à la fois comme le « Chercheur de tares » et comme le montreur enthousiaste des deux faces de beauté et de vice de son temps. Défenseur acharné de toutes les originalités, de

(1) Il tira de ce roman une pièce (en coll. avec O. Metenier), jouée à la Bodinière.

toutes les audaces, soutenu par un grand amour « de la littérature », par une grande admiration spontanée pour toutes les manifestations nouvelles, il se fait le champion des écrivains sincères que dédaigne l'Université. Mais, atteint d'une maladie de cœur qui l'oblige à connaître, puis à aimer l'éther, il se sent défaillir. Toutes ses sympathies, toutes ses œuvres porteront un temps la trace de ses désordres cardiaques (1). De plus en plus, il se plonge dans l'ivresse baudelairienne...

> Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte,
> Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
> Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe,
> Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau.

§

Sonyeuse, *Sensations et Souvenirs*, *Buveurs d'Ames*, *Histoire de Masques*, *Monsieur de Phocas*, *le Vice Errant* sont le résultat de cette crise exaspérée, les aveux de cette âme fardée, torturée et torturante. Certains critiques ont voulu, par conscience professionnelle, séparer l'homme de son œuvre. Pour M. Lorrain cette scission est inutile, maladroite, injuste. L'homme aux yeux glauques de Pallas Poliade, qui dressait dans les couloirs de l'Œuvre sa silhouette de Nortmann blessé dans une rixe, l'homme qui étalait au fond des avant-scènes ses cheveux grisonnants de prétendant, ses lys rouges et ses bagues, cet homme a frayé avec ses héros, il les a aimés ou combattus ; mais rien de ce qu'il a écrit n'est un jeu de son imagination; qu'il les ait connus ou qu'il les ait rêvés, M. Jean Lorrain a *souffert pour* ou *par* ses personnages. Botticelli, Baudelaire, Gustave Moreau, les Erckmann-Chatrian de *l'Araignée-crabe* et du *Portrait* (2), Gustave Moreau, Villiers de l'Isle-Adam, Burne Jones, Shelley, Tennyson, Anne Radcliffe, Edgar Poe, voilà les noms qu'on ne peut oublier en parlant de M. Jean Lorrain et auxquels il faut ajouter les Goncourt et ce peintre Antonio Bazzi *detto* Il Sodoma, dont M. Maurice Barrès a dit le charme excessif et troublant, en des pages qui

(1) Cf. *Buveurs d'Ames* : « L'éther bu à pleines gorgées, et toute la nuit, frémissant, halluciné presque, le front brûlant, la peau moite et les extrémités glacées, avec à la fois la terreur d'y rester et le vague désir que cela en finisse une bonne fois.... »

(2) *Contes fantastiques*. Un livre trop peu connu, qui est, dans cette note, la plus effrayante réalisation obtenue.

souvent sont une explication et une excuse pour d'autres pages de M. Jean Lorrain (1).

Déjà, parmi la galerie des héros mythologiques, M. Jean Lorrain avait introduit les adolescents de charme équivoque, Alexis, Ganymède, Narcisse, Antinoüs, Bathyle :

Au fond d'un bouge obscur, où boivent les marins,
Bathyle le beau Thrace, aux bras sveltes et pâles,
Danse au bruit de la flûte et des gais tambourins..
..... Comme un lys entr'ouvrant ses pétales
Sa tunique s'écarte aux rondeurs de ses reins...

Au cours de ces contes, il s'attardera souvent, parmi les joies coupables des Buveurs d'Ames, à décrire des visages inquiétants d'éphèbes :

Au fond d'un vieux palais toscan enseveli,
C'est un portrait sinistre à force d'être étrange,
Tête idéale et folle aux yeux de mauvais ange,
Visage ovale et fin d'adolescent pali.

Le cou frêle et trop long penche comme affaibli
Sous le poids d'un front haut, mi-voilé d'une frange;
De raides cheveux longs, d'un blond roux, presque orange,
Et piqués d'iris bleus signés Boticelli.

La tête douloureuse ardente et maladive
A, dans le morne attrait de sa grâce native,
Le charme d'une vierge et d'un garçon pervers,

Favori de prélat ou savante Ophélie,
Son énigme est souffrance, enivrement, folie,
Et comme un philtre noir coule dans ses yeux vetrs.

.....

Il avait, ce crucifié, des rondeurs et des gracilités d'éphèbe et jusque dans son doux visage d'Asiatique imberbe aux lourdes paupières de bistre et aux lèvres sinueuses, d'un dessin à la fois méprisant et cruel; il avait ce Jésus comme un charme équivoque, une attraction nerveuse qui m'intriguait... (*Buveur d'Ames : Sur un Dieu mort*, page 166.)

D'autres contes (*Ophélius*, *l'Egrégore*, *L'Homme aux poupées de cire*, etc...) insistent encore sur des amitiés trop vives

(1) « Chez un tel homme, les images sensuelles rompent l'harmonie ou, pour parler plus librement, la médiocrité de notre vision ordinaire. Il transforme dans son esprit les réalités du monde extérieur pour en faire une certaine beauté ardente et triste. Ils ont raison de se choquer, ceux pour qui l'art n'est pas un univers complet et qui, ne sachant pas s'y plaire exclusivement, tenteraient de transporter des fragments de leur rêve dans la vie de société. Rien n'en résultera que désastres... »

et unisexuelles. Durant cette période de sa vie et de son œuvre, on a pu dire de M. Jean Lorrain :

Curieux et faible, et voilà deux mots qui lui conviennent bien. Il a été, il est encore à la merci de sa curiosité. Pour éprouver une émotion nouvelle, il n'est rien qu'il ne sacrifie. Des images du ciel aux visions sinistres de Pantin, il a promené son désir de connaître, pendant le cours de sa vie (1).

Les histoires qu'il composa, dans ce temps, tout le monde les connaît; elles expriment, dans l'effroi non imaginaire du conteur qui s'exagère pourtant sa propre névrose, elles expriment des états d'âmes puérils et effroyables, des états d'amoralisme singulier et qui pourtant étonnent peu. On serait surpris que ces personnages fussent autrement qu'ils ne sont. *L'Amant des poitrinaires, la Maîtresse du bourreau*, la goule amoureuse des escarpes des Halles et de la place Maub, qui va voir tomber leur tête place de la Roquette, les apaches de Belleville et Montparno, tout ce monde brutal, inculte, sanguinaire et sentimental, et que M. Jean Lorrain a été le premier à peindre, avec des couleurs éclatantes, nous le connaissons trop aujourd'hui M. Lorrain, lui, avait pris ses héros dans la vie. Au sortir des livres gris d'Eugène Sue, qui les campait dans un décor sans relief de tragédie classique, l'auteur de *la Maison Philibert* les situe aux carrefours de notre société contemporaine, sans paraître d'abord les aimer ou les maudire, avec une vague joie anarchiste. Il a néanmoins à nous les présenter, ces mômes de carrière et ces *terreurs* de boulevard extérieur, je ne sais quel attendrissement de faux sceptique. Et c'est peut-être là ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette œuvre et dans cette âme d'écrivain, cette *pitié* obscure et fardée, immense et contenue, que l'on devine sous le sourire *rosse* et le geste cynique (2). Il essaie de faire croire qu'il pourrait être Néron, le Cæsar au dur visage, l'imperator sadique et esthète (!). Non! il allumerait peut-être l'incendie de Suburre, mais certainement il se jetterait ensuite dans les flammes pour en arracher quelque enfant en pleurs ou quelque vieille impotente. Il se compose un masque de cruauté frivole, de don

(1) Voir encore, dans *M. de Phocas*, la description de la poupée de Claudius et l'histoire du petit modèle italien.

(2) Il faudrait aussi citer ici l'impérissable préface des *Fleurs du Mal* «... les rêves monstrueux qu'arrête seule l'impuissance, etc... ».

Juan tenorisant, qu'il ne peut soutenir. Car il a connu la douleur et il l'a aimée, car il sait le prix secret des larmes et ceux-là qui l'ont lu, non par snobisme ou amour du scandale, savent de quelle souffrance, de quelle incurable tristesse sont faits ses livres. « *Mes yeux de cadavre, ils ont pleuré aujourd'hui* », écrit M. de Phocas dans son journal; et, dès lors, nous comprenons tout ce que ce vice affiché, provocant, ces gestes « vieille France », tout ce que cette rouerie cachait de sensibilité troublée, de sang en révolte et d'affections méconnues.

Les héros de la plupart de ses livres sont des névrosés, des malades que le luxe et la débauche ont produits. *Obsédés, impulsifs, excentriques, persécuteurs, pervertis, sexuels*, le docteur A. Cullère, après Laccassagne et Moreau de Tours, les a classés dans les *Frontières de la Folie* (1). Azam, Ball, Legrand de Saule, Luys, Lelut, Max Simon publiaient leurs travaux vers le temps où M. Jean Lorrain commençait d'écrire. Gilbert-Augustin Thierry, un écrivain trop oublié, donnait sa *Marfa;* Maudsley disait : « Il y a une zone intermédiaire entre la sanité et l'insanité », et, corroborant la thèse du célèbre professeur d'University college, Esquirol affirmait (*Des Maladies mentales*, I, 1) la difficulté de distinguer le vice de la névrose. Dans ces limites qu'ils franchissent souvent s'agitent et se torturent les personnages du *Vice Errant*, des *Buveurs d'Ames* et de *M. de Phocas*. Un jour viendra où Jean Lorrain les mettra au théâtre, où, sur la scène du Grand Guignol, les uns, pour l'assouvissement de leur instinct perverti, d'autres pour conquérir la vie ou la joie, ils continueront la tragique mêlée qui termine *le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume*.

Mais réalisant toujours l'esthétique idéaliste qui garde au roman de ne peindre que les exceptions et les individualités, il sait à la scène s'affranchir de cette coutume et arriver à créer des types comme la Mirka Sirbay de *Sainte Roulette*.

Insatiable et désolé, ironique et plein d'imprécations, il se complaît, malgré cela, dans ce déclin sur le vice, la pourpre et l'or. Rué parmi les « anormalités » d'une civilisation pourrie de luxe et oscillante, il flagelle brutalement, mais il sourit. Ses goules exaspérées et ses escarpes au courant des dernières

(1) Dr A. Cullère : *Psychologie morbide dans la littérature et l'art*, page 343 : *les Frontières de la Folie* (Paris, 1888).

découvertes scientifiques l'amusent. Un besoin de moraliser ou de railler l'éveille et il est tour à tour Chrysostome devant la courtisane couronnée ou Swift devant les ducs.

Puis, sur cet enfer de l'Amour et de la Mort, évoqué de Goya, sur ces cadavres couronnés de roses sanglantes, sur ce monde de filles, de rastas, parmi ces odeurs cosmopolites de lupanar et d'antre à sortilège, M. Jean Lorrain ouvrira la porte vers les horizons bleus, vers la santé des montagnes et de la mer. *Fards et poisons*, *Sensations et Souvenirs*, il jettera, sur ces hontes, la clarté rajeunissante du dieu éternel. « Le regret du sang clair, du sang vif qui bat aux poignets des jeunes hommes, » comme dit M. Henri Bataille, assiège l'âme perdue dans ce dernier cercle dantesque, et nous écoutons, tout à coup, la voix de sir Thomas Velcome synthétisant les altières aspirations de M. Lorrain :

Partir vers le soleil et vers la mer, aller se guérir, non, se retrouver dans les pays neufs et très vieux, de foi encore vivace et non entamée par notre civilisation morne, se baigner dans la tradition, de la force et de la santé des peuples restés jeunes, vivre dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient, dans la clarté du ciel et de la mer, se disperser dans la nature, qui seule ne nous trompe pas, se libérer de toutes les conventions et de toutes les vaines attaches, relations, préjugés qui sont autant de poids et d'affreux murs de geôle entre nous et la réalité de l'univers, vivre enfin la vie de son âme et de ses instincts loin des existences artificielles, surchauffées et nerveuses des Paris et des Londres, loin de l'Europe surtout!... Et pourtant l'Italie, l'Espagne, certaines îles de la Méditerranée, la Sicile, la Corse, les matins légers d'Ajaccio avec le bleu du large apparu entre les cyprès et les pins, les amandiers en fleurs des pentes de Taormine et l'ombre géante de l'Etna sur le rêve antique du Théâtre grec, les anciennes îles de l'archipel, certains petits ports de l'Adriatique, les Venises inconnues des côtes de l'Istrie plus oubliées et plus ruineuses encore dans leur silence ensoleillé que la ville des Doges et des palais... et le charme endormeur et profond des villes turques, le narcotique de l'ombre des palmiers!

.....

Voyager? voyager : il faut aimer les ciels, les pays, s'éprendre d'une ville ou d'une race, mais se détacher des individus.

La guérison, le secret du bonheur est là : aimer l'univers dans ses aspects changeants et leur merveilleuse antithèse et leur analogie plus merveilleuse encore. Le monde extérieur nous devient ainsi une source de joies inaltérables et d'autant plus parfaites que notre être

en est le seul miroir : les chocs et les blessures ne nous viennent que des individus. Evitez les gens, évitez Ethal, étudiez les races; l'une d'elles vous donnera le regard que vous cherchez et vous trouverez dans celle-là votre âme, votre âme désemparée, désorbitée et fiévreuse : les races ! nous avons tous en nous un atavisme qui nous rattache à quelqu'une d'elles et nous pouvons retrouver notre vraie patrie à des centaines de lieues de notre bourg natal.

.....

O vous ! que tourmente la maladie de la beauté et qu'opprime l'unanime laideur de nos villes modernes, où les palais sont des banques et les églises des usines, fuyez l'anémie, la chlorose et le vice, pitoyable invention des âmes en détresse en connivence avec la faim.

Fuyez toutes les boues raffinées des Londres d'alcool et des Paris de misère; partez, allez vivre votre vie ailleurs. Je repars demain pour les Indes, voulez-vous partir avec moi? Je vous emmène? Je n'ai plus ni obsessions ni cauchemars depuis que je vis ma vie, moi. Vivre sa vie, voilà le but final; mais quelle connaissance de soi-même il faut acquérir avant d'en arriver là. Personne ne nous éclaire, les amis nous trompent sur nos propres instincts, et l'expérience seule nous le fait découvrir....

.....

Le long atavisme des matelots normands a repris le dessus. M. Jean Lorrain conforme sa vie à cette doctrine. Brusquement il abandonne Paris, le Paris des music-halls et le Paris des fortifs, et va s'installer à Nice avec celle qui fut longtemps pour lui, comme pour les matelots espagnols désemparés dans la tempête, la madone du pilier, sa mère, haute image de douceur souriante et de tendresse aristocratique. Depuis quelques mois il avait cessé ses « Pall Mall ».

§

Ce que fut le poète et le conteur légendaire, d'autres l'ont souvent dit. L'indépendance du journaliste a soulevé des haines nombreuses. Avec le même geste dont l'ancêtre Nortmann renversait à terre la majesté de Charles le Simple auquel il prêtait hommage, M. Jean Lorrain a traité les convenances mondaines et les milieux de luxe et d'art et il en a noté les tares. Et, pourtant, nul n'apporta moins de haine préméditée dans ces attaques. S'il soulève le masque d'un faux blason, révèle l'ignominie d'un passé oublié ou l'équivoque d'une situation, il le fait, non pas avec le souci de venger l'innocence ou de

nuire à une personnalité, non, mais avec le désir d'amuser. Il est très peuple en certaines circonstances, il ne peut souffrir *la pose ;* il a ce besoin d'âpre vérité, cette indignation de l'honnête homme éclaboussé par le gredin en voiture. Cet écrivain aux manières si compliquées se révolte contre le factice, contre l'Humbertisme général, comme la sottise affichée et plastronnante des cabotines de la ville et du théâtre (1). Au fond, il serait désolé de faire pleurer un enfant!... Pourtant, M. Jean Lorrain est un moraliste, et, qui pis est, un moraliste anarchiste ; il a écrit contre les métiers assassins un plaidoyer plus âpre que tous ceux des plus notoires socialistes, il a écrit contre les « dessous » de la vie théâtrale, sur la prostitution, de longues diatribes dont peuvent s'inspirer les plus tolstoïsants des « jeunes maîtres ». Ne nous égarons pas toutefois, il n'a rien des prétentions égalitaires et il est même très préoccupé du renom national!...

§

L'œuvre du poète, du conteur (*Princesses d'Ivoire et d'Ivresse*, *Fards et Poisons*, *la Maison Philibert*, *M. de Bougrelon*, etc.), du journaliste et du dramaturge (2) est considérable. Elle comporte même un recueil de contes absolument blancs : *les Contes pour lire à la chandelle*, en même temps que des chansons pour M^lles^ Polaire et Y. Guilbert. Elle brille toujours par quelque qualité. De même ses ballets (*la Princesse au sabbat*, *l'Araignée d'or*) qui rappellent parfois le peintre qu'il fut d'abord. Il se montre en effet poète à travers les peintres. Sa vision peuple ses strophes de souvenirs de Musée. De William Morris aux peintres Génois, il semble avoir aimé bien des sourires fixés à la toile, mais par-dessus tout le sourire ambigu du Lord Philippe Wharton de Van Dyck. Il a créé plusieurs types, d'Assailly, d'Helloë, M^me^ Baringhel, cette cailletie du XIX^e^ siècle finissant, et l'inoubliable M. de Bougrelon, dont le nom seul suffirait à sauver à jamais de l'oubli celui de Jean Lorrain.

(1) *M^me^ Baringhel*, *la Petite Classe*, etc.

(2) Un *Prométhée* avec A.-F. Herold, *Yanthis* (Odéon), diverses pièces au Grand Guignol en collaboration avec G. Comiot). Ces petits drames rappellent souvent par la rapidité de l'action et la sécheresse du dialogue les *parades* italiennes de Anzzante.

§

C'est une sorte de grand barbare authentique, installé dans l'Urbs boulevardière, où il apporte et prodigue depuis vingt ans ses instincts de sang et de volupté, sa compréhension raffinée de la ville, son sens des ironies locales, sa politique madrée d'Oriental ou de Celte (car on ne saurait discerner au juste son origine réelle), et mêlant à cela, au goût des arts et de la culture, les brutalités les plus solitaires ou les plus criminelles. Du barbare il a, en effet, le goût des bijoux et des gemmes, des parfums forts, des teintures, des matières adornées, des poisons, des éthers, l'irrésistible attraction vers les chatoiements de turquerie, l'amour du bazar et le fétichisme superstitieux des choses. Du barbare, il a la convoitise gourmande et l'amusement artiste, et aussi une sensibilité d'enfant très douce, facilement en larmes, une sincérité à tout propos qui s'attendrit en paroles véhémentes, alors presque câlines avec des retours enfantins et de vieux chagrins, et, dominant le tout, par delà les émois, le scepticisme, la méchanceté, les colères, les ambitions, une candeur, une grande candeur mal dissimulée qui fait le fond véritable de cette nature où tout le reste a mis ses greffes et ses entes profondes.

Sa figure claire aux maxillaires assassins, prête pour le casque ou le turban, dit nettement les alternatives qu'il a en son âme de raffinements et de bestialité. On y sent renaître, par instants et par bordées, la brute torrentieuse en proie aux poussées de l'instinct, d'ailleurs d'un instinct mal défini où se heurtent chez les êtres primitifs les atomes mâles et femelles de l'obscure origine. C'est avec le goût de la débauche lâchée par la ville, la solitude des désirs effrayants et la volonté de se ruer au peuple, source de toute force, à laquelle les quintessences lasses viennent parfois demander le fort parfum de l'ail et du vin.

Barbare, il se détache violemment sur le fond gris des gens, et il lui serait difficile de dissimuler cette sincérité bouillante, vraiment extraordinaire, qui fait sa caractéristique. Barbare, il se laisse aller à lui-même avec un peu d'épouvante et infiniment de volupté. Il s'exagère. Il a aimé créer des fantômes à ses diverses images. Il a voulu s'incarner dans des types; c'est à cause d'un narcissisme perpétuel que nous connûmes Bougrelon, Phocas et l'étonnant Vorousof. Mental, trop mental, il a créé des êtres plus compliqués que lui-même et mille fois plus décadents, parce qu'il ignora toujours peut-être cette candeur innée qui est, comme nous le disions, le meilleur de sa nature. Cher Phocas!

Ainsi le dépeint M. Henry Bataille, et tel nous l'avons connu.

Il y a cinq ans, nous étions conviés, par un soir d'août, une

comédienne célèbre, sa mère, M. Lorrain, divers poètes toulousains et l'auteur de ces lignes, à dîner chez un propriétaire du Midi, dans la villa qu'il possédait devant la mer. A notre arrivée, il n'y eut pour nous recevoir, ni hôte, ni dîner. Le propriétaire de la villa s'était oublié lui-même, dans un café. La vieille femme du fermier, gardien de l'immeuble, nous pria de ne pas nous étonner, son maître n'ayant pas une mémoire très fidèle. En hâte, elle prépara une omelette et la servit dans un plat mal lavé, sur une table humide et fréquentée d'insectes. Mme Mère mangea, *dente superbo*, les poètes dévorèrent, la comédienne sortit et se promena le long de la plage en disant des vers, M. Lorrain gémit, s'impatienta, fit les cent pas au bord de l'eau. Enfin, ayant aperçu, à un mille dans les sables, les lumières clignotantes d'une bourgade balnéaire, il se dirigea vers elle, après avoir refusé sèchement les offres d'un pêcheur qui voulait le guider.

Une heure plus tard, notre hôte n'étant point encore arrivé, nous rejoignîmes M. Lorrain. Il était entré dans une sorte de guinguette, faite de toile à voile et de débris de bateau et là, sous une tente exposée aux souffles méditerranéens, il mangeait du poisson, du fromage et des coquillages assaisonnés de vin du pays. Ayant achevé sa collation, il s'assit sur le sable, silencieux, regardant la mer et s'intéressa aux récits naïfs que faisaient les matelots autour d'une barque échouée. Il semblait très heureux et mélancolique, étranger à tous les propos de la comédienne ; il demeura très longtemps à écouter les marins, à regarder la mer. Ce jour-là je compris l'œuvre de M. Lorrain, ses goûts, ses atavismes. Durant le retour, il ne parlait pas, pareil à celui qui s'en va vers l'exil.....

C'est vers cette mer latine qu'il est revenu. Elle a bercé bien des mélancolies, adouci bien des désespoirs. Elle accueillera, heureuse et voluptueuse, le peintre des civilisations excessives, le conteur des folies modernes. Des oliviers d'or de Provence aux murs moisis de Venise qui meurt, M. Jean Lorrain promène sa solitude plus douce maintenant. Que la brise du large et que les vents des Alpes ayant calmé sa fiévreuse songerie, M. Jean Lorrain nous donne, pendant à ce chef-d'œuvre, *M. de Bougrelon*, des pages d'une douleur plus saine et d'une observation plus générale, il n'en faut pas douter. Styliste, coloriste parmi les meilleurs d'aujourd'hui, il est

à l'âge où l'on ajoute, à une œuvre, des œuvres définitives.

M. Jean Lorrain est allé à la Vie et au Peuple, source des énergies futures. Il n'en a d'abord connu que l'écume, les débris qui flottent sur la cime des vagues et dont le mirage trompe le voyageur. Peu à peu, il éprouve la force du flot et la santé profonde de ses abîmes. *La Maison Philibert* est mieux qu'un roman naturaliste, il y a là une grande intensité de vie; c'est un livre « sans littérature » dont on ne peut extraire « le morceau », car il forme un bloc compact, pareil à ces cailloux étranges qui s'irisent de mille couleurs, de veines changeantes et dont la nuance demeure indéfinissable.

Pendant vingt ans M. Jean Lorrain a dispersé, au vent du journalisme, son esprit, ses apparentes contradictions, les éléments d'un génie âpre et doux et les grâces d'un style dont nous nous déshabituons. Il était assez riche pour de telles prodigalités.

Voici que maintenant lui qui disait jadis avec Chateaubriand sur les ruines de Galata : « Ici, il n'y a d'autres plaisirs que la débauche, d'autre peine que la mort — » peut s'écrier, avec le docteur Faust, à sa fenêtre ouverte : « Courage! Courage! il faut baigner infatigablement ton sein dans les rayons de l'Aurore! »

ERNEST GAUBERT.

A PROPOS

D'ACOUSTIQUE MUSICALE

—

M. A. Guillemin nous demande l'insertion des pages suivantes, pour répondre à l'article — paru dans notre livraison de novembre 1904, p. 494 — que M. Jean Marnold a écrit sur son ouvrage : *Les Premiers Eléments de l'Acoustique musicale.*

Les définitions des savants et le nouveau clavier. — La critique que vous avez faite de mon livre, et dont je vous remercie cordialement, a produit sur moi deux effets opposés : comme lecteur, j'ai été charmé, séduit, empoigné ; comme auteur, j'ai été navré ! Quoi ! M. Marnold ne m'a pas compris ? Alors qui me comprendra ? Mon travail est donc bien mauvais ? Avant de m'arrêter à cette conclusion désolante... pour moi, je demande la parole, afin de m'expliquer mieux, si c'est possible.

Mon livre débute par une objurgation aux « savants ». Je leur dis en substance : mes chers confrères, vous avez fait fausse route ; étant en possession de quelques rares notions sur de petits faits musicaux, vous en avez déduit l'explication des faits supérieurs de l'Harmonie ; c'était trop de hâte , et vous avez failli brouiller la science avec la musique. Ne soyons pas si pressés ; commençons par le commencement, et souvenons-nous du « ne sutor ultra crepidam » !

Pour prêcher d'exemple, j'ai fait mes *Premiers éléments* — je souligne — *d'Acoustique Musicale*. Ils sont, pour ainsi dire, le début d'un livre d'Arithmétique à l'usage des élèves des écoles primaires de 1re année ; et ils auront besoin d'être complétés... plus tard, lorsque nous serons assez forts pour passer au 2e cours. Car un traité d'Arithmétique qui se respecte doit parler de la multiplication, de la racine carrée, etc. ; or, mon traité s'arrête à l'addition ,de *deux nombres* seulement, puisque je ne vais pas plus loin que les *accords binaires*. Je déclare même que, ayant déjà beaucoup travaillé les accords de *trois sons*, je n'ai pas encore trouvé de méthode pour en aborder l'étude *scientifique*. Je suis donc très loin des morceaux à 4 mains, très loin même des chants populaires et des harmonies peu compliquées dont on peut les accompagner.

Ceci posé (style d'algébriste), il est bien évident que mon objurgation aux savants a une contre-partie (1) ; elle sous-entend ce petit

(1) Nota : ce mot n'est pas pris dans son sens musical.

discours à l'adresse des musiciens : « De grâce, ne vous occupez pas de nos calculs ; ne vous fourvoyez pas dans cette galère ; laissez-nous maîtres de nos méthodes de travail, quelque bizarres qu'elles vous paraissent ; si, pour aller de la Bastille à la Madeleine, et pour ne pas fatiguer ces pauvres chevaux d'omnibus, nous nous croyons obligés de prendre un billet à la gare de Vincennes, et de faire un long détour, afin de revenir par le tramway de Courbevoie, laissez-nous agir à notre guise ; surtout ne vous croyez obligés ni de nous imiter, ni de nous prouver que nous avons tort ; vous y perdriez votre latin : nous sommes si entêtés !

Pourtant ne vous désintéressez pas de nos recherches (nous en serions très marris); et quand nous vous apportons des *résultats*, souvenirs de nos très longs voyages, soyez assez aimables pour examiner ces *résultats ;* pour nous dire s'ils sont vrais ou faux, s'ils sont bons, ou mauvais, ou médiocres. Soyez nos juges en ce qui concerne les *résultats* ; là vous êtes compétents, et votre compétence est absolue ; mais encore une fois ne jugez pas nos méthodes d'analyse, nos procédés d'extraction, car vous risqueriez de vous égarer. »

Or, m'est avis, mon cher critique, que vous avez fait tout le contraire. Vous discutez mes « définitions », et mes instruments de travail, « millisavarts », « centres de gravité », « courbes acoustiques », etc. ; vous m'accusez d'avoir tué mon millisavart au moment même où il vous prouve sa vitalité et son utilité en vous indiquant le moyen de faire « l'économie d'un Lalande » ; vous dites que je « suis rempli de bonnes intentions à l'égard des harmoniques », alors que je suis leur ennemi acharné(1) ; vous me « soupçonnez » de partager l'erreur de Helmholtz et d'admettre une différence essentielle ou d'origine entre les sons résultants et les battements, alors que cette théorie de Helmholtz a été exécutée par Kœnig dès son apparition, puis par moi-même, qui crois l'avoir remplacée avantageusement, — alors enfin que c'est vous-même qui la ressuscitez (voir vos développements de la page 501) ; etc., etc.

Et mes « résultats » ? Qu'en dites-vous? — Bien peu de chose, hélas ! Vous en signalez *un seul*, mon « clavier-Rameau », et voici en quels termes :

Après sa profession de scepticisme (2) à l'endroit d'une *justesse* irréalisable, quoi qu'on fasse, aussi bien avec les voix qu'autrement, on n'est pas peu surpris de voir l'auteur consacrer toute la seconde moitié de son livre à la recherche du *meilleur clavier tempéré*, et se réjouir d'y avoir abouti

(1) J'ai publié un volume de 600 pages, intitulé *Génération de la Voix et du Timbre*, dont un bon quart est consacré à combattre les harmoniques, en tant que sons objectifs.

(2) Mais je ne suis pas du tout « sceptique » sur ce point ! Je suis tout à fait « affirmatif » et je n'aurai jamais l'ombre d'un doute.

mieux que Rameau lui-même, en faussant les quintes de — 1,17 au lieu de — 1,35 millisavart. Le jour où M. Guillemin rencontrera un accordeur capable d'accorder deux quintes à l'exacte différence de 18 centièmes de millisavart, je lui conseille de le faire encadrer.

Grand merci! Je ne me charge pas de la *mise en cadre*, attendu que *tous les accordeurs*, sans exception, sont capables de réussir le miracle qui vous paraît impossible; mais je me chargerai très volontiers de la *mise au point* pour réaliser l'un et l'autre clavier. Tout cela est rendu facile par la vertu de mon « millisavart », qui m'a donné les formules très simples de ma page 296. Les calculs sont faits pour le clavier ayant ses quintes trop « courtes » de 1,17 millisavart; ils sont consignés dans la partition de la page 301. Il m'en coûterait fort peu de *calculer* une partition semblable pour le clavier dont les quintes seraient fausses de — 1,35. Il me suffira de dire que les quintes $la_3 - mi_4$ font, dans le premier cas, 211 battements par minute, et en font 243 dans le second: la différence de 32 battements n'est-elle pas appréciable pour tout le monde?

Cet exemple montre bien l'extrême sensibilité de la méthode d'accord que je préconise pour les orgues, l'accord par la méthode des battements, *que l'on n'est pas obligé de compter*, puisque c'est le *métronome* que nous chargeons de compter pour nous.

J'ai dit (p. 294) la perfection de l'accord ainsi obtenu; elle a été constatée par des « oreilles autorisées », par le maître Saint-Saëns, et par le facteur d'orgues, M. Beaucourt, de Lyon; elle n'en est donc plus à faire ses preuves. J'ai dit aussi pourquoi cette méthode, inventée par M. Paul Roy, organiste émérite et acousticien fervent, n'était pas encore adoptée par MM. les accordeurs.

J'ajoute qu'ils ont bien tort; car ils sont actuellement les parias de la musique, et leur profession serait relevée grâce à ma petite réforme. Au lieu de dépenser des sommes folles, comme on vient de le faire pour l'orgue de Sydney, « le plus grand du monde! », afin d'avoir 5 claviers, 128 jeux parlants, 8800 tuyaux et cloches, une soufflerie mue par une machine de 8 chevaux, etc., on supprimera quelques jeux, et on rémunérera un peu mieux les accordeurs: à toutes les machines de l'industrie moderne est attaché un personnel de « mécaniciens », ayant pour mission de les surveiller et d'entretenir leurs organes en parfait état. Je trouve que les grandes orgues sont des machines assez intéressantes, compliquées et délicates pour qu'elles aient, elles aussi, leur personnel de mécaniciens-accordeurs, qui les entoure de petits soins et exerce sur elles une surveillance méticuleuse au point de vue de l'accord. Il est inadmissible qu'au XX^e^ siècle on accorde les orgues *au juger* et qu'on dédaigne les méthodes exactes.

Je voudrais aussi me laver d'une grave accusation que vous faites peser sur moi :

On peut d'ailleurs, parfois, trop légitimement reprocher, à un ouvrage d'apparence aussi scientifique que celui de M. Guillemin, une insuffisante critique de son vocabulaire. Si l'auteur confond la justesse avec la consonance, et la fausseté avec la dissonance, c'est évidemment faute d'avoir préalablement défini la portée des mots qu'il emploie.

Vous pensez bien que je suis d'un avis « diamétralement » opposé au vôtre; mais comment m'expliquer? — Je prends l'équation la plus simple

$$(\alpha) \qquad y = ax + b.$$

Que représente-t-elle? — Mille choses différentes!

1° Voulez-vous qu'elle parle géométrie? Alors l'équation (α) représente des lignes droites, toutes les droites que vous voudrez, y compris l'axe du « mastodonte ferrugineux » de M. Eiffel (1). — Or les savants savent fort bien que la ligne droite *n'existe pas ;* ceux qui croient avoir vu des lignes droites sur des dessins d'architecte se trompent grossièrement. Qu'importe aux algébristes? Pour eux, les lignes droites (α) *existent seules*, et s'ils trouvent l'une d'elles au bout d'un calcul, ils n'ont pas le moindre doute sur l'exactitude du « résultat » obtenu.

2° Voulez-vous que (α) devienne un être de la Mécanique? — Rien n'est plus facile. Au lieu d'appeler le symbole x une « longueur », nous le baptiserons « temps », et (α) sera la *loi du mouvement uniforme* de vitesse a, la loi de tous les mouvements uniformes.

Cela d'ailleurs n'empêchera pas le même (α) de représenter, toujours avec la même perfection, la *loi des mouvements uniformément accélérés*, à la condition que y soit baptisé « vitesse » et que a soit baptisé « accélération ».

Il est vrai que si nous changions de *système de coordonnées*, si nous passions des c. rectilignes aux c. polaires, le même (α) présiderait à l'étude des *mouvements de rotation*, etc., etc.

Eh bien, dans toutes ces transformations, le savant ne s'embrouille pas, il ne fait jamais de *confusion;* tel l'amoureux de Magali reconnaissait son adorée dans toutes ses métamorphoses, en oiseau, en papillon, en nonne, etc.

Vous voyez que nos « définitions » consistent, dans l'exemple précédent, à dire : y est une « longueur », ou une « vitesse », etc. Il en est ainsi partout et toujours ; et ces définitions sans phrase, dont le laconisme eût stupéfié Grimaud lui-même, réunissent les qualités les plus opposées: elles sont d'une rigidité absolue, en même

(1) On l'obtiendrait en faisant $y = 0$ dans l'équation (α).

temps que d'une flexibilité merveilleuse, et toujours elles restent parfaitement claires et précises.

Il en résulte que lorsque j'ai dit : étant donné un accord $m : n$, de rang $m + n = s$,

j'appelle « fausseté » la valeur de a en millisavarts,
j'appelle « dissonance » le produit aHs,

j'appelle « consonance » la fraction $\frac{1}{aHs}$,

j'appelle « battements » l'expression $\frac{aHs}{2\Delta}$,

et la « justesse » existe lorsque $a = o$ dans ces diverses formules, lorsque j'ai dit cela, je suis esclave de mes « définitions », et il m'est « impossible » de confondre « la fausseté avec la dissonance » puisque la première $= a$, et que la seconde $= aHs$. Ainsi des autres.

La seule concession que je puisse vous faire, c'est, à la fin de chacun de mes calculs, d'ajouter la formule sacramentelle *seoo*, que n'omettent jamais les comptables, et qui signifie « sauf erreur ou omission ». — Or je n'ai pas encore découvert d'erreur, pour le moment; quant aux omissions, elles sont innombrables, puisque je m'arrête aux « Premiers éléments », c'est-à-dire à une distance très respectueuse de l' « art musical ».

Si je voulais critiquer, non pas l'art, grands dieux! mais les artistes, ne serait-ce pas le moment de leur dire : En face de nos définitions à l'emporte-pièce, que sont vos définitions, ô musiciens? Par exemple, le mot « quinte » est un de ceux qne vous employez couramment : en avez-vous une définition..... présentable? Je vous avertis même que, si vous en possédez une, elle est très insuffisante; car dans votre bouche le mot « quinte » a pour le moins trois significations.

En effet : 1° il représente *deux sons*, lorsqu'on cite *la quinte do-sol;* 2° il représente *un son,* lorsqu'on dit : *sol* est *la quinte* de *do;* 3° il représente *zéro son,* lorsqu'on dit *la quinte* vaut une tierce majeure + une tierce mineure. — Peut-être, à l'origine, la *quinte* était-elle la *cinquième* note de la gamme; c'eût été là une définition précise — si vous admettez que « la gamme » soit une chose définie; — aussi y a-t-on renoncé depuis longtemps!

Dans la bouche du savant, le sens du mot *quinte* peut varier aussi ; c'est quand le savant parle la langue des musiciens. Mais le sens ne varie jamais quand le savant parle sa propre langue, et qu'il a donné sa définition. Pour le savant, le kilomètre c'est 1000 mètres, ou c'est 10 hectomètres, qu'il soit limité ou non par deux grandes bornes terminales, ou par onze petites bornes, ou par rien du tout ;

le kilogramme c'est 1000 grammes, qu'il soit représenté ou non par un bloc de fonte ou par 145 morceaux de sucre, etc. De même la quinte, c'est $\log \frac{3}{2} = \log 1{,}5 = \log \frac{0{,}95187\ldots}{0{,}63458\ldots} = 0{,}176$ savart = 176 millisavarts = 32,6 commas, si vous préférez. Pour moi, je préfère les savarts aux commas, parce que la valeur de la quinte en commas se trouve par le calcul $\frac{0{,}176}{0{,}00539} = 32{,}6$, et que la division par 0,00539 constitue une complication inutile.

Mais, dira-t-on, quel besoin avez-vous d'introduire les « logarithmes » ? — Je voudrais répondre aimablement : c'est pour être agréable à MM. les musiciens, en donnant droit à l'énoncé cité plus haut :

Une quinte = une tierce maj. + une tierce mineure.

Cet énoncé est pour nous une identité, puisque $\log \frac{3}{2} = \log \frac{5}{4} + \log \frac{6}{5}$.

Mais vous me direz que c'est là un mauvais moyen de vous faire la cour. J'avouerai donc ingénument que l'emploi des logarithmes est une obligation à laquelle nous ne saurions nous soustraire ; en voici la raison.

Depuis que les savants se permettent très indiscrètement de fourrer partout leur nez, chargé de grosses besicles, l'un d'eux, le nommé Fechner, a énoncé cette loi dite psycho-physique : les *sensations* croissent en progression arithmétique, lorsque les *excitations* croissent en progression géométrique ; et cet énoncé est synonyme de celui-ci :

La sensation est proportionnelle au « logarithme » de l'excitation.

Si donc vous voulez bien reconnaître que la quinte est une *sensation* correspondant à l'*excitant* 3/2 = 1, 5, vous voyez bien que la *sensation* quinte doit être représentée par *log* 1, 5 : donc la loi de Fechner nous condamne aux logarithmes à perpétuité.

Reste une grosse objection : la loi de Fechner est-elle exacte ? J'avoue que cette question me fait pâlir d'effroi ! Jusqu'ici la science n'a été inculpée que de « faillite » simple ; si je réponds, je risque de la faire accuser de « faillite frauduleuse » !

En effet, au début de toutes les sciences, même de celles que l'on qualifie « exactes », il y a un quelque chose qu'on appelle parfois un « axiome », plus souvent un « postulatum », une « hypothèse », et même une simple « convention » ; il arrive même que nos « conventions » sont contradictoires : ainsi la Géométrie ordinaire suppose « exact » le postulatum d'Euclide, et la Géométrie de Lobatchewski

que ce postulatum est « inexact » ! Mais laissons les sciences « pures » et ne nous attachons qu'aux sciences « appliquées ».

Le mal n'y est pas moindre ! Par exemple, l'Astronomie, dont la précision nous rend si fiers, repose entièrement sur la *loi de l'attraction*. Or, 1° les savants doutent fort que « l'attraction à distance » puisse exister, et 2° ils sont certains que la « loi d'attraction en raison inverse du carré des distances » est *nécessairement fausse*. Malgré cela, les astronomes continuent à appliquer la loi de Newton, parce qu'elle leur fournit de bons « résultats » ; pour eux, tout est là, la fin justifie les moyens ! ! ! !

N'allez pas en conclure que les savants se complaisent dans les définitions « fausses ». Bien au contraire ; en fait de définitions, ils sont d'un méticuleux à faire frémir. En voulez-vous une preuve ? Ces malheureux avaient défini « le mètre », comme étant « la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre ». A force de mesurer, ils ont acquis la conviction que le « mètre-type » des Archives était trop court de quelques *millièmes de millimètre*. S'ils n'avaient pas publié ce « résultat » a son de trompe, nul ne s'en serait aperçu ; même depuis qu'ils l'ont publié, on fait semblant de ne pas entendre, et l'on continue à tenir comme bon le mètre des Archives, lequel bientôt sera adopté *ne varietur* par toutes les nations. Les savants seuls insistent sur cette imperceptible erreur ; et il y a en ce moment plusieurs équipes de savants, distribuées sous diverses latitudes, torrides ou glacées, qui travaillent à « corriger » la dixième décimale du « prétendu mètre » des Archives !

Car « mesurer exactement » est la passion du savant : à la fameuse question « que fait Dieu ? » il ne répondrait plus, comme Platon, « il géométrise », mais plutôt « il mesure ».

Mesurer est, en effet, le seul moyen de fonder une science : là où nous ne savons pas mesurer, là est le domaine de l'ignorance ; la science est restée à la porte. Voyez les domaines qui relèvent de nos sens : celui de l'œil est le mieux étudié, et la science de l'Optique est bourrée de formules ; celui de l'odorat, celui du goût sont fermés aux savants ; nous ne savons comment y pénétrer, et nos livres de physique n'en soufflent mot. — Le domaine de l'ouïe est un peu accessible, puisque le chapitre de l'Acoustique existe ; mais qu'il est restreint à côté des gros traités d'Optique !

Pourquoi cette différence ? Je propose cette explication. En Optique, le savant se suffit à lui-même : il a des yeux dont il sait se servir aussi bien que quiconque ; il peut donc vérifier par l'expérience les « résultats » de ses calculs. En Acoustique, au contraire, nous avons besoin de la collaboration des musiciens, et les musiciens nous raillent plus souvent qu'ils ne nous aident.

Je n'en suis pas surpris : Inaudi en un clin d'œil trouvait le pro-

duit de deux nombres de douze chiffres; pouvait-il s'intéresser aux procédés lents et pénibles des professeurs de Mathématiques ? D'instinct, en quelques minutes, les Musiciens plaquent des séries d'accords, dont l'étude nous prendra des années, des siècles peut-être; est-il étonnant qu'ils considèrent avec un peu de commisération la douce manie des savants, la manie de mesurer tout, de compter tout et de présenter parfois des « résultats » de ce genre : « il est passé cette année sur le pont des Arts 10.523 veuves, dont une douteuse » ?

Je m'imagine — peut être à tort — que mes « résultats » sont tout de même un peu plus intéressants que celui-là ; et je vous supplie de vouloir bien me le dire. Je n'ignore pas du reste que je m'y prends fort mal : quand un facteur d'instruments veut lancer un saxophone ou un tuba nouveau, il en construit plusieurs exemplaires, il les offre à des musiciens de talent, et leur dit de son « ton » le plus séducteur : Essayez-moi ceci ; c'est tout ce qu'il y a de meilleur ; quand vous y aurez goûté, vous n'en voudrez plus d'autre... ». Je devrais opérer de même pour mon *clavier-Rameau*, construire quelques orgues que j'accorderais d'après mon système — le meilleur de tous, je le dis sans rire — ; puis les offrir aux artistes, et y aller de mon allocution persuasive : « Soyez assez aimable pour essayer ce petit (!) instrument... », etc. Je le voudrais, hélas ! Je ne le puis ! Et voilà pourquoi mon clavier-Rameau risque de ne voir jamais le jour !

J'ai tort de dire « jamais » ; au fond, je suis de l'avis d'Oronte : on désespère, alors que l'on espère *toujours*, bien que les mots « toujours » et « jamais » soient fort mal « définis ». Je m'adresse donc à tous ceux, compositeurs et artistes, qui ont quelque influence sur les constructeurs, et je leur dis :

Chers maîtres, je serais désolé de vous être désagréable en quoi que ce soit. Si donc mon millisavart vous déplaît, n'en parlons pas. Je continuerai à m'en servir parce que je travaille en savant et que je le trouve très commode ; vous continuerez à l'ignorer, parce que vous êtes musiciens, et que vous n'avez nul besoin de lui pour combiner vos accords. Mais si, depuis J.-S. Bach, vous êtes résignés au clavier tempéré actuel, ce n'est pas, je suppose, parce qu'il est mal réglé, grossièrement réglé. Prenez donc mon « clavier-Rameau » ; vous y trouverez des intervalles d'une fausseté atténuée, et toujours comparables à toutes les hauteurs.

Ceci n'est pas une « hypothèse » ; c'est une certitude ; tous ceux qui ont étudié et dénombré les battements peuvent vous l'affirmer ; les « résultats » obtenus par Paul Roy sont une garantie de la perfection de ma méthode.

Je croirais vous faire injure en admettant un seul instant que cette amélioration puisse vous déplaire. Joignez-vous donc à moi pour

obtenir d'un facteur d'orgues qu'il se dévoue et réalise mon clavier. Je ne peux lui promettre que

Du haut du ciel, sa demeure dernière,

Rameau le bénira; mais je le remercierai chaleureusement, et déjà je prends l'engagement de lui abandonner tous mes droits d'auteur!

N.-B. — Je prends cet engagement à l'avance, parce que je ne promets pas d'être entièrement satisfait : après mon « clavier-Rameau », je désirerai certainement mon « clavier Costeley ». L'homme — je devais finir par une « définition » — est un animal insatiable ! !

A. GUILLEMIN,
Professeur de physique à l'Ecole de médecine d'Alger.

M. Jean Marnold, à qui, sur la demande de M. A. Guillemin, nous avons communiqué le document qu'on vient de lire, nous prie d'insérer les observations qui suivent.

Hélas! je dois l'avouer à ma honte : non, je ne me flatte pas d'avoir tout compris dans le savant ouvrage de M. Guillemin; mais celui-ci, en revanche, paraît n'avoir peut-être pas toujours bien saisi le caractère de mes objections. J'ai entendu et parlé en « musicien»; mon honorable correspondant, en « mathématicien », et, en représentant par μ ma compétence mathématique, et l'actif musical de M. Guillemin par γ, j'ai grand peur qu'on puisse poser sans crainte : $\mu = \gamma$. Entre gens qui n'emploient pas la même langue, une discussion est difficile et presque fatalement sans issue; elle peut, néanmoins, n'être pas dépourvue de tout intérêt pour un auditoire averti. Par discrétion pour le *Mercure*, qui n'y suffirait pas, je me bornerai à quelques remarques, parmi les trop nombreuses que pourrait suggérer cette épître spirituelle, et dans l'ordre où elle en fournit l'occasion.

1° On rencontre, en musique, les expressions « contrepoint », « contresujet », « contralto », « contrebasse », etc. ; mais dans la terminologie technique de l'art sonore, le mot « contre-partie » n'existe pas et ne saurait donc être ou n'être pas « pris dans son sens musical », puisqu'il n'en a point.

2° Me citant, M. Guillemin me fait dire, — et s'en plaint, — qu'il est « rempli de bonnes intentions à l'égard des harmoniques », alors qu'il est « leur ennemi acharné », et a consacré le quart d'un volume de 600 pages « à combattre les harmoniques, en tant que sons objectifs ». Je passerai sur la non-objectivité d'harmoniques que chacun peut produire, et percevoir au moins jusqu'au 7e, en frappant une note sur un piano, et dont on peut, à volonté, faire disparaître n'importe lequel en créant un « ventre » à la place d'un « nœud » en tel endroit convenable de la corde vibrante; de sorte

que cet harmonique est perçu tant qu'il subsiste dans le phénomène objectif, et que, dès qu'il y est supprimé, on ne l'entend plus. Mais M. Guillemin a coupé ma phrase en deux. Je l'avais proclamé « rempli de bonnes intentions à l'égard des harmoniques *méconnus par les théories d'école* ». Il s'agissait du son 7, de qui M. Guillemin prend la défense aux pages 236 à 245 de son livre, sans en dénier, sinon peut-être l'objectivité, dont il ne souffle mot, du moins la réalité pratique éventuelle, et en en préconisant l'utilisation musicale.

3° M. Guillemin me reproche que je le « soupçonne » de partager « l'erreur de Helmholtz et d'admettre une différence essentielle ou d'origine entre les sons résultants et les battements ». Ici, une fois de plus, le citateur a tronçonné ma prose. J'avais écrit : « Je ne chicanerai pas M. Guillemin de distinguer encore, trente ans après Preyer et Kœnig, les sons résultants *différentiels* et les *additionnels*, ce qui laisserait soupçonner qu'il partage l'erreur... etc. » Je ne pouvais que « soupçonner », en effet, mais peut-être en avais-je le droit, car, si M. Guillemin accorde en passant (p. 83) que « les sons résultants ont la même origine que les battements », on trouve plus loin (p. 99) ceci : « Dans ces formules, S représente le *son d'addition* P + Q, et D représente le *son différentiel* P — Q. » Or, l'existence de sons résultants d'une nature particulière, et distingués par lui des sons « *différentiels* », par la qualification d' « *additionnels* », était précisément la raison principale et le seul argument positif qu'alléguait Helmholtz pour « admettre une différence essentielle ou d'origine entre les sons résultants et les battements ». — Quant à l'accusation de « ressusciter» moi-même cette distinction, je renverrai M. Guillemin aux lignes 5, 14 et 15 du développement cité (p. 501), où il pourra se convaincre sans peine que je tiens simplement pour « assez licite » le fait d'attribuer des « appellations » différentes à des choses « d'essence et d'origine identiques », mais d'effets différents.

4° M. Guillemin réclame contre l'imputation de « scepticisme à l'endroit d'une *justesse* irréalisable... etc... ». Mais, quand il se prétend « tout à fait affirmatif », sa protestation est au moins ambiguë. Veut-il dire qu'il « n'aura jamais l'ombre d'un doute » au sujet de l'*inexistence* de la dite « justesse » ? C'est ce qui semblerait résulter des pages 255 à 260 de son livre, où il démontre surabondamment que « les accords justes existent *en théorie seulement* », « calcule » une « divergence minima de 4 1/3 millisavarts » entre de « *bons chanteurs* donnant en apparence l'*unisson juste* », et établit que « *les cordes et les cuivres poussent à l'agrandissement de l'octave*, comme à celui des autres intervalles ». La suite de son discours, nonobstant, semblerait affirmer sa foi inébranlable en la justesse pratique absolue de son « clavier Rameau ». A vrai

dire, la « partition » par lui « calculée » n'apparaît guère applicable qu'à l'orgue, où la durée du son continu pourrait permettre, à la rigueur, de compter, par exemple, 211 battements par *minute*, tandis que, pour le piano ou la harpe,dont la suffisante intensité du son est éphémère, on serait obligé de compter sur la base de 3 batt., 51666... par *seconde*, ce qui, à première vue, n'est pas d'une commodité flagrante. Admettons cependant parfaite la justesse obtenue par « l'extrême sensibilité de la méthode » et contrôlée par la non moins « extrême » régularité du « métronome » témoin,M.Guillemin n'ignore pas qu'un piano ou une harpe ne tiennent pas l'accord plus longtemps que quelques heures,au cas le plus favorable, et, pour un orgue accordé dans la journée, il suffira de la fraîcheur de la nuit, suivie de quelques rayons de soleil matinal et bientôt de l'affluence d'un public auditeur dans un local habituellement désert, pour provoquer des variations de température qui anéantiront tout ce bel ouvrage, en produisant des « divergences », non pas seulement de « 0,17 centièmes », mais sûrement « de 4 1/3 » au moins à quelques dizaines de millisavarts. Est-ce là ce que M. Guillemin appelle un « résultat» ? En théorie et sur le papier, il est arbitraire et stérile; en pratique, il est illusoire, ou dure tout au plus ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.

5° En ce qui concerne « l'insuffisante critique de son vocabulaire », M. Guillemin omet de se justifier de l'emploi, dans la même phrase et pour les besoins de son raisonnement,du terme « son résultant », d'abord dans son acception technique conventionnelle, puis dans le sens général usité en conversation. Mais le mathématicien se rattrape avec une « équation », auprès de qui maître Jacques et le célèbre Protée lui-même feraient piètre figure. « Dans toutes ces transformations, le savant ne s'embrouille pas, il ne fait jamais de *confusion* », assure M. Guillemin, et je veux bien l'en croire. Malheureusement, un peu plus loin, mon savant correspondant me paraît avoir confondu le signe avec la chose,et la « représentation » avec la « définition ». Quand M. Guillemin « appelle *fausseté* la valeur *a* en millisavarts », et « *dissonance* le produit *a*Hs », je n'ai jamais prétendu qu'il confondît l'un avec l'autre les signes représentatifs *a* et *a*Hs. Mais il est ici « l'esclave » de sa « représentation » arbitraire de la « fausseté » et de la « dissonance », et non de leur « définition » ; et, si nous cherchons celle-ci, nous en trouvons, page 82, cet énoncé qu'il nous donne en s'appuyant uniquement, — assertion fâcheusement inexacte, — « sur les principes qui ont guidé ses devanciers » *dont Helmholtz :* « Nous admettrons comme eux que la dissonance des accords se manifeste par l'apparition de battements quand on les fausse légèrement, — et que la consonnance résulte de la disparition des dits battements quand on se rapproche

de la justesse. » Or, même en négligeant, avec M. Guillemin, l'importance capitale des *harmoniques* dans la théorie et les définitions du savant allemand,—en ouvrant la traduction française de l'ouvrage de Helmholtz à la page 218, on rencontre une liste d'intervalles, faisant respectivement le même nombre de 33 battements à la seconde, et qui sont : le demi-ton 528/495, le ton 297/264, les tierces mineure 198/165 et majeure 165/132, la quarte 132/99 et la quinte 99/66. Helmholtz eût pu y joindre l'octave 66/33, le triton 110/77, et maints autres intervalles naturels « justes », et, dans cette collection d'« accords binaires » produisant tous des battements et chacun en nombre égal, M. Guillemin aurait découvert des *consonnances* aussi bien que des « dissonances », lesquelles, indistinctement, *dissonances* aussi bien que consonnances, il pourrait *fausser* tour à tour en les altérant légèrement, d'une ou plusieurs vibrations. Mise à l'épreuve du phénomène, des textes et de l'expérience, la définition dont M. Guillemin déduit ses formules se révèle donc erronée ou, pour le moins, équivoque et fruit d'une évidente confusion entre deux notions bien distinctes; et, si cela n'entraîne pas nécessairement la moindre « erreur » dans le calcul de ses équations, c'est que celles-ci, au fond, ne sont constituées que de signes abstraits et passifs, n'ayant rien de commun avec les conditions de l'impression subjective et dénués de tout rapport avec la réalité objective.

6° C'est assurément à l'égard des « définitions » que l'entente est le plus ardue entre savants de spécialité diverse ou profanes. Le mot « quinte » est une dénomination conventionnelle que chacun traduit de sa façon. L'amour des chiffres induit M. Guillemin à en tirer un chapelet de logarithmes et d'égalités. La préférence de M. Nicati pour l'électricité le porterait probablement à expliquer ses effets par « une distribution spontanée des courants entre les foyers nerveux, en raison des tensions et des résistances », — car c'est seulement « à cette réserve près » qu'il « accepte le parallèle entre la musique et les mathématiques » (*Psych. nat.*, pp. 389-390),—tandis que M. P. Bonnier inclinerait sans doute à y introduire sa théorie de l' « ébranlement » (*L'audition*, p. 113, ff.). Pour le musicien, et qu'il le sache ou non, la « quinte » est le résultat de l'émission de deux sons dont l'un fait 3 vibrations pendant que l'autre en fait 2. Le phénomène se complique généralement d'harmoniques et de sons résultants, variables en nombre, importance et qualité selon la hauteur absolue de l'intervalle, les nuances multiples de l'émission sonore ou la nature de l'instrument employé. C'est à l'action sur la sensibilité de ce phénomène profondément complexe et délicat que M. Guillemin propose d'appliquer la « loi de Fechner », pour excuser l'incontinence de ses logarithmes. La suggestion apparaît quelque peu simpliste. La loi de Fechner dérive d'une relation logarithmi-

que établie entre l'*intensité* lumineuse d'une source unique de lumière uniforme éloignée progressivement d'un écran de papier blanc, et les degrés d'*acuité* de la sensation lumineuse corrélative. Si « la sensation » est ici « proportionnelle au logarithme de l'excitation », il ne s'agit en tout cas que de la sensation la plus « élémentaire », et la relation serait musicalement tout au plus applicable à l'effet brutal de la seule intensité sonore sur la perception correspondante. Certains ont ajouté, sur l'écran, des lettres de grandeurs différentes, et les oculistes s'en servent pour déterminer la faculté visuelle de leurs clients ; on pourrait peut-être, d'une manière analogue encore qu'autre, classer les auditeurs en catégories hiérarchisées de l'ouïe normale à la surdité ; ce qui serait du ressort de l'otoïatrie, laquelle a vraisemblablement depuis longtemps inauguré quelque procédé de ce genre. Mais, puisque M. Guillemin nous a entraînés dans le domaine de « la sensation », il importe de remarquer que, à mesure que la sensibilité s'affine, la qualité de la sensation semble relever de moins en moins de l'acuité sensorielle. Le museau du limier le plus infaillible à la chasse ne renifle même pas sur un bouquet de roses. Un pilote doué de l'œil le plus perçant peut ne se soucier guère, au déclin du soleil, de la mêlée polychrome et changeante des nuages, sinon pour en prévoir le temps ; et, en dépit des beautés d'un logarithme proportionnel, une oreille de Peau-Rouge peut demeurer inapte à apprécier la consonnance d'une « quinte » et sa justesse. A mesure qu'on s'éloigne de la perception brute et rudimentaire, également propre aux bêtes et aux gens, il y a, dans la sensation, d'autres facteurs que l'intensité du motif et l'acuité passive ou active de l'organe excité, et spécialement dans le complexe harmonieux de rapports, d'affinités et de contrastes qui compose, jusqu'en ses primes éléments et de la plus simple à la plus subtile, la « sensation artistique » à la fois ingénue et cultivée, synthèse spontanée ou inconsciente analyse, — et où la loi de Fechner apparaît trop ostensiblement incomplète ou ambitieuse. A son intervention musicale, d'ailleurs, les logarithmes de M. Guillemin ne gagnent rien. Celui-ci me demande, en effet, de « vouloir bien reconnaître que la quinte est une *sensation* correspondant à *l'excitant* $3/2 = 1{,}5$ ». Si cela peut lui faire plaisir, je n'y vois pas d'inconvénient. Mais alors, l'octave $2/1$ correspondrait à « l'excitant » $2/1 = 2$, et on devrait continuer comme il suit : quarte $4/3 = 1,333$; 3^{ce} maj. $5/4 = 1{,}25$; 3^{ce} min. $6/5 = 1{,}2$; seconde $9/8 = 1{,}125$; demi-ton $16/15 = 1{,}0666\ldots$ etc. Il s'ensuivrait que, plus on s'enfonce dans le chaos des plus âpres dissonances, plus « l'excitation » décroît, et, avec elle, la « sensation proportionnelle à son logarithme ». Or, un enfant de dix ans sait, pour l'avoir éprouvé, que « la sensation » y devient toujours plus « dure », expression qui impliquerait, au

contraire et assez clairement, plutôt un accroissement de « l'excitation ». Que signifie donc le mot « sensation », dans l'énoncé de M. Guillemin ? — Cruelle énigme ! — On voudrait supposer que ce pût être « l'impression de consonnance », laquelle décroît, en effet, dans la réalité, conformément à la série posée ; mais si, entre les deux premiers termes de celle-ci, on a l'idée d'intercaler les éléments possibles, on y rencontre bientôt la 7e majeure 15/8 = 1,875 et la 7e naturelle 7/4 = 1,75, de qui la « dissonance » acerbe ou savoureuse se trouverait ainsi, grâce à la fechnerisation de M. Guillemin, promue au rang de « consonnance » la plus efficace après celle de l'octave 2/1 = 2 et avant celle de la quinte 3/2 = 1,5. Certes, un tel résultat est « excitant », — diraient nos voisins d'outre-Manche, — mais non moins incontestablement saugrenu comme coefficient d' « *excitation* » correspondant à la « *sensation* » réelle. L'intensité étant ici hors de cause, quel sens mystérieux M. Guillemin attache-t-il à ces mots imposants ? Hypnotisé par un logarithme, il semble bien que le savant mathématicien ne se soit même pas posé la question avant de se targuer de la « loi » qu'il invoque. M. Guillemin, qui paraît se figurer que les accords des « morceaux à quatre mains » sont plus compliqués que les autres, appelait tout à l'heure *a*Hs et *a* une « dissonance » et une « fausseté » de son cru, et poursuivait ses équations imperturbables ; pareillement, à propos de quinte, il appelle « excitation » 3/2 = 1,5, « sensation » log 1,5, et cela lui suffit. Il remplace des *mots* par des signes. Ce sont là « les définitions des savants », déclare M. Guillemin. — J'ose espérer qu'ils en ont d'autres.

7° Enfin, si « mesurer exactement est la passion du savant », la loi de Fechner peut montrer que le même étalon n'est pas toujours bon à tout faire ; et encore ne serait-il pas superflu, en toute espèce, de connaître d'abord ce qu'on veut mesurer. La précaution fut parfois négligée des savants. M. Guillemin déplore l'infériorité mensuraliste de l'Acoustique comparée à sa sœur l'Optique : qu'il se console en se persuadant, — s'il en douta jamais, — que les optico-physico-jaugeurs n'ont pas moins erré sans lanterne dans le dédale des combinaisons chromatiques, que les mathématiciens parmi le labyrinthe des combinaisons sonores. L'illusion de certitude propre aux sciences dites exactes est parfois particulièrement redoutable aux praticiens consommés, rompus et désinvoltes à leur exercice. Les plus ingénieux calculateurs, — et ceux-là surtout, — devraient relire tous les matins la quatorzième des *Règles pour la direction de l'esprit* de notre René Descartes, dont je livre ce court passage aux méditations de M. Guillemin : « ... Ainsi, s'il est question de nombres, imaginons quelque sujet mesurable par plusieurs unités, et quoique notre intelligence ne réfléchisse d'abord qu'à la pluralité du sujet, prenons garde néanmoins qu'elle ne finisse par tirer quelque conclu-

sion qui fera supposer que la chose comptée a été exclue de notre conception, comme font ceux qui attribuent aux nombres des propriétés merveilleuses, pures folies auxquelles, certes, ils n'ajouteraient pas tant de foi, s'ils ne concevaient pas le nombre comme distinct de la chose comptée. » C'est le danger des chiffres et des formules, le piège tendu par mainte illustre « loi » à la virtuosité mathématique. — Et puis, M. Guillemin est-il bien sûr que tout soit mesurable? Avant de le croire avec lui, et reprenant un exemple aujourd'hui peut-être un peu suranné dans son expression numérique, j'attendrai que M. Guillemin ait « mesuré la distance » possible entre les 14 grammes d'azote et les 8 grammes d'oxygène, dont on m'enseigna jadis, au collège, que la combinaison produit du protoxyde d'azote.

JEAN MARNOLD.

UN VIEIL HOMME

—

I

Georges dit :

— Thiéry ne vient pas. Nous allons en faire une sans lui. Nous sommes des poires de bâiller là en l'attendant. Si M. Thiéry nous pose un lapin parce qu'il a déniché une nouvelle gigolette, ce n'est pas une raison pour que nous restions à nous embêter toute la soirée. Patron, les cartes...

Mermillot apporta les cartes et le carré de toile cirée.

Une première salle avec un comptoir et quelques tables pour les clients de passage, une grande salle avec un billard et le petit cabinet vitré où nous nous réunissions trois fois la semaine, c'était la boutique à Mermillot. C'était un refuge pour les âmes lassées, ce n'était pas un cabaret à ivrognes. Il y venait des vieux hommes qui n'avaient plus d'autre motif de vivre qu'une journée de travail et une pipe le soir, fumée en buvant un verre de bière. Il y venait aussi des jeunes gens comme nous, qui n'avions pas encore trouvé dans la vie autre chose que des heures, des heures où nous tâchions de mettre de l'amusement et de la gaîté. La lumière était juste comme il la faut : ce n'était pas l'éblouissement des cafés d'aujourd'hui, qui vous fait des figures de cire, ni la pénombre sordide des petits bistros où l'on brûle à regret pour quelques sous de gaz. C'était clair et apaisant, c'était vraiment une douceur propice, qui permettait à souhait, suivant l'instant, de rêver ou de rire.

Nous étions une demi-douzaine,garçons de petite condition, sans nul génie et sans ambition. Il y avait trois employés, Georges, Louis et moi ; un bijoutier, Alfred ; un vendeur de magasin, Emile, et Thiéry qui faisait des trucs. Nous étions camarades d'école primaire, et cela suffisait, avec le souvenir des soirées passées ensemble, pour faire entre nous une petite âme de groupe qui nous était agréable.

J'ai dit que nous étions médiocres et sans ambition, et c'est surtout pour cela que nos soirées nous offraient tant de charme. Nos journées étaient monotones, nous travaillions régulière-

ment et sans zèle. Les employés savaient que les années apporteraient de temps à autre quelques cents francs d'augmentation. Emile, pour tout effort, souriait aux clientes et évaluait sa guelte. Alfred était bon ouvrier et ne voyait rien au delà. Seul Thiéry (nous l'appelions toujours Thiéry, il était le seul qui fût désigné par son nom de famille), Thiéry semblait avoir un destin ourdi d'un fil éclatant et multicolore. Nous disions entre nous : « Thiéry sera calé un jour.» —A quoi l'on répondait : « Ou ramasseur de mégots. »— En ce temps-là, il cherchait des affaires pour un ingénieur aux idées nombreuses, et touchait des sommes sur le montant des projets étudiés. Il vendait aussi quelques bicyclettes et jouait aux courses. Il était à la fois ordonné et généreux, c'est-à-dire qu'il payait volontiers plus que sa part, mais consciemment et parce qu'il se savait plus riche que nous.

Nous commençâmes une partie, sans entrain; c'était ainsi quand Thiéry n'était pas là. Chacun de nous, ces jours-là, gardait à part soi une mauvaise humeur inavouée, et nous formions une assemblée sans cohésion, sans plaisir. Mermillot sentait bien que nous manquions de verve; il vint nous apporter l'amusement de son bavardage, car il soigne ses clients et les distrait quand c'est nécessaire. Mermillot est drôle, souple comme un animal, grimacier, gesticulant; il a un rire qui sait prendre toutes les expressions. Il est familier, mais sait arrêter la familiarité exactement là où c'est nécessaire, et c'est un point qui varie avec chaque client. Il sait que cela amuse le patron du lavoir, d'être appelé : « Vieux cochon. » Mais lorsqu'il dit à Thiéry : « Te v'là, beau brun...» il y a dans son ton gouailleur une nuance de respect que celui-ci discerne et qui suffit. Mermillot a une figure de polichinelle, des yeux bridés, une voix enrouée, mais il a une paire de mains effrayantes, qui encerclent les bouteilles d'un geste brutal, comme elles serreraient un cou. Mermillot doit être une canaille, mais il est amusant.

Aux jeunes gens il plaît parce qu'il est cynique dans ses propos, qu'il leur conte des histoires de femmes et qu'il fait semblant de croire aux leurs. Il a, dans une armoire fermée à clé, des bouteilles de formes obscènes et lorsqu'on lui fait signe il en apporte une : c'est généralement lorsqu'il y a une femme.

Il y a dans la boutique celle de qui il dit : « la patronne... ». C'est sa femme. Elle est assise à la caisse (il y a un bureau de tabac) et pare la boutique d'une beauté réelle. C'est une brune au visage mat, aux yeux sombres ; elle a pour les clients un remerciement murmuré d'une voix chaude, et, pour quelques-uns, un sourire ambigu qui contient, en plus de la banalité commerciale, quelque chose comme l'expression de sentiments profonds : de la douleur, de la lassitude ou même du mépris. Les clients lui adressent des œillades et, sans y attacher d'importance, risquent des plaisanteries. Est-il, pour un rustre, un plaisir plus vil que d'embarrasser une femme, à défaut de l'avoir ? Le sourire répond à tout, sans indulgence, et le rustre croit que c'est un sourire complaisant. C'est alors qu'il faut voir rire Mermillot. Il fait la grimace de Polichinelle, il glousse, il s'agite ; mais au bout de ses bras, que balance le mouvement comique de ses épaules, pendent ses deux mains fermées et devenues des poings d'assommeur. De Mme Mermillot et de Mlle Marthe, une mignonne de quatre ans, il est le serviteur obéissant et humble.

Nous jouions donc froidement notre partie. Mermillot s'agitait. — Vas-y, Léon, ne t'épouvante pas. Vingt-sept, vingt-huit... ça vaux mieux que ça. Vous mangez de l'argent, tas de truffes. Trente-deux, mon vieux ?... Avec une pipe — Et aïe donc, la fine manille, nous l'attachons... Par ici la sortie ! Qu'est-ce que tu prends pour ton rhume ?...

Par fierté nous ne parlions plus de Thiéry, lorsque soudain Alfred jeta les cartes et rit : — Ah ! le voilà, la rosse ! — Nous vîmes Thiéry, accoudé au comptoir, qui causait avec Mme Mermillot. Il était avec Juliette la corsetière. Il nous vit à travers la glace et rit aussi de ses dents blanches. Il traversa la grande salle, de son pas dansant un peu, et dit tranquillement : — « Bonsoir. » — Nous riions tous d'aise. A peine Georges grinçait-il un peu : « En voilà une heure pour venir... » Juliette nous donna de grandes poignées de main d'amie, et, au bout de cinq minutes, après que Thiéry nous eut raconté une histoire sur son retard, nous étions joyeux et nous avions oublié l'agacement de l'attente.

Dans ces moments-là notre gaîté nous excitait comme un vin, et chacun de nous devenait plus exactement, plus évidemment soi-même. Et c'était par une inconsciente imitation de

Thiéry, ou tout au moins par son influence, que nous acquérions cette précision. Emile, nous l'avions vu grandir sans apparence personnelle; il était le garçonnet aux traits mous et fondus, au rire inexpressif, qui dans les jeux fait le deuxième gendarme ou le chien du berger. Petit vendeur de magasin, il avait manqué de tenue, jusqu'à ce que Thiéry s'imposât comme modèle ; dès lors, il eut le goût des vestons bien ajustés, des cols blancs et raides, des cravates sobres que l'on noue. Il eut même la coiffure de Thiéry, et cette mèche longue et relevée sur le front ajouta à sa figure un petit détail, un trait qui lui fit une physionomie. Alfred, qui est silencieux et doux, comprit la beauté de l'action et du geste, et ses yeux brillaient, sa bouche avait un sourire animé pendant nos conversations. Louis affectait, Dieu sait pourquoi, des façons de rapin, avec un feutre tordu et une pipe : l'ironie froide de Thiéry l'empêcha de devenir ridicule.

Quant à Georges et à moi, nous pouvons dire que nous lui devons beaucoup, bien que nous lui ressemblions peu. Georges par son égoïsme hargneux, et moi par une espèce de paresse lucide, nous nous défendions mieux contre l'envahissant Thiéry. Mais l'effort que nécessitait cette défense nous développait, chacun dans notre sens. Georges s'accroissait, faisait jaillir en soi et en Thiéry même des étincelles ; il discutait, ergotait, se hérissait, était vaincu, mais se fortifiait comme un lutteur dans le combat.

Pour moi, il fallait que je fisse l'effort de tirer au clair mes sentiments; lorsque Thiéry me disait : « Eh bien, que dis-tu de cela? » je n'avais pas l'audace devant son regard de m'en tirer par une plaisanterie. Il me fallait secouer ma paresse, répondre net et, pour cela, remuer et ordonner des idées que j'eusse laissées somnoler tranquillement. D'ailleurs, Thiéry nous rendait ce qui nous était dû; à la pitié bienveillante qu'il ressentait pour ma molle sensibilité, il joignait un certain respect pour les facultés de compréhension et de logique que cette sensibilité développait en moi. C'était un monde qui lui était indifférent, mais il le sentait aussi vaste que celui de sa volonté et de son énergie.

Et ce soir il y avait parmi nous une douceur qui faisait notre gaîté plus discrète et plus affinée : c'était P'tit Blé et ses yeux de violettes. On avait ainsi nommé Juliette à son atelier,

peut-être à cause de ses cheveux blonds. Thiéry l'appelait Juliette, et chaque fois qu'il prononçait son nom, c'était comme s'il eût dit : « Ma Juliette. » Nous n'osions pas l'appeler ainsi. Nous ne disions pas « Mademoiselle », ce qui eût été cérémonieux et hors de nos usages; nous disions : P'tit-Blé; c'était familier, amical, et tendre comme elle. Elle avait des yeux d'une couleur rare, d'un brun presque violet, et son regard était bon, non comme une volupté, mais comme une caresse. Je crois que nul de nous ne la désirait, car nous la savions toute à Thiéry; mais nous avions le désir de lui plaire, de l'amuser ou de l'étonner, de la faire sourire.

Nos parties de cartes étaient comme des batailles. Nous jouions le prix de nos consommations, ce qui était peu de chose, mais le but du jeu est de gagner, c'est-à-dire de vaincre. Ceux qui affectent d'être indifférents au gain d'une partie, ceux-là mentent; ou s'ils disent vrai, c'est tant pis pour eux : il leur manque quelque chose d'essentiel. Et dans le jeu l'homme est visible comme s'il était nu, avec son âme sur ses lèvres. Georges jouait bien, calculait et suivait les coups en fumant d'un air détaché, tandis que ses narines palpitaient et qu'un pli droit se dessinait sur son front. Louis causait, s'embrouillait, faisait des fautes et gémissait. Thiéry avait un jeu hardi et déconcertant, avec cette audace froide et un peu insolente que l'on appelle la chance lorsqu'elle réussit.

Même quand venait P'tit-Blé, nous ne résistions pas à l'envie de jouer un peu, tandis qu'elle feuilletait des journaux illustrés. Ce soir-là, la partie fut assez courte et l'on bavardait en fumant, vers dix heures, lorsque Georges dit :

— Dis donc, Thiéry, tu sais que le père Matelas fait de l'œil à P'tit-Blé !...

— Vraiment ! dit Thiéry. Il a raison, cet homme. C'est son devoir. C'est un hommage qu'il lui rend, et à nous aussi. Et toi, Juliette, qu'est-ce que tu en dis ? Auras-tu le béguin pour le père Matelas ?

— Que tu es méchant ! dit P'tit-Blé...

Le père Matelas était un client récent. Il s'appelait en réalité M. Anthoine. Il était expéditionnaire à l'Hôtel-de Ville, veuf, et jouissait d'une petite rente; ces détails nous avaient été donnés par Mermillot. C'était un homme de taille médiocre, très propre et très simple. Il portait un costume d'une

étoffe ancienne, à larges carreaux gris de deux nuances, une étoffe qui ressemblait à la toile dont on couvre la literie à bon marché. Par suite nous avions surnommé l'homme « Père Matelas ».

Il pouvait avoir quarante-cinq ans, peut-être un peu moins. Sa figure, était sans âge, à la fois très jeune et très vieille; il y avait de la vieillesse dans les cheveux grisonnants, la moustache coupée raide et la nuance de la peau, une teinte de terre sèche, décolorée et froide. Il y avait beaucoup de jeunesse aussi, dans le haut front sans rides et surtout dans les yeux presque enfantins, d'un bleu confiant et mélancolique. Nous disions en plaisantant : — P'tit-Blé, le Père Matelas a des yeux aussi beaux que les vôtres.

Deux choses encore faisaient oublier son âge : d'abord un rire, assez rare il est vrai, qui jaillissait parfois de lui pour des motifs puérils; il fallait qu'il eût conservé une grande ingénuité pour goûter aussi vivement la drôlerie de certaines situations.

Nous, qui tenions à honneur de ne jamais dépasser le sourire, nous trouvions cela ridiculement naïf. Ce rire surprenait d'autant plus que le père Matelas, au contraire, ne souriait guère ; il écoutait toujours sérieusement, d'un air presque étonné, et l'ironie glissait sur lui sans qu'il la sentît. Seules les choses d'un comique essentiel le frappaient, brusquement. C'est ainsi que nous le vîmes rire un soir que Truchet, le patron de lavoir, cassa la belle pipe en terre culottée dont il était si glorieux. Truchet faisait une série au billard, lorsque advint un coup difficile. Il médita, puis dit: — « M. Anthoine, pigez-moi ce coup-là! » — Au même instant, d'un faux mouvement de queue, il brisa sa pipe. Il lui restait un petit morceau de tuyau entre les dents, et son visage exprima une horreur si soudaine, que le père Matelas se mit à rire, à rire sans pouvoir s'arrêter, et de grosses larmes coulaient dans sa moustache.....

Ce qui lui donnait encore l'air jeune, c'était son éternelle cigarette. Presque tous les vieux hommes qui lui faisaient compagnie fumaient des pipes ou des cigares; cela s'harmonisait avec leur carrure et leur maturité. On fume une pipe lentement, à bouffées larges et espacées, et lorsqu'elle est finie, on la bourre d'un geste mesuré et pesant. Le cigare a l'importance

d'une situation acquise. La cigarette, au contraire, est frivole, menue, on la fait à petits mouvements jeunes, on la fume à petits coups, et on la tient légèrement, entre deux doigts, comme une fleur. Le père Matelas avait des mains blanches et soignées.

— Oui, reprit Georges, il a tout à fait l'air amoureux. Voilà plus de dix fois que je le prends à lorgner par ici; lorsqu'il voit que je le regarde, il a l'air de tomber de la lune, il se retourne, il se remue, il rallume sa cigarette..... Comme je ne pense pas que ce soit nous qui l'intéressions, j'en conclus, comme je le disais, qu'il en pince pour P'tit-Blé. Mon vieux Thiéry, ouvre l'œil.

Cette idée d'une rivalité entre Thiéry et le père Matelas était si drôle qu'elle devint immédiatement la source d'une série de plaisanteries. On appela Mermillot et on lui conta la chose. Il s'esclaffa. Il tapait sur l'épaule de Thiéry, il roulait les yeux pour imiter l'autre, et disait: — Ah! Mâ-demoiselle, couronnez la flâ-âme du père Matelas!.... — Tout à coup il baissa la voix:

— Une idée, une idée épatante! Il faut le faire marcher!...

Et il nous expliqua son idée. Il s'agissait d'amener le bonhomme à croire que P'tit-Blé n'était pas insensible à ses hommages. Puis on verrait, par la suite, quel parti l'on pourrait tirer de sa naïveté, et jusqu'où on le ferait aller. Avec quel enthousiasme cette proposition fut-elle reçue! Juliette seule hésitait, mais Thiéry lui dit:

— Mais si, Liette. Ça ne lui fera pas de mal. Et lorsqu'il s'apercevra que l'on s'est payé sa tête, ça lui ôtera l'envie de recommencer. Et même ça lui profitera, à ce brave homme. Est-ce qu'à son âge on doit penser aux petites filles? Tenez, regardez-le dans la glace: il lorgne encore. Il faut le guérir de ça. Il reviendra ensuite, bien tranquille, à sa partie et à sa cigarette, et ne pensera plus à faire des bêtises.

Vraiment, c'était amusant. Le père Matelas, avec son air débonnaire, semblait destiné spécialement à servir de victime pour ces jeux. Et puis cela créait encore quelque chose entre nous, une espèce de conspiration, une aventure dont on parlerait longtemps et pleine d'événements imprévus....

D'ailleurs Mermillot disait:

— C'est bien simple, voilà comment ça finira. Un soir,

quand il sera bien monté, vous arriverez tous, et l'un de vous ira le prier de venir un instant. Alors Thiéry lui dira : Monsieur Anthoine, puisque vous êtes amoureux de P'tit-Blé qui est mon amie, vous ne pouvez pas faire moins que de nous payer des bocks. — Et il rira, car c'est un bon type. Il se tordra, vous savez, comme le soir où le père Truchet a cassé sa pipe... Seulement vous ne direz pas que j'étais de la blague, hein ? car après tout c'est un client. N'en dites rien non plus à la patronne, elle est d'un raide pour ces histoires-là !..

Il dressa le plan d'attaque et dit à Juliette :

— Ce soir, en sortant, voilà ce que vous ferez : en passant devant lui, laissez tomber votre parapluie. Il le ramassera, bien entendu. Vous le remercierez de votre belle voix, en le regardant bien dans les yeux. Ça accrochera le sentiment.

Et cela fut fait, simplement et habilement. Nous partîmes devant : P'tit-Blé feignit de s'attarder un peu en ajustant son chapeau, puis elle laissa tomber son parapluie, qui glissa sous la table du père Matelas. Il se baissa vivement et le lui tendit en disant : — Tenez, Mademoiselle... — Elle dit : — Ah ! merci, Monsieur — et ils se regardèrent durant une seconde, puis elle partit. Un instant après que nous eûmes quitté la boutique, je revins, en me glissant le long de la devanture, regarder à travers le rideau. Le père Matelas était accoudé et contemplait d'un air pensif la porte par où nous étions sortis.

J'ai raconté une fois cette histoire à un ami. Il prit un air fâché et me dit que c'était là une plaisanterie stupide et vile, et s'étonna que j'y eusse pris part, car il ne me tenait pas pour un méchant garçon. Je m'en étonne aussi maintenant ; mais cependant je me souviens bien qu'alors cela nous paraissait amusant, bien imaginé, et nullement barbare. C'est qu'on juge le passé comme une chose abstraite, située exactement à sa place dans l'éternité, entre le bien et le mal; tandis que le présent est multiple, compliqué, chatoyant, avec un goût de chose vivante qui domine tout...

II

L'intrigue n'avançait guère. Nous cherchions des artifices pour activer la passion du père Matelas ; P'tit-Blé lui adressait quelques œillades furtives, comme à la dérobée, et jouait l'embarras. Je l'ai dit, elle avait d'abord montré de la répugnance

pour cette comédie ; mais ensuite elle y avait pris un certain plaisir, et finissait par s'en amuser comme nous. Et, somme toute, le bonhomme n'était pas disgracieux ; son admiration visible était flatteuse pour Juliette, et elle mettait dans son manège, maintenant, autant de coquetterie réelle que de jeu. Les soirs où elle ne venait pas, le père Matelas était désappointé, et cela se voyait clairement sur son visage ; il était bien trop simple pour songer même que son visage pût exprimer ses sentiments, et pour chercher à les dissimuler. Sa physionomie expressive était comme ces papiers que plient les enfants et qu'ils appellent « le jour et la nuit ». Suivant qu'on les entr'ouvre dans l'un ou l'autre sens, ils montrent une face blanche ou une face noire. Nous faisions faire au père Matelas « le jour et la nuit ». Nous entrions en bande, sans Thiéry, et nous nous installions : la nuit. Thiéry entrait, laissant ouverte la porte de la rue : le jour. Mais il était seul, Mermillot refermait la porte : la nuit, de nouveau. Enfin, quelques minutes après, P'tit-Blé arrivait, souriante : Ah ! le jour, la grande clarté du jour sur la figure grise et dans les yeux du père Matelas !

Cela pouvait durer longtemps ainsi, et nous commençions même à ne plus nous en amuser, lorsqu'un soir Thiéry arriva, l'air triomphant, et dit :

— Du nouveau !

— Quoi donc ?

— Vous le saurez tout à l'heure, quand le père Matelas sera parti.

Malgré notre impatience, il ne dit rien, et nos parties de cartes furent entremêlées d'allusions au mystère. A onze heures le père Matelas sortit. Aussitôt Thiéry prit une lettre dans sa poche, la déplia sur la table et lut :

Mademoiselle,

Vous allez certainement trouver étrange la démarche que je me permets de tenter auprès de vous aujourd'hui ; mais, depuis six semaines, ma vie est bouleversée par un sentiment que je n'ose vous exprimer. Je ne pense plus qu'à vous, malgré tout ce que je fais pour m'en empêcher. J'ai beau me dire : c'est une folie que mon âge rend encore plus blâmable ; j'ai beau penser que vous n'êtes pas libre, et que, le fussiez-vous, vous me trouveriez ridicule ; c'est plus fort que moi, je ne puis plus vivre ainsi. Je ne sais plus ce que je suis, ni comment j'ai vécu jusqu'à présent. Vous m'avez regardé plusieurs

fois, et j'ai cru voir de la douceur dans vos yeux. (Ne m'en veuillez pas!) Je ne puis vous dire tout ce qui me passe par la tête. Si vous saviez! Toute la journée je pense que le soir je vous verrai peut-être. Et si ce que je fais là allait briser ce pauvre bonheur! Je vous en supplie, même si vous me trouvez ridicule ou coupable, ne dites rien à personne, et revenez. Croyez bien surtout que j'ai pour vous le plus grand respect. Je ne connais pas votre vie, et je ne vous demande rien; vous avez fait, j'en suis sûr, ce que vous deviez faire, toujours; oui, je dis bien toujours! Je ne vous demande rien, je ne vous demande pas de réponse, je ne vous demande que de me laisser croire à vous.

Votre bien respectueusement dévoué,
F. ANTHOINE.

L'écriture était régulière et nette; c'était d'un homme que domine l'habitude et qui ne peut écrire d'une façon désordonnée, même lorsque les idées se heurtent dans sa tête; c'était bien écrit par un vieil employé. Mais ce n'était pas l'anglaise longue et banale de dix mille expéditionnaires; il y avait, au contraire, dans les pleins fermes et retournés, dans le dessin même des lettres, une originalité simple, honnête et comme décidée.

On était étonné, on ne s'attendait pas à celle-là. Tout le monde se mit à crier et à rire:

— Eh bien, il va fort, le père Matelas!

— Mais qu'est-ce qu'il veut? Il ne le dit pas...

— Comment a-t-il envoyé ça?...

— Il écrit comme un ministre!..

— Elle est tapée, son épître avec le respect et la résignation!..

— Vous êtes des serins, dit Thiéry. Je voudrais bien voir ce que vous écrivez aux femmes, vous autres. — Il a mis la lettre chez la concierge, tout simplement; je ne sais pas comment il a eu l'adresse. La petite en était toute remuée, et si ce n'était pas idiot de laisser une chose inachevée, j'arrêterais tout. Ça ferait plaisir à Juliette.

— Oh! Thiéry qui recule!...

— Ferme ça. Je te dis que je ne laisse rien en route. Peux-tu en dire autant? Nous continuons. Et voici la preuve.

Il tira une seconde lettre d'une enveloppe ouverte. Elle était de P'tit-Blé:

Monsieur,

Je ne puis vous en vouloir pour votre lettre, mais je crains de mal interpréter les sentiments qui l'ont dictée. Vous comprendrez que je ne puis répondre sans savoir quelles sont vos intentions. Quelques instants d'entretien nous permettraient de nous expliquer clairement; pouvez-vous vous trouver dimanche à deux heures sur le quai, entre le pont et le café Mermillot? J'espère que vous ne jugerez pas mal ce qui pourrait paraître une hardiese ; mais je crois pouvoir agir ainsi, puisque vous m'assurez de votre respect.

Recevez mes meilleurs sentiments.

JULIETTE M.

— Mais, dit Georges, le père Matelas se méfiera. Un rendez-vous du premier coup, ça va lui sembler raide.

— Allons donc! Est-ce qu'un homme amoureux réfléchit? Il trouvera cela superbe, d'abord parce que ça lui fera plaisir, et ensuite parce que tout est beau chez celle qu'on aime; il suffit de trouver le point où l'on doit se placer pour regarder et on le trouve toujours.

Et l'on arrêta le plan des opérations. La lettre fut confiée à Mermillot, qui dirait l'avoir reçue d'un gamin. Nous ne viendrions pas le lendemain samedi, car nous pourrions donner des soupçons au père Matelas, par nos regards ou nos sourires mal réprimés. Juliette n'irait pas au rendez-vous, et s'excuserait par un mot. Enfin moi, qui n'avais rien à faire le dimanche, je viendrais chez Mermillot guetter le père Matelas à travers les rideaux. Cette fois l'aventure devenait belle et nous allions nous trouver en pleine passion. Nous étions heureux comme des démons, comme des enfants qui font des farces mauvaises, comme des guerriers qui triomphent sans péril.

III

C'était un beau dimanche de joie et de soleil. Le petit cabinet, chez Mermillot, était délicieux, frais, calme, avec le quai ensoleillé déroulé au dehors et adouci par les rideaux. Or c'était pour moi un de ces jours de langueur, où l'on sent autour de soi la vie rouler comme une chose violente et sans mesure, un de ces jours sans but où notre jeunesse nous emplit la poitrine d'une amertume inexprimable. Je fumais des cigarettes, je me laissais glisser sur la molesquine de la banquette

avec un grand désir de dormir pour ne plus penser à rien...

Pour me distraire, je regardai l'aquarium. C'était une des curiosités de chez Mermillot, une grande cuve en verre, avec des rochers, des grottes et des coquillages. Il y élevait des poissons de toutes sortes et surtout des axolotes. Ce sont des espèces de lézards aquatiques couleur de bronze, qui ont une large tête stupide, une queue de salamandre et des petites pattes de lézard. Ces bêtes faisaient généralement bon ménage avec des gardons, des carpes, une tortue d'eau et deux grenouilles. Cependant ce jour-là il y avait dans l'aquarium une grande animation. Je m'approchai : l'un des axolotes semblait étendu paresseusement sur le rocher et les poissons venaient près de lui, piquaient dessus, le nez en avant, puis fuyaient d'un vif coup de nageoire. Enfin l'axolote s'agita, rampa sur le rocher et se laissa glisser vers le fond. Je vis alors qu'une de ses pattes était arrachée et que des franges de chair rose pendaient ; c'était là-dessus que se jetaient les poissons. Il nageait de travers, maintenant, et son corps lourd oscillait en descendant. Une carpe grande comme la main s'approcha lentement, se collant presque à lui, allant devant soi et semblant songer à autre chose, remuant mollement sa gueule en accent circonflexe. Puis lorsqu'elle fut bien placée, elle donna un coup de tête, happa un morceau et continua sa promenade. L'axolote atteignit le fond et essaya de se cacher dans un coin. Alors d'autres axolotes se glissèrent vers lui, le poussant, cherchant à le retourner pour découvrir son moignon sanguinolent ; le blessé tâchait de cacher sa blessure dans le sable et les cailloux du fond, et je crus, dans ses tortillements, dans les mouvements saccadés de sa grosse tête, discerner une visible angoisse...

Ce spectacle me répugnait et, faut-il le dire, m'indignait un peu. J'appelai Mermillot :

— Dites donc, patron, vos poissons sont en train de manger un de vos axolotes, tout vivant.

— Oui, je sais, dit-il. Ça fait le troisième qu'ils me boulottent. C'est cette garce de tortue qui l'a attrapé par une patte, ce matin, et lui a coupée net. Depuis que les autres sentent le sang, ils sont enragés après. Mais puisque aussi bien il est fichu, autant leur laisser, ça les nourrira.

Mermillot me répugnait aussi. Je sentais que tout cela était

absurde, mais j'aurais voulu qu'il me répondît : Ah! la pauvre bête! — J'aurais voulu que tous les hommes fussent bons, et que les poissons fussent bons comme des hommes. Si Thiéry avait été là, il m'aurait réconforté avec quelques phrases nettes, avec sa conviction profonde de l'excellence de toute chose. Mais Mermillot, dans la clarté du jour, avait une figure bassement laide, sa voix était trop canaille, son insouciance ignoble : il me dégoûtait.

A deux heures, M. Anthoine arriva sur le quai. Je dis bien : M. Anthoine, car ce n'était pas le « père Matelas »; il avait un vêtement sombre, bien ajusté, qui lui donnait une silhouette d'homme jeune; il portait la tête droite, et sa marche avait l'allure décidée que donne la victoire ou l'amour. Il se promenait, s'arrêtait, s'accoudait au parapet du quai et fumait des cigarettes. Deux heures, la demie de trois heures et trois heures sonnèrent. Alors il parut hésiter, puis se dirigea vers le café. Je songeai aussitôt qu'il allait me voir, et que ce serait bien gênant. En effet, il vint s'asseoir dans le cabinet même où j'étais, et parut surpris. Par contenance j'avais pris un journal, me promettant de partir bientôt. Je le regardai à la dérobée; il était correct et presque élégant, et, rasé, bien soigné, paraissait beaucoup plus jeune que le soir. Il avait pris aussi un journal qu'il avait ouvert devant lui, mais qu'il ne retournait pas, il tenait son front dans ses mains et ses doigts tremblaient un peu. Je pensai : J'en ai vu assez — et j'allais partir lorsqu'il releva la tête et me dit :

— Voilà un beau dimanche, Monsieur. Et vous n'en profitez pas pour aller au soleil, vous qui êtes jeune?

Qu'il m'adressât ainsi la parole, cela me choquait. Et puis, est-ce que ça le regardait, si j'étais là au lieu d'être dehors? Cela touchait un point douloureux : oui, j'étais là, mon vieux, pour jouir de ta déconvenue. Et en même temps que cette irritation, se levait en moi une grande douceur; j'étais amolli, j'avais comme un besoin de pleurer ou d'embrasser quelqu'un, et en face de moi un homme me regardait avec des yeux tendres où se voyait une émotion pareille à la mienne! Tout cela, naturellement, se précipita en deux secondes, et je répondis avec des mots que je n'avais pas cherchés, avec une voix dont le son m'étonna :

— Vous savez, il y a des jours où l'on n'est pas gai.

On eût dit que je venais de lui faire une confidence. Il se rapprocha, plia son journal et se mit à me parler avec passion. Ses paroles sortaient par bouffées. Par instants, il se taisait, ses yeux se fermaient comme s'il eût regardé au-dedans de soi pour mieux voir ses idées, puis il repartait, parlait avec toute sa figure, avec ses yeux qui s'ouvraient très grands, avec son front qui se plissait douloureusement, avec ses mains qui s'agitaient, ramassaient ses idées jaillissantes et les posaient devant moi...

— Ah oui, n'est-ce pas, il y a des jours où l'on n'est pas gai! Vous... vous sentez cela aussi, Monsieur? C'est extraordinaire. Du moins, non... c'est très simple. Oui, la tristesse nous prend tout à coup, comme une douleur dans un membre ou, plutôt, comme le sommeil. Je dis cela pour vous, parce que je ne suis pas triste. Je suis plutôt vide. Oui; connaissez-vous aussi cela, Monsieur, être vide de tout? Ne plus désirer remuer ni penser, ni vivre! Mais au fait, non, à votre âge, vous ne pouvez pas le comprendre.

— Mais si, Monsieur, dis-je, et moi-même...

— Oui! C'est extraordinaire. On croit toujours être seul de son espèce, et si l'on connaissait un peu les autres, on serait bien étonné de voir comme on se ressemble! — Est-ce que vous connaissez encore ceci : avoir en soi une chose considérable, un sentiment, un espoir; on le sent attaché à soi, à son cœur, par des tas de petites fibres douloureuses, et puis, par moment, cela se détache et l'on sent que cela se promène en vous en se heurtant partout, et sans qu'on puisse le rattacher. D'abord vous avez bien dû aimer au moins une femme?... Je ne vous le demande pas, croyez-le bien. — Est ce que vous voyez la vie devant vous comme une route, ou comme un espace clos?... Mais c'est bête, ce que je demande, vous avez vingt ans. Monsieur, vous ne pouvez pas plus savoir ce qu'il y a dans mon âme que dans celle d'un... mouton. Quel âge croyez-vous que j'aie?

Ces questions continuelles m'exaspéraient, et aussi le regard bleu qu'il attachait sur moi. Cependant sa voix souple et son émoi me troublaient, et j'aurais voulu l'écouter en cachant ma tête dans mes mains. Quel âge croyez-vous que j'aie ? disait-il, Vraiment il paraissait jeune.

— Quarante ans, répondis-je.

— Même pas, dit-il. Voilà, je parais vieux parce que j'ai commencé à vivre jeune. C'est-à-dire, ah ! ah ! ah ! commencé à vivre ! je veux dire de ma vie d'homme. Je me suis marié à vingt ans, et à trente-cinq ans je me suis retrouvé seul ; tant que vivait ma femme, j'ai cru qu'il n'y avait au monde qu'elle et moi, et que le reste n'existait pas. Et maintenant, si je vous disais que je dois chercher ces idées-là dans ma tête pour les retrouver ! Oui, je les retrouve dans ma tête, dans ma mémoire, comme j'y retrouve les sentiments et les émotions de mon enfance, et c'est aussi lointain. Vous qui êtes jeune, vous croyez sans doute que les sentiments sont éternels ? Eh bien, pendant quinze ans j'ai vécu avec la conviction que ce qui m'entourait était indispensable à ma vie ; maintenant je sais à peine si c'est moi qui ai vécu cette vie, ou un autre que j'ai regardé vivre ! Mais, dites-moi, vous devez trouver drôle que je vous raconte mon existence... Vous ne me connaissez pas. Mais je crois que vous devez comprendre bien des choses ; vos amis qui viennent ici sont bruyants et bavards ; vous, vous êtes sérieux, et vous êtes un brave garçon ou vous me tromperiez fort. Je ne vous ennuie pas ?...

— Mais non, je vous assure....

— Voilà donc cinq ans que je suis seul, seul absolument. Tout d'abord je ne m'en suis pas rendu compte ; j'avais perdu une partie de moi-même, mais il y avait autour de moi tout un monde. Et voici que, depuis quelque temps, je me suis aperçu que ce monde m'est étranger. J'ai si longtemps vécu hors de lui ! C'est la première fois que je parle de ce que je sens, Monsieur. Il y a des jours où je voudrais crier dans la rue : Mais il n'y a donc sur la terre personne qui veuille entrer un peu dans ma vie ? — A mon bureau, il y a des vieux qui sont refermés sur eux-mêmes, comme des escargots, et des jeunes gens pareils à vos amis, qui rient de tout. Et il y a des jours où je crois que je m'éveille, et que je commence seulement à vivre. Dites-moi franchement, Monsieur, croyez-vous...

Il s'arrêta un moment, passa sa main sur son front et reprit :

— Tenez, il y a dans mon service un garçon qui a six mois de plus que moi. Eh bien, il a des maîtresses qui l'aiment pour lui-même. C'est un fait, tout le monde le sait au bureau. Il est vrai qu'il est élégant, très soigné et joli causeur ; mais

enfin il a ses quarante ans et on l'aime tout de même, comme un jeune homme. Je ne fais pas de comparaison : je vois seulement qu'il n'y a pas d'impossibilité, comment dirais-je,... physique, oui... à ce qu'une femme ait de la sympathie pour un homme de mon âge. Je ne suis pas ce que l'on appelle un passionné, mais cette idée me bouleverse que je pourrais recommencer ma vie... Si vous saviez, comme je sens en moi une force à dépenser pour rendre une femme heureuse! D'ailleurs je voudrais rencontrer une femme qui ait... qui connaisse la vie, qui m'accepte en comprenant ce que je suis. Je suis prêt à tout comprendre, à tout accepter aussi... Et puis, Monsieur, je gagne trois mille six cents francs et j'ai mille francs de rente... Ces détails, je vous les donne pour dire qu'une femme aurait une vie modeste mais assurée, avec moi...

Que je souffrais ! Il me regardait avec des yeux suppliants, mendiant mon approbation. Entre nous deux il y avait l'image de P'tit-Blé, et nous voyions l'un et l'autre notre pensée. J'étais anéanti. Des mots tourbillonnaient dans ma tête. J'allais dire: — Monsieur, mon bon monsieur Anthoine, on se moque de vous. — Je ne disais rien. Ou bien : — Monsieur, vous voyez bien à ma figure qu'en ce moment je vous aime, eh bien... — Je me voyais me levant et disant cela, et je ne disais rien. Tout mon être était inhabitué à ces élans : ç'aurait été une chose énorme, héroïque, et dont le geste m'était impossible. J'étais comme dans ces rêves affreux où notre gorge se serre et ne peut proférer le mot qui nous sauverait...Et il y eut ainsi une, deux, je ne sais combien de minutes. Un silence épais tombait sur nous. Enfin je dis d'un air stupide :

— Ah, voilà qu'il est quatre heures ! J'allais oublier...

Je me levai, je partis en balbutiant un adieu, une excuse, et je me précipitai dehors. Il y avait un soleil violent comme du feu, des gens qui riaient, des figures bestiales...

IV

Juliette écrivit un mot d'excuse et le père Matelas répondit par une longue lettre, où il disait ce qu'il m'avait dit en ses propos désordonnés. Il disait aussi qu'il serait heureux de lier leurs existences, c'est-à-dire de l'épouser.

C'était un peu plus sérieux que nous ne l'eussions voulu ;

pour les enfants que nous étions, la passion d'un vieil homme était comique, mais l'idée de mariage devenait l'indice d'un état grave. Je n'avais pas rapporté aux autres ce que je savais maintenant, et que j'avais rencontré un homme, un véritable homme, au lieu du pantin naïf que nous imaginions. Il m'aurait fallu expliquer tout ce que j'avais senti, et, dans le vocabulaire de nos entretiens, les mots avaient une signification trop limitée pour exprimer de tels sentiments. Cependant nous avions tous hâte d'en finir. Juliette donna un nouveau rendez-vous, pour huit heures du soir, au jardin de Notre-Dame.

C'était un soir voluptueux et tiède. Le jardin était presque désert; une ombre claire adoucissait jusqu'à les rendre vivantes les formes des arbres, de la fontaine et de la cathédrale. Nous arrivâmes à huit heures et demie, et à travers la grille nous vîmes que le père Matelas était assis auprès de P'tit-Blé et qu'il parlait, tantôt avec de grands gestes envolés, tantôt avec les mains crispées ensemble, ou portées à ses joues d'une façon enfantine.

Nous nous glissâmes dans le jardin, le long de la grille, jusqu'au banc où ils étaient assis.

Thiéry, lui, alla droit à eux et, d'une voix calme, dit :

— Bonsoir, Juliette. Me voilà. Viens-tu?

Le père Matelas leva la tête, tout effaré. Il ne comprenait pas. Thiéry répéta.

— Allons, Juliette, viens.

Le père Matelas disait :

— Mais, Monsieur... de quel droit... que voulez-vous?..

— Allons, Monsieur, dit Thiéry très poliment, la plaisanterie a assez duré. Si vous voulez venir chez Mermillot, nous ferons route ensemble.

Emile et Louis ricanaient. Le père Matelas alors nous aperçut et se dressa. Il venait de comprendre tout d'un coup que l'on se moquait de lui, et que c'était fini. Il regardait sans rien dire Juliette, puis Thiéry, puis notre groupe. Il m'avait vu; j'étais dans un état singulier de honte et de colère : j'aurais voulu qu'il m'injuriât... Mais il ne me dit rien, je n'étais rien pour lui dans ce drame soudain. Il dit, d'une voix sourde et tremblante :

— Ah! c'est ça... Vous vous êtes foutus de moi... Et vous, Mademoiselle!...

— Ne vous fâchez pas, dit Thiéry, il n'y a pas de mal. Nous allons prendre un bock ensemble et nous n'y penserons plus.

Mais le père Matelas se taisait. Enfin, il s'approcha de Thiéry et lui dit, presque dans la figure :

— Voyou ! sale voyou !..

— Eh ! dites donc, mon bonhomme, du calme...

— Voyou ! sale voyou !... répétait-il.

Nous étions là et nos cœurs battaient. Juliette disait d'une voix suppliante : « Thiéry, te t'en prie, je t'en prie... » La nuit coulait sur nous maintenant comme une atmosphère de meurtre, et deux hommes étaient dressés l'un contre l'autre, ayant oublié tout, sauf qu'ils étaient deux ennemis et qu'ils allaient se tuer peut-être.

Le père Matelas mit sa main sur l'épaule de Thiéry.

— Ah ! non, dit celui-ci, pas de gestes !...

Sa voix était changée, brève, un peu haletante et comme métallisée. Il prit à deux mains le vêtement de l'autre, près du col, le secoua violemment, puis le lâcha. Le père Matelas oscillait et se débattait avec des gestes gauches ; enfin il reprit son aplomb, et, se rapprochant de Thiéry, le frappa au visage. Thiéry se précipita, le prit aux flancs, et d'une seule secousse le jeta par terre ; il était jeune, vigoureux et habitué aux luttes. Il leva le poing, mais Juliette se jeta sur lui, criant : — Ah ! je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie !... Il se releva. Le bonhomme restait étendu sur le dos.

Thiéry était trop fort pour être insolent dans la victoire. Il dit : « Allons-nous-en » — et nous partîmes. Je regardai de loin le vaincu : il se releva sur les genoux, prit sa tête dans ses mains et resta ainsi quelques secondes. Puis il se mit debout et partit à pas précipités, la tête en avant, comme s'il avait porté sur son cou une charge trop lourde.

Nous marchions lentement sur le quai, muets. Personne n'osait rompre ce cruel silence ; Thiéry comprit que c'était son devoir.

— Que te disait-il ? demanda-t-il à Juliette.

— Ah ! laisse-moi, dit-elle, laisse-moi...

— Voyons, vas-tu faire l'enfant ? Fallait-il que je me laisse gifler sans rien dire ?...

— Laisse-moi !...

Et brusquement elle sanglota et s'enfuit. Thiéry la laissa partir, et personne ne dit un mot. Nous entrâmes chez Mermillot, qui nous rejoignit dans le cabinet et nous demanda, d'un air narquois, comment cela s'était passé. Thiéry lui répondit sèchement :

— Il s'est passé que nous nous sommes disputés et que je l'ai bousculé. Maintenant fais-nous le plaisir de ne plus nous raser avec cette histoire-là. C'est fini.

Ce fut une morne et interminable soirée; nous jouions, nous feignions l'insouciance et nous ne partîmes qu'à minuit, car aucun de nous n'eût avoué qu'il était mal à son aise.

Mermillot fut vexé de perdre un client, car le père Matelas ne revenait pas chez lui, mais ce fut son seul regret. Il n'avait nullement conscience d'avoir été, pour une bonne part, la cause de cette aventure. Thiéry non plus ne montrait aucune faiblesse à ce sujet, et Emile ayant dit une fois : — « Pauvre vieux, tout de même ! » — il répondit: — « Va, ne pleure pas : il n'y pense plus. » — Mais si ç'avait été à refaire, il ne l'eût pas refait, j'en suis sûr; Mermillot, lui, recommencerait jusqu'à la fin de ses jours. Nous le sentions, et nous comprenions que Mermillot est une brute, simplement, tandis que Thiéry est un homme fier.

Bien qu'il nous eût recommandé de n'en rien dire, Mermillot avait tout raconté à sa femme. « Qui n'a pas rigolé! » nous dit-il. De ce moment il y eut dans le regard de celle-ci, malgré sa politesse commerciale, une froideur que je perçus. Et vers cette époque nous nous aperçûmes que la boîte à Mermillot ne nous convenait guère, la bière y était médiocre, le billard avait des bandes dures, et il n'y venait que des vieux grognons. Le vrai est que nous y étions mal à l'aise et qu'il y avait quelque chose entre nous qui nous gênait. Il arriva donc que nous abandonnâmes Mermillot et sa boutique, et que nous traversâmes la Seine. Malgré cela, certains jours, certains soirs, un souvenir se dressait tout au long de moi et me serrait la gorge.

Un soir de l'automne qui suivit, je passai par là et je regardai à travers les carreaux. Il était là, dans le cabinet, près de l'aquarium, avec deux autres bonshommes qui jouaient aux

cartes. Il fumait une cigarette. Il avait son vêtement à larges carreaux. Il n'était guère changé, et pourtant, dans le pli creux de ses yeux, dans l'affaissement de sa tête, dans son air douloureusement distrait, se lisaient une fatigue infinie et la mort définitive de sa jeunesse...

LUCIEN JEAN.

(1903)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Res sacra Niger. — La Guerre et la marche vers l'ouest. — Les Crimes des magistrats. — Le Mysticisme rationaliste.

Res sacra Niger. — L'administrateur colonial est sans pitié. Il est pareil aux enfants. Les uns se délectent à martyriser un chat, à lui crever les yeux, à le plonger dans l'eau bouillante; l'autre étudie avec volupté l'effet de la dynamite sur la carcasse des nègres. Cela n'est ni spirituel, ni élégant; c'est bête et même sale. Je pense qu'il faut être très dur, peut-être brutal, avec les Noirs, mais cruel et si vulgairement, à quoi bon? Si on les considère comme nuisibles, on les détruira systématiquement, comme ont fait les Anglais en Tasmanie, comme ils continuent de le faire en Australie. Si, au contraire, et cela semble le vrai point de vue dans les colonies tropicales, on tient le Nègre pour un indispensable instrument de travail, il faut le traiter avec un certain ménagement. On tentera même de l'initier aux pratiques les plus grossières de la civilisation européenne, afin d'augmenter ses besoins et de le contraindre moralement (telle est en effet la morale) au labeur.

Cette contrainte morale semble assez difficile à exercer sur les Nègres du Congo, qui sont, à part quelques tribus, parmi les plus inintelligents de cette triste variété de primates. Beaucoup sont anthropophages. La vue d'un blanc fait sur eux le même effet que sur nous une belle dinde truffée à la vitrine d'un marchand de comestibles: ils pensent à la rôtissoire. L'administrateur colonial, souvent seul de sa couleur parmi ce peuple gourmand, songe également à la rôtissoire, et l'on comprend qu'il tâche, par quelques actes énergiques, de décourager les appétits. Ils se mangent entre eux, naturellement. Les parties de débauche dans l'Oubanghi, c'est, pour deux ou trois hommes, de s'emparer d'une femme — et de la mettre à la broche. Un M. Dubois, gérant de la Société de Limpoko, blasé sur ces anecdotes, ne l'est pas sur la méchanceté des administrateurs. Un jour, raconte-t-il avec tristesse, j'avais surpris trois indigènes en train de faire rôtir une femme; je les amenai à Bangui, où on les mit en prison; trois semaines après, ils étaient morts de faim, « non sans avoir enduré un douloureux martyre ». Au lieu de dix épis de maïs, ration journalière normale, on ne leur en donnait que trois Pauvres cannibales!

Je crois que M. Gentil, gouverneur du Congo, avait raison de vouloir cacher au public les actes stupides des sieurs Gaud et Toqué. On va se mettre à les juger comme s'ils s'étaient passés à Saint-Denis ou à Bougival, et cela déconsidérera encore une colonie qui n'est pas très estimée, en même temps que les chrétiens négrophiles répéteront, la main sur la Bible, leur excellent calembour: *Res sacra Niger.*

La Guerre et la marche vers l'ouest. — Un journaliste, en train de se rendre célèbre à l'égal des Wolf et des Pessard, vient de trouver pourquoi les Russes se montrent en Mandchourie inférieurs aux Japonais. C'est, dit-il, que les Japonais s'avancent dans la direction normale, qui est de l'est à l'ouest, et que les Russes ont entrepris, en s'avançant vers l'est, de contrarier les lois de la nature.

Cette illustre découverte, pas encore très ancienne, que toutes les migrations, tous les grands mouvements de l'humanité se font nécessairement vers l'ouest, intéressa un instant, il y a quelques années, même les gens sérieux; mais je ne pense pas qu'à cette heure on lui donne la moindre importance. Les hommes, comme tous les autres animaux, se déplacent dans la direction où les pousse leur intérêt. Toutes les directions leur sont également bonnes, selon les circonstances.

On a prétendu que les villes s'agrandissaient vers l'ouest, et Paris fut l'exemple choisi tout d'abord. Mais si l'on considère que le centre primitif de Paris fut Notre-Dame, on constatera facilement que le développement de la ville a été presque circulaire. Si, en ces dernières années, il y eut un mouvement mondain vers l'ouest, il y eut un mouvement industriel vers le nord; cela se balance. Pour Londres, Westminster étant le centre primitif, le développement s'est fait surtout vers l'est et le nord-est. Les plans des grandes villes d'Europe donneraient les résultats les plus contradictoires. Une gare de chemin de fer bien située, la beauté d'un paysage, la direction d'un fleuve sont des motifs bien plus réels que la marche du soleil.

Les guerres et les invasions peuvent à la fois confirmer et détruire la théorie, selon le choix que l'on en fait. Les Romains sont allés presque aussi loin dans tous les sens; les conquêtes fugitives des Français s'opérèrent selon toutes les directions, l'occidentale exceptée, nécessairement. Si les entreprises coloniales de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre se dirigèrent vers l'ouest, c'est que l'ouest semblait la route naturelle menant aux richesses de l'Orient; on croyait la Chine et l'Inde dans les parages de Chicago et de Saint-Louis.

Quelle idée singulière que de croire que les races humaines tournent autour de la terre dans une ronde sans fin! Mais elle est naïve, simple et claire, bien faite pour séduire, d'autant plus qu'on peut l'appuyer d'une quantité imposante de semblants de preuves.

Si on voulait en faire une critique sérieuse, il faudrait d'abord se

demander en quelles régions du monde l'homme a pu prendre naissance. Or, il semble bien que l'homme soit un animal tropical, sinon équatorial, puisque ces régions sont les seules où il puisse vivre normalement à l'état naturel, c'est-à-dire nu. Il n'a donc pu naître que dans les îles de la Sonde, l'Afrique ou l'Amérique centrales, et, plus des trois quarts des terres habitables étant boréales, les premières grandes migrations ont eu lieu vers le nord.

Ces conclusions, à la vérité, ne sont pas très rigoureuses, parce que l'équateur thermique s'est déplacé, parce que la température tropicale a régné sur les régions mêmes de l'Europe du Nord.

Il reste que l'homme, animal migrateur, se déplace pour des motifs physiologiques et non astronomiques ou magnétiques. Il va là où il y a manger, et, quand il est civilisé, là où il y a à gagner.

Les Crimes des magistrats.— En même temps qu'on n'arrive pas à découvrir les dépeceurs de la femme coupée en morceaux, et à demi-rôtie (peut-être mangée; c'est peut-être bon, à Paris comme au Congo?), et que se révélait l'impuissance à réprimer les crimes adroits, une vieille histoire surgissait de meurtre judiciaire. Tous les journaux ont narré la noyade de cet ivrogne, et l'accusation de l'avoir jeté à l'eau soutenue par les magistrats contre la femme et le beau-fils de la victime. Le cynisme du président rectifiant les dispositions dans le sens de l'accusation, l'aplomb cruel du procureur, tout a été dit. On a même révélé les noms de ces personnages? Que sont-ils devenus? Laissons-les : il y a prescription.

Mais s'il est bon qu'il y ait une justice pour défendre la société contre les criminels, ne devrait-il pas y en avoir une autre pour défendre les honnêtes gens contre la justice?

Le Mysticisme rationaliste. — Un bienveillant correspondant m'a communiqué un morceau de prose universitaire vraiment très curieux. Cela est extrait d'une publication officielle; cela semble quelque programme de dissertation à l'usage de quelques concours ; cela est signé : Ch. Seignobos ; cela est chrétien ; cela est piétiste ; cela est la révolte de l'intellectuel, étonné de se croire intelligent, contre la nature, la vie, la beauté, la noble liberté des instincts. Etant peu familier, je l'avoue, avec cette qualité de littérature, quand un spécimen m'en tombe sous les yeux, je demeure un peu suffoqué. C'est une faiblesse, sans doute. Des milliers de jeunes gens et de jeunes filles (ah ! bourreaux des femmes !) ont sucé ce lait aigre et n'en ont pas eu mal au cœur. Ils appellent cela, car ils sont poétiques, à leurs heures, « répondre à la voix de l'impératif catégorique ». Et ils répondent, leur bol de lait rance avalé, par des imprécations contre le lait pur. M. Seignobos, jadis poupon à la nourricerie kantienne, est de ceux-là; il réprouve tout ce qui représente, pour l'homme, la liberté d'obéir à la nature humaine, et, par une sorte

d'aberration, vraiment pathologique, il appelle cela « la vérité scientifique ». M. Seignobos est un savant, en effet, un de ces savants extraordinaires qui jonglent, sans grâce d'ailleurs, avec la Bible et la Critique de la raison pratique. Après avoir baisé pieusement ces deux réceptacles précieux, ils leur font décrire, aux applaudissements de la jeunesse des Ecoles, le cercle prévu. « N'insistez pas, Messieurs, sinon je les avalerais, pour vous prouver que ce sont des ouvrages, non seulement inoffensifs, mais bienfaisants. »

Cependant si, comme le dit l'éminent professeur dans son modèle d'écriture, l'homme n'est pas, par nature, rationaliste, mais au contraire mystique, M. Seignobos, phénomène incomparable, peut se proclamer à la fois homme naturel et homme anti-naturel : c'est un rationaliste mystique.

Voici, d'ailleurs, le morceau en question. Il ne manque pas d'un certain ragoût d'intellectualisme fanatique. On sent que le professeur tordrait volontiers le cou à tout ce qui est autoritaire, c'est-à-dire fort et conscient de sa force ; à tout ce qui est aristocrate, c'est-à-dire affiné et conscient de sa distinction ; à tout ce qui est mystique ; c'est-à-dire capable de sensibilité, de sensualité, de sourire et d'abandon. Il faut une glose à ces langages.

Toute société civilisée, dit M. Seignobos, est intéressée à avoir des directeurs d'hommes et des éducateurs instruits à comprendre les hommes et à se faire comprendre d'eux. Une société démocratique, libérale et rationnelle, en a besoin plus que toute autre. L'homme n'est, par nature, ni libéral, ni démocrate, ni rationaliste ; il est autoritaire, aristocrate et mystique, parce qu'il est naturellement conservateur, porté à respecter les puissances, les croyances et les privilèges établis par la tradition. Un gouvernement absolu, des classes privilégiées, une religion traditionnelle, voilà le régime normal de l'humanité civilisée dans tous les pays et tous les siècles du passé, c'est encore le seul chez tous les peuples d'Orient. Un concours exceptionnel de hasards, réunis une seule fois en un seul coin du monde, a conduit quelques peuples européens à établir le gouvernement représentatif, l'égalité légale, la liberté de penser. *Mais cet arrangement contre nature ne se maintient que par un effort continu contre l'instinct.* Les hommes qui ont à guider les citoyens d'aujourd'hui ou à préparer ceux de l'avenir ont besoin de connaître l'adversaire qu'ils devront combattre. Il leur faut avoir pris une conscience claire des instincts, des passions, des préjugés, des routines de l'humanité, pour pouvoir méthodiquement s'en affranchir eux-mêmes et en préserver les autres. Il leur faut avoir pris l'habitude de porter l'analyse et la critique rationnelles dans leurs sentiments les plus intimes, ceux qui regimbent le plus contre l'examen et sont les plus redoutables auxiliaires de la tradition contre la science. C'est la préparation nécessaire pour arriver à défendre la liberté contre le besoin naturel d'uniformité d'où naissent le despotisme et l'intolérance, la justice abstraite contre les égoïsmes individuels et collectifs, la vérité scientifique

contre l'autorité et la tradition. *Voilà ce qui légitime l'étude des lettres dans un pays démocratique.*

On est en train de faire des Français un peuple de fous. Grâce aux Seignobos, l'intoxication religieuse y fait des progrès tristes. Nous allons ressembler à l'Inde, où toute la vie est ordonnée, systématiquement, au rebours du bon sens et de la nature. Le vrai danger clérical est là, bien plus encore que dans les sacristies vermoulues et moisies, où les araignées filent déjà leurs toiles.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marie et Jacques Nervat : *Les Rêves unis ;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Gabriel Nigond : *L'Ombre des Pins ;* P. V. Stock, 3 fr. 50. — *Almanach des Poètes belges,* par E. Picard, E. Verhaeren, Levêque, Gaston Heux, F. Ansel, L. Rosy, E. Desprechins, Marguerite Coppin, G. Marlow, L. Legavre, G. Ramaekers, Hélène Canivet, A. Hardy, Grégoire le Roy, L. Tricot, Franz Hellens, H. Liebrecht, E. Lecomte, L. Moreau.

Les Rêves unis. Il n'est pas dans l'univers deux monades identiques, deux pensées et deux sensibilités qui reflètent une même vision des choses et subissent exactement les mêmes douleurs et les mêmes joies; mais, par des affinités et des analogies, nous avons parfois l'illusion d'une entière sympathie et d'une pleine intelligencee d'autrui. C'est par une telle volonté d'illusion que, devant le spectacle des choses, différent pour chacun d'eux, et qu'ils représentent identique grâce à la piperie des mots, des romanciers et des auteurs dramatiques accoutumés à un travail commun peuvent collaborer; et les jumeaux littéraires abondent en ces temps, des Goncourt aux Rosny, aux Margueritte et aux Marius Ary-Leblond. Mais il paraît plus prodigieux encore que des poèmes puissent naître autrement qu'Athéné jaillit du cerveau de Zeus. Voici cependant un livre de vers de Marie et Jacques Nervat, et, sauf lorsqu'ils veulent bien se dévoiler, il n'est pas aisé de distinguer auquel des deux auteurs revient plus particulièrement l'honneur des strophes recueillies ensemble : le miracle ne se peut expliquer que par un effort d'amour très rare chez les faibles hommes.

Marie et Jacques Nervat, si ces modes n'étaient à peu près passées, se rattacheraient à l'école de Toulouse, plus près de M. Marc Lafargue et de M. Jean Viollis que de M. Maurice Magre; et quand ils quittèrent la terre et les habitudes natales pour un lointain ciel, ils ne furent pas éblouis par la lumière nouvelle et poursuivirent ailleurs le rêve ici commencé. Nulle redondance en leur art strict; à peine çà et là des formes un peu trop symétriques :

Aux livides clartés des tremblantes étoiles
.....
Chuchotante nichée des lèvres amoureuses.

Au contraire, en presque tous leurs poèmes règne une savante simplicité et quand ils font aveu de leurs plus chers secrets, l'expression en demeure confidentielle; ils ne taisent pas leurs grandes joies et leurs grandes peines, mais ils ne les déshonorent pas non plus par des gestes et des cris désordonnés. Ecoutez ce chant triste et doux :

Elle :
C'est si beau le ciel bleu, la mer, toute la vie;
Je suis jeune et l'on m'aime et j'ai peur de mourir!
L'idée de mort me hante ainsi quand le soir tombe,
Dans la tranquillité de la maison, j'ai peur.
Il me semble la voir glisser ainsi qu'une ombre
Et puis pour l'arrêter ses mains touchent mon cœur.
Idée, je voudrais te chasser quand, sous la lampe,
Je le vois laisser là son livre et me sourire
Alors qu'il fait si noir en moi; sans rien lui dire
Je détourne mes yeux pour lui cacher mes larmes.
.....
De son bonheur, il ne faut parler qu'à voix basse.

Ainsi Antigone et Iphigénie saluaient la sainte lumière :

Je suis jeune et l'on m'aime et j'ai peur de mourir.

Mais il n'est plus d'Antigone ni d'Iphigénie : Marie et Jacques Nervat sont une simple femme, un homme de notre temps; et si parfois ils rejoignent ainsi au delà des âges les figures héroïques et légendaires qui hantent nos souvenirs, ils ne sont pas insensibles à des émotions plus humbles et savent alors trouver les mots qui nous les rendent sacrées :

Oh! la chanson du vieux passé qui se lamente
Quand le train nous emporte au loin vers l'inconnu,
Le passé grelottant comme un vieux pauvre nu,
Qui met ses mains glacées et lourdes sur vos tempes!

Et encore ces paroles d'une exquise tendresse à l'enfant :

Baisse tes beaux grands yeux, si calmes et si doux,
Tes yeux qui sont la lumière de notre route,
Regarde en nous afin que nos âmes soient pures.

On aimera surtout chez les deux poètes dont les rêves et la vie sont unis si étroitement le charme des strophes intimes; mais ils ne sont pas restés étrangers à la beauté des choses extérieures et les paysages de l'Ile aux montagnes tristes ont laissé en leur souvenir des images non enlacées; ils n'ont pu oublier la maison basse, la maison rose, ni celle qu'enveloppaient les tiges grimpantes, et si alors le parfum des fleurs de France « remuait leur cœur », et si les fleurs des grenadiers blessaient leurs yeux par leur trop vif éclat, ils ont connu plus forte l'ivresse du soleil et de l'eau :

Soleil, soleil, soleil, et toi pluie bienfaisante,
Entremêlez vos pleurs et vos rires sur nous !
Et de vos mains de dieux avec des gestes doux,
Balancez sur nos terres verdoyantes ou rouges
Vos nappes de fraîcheur et vos nappes brûlantes.

Cet hymne qu'ils prêtent aux colons calédoniens, eux aussi en ont dit les versets d'imploration presque farouche et une nostalgie les prend peut-être maintenant des terres étrangères que ceignent les coraux du Pacifique.

L'Ombre des pins. Lorsque parut le premier volume de M. Gabriel Nigond : *Au pays de George Sand; Les contes de la Limousine*, quelque méfiance nous fut inspirée par la langue même dont usait le poète ; il employait alternativement un patois berrichon un peu composite et le français vulgaire des bons auteurs : son ingénuité semblait trop adroite et quasi conventionnelle ; cela plaisait et charmait, mais une inquiétude demeurait de s'être livré au plaisir et au charme d'un art peut-être factice.

Dans *Novembre*, l'inquiétude était moindre ; elle est aujourd'hui presque dissipée. Certes une affectation d'archaïsme se laisse surprendre encore dans certaines manières de dire

Pour que soit votre faim calmée
.....
Que la soif plus ne vous tourmente.

Archaïsme ou patois permettent de donner à des images et à des idées qui nous sont familières une apparence d'étrangeté par où nous nous intéressons et nous distrayons mieux à la lecture des poèmes ; et tant d'autres n'ont aucun souci de la langue et assemblent les mots et les phrases au hasard que c'est déjà un rare mérite d'apporter à choisir son vocabulaire et sa syntaxe un soin même non exempt de toute préciosité.

Il faut infiniment d'art et de goût pour conduire un récit en vers. Les trois contes des *Ames blanches : Solange, l'Ane et la pie, Claudine*, seraient devenus sans grand'peine de petites historiettes édifiantes et élégiaques, n'était le lyrisme qui sourd des syllabes muettes comme l'eau d'avril circule sous les glèbes grises, déborde les jeunes herbes des prés et sourit joyeusement au soleil du vaste ciel ; n'était aussi le sens du pittoresque et du détail exact. Claudine, vieille servante de curé, comprend qu'elle va mourir.

C'est pour ce soir peut-être, ou bien sûr pour demain :
Car elle a cru sentir une main dans sa main
Et voir flotter au fil de l'eau parmi les saules,
Un ange noir avec des ailes aux épaules...
Aussi puisque ce jour si pâle est le dernier

Elle couche les pommes d'or dans son panier
Et chacun des beaux fruits semés de taches rousses
Tient sa joue appuyée au frais sur de la mousse.

Cette laisse de huit alexandrins qui d'abord semblent tout « naturels » est construite avec une science parfaite et l'on n'en apprécierait pas toute la valeur, si on n'y regardait d'un peu près.

Le *Théâtre imaginaire* n'est pas sans quelque ressemblance extérieure avec la *Forêt mouillée* et les féeries de Théodore de Banville; mais sous leur costume de fantaisie, ce sont ici des personnages tragiques et douloureux que tourmente la destinée mauvaise, et l'aventure de la petite princesse Cornaline et du prince Charmant et la détresse de Daphnis et Chloé au pays des ombres et des songes ne font pas songer à de pâles et vains fantômes, mais à des êtres de chair et de sang qui souffrent et pleurent, selon le caprice des inexorables lois, maîtresses des hommes et des dieux.

L'Almanach des Poètes belges. Dix-neuf poètes belges, sur l'invitation de MM. Emile Lecomte et Louis Moreau, ont collaboré à cet almanach qu'illustrent des dessins de M. Auguste Donnay. Au frontispice de M. Edmond Picard : *Le Calendrier des gemmes*, distiques sonores et précis et d'un luxe un peu barbare comme emprunté du lapidaire même de Marbode et qui vaut en même temps une litanie d'amour; de M. Emile Verhaeren, des strophes hagardes sur le *Dernier décembre* où tout est mort et silencieux :

Et seuls aboient les chiens vers les ombres bourrues,
On ne sait quels passants qui traversent la nuit ...

et de M. Lévêque un singulier poème, *La Pendule*, « Taret des univers » qui grignote la durée petit à petit. M^lles^ Marguerite Copin et Hélène Canivet, MM. Gaston Heux et Franz Hellens disent *les saisons* et douze poètes, les mois. M. Grégoire Leroy, trop longtemps silencieux, mais de qui le silence n'a pu nous faire oublier ce beau livret de vers : *Mon cœur pleure d'autrefois*, n'a rien perdu de ses qualités anciennes. Les vers de MM. Franz Ansel, Georges Ramaekers, Adolphe Hardy, Henri Liebrecht sont parmi les mieux venus de cet almanach.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Comte de Comminges : *L'Election sentimentale*, Felix Juven, 3 fr 50. — Jean Bosc : *Le Vice marin*, Pierre Douville, 3 fr. 50. — Jean Deuzèle : *Le Recueillement*, Perrin, 4 fr. 50. — Gabriel de La Rochefoucauld : *L'Amant et le Médecin*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Paul Reboux : *La Maison de Danses*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — Maurice Landay : *Les Avariés*, Librairie illustrée, 3 fr.50. — Henri Vignemal : *Double Jeu*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Emile Hauton : *La Puce*, Société parisienne d'éditions, 3 fr. 50 — Carton de Wiard : *La Cité ardente*, Perrin, 3 fr. 50. — Raoul Petit : *Un Missionnaire*, Société parisienne d'éditions, 2 fr. —

Voos de Ghistelles : *Marie Lantenin*, C. Theuven, 3 fr. 50. — Gaston Routier : *Le Roman de l'Espagne héroïque*, A. Savaète, 3 fr. 50. — Léon de Tinseau : *La Valise diplomatique*, Calmann Lévy, 3 fr. 50.

L'Election sentimentale, par le comte de Comminges. Aujourd'hui, dans les livres, les choses les plus prévues ou les plus arrivées se compliquent d'étonnants systèmes d'analyses et quand on croit plonger au fond d'une conscience d'écrivain on descend au fond d'un puits par une telle série d'enchaînements psychologiques, on entrevoit des vérités en de si peu naturelles postures qu'on se hâte de remonter aux très banales surfaces de la vie ordinaire. J'ai souvent soif d'une littérature qui se laisserait boire sans un probable empoisonnement de tous les sens, y compris le soporifique, et qui vous permettrait d'y songer, après boire, sans une oppression de cauchemar. J'aime les livres de M. de Comminges parce qu'ils me laissent d'agréables souvenirs. Il est de ces rares auteurs qui ne sacrifient pas au besoin d'ahurir, de pressurer la cervelle de son lecteur jusqu'à lui faire bénir un quelconque état social quand il y revient après avoir lâché la fiction. Misérable est le roman qui ne vous donne pas le désir d'une plus belle réalité. *L'Election sentimentale* représente à la fois un joli roman et l'effort vers une vie meilleure. Le marquis de Vervins quitte son uniforme de galant capitaine (voir *la Demi-carrière* du même auteur) pour se précipiter dans la lutte électorale. Il revient au château de ses pères pour y poser une libre candidature et il est repris, enveloppé, enchanté par tous les sortilèges du pays natal qu'il espère aimer aussi dans la personne de ses habitants, les paysans des Pyrénées. Le marquis de Vervins ne prétend pas que noblesse oblige au seul point de vue des opinions ancestrales. Il veut être l'ami du progrès, pas trop moderne, car il demeure scrupuleux, mais assez sceptique pour se risquer sur tous les terrains avec la supériorité de la philosophie. Il part donc en guerre, nanti d'un dernier préjugé témoignant à lui seul toute la probité de sa race : il croit que de nos jours un homme d'esprit peut demeurer indépendant. Sa profession de foi est un chef-d'œuvre de glorieuse candeur : « Paul est le bourgeois, Jacques le prolétaire et Marius le démagogue. Je veux que Jacques ait son dû, même s'il est nécessaire pour cela que Paul ait moins. Et je veux que Marius soit pendu ou du moins mis dans l'impossibilité de nuire. » Oui, malheureusement ce sont des questions sentimentales d'ordre général qu'on ne peut jamais résoudre avec des gens dépourvus de toute espèce de sentimentalité par leur perpétuelle aspiration vers la fortune et leur mesquine préoccupation de la vie privée d'un chacun. Ce pauvre et très spirituel marquis de Vervins descend du château de ses ancêtres une petite brette d'archange à la main, mais les autres, les concurrents, montent à l'assaut du donjon, cuirassés de tout leur

matériel de combat... si vraiment matériel ! M. de Vervins est battu, vaincu et quelque chose de plus qu'il est inutile de constater, car ça n'a rien à voir avec la politique. Au courant de sa descente vers ce peuple de paysans madrés et de ses luttes, on aperçoit de délicieux coins de nature, de saisissantes silhouettes croquées sur le vif. Cette existence méridionale est d'une extraordinairement chaude intimité. Les bêtes et les gens y ont des ruades amusantes d'impatience. Cela sent un peu l'ail, les herbes aromatiques poussant à flancs de coteau, la fougère et la bruyère un peu foulée, boueuse par place, que l'on met là-bas, dans tous les chemins, pour combler les ornières. Jamais cela ne tourne au vilain fumier, toujours la senteur des plantes montagnardes assainit les mauvaises actions. On entend l'accent et l'on voit agir, dominant toute cette rusticité, la mère du marquis, une espagnole patoisante allant en sabots, plus noble de manières que n'importe quelle duchesse grand style parce qu'elle demeure imperturbablement naïve. Le bon curé nourrissant son lézard, l'instituteur transformé en domestique préfectoral, jusqu'à Marius Brioulat, sont tous peints à la pleine lumière de leur ciel qui purifie. En supposant que l'auteur, le comte de Comminges, n'ait point eu l'idée de briguer le triste honneur d'une députation républicaine, il a su réaliser, cependant, le tableau d'une véritable campagne électorale au milieu du plus éblouissant des cadres. Ce n'est pas un midi de convention qu'il nous a montré, mais le rayon même du soleil pyrénéen. Et enfin... enfin, il faut bien l'avouer, son livre, si intéressant, si spirituellement mélancolique, est un roman convenable, moral, propageant l'idée de meilleures causes à défendre que celles de l'ambition ou de l'argent ! (Alors, mon officier, Rachilde vous dit que ce n'est pas la peine de regretter l'épée, puisque vous possédez la plume d'un qui veut, avant tout, rester *français !*)

Le Vice Marin, par Jean Bosc. M. Jean Bosc, venant de Saïgon en France à bord d'un voilier dont il était le second capitaine, fit en mer une trouvaille .. que nous oserons qualifier, en effet, *d'étonnante*, celle de ces confessions écrites par un jeune marin qui termina ses études littéraires à l'âge de... quatorze ans. Cet enfant de pêcheur, devenu mousse d'un navire de l'Etat, relate ses impressions comme un véritable gendelettre navré à la fois par la vie des rédactions et celle du bord, que j'imagine un peu moins déprimante que l'autre. Alain parle en poète, en rêveur, surtout en journaliste. Il se juge et juge les voisins avec toutes les jolies inventions de détail d'un reporter de grand quotidien. (Dieu sait qu'ils jouent de la fioriture obscène, les... monstres !) Le fameux *vice marin*, c'est bien celui que vous pensez, avec plus de roulis. Ce qu'on s'amuse dans la marine... c'est à croire que les petits vaisseaux qui vont sur l'eau marchent tout seuls malgré l'absence de leurs ailes !... Je ne voudrais

pas qu'on m'accusât encore de protéger l'armée et la magistrature, parce que je vais déclarer que ce genre de cuirassés-là me semble bon à couler dans l'opinion du lecteur, mais je suis forcée de constater de légères exagérations. M. Jean Bosc, qui a découvert le manuscrit de son roman dans ce canot, allant à la dérive, peut-il nous jurer qu'un matelot, ayant déjà la torturante envie de dévorer le corps pourrissant du camarade, aura la force de continuer son journal de bord jusqu'à crever lui-même sur la page finale ? « Où êtes-vous, mes vices dont je meurs, mes luxures de damné ? Ah ! la cruauté d'être seul en face de ce néant ! » Et moi donc, cher Monsieur, vous ne vous faites pas une idée de ma tête quand je me suis retrouvée seule en présence de ce dernier bateau !

Le Recueillement, par Jean Deuzèle. Il y a un moment dans l'existence des rossignols où ils se forment aux savantes modulations. La petite femelle brune et roussâtre qui sera la leur, certainement, beaucoup moins artiste qu'eux, plus modeste et de plumage et de ton, n'est pas encore venue. Les rossignols sont anxieux, ils attendent. En attendant ils montent au plus haut des arbres, guettent l'arrivée de la lune, leur principale inspiratrice, et entament leur plus délicieux solo. C'est leur prologue sentimental. Ils appellent l'impossible sans rien désirer de précis. Entre deux vocalises, quand le silence tombe, énorme, sur la nature charmée, ce serait peut-être l'heure d'ouvrir le livre de Jean Deuzèle : *Recueillement*. Aimer trop tôt vaut encore mieux qu'aimer trop tard, mais où sont donc les pures jeunes filles comme Elisabeth ? Elle n'a pas compris le mot de *Famille*, parce que pour elle c'est un gros mot. Cette enfant à ce point romanesque me plaît. Il est exquis, ce livre, et d'une si ravissante nuance de pudeur.

L'Amant et le Médecin, par Gabriel de La Rochefoucauld. C'est une question de la plus terrible actualité celle-là. Le médecin ne serait-il pas le plus redoutable rival de l'amant par ces temps de femmes névrosées ? Je crois même que les hommes du jour n'ont que ce rival. En amour le médecin est le véritable protecteur, le consolateur, le tombeau de tous les secrets. La scène un peu, pour ne pas dire très scabreuse qui termine le roman montre d'une manière absolument crue qu'une femme malade au point d'en être réduite à de pareils soins devrait, ne fût-ce que pour sa propre dignité (insistons sur le mot propre), savoir se priver d'amant. Oh ! les pauvres fantoches d'hommes ! Qui leur apprendra que les femmes à la fois saines de corps et d'esprit n'ont pas besoin de choisir entre le médecin et l'amant ? Une créature malade n'est jamais digne d'amour, car les créatures malades, les plus chastement malades, sont toujours vicieuses.

La Maison de Danses, par Paul Reboux. Un morceau de l'Espagne moderne tout palpitant. Ramon est jaloux de sa trop jeune

femme qui fait cependant sa fortune, puis un jour il ferme la maison de plaisir pour fuir en emportant son trésor, mais il faut rouvrir la maison de danses qui devient celle du drame. Estrella a le besoin de la faute, parce qu'elle est suggestionnée par la perpétuelle jalousie de Ramon. Elle se glisse entre deux frères, leur enseigne la haine et l'art de sa coquetterie. Un soir, elle et le cadet sont unis dans la mort par le couteau de l'aîné qui les surprend enlacés au clair de lune. Et Ramon le jaloux ayant trouvé son maître en jalousie pleure sans fin.

Les Avariés (L'autre avarie), par Maurice Landay. Ils ont du courage, les auteurs ! En aurons-nous moins, nous, les lecteurs? Et il existe en préparation : *l'Avarie*, tueuse de femmes ? C'est vous dire que nous ne sommes pas au bout de nos peines. Il s'agit, cette fois, d'un honnête noceur qui se marie pour avoir un enfant et qui n'en a pas. Il serait plus juste de dire que c'est sa femme, une ingénue, qui se marie pour avoir un enfant. Alors devinez ce qu'elle fait, l'ingénue dont ce serait peut-être le métier d'ignorer les décrets de la Providence ? Elle se donne à un autre pour en obtenir cette maternité impossible à réaliser avec son légitime époux. C'est l'adultère vertueux, une bien charmante variété de l'espèce ! Il est vraiment désolant que l'auteur se spécialise dans ce genre de livre qu'on ne peut couper qu'avec un bistouri. Je comprends bien qu'il tente une œuvre de moralisateur, mais j'ai la terreur du cas de clinique lâché dans la liberté du roman. Est-ce qu'on lit un roman pour savoir comment on ne fait pas les enfants, voyons ?

Double jeu, par Henri Vignemal. Un même amour pour deux sœurs qui successivement se sacrifient l'une à l'autre. Ce beau musicien se laisse prendre tour à tour au piège de la même chair fleurie en deux femmes. Rien de douloureux et de mesquin aussi comme ces rivalité fraternelles qui s'épuisent en coups d'épingles ou en baumes de paroles émollientes capables d'envenimer les plaies les plus bénignes. Cette Eléonore qui attend humblement les restes de Lucie, la sœur coupable, me semble encore moins désirable que celle qui a au moins l'excuse de ne pas savoir ce qu'elle veut... et d'être plus jolie.

La Puce, par Emile Hauton. Une dame du meilleur monde se fait engager à *la Puce*, cabaret montmartrois, pour chanter ses petites compositions. Elle demeure incognito jusqu'au soir où l'amour s'en mêle. Mais son masque ne tombe que sous les baisers du vertueux fiancé, l'auteur du prochain drame applaudi de tout le public. (Vous le connaissez ?) Ce que l'histoire de cette idylle ne nous raconte pas, c'est si la vertueuse fiancée en a attrapé... Mais c'est probable, car un poète de Montmartre, rituellement mal peigné, ne doit pas se laver souvent.

La Cité ardente, par Carton de Wiard. Un grand, très gros roman historique se passant du temps du comte de Charolais. Quand

on songe au labeur que doit s'imposer un auteur soucieux d'intéresser, tout en demeurant à peu près véridique, on frémit. « En vérité, ce peuple ne veut point mourir, » disait un évêque de la vaillante cité de Liège aux prises avec de cruels ennemis et un non moins cruel entêtement chevaleresque. Et l'ardente cité finit par se rendre après avoir causé d'effroyables hétacombes. A quoi bon ! Puisque Liège vit toujours, quoique moins brûlante. Ces choses sont surtout nécessaires pour la gloire des romanciers futurs.

Un Missionnaire, par Raoul Petit. Un paysan perverti par la religion d'état qui apporte à la terre neuve d'Annam les bienfaits de la civilisation. Un tout récent scandale nous apprend que le missionnaire est très souvent aidé par les représentants du gouvernement laïque dans son œuvre de moralisation à coups de bottes. Les hommes se valent... dès qu'ils sont libres d'agir en maîtres d'école.

Marie Lantenin, par G. Voos de Ghistelles. De l'amour tout à fait surnature qu'une pauvre fille dépourvue de tout raisonnement éprouve pour une mère malade. Cette enfant ayant noblement résisté aux diverses tentations suggérées par la misère succombe pour éviter l'hôpital à cette mère bien-aimée qui, si on l'avait consultée, aurait sans doute préféré n'importe quel Hôtel-Dieu au scandaleux faux pas. Extraordinaire mélange de vertueuses nécessités et de chutes. Le pire est que la maman paralytique retrouve sa langue pour maudire sa fille en mourant... trop tard. Et la jeune personne devient folle. Morale pour modistes.

Le Roman de l'Espagne héroïque, par Gaston Routier. Poème exaltant les exploits du héros Chindavinste qui, après ses combats rappelant ceux d'Hercule (j'en excepte, bien entendu, les travaux profanes), se fait moine et conservateur du tombeau de sa femme, la belle Réciberga. A la fin du livre, en guise de préface, une notice bibliographique sur M. Gaston Routier où M. Gaston Deschamps dit des choses.

La Valise diplomatique, par Léon de Tinseau. Dans celle de M. de la Palisse, on met plusieurs incontestables vérités, entre autres un melon et une fausse natte. Dans celle de Jean de Listerolle, il n'y a que du tabac de contrebande, mais ça suffit pour l'empêcher de s'unir aux destinées d'une intrigante du Bosphore. Avec la musique de Claude Terrasse, je crois que ce serait délicieux.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Rollinat : *En errant*, proses d'un solitaire ; Charpentier. — Maurice Rollinat ; *Ruminations ;* proses d'un solitaire ; Charpentier. — G. Pierre : Le *Vrai Rollinat* ; Messein. — G. Jean Aubry : *Essai sur Jules Tellier*, précédé d'une préface de Francis de Miomandre ; Sansot — Philéas Lebesgue : *L'Au-delà des*

Grammaires ; Sansot. — Albert Mockel : *Charles Van Lerberghe ;* « Mercure de France ».

Voici les deux dernières œuvres de *Maurice Rollinat :* **En Errant** et **Ruminations**, proses d'un solitaires, dernières confidences d'un malade et d'un moribond qui sait encore mêler de la littérature à ses sensations les plus sincères. Il espère ainsi « créer » quelque chose, et cette illusion adoucit l'amertume de ses derniers jours. L'immortalité, c'est la religion, le paradis espéré des hommes de lettres. Avoir été sacré grand poète, homme de génie même, par la critique imprudente du moment, et se voir oublié dans une province où on s'est retiré, comme une bête blessée, pour y mourir, c'est d'une cruelle ironie. Mais ce n'est pas injuste : la critique s'était trompée, elle s'est ressaisie. Le poète des *Névroses* ne comprit jamais sa défaveur.

Ses poésies macabres nous paraissent maintenant artificielles et comme une exagération de ce qu'il y a de mauvais dans Baudelaire. Cependant, toute sa vie, Rollinat fut hanté par l'idée de la mort; malade, la vie lui semble une maladie étrange, dont, malgré tout, il voudrait bien ne pas guérir. Ces dernières proses, qui ne forment deux volumes que par le nombre des pages, sont pour nous, qui voulons vivre, faux de ton, dans leur sincérité sans doute. La mort ! Evidemment nous y marchons tous, mais nous voulons cueillir des fleurs, en chemin.

Le titre de l'un de ces recueils est parfait dans sa modestie : *Ruminations.* Ce sont, en effet, des banalités, des développements de pensées sans nouveauté. Parfois des images vivantes ornent ces pages ; Rollinat savait regarder, mais à ses observations se mêle trop souvent une sorte de sensiblerie qui lui fait prêter aux bêtes ses propres sentiments, et même ses vagues rêves d'infini. Une dame écrase à pleins doigts des fourmis sur une table. Indigné, Rollinat propose qu'on écrase aussi la dame. « La nature, dit-il, console de l'injustice des hommes. » C'est flatter la nature. C'est d'ailleurs ce que font tous ceux qui se virent obligés de s'exiler aux champs; ils transposent leur ennui en sérénité, et restaurent, à leur usage, le vieux motif: il n'est de bonheur qu'aux champs. « Il faut, dit-il encore, bénir la solitude rustique, qui, en nous confisquant aux mensonges des hommes, nous rend aux vérités de la nature. » Qu'est-ce que les vérités de la nature? Rollinat eût été sans doute bien embarrassé de l'expliquer.

Rollinat appartient à cette catégorie d'artistes ignorants, pour lesquels l'intuition tient lieu de culture et d'étude. Les secrets de la vie sont en eux, ils vont parler et révéler le mystère. Mais dès que ces sphinx s'expriment en prose, ce n'est plus que *ruminations.* Au reste, les herbes que ce poète des champs rumine le plus volontiers, ce sont celles broutées à Paris. Il y a quelques belles pages sur les femmes et sur l'amour :

Ceux qui ont vécu, écrit-il, dans un mystère connu de leurs seules complices de passion, une vie délicieuse, ceux-là ont trouvé que ni l'art ni la gloire, que rien au monde ne leur avait donné autant de joie, de bonheur intime que l'amour qui fut et qui reste leur bien suprême... ; les choses de l'amour sont encore celles dont notre pensée est la plus curieuse, qui nous tiennent le plus au fond même de l'être, en maladie comme en santé, pour lesquelles on s'afflige le plus de vieillir ou de trépasser, et que, si on gardait sa pleine connaissance jusqu'au bord de son dernier souffle, on regretterait le plus lorsque l'on meurt.

§

M. J. Pierre, dans le **Vrai Rollinat**, fait la critique de la critique. C'est une pieuse besogne ; et l'on sait que les Morts sont tabou. Il y a dans cette plaquette de jolis dessins de Maillaud Mais voici une citation qui libère la critique : M. Georges d'Esparbès écrit naïvement : « J'ai lu les articles qu'on a écrits sur lui (Rollinat) et son œuvre... la presse a été généralement injuste. Je prétends que si l'on n'a jamais *entendu* Rollinat, on ne peut rien en savoir puisqu'on n'a rien ressenti. Pour en parler, il faut l'avoir connu. » Quel est cet écrivain qu'il fallait avoir *entendu* pour le comprendre et pour l'aimer? Peut-être, en effet, a-t-il parlé le meilleur de lui-même ; ses lecteurs le regretteront. Il écrivait aussi, paraît-il, de curieuses musiques ; le prélude inédit qu'on nous donne ici est une singulière suite d'accords, cueillis au vol, qui ne déplaisent pas. Le manque de métier donne souvent l'apparence de l'originalité.

§

Jules Tellier eut, lui aussi, la hantise de la mort,

La sûre guérisseuse et la consolatrice,

mais la crainte résignée, plutôt que la nostalgie, comme l'écrit l'auteur de cet **Essai sur Jules Tellier**, que M. Francis de Miomandre, dans une préface, qualifie de définitif, ce qui est exagéré. Cette petite étude d'une cinquantaine de pages, qui semble avoir demandé beaucoup de travail à son auteur (septembre 1901-décembre 1903), est certes plus littéraire que critique. Je n'aime guère « ces soirs qui tombent sur l'âme frissonnante », et le temps n'est plus où on pouvait lire sans sourire : « sibylline magie d'une voix qui parlerait d'amour à travers le voile de la mort, » et « Tristan Noël, dont le nom évoque à la fois des tristesses fatales et des cloches tintant en l'annonciation de quelque joie advenue ». Sincèrement, c'est trop beau ; et cela monte ainsi jusqu'à l'apothéose finale où l'on voit « l'effigie de bronze... regarder obstinément de ses yeux caves la chute éternelle et douloureuse des feuilles mortes que le vent sème sans cesse aux allées coutumières, restes décolorés de virides vanités ; cendres de passions défuntes, tandis que douloureu-

sement les fûts des troncs se perpétuent en un effort torturé vers la sérénité d'un ciel qu'ils n'atteindront pas ».

Ces luxuriantes végétations littéraires ôtées, il reste de M. Jean Aubry, quand il consent à être simple, quelques pincées de critique précise, quelques proses et quelques vers inédits de Tellier : « Son mal, dit M. Aubry, fut d'avoir trop lu ; il ne prit plus goût aux choses réelles souvent, sinon pour les considérer comme matière à littérature.» « Le monde, disait Mallarmé, est fait pour aboutir à un beau livre.»

Ce fut peut-être aussi le mal de Laforgue :

Tellier! Laforgue! écrit M. de Miomandre, cœurs sceptiques et tendres qui n'auront jamais pour les aimer qu'une foule discrète, recueillie et rare ! Nul depuis Baudelaire ne ressentit aussi douloureusement qu'eux la *pointe* acérée de l'infini.

C'est très juste.

§

L'intuition, semble-t-il, est une des qualités d'esprit de M. Philéas Lebesgue. Cela lui permet de s'échapper, comme il le dit, vers l'**Au delà des Grammaires**, mais parfois trop haut, au-dessus de la linguistique, qui est une science réelle. Cependant, son livre résume bien tout ce qui a été écrit sur la question. M. Philéas Lebesgue est un des trop rares grammairiens, amoureux de la langue française, qui luttent pour qu'on ne la gâte pas maladroitement, sous prétexte de logique et de phonétisme, comme on écrit.

En vérité, dit-il, le français est varié autant que les paysages de France et le clavier de ses touches vocales est infini ; de province à province et de village à village, il s'enrichit d'une gamme nouvelle. Qui donnera le lexique de toutes les formes d'un même vocable à travers l'aire linguistique qu'il parcourt? Quelques-unes seulement sont utilisées et fixées par l'écriture ; le reste fleurit, meurt et se renouvelle indéfiniment.

Voici un chapitre sur le « style », qui ne s'apprend pas. Cependant, il y a des procédés de style qui s'apprennent, et beaucoup d'écrivains estimés n'ont guère que ce talent d'imitation inconsciente et d'assimilation facile.

Voici le « vers libre », qui a, selon M. Lebesgue, « cette supériorité sur l'autre de pouvoir suivre les moindres inflexions et nuances de l'émotion lyrique. Il a pour lui la souplesse, l'imprévu, la vie ; il réalise plus de musique », de la musique « émanée de l'âme directement ». S'imagine-t-on une page de poésie, notée comme de la musique, avec des temps, des blanches et des noires, et toutes sortes de clefs donnant les intonations et les gestes du langage parlé ? La poésie n'est pas seulement de la musique.

Voici d'autres curieux chapitres : Le sexe des mots ; l'âme des sons

vivants ; un essai sur l'audition colorée (1), etc. Toutes ces questions passionnent M. Philéas Lebesgue ; son livre, écrit dans le recueillement, nous est une consolation, à cette heure funeste où des Académiciens s'assemblent pour réformer notre langue à l'usage des futurs petits électeurs des lointaines provinces (2).

§

Un poète nous parle d'un poète. M. Albert Mockel, dans cette petite plaquette sur **Charles Van Lerberghe**, nous dit des choses très fines sur la poésie. C'est de la bonne critique, un peu minutieuse, mais qui met bien en évidence ce que la poésie de l'auteur de *Entrevisions* a de clair et de gracieux.

Elle dort dans l'ombre des branches,
Parmi les fleurs du bel été.
Une fleur au soleil se penche...
N'est-ce pas un cygne enchanté !

Elle dort doucement et songe.
Son sein respire lentement.
Vers son sein nu la fleur allonge
Son long col frêle et vacillant.

Et sans qu'elle s'en effarouche,
La longue pâle fleur a mis,
Silencieusement, sa bouche
Autour du beau sein endormi.

« Poète de l'ineffable, écrit M. Mockel,... le charme de ses vers est unique ; le sentiment dont ils nous pénètrent a une sorte de plénitude heureuse qui console le cœur en appelant l'âme vers la clarté. »

Van Lerberghe, c'est le poète de l'imprécision voulue : la vie pour lui est une vision changeante dont il note les couleurs fuyantes. C'est un pastelliste. Son idéalisme est presque absolu : il n'existe pour lui d'autre réalité que son rêve. Sa poésie : mirages d'un soir d'été.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCES

J. Grasset : *Plan d'une physiopathologie clinique des centres psychiques*. Delord, Boehm et Martial, Montpellier, 1904. — Georges Bourgeois : *Exode rural et tuberculose*. Félix Alcan, 1905.

L'activité de M. Grasset est inlassable. Chaque jour, il étend ses

(1) Je rappelle à ce propos que M. René Ghil vient de donner une nouvelle édition de son *Traité du Verbe* sous le nouveau titre de *En méthode à l'œuvre*, chez Messein. M. René Ghil a eu une réelle influence sur le symbolisme, plus par ses théories « instrumentistes » que par son œuvre réalisée, et qu'il continue à réaliser méthodiquement.

(2) La *Revue Bleue* destine à M. le Ministre de l'Instruction Publique une requête (que signeront, je l'espère, de nombreux littérateurs), lui demandant d'opposer son veto à cette mauvaise réforme.

conquêtes dans l'inextricable maquis qu'était, il y a quelque trente ans, le domaine des centres nerveux. Aujourd'hui, il convie ses collègues et même ses adversaires à dresser le **Plan d'une physiopathologie clinique des centres psychiques.**

Si, dans ces derniers temps,il est classique de dire que les fonctions psychiques ne sont ni localisées, ni localisables dans le cerveau, c'est que le problème a été mal posé.

On pourrait même dire « intentionnellement mal posé », car, en somme, « l'écorce entière est psychique ». Nous voilà en possession d'un territoire qu'il appartient au clinicien de subdiviser.

Il faut apporter à l'étude du psychisme la méthode anatomo-clinique dans toute sa rigueur : bien chercher et dégager le symptôme, bien chercher et isoler la lésion.

Si donc on veut (ce qui est tout l'avenir de la question), dit M. Grasset, appliquer scientifiquement la méthode anatomo-clinique à la localisation des centres psychiques, il ne faut plus prendre en bloc tous les cas dans lesquels il y a des troubles psychiques, et puis montrer qu'à l'autopsie ces cas répondent aux localisations les plus disparates Il faut soigneusement analyser chaque cas clinique au point de vue psychologique, montrer spécialement l'état des sensations et des émotions, l'état du psychisme automatique et inconscient et l'état du psychisme supérieur et conscient ; et ensuite noter les parties de l'écorce cérébrale qui ont été les plus atteintes.

D'ailleurs, des jalons visibles de loin ont déjà été plantés sur la route à suivre, et la main sûre et vigoureuse de M. Grasset n'a pas été la dernière à l'œuvre. N'a-t-il pas mis en lumière, d'une façon définitive et alléchante, comme un roman fait avec de la réalité, l'intensité de cette vie polygonale dont nous vivons tant d'heures de nos jours ?

Le plan que M. Grasset propose et l'analyse psychologique qu'il comporte montrent déjà, pour les centres psychiques, trois groupes primordiaux qu'il est difficile de ne pas admettre : les neurones psychiques sensorio-moteurs (de réception et d'émission), les neurones psychiques automatiques (centres moyen et postérieurs formant le psychisme inférieur), les neurones psychiques conscients (centres antérieurs formant le psychisme supérieur).

Avec un peu de discipline dans l'observation, on arrivera un jour à établir l'atlas des localisations psychiques. Un jour, oui... Mais pas tout de suite. Cela dit pour exciter un peu à la défiance de soi-même tous ceux qu'aujourd'hui talonne la rage de publier n'importe quoi n'importe où. Je ne sais rien de plus alarmant pour l'avenir d'une méthode et pour un progrès quelconque que cette manie qui sévit dans les services et les laboratoires de communiquer à telle Société ou de publier dans tel journal, la moindre supposition et la plus nuageuse hypothèse. Avec un cas, un *seul* cas, il y a des gens qui fe-

raient un volume destiné à bouleverser toute la nosographie... et on s'aperçoit quelquefois, en fermant le volume : 1° que le cas a été mal observé; 2° que l'auteur, pressé de le montrer au public, n'a pas attendu que le malade soit mort (pour avoir les résultats de l'autopsie) ou qu'il soit guéri (pour savoir à quoi a servi le traitement).

§

Le livre de M. Georges Bourgeois, **Exode rural et tuberculose**, est extrêmement intéressant dans son ensemble et dans ses détails. Il nous apporte une vérité dont nous nous doutions, mais dont maintenant nous sommes sûrs; il l'étaie par des documents qui, bien classés, pourront servir à des sociologues, à des philanthropes, à des hygiénistes, à des législateurs qui voudraient bien employer le temps qu'ils ont à perdre, pour trouver peut-être le remède à placer en regard du mal.

Le travail de M. Bourgeois peut se résumer rapidement en ceci : Paris est une ville d'immigration; car le nombre des immigrés forme les deux tiers de sa population globale et augmente d'une façon continue (1.541.645 en 1891; — 1.586.489 en 1896; — 1.694.898 en 1901). Or la tuberculose, qui frappe cruellement Paris, sévit d'une façon toute particulière sur les immigrés. En effet, une statistique d'hôpital portant sur vingt-cinq années montre que la tuberculose produit 46.7 o/o de la totalité des décès, et que, sur l'ensemble des décès par tuberculose, la contribution des immigrés est de **62** o/o.

Voilà le fait. Il est brutal, mais il n'en est que plus éloquent. Les études sociales avaient péremptoirement démontré qu'un des caractères du siècle écoulé avait été la désertion progressive des campagnes vers la ville pour y trouver la misère; l'étude médicale bien conduite montre que c'est aussi pour y trouver la mort. C'était d'ailleurs logique, comme tout est logique dans cette triste affaire. L'état politique et social de la France est à un bout de la chaîne... et la misère et la mort sont à l'autre. La folie humanitaire qui a bouleversé la France et le monde à la fin du XVIII^e siècle a peut-être été mortelle pour notre pays : l'avenir le dira. Mais le présent nous permet d'affirmer qu'elle l'a été rapidement pour le peuple et les malheureux.

Les immigrés paient donc un exceptionnel tribut à la tuberculose. Pourquoi ?

M. Bourgeois envisage trois grandes causes : l'habitation, l'alcoolisme et la profession.

A la place du mot habitation, j'aurais préféré celui de *misère*, qui est plus général que l'autre. Car, s'il est incontestable que le contraste est effrayant entre la plus misérable chaumière de campagne et ces hideuses maisons des quartiers pauvres de Paris; s'il est évident que l'Etat, pour échapper à une ruine scientifiquement inévitable,

trouve moyen d'écraser la population pauvre par son criminel impôt des portes et fenêtres; — il est non moins certain que, si les gens deviennent si facilement tuberculeux et meurent si rapidement dans ces taudis, c'est qu'ils n'ont rien à se mettre dans le ventre pour lutter contre le microbe qui est là, blotti, qui les guette. Et cette misère, qui attend à Paris l'individu assez fou pour quitter sa campagne, elle est due à de multiples facteurs. C'est d'abord le travail qui manque: 1° parce qu'il y a trop de disproportion entre le nombre des postulants et la quantité de besogne à faire; 2° parce que le travail des villes, presque exclusivement industriel, devient de moins en moins sûr par suite des menaces perpétuelles de grèves et de l'exode des capitaux à l'étranger. — Puis c'est la fainéantise qui vient, encouragée: 1° par les utopies politiques qui circulent, grâce auxquelles on peut espérer avoir d'autant plus d'argent qu'on fera moins d'efforts; 2° par le *droit* à l'assistance qui, de simple moyen électoral, est devenu une théorie redoutable, car elle supprime la charité chez les riches et la prévoyance chez les ouvriers. Enfin cette fainéantise qui fait chez les *travailleurs* (!) des progrès si prodigieux est la conséquence de l'envahissement de la classe ouvrière par l'*exercice* de la politique, qui, de *science* qu'elle était auparavant (et science d'un maniement si délicat et d'une texture si compliquée, puisqu'elle est l'aboutissant des sciences biologiques, historiques et sociales), est devenue, non pas un sport pour les oisifs, mais une sorte d'intoxication où tant de gens se ruent... et y oublient non seulement la tranquillité de leur vie, mais aussi les exigences du métier qui pourtant nourrissait la maison.

C'est là qu'intervient l'autre grande cause, peut-être aujourd'hui la plus puissante : l'alcoolisme. On peut dire que, quand on veut, le détournant de sa vie normale de travail, faire faire de la politique à un peuple d'esprit aussi sain, aussi tranquille que celui des campagnes de France, c'est par l'alcoolisme qu'on le mène... et c'est à la misère et à la tuberculose qu'on le conduit. Le Français n'a pas bu tout seul : on l'a fait boire. Il vote mieux quand il est saoul. Et maintenant il boit. Il boit presque autant que les professionnels du genre, Anglais et Scandinaves; il boit surtout dans les villes, là où il y a le plus de cabarets et là, aussi, où il est le plus misérable. Et quand l'alcoolisme s'installe, fatalement la tuberculose suit. Elle suit tellement que Jacquet a pu prouver que, sur 17 tuberculeux, 16 étaient alcooliques, et que Plicque a pu soutenir, avec raison, que l'alcoolisme jouait *un rôle plus actif que la contagion*. Tous les travaux publiés sur la question sont d'une unanimité effrayante... et monotone. Oui, c'est effrayant; effrayant comme la maladie lente, comme le mort à l'affût... Mais ce qui l'est davantage, c'est qu'à l'heure où, comme les chiens qui hurlent à la peur mystérieuse, tous les politi-

ciens se lamentent sur les ravages de la tuberculose qui tue les gens et sur l'alcoolisme qui les affole... ou les châtre, les hommes qui, dit-on, gouvernent n'ont pas osé supprimer un seul cabaret.

Quel rôle joue la profession à côté des deux autres grands facteurs qui précèdent : l'alcoolisme et la misère ? Bien petit, en vérité, quoique réel. A celui-là tout au moins chaque jour apporte un remède nouveau, car peu à peu s'introduit dans tous les métiers un souci hygiénique plus prononcé. Il y a là une préoccupation nouvelle qui fait son chemin.

Mais ce que je voulais dire ici, à propos du livre de M. Georges Bourgeois, qui est excellent, je le répète, mais qui aurait dû l'inscrire en conclusion générale, c'est que, *en dépit des efforts de la médecine et de l'hygiène, la tuberculose, tributaire surtout de la misère et de l'alcoolisme, ne fera, comme les deux causes dont elle naît, que progresser en notre pays de France*, car elle est, comme la misère et l'alcoolisme, une maladie des temps où nous sommes, et qu'on ne pourra lutter contre elle que lorsque ces temps seront révolus.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS COLONIALES

Paul Doumer : *L'Indo-Chine française (Souvenirs)*, in-8, Vuibert et Nony. — Gervais-Courtellemont : *Voyage au Yun-nan*, Plon et Nourrit. — La Réforme de l'orthographe et les Coloniaux. — Memento.

M. Paul Doumer, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, a fait paraître aux environs du jour de l'an, chez Vuibert, et Nony, un fort volume in-8° intitulé **l'Indo-Chine française (Souvenirs)**.

La lecture de cet ouvrage m'a laissé fort perplexe. Est-ce un autopanégyrique écrit en prévision des prochaines élections ? Est-ce la tentative littéraire d'un politicien candide, ou bien, tout simplement, un livre d'étrennes à l'usage des enfants sages ? Difficile de se prononcer.

Lorsque M. Doumer, au terme de son proconsulat en Indo-Chine, revint en France, il fit imprimer aux frais de la Colonie et généreusement distribuer dans la métropole un *Rapport sur la situation de l'Indo-Chine*. L'idée directrice de ce rapport était quelque peu tendancieuse. Elle visait, en effet, à établir qu'avant 1897 notre œuvre colonisatrice en Extrême-Orient équivalait au néant et qu'en 1901, après cinq années de l'administration de M. Doumer, un monde nouveau était sorti de terre, monde d'une richesse inouïe, le plus beau fleuron de la France impériale.

Au demeurant, abstraction faite des exagérations et des statistiques faussées, le rapport contenait d'utiles renseignements, et il constitue

encore, à l'heure actuelle, le meilleur document bibliographique sur l'Indo-Chine.

Ce rapport datait de 1901. L'auteur y affirmait sans la moindre gêne son génie. Les *Souvenirs*, que la préface nous dit avoir été rédigés en 1903, contiennent la même affirmation portée au cube. C'est l'hyperesthésie du moi la plus admirable qui se puisse imaginer.

M. Doumer ignore Stirner. M. Doumer ignore Nietzsche et Henri Albert. M. Doumer proclame: « Doumer est Dieu et je suis son prophète! »

Dans son avant-propos, il se croit tenu de longuement expliquer pourquoi il a daigné accepter la vice-royauté d'Indo-Chine. L'intérêt supérieur de la République, la prospérité et la conservation de la Patrie sont mises en cause.

Ces explications assez casuistiques ressemblent à des excuses que personne ne réclamait.

Puis, c'est le voyage de Paris à Saïgon : Marseille et l'activité de ses quais (en passant, M. Doumer flétrit le droit de grève et ses abus), le canal de Suez (« des enfants courent le long de la rive en » agitant de petits drapeaux tricolores. Cela réjouit les yeux et fait » chaud au cœur. ») Singapour, la mer de Chine et la classique mousson, puis, l'arrivée à Saïgon : « Saïgon, c'est vivant, propre et » coquet..... la chaleur s'impose à l'attention..... il va falloir prendre » contact avec les hommes et les choses... »

Le Héros s'installe au Walhalla.

Enfin, c'est, compliquée d'anecdotes, de descriptions, une longue promenade à travers l'Indo-Chine. Nous assistons à l'élaboration du programme de construction des voies ferrées, à la savante organisation de la machine à pressurer l'Annamite, des douanes et régies; tout cela est parfait.

Mais, vraiment, M. Doumer devrait renoncer à la littérature. Qu'il s'écrie à la Chambre, lorsque M. Jaurès proteste contre les crimes tsaristes : « Il est des paroles que cette enceinte ne saurait entendre! » cela est bien ; mais, qu'il veuille nous dépeindre les ciels d'Extrême-Orient qu'il ne regarda jamais, ou nous expliquer l'âme annamite à laquelle il n'a jamais rien compris (sinon qu'elle est « travailleuse ») cela est trop.

Qu'il ne nous parle pas d'Angkorwat, qu'il ne nous dise pas que les tombeaux des empereurs d'Annam rappellent Versailles. C'est trop idiot.

Mais qu'il nous raconte (page 181) qu'il a dompté des centaines de chevaux annamites, et nous nous réjouirons. Et même nous admirerons « comment, en changeant de cheval, il a fait assez régulièrement « des traites journalières de 110 à 120 kilomètres, sans excès de fati-

« gue, et dû à ces excellentes petites bêtes (les chevaux) d'être deve-
« nu d'une mobilité légendaire parmi les indigènes. »

En somme, ces *Souvenirs* constituent une superfétation. Le rapport de gestion publié en 1901 était un document *pro domo*, mais, c'était un document, partant, une valeur. Ce nouvel ouvrage n'est rien : de la mauvaise littérature, et c'est tout. Le mémorial de Sainte-Hélène, plus modeste, parut après la mort du Héros. Les souvenirs de M. Doumer eussent gagné peut-être à n'être que posthumes.

Matériellement, l'ouvrage est de faux luxe, et les nombreuses images assez mal venues ne sauraient donner une exacte impression du réel talent de Georges Fraipont.

Le *Courrier Européen* du 20 janvier dernier a retrouvé dans la *Kölnische Zeitung* un assez joli jugement (d'Emmanuel Arène, je crois) sur M. Doumer, paru jadis dans *le Figaro :* « l'esprit d'un hanneton dans un corps de sauterelle. » Je le cite à titre purement documentaire.

§

Pour mémoire, je dois citer **le Voyage au Yun-nan** publié chez Plon par M. Gervais-Courtellemont. Il a dû, en effet, être déjà rendu compte de cet ouvrage dans une rubrique voisine de celle-ci. Ce qui importe, au point de vue colonial; c'est l'opinion de l'auteur sur le Yun-nan. Ce pays, depuis des ans, est considéré comme l'une des grandes voies d'entrée et de pénétration dans la Chine centrale. Cette considération a dicté l'entreprise de construction du chemin de fer de Hanoï-Haïphong à Laokay et de Laokay à Yun-nan-sen. Le but poursuivi n'est-il pas vain et le Yun-nan pourra-t-il être un jour mis en valeur et fournir quelques dividendes aux capitaux engagés dans le chemin de fer? C'est là une question fort controversée. Les premiers ingénieurs et géologues qui l'explorèrent officiellement ont déclaré que son sous-sol était d'une richesse inouïe, et le Musée de l'Ecole des mines à Paris possède de nombreux échantillons de ce sous-sol. Par contre, M. François, qui fut longtemps consul général à Yun-nan-sen, a maintes fois affirmé que le Yun-nan était un pays sain, mais pauvre, et que le chemin de fer de Laokay n'en tirerait qu'un trafic commercial minime et en tout cas tout à fait disproportionné avec les sacrifices consentis. M. Gervais-Courtellemont nous apporte une nouvelle appréciation. D'après lui, le Yun-nan est un pays appauvri, ruiné par la guerre, mais que la paix et nos entreprises doivent à brève échéance régénérer. Acceptons-en l'augure..... mais, sous bénéfice d'inventaire.

§

La Dépêche coloniale du 10 février dernier a consacré un important article à la *Réforme de l'orthographe* envisagée au point de vue

colonial. Le rédacteur de cet article estime « qu'il y a un véritable intérêt national à rendre notre langue plus facile à apprendre, et par suite à la débarrasser des mille difficultés qui en hérissent l'étude ». C'est là une manière de voir assez répandue aujourd'hui. Mais n'est-ce pas là oublier qu'une langue vivante est une construction organique d'où l'on ne peut opérer un retranchement sans en altérer la vie ? Ceci, au point de vue général. Et au point de vue utilitaire de notre expansion économique, qui nous fera jamais croire que la suppression d'une *n* au mot *honneur* fera vendre à la côte d'Afrique un mètre de plus de cotonnades de Rouen? Par tout le monde, du Transvaal à la Nouvelle-Zélande, de la Côte d'Ivoire à la Mandchourie, on trouve installés des Levantins, dont personne ne sait la langue et qui, eux, écorchent toutes les langues et tous les idiomes. Et ces Levantins *font des affaires*, s'enrichissent. Mais ce sont là conceptions fausses. Pas plus qu'un article de loi dégrevant les familles nombreuses ne fera faire plus d'enfants à la bourgeoisie malthusienne qui restreint à bon droit sa progéniture, pas plus les réformes grotesques des faux linguistes n'augmenteront le rayonnement extérieur de notre influence. — Moins de mots et de corrections abstraites et un peu plus d'action.

§

Memento. — La *Deutsche Kolonialzeitung* du 19 janvier 1905 a publié une « vue d'ensemble sur l'état des colonies françaises en 1904 ». C'est un jugement exact et impartial de nos réalisations coloniales à ce jour.

— Le *Bulletin du Comité de l'Asie Française* de janvier contient une communication intéressante de M. Brenier sur le commerce anglo-chinois et le commerce franco-chinois. L'auteur, après avoir dépouillé les chiffres des *Returns of trade and trade Reports* de sir Robert Hart, établit que la part de l'Angleterre et de son empire dans le commerce chinois n'atteint pas le pourcentage de 83 p. 100 affirmé par lord Curzon à la Chambre des Communes en mars 1898, et que la part à faire à la France et à l'Indo-Chine doit être sérieusement majorée.

— Le *Morning Post* de Londres a publié, en janvier, un long article tendancieux sur le chemin de fer éthiopien, entreprise internationale. L'auteur préconise l'entente étroite des intérêts français et anglais, et aussi la création d'une autre route de Harrar à travers le Somaliland anglais.

— Enfin, les *Archives diplomatiques* de janvier contiennent le texte de la Convention conclue à Paris le 13 février 1904 entre le gouvernement de la République Française et le gouvernement de Sa Majesté le roi de Siam, convention ratifiée à Paris le 9 décembre 1904, et approuvée par les Chambres françaises et promulguée par décret du 14 décembre suivant (*Journal officiel* 16 décembre 1904).

CARL SIGER.

de la catastrophe; on peut citer, parmi les autres manuscrits sur parchemin, qui survivent, mais mutilés : la *Divina commedia; Rime*, de Pétrarque ; *Femmes célèbres*, de Boccace ; *De consolatione*, de Boèce, etc. Quant aux manuscrits sur papier, on imagine aisément quel fut leur sort.

Les manuscrits français, qui, suivant M. Renier, « formaient le groupe le plus riche et le plus intéressant... que possédât l'Italie » ont été de tous les plus endommagés, ceux en vers particulièrement, comme le *Roman de la Rose*, le *Roman de Florimont*, le *Livre du chevalier errant*, de Thomas de Saluces, le *Procès du banny à jamais du jardin d'amours*.

Les manuscrits en prose ont un peu moins souffert. « On ne m'en voudra pas, ajoute M. Renier, si je sors avec un soupir de satisfaction de cet hôpital, qui ressemble à un cimetière. » Cependant, une heureuse fortune a voulu qu'un de ces manuscrits les plus précieux : les *Très belles Heures de Turin* ait été reproduit, en entier, par l'héliogravure, un peu avant l'incendie, et publié par M. le comte Paul Durrieu en une édition luxueuse, à l'occasion du cinquantenaire de l'entrée de M. Léopold Delisle à la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit fut enluminé pour le duc de Berry, puis passa dans les mains d'un prince de Bavière, comte de Hainaut, qui le fit terminer vers 1417, peut-être par van Eyck jeune, les miniatures françaises pouvant être attribuées à Beauneveu.

L'incendie de Turin a eu en Belgique une particulière répercussion. Le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique décida d'inviter en 1905, à l'occasion de l'exposition de Liège, les bibliothécaires et archivistes de tous les pays en un congrès international, où l'on discutera les moyens les plus propres à reproduire les manuscrits, médailles, livres uniques, pour obvier à l'éventualité de leur destruction; il se réunira à Liège, dans le courant du mois d'août 1905.

On a vu que les manuscrits de Pétrarque avaient le moins souffert du feu ; ce fut une satisfaction pour les nombreux admirateurs, qui fêtèrent l'anniversaire de sa naissance, laquelle eut lieu, à Arezzo, le 20 juillet 1304. D'intéressantes publications ont signalé cette solennité. Parmi les principales, il convient de mentionner le volume édité par la Societa storica lombarda : *Petrarca e la Lombardia* (Milan, 1904), dont le frontispice en couleurs représente le poète dans son studio d'après une miniature de la Bibliothèque Trivulce, et qui contient des indications sur les manuscrits de Pétrarque existant aux bibliothèques Ambrosienne, Melzi, Trivulce, Visconti, etc.

Plus somptueuse encore est la publication du *Codice Orsini-da Costa delle Rime e dei Trionfi...*, préfacée par D. Ciampoli (Rome, Danesi, 1904,). Ce manuscrit, dit M. de Nolhac dans la *Chro-*

nique des arts (14 janvier 1905), provenant de la maison Orsini, et que possède M. da Costa, ministre du Brésil à Rome, ne date que de 1476, postérieur de 102 ans à la mort de Pétrarque; il est décoré de miniatures en grisaille rehaussée d'or. On y remarque surtout deux portraits en pied, entièrement nus: un jeune homme aux cheveux bouclés, lauré et présentant une torche enflammée, une jeune femme à la chevelure flottante, et tenant une écharpe par coquetterie, non par pudeur. Ainsi les Italiens du quattrocento défiguraient, comme à plaisir, l'amour chaste de Pétrarque et de Laure.

A ce propos, il ne sera peut-être pas inutile de signaler que, dans le volume *Artisti, Letterati, Scienzati* de la collection Custodi (Bibl. nat., ms. ital. 1571), M. Lucien Auvray a retrouvé deux feuillets égarés d'un manuscrit du *Canzoniere* de Pétrarque, datant du milieu du XV^e^ siècle, comptant 29 lignes à la page avec titres en lettres d'or. A quel manuscrit de luxe appartiennent ces deux feuillets, où les poésies de Pétrarque se suivent dans un ordre très insolite?

Dans un autre ordre d'idées, on annonce que la Bibliothèque Vaticane autorise désormais la communication des manuscrits musicaux composant le répertoire de la Chapelle Sixtine, et qui datent du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle ; que M. Anatole Le Braz a fait don à la Bibliothèque universitaire de Rennes de 27 manuscrits de mystères bretons, dont quelques-uns transcrits par M. Luzel, le regretté barde-archiviste d'Armor, et que le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale conserve désormais, grâce à M^me^ Zola, les manuscrits autographes de son mari, sauf celui de *Nana*, qui n'est représenté qu'en épreuves.

§

Le cabinet des **Estampes** de la Bibliothèque Nationale a reçu de de M^me^ Fantin-Latour 180 lithographies en états admirables, qui, ajoutées à celles qui les avaient précédées, constituent l'œuvre complet du grand artiste, étudié ici même par M. Charles Morice. Certaines de ces planches ont été redonnées par des amis, comme M. Lascoux à Fantin, qui ne les possédait plus; plusieurs sont les épreuves mêmes du Salon. On y voit des indications d'imprimerie (*Les Baigneuses*, Hédiard, 38), des épreuves *après correction* (*Evocation de Kundry*, Héd., 142), des essais (*Duo des Troyens*, Héd. 117; *à Johannes Brahms*, Héd., 153), des reports (*Dernier thème de Robert Schumann*, Héd., 119), etc.

L'exposition récente d'une centaine de lithographies en noir et en couleurs de Toulouse-Lautrec, au musée du Luxembourg, rappelle l'attention sur le don magnifique que fit, le 14 février 1902, au cabinet des Estampes, M^me^ la comtesse de Toulouse-Lautrec en mémoire de son fils. Ainsi 371 lithographies originales vinrent témoigner

M. Pearson — n'ont perdu aucune occasion d'étendre leur « système » de journaux politiques jusqu'à devenir propriétaires d'un ou de plusieurs organes dans la plupart des grands centres du pays.

Les journaux de M. Harmsworth — en partie des entreprises nouvelles, en partie des journaux achetés et transformés — sont les suivants : à Londres, le *Daily Mail*, les *Evening News*, le *Daily Mirror ;* dans les provinces : *Leeds Mercury*, le *Manchester Courier* et le *Glasgow Record*. M. Pearson est, à Londres, propriétaire du *Standard*, du *Daily Express*, du *Sun*, de *Saint-James Gazette*, à Birmingham de la *Gazette* et de *l'Evening Despatch*, des *Leicester Evening News* et du *North Mail*, dans lequel a été réuni le *Newcastle Leader*. Partout où un journal vieux et respectable a des difficultés d'ordre financier par suite d'une administration mauvaise ou d'une politique impopulaire, une de ces maisons est prête à l'acheter, le reconstruire et lui inculquer le nouveau journalisme commercial qui lui rendra une vitalité durable. On ne s'est pas encore rendu clairement compte de la portée politique du mouvement. La plupart des journaux des deux maisons sont conservateurs en politique par des raisons que l'on comprendra d'après ce que j'ai dit plus haut. M. Harmsworth, cependant, fait paraître deux journaux libéraux, le *Leeds Mercury* et le *Glasgow Record* et un des journaux de M. Pearson, *The Sun*, appartient également en nom à la politique libérale.

§

Beaucoup des écrivains qui se firent connaître en ces dernières années furent en même temps des fonctionnaires. M. Huysmans était, quand il prit sa retraite, sous-chef de bureau à la direction de la sûreté générale et, récemment encore, M. Courteline, à la direction des cultes, s'initiait aux mystères de l'administration ecclésiastique. Il en reste d'autres. Le **Petit temps** en fait cette énumération bienveillante :

A tout seigneur... Voici, à l'Arsenal, M. José-Maria de Heredia, conservateur en chef. Le grand poète y surveille d'importants services, car la vieille bibliothèque nécessite des classements nombreux et difficiles. Il y possède son logement — avec jardin — qui est plein de souvenirs historiques, et y travaillerait dans la paix absolue si certain tramway redoutable ne semblait sans cesse vouloir tomber à travers ses fenêtres. Sous les ordres de M. de Heredia, plusieurs écrivains ont le titre de conservateur adjoint : à leur tête, M. Eugène Muller, dont *la Mionnette* fut autrefois en vogue : M. Gaston Schefer, que joua la Comédie-Française; M. F. Funck-Brentano, qui publie des romans historiques documentés et attrayants; M. André de Lorde, le terroriste attitré de quelques théâtres dramatiques, professionnel des pièces rapides en deux coups de poing dans l'estomac.

M. Salomon Reinach, membre de l'Institut, est conservateur du musée de Saint-Germain, et M. Edmond Haraucourt passa l'an dernier du musée de sculpture comparée du Trocadéro au musée archéologique de Cluny qu'il aura bientôt tout à fait reconstitué. A Galliéra, M. Eugène Delard a remplacé récemment M. Charles Fromentin, littérateur resté d'ailleurs fonctionnaire. M. Eugène Delard écrit d'aimables pièces, genre gai, et l'Odéon

donne en ce moment, certains soirs, *la Cage*, qu'il confectionna dans ce lieu charmant.

A la bibliothèque Mazarine siège M. Armand d'Artois, dont les œuvres de romancier et d'historien sont connues, autre dramaturge que l'Odéon représenta plusieurs fois avec succès. Et voici, à la Bibliothèque Nationale, M. Jules Troubat, l'ancien collaborateur de Sainte-Beuve, qui, malgré ses soixante-cinq ans passés, vient chaque jour des hauteurs de Montparnasse, et collectionne, classe, avec un zèle méritoire, modèle des bibliothécaires. Préposé à la garde de la bibliothèque du sous-secrétariat des postes et télégraphes, voici M. Albert Cim ; au musée pédagogique, M. Adenis, tous journalistes ou littérateurs qui reprennent souvent et volontiers leur plume.

Quelques écrivains connus sont même d'influents chefs de bureau. Ils ont satisfait jadis aux examens réglementaires, tout comme les jeunes bibliothécaires cités plus haut, tout comme par exemple M. Maxime Formont, l'auteur de romans appréciés, qui a le titre d'attaché à la bibliothèque Mazarine. A l'instruction publique. M. Raoul de Saint-Arroman, qui mit à la scène plusieurs œuvres d'Emile Zola, est chef du bureau des missions et sociétés savantes, et M. Auguste Générès, auteur dramatique applaudi, est chef du bureau de l'enseignement supérieur. A la direction des beaux-arts, M. J. Berr de Turique, que le Palais-Royal et le Vaudeville viennent de jouer simultanément, est chef du bureau des monuments historiques, et M. Eugène Morand, l'un des auteurs de *Grisélidis*, est conservateur du dépôt des marbres de l'Etat.

Les collections de la ville de Paris, au Petit-Palais des Champs-Élysées, sont confiées à plusieurs de nos confrères que dirige M. Georges Cain, le conservateur très érudit de Carnavalet. Ce sont notamment : MM. Henry Lapauze, Chasseigne de Néronde, Yvanhoé Rambosson. Au Sénat, un doux et bon poète, M. Albert Mérat, catalogue avec conscience volumes et documents. A la bibliothèque de l'Ecole des beaux-Arts, M. Albert Dayrolles, critique musical, avait pour conservateur adjoint M. d'Ardennes de Tizac, en littérature Jean Viollis, poète et romancier de talent ; mais depuis peu Jean Viollis a de l'avancement : il est aujourd'hui conservateur du musée Cernuschi.

§

De quoi est morte Madame, la célèbre « Madame se meurt ! Madame est morte » ! Le docteur Ox dit à ce propos dans le Matin :

Les contemporains croyaient qu'elle était morte empoisonnée. Ils désignaient même l'empoisonneur, le chevalier de Lorraine, qui avait versé le poison dans un verre « d'eau de chicorée ». Il était déjà de mode, à cette époque, d'attribuer à l'empoisonnement les morts mystérieuses et inexpliquées. Vers le milieu du siècle dernier, Littré, s'instituant l'expert de cette cause célèbre, crut pouvoir affirmer que Mme de Sévigné, Saint-Simon et les autres n'étaient que des mauvaises langues. Cruveilhier venait de décrire « l'ulcère perforant des jeunes femmes ». Rapprochant de la description de Cruveilhier les symptômes observés par les témoins de la mort de Madame et les résultats de l'autopsie, Littré conclut que l'hypothèse de l'empoisonnement était inadmissible et que Madame était morte de mort naturelle, par péritonite aiguë, consécutive à la perforation d'un ulcère de l'estomac.

Ce diagnostic, qui paraît fort bien déduit, n'est pas accepté par M. Laignel-Lavastine. « Péritonite aiguë, je l'accorde, dit-il ; par perforation, je ne le conteste pas. Mais ce n'est pas l'estomac, c'est l'appendice qui s'est perforé. Littré ne connaissait pas l'appendicite : il n'y a pas plus pensé que les médecins de Madame. Mais, nous, nous savons aujourd'hui que la cause la plus ordinaire des péritonites foudroyantes est l'appendicite. Donc, Madame doit être morte d'une péritonite appendiciteuse.

Le docteur Ox cependant n'est pas de cet avis. Sa conclusion est que les contemporains de la princesse pourraient bien avoir eu raison

§

Il y a des gens qui n'aiment pas leur nom. Ils demandent la permission d'en changer. Le *Petit Journal* donne là-dessus des détails amusants :

Un juge de paix de Niort, M. de Saint-Marc, a eu l'idée curieuse (c'était, à la vérité, une sorte de travail de bénédictin) de dresser l'état des personnes qui ont fait modifier leur nom patronymique depuis 1871. Bien que sa publication n'aille actuellement que, jusqu'à 1880, la liste est abondante, beaucoup plus vaste qu'on ne le croirait à première vue.

Cet état ne laisse pas d'être instructif, et piquant. Tous les noms propres ont été, originairement, significatifs. Pour beaucoup d'entre eux, le sens s'est peu à peu perdu. Mais de gaillards sobriquets ont traversé les siècles.

Nombre de demandes, on le constate, sont formées par des descendants, à la fin révoltés, de familles qui avaient eu une longue patience.

Ainsi M. Pétard, clerc de notaire, prie qu'on l'autorise à s'appeler désormais *Pérard*. Un honorable passementier s'ingénie à ce qu'on lui permette de modifier son nom, désagréable par l'idée qu'il implique, en celui de *Cossu*, qui est plutôt flatteur. Il ne faut pour cela que la suppression d'un *c* et l'addition de deux *s*. M. Mascarade, publiciste, trouve son nom un peu trop gai et réclame le droit de le changer en *Marcade*. M. Salaud, coutelier, estime que ce vocable nuit à son commerce et ambitionne de s'appeler *Jouanne*. M. Chameau, pharmacien, aime mieux le nom douceureux de *Bonneau*.

Plusieurs demandes sont adressées par des personnes répondant légalement au nom de *Cochon*. J'en trouve bien une bonne douzaine, dont on s'imagine l'ennui exaspéré.

Il y a pourtant l'exemple d'un haut personnage, portant ce nom, et qui n'en rougit point, le conventionnel Cochon, membre du Comité de salut public et, plus tard, ministre de la Police et sénateur. Il signait même très lisiblement, comme par une sorte de coquetterie, contrairement à l'habitude. J'ai pu m'en assurer, ces jours-ci, en rencontrant sa signature, parfaitement écrite, au bas d'un passeport accordé à M. de Chateaubriand.

M. Lampe demande à s'appeler *Ritter ;* M. Taillefesse souhaite de se nommer *Taillefer*, M. Cheval, bibliothécaire, troque son nom équestre pour celui de *Semery*. M. Catin, miroitier, ne veut plus être que *M. Cottin*, et M. Saligot, négociant, que *M. Picaut*.

M. Cimetière s'afflige d'un nom trop mélancolique et il lui plairait mieux

de s'appeler *Euverte;* M. Crotte, négociant en vins, se transforme en *M. Julien;* M. Rapine, qui est avoué, suppose que de vieilles plaisanteries classiques nuiraient à l'exercice de sa profession et entend se dénommer *Eymard.*

M. Filou, négociant, réfléchit que son nom n'inspire pas confiance et, moins pittoresquement, s'appelle *Marcou.*

Je passe sur des noms d'un poids encore plus lourd, par ce qu'ils ont de graveleux et dont les titulaires ont aspiré à se débarrasser.

Je ne sais pourquoi, par exemple, M. Mérovée, qui détient un nom on ne peut plus historique (les plus nobles familles ne remontent qu'aux croisades), a voulu s'appeler simplement *Ribière.* C'est un peu déchoir!

Quelquefois, il s'agit d'un nom qui était insignifiant en lui-même, avant qu'une cause célèbre ne le rendit insupportable.

Tel fut le cas de la famille Dumollard, qui ne se soucia pas d'évoquer le souvenir d'un assassin fameux et qui demanda à s'appeler *Brouillet.*

Souvent aussi, le nom de famille, qui n'est qu'un prénom, semble insuffisant. Il y en a nombre d'exemples. Tel le cas de M. Jean, limonadier, mais il ne me paraît pas beaucoup gagner au change, car il ne réclame que le droit de se nommer *Martin.*

M. Pierre, propriétaire, forme une demande pour s'appeler *Castex;* M. Michel veut s'appeler *Dansac* et M. Irénée, clerc de notaire, *Dressort;* M. Georges, chef de gare, plus ambitieux, sera désormais *M. Beneveu-Castela,* et M. Paul, propriétaire, *M. Houvier.* C'est encore M. Thomas qui désire être *M. Moret.* Chacun son goût.

Il y a des noms pires que les plus drôles cités ici. Le Bottin en contient encore quelques-uns d'extraordinaires.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre Antoine : *L'Amourette,* comédie en trois actes, de M. Pierre Véber; *les Manigances,* comédie en un acte, de M. Alfred Athis; *les Experts,* comédie en un acte, de M. Bénière (3 février). — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Angelo, tyran de Padoue,* drame en trois journées et cinq parties, de Victor Hugo (7 février). — Œuvre : *La Fille de Jorio,* tragédie pastorale en trois actes, de Gabriele d'Annunzio, traduction de M. Georges Hérelle (8 février).

M. Pierre Véber a écrit des comédies meilleures que **l'Amourette**. Le premier acte de cette pièce, vif, élégant, était agréable, mais M. Pierre Véber ne s'est malheureusement pas soucié, dans la suite, d'en maintenir le ton. Les plaisanteries du second acte sont quelque peu faciles, et il en est qui ne sont pas très neuves. La brusquerie de certains revirements, vers la fin de la pièce, a de quoi surprendre les auditeurs. Un caractère est assez heureusement esquissé, dans *l'Amourette,* celui de Laverton, père autoritaire et furibond, fort mauvais éducateur, bien entendu, et M. Pierre Véber démontre spirituellement toute l'immoralité des livres dont les parents vertueux permettent la lecture à leurs filles, l'immoralité de *l'Abbé Constantin,* l'immoralité du *Paroissien romain.*

L'Amourette a d'excellents interprètes : Mlles Méry et de Villers, MM. Antoine, Francès, Vargas, Mosnier, Capellani.

M. Alfred Athis nous conte, avec esprit, une petite aventure assez divertissante. L'intrigue des **Manigances** est simple : Victor, pour se marier, voudrait bien abandonner Charlotte, sa maîtresse, mais Victor est bon ; il lui répugnerait de savoir Charlotte, qu'il a tant aimée, sans asile, sans secours ; il faut qu'il la sauve des mauvais hasards de la vie, et il la confie à son ami Marcel, qui, depuis longtemps, éprouve pour Charlotte une ardente sympathie. Victor et Marcel sont enthousiastes du plan de vie qu'ils ont imaginé pour Charlotte et pour eux deux. Et pourtant ce plan ne se réalise pas. Charlotte est fine ; elle déjoue les projets de l'amant et de l'ami : Victor ne se mariera pas et Marcel ne deviendra pas l'amant de Charlotte.

La petite comédie de M. Alfred Athis, parfois spirituelle, parfois sentimentale, un peu méchante, est conduite avec une aimable dextérité. Elle est toujours pleine de tact, et on l'écoute avec un réel agrément.

Mme Jeanne Lion, MM. Signoret et Bonarel jouent *les Manigances* avec talent.

En écoutant **les Experts**, de M. Bénière, on ne peut se défendre de songer aux petits chefs-d'œuvre de M. Georges Courteline ; et cela est tout à la louange de M. Bénière. M. Bénière n'aime pas beaucoup les experts : d'après lui, ils s'entendent fort bien entre eux pour duper les plaideurs, quels qu'ils soient ; ils ne traitent pas mieux le patron que l'ouvrier.

Le dialogue de M. Bénière est plein de verve ; ses traits d'esprit ne sont pas toujours d'une extrême finesse, mais ils ne sont jamais grossiers. La comédie est habilement composée, et elle est en somme vraiment divertissante.

Elle est jouée avec entrain par MM. Degeorge, Bonarel, Saverne et Bernard.

C'est le 28 avril 1835, à la Comédie-Française, que fut représenté pour la première fois **Angelo, tyran de Padoue**. Victor Hugo avait écrit le drame en dix huit jours, du 2 au 19 février 1835. Mlle Mars y joua la Tisbe, Mme Dorval Catarina Bragadini, Beauvallet, Geffroy et Provost Angelo, Rodolfo et Homodei. Le 18 mai 1850, Rachel, lasse, sans doute, d'illustrer les pauvretés de Latour de Saint-Ybars ou de Legouvé, s'essaya dans le rôle de la Tisbe ; elle était entourée de sa sœur, Rébecca Félix, de Beauvallet, de Maillart et de Maubant. Le succès d'*Angelo* ne fut très grand ni en 1835 ni

en 1850, et, depuis cinquante-quatre ans, il n'avait reparu sur aucun théâtre de Paris.

En 1837, Mercadante donna à Milan un opéra intitulé *il Giuramento*, dont le livret rappelait beaucoup *Angelo*, et qui fut joué au Théâtre Italien de Paris en 1858. Plus tard, Arrigo Boïto — qui, en cette occasion, prit le pseudonyme de Tobia Gorrio — tira d'*Angelo* un nouveau livret d'opéra. Il changea les noms des personnages, développa certaines situations et en modifia d'autres; il intitula son adaptation *Gioconda*, et Amilcare Ponchielli la mit en musique. L'opéra de Ponchielli fut représenté à Milan en 1876, et, aujourd'hui, il est célèbre dans toute l'Italie — je ne sais trop pourquoi, car il est assez terne — mais je ne crois pas qu'il ait jamais été représenté en France.

En somme, *Angelo* est le moins connu des drames de Victor Hugo. Il n'en est pas, peut-être, où il ait plus clairement subi l'influence des dramaturges espagnols : car si Victor Hugo, dans son théâtre, rappelait des écrivains antérieurs, ce serait Calderon ou Lope de Vega bien plutôt que Shakespeare. Ne serait-ce pas, d'ailleurs, dans la pensée de rendre un discret hommage à ses modèles, qu'il a substitué, pour désigner les divisions d'*Angelo* — comme celles de *Marie Tudor* — au mot *acte* le mot *journée*, traditionnel en Espagne ? Toujours est-il qu'Angelo entend être le médecin de son honneur, tout comme un grand seigneur castillan.

Mais il y a des scènes originales dans *Angelo*. La scène entre Tisbe et Catarina, où il y a le parallèle entre la courtisane et la « femme vertueuse » — parallèle devenu, maintenant, si banal — n'était-elle pas, en 1835, d'une audacieuse nouveauté ? Et le dénouement, si franchement contraire à la morale régulière, n'était-il pas vraiment hardi ?

Je comprends que Mme Sarah Bernhardt ait été tentée de nous rendre *Angelo*. Elle l'a fait magnifiquement. On ne pourrait lui adresser que de légers reproches, — et non pas en tant qu'actrice. Ainsi, je ne vois pas pourquoi on a coupé le fragment de scène où Catarina, écartant les rideaux de son lit, voit, au lieu du lit, les instruments de son supplice. Mieux eût valu, peut-être, garder ce fragment et ne pas rétablir le tableau où meurt Homodei, — tableau dont Victor Hugo avait toléré la suppression au théâtre, et qu'il ne fit même imprimer qu'en 1882.

Mme Sarah Bernhardt a été la plus admirable Tisbe qu'on pût rêver. Il faut dire d'elle, en toute sincérité, ce que Victor Hugo — un peu par politesse — disait de Mlle Mars, « si charmante, si spirituelle, si pathétique, si profonde par éclairs, si parfaite toujours ». Elle joue avec un merveilleux naturel toute la première journée du drame — celle où son rôle est le plus intéressant — et elle est admirable dans

sa scène avec Catarina, à la deuxième journée. — M. de Max est excellent dans le rôle d'Homodei : il sait lui garder une élégance qui est du meilleur goût, et il meurt avec une vérité des plus tragiques. M. Desjardins joue Angelo très intelligemment. Et il ne faut oublier ni Mme Blanche Dufrêne, ni M. Deneubourg, ni MM. Cauroy et Cartereau.

Il semble qu'en écrivant **la Fille de Jorio** Gabriele d'Annunzio ait voulu renouveler quelque peu sa manière dramatique. Ce n'est plus chez des raffinés qu'il nous conduit; ses héros maintenant sont des paysans, et des paysans féroces, d'une sauvagerie singulière. Nous voici dans les Abruzzes, parmi des moissonneurs et des bergers, dont les rudes passions s'exaspèrent jusqu'à une brutalité presque animale. Il y a, dans *la Fille de Jorio,* une suite de scènes violentes qui, parfois, ne sont pas sans vigueur. A vrai dire, elles étonnent le spectateur plus qu'elles ne l'émeuvent. On dirait que Gabriele d'Annunzio a pris plaisir, cette fois, à accumuler les horreurs, et, pour faire une œuvre simple, à présenter, dans une action rudimentaire, des personnages durs et frustes. Et ne serait-ce pas, après tout, par un excès de raffinement, avec une étrange volupté, que Gabriele d'Annunzio a écrit *la Fille de Jorio?*

On serait tenté de le croire à étudier certains moments de la tragédie. *La Fille de Jorio* ne diffère qu'en apparence des autres pièces de d'Annunzio; au moindre prétexte, d'Annunzio prête à ses héros des paroles mystérieuses, et qui, souvent, restent obscures. Le berger Aligi ne parle pas toujours avec simplicité, et, à maints de ses actes, il cherche de curieuses raisons. Lui aussi, d'ailleurs, est artiste : à ses moments perdus, il sculpte des branches et des troncs d'arbres, et les figures qu'il imagine sont, pour lui, les signes de pensées profondes; pour grossières qu'elles soient, elles n'en sont pas moins symboliques; le berger Aligi, quand il le veut, est d'une extrême subtilité.

Et il en va de même des autres personnages. Seul, peut-être, Lazaro di Roio est sauvage avec naturel; il est naïvement féroce; sa cruauté primitive n'est pas un déguisement. Pour lui, le pouvoir paternel est absolu; Aligi, son fils, doit lui obéir en aveugle; Lazaro parle, il faut qu'Aligi se taise; Lazaro frappe, il faut qu'Aligi supporte les coups; la moindre plainte d'Aligi serait criminelle. Si, d'ailleurs, ce père vigoureux s'est pris de haine pour son fils, c'est qu'il brûle de posséder Mila di Codra; et Mila di Codra est aimée d'Aligi, et l'aime.

La Fille de Jorio est, semble-t-il, la plus dramatique des pièces de Gabriele d'Annunzio. On y constate une entente réelle des effets scéniques: pendant tout le premier acte, ils succèdent les uns aux autres avec une éblouissante rapidité. Le subterfuge qu'imagine Aligi pour que Mila di Codra échappe au désir des moissonneurs qui

la poursuivent, et sa famille à leur fureur, suffirait à la gloire d'un fabricant de mélodrames. D'Annunzio sait éteindre une lampe avec beaucoup d'adresse. Les dernières scènes du second acte sont d'une force réelle. Le dénouement de la tragédie est d'une puissante ingéniosité. Et, çà et là, au cours des trois actes, il y a des détails pittoresques, qui amusent, qui charment, ou qui terrifient le spectateur.

Mais d'Annunzio n'a pas pu renoncer au goût qu'il a pour les morceaux de bravoure. Dans *la Fille de Jorio*, abondent les couplets brillants, — trop brillants: d'Annunzio, ici, ne s'est-il pas trop abandonné au plaisir de prouver, une fois de plus, qu'il est un virtuose, un grand virtuose?

Je ne serais pas étonné qu'un jour *la Fille de Jorio* séduisît un de ces musiciens que les Italiens mettent tant de fierté à applaudir, maintenant. Et peut-être, débarrassée de discours inutiles, ornée de musique par Puccini ou Mascagni, la verrons-nous triompher, comme triomphent *la Tosca* et *Cavalleria rusticana*.

M. Lugné-Poe a fait les plus louables efforts pour monter *la Fille de Jorio*. Mme Suzanne Després a été fort belle dans le personnage de Mila di Codra; M. Saillard a joué Aligi avec beaucoup de justesse.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Le budget des Beaux-Arts. — Opéra : *Daria*, drame lyrique de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, musique de M. Georges Marty. — Les concerts.

Les chiffres ont leur éloquence. Le *Courrier de l'Orchestre* de décembre dernier fournit de précieux enseignements sur la sollicitude de l'Etat à l'endroit de l'art de notre pays. Il appert d'un récent rapport de M. Henry Maret que, « depuis dix-sept ans, pour une augmentation de 627 millions dans les dépenses générales, le budget des Beaux-Arts ne s'est accru que de 1.800.000 francs », et que, d'un total de recettes annuellement réparties jusqu'au denier ultime et s'élevant à plus de 3 milliards et demi, notre prodigalité nationale affecte le somptueux magot de 13 millions à l'entretien des neuf Muses. Encore n'est-ce là guère qu'une façon de parler, et on n'ose pas se demander ce qui peut bien rester, en liquides espèces, à verser dans la tirelire des pauvres filles, après déduction légitime des menus frais d'administration de leur fortune, prélèvement des honoraires réservés à leurs directeurs spirituels, gardiens austères d'une vertu trop exposée, aux surveillants de leurs progrès ou sous-gérants de leurs immeubles subventionnés, mouches du coche et hannetons bourdonnants essaimés de la censure aux inspections variées et lucratives. Le *Courrier de l'Orchestre* ne précise pas la part entière de l'art musical dans la distribution du trésor, mais si nous savions avec

lui que notre Opéra y est inscrit pour 800.000 livres traditionnelles, il nous apprend que, des 13 millions de la munificence budgétaire, notre musique symphonique reçoit depuis peu un encouragement de 30.000 francs. Cette aumône, toutefois, doit être méritée, et il se trouve, par aventure assez exceptionnelle, que les obligations qu'elle entraîne en font l'argent peut-être le plus intelligemment employé du genre. Puisque « l'Etat, c'est nous » désormais — ainsi que nul aujourd'hui n'en ignore et n'en voudrait douter, — on voit, par cet officiel exposé, que nous pourrions difficilement passer pour des Mécènes, épithète, au surplus, qui fleure un ambiant césarisme évoquant le fâcheux lointain de quelque pourpre romaine; mais, si nous ne risquons pas de nous ruiner à ce jeu, du moins serait-il souhaitable que telle fort jolie portion d'aussi maigres subsides servît à autre chose qu'à manifester d'excellentes intentions sans aboutir jamais qu'aux plus décevants résultats.

Le cahier des charges de notre Opéra contraint celui-ci à monter, tous les trois ans, un ouvrage en deux actes, commandé à quelqu'un des lauréats du Prix de Rome. Pourquoi deux actes, plutôt que trois ou plus; trois ans plutôt que deux ou moins? On n'a jamais pu savoir; mais ce que chacun est bien forcé de constater, c'est la série de « fours » s'allongeant trisannuellement de l'appoint périodique. Il semble même que le talent éventuel du musicien n'exerce ici aucune influence appréciable. A vrai dire, il serait peut-être téméraire d'affirmer une analogue irresponsabilité des poèmes confectionnés pour la circonstance; d'autant que, des œuvres en cause, les rares qui ont paru se défendre le mieux contre l'insuccès habituel étaient précisément des ballets. Qu'il émane, en effet, du théâtre ou du compositeur, qu'il soit libre ou imposé peu ou prou, le choix de ces livrets agréés ne déconcerte pas moins que leur rédaction. On a peine à imaginer un entrepreneur de spectacle et des artistes s'associant pour l'avortement certain de leur commun effort, et on cherche quel Œdipe pourrait résoudre une pareille énigme. Sans doute, il n'est pas donné à tout le monde de réussir à condenser en peu d'espace une action de quelque intérêt, mais MM. Aderer et Ephraïm paraissent justement s'être adonnés à cette spécialité par une inclination naturelle. Ce sont des écrivains de qui les levers de rideau, du Palais-Royal à la Comédie-Française, en passant par l'Odéon, furent joués un peu partout. Par quel mystère la collaboration de deux hommes d'esprit accoutumés de travailler ensemble accoucha-t-elle du livret de **Daria**? Une histoire d'amour est, à priori, toujours humaine assez pour émouvoir, rien que si ses héros révèlent seulement la moindre vraisemblance de vie. Au lieu de cela, nous voyons des pantins débiter des niaiseries incohérentes, s'agiter dans une intrigue d'Ambigu et de Bibliothèque Rose, qui serait mieux

nommée *la Jeunesse du Général Dourakine*, si l'adéquat héros n'y décédait de strangulation, et où des péripéties puériles ou brutales se déroulent sans raison, quoique, hélas! — avec rime. Je croirais faire injure aux librettistes en supposant qu'ils eurent un instant quelque illusion sur leur œuvre de poètes, mais, alors que la musique est notoirement réconciliée avec la prose, pourquoi persister à rimer afin de perpétrer des... « vers » comme en voici? — « Un peu moins fort! — Mon enfant dort! » — Ou bien, couleur locale inspirée de slavisme : « Alexis, Dimitri, Stépanoff... Arina, —... Ma petite popovna... » Ou encore, à la fin des danses : « Et maintenant, Stéopouchka, — Comme aujourd'hui c'est grande fête, — Pour ces braves apprête — Un beau festin... A flots fait couler le vodka! » Il ne manque pas non plus de ces quatrains candides, que la Providence de notre Opéra collectionne en d'obligeants fascicules pour une éternité de mirlitons. Autant que ceux de Dieu le Père ou Jéhova, d'ailleurs, les desseins ourdis en ce monument semblent impénétrables. Serait-ce exprès que notre Opéra s'obstine à concurrencer Guignol avec un bonheur qui témoigne des plus remarquables dispositions naturelles ? On raconte que les costumes y sont inventés par l'aquarelliste investi chez M. Carré du même office. Qui donc, ici, lui suggéra d'habiller un boyard en cocher, lui dicta, pour vêtir un moujik, du velours noir à trente francs le mètre tranchant sur taffetas ponceau, et le persuada que les paysannes russes se taillent leurs corsages dans des serviettes à thé? En ajoutant l'imprévu surérogatoire de la mise en scène invétérée au dit lieu, on conçoit trop que l'ensemble des conditions où il doit se débattre n'y favorise guère la manifestation du génie musical, eût-il couvé sous la cendre des années amoncelées depuis la Villa Médicis. Celui de M. Marty, cependant, paraît avoir souffert surtout de la longueur de l'attente. Si le feu sacré qui l'anime a duré sans s'éteindre, on n'en voit plus jaillir l'étincelle de quelque personnalité. Une sorte de lassitude se dégage de son œuvre sincère, mais terne et comme indécise. On dirait que le musicien s'évertue tardivement à dépouiller le Prix de Rome de jadis et, flottant entre le lyrisme actuel et l'autre, c'est encore dans les morceaux détachés selon la coupe ancienne qu'il se montre le plus à l'aise. Ailleurs, son inspiration semble s'empêtrer dans la litanie de discours, à la vérité, bien peu faits pour en seconder l'essor. Ses récitatifs ont l'allure la plus sereinement démodée. Son harmonie s'accuse conservatoriale autant qu'une instrumentation dont les « tenues » explétives empâtent jusqu'à la verdeur sauvageonne des thèmes slaves empruntés sans compter aux recueils de chansons populaires. L'impression la moins douteuse, en tout cas, est que le talent de M. Marty ne le prédestine pas péremptoirement au drame lyrique. Si la faculté lui en fut laissée, il eût peut-être été plus heu-

reux avec un ballet. Le préjugé des musiciens modernes contre ce genre d'ouvrage, au surplus, est un des méfaits les plus profondément regrettables du publiciste Wagner. Un ballet-pantomime peut constituer le prétexte, non seulement d'un chef-d'œuvre musical, mais d'une véritable œuvre d'art, au sens le plus élevé et le plus complet du terme. Ceci dépendrait surtout de la réalisation scénique. Assurément, on sait d'avance comment notre Opéra s'y prendrait, et on n'attend pas de lui l'évolution d'une forme d'art qui pourrait devenir féconde. Mais, vu la qualité des livrets qu'il nous offre, public et compositeurs ne sauraient que trouver avantage à en être privés, et les prix de Rome y gagneraient sans doute autant que notre musique, si l'Etat interdisait à notre opéra de leur commander autre chose qu'un ballet, — où on aurait toujours la ressource de fermer les yeux pour écouter, à l'occasion, pour admirer sans malaise. L'interprétation de *Daria*, en somme, apparut fort convenable. L'absence de simagrées, chez Mlle Fix, dénonçait aussitôt la débutante entrée d'hier en la maison. Généralement naturelle et gracieuse, elle eut pourtant quelquefois des gestes un peu courts; la voix est agréable et jeune. Ganté d'antilope impeccable, au large dans son pantalon, étriqué dans sa redingote, M. Rousselière en promena le drap d'un vert à faire peur aux moineaux, bordé de modique astrakan, de la ville à l'izba, puis aux sombres forêts où il chasse le fauve sans qu'une année d'usage attestée par un gosse au berceau effleurât l'immaculée fraîcheur de son accoutrement. Il chanta juste et agit de son mieux, encore qu'en sa colère, ou se croisant les bras, il ait atteint parfois à un Croquemitaine irrésistible. Mais le triomphateur a été M. Delmas, qu'une ovation paya de sa « Chanson Cosaque, » où tout en se décelant prestigieux chorégraphe à la barbe ébahie de M. Hansen, l'excellent artiste enfin sut secouer une torpeur envahissante et sauver du moins les apparences.

§

Les concerts ont commencé de tenir leurs promesses, quoique, hormis M. Cortot, nos chefs d'orchestre ne semblent pas se fouler la rate à renouveler leurs programmes. On a pu remarquer que, depuis quelque temps, ils nous jouent de plus en plus volontiers *la Neuvième*. Assurément, c'est une belle chose; mais, cinq ou six fois chaque année en des endroits divers, c'est peut-être un peu beaucoup pour un seul ouvrage d'un seul homme, fût-ce Beethoven, lequel doit être bien humilié de « faire de l'argent » presque à l'égal du *Jongleur de Notre-Dame*. Il n'est pas sans danger de saturer un public payant d'un chef-d'œuvre; on risque d'y galvauder celui-ci et d'en dégoûter celui-là. Et puis, si nos *Kapellmeister* répugnent aux vivants, il y a aussi d'autres morts qui méritent mieux que l'épitaphe des diction-

naires. Quelques artistes, dignes de ce titre, se plaisent à fouiller l'illustre nécropole et en exhument parfois des merveilles. Les récitals de M. J. Debroux à la salle Pleyel ont fait revivre, en sa force élégante, notre vieille école de violon, avec certains contemporains français de Bach : Francœur, Senaillé et J.-M. Leclair, duquel, précisément M. de La Laurencie vient de reconstituer l'histoire obscure et tragique dans le dernier Recueil trimestriel de la Société internationale de Musique, en démontrant les erreurs entassées à ce propos par Fétis. A la Schola et sur le piano, Mlle Selva nous révéla les curieuses *Sonates* à programme biblique de J. Kuhnau (1660-1722), l'aîné, sinon l'ancêtre, de Couperin, Rameau, Scarlatti et Bach rangés par ordre de naissance, et aux morceaux choisis de qui Mlle Selva déploya sa maîtrise admirable. Les deux séances de Mme Landowska furent particulièrement intéressantes, non pas seulement pour la grâce toute féminine d'une interprétation qui semble ressusciter une époque, mais aussi pour l'inédit ou inconnu qu'elles divulguaient; — tels, dans la première, deux superbes *Menuets* de Clérambault. Avec W. Byrd (1546-1623) et M. Praetorius, la seconde remontait en un plus long passé, et l'ingénieuse artiste eut l'idée originale de nous y raconter la *Valse*, pour ne s'arrêter qu'à Chopin en parlant de la *Volte* antique. Une notice érudite nous tuyautait sur cette danse au rythme devancier du lænder, et, dévoilant sans y songer la probable modernité du pantalon, nous apprenait que le chaste Louis XIII la bannit de sa cour, estimant qu'elle y soulignait à l'excès les charmes des danseuses « dont les jupes cueillaient trop le vent ». Le jeu de Mme Landowska serait, certes, capable de faire aimer le clavecin même à ceux qui en sont aussi peu férus que votre serviteur. Quoi qu'on puisse alléguer en faveur de son usage à l'égard de compositions destinées d'abord à cet instrument, si je m'en accommode fort bien pour écouter *le Coucou* de Daquin, voire *les Tricotets* de Rameau ou *le Forgeron* de Hændel, j'avoue que l'inspiration de François Couperin m'y paraît rapetissée. Des génies de sa trempe, d'ailleurs, ne sont pas liés à une époque, et celui-ci devança de si loin la sienne que son harmonie, qu'on dirait quelquefois d'aujourd'hui, peut apparaître aisément peu compatible avec une expression désuète encore qu'évidemment authentique. Il y aurait trop à dire sur ce point délicat pour autoriser des conclusions absolues dans l'un ou l'autre sens, et l'occasion ne manquera pas d'y revenir, aussi bien qu'à l'œuvre de ce « claveciniste », qui ne fit ni fugues ni sonates, et, dans l'adorable florilège de pièces brèves aux velléités naïvement didactiques, fut simplement, ingénument, peut-être sans le savoir et, à coup sûr, sans le chercher, un grand autant que délicieux musicien. La place me manque pour parler comme il conviendrait des soirées du Quatuor Parent, où se sont succédé Franck, V. d'Indy, Beethoven et les plus

audacieux de nos indépendants. Des noms et ouvrages contre qui le temps ne prévaudra point ont un rapport assez lâche avec l'actualité pour n'être pas gênés d'attendre une quinzaine. Il est bon, toutefois, de signaler sans retard l'enthousiasme du public au concert consacré à Claude Debussy et Maurice Ravel. Depuis *Pelléas*, il y a décidément quelque chose de changé dans notre sensibilité musicale. Cet art rénovateur, issu tout droit de l'inéluctable nature, n'a pas seulement libéré déjà la fantaisie créatrice, il pénètre invinciblement l'âme anonyme de la foule. C'est bien mieux que de la « musique de l'avenir »; c'est désormais celle du présent.

JEAN MARNOLD.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un nouveau livre de M. Léopold Courouble. — Un bon article de M. Dulait dans *En Art*. — Les revues flamandes : *Onlwaking, Vlaanderen*. — Une Etude sur la littérature française contemporaine en Belgique. — Théâtres. — Conférences. — Expositions. — Le « Cercle de Lecture » d'Ostende.

M. Léopold Courouble vient de publier sous ce titre, *La Maison Espagnole*, un volume de souvenirs d'enfance et de jeunesse qui complètent très agréablement sa série de romans bruxellois. La maison espagnole fut son berceau. C'est là que s'écoulèrent son enfance et sa jeunesse. L'auteur nous en fait une description fervente. Elle était située, rue des Chartreux, dans un des bons vieux quartiers du bas de la ville. C'était une maison « cossue », un hôtel du passé entretenu avec révérence, dont le jardin était un des plus beaux du vieux Bruxelles.

Ce qui faisait de notre jardin un séjour de perpétuel enchantement pour moi, raconte l'auteur, c'est qu'il était margé sur une longueur de près de cinquante mètres, par la Senne qui coulait en parfait contre-bas. De ce côté, un mur très peu élevé laissait apercevoir les maisons de l'autre rive, tout un noir fouillis, une eau-forte de bicoques en bois dressées sur d'innombrables pilots, pourries, sordides, se bousculant hors de l'aplomb et dont les petites fenêtres aux vitres crevées et crasseuses se pavoisaient en toutes saisons de guenilles magnifiques. Un brutal tapage de bâtons écurant le ventre des tonneaux s'échappait de ces masures lacustres où de volumineux brasseurs vêtus d'un *pilou* encroûté et confit, besognaient sans relâche, triturant, mélangeant, clarifiant les glorieuses bières bruxelloises. En hiver les brassins, faisaient d'odorants brouillards qui stagnaient longtemps au-dessus de la rivière. Mais, encore que le mur ne fût pas méchant, il ennuyait quand même notre curiosité. De fait, il nous dérobait le plus intéressant, c'est-à-dire le flot dont on entendait seulement le doux rigolage, ou bien le petit fracas au temps des grosses pluies. Aussi, quelle joie d'ouvrir furtivement l'une des portes pratiquées dans le mur, et de regarder couler l'eau lente, l'eau limoneuse et lourde charriant mannes, chapeaux, bouchons de paille, charognes tuméfiées, toutes épaves lamentables qui

nonchalamment dérivaient en valsant dans les remous gras aux reflets prismatiques, pour disparaître enfin là-bas sous le pont de la Carpe, à moins qu'elles ne fussent arrêtées dans leur navigation par les pilotis vermoulus ou ne vinssent s'enlizer dans la bourbe des berges!... Et puis c'étaient des rats énormes, velus comme des loutres, qui nageaient, la fourrure éparse et flottante, en traçant un long sillage.

Le conteur nous narre les péripéties du sauvetage d'un toutou jeté à la rivière par de méchants gamins. Cet épisode est un des plus charmants de ce livre à la fois spirituel et attendri. Des pages tout à fait bien aussi sont celles où, à la suite des événements de 1870, M. Courouble nous montre les blessés français soignés et même choyés dans notre si cordiale cité brabançonne. L'amusante idylle que celle de vos intéressants soldats inspirant de profondes passions à Trinette et à Bertine, les servantes de la Maison Espagnole.

Les excellents parents du conteur avaient adressé des invitations à l'ambulance. Elles furent acceptées avec empressement, et c'est ainsi que tous les jours de trois à sept heures leur beau jardin d'été, plein de bosquets et de tonnelles, recevait la visite des braves soldats français martyrisés par les balles ennemies.

Quatre d'entre eux occupent encore une place confortable dans ma mémoire : ceux-là, il est vrai, demeurèrent plus longtemps à Bruxelles et continuèrent de nous faire visite en hiver dans la Maison Espagnole. Je n'ai pas oublié leurs noms : ils s'appelaient Perret, Loriot, Palmet et Ben Ahmed, le zouave.

Perret, vigneron de Figeac, dans le département du Lot, était un grand gaillard à la fois svelte et robuste. Il avait des yeux vifs, pétillants, pleins de gais éclairs. La franchise et la bonté éclataient sur sa figure glabre et luisante, très haute en couleur malgré le sang qu'il avait perdu en abondance. Une balle avait traversé ses deux cuisses.

Loriot était un couvreur parisien, petit, très maigre, vraiment chétif. Vingt ans à peine. Il y avait encore du gavroche dans son affaire. C'était l'orateur de la bande, un parodiste plein d'entrain, une fontaine d'anecdotes et de blagues. Un biscaïen lui avait cassé le bras gauche.

Palmet, un cuirassier très large et très lourd, venait des Cévennes. Celui-ci, timide comme une fillette, souriait perpétuellement sans rien dire, d'un air excellent mais un peu niais. Il gardait dans sa poche l'éclat d'obus qui avait transpercé sa cuirasse pour s'incruster dans son dos.

Enfin, Ben Ahmed, le zouave, coiffé de son fez rouge, bien barbu et moustachu, était le parfait modèle de la tête de pipe sculptée. Il parlait lentement, avec une douceur grave qui pénétrait : j'aimais tant ses récits du désert, pleins de gourbis, de burnous et de chameaux!

Lui aussi, comme Loriot, avait eu le bras gauche brisé. Mais son cas était beaucoup plus dangereux que celui du Parisien : le malheureux vivait dans de continuelles inquiétudes d'une amputation. Pourtant, il prenait sur lui et s'efforçait de plaisanter ;

L'ennuyeux, disait-il, c'est pour l'ami Salem; que fera-t-il si l'on me prive de mon bras!

Salem était le grillon qui habitait son écharpe. Il logeait dans le pliant du bras et s'avançait jusque sur la main à l'appel de son nom. Alors, il saluait la compagnie d'un cri aigu et s'en retournait chez lui. C'était un grillon moderne qui se moquait de M. Florian.

Grâce au Docteur Deroubaix, le zouave garda son bras, mais ce ne fut pas sans passer par de rudes alarmes dont nous eûmes tous notre part, tant l'on s'intéressait au brave Africain.

Le souvenir de ces quatre *zigues* m'est resté particulièrement cher. La paix signée, ils avaient obtenu un long congé de convalescence. Orphelins et célibataires, sans lien d'affection directe, ils ne se pressèrent nullement de retourner au pays tant le nôtre leur plaisait. L'un d'eux, Perret, nous supplia même de l'employer comme domestique: il brûlait du désir de payer sa dette, comme il disait. Il y mit une si gentille insistance qu'il fallut bien consentir à ce qu'il voulait. Donc, au début de l'automne, Perret revint en ville avec nous pour s'installer dans la Maison Espagnole. Et c'est ici, comme l'on devine, que se renoue l'histoire de Trinette et de Berthe.

§

D'un curieux et souvent très opportun article de M. Charles Dulait dans *En Art*, une revue vraiment jeune, se détache ce passage à l'adresse des suiveurs et pasticheurs qui font de tout sauf quelque chose de leur crû, dans nos trop nombreux magazines d'amateurs :

Il y a autour de chaque gloire consacrée une multitude de satellites : en France ils agissent ordinairement par intérêt; en Belgique, je le reconnais, leur mobile n'est pas (en général) aussi mesquin. Ce sont des gens qui ont une âme chevaleresque à la façon de Don Quichotte. Ils éprouvent le besoin de se faire chevaliers errants pour aller redresser les torts dont nos artistes sont victimes. Ils se font les champions de quelque Dulcinée en redingote. Et ils vont même jusqu'à se croire solidaires de l'Illustre auquel ils ont consacré leurs armes.

Si on fait injure à leur maître, ils se considèrent aussitôt comme frappés eux-mêmes par l'outrage et ils bondissent de vaillante colère. Mais, au rebours, quand c'est eux qu'on insulte, pour quelque raison que ce soit, ils prétendent que le maître en est offensé dans leur personne.

Ils établissent une communion entre sa gloire et leur médiocrité. Lorsqu'il publie un livre ils en sont tout à fait fiers comme si c'étaient eux qui l'avaient écrit. Ils se croient d'une église dont chaque membre a droit à une part des mérites du chef; logique empruntée aux dogmes catholiques. Dès lors on comprendra que nous n'avons pas voulu dire que ce sont des maîtres qui encombrent, mais leurs plagiaires, leurs vulgarisateurs, ceux qui font métier de les suivre.

Et cette comparaison pittoresque, pour définir l'apathie du public, mais surtout du public belge :

L'appréhension de la nouveauté, de l'original, du non convenu, intimide d'ailleurs en tous pays la multitude dominante des cerveaux étroits. Vou-

lez-vous me permettre une comparaison un peu simple, mais très typique ? Le bourgeois est semblable à un homme pris de boisson, affalé dans la rue au pied d'une borne et endormi : si quelque gamin espiègle vient d'aventure le taquiner, il se lève grommelant, il marche un peu, mais il retombe bientôt vingt pas plus loin, pour se rendormir.

Vers 1880, le bourgeois belge était affalé et endormi ; Waller fut l'espiègle gamin qui vint le réveiller ; le bourgeois obéit à son injonction ; il avança de quelques pas ; mais à présent, à l'endroit même où Waller l'a laissé, il se laisse choir pour de nouveau se rendormir.

J'ajouterai que ce ne sont point nos petits contrefacteurs du Parnasse, nos néo-Flaubert et nos criticulets arrivistes ; tous nos agités de réclame qui me paraissent appelés à le réveiller. Mieux vaut dormir, bon public. Leurs boniments et leurs rabâchages ne valent pas la peine que tu interrompes ton sommeil !

§

Quelques bons articles dans les revues flamandes. *Ontwaking*, la plus vivante et la plus large de ces revues, la moins suspecte de mesquinerie et de sectairianisme, publie un conte de M. Raimond Stijns, des vers de Siska Van Daelen, Oscar Six et Willem Gyssels ; des articles de L. Von Rœmer, Jacques Mesnil, Segher Rabauw, etc., etc.

Vlaanderen dont le caractère est plutôt anthologique publie, dans ses deux dernières livraisons, d'excellentes pages de Streuvels, Cyriel Buysse, Auguste Vermeylen, et des vers merveilleux de René de Clercq. *Vlaanderen* n'a qu'un tort. C'est d'essayer de diminuer la valeur universelle reconnue à nos bons écrivains de langue française au profit du mouvement littéraire flamand. Jeu enfantin, indigne d'un périodique dirigé par des esprits de la trempe d'un Vermeylen, d'un Streuvels, d'un Hegenscheidt. Nos écrivains français font de leur mieux, et la France les acclame ; nos auteurs néerlandais récoltent des lauriers et des florins en Hollande : voilà qui est très flatteur pour la petite Belgique. Travaillons chacun de notre côté. Estimons-nous mutuellement. Je constate que la plupart des bons auteurs flamands suivent attentivement notre production littéraire en langue française. Il est regrettable que la plupart de nos auteurs français ne puissent, par ignorance de la langue néerlandaise, témoigner le même intérêt à leurs confrères flamands. Ils se privent de bien des jouissances.

En somme, rien de plus généreux, rien qui accuse mieux la vitalité intellectuelle du pays que ces deux littératures parallèles que je souhaiterais de plus en plus unies et se comportant toujours en émules, jamais en sœurs ennemies.

Car tout le reste est boutique ou politique.

§

Dans ma dernière chronique j'exprimais l'espoir qu'à l'occasion

du 75e anniversaire de l'indépendance de la Belgique un de nos écrivains fît l'histoire de cette extraordinaire renaissance littéraire à laquelle nous assistons depuis 25 ans. Cette histoire est écrite; du moins pour ce qui concerne nos écrivains de langue française. En effet M. Eugène Gilbert fera paraître bientôt un ouvrage intitulé *La Littérature française contemporaine* en Belgique. La courtoisie, la compétence, l'érudition, la conscience et l'impartialité de M. Gilbert nous promettent un ouvrage aussi complet et aussi exact qu'on pourrait le désirer. Il y a longtemps que M. Gilbert s'est acquis l'estime de tous les lettrés par sa collaboration à la *Revue Générale*, d'ici, et à votre *Revue des Revues*. A l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis le gouvernement belge eut le bon esprit de charger M. Gilbert de faire l'historique de notre mouvement littéraire. Ce travail du plus grand mérite parut en langue anglaise. Nous le lirons bientôt en français, mais considérablement augmenté, de manière à représenter une œuvre complète et définitive.

§

Au théâtre de la Monnaie nous avons assisté à une excellente tentative d'acclimatation de l'opéra espagnol : deux œuvres de M. Albeniz, *Pepita Jimenez* et *l'Ermitage fleuri*, ont été accueillies avec la plus grande faveur.

A la Monnaie aussi de belles soirées de *Tristan et Isolde* avec le ténor Van Dyck.

Au théâtre du Parc des matinées littéraires du plus haut intérêt : des représentations du *Chatterton* de Vigny précédées d'une conférence de M. Georges Dwelshauwers; une conférence de M. Léon Souguenet sur Victorien Sardou, et une autre de M. Spaak sur Scarron.

§

En attendant l'ouverture du salon de la *Libre Esthétique*, nous avons eu l'exposition du Cercle *Pour l'Art*, assez anodine et déjà vue, celle-ci; et une kyrielle d'expositions au Cercle Artistique de Bruxelles dont je ne veux retenir que celle de Léon Frédéric, toujours personnel et neuf, qui exposait cette fois des scènes inspirées de la légende de saint François d'Assises, et de délicieuses fillettes. Frédéric est de plus en plus le peintre, à la fois raffiné et ingénu, des humbles, des enfants, des paysans, des ouvriers, c'est-à-dire des saints.

§

Nos nombreux écrivains et les trop rares liseurs de Belgique se demandent à quels moyens recourir, quel système préconiser pour essayer de répandre le goût de la lecture dans notre pays où il n'y a presque en fait de consommateurs de livres que les abonnés des cabinets de lecture. Il me semble qu'on pourrait imiter à Bruxelles, et

dans bien d'autres grandes villes encore, ce qui se fait à Ostende.

Une société qui s'intitule « Cercle de lecture et artistique » (*Lees en Kunstkring*) achète tous les bons livres d'auteurs belges à mesure qu'ils paraissent. Quand tous les membres du cercle les ont lus, ces livres composent les prix d'une tombola dont le produit est affecté à l'achat de nouveaux volumes. La liste de la dernière tombola comprenait près de deux cents ouvrages français et néerlandais dus à nos meilleurs auteurs : Lemonnier, Demolder, Courouble, Streuvels, Verhaeren, Giraud, Elskamp, Hegenscheidt, pour ne citer que quelques noms au hasard.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Mort de M. Otto Erich Hartleben. — Jean Pierre Barthélemy Rouanet : *Von Toulouse bis Beeskow*, Berlin, F. Fontane u. C°, M. 3. — *Moderne Essays*, herausgegeben von Dr Hans Landsberg, Heft 33 à 48, a M. 50. — *Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft*. — Memento.

Otto Erich Hartleben. — Otto Erich Hartleben, qui vient de mourir, le 11 février, à l'âge de quarante ans, dans sa villa sur le bord du lac de Garde, n'était pas un des premiers écrivains de l'Allemagne d'aujourd'hui. Néanmoins, sa destinée fut singulière. Intimement mêlé à l'histoire littéraire des vingt dernières années, il joua pendant longtemps un rôle représentatif. Si, depuis son grand succès dramatique de *Rosenmontag*, il avait mené une existence de plus en plus retirée, si sa production s'était beaucoup ralentie, il n'en fut pas moins, à une certaine époque, une des figures les plus populaires du Berlin moderne. Rien ne pouvait se faire sans lui. Fondait-on une revue ou bien un théâtre libre, s'agissait-il de manifester dans un sens ou dans un autre, toujours Hartleben se trouvait au premier rang. On le voyait tapageur aux soirs des premières et, fort avant dans la nuit, affaissé devant des piles de soucoupes aux tables des brasseries. Il pérorait au club des journalistes et traînait sa corpulence dans les cénacles où l'esthétique cédait le pas au culte de la bouteille. A Weimar, aucun *Gœthetag* ne se passait sans qu'il y vînt, et parfois on le voyait partir pour Zurich, où l'appelaient des conciliabules avec de vagues éditeurs socialistes. Partout on l'aimait pour sa bonhomie, mais il ne fallait pas s'embarquer avec lui dans des discussions suivies, car, au fond, il avait le caractère irritable et n'aimait pas la contradiction.

Quand on traversait avec lui les rues de Berlin, les coups de chapeau qu'il recevait étaient respectueux, et, dans certains bons endroits, les *Kellnerinen* avaient pour lui de la vénération. Nul ne connaissait comme lui la capitale allemande, et, n'avait été sa

propension à s'arrêter trop longtemps devant de tardifs *Knikebein*, ce rêveur aurait pu passer pour le guide idéal.

Il y a onze ans il vint à Paris. On lui montra Montmartre et le reste. Mais, au bout de deux jours, il avait déjà ses habitudes. Chaque après-midi, il s'installait dans un restaurant du passage des Panoramas, pour vider quelques bouteilles de vin blanc. Il avait découvert là un petit Graves qui lui plaisait et l'on avait beau lui promettre les attractions les plus inédites, quand quatre heures sonnaient il tirait vers ce coin obscur, alors vide de clientèle. Les garçons somnolents n'y comprenaient rien, mais Hartleben était imperturbable.

Malgré ses allures de vieil étudiant incorporé, ce gros homme avait une âme délicate et un goût très fin. Les plus étranges contrastes se rencontraient chez lui. Aristocrate et mondain, bohême et socialiste, il défendait tour à tour les plus affreux préjugés et les idées les plus paradoxales. Ses œuvres dramatiques, par quoi il crut un moment rivaliser avec Hauptmann, sont des monstres informes. Et pourtant il y a de fort jolies scènes dans *Hanna Jagert*, couturière émancipée, ou dans *l'Education au mariage*, drames sociaux, avec toute la phraséologie d'usage. Et si *Rosenmontag*, tragédie militaire, obtint un succès éclatant, c'est surtout grâce à une sentimentalité un peu pleurarde qui fit passer les tirades émancipatrices. Les qualités de son style eussent d'ailleurs suffi à le placer bien au-dessus de la moyenne.

Hartleben restera, dans le public allemand, par quelques nouvelles d'humour attendri, où se mêle parfois une sorte d'ironie sexuelle que n'eût pas reniée Maupassant. Citons : *L'Histoire du bouton arraché ; le Pasteur hospitalier ; Chère petite mère*. Pour nous, nous devrons surtout lui conserver notre estime, à cause du culte qu'il avait voué à Gœthe. Il évita les pires excès littéraires, parce qu'il songea sans cesse aux grands exemples. Ses vers sont d'un élan lyrique médiocre, mais quelques épigrammes, quelques quatrains suffiraient pour le classer parmi les épigones de talent. Il a traduit *Pierrot lunaire* d'Albert Giraut, et aussi un recueil de maximes latines d'Angelus Silesius. Mais, à notre sens, son meilleur livre, c'est le monument qu'il a élevé à son maître sous le titre de *Gœthe-Brevier*. En rétablissant l'ordre chronologique dans les poésies de Gœthe, dont il eut soin de rechercher la première version, il donna une sorte d'autobiographie poétique du grand Allemand, qu'il offrit ironiquement au mépris des philologues. Et la préface dont il a muni ce livre de chevet est un petit chef-d'œuvre de finesse. On comprend mal qu'un partisan désordonné de la toute jeune Allemagne en soit l'auteur. Le naturalisme de brasserie et l'intime compréhension de Gœthe, que voilà des choses contradictoires ! Chez Hartleben, oublions le matamore de lettres pour garder un souvenir attendri de l'auteur érudit et délicat.

§

Von Toulouse bis Beeskow. — On se souvient peut-être de la façon charmante dont Théodore Fontane parle, dans ses mémoires, du « vieux Rouanet », le grand-père de sa femme. C'était un petit vieillard fruste et gasconnant qui mourut en 1837, à Beeskow, petite ville du cercle de Postdam, où il remplissait les fonctions de chancelier. Comment ce Toulousain avait échoué là, c'est ce que nous apprennent les notes qu'il laissa à sa famille et que la fille de Théodore Fontane, donc l'arrière-petite-fille de Rouanet, Mme Martha Fritsch, vient de mettre à jour. Car elle nous en avertit dans sa préface, bien que Rouanet fût déjà en Allemagne depuis cinquante-cinq ans, lorsqu'il s'avisa de confier ses souvenirs au papier, il ne sut jamais écrire correctement la langue de sa patrie d'adoption, en sorte qu'il fallut corriger et arranger en maint endroit ces pages qui valent surtout par leur côté documentaire.

Rouanet nous relate, sans fausse honte, les frasques de sa jeunesse. Il naquit en 1747, dans une ferme du Languedoc, onzième enfant d'un drapier de Toulouse. Elève des jésuites, il étudie la théologie et ses parents comptent bien le faire entrer dans les ordres, quand il commence à se distinguer par son impétuosité. Pour avoir défendu d'autres étudiants, compromis dans une affaire obscure, on l'enferme durant un mois au « Capitole ». Puis il se fait enrôler pour le régiment de Montmorency, en garnison à Béziers, d'où son père le fait réclamer. Il fait mine de s'amender, mais se sauve de la maison paternelle. Encore une fois il tombe entre les mains des racoleurs, mais sa famille obtient une lettre de cachet contre lui, de sorte qu'il est mis en prison jusqu'à ce qu'il parvienne de nouveau à prendre la clef des champs. Il arrive en Suisse, où il se réfugie auprès du fils de Calas, qu'il avait connu à Toulouse et qui possédait une teinturerie à Genève. Au bout d'un certain temps il se remet en route. A Neuchâtel, alors ville prussienne, le voici de nouveau la proie des officiers recruteurs. Cette fois-ci l'engagement est plus sérieux, car c'est pour le roi de Prusse qu'il a signé. On l'emmène de gré ou de force, à travers toute l'Allemagne, pour l'incorporer à Potsdam. Il n'y a plus à songer à la désertion et le malheureux n'arrive à adoucir son sort que lorsque l'idée lui vient de donner des leçons de français. Des supérieurs s'intéressent à lui et il finit par voir Frédéric le Grand qui le nomme professeur au corps des pages. Maintenant il pourrait être libre, mais sans espoir de retour, il se marie en Prusse et obtient au bout de quelques années la petite situation de Beeskow. Une dernière fois, il revoit d'anciens compatriotes pendant les guerres de l'Empire et il parvient, par une énergique intervention, à adoucir à sa cité d'adoption la dureté des réquisitions. Mais il ne témoigne aucun regret du passé. Dans l'intervalle il s'était fait protestant.

Pierre Rouanet raconte naïvement ses aventures les plus singulières. Aucune sentimentalité chez le jeune écervelé. Sa famille, il n'en a cure, à peine l'a-t-il quittée, et c'est avec la même indifférence qu'il accepte plus tard, dans un milieu absolument nouveau pour lui, des conditions sociales qui ne cadrent nullement avec ses rêves de jeunesse. Jamais il ne fait un retour sur lui-même. Une pareille inconscience est faite pour désarmer. Mais il paraît que le vieux Rouanet fut un brave vieillard, adulé de tout le monde. Ne le blâmons donc pas de son optimisme et rendons grâce à ses descendants de nous avoir fait connaître ces documents précieux sur le dix-huitième siècle.

§

Dans l'intéressante collection des **Moderne Essays**, publiée par M. Landsberg, quelques nouveaux fascicules méritent d'être mentionnés. C'est d'abord un *Arthur Schnitzler* par M. Landsberg lui-même (N° 33) où sont appréciées toutes les faces du talent de cet ondoyant Viennois. *Anzengruber* est biographié par M. Jules Bab (N^os^ 37, 38), le malheureux musicien *Hugo Wolf* par M. Paul Muller (N^os^ 34, 35), *Weingartner* par M. Emile Krauss (N^os^ 47, 48), *Menzel*, l'illustre peintre qui vient de mourir, par M. R. Klein (N° 44). Mentionnons enfin un *Gorki* de M. Arthur Usthal, et n'oublions pas de rappeler que c'est dans la même série qu'ont été publiés les *Franzœsische Rebellen* de M. Paul Wiegler (N^os^ 39-41).

Le dernier fascicule double de l'**Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft**, publié par M. Arthur L. Jellinck, est encore plus complet que les précédents, si cela est possible. Le moindre article de revue qui a trait à l'histoire de l'art y est exactement mentionné et un registre des noms cités vient augmenter la valeur encyclopédique de ce travail.

Memento. — *Deutsche Rundschau* a fait paraître dans ses trois derniers fascicules une très intéressante étude du général en retraite W. de Blume, sur l'*Etat et la Société durant une grande guerre de notre temps*. M. Georges Etlinger parle, dans la livraison de février, de M. E. de Wildenbruch, à propos de son soixantième anniversaire.

Nord und Sud commence la publication d'un roman posthume de Marius Jokai, *Die Himmelstürmerin* (janvier). M. Hans Lindau analyse les souvenirs du maréchal Canrobert (février).

Dans *Hochland*, M. J. Popp fait une étude comparative entre Millet et Segantini (février).

Freistatt, l'hebdomadaire munichois, publie surtout des articles politiques, mais sa partie documentaire est particulièrement vivante par la variété et l'abondance des notules. Dans la partie littéraire on retrouve des traductions de MM. Marcel Schwob, Henri de Régnier et André Gide. M. Franz Blei y donne des vers, et M. Monty Jacobs analyse les lettres de Fontane (11 février).

Signalons une nouvelle revue hebdomadaire, luxueusement éditée, qui paraît à Vienne. *Œsterreichische Rundschau* est publié par MM. de Berger et C. Glossy. La politique et l'économie sociale prédominent là encore, mais M. Franz Blei y fait la critique des livres.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

João Penha : *Novas Rimas*, França Amado, Coïmbre. — M. Teixeira-Gomes : *Cartas sem moral nenhuma*, Tavares Cardoso, Lisbonne. — M. Teixeira-Gomes : *Agosto Azul*, A. M. Teixeira, Lisbonne. — Memento.

Rien n'est revigorant comme le rire, et c'est de rire que le Portugal s'est déshabitué. Cependant, en terre de Lusus, le grand Cervantès a bien encore quelques arrière-petits-cousins de marque, habiles à faire fleurir sur le saule de l'Elégie les chardons de la Satire. C'est là, en effet, le trait spécial de l'humour portugais, plante rare et péninsulaire, particulièrement intransplantable.

Un sourire sur les lèvres amères de l'Ecclésiaste : ainsi se pourrait définir la poésie à la fois ironique, sentimentale et désabusée de João Penha, le maître contemporain du sonnet lusitanien, adversaire caustique et vibrant de tous les Don Quichotte lyriques ou humanitaires de cette époque. D'allure toute académique, le beau talent de ce poète est fait de mesure, de bon sens et de ce discret pessimisme qui donne au lyrisme de Heine son charme de subtile et sarcastique angoisse.

L'impayable pince-sans-rire qui écrivit *la Lyre de Pangloss*, *Vin et fiel* (*Rimas*, 1882), *Tancrède* et *les Airs modernes* (*Voyage par terre au Pays des Songes*, 1897), sait bien que l'homme est un animal qui rit et pleure ; mais il tient pour chose laide et qui fait mal aux nerfs de pleurer comme un nouveau-né, et les éclats de rire ne lui paraissent pas non plus de très bon goût.

Au cours de la préface et des notes dont s'accompagne le récent recueil des **Novas Rimas**, il s'en prend tout spécialement aux moralistes, aux tolstoïsants de tout ordre et, à ce titre, son scepticisme élégant, nuancé de raillerie incisive, ne serait pas pour déplaire à Voltaire lui-même. Des *Caprices funambulesques* aux *Sonates et Ritournelles*, en passant par l'*Intermezzo* et le *Chemin des Etoiles*, c'est un éblouissement de petites fleurs bleues et roses, à travers de fines épines égratigneuses.

Combien aimable, ce léger poème sur l'aventure de Marguerite d'Ecosse et d'Alain Chartier ; combien savoureux surtout, le commentaire qui l'accompagne et qui nous vient suggérer, de la théorie bouddhique, une si païenne interprétation ! Guerra Junqueiro paraît ici assez directement visé, qui fut ironique en son temps, et qui partit du même carrefour à l'époque où, de concert avec Gonçalves Crespo, Manoel Duarte d'Almeida et d'autres, il faisait ses premières armes

dans la *Folha*, que João Penha venait de fonder à Coïmbre (1868-1878). Mais l'auteur du *Voyage par terre au Pays des Songes* n'a point la prétention d'escalader les sommets nuageux ; la terre lui suffit pour y promener sa fantaisie à travers les femmes et les roses, et le grand art ne lui paraît propre qu'à endormir un auditoire. Affaire d'aptitude, de tempérament et de génie, dont il ne faut pas trop discuter. Ce ne fut point, d'ailleurs, un acharné de la production, et quinze ans s'écoulèrent entre son premier recueil et le second. Sorti de Coïmbre, après avoir abandonné la direction de la *Folha*, il est revenu se fixer à Braga, sa ville natale, où il exerce la profession d'avocat. Nous nous devions de ne pas l'oublier plus longtemps. Inclassable en apparence, et, comme tel, un peu négligé ou malmené de la critique, il renoue cependant une chaîne. Pour lui trouver un équivalent chez nous, il faudrait peut-être, si Banville n'était si proche, remonter jusqu'à Clément Marot. Il est de ceux, en tout cas, qui ne doivent rien à personne et qui pensent que le premier devoir d'un artiste est d'être soi-même.

Autant est nerveux, clair, pétillant et un peu sec le vers de João Penha, autant est riche, ondoyante et toute en demi-teintes, la prose de Teixeira-Gomes, sœur voluptueuse des poèmes adorablement songeurs d'Antonio Corrêa d'Oliveira. La phrase ici s'éploye, interminable, enveloppante et souple, à la fois brumeuse et pourprée, à la façon d'un soleil couchant sur la mer. Cela ressemble aux orfrois anciens de ce trésor sévillan, dont l'écrivain nous détaille avec amour les splendeurs translucides, au cours de ses **Cartas sem moral nenhuma**. Organisation spéciale et fine de dilettante sensuel, où se devine presque je ne sais quel atavisme tropical, Teixeira-Gomes possède à la fois l'angoisse, la curiosité, la fièvre de l'homme moderne et le songe voluptueux, le brûlant inassouvissement, la despotique avidité de sensations de l'Oriental. Ainsi devait-il rencontrer à Séville le vrai décor de son âme.

Par là même, il est tout ce qu'il y a de moins *parisien* et français. Impressionniste, il excelle aux symphonies des songes et de la volupté ; c'est un Barrès des Algarves, un d'Annunzio qui de l'auteur des *Palavras loucas* serait remonté à Ruskin. Le récit de ses pérégrinations enthousiastes à Séville, à Cadix, aux Canaries, à Madère (*Cartas sem moral nenhuma*), à Anvers, à Rouen, à Cologne (**Agosto Azul**) harmonise un long poème en prose qui ne se pourrait écrire, tel quel, en aucun autre idiome qu'en portugais, à cause des aptitudes particulièrement « bémolisantes » de la « langue des fleurs ». L'audition du *Lohengrin* suggère au pélerin passionné qu'est Teixeira-Gomes l'idée que la musique serait la moderne expression de la cathédrale gothique ; ailleurs, on sent bien qu'il n'est pas loin d'identifier les raffinements de l'amour sensuel ou le

délice esthétique d'une belle nudité aux divines extases de l'art. Un paysage harmonieux, une toile imprégnée de lumière, une musique ardente, une forme adorable de femme offrent des séductions de même ordre ; de tout cela se dégagent d'infinies vibrations polyphoniques, dont le poète s'efforce de transmuer, dans une sorte d'au-delà sensoriel, le thème incroyablement vivant et varié.

Nous ne ferons point un reproche à Teixeira-Gomes de ne point sacrifier davantage au souci moderne et spécialement français de la clarté ; car, tel qu'il est, il représente ce que pourrait procurer de puissance originale à un artiste portugais le retour vers soi-même, c'est-à-dire aux propres impulsions de la Race ; mais nous devons le regretter pour nous-mêmes, pour ce que de telles œuvres impressionnistes apparaissent à peu près réfractaires à la traduction, malgré l'intérêt que plusieurs parmi nous pourraient avoir à les connaître.

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas niable que le Portugal ne s'enracine au reste de la Péninsule par beaucoup de liens occultes, où l'histoire et l'hérédité ont chacune leur part, et la Lusitanie, en dépit de divergences dont nous nous sommes plus d'une fois préoccupé, au cours de ces chroniques, d'indiquer l'origine et la nature, dépend essentiellement de l'organisme ibérique. Encore que les rameaux aient une verdure différente, le tronc est le même, et le Portugal n'est qu'une greffe celtique sur le chêne espagnol. Avec plus de justesse encore, on peut dire que le corps est ibérique, mais que le sang est à la fois sémitique et breton. Par là même, la destinée du Portugal fut particulière et, à l'heure où le jet vigoureux de sa nationalité s'élançait au ciel de l'histoire, c'est vers le Nord provençal et français que les regards de ses grands hommes demeuraient dirigés, quand ce n'était pas uniquement vers la mer. Des deux façons, le Portugal était enclin à tourner le dos à l'Espagne. Ainsi est-il arrivé que les efforts les plus généreux de la Lusitanie vers la culture intégrale, en la tenant asservie aux modes étrangères et, pour tout dire, françaises, l'empêchèrent, en un certain sens, de prendre totalement conscience d'elle-même chez la plupart de ses écrivains de second ordre et jusque chez les meilleurs. A ce titre, un certain commerce intellectuel avec l'Espagne ne saurait nuire au Portugal moderne, si justement avide de spéculations intellectuelles, si au courant de tout ce qui se manifeste ici de neuf en matière d'art ou de pensée. Il n'est pas besoin pour cela, au contraire, comme certains paraissent enclins à l'insinuer, que le Portugal se détourne de la France directrice ; en tout cas, la pénétration d'une influence espagnole aux rives du Tage et du Douro ne saurait être que lente et partielle, en raison de certaines formules vieillies où s'attardèrent trop longtemps les écrivains de l'Espagne, mais c'est surtout du passé artistique espagnol que jaillirait la lumière propice. Au reste, en dehors même de cette influence, que trop d'in-

différence contrarie encore, un simple retour du Portugal vers soi-même pourrait le débarrasser de la tendance regrettable à la « grosse machine » sentimentale et pleurarde, écueil des petits talents.

Mieux valent presque, à ce point de vue, les coups de plume incisifs et sans prétention d'un Alvaro (*Scènes des rues*) que le ron-ron banal de tant de sérénades.

Memento. — Parmi les livres récents, signalons la *Via Redemptora* du grand apôtre des revendications sociales Jayme de Magalhaes Lima, *O Rosquêdo* de Delphim Guimaraès, *O Caminho do amor* du poète Joâo de Barros à l'initiative duquel on doit également, de concert avec Manuel de Sousa Pinto, la mise au jour d'une excellente revue d'art et critique (*Arte e Vida*). Fernando Reis y publie des fragments de son prochain roman *Cidade Nova* et Silvio Rebello des *Lettres lyriques* en vers, qui ne sont pas sans charme. Nous reviendrons plus au long sur les savantes recherches d'Histoire et d'Ethnographie poursuivies à Goa, dans le domaine d'une antique évangélisation de l'Inde, par l'excellent poète Alberto Osorio de Castro et dont l'*Oriente Portuguez* nous apporte l'écho.

PHILÉAS LEBESGUE.

LA CURIOSITÉ

La vente Chintreuil. — La vente Adrien Moreau. — La collection H. J. M. — La succession Louis Germeau.. — Encore le portrait de Quentin de La Tour par lui-même. — Ventes prochaines.

Donc, le 7 février, nous pûmes voir un ensemble d'œuvres du peintre **Chintreuil**. Ce fut, à la vérité, une exposition intéressante : elle permit des constatations définitives, sinon nouvelles.

Chintreuil n'est pas un grand peintre : il lui manque le souffle, l'originalité, ce don grâce auquel on traduit la nature *réelle*, mais en y ajoutant une beauté que l'on tire de soi-même, une intensité que l'on transfuse de son âme, une couleur que l'on emprunte à l'ardeur de son rêve.

Mais Chintreuil est un peintre parfaitement estimable: il fut consciencieux, savant dans son métier, artiste dans le discernement des sujets, capable d'émotion, mais d'émotion peu profonde.

Aucune de ses œuvres ne se détache transcendante, toutes apparaissent honorables: le dessin offre de la sûreté, la perspective de l'exactitude, la couleur de l'agrément.

Dans la vente que dérigeait M. André Couturier, les toiles les plus importantes approchèrent de 2.000 fr., les moindres s'écoulèrent entre 3 et 500 fr., les moyennes partirent entre 600 et 1000 fr., la plus favorisée, *la Pluie*, monta à 4.700 fr.

De l'exposition **Adrien Moreau**, qui eut lieu le 11 et le 12 février, on emporta une impression analogue : M. Adrien Moreau est un bon peintre de genre comme Chintreuil fut un bon paysagiste.

Il se complut surtout dans des sujets empruntés au premier Empire, avec une influence sentimentale et précieuse venue de la fin du XVIII^e^ siècle. Les personnages masculins revêtent volontiers l'uniforme des grenadiers et volontiers ses femmes se parent de grâces Directoire. Les œuvres de cette note ont été les plus recherchées.

Un amateur offrit 1.200 fr. de la *Promenade du Roi de Rome à Saint-Cloud*, un autre 820 fr. de la *Collation dans le parc*.

J'oserai dire cependant qu'il sied surtout d'apprécier M. Adrien Moreau dans ses aquarelles et dans quelques-unes de ses pochades. Il constate d'ailleurs que pochades et aquarelles se sont relativement mieux vendues que les grandes toiles de genre. Le *Débarquement*, aquarelle gouachée, est allée jusqu'à 610 fr., une autre, la *Sortie de l'Eglise*, jusqu'à 850 fr., les *Courses sous le I^er^ Empire*, jusqu'à 400 fr. ; l'*Attente*, remarquable de finesse dans le dessin, de délicatesse dans le coloris, fut achetée 215 fr., malgré ses dimensions exiguës. Un pastel, *Contemplation*, est monté à 1.400 fr., un autre, *Effet de neige*, d'une exécution parfaite, à 200 fr.

Au total, la vente, qui comprenait 486 numéros, produisit 63.000 fr.

Mais laissons la peinture, et passons à la vente de la **collection H. J. M.**, faite le 9 février par M. Paul Chevallier, assisté de MM. Mannheim et Féral. Ici, nous remarquons principalement des meubles, et des meubles d'une grande valeur. Tous sont de choix et tous datent des époques Louis XV ou Louis XVI. Leur état de conservation apparaît irréprochable ; s'ils subirent des réparations, les plus méticuleux ne peuvent, en tout cas, en découvrir les traces. Aussi, les amateurs rivalisèrent de convoitise. Une commode (n° 11 du catalogue) à deux tiroirs, en marqueterie de bois de couleur, à dessin de branches fleuries et d'oiseaux, signée *L. Boudin*, époque Louis XV : 13.700 fr. Une autre commode (n° 15) à trois rangs de tiroirs, signée *Feurstin :* 18.100 fr. Une table-bureau rectangulaire à trois tiroirs, en bois de placage, à décor de grecques sur toutes les faces, signée *Montigny :* 15.000 fr. Un meuble à hauteur d'appui à cinq rangs de tiroirs, en : bois de placage, époque Louis XVI : 12. 300 francs.

Une grande tapisserie rectangulaire, le *Débarquement du poisson*, signée *P. V. D. Borcht*, de Bruxelles, milieu du XVIII^e^ siècle, fait 25.000 fr. Une autre tapisserie, la *Levée des filets*, moins grande, fut enlevée à 8.500 fr.

La même vente comprenait quelques gouaches et quelques tableaux anciens. Deux petites gouaches de Jean-Baptiste Mallet : 5.700 fr. Une gouache de Claude Hoin, la *Consultation de l'Oracle :* 16.000 francs. Une petite toile de Jean Restout *l'Inspiration :* 1.400 fr. Un *Portrait de femme*, par Jean-François De Troy : 3.400 fr. La *Jeune artiste*, de Jean-Baptiste Santerre : 10.100 fr. Le *Portrait*

de l'Impératrice Marie de Russie, par Joseph-Frédéric-Auguste Darbès : 10.200 fr. Un petit portrait de femme, par Jean-Marc Nattier, qui m'a semblé fortement retapé : 12. 300 fr. Enfin, un *Portrait d'un maréchal*, du même artiste, superbe morceau de peinture pour un musée : 19.000 francs.

On a beaucoup parlé pendant cette dernière quinzaine de la **vente Germeau**, également dirigée par M. Paul Chevallier, avec MM. Paulme et Lasquin pour experts. Elle comprenait des objets en nombre considérable. Mais leur réunion donnait plutôt l'impression d'un bazar d'antiquités. Il y avait trop de choses et des choses d'un intérêt plutôt secondaire. Les plus infimes cependant furent chèrement disputées. J'ai vu acheter des meubles à des prix dont personne n'aurait offert la moitié s'il s'était agi d'acheter ces meubles chez le premier marchand venu. Question de snobisme. Il faut dire aussi que M. Paul Chevallier possède à la perfection l'art d'engager aux enchères. Il excelle dans l'insinuation et dans la persuasion. C'est plaisir de le voir laisser entendre que si on ne s'empresse pas de surenchérir on va rater « la bonne affaire ». Oui, M. Chevallier est un merveilleux entraîneur! Dans ce bazar toutefois il ne manquait pas d'objets dignes de retenir l'attention. Les amateurs se partagèrent quelques bonnes épreuves en bronze des œuvres de Barye. Quelques prix ? Voici : *Centaure et Lapithe*, 1523 fr. ; *Taureau attaqué par un tigre*, 1700 fr. ; *Thésée combattant le Minotaure*, 1835 fr. ; *Bonaparte à cheval*, 3.200 francs.

Parmi les tableaux, rien de saillant à signaler. A titre de pure curiosité, je note qu'un petit portrait de Gustave Boulanger en arabe, par Gérome, s'est vendu 410 fr. Si le vieux Gérome vivait, il ne serait pas content! Mais n'est-ce pas déjà beau pour lui d'avoir connu la gloire de son vivant! Un portrait de Chateaubriand, par Girodet, fut cédé à 430 francs.

Le succès de la vente revient au *Reliquaire de Thomas Becket*, précieux spécimen de l'art du nielleur au XII^e^ siècle. Cette petite boîte rectangulaire en argent doré et niellé, haute de 55 millim., large de 70 millim., trouve acquéreur à 25.000 fr. Quelques émaux peints du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle furent aussi fort recherchés.

J'ai parlé, dans ma dernière chronique, d'un **Portrait de Quentin de La Tour** par lui-même qui, selon Siret, se serait vendu 16 fr. en 1820. Le hasard présente de singulières coïncidences! Dans une vente faite le 17 février par M. Thouroude, à la suite du décès de M. T..., je distinguai un pastel attribué à Quentin de La Tour. Ce pastel avait été donné à Talbot, le comédien, par Ballande. Une inscription mise sur le cadre rappelle ce fait et ajoute que ce pastel représente le portrait de La Tour par lui-même. Ce portrait serait-il celui que mentionne Siret? On peut le présumer sans

l'affirmer. En tout cas, le pastel vendu par le ministère de M. Thouroude est d'un dessin énergique et d'une expression très vivante. Il est seulement dommage qu'il soit inachevé. Un amateur — qui est, paraît-il, le couturier Paquin — l'acheta 85o fr. C'est déjà un prix plus honorable que celui de 16 francs!

MEMENTO. — J'annonce, pour le courant de mars, quelques ventes intéressantes : les 13, 14, 15, 16, 17 mars, vente d'objets d'art et d'antiquités provenant de la succession de M. T. Schiff. Les 21 et 22 mars, vente de tableaux anciens et modernes provenant de la même succession. C'est M. Georges Bonnaud qui présidera aux vacations, avec MM. Leman, Mannheim et Féral pour experts. Ajoutons, pour les 13, 14 et 15 mars, la vente A. Beurdeley, et, pour les 16 et 18 mars, la suite de la vente Guilhou, faites par M. Paul Chevallier.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Congrès archéologique de France, 70e session tenue à Poitiers, 94 pl. et fig. (VI-438 p.); A. Picard 10 »

Bibliographie

J. Guiffrey : *Bibliographie de la tapisserie ;* A. Picard 6 »

Esotérisme

Maurice Haffner : *Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille ;* Librairie Mesmérienne 2 »

Histoire

J. Baudry : *Etude historique et biographique sur la Bretagne à la veille de la Révolution ;* Champion, 2 vol. 12 »

Victor du Bled : *La Société française du XVIe au XXe siècle ; 5e série, XVIIIe siècle ;* Perrin 3 5o

Georges de Dubor : *Les Héroïnes de l'amour ;* Daragon 7 5o

A. Duquet : *La Victoire à Sedan ;* A. Michel 3 5o

P. Fauchelle : *Une Chouannerie flamande au temps de l'Empire, 1813-1814, Louis Fruchart, dit Louis XVII ;* Pedone 7 5o

Edouard Herriot : *Madame Récamier et ses amis, d'après de nombreux documents inédits ;* Plon, 2 vol. 15 »

E. Herriot : *Un ouvrage inédit de Mme de Staël : les fragments d'écrits politiques, 1799 ;* Plon 3 »

P. Imbart de La Tour : *Les Origines de la Réforme. I. La France moderne ;* Hachette 7 5o

P. de La Gorce : *Histoire du Second Empire.* T. VII et dern. ; Plon 8 »

Max Marse : *L'Autriche à l'aube du XXe siècle ;* « Memorial diplomatique » » »

F. Martin-Ginouvier : *Un Philanthrope méconnu du XVIIIe siècle, Piarron de Chamousset ;* Dujarric 7 5o

Paul Matter : *Bismark et son temps. La préparation* (1815-1862) ; Alcan 10 »

Cardinal Mazarin : *Correspondance avec le maréchal d'Aumont ;* A. Picard 16 »

Gustave Pessard : *Nouveau dictionnaire historique de Paris ;* E. Rey 3o »

G. Pérouse : *Le cardinal Louis Aleman, président du concile de Bâle, et la fin du grand schisme ;* Picard 7 5o

Littérature

Carlyle : *Pages choisies ;* introd. de E. Masson ; Colin 3 »

Léon Cornudet : *Correspondance de Montalembert et de Léon Cornudet* (1831-1871) ; Honoré Champion » »

A. Hauvette : *Archiloque, poète ionien du VIIe siècle, sa vie et ses poésies ;* Fontemoing 7 5o

André Le Breton : *Balzac, l'homme et l'œuvre ;* Colin 3 5o

Germaine-Marie Merlette : *La Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning ;* Colin 8 »
E. Reynaud : *N. Lenau, poète lyrique ;* Soc. nouv. de librairie 3 50
George Sand : *Histoire de ma vie ;* Ollendorff 3 50
Louis Tiercelin : *Bretons de lettres ;* Champion 3 50
Vte E. M. de Vogüé : *Maxime Gorky, l'Œuvre et l'Homme ;* Plon 1 »

Musique

Maurice Ravel : *Noel des Jouets ;* Bellon, Ponscarme et Cie 1 75

Pédagogie

Ernest Contou : *Ecoles nouvelles et Land-Erziehungsheime ;* Vuibert et Nony » »

Philosophie

Henri Lichtenberger : *Henri Heine, penseur ;* Alcan 3 75
Jean-Paul Nayrac : *Grandeur et misère de la femme ;* Michalon » »

Poésie

Etienne Bellot : *Les Chansons du Sang,* préface de Clovis Hugues ; Messein » »
Jules Delacre : *L'Offertoire ;* Bruxelles, Lamertin » »
A. Dupouy : *Partances ;* Lemerre 3 »
Abel-Letal : *Vers la Beauté ;* Fischbacher » »
Pierre de Nolhac : *Poèmes de France et d'Italie,* Calmann-Lévy 3 50
Marius Nugue : *Les Voix irritées ;* Assoc. typ. lyonnaise » »

Publications d'art

A. Claudin : *Histoire de l'imprimerie en France au XVe et au XVIe siècles.* T. III ; Roustan 100 »
Arnold Goffin : *La légende dans l'art primitif italien ;* Bruxelles, O. Schepeus » »

Questions religieuses

Dom du Bourg : *Saint Odon ;* 879-942 ; Lecoffre 2 »
Le Rouzic : *La Jeunesse catholique française au XIXe siècle ;* Beauchesne 5 »
Abbé Vincent Maumus : *La Préparation à la Foi ;* Blond 3 50

Romans

Maurice d'Auberlieu : *Le Semeur de Caresses ;* Ambert 3 50
Henri Austruy : *L'Eupantophone ;* Flammarion 3 50
P.-Simon Ballanche : *Inès de Castro ;* Storck 2 50
Tristan Bernard : *Amants et Voleurs :* Fasquelle 3 50
Jean Bertheroy : *La Beauté d'Alcias ;* Flammarion 3 50
Cardeline : *Les Destinées rivales ;* Plon 3 50
Comment ? Pourquoi ? Journal d'une Calomniée ; Juven 3 50
L. Deriès : *Au Pays des herbages ;* Lemerre 3 50
Jean Duruskam : *Mœurs de Magistrats ;* Soc. parisienne d'éd. 3 50
Johannès Gravier : *Le Calvaire d'un docteur ;* Flammarion 3 50
Gabriel de la Salle : *Sœur Sainte-Claire ;* Storck 2 50
Camille Lemonnier : *Le Droit au Bonheur ;* Ollendorff 3 50
Jean Lorrain : *L'Ecole des vieilles femmes ;* Ollendorff 3 50
Richard O'Monroy : *L'Amour sans phrases ;* Calmann-Lévy 3 50

Sciences

Gaston Laurent : *Les Grands Ecrivains scientifiques* (de Copernic à Berthelot) ; Colin 3 »
Ch. Perrier : *Les Criminels.* T. II, avec 89 pl. ; Maloine 7 50

Sociologie

Copin Albancelli : *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti ;* Perrin » »
J. Paul Boncourt et Charles Maurras : *Un Débat nouveau sur la République et la décentralisation ;* Toulouse, Soc. provinc. d'édition 1 50
M. Jacquinet : *Quelques considérations sur notre temps ;* Perrin 3 50
Albert Métin : *La Révolution et l'autonomie locale ;* Toulouse, Soc. provinc. d'édition 25 »

Théâtre

Henry Kistemaeckers: *Théâtre de rire et de larmes;* Fasquelle 3 50

Voyages

P. Maison: *Au Pays de John Bull.* Notes sur l'Angleterre et les Anglais; « La Picardie », Cayeux-sur-Mer 3 50

Mme L. Quenedey : *Java, Birmanie;* A. Michel 4 »

Divers

Comtesse de Tramar : *L'Etiquette mondaine;* Victor Havard 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos du *Salon de Mme Truphot*. — Louis XVI et Mme Dupleix. — Le Rabelais en français moderne. — Le *De Profundis* d'Oscar Wilde. — Un Magazine sans illustrations. — Le troisième Centenaire de Don Quichotte. — Une Rue Maxime Gorki. — L'Art à Monte-Carlo. — Les Quotidiens de Paris. — *L'Informateur des Gens de Lettres.* — La Musique nouvelle à la Libre Esthétique. — Bizarre Culture.

A propos du « Salon de Mme Truphot ». — On nous prie d'insérer les lettres suivantes :

M. Jehan Rictus à Mme Rachilde.

Paris, 16 février 1905.

Madame,

En présence des allégations de MM. Fernand Tailhade et Laurent Kolney, voulez-vous avoir l'extrême obligeance de dire vous-même, afin de rendre hommage à la vérité, que je n'ai en aucune manière influencé la critique que vous avez publiée sur le *Salon de Mme Truphot?*

C'est tout.

Votre respectueux « coprologue »,

JEHAN RICTUS.

50, rue Lepic.

Mme Rachilde à M. Jehan Rictus.

Paris, le 17 février 1905.

Non, mon cher Randon, vous ne m'avez nullement influencée au sujet de ce que j'ai dit sur le *Salon de Mme Truphot*. Comment l'auriez-vous fait puisque je vous vois ni ne vous entends jamais, ce que je regrette pour mon compte personnel.

J'ai écrit sur ce livre ce que je pensais, dans le grand silence de ma chambre de travail où ne pénètrent point les bruits du monde...

Mais ce que je regrette aussi, c'est d'avoir prononcé le mot de *responsabilité* à propos de Laurent Tailhade, car nous savons tous, vous, moi et les autres, que si quelqu'un l'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame il s'empresserait de revendiquer le geste, histoire de s'amuser aux dépens de la galerie.

Mes meilleures cordialités,

RACHILDE.

§

Louis XVI et Mme Dupleix. — M. V. Tantet, toujours si documenté sur les questions coloniales d'autrefois, nous communique la jolie lettre qu'adressait à Mme Dupleix (Jân. Begum) le marquis de La Luzerne, ministre de la marine, à la veille de la Révolution. Cette lettre n'a pas encore été publiée.

Versailles, le 5 octobre 1788.

Vos désirs sont prévenus, Madame. Dès que le Roy a été instruit d'une réclamation qu'on n'aurait jamais dû occasionner, il a voulu qu'un des bastions de Pondichéry portât le nom de Dupleix. Ce n'est point une faveur qu'on vous accorde. Cette

distinction était dûe à la mémoire de votre mary. Je n'ai d'autre mérite envers vous que de faire passer avec grand plaisir dans l'Inde les ordres que j'ai reçus de Sa Majesté. Puissent les ministres de la marine en avoir dans la suite de semblables à lui demander, et nos places être défendues au-delà des mers comme Pondichéry l'a été en 1748.

Agréez l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

DE LA LUZERNE.

§

Le Rabelais en français moderne. — Si, comme « opine » en sa préface M. Faguet, le Rabelais en français moderne est une traduction, tout au moins exigerait-on de M. J.-A. Soulacroix, son auteur, quelque connaissance rudimentaire de la langue du XVI^e^ siècle, des mots de province chers à Rabelais et peut-être du français moderne. Relevons au hasard :

Texte de Rabelais	*Traduction de M. Soulacroix*
Et la groisse cogneue, poussent hardiment oultre (*en avant*). — *Gargantua*, ch. III.	Leur grossesse connue, elles pourront porter hardiment leur outre. — P. 34.
Si le diavol (*diabolum, sans diminutif*) ne veult qu'elles engroissent, il faudra tortre le douzil (*fermer le robinet*), et bouche clouze (*et n'en parlons plus*). — *Ibid.*	Si le petit diable ne veut pas qu'elles engrossent, il faudra nous tordre le douzil et leur clore la bouche. — P. 34.
Celluy, disoit-il, a grande envie de mascher merde, qui d'icelle le sac (*le contenant*) mange. — *Ibid.*, ch. V.	Celui-là, disait-il, a grande envie de mâcher merde, qui trop s'en bourre. — P. 36.
O le gentil vin blanc! Et, par mon ame, ce n'est que vin de taffetas (*étoffe légère*). — Hen, hen, il est à une oreille, bien drappé et de bonne laine. — *Ibid.*, ch. V.	Oh! le gentil vin blanc! Eh! par mon âme, il est doux comme du taffetas. — Heu, heu (*sic*), il chauffe l'oreille comme du drap de bonne laine. — P. 45.
D'un cas je vous avertis que si elle (*la braguette de Gargantua*) estoit bien longue et bien ample, si (*d'autre part*) estoit-elle bien garnie au-dedans et bien avitaillée, en rien ne ressemblant les hypocritiques braguettes... — *Ibid.*, ch. VIII.	Toutefois je vous avertis que si elle était bien longue et bien ample, si elle était bien garnie et bien approvisionnée au-dedans, elle ne ressemblait en rien aux hypocritiques braguettes... — P. 61.
Pour la carrelure d'iceux (*les souliers de Gargantua*) furent employées unze cents peaux de vache brune, taillées à queues de merluz (*en pointe divisée en deux parties*). — *Ibid.*	Pour leurs semelles, il fut employé onze cents peaux de vache brune, taillées à coups de queues de morue. — P. 62.
Au doigt médical de la dextre. — *Ibid.*	Au médium (*sic*) de la main droite. — p. 65.
... petoit de gresse. — *Ibid.*, ch. XI.	... pétait dans la graisse. — P. 78.
... mangeoit choux et chioit pourrée (*porrée, poireaux*). — *Ibid.*	... mangeait des choux et chiait de la purée. — P. 78.
... cognoissoit mouches en laict (*distinguait noir sur blanc*). — *Ibid.*	... connaissait des mouches nourrices. — P. 78.
Quoy? dit Grandgousier, mon petit coillon, as-tu donc prins au pot, veu que tu rimes desjà? (*rimer, prendre au pot, se dit encore en certaines provinces des viandes cuites à feu trop vif. On connait encore à Lyon et ailleurs les rimelottes*). — *Ibid.*, ch. XIII.	... tu as donc bu que tu rimes déjà? — P. 90.

Citations que nous continuerons quand paraîtront les tomes suivants du Rabelais moderne. En attendant, nous ne saurions mieux conclure qu'en

reproduisant textuellement l'opinion de l'Académie française, formulée par M. Faguet en sa préface à l'ouvrage de M. Soulacroix (et nous prions de remarquer que les mots soulignés l'ont été par M. Faguet lui-même) :

Or, ces trois qualités, *tour, couleur*, discret *archaïsme*, voyez (et soyez juges) si M. Soulacroix ne les a pas très adroitement conservées.

Nous avons jugé. — A. J.

§

Le « De Profundis » d'Oscar Wilde.— Dans ses numéros de janvier et de février, la *Neue Rundschau*, de Berlin, a publié, presque intégralement, en langue allemande, le *De Profundis*, d'Oscar Wilde. Ce sont des notes et des lettres écrites de la maison de détention de Reading par l'auteur du *Portrait de Dorian Gray*. M. Max Meyerfeld a fait précéder ces pages d'une introduction à laquelle s'ajoutent ces quelques lignes en anglais :

Voici l'unique œuvre écrite en prison par Oscar Wilde. Le manuscrit a été envoyé par lui à Robert Ross, accompagné d'une lettre l'autorisant à le publier. Les extraits qui suivent ont été faits par Robert Ross, et confiés au Dr Max Meyerfeld pour être traduits en allemand. Nulle publication ou traduction en anglais n'en pourra être faite, le droit d'édition appartenant à Robert Ross, l'héritier littéraire d'Oscar Wilde. Le droit pour l'Allemagne a été donné par Robert Ross au Dr Max Meyerfeld, sous la condition qu'il ne soit point fait, en anglais transcription de ces pages.

D'une de ses lettres à Robert Ross, qu'il dénomme son « cher Robbie », nous extrayons ces passages :

. . . . . .

Ecris aussi, je te prie, à Stuart Merrill à Paris, ou à Robert Sherard, combien je me suis réjoui de la représentation de ma pièce, et transmets mes remerciements à Lugné-Poe : c'est quelque chose pour moi d'être, malgré l'insulte et la honte, toujours considéré comme un artiste.Je voudrais pouvoir me réjouir davantage, mais je suis évidemment mort à tout sentiment, sauf au chagrin et au désespoir. Peu importe, dis bien à Lugné-Poe que je sais apprécier l'honneur qu'il m'a témoigné. Il est lui-même un poète. J'ai crainte que tu ne me puisses lire que difficilement, mais tout ce qu'il faut pour écrire m'est refusé, et il semble que je ne sache plus écrire.

. . . . . .

En réponse à ces lignes, parle-moi littérature : quels volumes nouvellement parus, etc.; de la pièce de Jones et de la direction théâtrale de Forbes Robertson; des tendances actuelles du théâtre à Paris ou à Londres.Essaie de savoir ce que Lemaître, Bauer et Sarcey ont dit de *Salomé*, et m'en donne un résumé succinct. Ecris, je te prie, à Henry Bauer que je suis touché de son article amical. Robert Sherard le connaît. Ce fut très aimable à toi de me venir voir. Il te faut revenir la fois prochaine. Ici l'horreur de la mort m'enveloppe, alors que la vie y est plus horrible encore. Silencieux et misérable (1).....

§

Un Magazine sans illustrations. — Se faire de la concurrence à soi-même est l'idée assez inattendue qu'a eue Sir George Newnes, le fameux imprimeur-éditeur anglais. Propriétaire déjà d'un grand nombre de publications périodiques, telles que le *Tit Bits*, il fonda, il y a quatorze ans, le *Strand Magazine*, qui s'imprime chaque mois à plusieurs centaines de mil-

(1) Cette lacune est l'ouvrage des ciseaux du Directeur de la prison, le major Isacson. Il est présumable qu'il était ici question des cruautés et du mauvais traitement qu'eurent à subir, sous son directoriat, Wilde et les autres détenus.

liers d'exemplaires. C'est dire que ce magazine, avec des illustrations presque à chaque page, est extrêmement populaire. Or, ce même Sir George Newnes vient de lancer, le 1er février, *The Grand Magazine*, qui se propose d'être aussi populaire que l'autre, mais sans illustrations. Dans quelques lignes d'introduction, l'éditeur déclare : « Tout en reconnaissant la grande et durable popularité des illustrations, je me suis formé cette opinion qu'une large part du public préfère parfois laisser à son imagination le soin de se représenter les scènes décrites et ne pas voir le texte interrompu »; et c'est pourquoi il offre à ce public « un magazine qui dépendra entièrement de la valeur littéraire des histoires et des articles qu'il contiendra ». La fiction y devra être excellente, et le lecteur ne sera jamais désappointé. L'actualité y sera suivie et traitée « d'une manière brillante et originale », encore qu'on y évitera « les sujets politiques et essentiellement controversifs ». Enfin, on signalera certains abus.

Sur la couverture, très simple et attirant bien l'œil, on lit le titre en rouge sur fond jaune avec ces deux affirmations : « Le Magazine le plus original du monde », et plus bas : « Chaque page de ce magazine est intéressante ». En effet, les 176 pages de ce premier numéro, accompagnées de 25 pages de publicité, peuvent plaire à la masse des lecteurs d'intelligence moyenne et de culture élémentaire. Parmi les collaborateurs, on est surpris de voir G. Bernard Shaw voisinant avec Sir A. Conan Doyle et John Oliver Hobbes avec Victorien Sardou. Le sommaire, fort habilement composé, contient des articles sur le surnaturel, sur l'art de vivre longtemps, d'après « those who have done it », sur les Japonais et les Russes, sur l'immoralité des femmes au jeu, sur qui mène l'existence la plus agréable, de l'homme ou de la femme, etc.

§

Le troisième Centenaire de Don Quichotte. — L'Espagne se prépare à fêter dignement le troisième centenaire de Don Quichotte. L'apothéose du héros de Cervantès est fixée aux 7, 8 et 9 mai prochains. Le programme n'est pas encore complètement arrêté, mais on en connaît déjà les grandes lignes : les fêtes seront naturellement surtout artistiques et littéraires. Le ministre de l'instruction publique a pris ses mesures pour que tous les établissements d'instruction publique, depuis l'Académie royale jusqu'aux écoles primaires, célèbrent cette fête le même jour. Les universités s'y préparent dès à présent. L'Académie espagnole a ouvert un concours pour la meilleure édition critique des œuvres de Cervantès, et elle se propose de distribuer gratuitement une édition populaire de Don Quichotte. L'Académie des beaux-arts de San-Fernando ouvre aussi de son côté un concours pour deux monuments commémoratifs à élever devant les maisons d'où sortirent les premières éditions de l'épopée nationale. On frappera même — avis aux collectionneurs — une monnaie de circonstance qui aura cours pendant les fêtes.

La Société des gens de lettres et des artistes espagnols profitera de l'occasion pour fonder, à l'usage de ses adhérents invalides, un Institut-Cervantès, que l'Etat dotera de 25.000 pesetas. A l'Opéra, on donnera une grande fête artistique, ainsi qu'au théâtre espagnol. A la bibliothèque et au musée du Palais, on se propose d'organiser une exposition bibliogra-

phique où seront representées la plupart ou du moins le plus grand nombre possible des éditions nationales et étrangères de Don Quichotte ; et il y aura un catalogue illustré, édité spécialement à cette occasion, avec les reproductions des plus beaux titres, gravures, etc., des éditions exposées.

On a même enfin l'intention, si c'est possible, d'achever la restauration de la chapelle, à Alcala, de Henarès où Cervantès fut, dit-on, baptisé.

Bien d'autres projets existent encore qui viendront sans doute ajouter à l'éclat de ces grandes fêtes. Une foule de sociétés ou d'instituts y contribueront ; et les villes de province, surtout Valladolid où Cervantes passa une grande partie de son existence, n'auront garde de laisser à la capitale tout le soin de célébrer le centenaire de l'immortel chef-d'œuvre.

§

Une rue Maxime Gorki. — *Le Courrièr Européen* rapporte qu'à la suite d'un meeting de protestation contre les massacres de Russie,qui a eu lieu à Sens, un citoyen de cette ville, M. Louis Hinglais, pharmacien, a adressé une lettre ouverte au maire de Sens et au Conseil municipal, dont nous détachons le passage suivant :

Il me semble, citoyen Maire, que la ville de Sens, qui peut s'enorgueillir d'avoir, la première en province, réprouvé publiquement les crimes du tsar s'honorerait en protestant hautement contre l'emprisonnement de Maxime Gorki et contre le sort qui lui est réservé.

Elle pourrait le faire non seulement en souscrivant aux pétitions qui circulent, mais en donnant le nom de l'écrivain russe à l'une de ses rues, comme elle l'a fait pour perpétuer le courage civique d'Emile Zola.

Il y aura donc peut-être bientôt une rue Maxime Gorki dans une ville de France.

§

L'Art à Monte-Carlo. — La création de *Chérubin* au théâtre de Monte-Carlo a été entourée de toute la pompe que l'on sait déployer dans la Principauté. Ce fut une vraie solennité artistique et mondaine, à laquelle assistèrent les personnalités les plus notoires de Paris et du Littoral.

A vrai dire le sujet de Chérubin n'est pas nouveau, mais il faut ajouter que les auteurs visèrent et réussirent à l'interpréter d'une manière agréable, en y apportant de l'entrain, de la jeunesse, de la gaîté, du pittoresque et, parfois, une note de mélancolie qui ne déplaît pas.

M. Massenet a souligné ce thème d'une musique nerveuse et verveuse que le public applaudit sans réserves.

Chérubin commence donc à Monte-Carlo une carrière qui, sans aucun doute, se continuera ailleurs. C'est Mme Garden qui a créé et chanté le rôle de Chérubin, Mme Marguerite Carré celui de Nina et la Cavalieri celui de la danseuse Ensoleillard. On trouva exquises les deux premières, et capiteuse la troisième.

M. Renaud incarnait le philosophe, le précepteur et l'ami de Chérubin. L'excellent artiste fut comique avec tact.

§

Les Quotidiens de Paris. — *La Presse Internationale* avançait, dans un de ses derniers numéros, qu'il existe 150 quotidiens à Paris. *La Cote de la Presse* du 15 février déclare que ce chiffre est exagéré :

Il n'en existe que 58, d'importance d'ailleurs inégale, mais ce n'est déjà pas trop mal. En voici d'ailleurs la nomenclature :

Figaro.
Temps.
Gaulois.
Echo de Paris.
Journal.
Matin.
Soleil.
Liberté.
Autorité.
Gil Blas.
Petit Sou.
Rappel.
Siècle.
Univers.
Vérité Française.
Gazette de France.
Patrie.
Presse.
Soir.
Peuple Français.
XIXe Siècle.
France.
République Française.
Opinion Nationale.
Journée.
Petit Bleu.
Aurore.
Petit Moniteur.
Petit Caporal.
National.
Gazette des Tribunaux.
Action.
Droit.
Paris.
Estafette.
Courrier du Soir.
Loi.
Gazette du Palais.
Le Vélo.
Cocarde.
Voltaire.
Libéral.
Nation.
Pays.
Epoque.
Constitutionnel.
Charivari.
Petit Journal.
Petit Parisien.
Débats.
Libre Parole.
Petite République.
Intransigeant.
Lanterne.
Radical.
Justice.
La Paix.
Evènement.

Notons que quelques-uns des titres ci-dessus énumérés n'existent plus, et que par contre quelques autres manquent.

§

L'Informateur des Gens de Lettres, périodique bimensuel illustré, entre dans sa troisième année. Il fut fondé en janvier 1903 par Mme Camille Pert, qui le dirige avec une activité louable. C'est, en France, le seul organe professionnel des écrivains. Il renseigne les auteurs sur les choses pratiques de leur métier, et défend leurs intérêts, traitant des questions littéraires et professionnelles, rendant compte de ce qui paraît en librairie et de ce qui se joue au théâtre. — Spécimen gratuit sur demande adressée 70, boulevard Magenta, Paris.

§

La Musique nouvelle à la « Libre Esthétique ». — La Libre Esthétique a organisé un cycle de musique nouvelle en quatre auditions fixées aux jeudis 2, 9, 16 et 23 mars, à 2 h. 1/2, et embrassant un choix d'œuvres inédites ou récemment parues des écoles belge, française, anglaise et espagnole. L'interprétation en sera confiée, entre autres, à Mmes D. Demest et G. Marty, à Mlles M. Chabry, Blanche Selva, Evelyn Suart, à MM. G. Surlemont, E. Bosquet, E. Chaumont, A. Zimmer, F. et E. Dochaerd, Baroen, H. Merck, etc.

MM. Breitkopf et Hærtel et MM. Schott frères délivrent des abonnements à 10 francs pour les quatre concerts.

§

Bizarre Culture. — Du *Journal* (19 février), traduisant ou interprétant un article du *Daily Chronicle* :

Un gouvernement qui sème les baïonnettes doit s'attendre à récolter des bombes et des poignards.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MARCEL SCHWOB

—

Il y a quinze jours, heure pour heure, je causais encore avec lui. J'étais venu le voir, comme je faisais souvent, vers cinq heures, à sa rentrée de la Bibliothèque ou des Archives. Comme je l'avais trouvé vivace, alerte, lui si dolent et si affaissé d'ordinaire! Il était plein d'espoirs, de projets, plein d'ardeur pour le travail. Le cours qu'il faisait depuis le huit décembre à l'Ecole des Hautes Etudes sociales sur Villon avait été remarqué par M. Michel Bréal, qui en avait parlé à M. Croiset, le doyen de la Faculté des Lettres, et on lui avait promis de lui ouvrir la Sorbonne, l'année prochaine, pour les mêmes leçons. Son ouvrage sur Villon, attendu depuis si longtemps, et que ses scrupules d'écrivain autant que la maladie avaient tant retardé, était en cours d'achèvement. Il venait également de corriger les dernières épreuves d'un *Parnasse satyrique du XV^e^ siècle* (1). Il avait en train une édition de Marot, plusieurs pièces de théâtre, mille choses encore, et me demandait de l'aider pour tout cela dans de petites choses qu'il me confierait. Un but longtemps caressé et soudain devenu réalisable : une chaire de littérature comparée à la Sorbonne, était au bout de tous ces efforts. Oui, comme il vivait, cette heure que je passai avec lui ce jour-là, et ces autres heures que je le vis encore, le lendemain lundi et le surlendemain mardi! Maintenant, c'est fini. Ces projets, ces désirs, ces travaux,

(1) A paraître chez Welter.

cette voix que j'écoutais, rien de tout cela ne peut plus être, n'est plus. A la place du petit murmure du travail et de la causerie, s'est installé le silence de la mort. C'est un peu de nuit, soudainement. La lampe merveilleuse s'est éteinte.

§

Marcel Schwob ! Je dis ce nom, et tout l'homme se dresse devant moi, incomparable d'intelligence, de savoir et de simplicité. C'est vrai qu'il était unique, et que ce mot pourrait peut-être résumer tout ce qu'on peut dire de lui. Je ne crois pas que personne ait pu le connaître sans être émerveillé par le monde de ses connaissances. Ce que cet homme savait de choses, et dans tous les domaines, est inimaginable, et quand je m'y arrête, comme en ce moment, avec attention, il m'en vient toute une songerie. Sur les sujets les plus divers, les plus rares, les plus lointains, il avait quelque chose à dire, il pouvait dire quelque chose, que dis-je ! il faisait mieux : il vous apprenait quelque chose, et jamais ce n'était fade ni fragile. M. Remy de Gourmont a bien dit : « Il était de la race décimée de ceux qui ont toujours sur les lèvres quelques paroles neuves, de bonne odeur (1). » Rien dont il ne pût parler, éclairant tout d'un mot juste, saisissant, inoubliable. Toutes les littératures lui étaient familières, depuis les plus reculées jusqu'aux plus récentes, et, doué d'une mémoire extraordinaire, il était devenu quelque chose comme une bibliothèque vivante. Il avait au plus haut degré le génie de sa race, ce don de tout pénétrer, de tout analyser, de tout dissocier, pour le recomposer et l'affabuler à son image. Il pouvait établir la filiation spirituelle de tous les écrivains et rarement il se trompait. Il avait démonté tous les livres connus, les livres-types, savait de quoi et comment ils sont faits, et il aurait pu les récrire à son tour, semblables jusqu'à l'illusion, peut-être même plus parfaits; certains de ses contes en sont des preuves éblouissantes. Je songe en ce moment aux jouissances qu'a dû lui procurer cette prodigieuse faculté d'analyse et d'assimilation. Il y a peut-être plus de volupté à détruire qu'à créer, et analyser c'est un peu détruire, en tout cas ne pas augmenter, du moins pour soi. Cependant, dans tous les livres de

(1) *Le IIe Livre des Masques*. Paris, Société du Mercure de France.

Marcel Schwob, il y a quelque chose qui est bien à lui, qui est bien à sa ressemblance : d'abord, sa faculté d'invention, l'atmosphère, et ensuite le goût, l'art, le son voilé et profond des phrases, et je ne sais quoi qui ressemble à la mélancolie d'un homme pour qui plus rien n'était neuf. L'ironie n'a presque pas été employée par lui comme moyen littéraire. En mettant à part les *Diurnales*, ouvrage uniquement d'ironie, on ne la trouve guère que dans quelques contes. Il y a plutôt répandue dans toute son œuvre une grande pitié. Cependant, l'ironie devait certainement être devenue inséparable de son intelligence, et d'avoir pénétré et démonté le secret de tant de livres, le mot d'*originalité*, sans qu'il l'ait jamais dit, devait bien le faire sourire en lui-même. Ceux qui ne l'ont pas connu retrouveront tout entiers dans ses livres son intelligence et son esprit. Leurs titres eux-mêmes sont significatifs : *Cœur double*, *le Roi au Masque d'or*, *Vies imaginaires*, *Spicilège*, c'est déjà tout Marcel Schwob. Quand je l'ai connu, après l'avoir lu depuis longtemps, je n'ai eu que la surprise de son affectueuse sympathie, Il avait l'amour de l'étrange, du satanique, de l'équivoque, du malsain et du surnaturel, et cet amour se découvre à chaque page de son œuvre, dans le choix des personnages qui l'ont occupé, dans les figures qu'il a créées. Aucune compagnie spirituelle ne lui plaisait davantage que celle des écrivains et du bas-peuple du xv^e^ siècle, poètes faméliques, égoutiers de fossés, meneurs de hutin, clercs errants et mendiants, écorcheurs et coquillards, maquerelles et fenestrières, tout ce monde de tripot, de crime et de vagabondage, bigarré au possible, dont il connaissait tous les noms, tout le vocabulaire et toutes les attitudes. Mais cet amour, cette préférence n'étaient pas chez lui uniquement un amusement, une inclination de lettré et d'artiste. C'était quelque chose de plus haut, de plus troublant aussi, l'effet d'une conscience étrangement complexe et clairvoyante, qui se cherchait et se confrontait sans cesse, qui examinait toutes les possibilités qu'elle aurait pu subir, dans le passé comme dans le présent, pour s'en élever ou déchoir d'autant. « Vivre, a dit Ibsen, c'est combattre avec les êtres fantastiques qui naissent dans les chambres secrètes de notre cœur et de notre cerveau ; être poète, c'est tenir jugement sur soi-même. » A chaque page de son œuvre, j'en ai pu juger mieux encore qu'à la lire, dans de longues

entrevues avec lui, où il parlait vraiment comme s'il eût été seul, Marcel Schwob a tenu jugement sur lui-même, par le moyen de tous ces personnages, divins ou criminels, dont il a retracé l'histoire. Ainsi, comme il l'a dit, « l'effroyable perversité de Shakespeare avait engendré dans sa tête Lear, Richard III, Antoine, Caliban, Falstaff, Miranda, et tant d'autres si divers, qu'il avait voulus tels, et que l'extrême différenciation de ses passions lui avait permis de projeter tous, après avoir lutté contre eux ».

Il était né à Chaville (Seine-et-Oise) le 23 août 1867, descendant d'une ancienne race de prêtres juifs. C'était un homme petit, mince, déjà un peu voûté, avec une tête admirable, pour ainsi dire patinée par la souffrance, le visage glabre, le front comme une tour blanche, les yeux étincelants de pensée, la bouche sinueuse et pleine d'expression. Il avait été élevé par son oncle, orientaliste remarquable, qui fut conservateur de la Bibliothèque Mazarine, et avait grandi là, au milieu des manuscrits et des livres de toutes sortes. Son père avait été au lycée de Rouen le condisciple de Gustave Flaubert, avait fait partie d'un cercle littéraire qui comprenait Théodore de Banville et Théophile Gautier, et avait collaboré au *Corsaire Satan* avec Baudelaire. Mais, peu fortuné, il avait dû renoncer à la littérature, avait été un certain temps percepteur à Strasbourg, puis était parti en Egypte, où il vécut dix ans, chef de cabinet de Chédif Pacha, secrétaire des Affaires étrangères près le Khédive. Revenu en France, il fit un court séjour dans les environs de Paris, puis s'installa avec sa famille dans une campagne près de Tours. En 1875, fatigué de sa vie inactive, il se mêla aux affaires municipales, devint conseiller municipal de Tours, et acheta, quelque temps après, le grand journal politique de Nantes, *le Phare de la Loire*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, et où l'a remplacé M. Maurice Schwob, le frère aîné de Marcel Schwob. Le goût d'écrire était venu de bonne heure à Marcel Schwob. Il avait onze ans quand la traduction de Poe par Baudelaire lui vint entre les mains. Il savait déjà l'anglais. La traduction le fit aller à l'original, et c'est de ce jour que datait l'influence, devenue si grande, sur son esprit, du conteur américain. A peu près à la même époque, il écrivit son premier article, paru dans *le Phare de la Loire*, sur un livre de Jules Verne. Puis, ce furent les années d'études, au Lycée Louis-le-

Grand, à Paris, avec l'espoir de l'Ecole Normale. Mais son année de seconde ayant été malheureuse, il ne réussit pas, son père l'obligea à s'engager, et il fut envoyé au 35e régiment d'artillerie, à Vannes. A son retour, il prépara de nouveau l'Ecole Normale, ne réussit pas davantage, ayant encore passé son temps « dans un océan de lectures », comme il disait, plutôt qu'à étudier. Il suivit alors les cours de la Sorbonne, passa sa licence ès lettres, en 1888, le premier de quatorze licenciés sur cent candidats, puis étudia la paléographie grecque à l'Ecole des Hautes-Etudes, et la philologie sous M. Michel Bréal. Il s'intéressait déjà tout particulièrement à l'argot populaire, travaillant aux Archives sous la direction de M. Longnon et inséra un article sur ce sujet dans les *Mémoires de la Société de linguistique* (tome VII, 1892). C'est ainsi qu'il fut amené progressivement à étudier le jargon des Coquillards employé par François Villon et ses compagnons, à propos desquels il fit à Dijon, à cette époque, des découvertes dont les résultats furent insérés dans l'édition de Villon donnée, en 1892, par M. Longnon. Il avait en même temps commencé sa carrière littéraire, avec des articles de littérature à *l'Evènement* (1889) et des contes à *l'Echo de Paris*. Ce sont ces contes qui formèrent son premier livre, *Cœur double*, paru en 1891 (1). D'autres contes suivirent, qui composèrent son deuxième volume, *le Roi au Masque d'or* (2). Il publia ensuite *Mimes* (3), *le Livre de Monelle* (4), *Annabella et Giovanni*, Conférence faite au *Théâtre de l'Œuvre*, le 6 novembre 1894 (5), une traduction de la *Moll Flanders* de Daniel de Foe (6), *la Croisade des Enfants* (7), *Vies imaginaires* (8), *Spicilège* (9). Encore ensuite *la Porte des Rêves* (10), *la Légende de Serlon de Wilton* (11) et une traduction d'*Hamlet* (12) et une traduction de la *Francesca da Rimini* (13), de

(1) Ollendorff.
(2) Ollendorff, 1893.
(3) Société du Mercure de France, 1893.
(4) Chailley, 1894.
(5) Société du Mercure de France, 1894.
(6) Ollendorff, 1895.
(7) Société du Mercure de France, 1896.
(8) Fasquelle, 1896.
(9) Société du Mercure de France, 1896.
(10) Pour les Bibliophiles indépendants, 1899.
(11) Paris, 54, rue des Ecoles, 1899.
(12) Fasquelle, 1900.
(13) Fasquelle, 1902.

M. Marion Crawford, jouées toutes deux par Mme Sarah Bernhardt. Enfin, en 1903, il publiait son dernier livre, *Mœurs des Diurnales, Traité de journalisme* (1), ouvrage satyrique, sous le pseudonyme de Loyson-Bridet, et réunissait en un seul volume, sous le titre *La Lampe de Psyché* (2), ses trois petits ouvrages épuisés : *Mimes*, *Le Livre de Monelle* et *La Croisade des Enfants*, accompagnés d'un conte inédit, *L'Etoile de Bois*. Tous ces livres, il faudrait les prendre un à un, et chacun mériterait un examen à part, tant les idées, qui y abondent, y sont différentes, si la méthode y est la même. Marcel Schwob a vraiment excellé dans ce genre difficile : le conte. *L'Homme voilé*, *Les Sans-Gueule*, *L'Homme double*, *Béatrice*, *Les Portes de l'Opium*, *Spiritisme*, *Un Squelette*, dans *Cœur double*, sont remarquables par la terreur, la pitié ou le comique qu'ils dégagent, et *Le Roi au Masque d'or*, dans le volume de ce titre, peut être mis à côté du *Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert, pour un même style évocateur et une analogue beauté de sujet. *Mimes* est une œuvre plus légère, une sorte de jeu où s'amusa l'érudition de Marcel Schwob, qui voulut donner avec ce livre une sorte de pendant aux petits poèmes d'Hérondas. Le ton y est si exact, l'impression de passé si habilement rendue, qu'on croirait plutôt à une traduction qu'à une œuvre moderne. *Le Livre de Monelle* est plus singulier, plus troublant. C'est l'histoire, souvent obscure, d'une petite prostituée sentencieuse, sœur de la fille que rencontra une nuit, sous le Palais-Royal, le jeune Bonaparte, et de la pauvre Anne sans feu ni lieu qui secourut un soir Thomas de Quincey, défaillant dans une rue d'Oxford. Que de paroles elle sait dire, cette Monelle, sourdes et voilées comme son nom. Ecoutez-en quelques-unes, prises au hasard en feuilletant : « Détruis, car toute construction vient de la destruction. — Pour tout désir nouveau, fais des dieux nouveaux. — Que toute création périsse, sitôt créée. — Regarde toutes choses sous l'aspect du moment. — Pense dans le moment. Toute pensée qui dure est contradiction. — Sois sincère avec le moment. Toute sincérité qui dure est mensonge. — N'attarde pas le moment : tu lasserais une agonie. — Les moments sont semblables à des bâtons mi-partie blancs et noirs. N'ar-

(1) Société du Mercure de France, 1903.
(2) Société du Mercure de France, 1903.

range point ta vie au moyen de dessins faits avec les moitiés blanches. Car tu trouveras ensuite les dessins faits avec les moitiés noires. Que chaque noirceur soit traversée par l'attente de la blancheur future. — Ne dis pas : je vis maintenant, je mourrai demain. Ne divise pas la réalité entre la vie et la mort. Dis : maintenant je vis et je meurs. — Que toute intelligence luise et s'éteigne en toi l'espace d'un éclair. — Ne pense pas avec les morts et ne caresse point leurs visages. Ne ris pas d'eux et ne pleure pas sur eux : oublie-les. — Ne contemple point les vies passées plus que ta vie passée. Ne collectionne point d'enveloppes vides. — Ne te souviens pas et ne prévois pas. — Ne te connais pas toi-même. » Ensuite, ce sont les sœurs de Monelle, « tourmentées d'égoïsme et de volupté et de cruauté et d'orgueil et de patience et de pitié » et tout le livre est ainsi fait de mystère, de clair-obscur et de paroles chuchotées. *Moll Flanders* est le premier ouvrage de Marcel Schwob comme traducteur. Moll Flanders, criminelle de haut rang, qui fut douze ans prostituée, cinq fois mariée, dont l'une à son propre frère, douze ans voleuse, huit ans déportée, et finalement devint riche, vécut honnête et mourut repentante. L'héroïne de Daniel de Foë, dont on ne connaît trop complaisamment que le *Robinson Crusoë*, nous a été rendue par Marcel Schwob dans le dessin exact, avec le même mouvement des phrases, la même couleur de style, jusqu'aux redites et aux nonchalances de l'original. A propos de ce dernier livre, je veux dire ici un mot des préfaces mises par Marcel Schwob à chacun de ses ouvrages. Ces préfaces ont une grande importance dans son œuvre. Elles nous définissent l'esthétique et la philosophie de chacun de ses livres, qu'il s'agisse de *Cœur Double*, du *Roi au Masque d'or* du *Livre de Monelle*, ou des *Vies Imaginaires*, dont je parlerai plus loin, et nous y trouvons pour ainsi dire le processus des idées qui l'ont amené à les écrire. Dans *Moll Flanders*, la préface n'est qu'un ensemble de notes sur l'héroïne et sur l'histoire du livre et de son auteur, mais le talent de Marcel Schwob paraissait à un tel point dans les plus petites choses qu'on le retrouve encore là tout entier, avec ce style qui sait tout dire, tout évoquer, tout ranimer, sans un mot inutile ou fade, sans effet. « Georges Borrow, y écrit-il, raconte dans Lavengro qu'il rencontra sur le pont de Londres une vieille femme qui ne lisait qu'un livre. Elle ne voulait le vendre à aucun prix.

Elle y trouvait tout son amusement et toute sa consolation. C'était un ancien livre aux pages usées. Borrow en lut quelques lignes : aussitôt il reconnut l'air, le style, l'esprit de l'écrivain du livre où d'abord il avait appris à lire. Il couvrit son visage de ses mains, et pensa à son enfance... Ce livre de la vieille femme était *Moll Flanders*. » Je ne sais si c'est que je garde une grande tendresse à l'enfant que j'ai été, mais quand je lis ces lignes, même en ce moment, pour les copier ici, le ton, l'accent des mots est si juste que, si je m'écoutais, je m'arrêterais pour couvrir, comme Borrow, mon visage de mes mains et songer à mon enfance. *La Croisade des Enfants* est une suite de proses poétiques inspirées à Marcel Schwob par des chroniques du XIIIe siècle, racontant l'exode, à cette époque, d'enfants de tous pays vers la Terre sainte. Pour montrer de quelle façon différente le même événement peut impressionner différents individus, Marcel Schwob en a écrit huit récits : un moine, un lépreux, le pape Innocent III, les enfants eux-mêmes, un clerc de Marseille où ils s'embarquèrent, un musulman qui les rencontra, d'autres enfants trouvés en route, et enfin Grégoire IX qui vécut longtemps obsédé par le souvenir des fugitifs. Sur un livret tiré de ces proses par Marcel Schwob lui-même, M. Gabriel Pierné a écrit une partition qu'on donnait tout récemment au Châtelet, avec l'orchestre Colonne (1). *Les Vies Imaginaires*, comme le titre l'indique, sont un recueil de biographies supposées. Selon Marcel Schwob, il n'appartient réellement aux individus, surtout aux grands hommes, que leurs bizarreries ; le reste est le patrimoine commun de l'humanité. Il estimait plus important que leurs systèmes philosophiques et leurs œuvres de savoir qu'Aristophane était chauve, que Socrate avait le nez camard, qu'Aristote portait sur l'estomac une bourse de cuir pleine d'huile chaude, que Johnson avait coutume de conserver dans ses poches des pelures sèches d'orange, que Milton prononçait la lettre R très dure, que Spencer était un petit homme, portant des cheveux courts, une petite collerette et des petites manchettes, qu'Erasme n'aimait pas le poisson, quoique né dans une ville poissonnière, que Bacon ne tolérait à ses domestiques que des bottes en cuir d'Espagne, l'odeur du cuir de veau lui étant insupportable, que Hobbes devint très chauve dans sa vieillesse,

(1) Joanin, éditeur, 1905.

ce qui ne l'empêchait pas d'étudier chez lui tête nue, son plus grand ennui étant seulement d'empêcher les mouches de venir se poser sur sa calvitie, que la première hâte de Samuel Pepys, lors du grand incendie de Londres, en 1666, fut d'enterrer dans son jardin un beau fromage de Parmesan, que Cardan avait un amour excessif des plumes et des stylets à écrire, que Jean-Jacques Rousseau préférait les rubans couleur de rose et d'argent jusqu'à en voler, etc., etc. Dans la préface de son livre, il a défini l'art du biographe, qui n'a pas à se préoccuper d'être vrai, qui doit seulement savoir choisir parmi les possibles humains celui qui est unique, et trier, dans ce que les chroniques, les mémoires, les correspondances contiennent d'idées, de mouvements de physionomie et d'événements, de quoi composer des formes qui ne ressemblent à aucunes autres. C'est ainsi qu'avec quelques détails, quelques traits, quelques tics même, singuliers, rares, mais qui les marquent d'un coup et les font uniques, il imagina les vies des personnages les plus divers, depuis Empédocle, Erostrate et Lucrèce jusqu'aux sinistres et farceurs Burke et Hare, assassins de haute fantaisie, en passant par Septima, incantatrice, Pétrone, romancier, Frate Dolcino, hérétique, Paolo Uccello, peintre, Cecco Angioleri, poète haineux, Katherine la dentellière, fille de b..., et bien d'autres non moins curieux, dans des pages où, comme l'a dit encore M. Remy de Gourmont, « pas un mot ne détruit la sérénité d'une biographie authentique ».

Cependant, tous ces livres, il faut bien le dire, ce sont surtout les jeux fastueux d'un artiste, d'un érudit, d'un curieux dans tous les domaines de la pensée et de l'art, et qui possédait à un degré incomparable le don de choisir et d'amalgamer, avec une ressource d'invention jamais épuisée et toujours différente. Chacun d'eux en rappelle un autre, ou d'autres, plus ou moins lointains dans la suite des livres qui nous sont parvenus, et peut-être pourrait-on les épigraphier tous de cette parole de cette même Monelle, si sage, si avertie comme je l'ai dit : « Toute construction est faite de débris et rien n'est nouveau en ce monde que les formes. » Certes, ils sont parfaits, on est forcé de le reconnaître, si éloigné qu'on soit de l'art qu'ils représentent. Tant de fois qu'on les lise, on ne peut y découvrir ni une faute de goût, ni une imperfection de langue, ni même quoi que ce soit qui, depuis qu'ils ont paru, ait vieilli, ait perdu

son ton, ou fasse sourire. Mais si parfaits justement, ils sont glacés par trop d'art, insensibles, et encore que l'on puisse dire qu'à cause de cela même ils sont peut-être plus assurés de durer, stérilisés qu'ils sont, en quelque sorte, de toutes causes de péremption, je ne sais quoi de vivant y manque. Aussi, en est-il un autre, selon moi, qu'il faut placer au-dessus d'eux. C'est ce *Spicilège*, qu'on ne se lasse pas de relire, tant l'intelligence y surabonde, les points de vue rares, les associations d'idées les plus subtiles, les remarques et les contrastes les plus ingénieux. Rien de plus pur, de plus souple comme style. Marcel Schwob, qui se rattachait par tant de côtés à Poe et à Baudelaire, tenait également d'eux l'art de commencer, si difficile et sans lequel les plus belles pages sont souvent délaissées. On peut prendre dans ce livre le chapitre qu'on voudra. La première phrase séduit tout de suite, retient, on est pris, et l'on ne peut pas ne pas continuer. Grande habileté, et qui se manifeste de même, si l'on ouvre le livre au hasard, avec la première phrase qui vient sous les yeux. On trouve dans le *Spicilège* toutes les préfaces de Marcel Schwob, celles écrites pour ses propres livres et celles écrites pour des livres d'amis et pour des éditions de luxe de *La Chaîne d'Or* de Théophile Gautier et de *La légende de Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert, puis des Essais, qui ont pour titre : *Robert Louis Stevenson*, *George Meredith*, *L'Amour*, *L'Art*, *L'Anarchie*, et enfin *François Villon*, les premières pages (1) de la grande œuvre à laquelle il s'était voué désormais : l'Histoire de Villon et de la société et de la poésie au XV^e^ siècle. On ne regrettera jamais assez qu'il n'ait pu mener cette œuvre à bonne fin. Il y avait consacré près de dix années de recherches, d'études, de travaux de toutes sortes. Il avait découvert des pièces du plus haut intérêt pour l'histoire du poète et de son temps (2), et ce n'est pas trop dire que nul mieux que lui n'était qualifié pour une telle œuvre. Je veux à ce sujet transcrire ici la dédicace que mit Gaston Paris à l'exemplaire de son *Villon* (3) offert par lui à Marcel Schwob. Elle reproduit la dédicace mise par Clément Marot à son édition du poète. Je l'ai

(1) Parues d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1892.

(2) Ces découvertes ont été en partie communiquées par lui à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et l'on en trouve des résumés dans les *Comptes rendus* de 1898 et 1899.

(3) Paris, Hachette, 1901, dans la collection : *Les Grands Ecrivains français*.

connue par surprise, un jour que je flânais parmi les livres de Marcel Schwob. Il ne me l'aurait jamais montrée et je n'ai pas voulu manquer d'en prendre copie

A MONSIEUR MARCEL SCHWOB

Si en Villon on treuve encore à dire,
S'il n'est pourtant ainsi qu'ay prétendu,
A moi tout seul le blasme en soit, messire,
Qui plus y ai travaillé qu'entendu.
Et s'il est mieulx en son ordre estendu
Que paravant en ce mien petit livre,
Le gré à vous en doit estre rendu,
Qui l'avez fait par grant amour revivre.

21 mars 1901. GASTON PARIS.

Tous ces livres que je viens d'énumérer ont été écrits par Marcel Schwob de 1890 à 1896. Alors la maladie le prit, qui devait désormais l'immobiliser pendant des mois, lui interdire tout travail suivi, et l'obliger à des voyages dont il ne revenait souvent réconforté que pour un temps très court. La vie un peu diminuée en lui, sa faculté d'invention diminua aussi, s'appauvrit progressivement. C'est alors qu'il s'était tourné tout à fait vers l'érudition et avait songé au théâtre, s'amusant entre temps à ajouter une page à ses *Mœurs des Diurnales*, où sont colligées et mises en ordre, avec une ironie à la Rabelais, les perles des lettrés de nos journaux, et qui sont dans son œuvre un livre assez à part. En réalité, pour l'érudition, ce n'était qu'un retour à ce qui l'avait occupé tout d'abord, et il n'avait pas tardé à y avoir une très grande place, une renommée universelle, qui faisaient que c'était toujours à lui qu'on recourait quand une question d'histoire littéraire, touchant le XV^e^ ou le XVI^e^ siècle, occupait le monde savant. Cependant, j'ai pensé quelquefois aux souffrances morales qu'il avait dû éprouver à se voir ainsi interrompu après ces six années si productives, lui qui dès ses débuts avait émerveillé. Elles avaient certainement ajouté à la maladie, mais il n'en disait jamais rien, n'y faisait même jamais une allusion. Il n'avait non plus aucune amertume à voir le si petit nombre de ses lecteurs français, alors qu'à l'étranger son nom était si répandu, non plus qu'à voir la sorte de solitude morale qui lui était créée, ainsi qu'à un ou deux autres écrivains de sa valeur, M. Huysmans, par exemple, au milieu de notre époque sans goût, pleine de journaux, de

hâte et d'ignorance. Sans qu'il en tirât la moindre ombre de vanité, il savait que ses livres sont ceux d'une élite, qu'il faut, pour les comprendre, une assez grande culture, un certain goût, et, qui plus est, une qualité spéciale d'intelligence, et d'ailleurs, il ne lui paraissait pas qu'un livre pût ne pas nécessiter tel ou tel de ces dons. Il n'avait pas le souci des honneurs, des récompenses officielles, dont je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire qu'il les aurait certainement eues s'il les avait sollicitées, et je l'ai vu souvent choqué de l'idée des « prix littéraires ». Il aimait seulement qu'on lui rendît hommage, qu'on lui accordât la considération à laquelle il avait droit, et encore cela ne faisait-il que rendre plus vive la simplicité qu'il montrait partout et à tous. Je veux dire aussi combien cet homme, qui aurait pu ne s'occuper que de son œuvre, s'intéressait à tous les efforts qui se produisaient autour de lui, lisant tout, voulant tout connaître, et que rien d'intéressant ne parût qu'il ignorât. Personne de moins systématique, de moins enfermé dans un art, dans une formule, dans une école. C'était vraiment un esprit libre, et je ne suis pas le seul qui l'ait vu admirer et vanter à son entourage, et répandre le plus qu'il pouvait, non seulement les livres les plus éloignés de son art et de ses préoccupations, mais encore les livres les plus différents entre eux, qu'il s'agît de poèmes ou de romans, de critique ou de science. Nul n'était plus heureux du talent chez autrui et il avait toujours été ainsi. Il avait connu à leurs débuts presque tous les jeunes écrivains dont on parle aujourd'hui. Il en est même qu'il avait un peu découverts, à qui il était allé, qu'il avait encouragés, à qui il avait donné un peu de confiance en soi. Il me le disait quand nous en parlions : « Je ne me suis jamais trompé, j'étais sûr d'eux, et l'intelligence n'avait rien à y voir ; c'était bien plutôt question de sensibilité littéraire. Je sentais les individus qu'ils étaient et ce dont ils étaient capables, rien qu'à lire leurs premières pages. » Aussi, rien du monde littéraire actuel ne lui était-il étranger. Un jour, en 1891, M. Byvanck vint de Hollande à Paris, curieux de nos écrivains, de leurs mœurs et de leurs livres. Il lui fallait un guide, très renseigné en même temps qu'adroit à le mener partout. Il le trouva en Marcel Schwob. Ce fut lui qui le mena de la Butte Montmartre au Quartier Latin, du Chat Noir, où vociférait Salis, au Café François Ier, où

bohémianisait Verlaine, et qui l'introduisit chez tous les écrivains en vogue ou en passe de le devenir, depuis Aristide Bruant jusqu'à M. Maurice Barrès. Toutes les manifestations artistiques et littéraires de cette époque sont passées en revue et analysées dans ce livre : *Un Hollandais à Paris en 1891* (1), où M. Byvanck a consigné les souvenirs de ses promenades et de ses visites, et qui restera, avec les *Livres des Masques* de M. Remy de Gourmont, le document le plus complet et le plus pittoresque sur la littérature actuelle. Mais le cicerone a plus souvent que le voyageur tenu la plume, c'est lui, bien plus que ce dernier, qu'on devine derrière les pages, et ce n'est pas sans raison que M. Byvanck a dit de son livre qu'il appartenait à Marcel Schwob, et que sans lui il n'aurait pas été écrit, pas même été idéalement.

§

Au moment de terminer ces notes sur Marcel Schwob, je me rappelle plus vivement les heures que j'ai passées avec lui ces deux dernières années. Moi qui m'ennuie partout sitôt que je ne suis plus seul, là je ne m'ennuyais jamais. C'était généralement le soir, au moment où Mme Schwob-Moréno partait au théâtre. Le plus souvent je le trouvais couché, dans un petit lit installé dans le petit salon où il travaillait, plus ou moins malade, faible, abattu. Je m'asseyais auprès de lui. Au-dessus de son lit, se trouvait une grande glace qui reflétait toute la pièce, et devant moi, un peu haut sur le mur, une reproduction du portrait, par La Tour, de cette Mlle Fel à qui Mme Moréno ressemble tant. Autour de nous, c'étaient des guéridons, des fauteuils chargés de livres et de papiers de toutes sortes, et sur le tapis, devant la cheminée, ses deux chiens, Flossie et Flip, qui folâtraient. Puis on allumait les lampes. Le Chinois qui le servait installait une petite table près du lit, y plaçait mon couvert, lui donnait le sien, et nous dînions de compagnie, pour continuer ensuite la causerie, jusque vers dix heures. A dire vrai, c'était surtout Marcel Schwob qui parlait et je m'en serais voulu qu'il en fût autrement. Il m'expliquait sa formation littéraire : Platon, avec quatre pages du *Banquet*, Daniel de Foe, Poe et Flaubert, ou sa façon de travailler, un peu trompeur ce soir-là, négligeant

(1) Perrin, 1892.

peut-être de songer que je devais avoir là-dessus mon opinion, et bien réfléchie. Il me parlait de ses amis, des écrivains qu'il aimait, de quelques autres, cordial au possible pour les premiers, merveilleusement mauvais pour les troisièmes. Il me parlait de la gloire littéraire, du peu qui survit des livres, d'Ennius, dont il ne reste rien, bien qu'il ait énormément écrit, et qu'il aurait aimé lire, me disant que ses phrases étaient certainement belles, ressemblant à celles de Rabelais. Il me disait que la survivance est aux petits livres, à ceux qui ont peu écrit, et qu'il était bien tranquille pour Baudelaire. Quant à Balzac, c'était différent : c'était qu'il avait beaucoup à dire. Ou bien il m'entretenait de Crébillon fils, sous le charme duquel il venait de retomber, me disait-il. Il venait d'acheter de lui un ouvrage qu'il ne connaissait pas, les *Lettres de la Marquise de M... au comte de R...* et, tout pénétré encore de son plaisir, me lisait la première lettre, de la Marquise au Comte, admirable de finesse, d'élégance, de féminité. Avec quel talent cet homme qui savait tout ce qu'on peut tirer des mots me faisait cette lecture? Ou bien encore, il me parlait de Daniel de Foe, qui avait eu sur lui une si grande influence, à l'égal de Poe. Il me lisait, en la traduisant de l'anglais, une page de l'écrivain : *Royal-Gin*, surprenante de couleur et d'humour, « de la quintessence de Baudelaire », comme il me disait. Il projetait de reprendre sa préface de *Moll Flanders* pour un essai sur Daniel de Foe, à propos de sa vie extraordinaire et de sa fin mystérieuse, à soixante et onze ans, dans une retraite ignorée de tous, loin de Londres. Il me lisait à ce sujet, toujours en traduisant de l'anglais, la dernière lettre qu'on ait de Daniel de Foe, écrite à son gendre, et me disait qu'il croyait avoir pénétré les raisons de l'exil volontaire de l'auteur du *Robinson*. Je me rappelle aussi un soir que nous avions parlé de l'abondance, de la précipitation avec lesquelles on écrit aujourd'hui. « Oui, oui, me dit-il, je sais bien, et c'est vraiment ce qui me serait impossible. Je n'écris, je ne peux même écrire que quand je sens quelque chose à dire, et seulement même quand je me sens tout à fait le besoin de le dire. » Je l'avoue : les grands mots de la profession littéraire ne sont pas mon fort. Je ne suis pas non plus très crédule, et derrière tout ce qu'on me dit je sais chercher la pensée vraie. Cependant, ce soir-là, je n'ai pas souri, même en moi-même. Je savais que rien des livres de Marcel Schwob

ne démentait ce qu'il venait de me dire. Que d'autres choses encore il me disait! Je n'en finirais pas si je voulais utiliser toutes les notes que j'ai prises après chacune de ces entrevues. D'autres fois, éteint, angoissé, il restait sans rien dire, me regardant seulement de ses yeux pénétrants, me livrant par eux toute sa détresse de malade, toute sa misère humaine, comme, par exemple, ce 14 juillet 1903, que je passai tout entier auprès de lui, trop inhabile à le réconforter.

§

J'ai voulu passer encore auprès de lui un peu de cette journée, la dernière après tant d'autres. Je le verrai toute ma vie, comme les morts que j'ai déjà derrière moi. Il était là, devant moi, étendu sur son lit, immobile. Il avait presque gardé le même visage qu'aux jours où il me parlait, et, en me forçant un peu, j'aurais pu avoir l'illusion qu'il vivait encore, qu'il était seulement malade, et que je n'étais là que pour lui tenir compagnie, une nouvelle fois. Seulement, maintenant son vaste front avait jauni davantage, sa bouche si expressive faisait une légère grimace, un peu de barbe qui commençait à pousser mettait à son menton une ombre inhabituelle, et ses yeux, qu'on n'avait pu réussir à fermer, n'étaient plus que deux petites taches à peine luisantes et figées. On m'a dit qu'il était mort très doucement, dans l'espoir qu'une fois encore il échapperait au mal. Le même l'avait pris il y a quelques années, pendant un de ses voyages, à Samoa. Il s'en était tiré, et son entourage le lui rappelait pour le réconforter. Il avait auprès de lui son frère qu'il adorait, ses serviteurs affectueux. Il lui a manqué sa femme, Madame Moréno, en tournée théâtrale dans le midi de la France.

Je suis revenu le soir, pour la mise en bière, à huit heures. Je voulais qu'il eût, jusqu'au bout, avec son frère, au moins un ami, si récent qu'il fût. Je l'ai vu coucher dans son cercueil, forme mince et durcie, les bras allongés au corps, le visage très apaisé sur le petit oreiller. Le lieu commun est vrai : il avait bien l'air de dormir. On a placé sur sa poitrine une petite branche de lilas blanc que j'avais apportée, et à ses pieds, un bouquet apporté dans la journée par Mme Nozière. Nous l'avons regardé une dernière fois. Puis on l'a enfermé.

Ce qui vécut, ce qui pensa, ce qui aima, là, pour jamais...

PAUL LÉAUTAUD.

26-27 février.

LE SENTIMENT RELIGIEUX
SON APPARITION DANS LE JUDAISME

Nous sommes à la fin du troisième siècle avant J.-C., à Jérusalem. De toutes parts, les plus cruels démentis ont été donnés aux vieilles espérances du peuple juif. On est encore sous le joug étranger; la Judée, avec toute la Palestine, est soumise tour à tour aux Ptolémées d'Egypte et aux Séleucides de Syrie; pendant près d'un siècle, la domination égyptienne n'a pas été troublée et la paix s'est maintenue; puis (217-176), les guerres ont recommencé entre Syriens et Egyptiens; la Palestine, une fois de plus, connaît les incessants passages d'armées, les batailles, les villes d'où le vaincu s'échappe furieux, où le vainqueur entre en menaçant; ou bien elle est donnée, comme dot royale, par le roi syrien au roi égyptien, pour se retrouver province syrienne, en 175, à l'avènement d'Antiochus Epiphane.

On est pourtant des vassaux plutôt que des sujets; Ptolémées ou Séleucides laissent semblablement les petits états palestiniens se gouverner eux-mêmes, sous leur suzeraineté, et moyennant le paiement d'un tribut. Mais, pour être le plus souvent des maîtres accommodants, les Séleucides ou les Ptolémées n'en sont pas moins des maîtres; l'humiliation est d'autant plus grande que les espérances avaient été plus belles. Les livres de Moïse n'avaient-ils pas promis la paisible et glorieuse possession du pays palestinien? Les prophètes ne venaient-ils pas d'annoncer, au delà des frontières du Liban ou du désert arabique, la suprématie juive imposée à l'univers? Le peuple élu par Iahveh pour les plus hautes destinées souffrait, en obéissant aux Goïm, en mesure de ses ambitions.

Quand la guerre sévit, les pillages et les dévastations se multiplient; quand la paix a suivi, les exactions commencent et les violences les accompagnent. Les puissants ne désirent que s'enrichir; ils refusent la justice et oppriment les faibles; sous prétexte de percevoir le tribut réclamé par le suzerain, on

pille les villes et les campagnes; les fermiers d'impôts sont des chefs de bandes qui vont de contrée en contrée extorquer à main armée les redevances. Mais les exactions et les violences semblent plus cruelles au peuple de Jérusalem, quand elles sont commises par des hommes de son aristocratie, et quand ses chefs s'appuient sur le maître étranger pour le maltraiter et le dépouiller.

La loi mosaïque règne à Jérusalem. A l'ombre de son autorité incontestée, et sous la suzeraineté des rois syriens ou égyptiens, le grand-prêtre est une sorte de vice-roi qui exerce une puissance souveraine. L'aristocratie sacerdotale l'entoure; le peuple obéit. La constitution théocratique récemment parachevée est en pleine vigueur; mais une division irrémédiable est au fond de la société juive.

Lorsque, cent ans plus tôt, Alexandre le Grand avait conquis, avec toute l'Asie occidentale, le petit pays de Judée, nous savons que l'hellénisme s'était répandu aussitôt, le front découvert, à travers le territoire palestinien au milieu duquel il avait déjà commencé à s'insinuer. Ce qu'il y avait à Jérusalem de tempéraments enclins à des mœurs plus douces, d'esprits assimilables aux choses étrangères, d'instincts portés au commerce et au luxe s'était trouvé secrètement séduit par la nouveauté hellénique; des demeures spacieuses et ornées, des vêtements à la grecque, la langue grecque elle-même étaient apparus à Jérusalem. Le commerce y était né; avec le commerce des fortunes rapidement faites.

Les hommes de la tradition avaient considéré ces nouveautés avec épouvante, et les premiers prophètes, Osée et Amos, avaient jeté le cri d'alarme et dénoncé à leurs contemporains le péril d'Israël et la fureur de Iahveh. Puis Jérémie était venu, poussant la guerre au paroxysme, vouant à l'extermination les Juifs hellénisants, abominant également le luxe, le commerce, la richesse, le travail, la civilisation. A peine moins sauvage, Ezéchiel avait maudit les nouveautés païennes et brandi des menaces sur la tête des hellénisants. Le premier Isaïe avait accepté la conversion des pécheurs et toléré qu'ils revinssent repentants aux pieds de Iahveh; mais avait-il moins qu'Ezéchiel et moins que Jérémie voué les novateurs à la fureur de l'épée, de la famine et de la peste ?

Deux partis s'étaient ainsi constitués à Jérusalem, les tra-

ditionalistes et les hellénisants. Et la force des choses avait fait immédiatement du parti traditionaliste le parti populaire et du parti hellénisant le parti de l'aristocratie.

Qui donc pouvait être attiré vers une vie plus facile, vers le luxe, vers la tolérance, mieux que les fils de l'aristocratie riche et puissante qui gouvernait Jérusalem et qu'enrichissaient chaque jour les dîmes venues non seulement de la ville et de la province, mais de toutes les juiveries répandues dans le monde hellénique? De grands seigneurs munis d'amples revenus ne devaient-ils pas être tentés d'user de leurs richesses pour avoir des palais, des femmes parées, de grands festins, à l'instar des beaux officiers des rois macédoniens? Des privilégiés solidement établis n'avaient-ils pas le droit de se montrer audacieux ? Un peuple pauvre peut rester rigoriste; une aristocratie riche tend toujours vers le luxe, même quand c'est une aristocratie cléricale, si cette aristocratie est héréditaire. Les hellénisants, ce furent ces puissants, ces jouisseurs, que les prophètes invectivent, qui boivent du vin, qui oppriment le peuple, qui ont des chevaux et qui, vivant du Temple, méprisent Iahveh.

Peu à peu, la haine s'était exaltée chez les rigoristes contre les hellénisants. L'abandon des mœurs nationales était, pour les prophètes, une apostasie. Les prophètes avaient reconstitué l'âme juive en enseignant que hors Iahveh et la loi de Iahveh le peuple juif était condamné à périr; si la haine des Juifs rigoristes pour les étrangers était grande, leur haine pour les renégats devait être plus atroce.

Chaque jour, l'abîme se creusait plus profondément. En Judée, comme dans les colonies, les Juifs du peuple, au milieu de leur misère, s'hallucinaient des espérances qui leur promettaient la revanche ; et, déjà, quelques-uns des aristocrates du haut clergé se disaient que ces espoirs étaient inutiles. Dans l'humiliation de la patrie juive, les fils de l'aristocratie cléricale de Jérusalem ne trouvaient pas mauvaise une condition qui les laissait maîtres de la Judée sous une suzeraineté aisément supportable, riches et suffisamment indépendants pour jouir de leurs richesses.

La colère du Juif traditionaliste et nationaliste contre le Juif renégat, du pauvre contre le riche, s'attisait des exactions sans nombre, des dénis de justices, de l'oppression de plus en

plus âpre que le peuple reprochait à son aristocratie. Il semble, si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains contemporains, et tout en faisant la part des exagérations rhétoriques, que cette oppression ait été extrême et que les gens du peuple, exploités, bravés et bafoués par leurs maîtres, en soient arrivés au plus cruel ressentiment. Le scandale avait été à son comble, parmi les Jérusalémites pauvres, pieux et patriotes des basses classes, lorsque, vers le milieu du IIIe siècle, sous le pontificat d'Onias II, un certain Joseph, fils de Tobie, avait obtenu de Ptolémée Philopator la ferme des impôts de la Palestine. Ce Joseph, fils de Tobie, était le propre neveu du grand-prêtre Onias II; c'était donc l'une des têtes de l'aristocratie jérusalémite. Par son hellénisme, par son faste, par ses exactions, Joseph, fils de Tobie, représente tous les griefs des enfants de Iahveh contre leur aristocratie (1).

(1) L'historien Flavius Josèphe raconte ainsi l'histoire de Joseph, fils de Tobie :

Le grand-prêtre Onias était d'intelligence courte et dominé par l'amour de l'argent; aussi, comme il n'avait pas acquitté l'impôt de vingt talents d'argent que ses pères payaient aux rois, sur leurs propres revenus, au nom du peuple, il fut cause que le roi Ptolémée entra dans une grande colère. Ptolémée envoya un messager à Jérusalem, reprochant à Onias de n'avoir pas payé l'impôt, et menaçant, s'il ne recevait pas cette somme, de partager le territoire juif en lots et d'y envoyer des soldats en guise de colons. Les Juifs, en entendant ces menaces du roi, furent épouvantés ; mais rien ne put émouvoir Onias, aveuglé par son avarice.

Il y avait alors un certain Joseph, jeune encore, mais jouissant déjà auprès des habitants de Jérusalem de la réputation d'un homme grave, prudent et juste ; il était le fils de Tobie et d'une sœur du grand-prêtre Onias. Sa mère lui ayant fait savoir la présence de l'envoyé — car il se trouvait alors en voyage à Phicola, village auquel il appartenait, — il revint à la ville et reprocha à Onias de ne pas se soucier du salut de ses concitoyens, et de vouloir mettre le peuple en danger... Onias s'étant obstiné dans son refus, Joseph lui demanda alors la permission de partir en ambassade auprès de Ptolémée au nom de la nation ; Onias l'accorda. Joseph monta donc au temple, appela le peuple à l'assemblée et pria les citoyens de ne se laisser ni troubler ni effrayer par l'indifférence de son oncle Onias à leur égard ; mais, tout au contraire, d'avoir l'esprit tranquille et de bannir leurs tristes prévisions ; il promettait, en effet, de se rendre en ambassade auprès du roi et de le persuader qu'ils n'avaient rien fait de mal. La foule, à ces paroles, remercia Joseph ; celui-ci, descendant du temple, donna chez lui l'hospitalité à l'envoyé de Ptolémée, le combla de riches présents, et, après l'avoir généreusement traité pendant plusieurs jours, le renvoya au roi, ajoutant qu'il le suivrait de près lui-même...

L'envoyé, de retour en Égypte, raconta au roi l'entêtement d'Onias et lui parla de la haute valeur de Joseph qui allait venir pour excuser le peuple des fautes qu'on lui reprochait; il fit du jeune homme tant d'éloges qu'il disposa le roi et sa femme Cléopâtre à la bienveillance pour Joseph, avant même que celui-ci fût arrivé. Joseph envoya auprès de ses amis de Samarie pour emprunter de l'argent, et, après avoir préparé tout ce qu'il fallait pour son voyage, vêtements, vaisselle, bêtes de somme, ce qui lui coûta environ vingt mille drachmes, il se rendit à Alexandrie. Il se trouva qu'à ce même moment tous les principaux citoyens et les magistrats des villes de Syrie et de Phénicie s'y rendaient aussi pour la ferme des impôts, que chaque année le roi vendait aux plus puissants, dans chaque ville. Ceux-ci, lorsqu'ils virent Joseph sur la route, raillèrent sa pauvreté et sa simplicité. Mais Joseph, à son arrivée à Alexandrie, ayant appris que Ptolémée était à Memphis, s'avança à sa rencontre. Le roi était assis dans son char avec sa femme et son ami

Au delà des limites de la Judée, les espérances séculaires des Juifs ne trouvaient pas une meilleure réalisation.

L'expansion des Juifs à travers le monde gréco-romain s'est appelée la Dispersion; les Grecs dirent la Diaspora. Elle avait

Athénion, celui-là même qui avait été envoyé à Jérusalem et hébergé par Joseph; quand Athénion vit ce dernier, il le fit aussitôt connaître au roi, disant que c'était là le jeune homme dont, à son retour de Jérusalem, il lui avait vanté la bonté et la générosité. Ptolémée l'embrassa alors le premier, le fit monter dans son char, et, dès que Joseph fut assis, se répandit en reproches sur les procédés d'Onias.

— Pardonne-lui, dit alors Joseph, en considération de sa vieillesse; car tu sais certainement que vieillards et enfants ont souvent pareille intelligence. Mais nous, les jeunes, nous te donnerons pleine satisfaction, et tu n'auras aucun reproche à nous faire.

Le roi, charmé de la grâce et de l'enjouement du jeune homme, se prit pour lui d'affection comme s'il le connaissait déjà depuis longtemps; il l'invita à s'installer dans son palais et à partager chaque jour son repas. Quand le roi fut revenu à Alexandrie, les grands de Syrie, voyant Joseph assis à ses côtés, en conçurent un vif dépit.

Lorsque le jour fut venu où l'on devait affermer aux enchères les impôts des villes, ceux qui par leurs dignités occupaient le premier rang dans leur patrie se présentèrent pour les acheter. Les offres s'élevèrent à huit mille talents pour les impôts de la Célé-Syrie, de la Phénicie, de la Judée avec Samarie; Joseph s'approchant alors reprocha aux acheteurs de s'être concertés pour offrir au roi un prix aussi faible des impôts; il déclara que lui-même se faisait fort de donner le double et en outre de livrer au roi les biens de ceux qui auraient manque envers sa maison; en effet, ces biens étaient adjugés avec les impôts. Le roi l'écouta avec plaisir et se déclara prêt à lui adjuger la ferme des impôts, puisqu'il y gagnerait une augmentation de revenus, mais demanda s'il avait des garants à lui fournir. Joseph répondit avec beaucoup d'esprit :

— Je vous fournirai de braves gens dont vous ne pourrez pas vous défier.

Le roi l'ayant prié de dire qui ils étaient :

— Je vous donne comme garants, ô roi, toi-même et ta femme, chacun pour la part qui revient à l'autre.

Ptolemée rit, et lui permit de prendre les impôts sans caution. Cette faveur chagrina vivement ceux qui étaient venus des villes en Egypte, car ils se sentirent relégués au second rang. Et ils retournèrent chacun dans leur patrie, avec leur courte honte.

Joseph obtint du roi deux mille soldats d'infanterie, car il avait demandé de la force pour mettre à la raison ceux qui dans les villes mépriseraient son autorité; et, après avoir emprunté à Alexandrie, aux amis du roi, cinq cents talents, il partit pour la Syrie. Arrivé à Ascalon, il réclama le paiement de l'impôt aux habitants; ceux-ci refusèrent de rien donner et même l'insultèrent; alors il s'empara des principaux d'entre eux, en tua une vingtaine, saisit leurs biens, environ mille talents, et les envoya au roi en lui faisant savoir ce qui était arrivé. Ptolémée admira sa décision, loua sa conduite et lui donna carte blanche. Les Syriens, à cette nouvelle, furent épouvantés, et, ayant sous les yeux, comme un exemple bien fait pour décourager la désobéissance, le sort des victimes d'Ascalon, ils ouvrirent leurs portes, reçurent Joseph avec empressement et payèrent les tributs. Les habitants de Scythopolis cependant essayèrent de l'insulter et de lui refuser les impôts, qu'ils payaient auparavant sans difficultés : là aussi il fit mettre à mort les principaux et envoya leurs biens au roi. Quand il eut rassemblé beaucoup d'argent et fait de gros bénéfices sur la ferme des impôts; il en usa pour affermir la puissance qu'il possédait, jugeant prudent de faire servir les biens qu'il avait acquis à conserver ce qui avait été la source et l'origine de sa présente fortune; il envoya donc sous main de nombreux présents au roi, à Cléopâtre, à leurs amis, et à tous ceux qui étaient puissants à la cour, achetant ainsi leur bienveillance.

Il jouit de cette prospérité pendant vingt-deux ans, et devint père de sept fils, d'une première femme, et, de la fille de son frère Solymios, d'un fils appelé Hyrcan. (*Antiquités judaïques*, XII, 4, traduction Théodore Reinach.)

commencé dès les premiers développements de l'état de Jérusalem, après Esdras, au IVe siècle, lorsque, peu à peu, les hommes de Jérusalem avaient porté dans les villes de la Palestine leur patriotisme forcené. Mais l'appareil de leur extension au delà de la Palestine ne fut pas celui du triomphe et de la conquête. A la fin du IVe et au commencement du IIIe siècle, d'immenses troupes de Juifs avaient été déportées; d'autres avaient émigré en masse et les hommes de Jérusalem, par milliers, avaient été emmenés, de gré ou de force, dans les grandes villes nouvellement fondées, telles Alexandrie en Egypte, Antioche en Syrie.

Qu'on n'imagine donc pas les Juifs de la Dispersion comme des pionniers allant propager le nom de Iahveh jusqu'aux confins de l'univers. Déportation et émigration, la contrainte brutale et la misère avaient pareillement fait leur œuvre, et les prophètes, à Jérusalem, pleurèrent unanimement les frères arrachés au foyer; unanimement, ils chantèrent cette seule espérance et cette seule consolation, le retour des exilés.

Loin que les exilés revinssent vers la mère patrie, de nouveaux émigrants sans cesse quittaient la Judée. Croissez et multipliez, avait dit la Loi aux hommes de Jérusalem; et, plus que tout autre peuple, le peuple juif croissait et se multipliait. L'émigration maintenant se répandait en Egypte, en Orient, en Syrie, en Asie Mineure, dans les îles grecques, plus loin encore.

Toujours groupés, n'ayant garde de se mêler aux populations indigènes, les exilés occupaient, dans les grandes villes comme Alexandrie, des quartiers distincts, et non seulement maintenaient leurs coutumes et leur religion, mais obtenaient des privilèges, gardaient leurs lois et restaient Juifs. « En Egypte, dit plus tard Strabon, les Juifs ont reçu des lieux d'habitation séparés et, dans la ville d'Alexandrie, un quartier considérable a été assigné à cette nation. A leur tête est placé un ethnarque qui administre les affaires de la colonie, juge les litiges, surveille l'exécution des contrats et des règlements, comme le chef d'un état indépendant... De là, ajoute Strabon, ils ont passé dans la Cyrénaïque (1). »

Mais si les colonies juives se multiplient en Egypte, en Syrie,

(1) Strabon, cité par Josèphe, *Antiquités judaïques*, XIV, 7, 2.

en Asie Mineure, dans les Iles, elles y demeurent longtemps misérables. Déjà, la juiverie est, parmi les populations, quelque chose de méprisé et de haï. Ces gens qui ne se mêlent pas aux peuples parmi lesquels ils vivent, qui conservent leur vêtement, leurs usages, qui s'isolent dans leur orgueil de race, qui, grouillant dans une pauvreté sordide, s'estiment supérieurs, qui ne peuvent dissimuler, sinon leurs espérances, du moins leur envie, pourraient-ils attendre des autres hommes mieux que de la haine pour leur hostilité, que du mépris pour leur faiblesse?

Après tant de promesses de retour triomphant à la mère patrie, les Juifs de la Dispersion sont, au second siècle, ce qu'ils étaient au troisième, de malheureux exilés qui meurent, les uns après les autres, rassasiés d'humiliations, sous l'inimitié d'un ciel étranger.

Tels étaient les démentis que la réalité donnait aux vieilles espérances juives, vers la fin du IIIe siècle. Tout récemment, en effet, le dernier des prophètes, le second Isaïe, venait de faire encore une fois retentir aux oreilles jérusalémites la magnificence des promesses de Iahveh, et, dans un appel, héroïque presque autant que celui de Jérémie, au nationalisme de ses concitoyens, il avait repris, élargi et rénové les ambitions juives. Et la situation était celle-là : en Judée, la domination étrangère, l'oppression, les divisions intestines, les exactions de l'aristocratie cléricale; au delà des frontières juives, le vaste champ de misère où les exilés grouillaient, haïs des autres hommes et les haïssant.

Le livre des psaumes naquit de cette situation.

I

Reuss, le grand exégète, a appelé les psaumes le livre des cantiques de la synagogue (1).

La synagogue, en effet, venait de naître et se développait en Judée et dans les colonies juives. Le judaïsme n'eut qu'un temple, le temple de Jérusalem; ainsi l'avait ordonné la loi mosaïque. Mais le temple unique qui avait suffi, au Ve et au IVe siècle, lorsque l'état juif ne comprenait que Jérusalem et

(1) Signalons encore, à propos de cette étude sur le livre des psaumes, l'excellent livre d'Isidore Loeb intitulé *la Littérature des Pauvres*, et les admirables travaux du maître de l'exégèse moderne, M. Maurice Vernes, principalement son *Prétendu Polythéïsme des Hébreux*.

sa banlieue, ce temple unique qui avait encore suffi lorsque le judaïsme s'était répandu autour de Jérusalem sur les territoires palestiniens, ne pouvait plus suffire maintenant qu'Israël avait des établissements dans toute la Palestine, en Syrie, en Egypte, en Asie Mineure, dans les Iles et en Grèce même. D'autre part, il était impossible de transgresser la loi primordiale du judaïsme; et l'aristocratie sacerdotale de Jérusalem n'aurait pas toléré des concurrences.

Le temple de Jérusalem demeura le seul temple de Iahveh; là, seulement, on put lui offrir les holocaustes; là, seulement, se développa la série des rites officiels; au temple de Jérusalem les offrandes et les dîmes continuèrent d'affluer; et de toutes les juiveries du monde, là, seulement, les pèlerinages apportaient le tribut de la piété des fidèles. Le temple de Jérusalem resta le centre de la patrie juive. Mais, tout autour, des maisons de prière, de prédication, de réunion patriotique s'élevèrent; à Jérusalem même, autour du temple, des asiles pieux servirent de rendez-vous aux pèlerins suivant leurs nationalités; et cela s'appela des synagogues.

Aucun culte n'était célébré dans les synagogues; on n'y offrait point de sacrifices; mais on s'y réunissait; on y écoutait les lectures de la Loi, et, plus tard, des Prophètes; on s'y resserrait dans l'amour de la patrie; et, quand on avait entendu la lecture des livres nationaux, les commentaires et les exhortations de ceux qui savaient discourir, on aimait à chanter en commun, en de longues mélopées sombres, des cantiques où les âmes trouvaient leur expression.

Les psaumes furent les cantiques qu'on chantait dans les synagogues.

Qui avait composé, qui composa ces cantiques?

La vieille exégèse ecclésiastique n'hésita point à déclarer que les psaumes étaient l'œuvre écrite, au x^e^ siècle, par le pieux roi David et autres personnages vénérés de l'antiquité. Nous ne ferons guère un pas dans la littérature judaïque sans trouver la pseudépigraphie. Les psaumes furent composés par des poètes du troisième et du second siècle. La forme, indiquée déjà en quelques passages des Prophètes, leur en fut probablement donnée par l'ancienne poésie babylonienne; mais, ici encore, les Juifs, en s'emparant d'une chose étrangère, surent la faire éminemment juive.

De même que les auteurs des livres prophétiques avaient pris dans l'ancienne histoire israélite des situations à propos desquelles ils avaient créé les discours qu'ils voulaient adresser à leurs contemporains, les auteurs des psaumes prirent des situations dans leur histoire ancienne et principalement dans les légendes du roi David ; et les chants qu'ils voulurent faire chanter à leurs contemporains, ils les présentèrent, par un artifice analogue, comme l'œuvre antique des héros de leur histoire nationale. La plupart des psaumes ainsi composés demeurèrent à l'état isolé, indépendants les uns des autres, et formèrent le recueil appelé le livre des psaumes ; quelques autres, au contraire, furent intercalés dans les livres historiques et même dans les livres prophétiques, sous prétexte de morceaux lyriques qu'auraient, en de grandes circonstances, prononcés Moïse ou sa sœur Marie, David, Ezéchias.

Issus des malheurs de la fin du troisième et du commencement du second siècle, les cantiques de la synagogue se résument en une prière toujours la même :

— Iahveh, sauve-nous de nos ennemis ; venge-nous de nos ennemis; anéantis nos ennemis.

Le célèbre psaume CXXXVII, *Super flumina Babylonis*, doit être cité intégralement :

Auprès des fleuves de Babylone nous étions assis, et là nous pleurions en nous souvenant de Sion.

Aux saules de la contrée nous avions suspendu nos harpes.

Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des paroles de chant, et ceux qui nous faisaient gémir, des chants de joie. Chantez-nous, disaient-ils, des chants de Sion.

Comment chanterions-nous les chants de Iahveh sur le sol étranger ?

Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite oublie son art !

Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens de toi, si je ne mets Jérusalem au-dessus de la première de mes joies !

Iahveh, souviens-toi des fils d'Edom, qui disaient, dans la journée de Jérusalem : Rasez, rasez jusqu'à ses fondements.

Fille de Babylone, vouée à la destruction, heureux qui te rendra la pareille de ce que tu nous as fait !

Heureux qui saisira tes petits-enfants et les écrasera sur le roc !

Psaume XXI, 8-10 :

Ta main atteindra tous tes ennemis, ta droite atteindra ceux qui te haïssent.

Tu les rendras tels qu'un four en feu, au temps où se montrera ta face; Iahveh, ta colère les engloutira, et le feu les dévorera.

Tu feras périr leur fruit de dessus la terre, et leur postérité d'entre les fils des hommes.

Psaume XXXV, 23 :

Qu'ils soient revêtus de honte et d'ignominie !

Psaume LV, 15 et 25 :

Que la mort les saisisse ! qu'ils descendent tout vivants au séjour des morts.

O dieu, tu les feras descendre au fond de la fosse, et ils n'atteindront pas la moitié de leurs jours.

Psaume LVIII, 6-10 :

O dieu, dans leur bouche brise leurs dents; fracasse la mâchoire des lionceaux, ô Iahveh !

Qu'ils s'évanouissent comme des eaux qui s'écoulent; que les flèches qu'ils ajustent soient comme brisées !

Que, pareils à la limace, ils aillent se fondant; qu'ils soient comme l'avorton d'une femme, lequel n'a pas contemplé le soleil !

Qu'avant que vos chaudières aient senti la ronce, le tourbillon l'emporte, tant verte qu'enflammée !

Que je me réjouisse en contemplant ma vengeance; que je baigne mes pas dans leur sang !

Psaume LXVIII, 23 :

Que la langue de tes chiens ait sa portion des ennemis, dit Iahveh.

Psaume LXXIX, 6, 10 et 12 :

Verse ta fureur sur les nations qui ne te connaissent pas, et sur les royaumes qui n'invoquent pas ton nom.

Qu'on sache parmi les nations devant nos yeux qu'il y a vengeance pour le sang qui a été versé.

Rends-leur sept fois dans leur sein, leur outrage.

Psaume LXXXIII, 9-17 :

Fais-leur, comme à Madian, comme à Sisara, comme à Jabin près du torrent de Cisson, qui furent détruits à Endor et servirent de fumier au sol.

Leurs princes, rend-les semblables à Oreb et à Zeb, et tous leurs rois à Zébée et à Salmana...

Mon dieu, rend-les semblables au tourbillon, au chaume poussé par le vent, au feu qui brûle la forêt, à la flamme qui embrase les montagnes.

Ainsi poursuis-les de ta tempête, épouvante-les par ton ouragan.
Remplis leur face d'ignominie et ils chercheront ton nom, ô Iahveh !
Qu'ils soient confus, qu'ils soient épouvantés pour toujours, qu'ils rougissent et qu'ils périssent !

Psaume XCIV, 1-3 :

Dieu des vengeances, Iahveh, dieu des vengeances, resplendis.
Elève-toi, juge de la terre, rends-leur leur récompense.
Jusques à quand seront-ils dans l'allégresse ?

Plusieurs fois le Juif des psaumes se vante d'aimer ses adversaires... Voici encore, psaume CIX, 6-15, comment il les aime :

Prépose sur lui le méchant et que le Satan se tienne à sa droite!
Qu'il soit déclaré méchant quand il sera jugé, et que sa prière même lui soit imputée à péché !
Que ses jours soient courts ; qu'un autre prenne sa charge !
Que ses fils soient orphelins et sa femme veuve !
Que ses fils soient vagabonds et qu'ils mendient, et qu'ils aillent quêtant loin de leurs demeures en ruines !
Que l'usurier jette le filet sur tout ce qui est à lui, et que des étrangers pillent le fruit de son labeur !
Que personne n'étende jusqu'à lui sa bonté, et que personne n'ait pitié de ses orphelins !
Que sa postérité soit retranchée, et que, dans un autre âge, leur nom s'éteigne !
Que l'iniquité de ses pères revienne en mémoire devant Iahveh, et que le péché de sa mère ne soit point effacé !
Qu'ils soient continuellement en la présence de Iahveh, et qu'il retranche de la terre leur mémoire!

Et, plus loin, 18-19 :

Il revêt la malédiction comme son vêtement, et elle pénètre comme de l'eau dans son intérieur, comme de l'huile dans ses os!
Qu'elle lui serve de vêtement pour se couvrir, de ceinture dont il soit toujours ceint!

Et, en guise de conclusion, 21-22 :

Et toi, seigneur Iahveh, agis en ma faveur à cause de ton nom, car ta bonté est grande.

Le psaume CXXXIX contient (22) l'aveu dénué d'artifice :

Je les hais d'une parfaite haine.

Qui sont donc ces ennemis contre lesquels la vengeance de Iahveh est réclamée?

Ce sont les « méchants », c'est-à-dire, pour les Juifs traditionalistes, les étrangers et les Juifs hellénisants.

Les étrangers, d'abord, les hommes qui, tant en Judée qu'autour des colonies juives, « oppriment le peuple juif (1) », « les nations qui ne connaissent pas Iahveh, les royaumes qui n'invoquent pas son nom (2) », « les voisins qui outragent Iahveh (3) », ceux « qui ont brûlé les synagogues de Dieu (4)», ceux « qui ont voulu les exterminer d'entre les nations et qu'il ne soit plus fait mention du nom d'Israël (5) », « toutes les nations qui l'ont environné (6) », etc..., etc.

Les méchants sont aussi les Juifs hellénisants, les aristocrates qui vivent dans l'opulence, les prêtres puissants qui exploitent le pauvre, « ceux qui se glorifient (7) », qui « s'enferment dans leur graisse (8) », qui « ne rendent pas la justice (9) », qui sont « puissants »; ce sont pourtant les « frères » du pauvre, « fils de la même mère (10) », et, la chose est dite littéralement, « les princes du peuple juif (11)».

Tandis que les ennemis des Juifs traditionalistes sont appelés les « méchants », les Juifs traditionalistes sont appelés les « justes (çaddik) », les « pieux (hasid) », les « saints (kadosh) », les « pauvres (ani) », les « humbles (anav) », les « nécessiteux (ebion) ».

Le procédé est élémentaire. Tout ce qui est juif traditionaliste est bon; tout ce qui lui est hostile est méchant. Bon, méchant; juste, injuste; saint, pervers; l'usage de ces mots est absolu.

Les Juifs traditionalistes, les puritains, les hommes du peuple, possèdent l'ensemble de vertus qui se résume dans la « sainteté » et « l'humilité ». Les autres, au contraire, leurs ennemis, sont « violents », « sanguinaires », « impitoyables », « per-

(1) Tous les psaumes, *passim*.
(2) *Psaumes*, LXXIX, 6.
(3) *Psaumes*, LXXIX, 12 et passim.
(4) *Psaumes*, LXXIV, 8.
(5) *Psaumes*, LXXXIII, 4.
(6) *Psaumes*, CXVIII, 10.
(7) *Psaumes*, LXXIII, 3.
(8) *Psaumes*, XVII, 10.
(9) Toutes pages des psaumes.
(10) *Psaumes*, L, 20, et LXIX, 8.
(11) *Psaumes*, CXIII, 8.

sécuteurs », « tyranniques », « voleurs », « exploiteurs », « impudents », « insolents », « la bouche pleine d'insultes », « orgueilleux », « vantards », « menteurs », « calomniateurs » ; ils ont des « langues de vipères » ; ils sont « fourbes », « perfides », « faisant le mal pour le mal », « impies », « blasphémateurs », « pécheurs endurcis » ; ils sont, crime suprême, « riches », « satisfaits », « heureux », « tranquilles », et, pour couronner le tout, « insensés ».

A la base des psaumes, comme de tous les livres judaïques, est le célèbre Pacte conclu entre Iahveh et Israël. Nous avons expliqué ailleurs en quoi le Pacte consistait.

L'histoire du peuple juif depuis sa constitution en tant que peuple, c'est-à-dire depuis Esdras jusqu'à l'époque de sa dispersion, l'histoire de l'âme juive telle qu'elle s'est constituée au milieu des civilisations orientales et telle que, plus tard, sous la forme chrétienne, elle s'est imposée au monde gréco-romain, est le développement d'une idée maîtresse qui se manifeste depuis les bégaiements des légendes des Juges jusqu'aux râles des apocalypses judéo-chrétiennes ; c'est le Pacte, le pacte conclu entre Iahveh et cet Israël qui symbolisait l'idéal jérusalémite, les théologiens disent l'Alliance.

Que l'on entende bien qu'il ne s'est pas agi, pour les Juifs, de vagues promesses faites par la divinité ; il s'est agi d'un véritable traité, d'un acte passé en bonne et due forme, d'un sous seing privé, signé, lu et approuvé, dont les attendus et les clauses rempliront toute la littérature judaïque. Seulement, au quatrième siècle, Iahveh, dieu de Jérusalem, est un dieu au milieu des autres dieux, plus grand sans doute, plus puissant évidemment ; mais c'est un dieu parmi des dieux, et, dans les premiers mashals, il ne promet au peuple juif autre chose que d'être un grand peuple parmi les peuples de la terre. Plus tard, lorsque l'orgueil nationaliste des hommes de Jérusalem aura haussé sa divinité patronne au rang de dieu suprême, quand Iahveh est le dieu des dieux, le Pacte assure au peuple juif d'être le roi des peuples et la domination du monde.

Iahveh a promis la victoire à Israël. Israël réclame de Iahveh l'accomplissement de sa promesse.

— Si tu es puissant, Iahveh, montre-le... puisque tu nous as fait des promesses, Iahveh, tiens-les... si tu veux que l'on t'honore, protège-nous, Iahveh.

Souvent le Juif des psaumes avoue qu'il a été « pécheur »; souvent il le nie... Il n'a pas offensé Iahveh; ce sont ses pères qui l'ont offensé...

Quelquefois la mise en demeure se mêle de chicane. Dans le psaume LXXXIX (30-37), le raisonnement suivant est tenu à Iahveh :

— Tu nous a promis ton alliance. Si nous t'offensons en n'accomplissant pas ta loi, châtie-nous. Soit ! Mais cela ne t'autorise pas à ne pas remplir tes promesses. Frappe, mais paie.

Le paiement, c'est, pour le Juif des psaumes, la « jouissance de son héritage (1) ». La Palestine était, aux temps du Deutéronome, l'héritage promis par Iahveh à son peuple; maintenant, et depuis les deux Isaïe, il embrasse le monde entier.

Je te donnerai les nations pour ton héritage et les extrémités de la terre pour ta propriété.

Tu les briseras avec un sceptre de fer; tels que le vase du potier, tu les mettras en pièces (2).

Iahveh fera de mes ennemis le marchepied de mes pieds.

Il étendra de Sion le sceptre de ma force et je dominerai au milieu de mes ennemis (3).

Le seigneur écrasera les rois; il remplira les nations de corps morts; il écrasera les chefs de la terre (4).

Ils lieront les rois de chaînes et leurs ministres de ceps de fer (5).

Les nations qui n'auront pas été détruites seront soumises et paieront tribut. Car le dilemme proposé aux Goïm par les deux Isaïe demeure : se soumettre ou périr.

Iahveh nous établira comme des princes sur toute la terre (6).

Iahveh rangera sous nos pieds les peuples (7).

Les rois t'apporteront des présents, ils viendront se jeter à tes pieds avec des lingots d'argent (8).

Les habitants du désert se courberont devant lui, et ses ennemis lècheront la poussière.

Les rois de Tharse et des Iles payeront hommage, les rois de Scheba et de Saba offriront des présents.

(1) *Psaumes*, XVI, 5-6.
(2) *Psaumes*, II, 8-9.
(3) *Psaumes*, CX, 1-2.
(4) *Psaumes*, CX, 5-6.
(5) *Psaumes*, CXLIX, 8.
(6) *Psaumes*, XLV, 16.
(7) *Psaumes*, XLVII, 4.
(8) *Psaumes*, LXVIII, 29-30.

Et tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront (1).

Les misérables Juifs dispersés parmi les peuples étrangers reviendront triomphalement en Judée.

Iahveh rachètera les exilés de la main de l'adversaire et les rassemblera de tous pays, du levant et du couchant, du nord et de la mer (2).

Alors régnera sur le monde un roi descendant de David, qui « dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis l'Euphrate jusqu'au bout de la terre (3) ». Royaume où resplendira la face de Iahveh, où il y aura un « rassasiement de joies, des délices à jamais (4), » où le Juif sera « glorifié et saturé de jours (5) », et tellement « comblé de biens en sa vieillesse que, semblable à l'aigle, sa jeunesse se renouvellera (6) ».

Voilà le rêve. Voici la réalité.

Aie pitié de moi, Iahveh, car je suis défaillant; guéris-moi, Iahveh, car mes os sont épouvantés (7).

Je m'épuise en mes gémissements, je baigne chaque nuit ma couche, je trempe mon lit de mes larmes (8).

Vois l'affliction où je suis à cause de ceux qui me haïssent (9).

Entends la désolation des affligés, le cri d'angoisse des pauvres (10).

Je suis un ver et non plus un homme, l'opprobre des gens et le mépris du peuple; tous ceux qui me voient se raillent de moi (11).

Aie pitié de moi, Iahveh, car je suis en détresse; le chagrin consume mon œil, mon âme et mes entrailles.

Ma vie s'évanouit dans la tristesse et mes années dans le gémissement; ma force succombe et mes os se consument.

Je suis devenu un opprobre, même pour mes voisins; je suis un grand opprobre et un effroi pour mes connaissances; ceux qui me voient dehors s'enfuient de moi.

Je suis effacé du souvenir comme un mort; je suis un vase de rebut (12).

(1) *Psaumes*, LXXII, 9-11.
(2) *Psaumes*, CVII, 2-3, et nombreux passages.
(3) *Psaumes*, LXXII, 8.
(4) *Psaumes*, XVI, 10-11.
(5) *Psaumes*, XCI, 16.
(6) *Psaumes*, CIII, 5.
(7) *Psaumes*, VI, 2.
(8) *Psaumes*, VI, 6.
(9) *Psaumes*, IX, 13.
(10) *Psaumes*, XII, 5.
(11) *Psaumes*, XXII, 6-7.
(12) *Psaumes*, XXXI, 9-12.

Ailleurs :

Mes plaies sont fétides; elles coulent...
Je marche tout le jour en vêtement lugubre.
Mes reins sont pleins d'inflammation et il n'y a rien d'entier dans ma chair.
Je suis dans la torpeur et écrasé. Je pousse des rugissements dans la tourmente de mon cœur (1).

Le psaume XLII commence avec un mouvement lyrique célèbre.

Comme une biche brâme après les ruisseaux, ainsi mon âme brâme après toi, ô dieu...

Mais si l'âme du psalmiste brâme après son dieu, c'est parce qu'il est opprimé par ses voisins et qu'il attend de son dieu la vengeance. Je cite :

Mes adversaires m'outragent et me brisent les os... ô mon âme, confie-toi à Dieu... que mon dieu soit mon salut (2).

Continuons.

Nous sommes le menu bétail qu'on mange...
L'opprobre de nos voisins, la risée et le jouet des alentours.
Nous sommes un proverbe parmi les nations...
Chaque jour mon ignominie est devant moi et la honte de mon visage me couvre (3).

Tacite et Juvénal, plus tard, ne parleront pas autrement du Juif qu'il n'en parle lui-même.

Aie pitié de moi, ô dieu, car les hommes cherchent à m'engloutir ; ils me font la guerre tout le jour ; ils m'oppriment (4).
Sauve-moi, ô dieu! car les eaux me sont entrées jusqu'à l'âme.
J'enfonce dans un gouffre bourbeux (5).
Quand je prends pour vêtement le vêtement d'affliction, je deviens l'objet de leurs railleries.
C'est de moi que s'entretiennent ceux qui sont assis à la porte et je sers de chanson aux buveurs de boisson enivrante (6).

(1) *Psaumes*, XXXVIII, 5-8.
(2) *Psaumes*, XLII, 10-11.
(3) *Psaumes*, XLIV, 11, 13-15.
(4) *Psaumes*, LVI, 1.
(5) *Psaumes*, LXIX, 1-2.
(6) *Psaumes*, LXIX, 11-12.

Tire-moi de la boue (1).

Tu connais mon opprobre et ma honte et mon ignominie.

L'opprobre me brise le cœur et je suis malade; j'attendais qu'on me plaigne, mais non (2).

Et le psalmiste ajoute :

Mes ennemis me donnent à manger du fiel et pour ma soif du vinaigre (3).

On comprend alors le cri de ces hommes, au moment où ils se retournent contre leurs ennemis.

Mais que leur table soit devant eux un piège, un filet au milieu de leur prospérité !

Que leurs yeux s'obscurcissent pour ne plus voir, que leurs reins tremblent !

Verse sur eux ton indignation et que l'ardeur de ta colère les atteigne !

Que leurs demeures deviennent désertes, que, dans leurs tentes, il n'y ait point d'habitants !...

Ajoute des iniquités à leurs iniquités, et qu'ils n'entrent pas en ta justice !

Qu'ils soient effacés du livre de vie et n'y soient point inscrits avec les justes (4) !

Le juste, c'est toujours le Juif; le méchant, c'est toujours l'ennemi du Juif. Mais la justice, c'est également l'humiliation, l'opprobre, la honte.

Nous sommes en opprobre chez nos voisins, la risée et le jouet de nos alentours (5).

Mes os s'attachent à ma chair.

Je ressemble au pélican du désert; je suis comme le hibou des masures.

J'ai perdu le sommeil et je suis tel que sur un toit l'oiseau solitaire.

Tout le jour mes ennemis m'outragent.

Je mange la cendre comme du pain, je mêle mes pleurs à mon breuvage (6).

Je m'en vais comme l'ombre quand elle s'allonge; je suis chassé, çà et là, comme une sauterelle (7).

(1) *Psaumes*, LXIX, 14.
(2) *Psaumes*, LXIX, 19-20.
(3) *Psaumes*, LXIX, 21.
(4) *Psaumes*, LXIX, 22-28.
(5) *Psaumes*, LXXIX, 4.
(6) *Psaumes*, CII, 5-10.
(7) *Psaumes*, CIX, 23.

Je suis chétif et méprisé (1).

Nous sommes rassasiés de mépris; notre âme est rassasiée de moqueries (2).

Iahveh, sois attentif à mon cri, car je suis extrêmement misérable; délivre-moi de mes persécuteurs, car ils sont plus forts que moi (3).

Nous habitons des lieux ténébreux comme ceux qui sont morts dès longtemps.

Et mon esprit défaille en moi; mon cœur se trouble au dedans de moi (4).

Mais la contre-partie de l'humilité du Juif est la toute-puissance de son dieu.

Iahveh, le petit dieu local adoré par David, le dieu national créé de toutes pièces par le souffle patriotique des anciens prêtres de Jérusalem, le sauveur qui a ramené Juda de l'exil et qui a relevé les murs de Jérusalem, le protecteur de l'ardente congrégation juive, est devenu peu à peu pour ces misérables la force unique; et ses louanges coulent intarissablement à travers les psaumes. Iahveh, seul, peut donner la victoire à son peuple. Toute puissance appartient à Iahveh. Non seulement les ennemis des Juifs ne peuvent rien contre Iahveh; non seulement les Juifs ne peuvent rien sans Iahveh; mais ce que les Juifs font ou peuvent faire par eux-mêmes ne compte pas, n'est rien.

Ce n'est pas en mon arc que je me confie, et mon épée ne peut point me sauver; c'est toi seul qui nous sauves de nos adversaires (5).

Si Iahveh ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain.

Si Iahveh ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain.

En vain vous levez-vous matin; en vain vous couchez-vous tard: Iahveh donne tout autant à son bien-aimé pendant le sommeil (6).

Jamais la persévérance et la ténacité n'ont été poussées aussi loin; mais jamais non plus le mépris de l'action personnelle, de l'énergie virile, de la libération humaine, du front relevé, n'a été proclamé aussi férocement. Avec les prophètes, l'âme juive n'avait pas encore poussé jusqu'au bout l'idée que seul

(1) *Psaumes*, CXIX, 141.
(2) *Psaumes*, CXXIII, 3.
(3) *Psaumes*, CXLII, 7.
(4) *Psaumes*, CXLIII, 3-4.
(5) *Psaumes*, XLIV, 6,
(6) *Psaumes*, CXXVII, 2.

Iahveh peut quelque chose; Iahveh était la grandissime figure qui dominait l'histoire d'Israël ; mais ne fût-ce que par ses rébellions et ses blasphèmes, Israël existait encore à côté de Iahveh. La lutte durait entre Jacob et le dieu. Maintenant les conséquences de l'esprit judaïque apparaissent. Le Pacte produit ses effets.

Iahveh est fort en raison directe de la faiblesse de son peuple, puissant en raison de son humiliation. Le plus humble des peuples avait besoin, pour vivre et triompher, du plus puissant des dieux.

Qu'y a-t-il à faire pour ces hommes si faibles entre les mains de ce dieu si fort ?

S'en remettre à lui entièrement et sans réserve.

Tout attendre de lui.

Ne rien attendre d'eux-mêmes.

Ne rien demander à leur effort.

S'abandonner comme la feuille qu'emporte le vent, l'épave qu'entraîne le fleuve, la pierre que lance la fronde.

Et, simplement, observer les ordonnances.

En effet, entre lui et son dieu, le Juif a créé un pacte. Donnant, donnant. Le Juif a promis à son dieu d'obéir à sa loi; en revanche, il s'en remet à lui pour toutes choses.

Tous ceux qui me voient se raillent de moi; ils grimacent des lèvres, ils secouent la tête.

Il s'en remet à Iahveh, disent-ils ; qu'il le fasse échapper, qu'il le délivre, puisqu'il met son plaisir en lui.

En effet, c'est toi qui me fis sortir du ventre de ma mère, qui me fis reposer en sûreté sur ses mamelles ; c'est à toi que je fus remis en sortant du sein maternel; depuis le ventre de ma mère, tu es mon dieu.

Ne te tiens donc pas loin de moi, quand la détresse est proche, quand il n'y a personne pour me secourir...

Iahveh, ne te tiens pas loin ; toi, ma force, hâte-toi de me délivrer de l'épée...

Et je raconterai partout ta gloire ; je te célébrerai ; je te glorifierai... je m'acquitterai de mes vœux envers toi (1).

« Aide-toi, le ciel t'aidera », cela n'est pas un précepte juif, cela est un précepte païen. Cela veut dire, d'abord, qu'il faut

(1) *Psaumes*, XXII, 7-25.

que tu t'aides, qu'il faut que tu fasses un effort, que tu sois une activité, que tu veuilles, que tu sois non pas la feuille mais le vent, non pas l'épave mais le flot, la fronde et non la pierre. Le ciel ensuite t'aidera ; mais qu'importe, puisque par ton propre effort tu as mérité qu'il t'aide.

Israël, au contraire, attend de Iahveh son salut et sa victoire. Il attend dans une féroce et invincible obstination ; mais il attend en priant. Et plus il se fera faible, plus il s'en remettra à la grâce de Iahveh ; et plus il s'en remettra à Iahveh, plus il sera faible et humilié.

Ainsi se définit, dans le langage religieux, la Foi. La Foi, les Juifs l'ont eue ardemment, car ils ont cru uniquement en leur dieu. Ils ont eu également cette autre vertu, l'amour, c'est-à-dire, à force de se replier sur eux-mêmes, cet amour de sa race qui engendre la haine pour le reste du genre humain, *odium generis humani*, dira Tacite. La Foi et la Haine, mais également l'Espérance, c'est-à-dire l'espérance que leur dieu accomplira leurs désirs. Et ils ont créé le faisceau des trois vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Haine.

Tel est le livre des cantiques où les Juifs, au commencement du second siècle, chantaient leur idéal. Quelques-uns des psaumes sont antérieurs et datent de l'époque des derniers prophètes ; quelques-uns sont postérieurs et semblent avoir été écrits pendant les guerrillas des Machabées. Mais leur fortune sera grande. Composés pour les plus humbles d'entre les fils de cet humble peuple, ils deviendront de plus en plus un livre national, à mesure que la nation juive se fera plus humble, — jusqu'au jour où le livre de foi, d'espérance et de haine des Juifs opprimés deviendra le livre de foi, d'espérance et de haine de l'universalité des opprimés.

Pour en faire, chez les modernes, le livre des âmes pieuses, il suffira d'en oublier les origines historiques. Qu'on en prenne à la lettre la terminologie ; qu'on ignore que « les justes » des psaumes signifient les Juifs du parti traditionaliste populaire et que « les méchants » signifient les Juifs du parti hellénisant et les Goïm ; que « les justes » deviennent les croyants et « les méchants » les incrédules, et ce livre, né, au commencement du second siècle, du conflit des deux partis politiques qui divisaient Jérusalem, aura subi la fortune des autres livres juifs, il sera spiritualisé.

L'historien n'attaque ni ne défend les religions; il étudie comment tels livres sont nés chez tels peuples, à telle époque, en telles circonstances, dans tel milieu, pour satisfaire à tels besoins, avant de devenir des livres sacrés, offerts à la vénération de tous les siècles à travers toute la terre. Les psaumes étaient les cantiques chantés dans les juiveries déjà éparses à travers le monde oriental, par ces humiliés, ces pauvres que hantait le besoin de la vengeance et qui, trop faibles pour en appeler à la révolte, commençaient à ne plus attendre que de leur dieu l'accomplissement de leur rêve sanguinaire. Ils sont nés dans les basses couches de ce peuple opprimé par des aristocrates qui se consolaient dans leur richesse, autant que par les peuples païens qui l'entouraient de leur puissance et de leur mépris. Les prophètes avaient anathématisé ceux d'entre les Juifs qui désertaient les traditions nationales pour se donner aux nouveautés helléniques. Les psaumes sont le livre des Juifs traditionalistes; mais les Juifs traditionalistes sont maintenant les humbles, les pauvres, les misérables, les assoiffés de vengeance. Ces gens-là s'appellent « les doux »; c'est qu'ils acceptent leur opprobre et qu'ils ne comptent pas sur leurs bras levés, mais sur leur dieu pour les venger; la continuité tenace et obstinée de leur confiance en fera le succès.

Le sentiment religieux des nations modernes ne s'y est pas trompé. Il suffisait d'adoucir quelques expressions trop évidemment abominables pour que toutes les âmes pieuses aient pu, depuis saint Paul jusqu'à Luther et jusqu'à nos jours, trouver dans les psaumes le cantique de l'humiliation qui n'a plus de recours qu'en le surnaturel.

Nous sommes, en effet, arrivés à l'époque où le phénomène de la religion est né dans l'histoire du monde. Pour s'être exaspéré dans son impuissance, le nationalisme juif est devenu le messianisme, autrement dit le christianisme, puisque le second mot est le doublet du premier (1), c'est-à-dire la remise désespérée de soi-même entre les mains du surnaturel. Et tel se définit, en première analyse, le sentiment religieux.

Lorsqu'une personne, lorsqu'un peuple, lorsqu'un monde a connu le plus haut orgueil, les plus vastes ambitions, les espérances les plus farouches, et qu'une réalité impitoyable bafoue

(1) Χρίστος est la traduction grecque de l'hébreu Mashiah (messie); « christianisme » est la transposition grecque du mot « messianisme ».

systématiquement l'orgueil, déjoue sans arrêt les ambitions, contredit indéfiniment les espérances, cette personne, ce peuple, ce monde, s'il a la force de ne pas abdiquer, s'il persiste à vouloir, s'il ne veut renoncer à rien de son âme, ne peut plus que se rejeter dans l'attente de l'événement surnaturel qui réalisera ses espérances, qui, malgré le monde coalisé, couronnera ses ambitions, qui, brisant d'un seul coup toutes les forces de la terre, fera triompher son orgueil.

Le sentiment religieux, c'est l'âme humaine qui ne veut plus rien attendre que de l'œuvre d'un dieu. L'idée religieuse se fonde sur deux faits : l'impuissance humaine, la toute-puissance divine. La religion, c'est l'impuissance humaine qui s'en remet à la toute-puissance divine.

La religion grecque, la religion romaine furent des cultes, mais ne furent point, à proprement parler, des religions; jamais les Grecs ni les Romains n'abdiquèrent dans le surnaturel. Pour créer la religion, il fallut, d'une part, la persistance incommensurable de l'âme juive, et, d'autre part, l'extraordinaire suite de circonstances qui l'opprimèrent sans relâche. La religion est une création du judaïsme.

ÉDOUARD DUJARDIN.

LA VOIX DES GRAINES

Homme, ton regard las erre par la ténèbre.
Que cherches-tu? L'étoile égarée, ou la fleur?
Tu songes. Le soir, tout à l'heure, était funèbre,
Et le jour, pâle enfant, naîtra dans la douleur.

Le jour glacé naîtra parmi des pleurs de brume.
Il passera. Comment espérer? C'est l'hiver.
Même chez soi, devant le charbon qui s'allume,
On rêve aux frissons noirs qui sanglotent dans l'air.

Ah, c'est l'hiver. Comment espérer? A l'automne,
Le long du coteau d'or on cueillait les raisins ;
Tandis que le vin neuf bouillonnait dans la tonne,
On causait gaîment, on riait entre voisins.

Et l'été... l'été bleu! C'est la saison des danses;
On va sous le regard innombrable des nuits ;
Ensoleillés, les vieux bahuts et les crédences
Se colorent de fleurs illustres et de fruits.

Quand le jeune printemps parcourait les vallées,
Quels saluts accueillaient le clair adolescent!
L'air tiède était joyeux de romances ailées,
Des baisers frémissaient dans le bois verdissant.

Maintenant, c'est l'hiver. C'est l'hiver. Le ciel pleure;
Des nuages de froid passent, sombres et bas;
La tristesse du jour fait langoureuse l'heure;
Des cloches noires, longuement, sonnent des glas.

C'est l'hiver. C'est la mort. Dans le deuil de l'annee,
Homme, tu vas, pensant à ton bonheur perdu.
Oh, sur l'avenue, aujourd'hui découronnée,
Ce glas toujours maudit, et toujours entendu!

Écoute bien, pourtant, écoute. Sous la terre
On dirait que des voix murmurent doucement.
Vont-elles consoler ton rêve solitaire?
Homme, écoute les voix : leur langage est clément.

Les voix pures, les voix amicales des graines
Guériront tes chagrins avec des baumes sûrs.
Par elles tu sauras les vigueurs souterraines,
Par elles tu sauras l'honneur des mois futurs.

Les voix! Que ta raison les écoute et les sente!
Elles t'enseigneront l'amour fécond et fort.
L'hymne grave qui vient de la terre puissante
T'affirmera la vie et te niera la mort.

Le vent a dépouillé le platane et le rouvre :
Qu'importe? On entendra renaître les chansons,
Et, sous la neige maternelle qui les couvre,
Vivent déjà les ors des prochaines moissons.

Homme, écoute la voix de la vie éternelle.
L'hymne grandit; il monte; il sait t'encourager.
La terre t'a conté l'ardeur qui rit en elle.
Tes yeux regardent droit. Marche d'un pas léger.

Goûte la bonne joie où la terre t'invite.
Ne crois pas à la mort. Aime la vie. Au pré
Refleuriront bientôt, près de la marguerite,
Le bouton d'or, la mauve et le pavot pourpré.

Ecoute le sommeil vibrant de la nature.
Ecoute la leçon de la sage forêt.
L'hymne dont la tendresse enchante la nuit pure
N'a-t-il pas consolé ton rêve qui souffrait?

A.-FERDINAND HEROLD.

UNE PRÉFACE
AUX « DIALOGUES DE BÊTES »

—

Madame,

Il semble parfois que l'on naisse. On regarde. On distingue alors une chose dont le dessous des pieds a l'air d'un as de pique. La chose dit : *oua-oua*. Et c'est un chien. On regarde à nouveau. L'as de pique devient un as de trèfle. La chose dit : *pfffffffff*. Et c'est un chat. C'est là toute l'histoire du monde visible et, en particulier, de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette, mes filleuls. Ils sont si *naturels* — j'emploie « *naturels* » dans le sens applicable aux sauvages de l'Océanie — que toutes leurs attitudes concourent à une proposition très simple de l'existence. Ce sont des animaux dans toute la force du terme, des *animos*, si j'ose employer la vraie orthographe, capables de s'écrier, comme ceux de Faust :

Il ne connaît pas le pot,
Le pot à faire la soupe !
Vit-on jamais pareil sot ?

§

Donc, Madame, vous les avez situés où il fallait qu'ils fussent : dans le paradis terrestre qu'est l'appartement de M. Willy. Le caoutchouc et le palmier probables de votre salon donnent, toutes proportions gardées, l'impression de la violente flore édénique, et expliquent par quel transformisme leurs feuilles vont permettre à M. Gaston Deschamps — critique d'un « *Temps* »-*plus que-passé* — d'annoncer aux savanes (où il tutoya Chateaubriand) et au Collège de France, combien il peut aimer et comprendre un vrai poète.

§

Car vous êtes un vrai poète, et je veux affirmer cela volontiers sans m'inquiéter davantage de la légende dont les Parisiens ont coutume d'entourer chaque célébrité. Ils n'admirent

point tant Gauguin et Verlaine pour ce qu'ils ont fait de génial que pour ce qu'ils eurent d'excentricité. De telle manière que certains qui ne connaissent point le sentimentalisme sans nom, l'ordre, la pureté, les mille vertus intérieures qui vous guident, s'obstinent à répéter que vous portez les cheveux courts et que Willy est chauve.

§

Il faut donc que moi, qui vis à Orthez, j'apprenne au *Tout-Paris* qui vous êtes, et que je vous présente à tous ceux qui vous connaissent, moi qui ne vous ai jamais vue?

§

Je dis donc que Mme Colette Willy n'eut jamais les cheveux courts; qu'elle ne s'habille point en homme; que son chat ne l'accompagne pas au concert; que la chienne de son amie ne boit pas que dans un verre-à-pied. Il est inexact que Mme Colette Willy travaille dans une cage à écureuil, et qu'elle fasse du trapèze et des anneaux de telle sorte qu'elle touche, du pied, sa nuque.

Mme Colette Willy n'a jamais cessé d'être la *femme bourgeoise* par excellence qui, levée à l'aube, donne de l'avoine au cheval, du maïs aux poules, des choux aux lapins, du séneçon au serin. des escargots aux canards, de l'eau de son aux porcs. A huit heures, été comme hiver, elle prépare le café au lait de sa bonne, et le sien. Il ne se passe guère de journée ou elle ne médite sur ce livre admirable :

LA MAISON RUSTIQUE DES DAMES
par
Mme Millet-Robinet.

Le rucher, le verger, le potager, l'étable, la basse-cour, la serre n'ont plus de secrets pour Mme Colette Willy. Elle a refusé, dit-on, de livrer son secret pour la destruction des courtilières à *un grand homme d'État qui la priait à genoux.*

§

Mme Colette Willy n'est rien d'autre qui ne soit pas ce que je viens d'écrire. Je sais que, pour l'avoir rencontrée dans le monde, certains s'obstinèrent à la compliquer. Pour un peu, lui eussent-ils prêté les goûts des plus arriérés symbolistes. Et

l'on sait combien déplaisantes furent ces robes de Muses, odieux ces bandeaux qui déversaient leur jaune sur des faces en coque d'œuf. Robes et bandeaux sont aujourd'hui relégués dans les tiroirs du Capitole de Toulouse, d'où l'on ne les tirera plus que pour hurler des alexandrins officiels en l'honneur de M. Gaston Deschamps, de Jaurès ou de Vercingétorix.

§

Mme Colette Willy se lève aujourd'hui sur le monde des lettres comme la poétesse — enfin ! — qui, du bout de sa bottine, envoie rouler du haut en bas du Parnasse toutes les muses fardées, laurées, cothurnées et lyrées qui, de Monselet à Renan, soulevèrent les désirs des classes de seconde et de rhétorique. Elle est gentille ainsi, nous présentant son bull bringé et son chat avec autant d'assurance que Diane son lévrier ou qu'une Bacchante son tigre.

Voyez sa joue en pomme, ses yeux en myosotis, sa lèvre en pétale de coquelicot et sa grâce de chèvrefeuille! Dites-moi si cette façon de s'appuyer à la verte barrière de son enclos, ou de s'étendre sous la tonnelle bourdonnante de grand Été, ne vaut pas la manière compassée que ce vieux magistrat de Vigny, cravaté à triple tours et roidi par des sous-pieds, imposait à ses déesses ? Mme Willy est une femme vivante, une femme *pour tout de bon*, qui a osé être naturelle et qui ressemble beaucoup plus à une petite mariée villageoise qu'à une littératrice perverse.

§

Lisez son livre et vous verrez combien ce que j'ai avancé *peut* être exact. Il a plu à Mme Colette Willy de ramener à deux charmants petits animaux tout l'arôme des jardins, toute la fraîcheur des prairies, toute la chaleur de la route départementale, tous les émois de l'homme... Tous les émois... Car, à travers ce rire d'écolière qui sonne dans la forêt, je vous dis que j'entends sangloter une source. On ne se penche point vers un caniche ou un matou sans qu'une sourde angoisse ne vous feutre le cœur. On ressent, à se comparer à eux, tout ce qui vous en sépare et tout ce qui vous en rapproche.

Dans l'œil du chien règne la tristesse d'avoir, dès les premiers jours de la Création, léché en vain le fouet de son irré-

ductible bourreau. Car rien n'attendrit l'homme, ni la proie que lui rapporte un épagneul affamé, ni l'humble innocence dont un labrit veille sous les étoiles l'obscure douceur des troupeaux.

Dans le regard du chat luit un tragique effroi. « Que vas-tu me faire encore? » semble-t-il demander, couché sur le fumier où le ronge la gale et le creuse le besoin de manger. Et, fiévreux, il attend qu'un nouveau supplice ébranle son système nerveux.

... Mais n'ayez crainte... Mme Colette Willy est très bonne. Elle a vite fait de dissiper les terreurs ataviques de Toby-Chien et de Kiki-la-Doucette. Elle améliore la race, tellement que chats et chiens finiront par comprendre qu'il est moins ennuyeux de fréquenter un poète qu'un candidat malheureux au Collège de France, ce candidat eût-il démontré plus copieusement encore que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* a décrit sens dessus dessous la mâchoire des crocodiles.

Toby-Chien et Kiki-la-Doucette savent bien que leur maîtresse est une dame qui ne ferait de mal ni à un morceau de sucre ni à une souris; une dame qui saute, pour nous ravir, à une corde qu'elle a tressée avec des mots en fleurs qu'elle ne froisse jamais et dont elle nous parfume; une dame qui chante avec la voix d'un pur ruisseau français la triste tendresse qui fait battre si vite le cœur des bêtes.

FRANCIS JAMMES.

GÉRARD DE NERVAL

—

Le chef-d'œuvre de Gérard de Nerval, le conte qui donne la clef de ses rêves, *Sylvie*, je l'ai lu pour la première fois en 1882.

J'étais cuirassier de deuxième classe et je revenais, avec mon régiment, de la Beauce, où nous avions manœuvré quinze jours, parmi force dragons, hussards et artilleurs, sous les ordres du marquis de Galiffet. Nous regagnions, d'étape en étape, Angers, notre garnison et nous traversions la petite ville de Bonneval. J'étais en pointe d'avant-garde. Comme nous nous engagions, le brigadier de tête, trois camarades et moi, dans la rue principale, nous fûmes forcés de nous arrêter à cause d'un encombrement de charrettes produit par des paysans qui se hâtaient vers la place du Marché.

Ma jument frôlait la devanture d'un petit bouquiniste qui exposait sur un tréteau, en plein air, des volumes d'occasion. — De l'imprimé, cela ne pouvait que m'attirer. Jugeant qu'il se passerait bien un quart d'heure avant que nous fussions à même de repartir, je mis pied à terre, sous prétexte de resangler, et j'inventoriai l'étalage.

Il y avait beaucoup de romans-feuilletons, coupés dans des journaux et réunis à la colle de façon à former des rouleaux portatifs; je lus, avec le respect qui convient, les noms de MM. de Montépin, Richebourg, Georges Ohnet sous des titres formidables tels que : *la Duchesse fatale*, *Une fleur aux enchères*, *l'Ingénieur sanglant*, etc. Chose étrange, tant d'invites à me repaître de littérature émouvante ne me séduisirent point. J'écartai tout ce papier, qui aurait fait le bonheur de quarante trottins, et je découvris un mince volume à couverture grise qui s'intitulait : *Sylvie*, par Gérard de Nerval.

J'avais lu, étant encore au collège, *le Voyage en Orient* de Gérard, et j'avais gardé un souvenir ébloui des *Nuits du Ramazan* et de *l'Histoire de Balkis reine du matin, et de Soliman prince des génies*. Car, de tout temps, les récits mer-

veilleux, les légendes parées d'arc-en-ciel ont eu le privilège de m'illuminer l'âme de leurs clartés multicolores. J'aurais donné — et je donnerais — tous les réalismes du monde pour une fable féerique où je puisse trouver à cueillir la fleur non pareille du songe.

J'acquis donc *Sylvie*, moyennant la modeste somme de six sous, très certain que cette plaquette me procurerait des joies égales à celles que j'avais goûtées en suivant Nerval à Constantinople.

Cependant, je ne pouvais garder *Sylvie* à la main. Je défis donc la courroie de ma cuirasse, je glissai le volume sous la matelassure, contre mon cœur, puis je rebouclai et je remontai à cheval. La rue s'était déblayée ; nous repartîmes.

Le soir, l'escadron s'arrêta dans un village à blé où se trouvait une vaste grange dont le sol disparaissait sous une couche de paille. On y logea les chevaux de mon peloton et je fus désigné pour prendre la garde d'écurie.

Quand je me fus installé dans la paille, ma jument près de moi, la lanterne de veille posée sur un banc, crainte d'incendie, mon coude sur ma selle et le corps bien enveloppé dans mon manteau, je pris *Sylvie* et je me mis à lire.

Comment décrire l'impression que je ressentis ?... Dès les premières phrases, ce fut comme si j'entrais dans l'atmosphère bleuâtre, vaporeuse, musicale du pays où règnent Obéron et la fée aux lucioles : Titania. Je vis cette ronde de jeunes filles au crépuscule évoquée par Nerval dès les premières pages de sa nouvelle. Je saluai « Sylvie, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée ». Je m'extasiai quand parut Adrienne « blonde, grande et belle ». Et lorsque Nerval nous la peint chantant une vieille légende, à travers la nuit qui monte et le clair de lune, je crus, moi-même, prendre part à cette fête ingénue.

Mais il faut citer, car la rencontre d'Adrienne a influé sur toute la vie du poète. Elle explique son talent, tels de ses actes qualifiés de bizarres par les positifs et, peut-être, *la possession* qui le conduisit à la mort.

N'oubliez pas qu'au temps de cette ronde Adrienne et Gérard étaient deux enfants et lisez :

Tout d'un coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva

placée, seule avec moi, au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi. La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle ; et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, elle chanta une de ces anciennes romances, pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé...

A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. Elle se tut et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis. Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers plantés dans de grands vases de faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches qui furent tressées en couronnes et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures...

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux et rentra en courant dans le château. C'était, nous dit-on, la petite-fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête, on lui avait permis de se mêler à nos jeux. Nous ne devions plus la revoir, car, le lendemain, elle repartit pour son couvent où elle était pensionnaire...

En effet, Nerval ne la revit jamais. C'est en vain qu'il tenta de l'oublier ; cette image d'un soir — qui fut pour lui ce que la Sylphide était pour Chateaubriand — demeura la figure même de son idéal. C'était elle qu'il croyait retrouver sous les traits de l'actrice Jenny Colon ; elle aussi, cette fille d'un cheik druse qu'il manqua d'épouser, elle enfin qui le faisait s'écrier, quand il eut perdu toute espérance de la reconnaître :

> Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
> Porte le soleil noir de la mélancolie...

Revenons un peu sur les femmes qui, sans qu'elles s'en doutassent ou qui, le sachant et s'en dépitant, manquèrent d'incarner pour lui la belle Illusion perdue.

§

D'abord Sylvie. — Elle est devenue une jeune fille; elle habite à Loisy, gai village de ce doux pays du Valois et elle a une grand'tante à Othys. Gérard ne cherche pas en elle la ressemblance d'Adrienne, mais elle lui rappelle le soir d'enfance et de songe où il s'éprit de cette vision. Un jour où Jenny Colon l'a rabroué, il va revoir sa petite amie de naguère pour retrouver auprès d'elle un peu de la félicité passée.

Sylvie l'accueille assez bien tout en lui reprochant de la négliger pour d'autres. Ensemble, ils vont visiter la grand'tante qui leur fait des crêpes et les laisse s'habiller, elle avec ses propres habits de noces, lui avec le costume de marié de son défunt mari. Les voilà tous deux transformés en époux du XVIII[e] siècle. Pendant quelques heures, Nerval vit une idylle à la Greuze qui endort son souci d'amour.

De même, chaque fois que le fantôme d'Adrienne devient trop présent, il retourne auprès de Sylvie. Mais le charme se dissipe peu à peu. Sylvie se fiance, Sylvie se marie, Sylvie devient une demi-bourgeoise qui soigne son ménage et qui trouve Gérard bien romanesque... Adieu le songe : il faudra chercher ailleurs l'image adorée.

J'ai insisté sur cette nouvelle de *Sylvie*, parce qu'elle est une de celles où Nerval a mis le plus de lui-même. Et puis quel style adorable, tout en nuances chatoyantes et en rythmes chuchoteurs! C'est limpide et frais comme l'onde d'un ruisseau où se mireraient des fleurs amoureuses et les rayons argentés d'un soleil d'avril. Nerval, bien que fort mêlé au mouvement romantique, n'a rien de l'école. S'il procède de quelqu'un, c'est de Rousseau : non pas du pédagogue gourmé de *l'Emile* ou du déclamateur utopique qui croit à la bonté des hommes, mais du promeneur solitaire que la campagne inspira délicieusement et de l'adolescent timide qui cueillait, en soupirant, des cerises pour M[lle] Galley.

Il y a une parenté certaine entre ces deux esprits, sans toutefois qu'on puisse taxer Nerval d'avoir imité Rousseau.

Où les différences s'accusent, c'est dans la passion de Nerval pour Jenny Colon, qui, certes, ne rappelait nullement M[me] de Warrens.

Cette Jenny était une chanteuse de l'Opéra-Comique, blanche de peau, grassouillette, avec des cheveux blonds tirant sur

le roux. Gérard la vit de son fauteuil d'orchestre et crut aussitôt retrouver en elle les traits d'Adrienne. Il lui fit une cour respectueuse qui, comme l'a dit Maxime Du Camp, étonna passablement « cette Dulcinée dont le Toboso n'était pas inaccessible ».

Il ne manquait pas une seule représentation. Il se ruinait en bouquets, et plus il la voyait, plus il se persuadait qu'elle était bien l'élue de son rêve : « Je me sentais vivre en elle, a-t-il écrit; elle vivait pour moi seul. Son sourire me remplissait d'une béatitude infinie; la vibration de sa voix, si douce et pourtant fortement timbrée, me faisait tressaillir de joie et d'amour; elle avait pour moi toutes les perfections; elle répondait à tous mes enthousiasmes, à tous mes caprices. »

Il ne faut pas oublier, en lisant ces lignes, que Gérard cherchait surtout dans l'amour un sentiment passionné, épuré des préoccupations de la chair. Il ne fut jamais un sensuel. Le platonisme le possédait. Il suffit de se remémorer les pages ferventes qu'il consacra au *Songe de Polyphile* pour s'en tenir assuré (1).

Mais Jenny Colon ne comprenait rien du tout à l'amour platonique. Bonne fille, très ouverte à quiconque la pressait un peu, elle s'ébahissait de cet amant qui se contentait de lui tresser des guirlandes, de lui serrer les mains en la comparant à Juliette, à Léonore et à Bianca Capello et de lui écrire des lettres où il n'était même pas question d'obtenir la faveur d'un baiser.

Enfin Nerval s'expliqua. L'occasion lui fut fournie par une série de représentations que la troupe dont Jenny Colon faisait partie alla donner à Senlis et à Chantilly, c'est-à-dire dans le pays où il avait connu Adrienne. Il emmena l'actrice dans le parc du vieux château où il avait dansé la ronde avec sa bien-aimée et il l'adjura d'avouer qu'elles ne faisaient qu'une.

Je lui racontai tout; je lui dis la source de cet amour entrevu dans mes nuits, rêvé plus tard, réalisé par elle. Elle m'écouta sérieusement et me dit : — Vous ne m'aimez pas. Vous attendez que je vous dise : la comédienne est la même que la religieuse. Vous cherchez un drame, voilà tout, et le dénouement vous échappe. Allez, je ne vous crois plus.

(1) Voir *le Voyage en Orient*, tome I, pages 64 et suivantes.

Cette parole fut un éclair. Ces enthousiasmes bizarres que j'avais ressentis si longtemps, ces rêves, ces pleurs, ces désespoirs et ces tendresses, ce n'était pas l'amour ? Mais où donc est-il ?...

Si Gérard avait été moins absorbé par son rêve, il aurait compris qu'il n'existe pas de femme qui fasse assez peu de cas d'elle-même pour accepter d'incarner simplement le souvenir d'une autre. Jenny Colon était et devait être piquée au vif. Elle rompit pour épouser un flûtiste et Gérard n'eut plus que la ressource de la transfigurer en Aurélia.

C'est alors surtout qu'il se livra tout entier à cette existence vagabonde qui devait le mener jusqu'au Liban et le porter à solliciter la main d'une princesse druse.

C'était la fille d'un cheik retenu prisonnier à Beyrouth par les Turcs à la suite d'une révolte où il avait joué le principal rôle. Nerval, lors d'un séjour au Caire, avait acheté une Javanaise du nom de Zeynab, qui l'avait accompagné en Syrie. Il se souciait peu de conserver cette esclave de qui ni le type ni les mœurs ne lui plaisaient. Il résolut de la placer chez une Française qui tenait, dans la ville, une sorte de refuge où l'on recueillait le plus possible de musulmanes pour les convertir au christianisme.

C'est en entrant dans ce pensionnat qu'il aperçut la jeune druse Saléma. Elle avait d'épais cheveux blonds et son visage rappela tout de suite au poète celui d'Adrienne. Il reçut le coup de foudre :

En sortant de chez Mme Carlès, dit-il, j'ai emporté mon amour, comme une proie, dans la solitude. Oh ! que j'étais heureux de me voir une idée, un but, une volonté, quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre !...

Et de fait, il se mit tout de suite en relations avec le cheik captif et lui demanda Saléma en mariage. Le druse, fort étonné, fit des objections tirées principalement de la différence de religions. Cependant qu'il réfléchissait, Nerval, tout hors de lui, ne vivait plus. En vain, il allait et venait, tentait des excursions dans le Liban, sa pensée restait avec Saléma — tant il se croyait sûr de trouver en elle l'idéal si passionnément poursuivi.

Le cheik finit par consentir. Mais alors il se produisit un incident si singulier qu'il ne s'explique guère que par un de

ces troubles d'esprit dont Gérard commençait à ressentir les atteintes. Un escarbot traversa le chemin qu'il suivait pour aller voir sa fiancée. Son imagination surmenée s'enflamma ; il crut voir là un présage de malheur imminent, et, rendant au cheik sa parole, il s'enfuit à Constantinople.

A partir de ce moment, c'en est fait : Nerval désespère d'incarner son idéal dans le réel. Le rêve le prend de plus en plus ; et il mêle en des évocations — qui sont de purs joyaux littéraires — la reine de Saba, représentant Saléma, Aurélia où se transpose le souvenir de Jenny Colon et l'image toujours triomphante d'Adrienne. Il crée un fantôme qui l'accompagne sans cesse et ne le quittera plus jusqu'à sa mort.

Une dernière fois, pourtant, il lui arriva de croire qu'une femme possédait quelque chose de la bien-aimée perdue. Il dînait avec un ami, sous une treille, dans un petit village des environs de Paris.

Une femme, dit-il, vint chanter près de notre table et je ne sais quoi, dans sa voix usée mais sympathique, me rappela celle d'Adrienne. Je la regardai : ses traits mêmes n'étaient pas sans ressemblance avec ceux que j'avais aimés. On la renvoya et je n'osai la retenir, mais je me disais : — Qui sait si son esprit n'est pas dans cette femme ? Et je me sentis heureux de l'aumône que j'avais faite...

C'est tout : Balkis-Aurélia-Adrienne ne vivra plus désormais que dans des proses aux splendeurs mystérieuses et dont les phrases semblent descendre, parmi des rayons inconnus, d'une étoile lointaine et dans les vers dont nous allons parler.

§

Comme poète, Gérard est très inégal. Il a produit force pièces insignifiantes, et tombées justement dans l'oubli. Mais, cinq ou six fois, sous l'empire de l'amour ou d'une exaltation qui lui révélait, par delà les apparences mouvantes, l'essence même des choses, il a chanté merveilleusement.

Citons d'abord le délicieux poème où il transporte dans le lointain des siècles accomplis le souvenir d'Adrienne et du vieux château qu'elle habitait :

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit,

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule dans les fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue et dont je me souviens !

N'y a-t-il pas dans ces vers comme un accent verlainien — avant Verlaine? C'est la même grâce aérienne, la même musique indécise et flottante. Et puis quelle atmosphère de songe règne autour de ces strophes! Une fois de plus, ainsi que dans *Sylvie*, le cor d'Obéron résonne et des flûtes l'accompagnent en sourdine, par la langueur baignée de clair de lune d'une tiède nuit d'été...

Son amour enfin, il en a donné la synthèse presque tragique dans le fameux sonnet des *Chimères* intitulé *Artémis*. Il suffit d'en citer la première strophe :

La treizième revient... C'est encor la première
Et c'est toujours la seule — ou c'est le seul moment ;
Car es-tu reine, ô toi, la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?...

Est-il rien de plus poignant que ce rythme brisé où il nous montre Adrienne survivant à travers tous ses avatars ?

En ce qui concerne la philosophie de Nerval — cette doctrine à la fois idéaliste et panthéiste — on en trouve l'expression dans *les Vers dorés*. Ils sont célèbres d'abord à cause de leur beauté formelle et de leur concentration de pensée et ensuite parce qu'avec le poème de Baudelaire : *la Nature est un temple...* ils ont été l'un des exposés de principes dont se réclama le symbolisme à ses débuts. Les voici :

Homme, libre penseur, te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;

Un mystère d'amour dans le métal repose ;
Tout est sensible et tout sur ton être est puissant.

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie.

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

En transcrivant ces strophes, je constatais que M. Haeckel et d'autres qui crurent découvrir le *monisme* n'avaient rien inventé, puisque, bien avant eux, un poète en donna la formule. D'ailleurs rien d'étonnant à cela : tout ce qui vaut la peine d'être retenu a été dit, l'est ou le sera par des poètes...

§

En Nerval, non seulement le poète et le prosateur charmaient quiconque, mais encore l'homme ne comptait que des amis. Sa conversation, pleine d'imprévu, semée de citations bizarres et d'aphorismes doucement malicieux, séduisait les salons comme les cénacles littéraires. Il avait de l'esprit, et du plus fin, mais jamais il ne l'employait à blesser, car il ignorait l'envie et cette « rosserie » qui offusque chez tant d'écrivains dont on voudrait admirer le caractère autant que le talent.

Aussi tout le monde l'aimait, eût voulu le garder et le fixer. Chose impossible, nul n'étant de tempérament plus vagabond que Nerval. C'est ce que Théophile Gautier et Arsène Houssaye ont fort bien noté dans des préfaces qui sont à consulter.

Si Gérard n'a pas été riche, dit Gautier, c'est qu'il ne l'a pas voulu et qu'il a dédaigné de l'être. Les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains ; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs. Comme artiste, il avait bien, de temps à autre, quelque velléité de luxe : un lit sculpté, une console dorée, un morceau de lampas, un lustre à la Gérard Dow le séduisaient ; il déposait ses emplettes dans une chambre ou chez un camarade et il les y oubliait. Quant au confort, il n'y tenait en aucune façon et il était de ceux qui, en hiver, mettent leur paletot en gage pour acheter une épingle de turquoise ou un anneau cabalistique... Qui de nous n'a arrangé dix fois une chambre avec l'espoir que Gérard y viendrait passer quelques jours, car nul n'osait se flatter de quelques mois, tant on lui savait le caprice errant et libre. Comme les hirondelles, quand on laisse une fenêtre ouverte, il entrait,

faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien, tout charmant, puis s'envolait pour continuer son rêve dans la rue. Ce n'était nullement insouciance ou froideur ; mais, pareil au martinet des tours, qui est apode et dont la vie est un vol perpétuel, il ne pouvait s'arrêter...

De son côté, Arsène Houssaye écrivait :

Depuis son enfance, que de fois il a fait l'école buissonnière ! Il n'a jamais posé tout un jour au même coin du feu. C'était le merle dans la ramée, l'hirondelle sur l'étang, l'alouette dans les blés, la grive dans les vignes. Je l'ai connu pendant vingt ans; je ne l'ai jamais vu prendre pied. Je ne parle pas de la maison que nous habitions ensemble avec Théophile Gautier, car Gérard n'y venait pas deux fois par semaine ; s'il y couchait quelquefois, c'était entre minuit et le point du jour. Nul ne connaissait mieux que lui « l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes du soleil... ».

Et où allait-il ? Tantôt en Allemagne, tantôt à Vienne ou en Orient. Quand ses ressources ne lui permettaient pas de tels déplacements, il zigzaguait dans Paris, fréquentait les forts de la Halle, les chiffonniers de la rue Mondétour, les carriers de Montmartre ou de Montrouge. Car il aimait, comme tous les friands de sentiments simples et d'expressions pittoresques, à causer avec les gens du peuple.

A propos de ces courses, Hetzel dit dans une lettre citée par Mme Arvède Barine :

Je me rappelle qu'un jour un petit journal avait raconté que, M. Hetzel étant l'homme de Paris qui rentrait le plus tard se coucher et que Gérard de Nerval étant celui qui se levait le plus tôt, il leur arrivait souvent de se rencontrer à deux heures du matin sur le boulevard. On nous prêtait alors cette intéressante conservation :

Moi : — Où diable vas-tu, mon bon Gérard? Et Gérard me répondait : — Voilà (te rappelles-tu son *Voilà ?*), j'ai acheté du mou pour mon chat et à présent je vais chercher mon chat pour lui donner ce mou. Cela lui fera plaisir.

Gérard, ayant lu cette *piquante* révélation, me dit quelques jours après : — Quelles bêtises on écrit pourtant ! Si j'avais un chat, aurait-il eu du mou? J'ai donc l'air d'un capitaliste ? On me croit donc établi ou portier ?...

D'autres fois, Nerval explorait longuement les environs de Paris. Il allait de Saint-Germain à Pontoise ou de Meaux à Senlis, soit en patache, soit à pied. Il lui arrivait des mésaventures. Des gendarmes en tournée lui demandaient ses papiers,

Comme il oubliait toujours de s'en munir, on le conduisait devant quelque commissaire de police ou quelque substitut qui, bien entendu, lui faisait rendre aussitôt la liberté.

Et, cependant, il travaillait, car il a beaucoup produit. Sur du papier à lettres, pris au buvard des auberges, au dos de ses quittances de loyer ou des notes de ses fournisseurs, il écrivait force articles de critique, maintes fantaisies, même ses contes et ses nouvelles.

Il avait, comme on sait, débuté dans la littérature par une traduction du *Faust* de Gœthe et il citait avec fierté cette phrase de la lettre que l'Olympien de Weimar lui écrivit à cette occasion : « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant. »

De fait, il possédait l'allemand à fond et il a traduit, d'une façon parfaite, une grande partie des œuvres d'Henri Heine.

Quant à ses écrits personnels, outre les récits de voyage, les contes fantastiques comme *la Main enchantée* et cette étonnante *Aurélia* où il analyse avec une perspicacité prodigieuse le dédoublement de son Moi, ils comprennent des études sur des écrivains peu connus ou mal connus, remarquables par l'originalité de leur talent : Restif de la Bretonne et ce Cazotte dont la science en occultisme le ravissait.

Car Gérard fut un occultiste déterminé. Persuadé que toutes les religions n'expriment que les préceptes exotériques d'une doctrine supérieure dont la connaissance est réservée à quelques initiés, il recherchait, sous les symboles, les vérités qui les avaient motivés. Et c'était un prétexte à cent digressions charmantes ou profondes ou à des notices comme celle qu'il écrivit sur Cagliostro.

L'œuvre de Nerval comprend une trentaine de volumes et pourtant elle n'est pas complète : quantité d'articles non signés ou perdus dans des recueils obscurs attendent encore un éditeur (1). Il ne voulait travailler qu'à ses heures et rien ne l'indignait plus que d'être relancé par les directeurs de journaux ou de revues qui lui réclamaient une « copie » souvent en retard. Un jour qu'il avait promis un article à la *Revue des Deux-Mondes* et que, loin de s'en occuper, il flânait avec persévérance sur les quais de la rive gauche, il fut rencontré par

(1) Sous le titre de : *Collection des plus belles pages : Gérard de Nerval*, le *Mercure de France* vient de publier un choix fort bien fait des meilleurs écrits du poète.

Buloz, homme sévère qui entendait que ses rédacteurs fussent exacts. — Et mon article? demanda Buloz. Gérard avoua qu'il n'était pas fait, puis tenta de s'esquiver. Mais l'autre, le prenant par le bras, le conduisit à la *Revue*, l'enferma sous clef et ne le remit en liberté que quand l'article fut fini.

Pour se venger de cette contrainte, Gérard, quelque temps après, s'introduisit chez Buloz, une après-midi où il n'y avait personne, ouvrit tous les robinets de la maison et prit la fuite.

Cette libre vie errante où l'art et le rêve tenaient toute la place, cette production uniquement soumise aux caprices de la Muse, c'eût été le bonheur si, à la longue, Nerval n'avait subi les attaques de plus en plus graves de la maladie mentale dont il souffrait depuis son retour d'Orient. Peu à peu, il s'assombrit, s'isola et inquiéta ceux qui l'aimaient et ne le rencontraient plus que de loin en loin, car il se cachait d'eux, par des propos incohérents.

Il n'était plus heureux, a dit Saint-Victor, que dans la liberté du rêve, loin des visages connus et des questions irritantes; il allait songeant tout haut, rêvant les yeux ouverts, attentif à la chute d'une feuille, au vol d'un insecte, au passage d'un oiseau, à la forme d'un nuage, au jeu d'un rayon, à tout ce qui passe par les airs de vague et de ravissant.

Des hallucinations survinrent et Gérard commit en pleine rue quelques excentricités qui le menèrent à la maison de santé du docteur Blanche. Il y fit deux séjours d'où il revint guéri en apparence. Mais la folie guettait, le rêve se changeait en cauchemar et l'impuissance venait.

Je suis désolé, écrivait-il à un ami, me voilà aventuré dans une idée où je me perds. Je passe des heures entières à me retrouver. Croiriez-vous que c'est à peine si je puis écrire vingt lignes par jour tant les ténèbres m'envahissent...

Oui, les ténèbres envahissaient ce charmant esprit qui avait donné tant d'œuvres finement lumineuses. On sait le drame affreux qui termina son existence.

Le 20 janvier 1855, Maxime du Camp causait, à la *Revue de Paris*, avec Théophile Gautier, quand Gérard entra. Il faisait un froid épouvantable et la neige couvrait Paris.

Gérard portait un habit noir si chétif, dit Du Camp, que j'eus le frisson en le voyant. Je lui dis : — Vous êtes bien peu vêtu pour

affronter un froid pareil. Il me répondit : — Mais non, j'ai deux chemises, rien n'est plus chaud.

Gautier insista pour lui faire accepter un paletot. Mais il n'écoutait pas ; il divaguait les yeux égarés et insista pour que ses amis admirassent le cordon d'un tablier de cuisine qu'il tira de sa poche et qu'il affirma être la ceinture portée par Mme de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther* à Saint-Cyr. Tous deux tentèrent en vain de le retenir. Il s'échappa et s'enfuit à travers la ville glacée.

Le 26 janvier, au matin, Gérard fut trouvé pendu à la grille d'une bouche d'égoût, rue de la Vieille-Lanterne. Un corbeau sautillait autour du cadavre en croassant....

Je ne sais pourquoi, chaque fois que j'ai relu ce détail, j'ai pensé au Corbeau d'Edgard Poe. Quel « never more » proféra-t-il l'oiseau funèbre qui vit mourir Nerval? Lui avait-il répété que jamais, jamais plus, pas même dans les brumes du Hadès, il ne reverrait Adrienne ?

L'émotion fut violente, parmi les lettrés, quand on apprit ce suicide. Mais était-ce bien un suicide? Maxime Du Camp dit avoir fait une enquête minutieuse et que toute autre hypothèse était inadmissible. Cependant tout le monde ne fut pas de cet avis. Mme Judith Gautier, dans *le Collier des Jours*, écrit ceci :

> Le chagrin causé par la mort tragique de Gérard ne s'effaçait pas. Mon père et ma mère en parlaient souvent entre eux, avec de vagues idées de recherches et de représailles, car ils n'avaient jamais cru au suicide. N'ayant pas de preuves suffisantes, mon père n'osait pas écrire ce qu'il pensait, mais il le disait. D'après lui, Nerval n'aurait matériellement pas pu se pendre là où il était accroché. On l'avait assassiné pour lui voler le prix d'un travail qu'il avait touché la veille...

Quoi qu'il en soit, la forme était détruite de l'écrivain exquis dont la plume avait enfanté tant de gracieuses merveilles. Mais l'œuvre restait, et c'est l'essentiel.

Gérard de Nerval fut une de ces intelligences originales qui vivent et produisent en marge du groupe littéraire auquel on les accole. Ami des romantiques, il ne subit l'influence d'aucun des chefs du mouvement : il était lui-même, rien que lui-même. Son style demeure dans la tradition classique. Sa

façon de composer procède du XVIII^e^ siècle. Et il est arrivé ceci, c'est que, ne s'étant jamais préoccupé que d'exprimer naïvement ses propres façons de voir, il nous ravit parce que nous trouvons dans son œuvre le reflet des images les plus fraîches et les plus suaves dont se parent, *aux jours d'innocence*, les empires profonds de notre âme.

C'est pourquoi *Sylvie*, *les Filles du Feu*, *le Voyage en Orient* vivront tant qu'il y aura des lettres françaises.

ADOLPHE RETTÉ.

ESTHÉTIQUE
DE LA STATUAIRE EXPRESSIVE

—

Il semble que, de tous les arts, la statuaire soit le plus astreint à la réalité : alors que la poésie et la peinture peuvent traduire un certain idéalisme, ici, nous sommes en face de matières solides, pondérables, dont il ne s'agit pas moins de délimiter les formes que de faire sentir la consistance. Dans cet art, que ses trois dimensions rendent si difficile, l'on croirait donc que l'artiste se contente de bâtir dans la glaise, ou d'extraire du marbre, un objet vivant d'une certaine réalité, point naturelle, mais point chimérique non plus, et dont il satisfasse à la fois les yeux et la sensibilité. Tel fut, en France, l'art des Anguier et des Coysevox, et plus tard celui des Pigalle et des Houdon. Mais cette ambition a été dépassée par les artistes romantiques. Ils ont jugé que cet art manquait de vérité, parce que son expression n'était point forcée; d'exactitude, parce que les détails les plus matériels étaient souvent sacrifiés, ou simplement diminués, par la conception de l'ensemble. Ils ont remplacé par des abstractions plus adéquates à « l'âme du siècle » la vieille mythologie païenne qui reliait, avec une gaillardise plus profonde et réelle qu'on ne croit, la beauté moderne à celle de l'antiquité. Et avec cette préoccupation minutieuse du réel, ils n'ont guère créé, comme il fallait s'y attendre, que des œuvres idéalistes : c'est qu'il n'y a rien d'incompatible entre une certaine sensualité, une recherche honnête du détail et une disposition générale au sentiment, puisque ces qualités primitives, pour ne pas dire barbares, se retrouvent confondues au début, comme au déclin, de toutes les civilisations.

Nous essaierons de chercher ici ce par quoi le réalisme affecté d'un Rude, d'un Carpeaux, d'un Rodin diffère de la réalité artistique et ce qu'il signifie de la sensibilité qui le régit.

I

Chacun sait, pour l'avoir appris chez M. Taine, que le XVIII^e^

siècle fut le temps des « abstractions froides ».Cette opinion, qu'on pourrait discuter avec succès sur des textes littéraires, est parfaitement inexacte lorsqu'on l'applique aux arts plastiques. Que l'on regarde les bustes de Pajou, ou les groupes de Clodion, et l'on trouve bien difficilement à leur grâce toute sensuelle ce principe spirituel ou imaginaire que, comme les statuettes de Tanagra, elle devrait avoir, si plutôt elle ne rayonnait pas immédiatement d'une réalité voluptueuse. C'est au contraire lorsque les mœurs de l'ancien régime furent abolies, que les artistes, n'ayant plus de goûts véritables à satisfaire (car, enfin, ce goût du plaisir qui domine au XVIII^e^ siècle n'est pas si abstrait qu'on le veut bien dire), entraînés d'ailleurs par l'enthousiasme général, dirigent leurs œuvres avec une inspiration intellectuelle qui sera celle des Canova, des Bosio et des David d'Angers. Ils reviennent alors à l'antiquité, et non pas comme les hommes de la Renaissance, pour avoir par elle la révélation d'un monde heureux et libre, mais pour trouver une manière systématique et simple d'exprimer des sentiments sans objet, ardents toutefois et ambitieux, tels que Vertu, Grandeur, etc., etc. Ils reviennent à l'antiquité, mais ils ne retirent de cette superstition que le goût de ces formes abstraites que l'on peut reproduire et multiplier indéfiniment, quoique l'on ait rien à inscrire en elles.

On commence à s'apercevoir maintenant que ce spiritualisme, ce mépris platonicien des sens sont des signes d'indigence cérébrale. Néanmoins, il ne faudrait pas croire que la pure sensualité témoigne d'une richesse intellectuelle beaucoup moins médiocre. Les statuaires du XIX^e^ siècle, qui ont lutté contre la descendance de Canova, n'ont guère montré que des côtés différents de la même décadence. Ils ont cru que dans la représentation superficielle de la matière consistait en entier le réalisme. Alors que le réalisme réside au vrai dans la personnalité, et même dans la personnalité la plus marquée, ils ont fait de lui une opération objective et impersonnelle. Plutôt que la compréhension unitaire réclamée par l'art, ils lui ont appliqué en quelque sorte les procédés de l'analyse scientifique. Or, il ne s'agit point, pour l'artiste, d'avoir, comme dit Descartes, des représentations claires et distinctes, ni de diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il est requis pour les résoudre. Il s'agit uniquement pour lui de poser, d'abord, une affirmation

péremptoire de ce qu'il sent et veut faire sentir; une affirmation qui sans doute doit être, sinon claire, du moins précise, définie et distincte; qui doit être d'un ordre tel qu'elle se développe avec assez d'harmonie, de richesse et de variété pour satisfaire autant l'intelligence que la sensibilité; mais une affirmation surtout qui doit être primordiale, qui doit avoir son point de départ dans une émotion intérieure et non dans une contemplation objective, et qui doit se maintenir constamment au-dessus de la matière qu'elle emploie pour s'exprimer.

Tel fut le réalisme classique, avec pour ressources et moyens la double antenne des sens et de l'intelligence, mais puisant sa force totale dans son intérieur même. Des sens, il tire tout ce qu'ils apportent de connaissances et de plaisirs; de l'intelligence, ce qu'elle met d'ordre et d'investigation; et par eux il nourrit autant qu'il purifie ses instincts et ses passions. Mais, en même temps qu'il prend d'eux son aliment et sa méthode, il rend à l'intelligence une nourriture et aux sens une cohérence, sans lesquelles ni les uns ni les autres ne sauraient subsister.

La conception matérialiste de Rude et de ses successeurs, provenant d'une sensibilité faible et mal réglée, a eu pour suite naturelle un renversement des principes qui jusque-là régissaient la statuaire. L'objet de cet art, chez les Grecs, chez Donatello, chez Girardon, c'est, semble-t-il, de créer un objet tel que l'impression particulière de beauté qui en émane soit identique de quelque côté qu'on l'envisage; c'est-à-dire, que les systèmes de lignes et de masses qui, selon chaque aspect, le composent différemment, concourent cependant au même but. Cette identité dans la variété, qui fait la pire difficulté de cet art, ne peut s'obtenir que par une prédominance voulue et assurée de la conception formelle. Sans doute, la richesse de la matière viendra tempérer, approfondir ce que cette conception peut avoir d'étroit et de sec, mais toujours devra-t-elle être pourtant une auxiliaire subordonnée. Cette difficulté, Rude, et surtout Carpeaux et Rodin, l'ont tournée, peut-être inconsciemment, en réduisant la sculpture à n'être qu'un ornement de l'architecture. J'avoue ne pas très bien concevoir que les monuments soient seuls à réclamer cette décoration; la cheminée, le meuble, le jardin, la place publique, appellent,

ce me semble, tout autant que la façade, le couronnement de la statuaire. Seulement il faut dire que ne l'attribuer qu'à l'architecture était un moyen commode de faire rétrograder la statuaire au relief, et voire au bas-relief : en limitant par un plan le nombre des aspects, on supprimait les difficultés dans la proportion de trois à quatre; on ramenait presque la statuaire aux deux dimensions du dessin en remplaçant seulement la lumière et l'ombre par les saillies et les creux qui les déterminent.

Il est vrai qu'à ces artistes on chercherait une mauvaise querelle si on relevait que leurs œuvres les plus glorieuses, précisément sont des reliefs : quand on a commandé à Rude la décoration de l'Arc de Triomphe, à Carpeaux celle de l'Opéra, le relief était pour eux une nécessité à laquelle il fallait bien qu'ils se soumissent. Mais n'est-il pas singulier que les autres œuvres de ces sculpteurs demandent généralement à n'être considérées, comme les reliefs, que de face, rarement de côté, jamais de profil ni par derrière? La *Jeanne d'Arc* de Rude appelle un rideau de feuillage, les bustes de Carpeaux un fond de muraille : là seulement sont perceptibles ces oppositions d'ombre et de lumière dont ces œuvres tirent tout leur effet; que, comme les œuvres antiques, on les mette en plein air, où l'arête des lignes devient nécessaire, et tout s'écroule. D'autres fois, l'œuvre est conçue de telle sorte qu'on ne puisse la regarder que de face. Tels sont le *Réveil de Bonaparte* de Rude, les *Heures* de Carpeaux, le *Victor Hugo* de M. Rodin, que l'artiste a campé devant un mur de rochers, enfin le *Balzac* du même, dont la ressemblance préméditée avec un menhir a coûté, dit-on, à l'auteur, tant de peine et tant de génie. L'intention de ramener la statuaire à une sorte de dessin est ici bien visible.

Mais nous avons vu de cette intention qu'elle procède d'un dérèglement : il ne faut donc pas chercher dans ces sortes de dessins la prédominance de la ligne. Cette prédominance est toujours l'indice de l'intelligence et de la volonté, et même, lorsque la matière la renforce à propos, celui de la sensibilité. Or, ces artistes ne sont que sensualité. Ce qui les séduit, ce sont les jeux de la lumière et de l'ombre, et davantage encore les mille reflets qui vont du clair au clair-obscur. On dirait qu'ils voudraient saisir la différence légère de tonalité qu'il y

a entre chaque teinte de même ton, et traduire ces teintes par elles, en un mot faire œuvre de peintres et même de coloristes. Ils ne font pas songer à Rembrandt, mais à Velasquez et surtout aux impressionnistes leurs contemporains. Qu'on regarde la *Danse*, les bustes de Carpeaux, et les pastels clairement nuancés de M. Degas, les bustes de Rodin et les portraits diaprés dans un ton aigu de M. Renoir et l'on éprouvera ici et là une impression de sensualité sans profondeur, tantôt délicate, tantôt pénétrante, mais toujours semblable.

Cette manière lumineuse n'est pourtant pas dictée seulement chez ces artistes par la sensualité inconsciente dont elle est née: l'esprit l'a reconnue, acceptée, et collabore à sa réalisation. Maints propos qu'on rapporte de M. Rodin attestent ce souci dominant de la lumière; et l'on dit même qu'il a décidé récemment de faire intervenir dans ses compositions la couleur variée du ciel, et d'imiter en cela les Grecs, à ce qu'il croit. Voilà un trait significatif. Dans la statue antique, M. Rodin ne sent pas l'affirmation forte qui a découpé la silhouette formelle en plein air. Il est impressionné plutôt par les deux taches juxtaposées du marbre et du ciel; il croit qu'elles ont l'une sur l'autre une action réciproque, égale et que le ciel limite le marbre autant que celui-ci le ciel; il pénètre les objets indirectement de l'extérieur à l'intérieur, à la façon des coloristes.

Toutefois, cette sensualité de la lumière, quelque fréquente qu'elle soit, n'est jamais que superficielle chez un sculpteur, derrière elle, il y a toujours une sourde énergie de bâtisseur qui se plaît aux beautés tangibles de la matière et les accentue d'autant que la volonté consciente de la forme n'est pas là pour les maintenir à leur rang et empêcher que l'énergie se disperse en elles. Ce n'est pas, nous l'avons déjà dit, que la richesse et l'ampleur de la matière ne soient fort nécessaires pour adoucir la sécheresse de l'abstraction. A comparer ensemble les marbres antiques, d'une inspiration anémiée et toute spirituelle, et les copies que Coysevox a vivifiées avec son goût gaulois de la chair, il est aussi difficile pour un homme sain, de ne pas préférer les imitations, qu'il l'est de ne pas préférer l'*Iphigénie* de Racine à celle d'Euripide. Mais, si la conception intellectuelle, dépouillée de ses attributs charnels, est intolérable, le débordement de la matière inconsistante ne l'est pas

moins. La première signifie que l'artiste, épuisé, incapable de saisir la réalité, se réfugie dans des conceptions à prioristes et sentimentales, comme en témoigne la sculpture grecque, qui presque toujours est une poésie du mouvement. Mais l'autre nous fait voir un artiste sans ressort, sans maîtrise de soi et qui se précipite dans la matière multiple pour éprouver une intensité d'émotion qu'il ne sait réaliser en lui-même ; une sorte d'excentrique, d'une espèce plus grossière et plus molle que le spiritualiste, plus proche du barbare que du décadent, et qui, bien qu'il ne soit pas sans énergie foncière, se dépense dans une imagination objective de la vie intense, en même temps qu'il se satisfait et se repose avec une sensualité superficielle, tantôt visuelle, tantôt tactile, comme l'a si bien exprimé Baudelaire, au sujet de Rubens, dans ces vers fameux :

> Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
> Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
> Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer.

Provenant d'un même état intérieur, la sensualité du coloris, la passion de la matière organisée et indépendante des lois formelles, sont constamment liées l'une à l'autre, et à l'impression éprouvée par l'artiste devant les jeux de la lumière, succède une réaction qui s'efforce de leur donner la vie interne dont ils manquent, à moins que, par contre, cette vie interne n'achève de s'exprimer par le chatoiement des reflets. Etant connexes, cette passion et cette sensualité se traduisent en sculpture par un moyen unique. Lorsque Carpeaux donna à la chair de ses *Heures* un aspect rugueux et grené, il ne voulait pas moins, par ce procédé, retenir les tonalités infiniment graduées de la lumière, que faire sentir la consistance élastique et diverse de cette chair. De même, M. Rodin, lorsque, dans le buste de Rochefort, il essaya de rendre « le satiné des pommettes », pensait évoquer visuellement une sensation tactile. Mais l'impression n'est pas toujours double comme ici. Tantôt, c'est la vision qui domine, témoin Carpeaux, tantôt le tact, témoin M. Rodin. Ce dernier a même poussé la représentation de la matière à un point qu'égalent seuls les praticiens du cimetière de Gênes lesquels, dans leurs monuments naïfs, s'ingénient à rendre la cheviotte ou l'alpaga des vêtements portés par les défunts. Pour faire ressortir le fini de ses œuvres, il a imaginé un truc grossier qui consiste à dégager, sans transition, d'un bloc

non dégrossi, une tête ou un corps parfaitement ouvragés, sous prétexte de renouveler ce procédé des Grecs. C'est ne pas prendre garde, malheureusement, que les œuvres grecques qui présentent une exécution semblable, sont tout bonnement des œuvres inachevées, et n'avoir pas idée que les Grecs se sont toujours efforcés, au contraire, de faire disparaître ce qui pouvait conduire le spectateur à une délectation matérielle. Et qu'on ne nous réponde pas, là-dessus, qu'il y a la Vénus de Milo dont toute la beauté est dans la matière : nous n'avons pas le droit de fonder quoi que ce soit sur l'observation de cette œuvre; c'est un débris, un débris glorieux sans doute, mais dont l'idée générale nous échappe, puisqu'est détruit le système de lignes qui l'enfermait. Il y a mieux : nous avons d'elle presque nécessairement une idée différente de celle qu'elle devait suggérer, et il suffit, pour s'en convaincre, de considérer quelqu'une de ses nombreuses répliques. Le caractère de la Vénus de Milo est sensuel. Celui des répliques abstrait et sentimental. Cela vient-il de ce que les artistes qui ont mis en œuvre ces répliques ont donné moins d'application, moins de scrupule aux détails matériels? Point. Cela vient de ce que la poésie excessive du mouvement emporte l'admiration du spectateur et le distrait de se concentrer sur la beauté matérielle, tant la conception formelle, lorsqu'elle est antérieure à l'œuvre, est suffisamment forte pour remettre la matière la plus belle à son rang qui est le second.

Ingres avait coutume de dire : « Le dessin, c'est la probité de l'art. » Cette probité, chez lui, se bornait à la technique, car peu d'artistes, pas même les Bolonais, ont été aussi fantaisistes que ce puriste faiseur; il n'entendait désigner, par ce terme de morale, que ce soin appliqué de l'exactitude qui, chez un artiste, est le meilleur signe de l'énergie et de la constance. Il semble pourtant que l'on pourrait désirer encore la probité ailleurs que dans les recettes du métier, et donner à ce beau mot un objet moins manuel, lui faire désigner la conscience de l'artiste, laquelle n'est pas très éloignée de la conscience vulgaire, c'est-à-dire de la culture intérieure. Sentir avec tous ses nerfs, comparer, ordonner ces diverses sensations selon le profit dont elles sont pour le développement de la personnalité, redoubler jusqu'à les définir dans celles que l'on sent supérieures, puis mesurer d'après elles les réalités

objectives, voilà quel devrait être le premier effort, sinon de tous les hommes, du moins de tous ceux qui font profession d'exprimer leur personnalité.

Mais ce genre de probité ne peut se satisfaire dans un art matérialiste, puisque loin de supposer une concentration active de la personnalité, cet art exprime immédiatement sa langueur et sa diffusion. Bien qu'il y ait, dans les formes gauches et sans cohésion des Rude et des Carpeaux, une certaine sincérité naïve, qui sans doute vaut mieux que l'habileté scolaire des Canova, cette sincérité nous découvre elle-même l'improbité radicale de ces œuvres. Leur conception n'est lâche que parce que l'inspiration est sans consistance, leur défaut de style se ramène à un défaut de pensée. Et comme il n'y a pas de pensée vraiment artistique qui n'ait ses racines dans la sensibilité, c'est sur la pauvreté, la jachère de celle-ci, qu'il se faut fonder pour étudier les diverses floraisons de l'art barbare.

II

La sensualité matérialiste que font voir les statuaires du XIX^e^ siècle n'est pour ainsi dire que la face extérieure de leur sensibilité. Il y a davantage chez eux que ces impressions superficielles et particulières que leur causent les objets, et ils ne seraient pas des romantiques, s'ils ne voulaient mettre encore dans leurs œuvres une signification et un sentiment. Déjà, dans leur passion de la matière organisée, nous avons relevé une fougue inconsciente qui transparaît sous l'abondance tumultueuse de cette matière. Cette fougue, il est vrai, est rarement exprimée par eux en tant que fougue, et cette expression, lorsqu'elle est tentée, n'est point heureuse : cette fougue, en effet, n'est qu'une réaction du tempérament dont rien ne peut sortir de conscient ni de défini, et elle est d'ailleurs souvent plus imaginaire que foncière. Mais il arrive aussi qu'au terme de cette réaction, et pour ainsi dire derrière elle, s'élève une activité consciente et volontaire, qui se propose d'accentuer la vitalité figurée de la matière par un élément intérieur qu'on appellera « l'âme » de cette matière. Ici, comme on le voit, cette *âme* est postérieure en quelque sorte à la matière ; mais il peut se faire aussi qu'elle lui soit antérieure, et que le matérialisme devienne l'expression de l'idéalisme. Idéalisme sans doute fort particulier ; idéalisme qui, plutôt que de senti-

ments excités par des concepts intellectuels, est fait de sensations matérielles tournées en sentiments; mais idéalisme qui peut aussi être tout à fait à prioriste et se révéler tel au travers de la matière inconsistante: tant, chez l'homme inculte, tout est confus et contradictoire et tant la spiritualité la plus pure peut aisément s'allier aux plus inférieures sensualités.

La critique des œuvres sculpturales cesse donc ici d'être esthétique pour devenir un peu le fait de la simple psychologie. Elle est obligée, puisque les artistes se soucient moins de créer de la beauté que d'exprimer des idées ou des sentiments particuliers, de considérer dans leurs œuvres ceux-ci plutôt que celle-là, et de les placer à leur rang dans la hiérarchie des sentiments humains. Ce rang, par lui-même, n'est pas élevé; mais les artistes, pour s'y porter, ne manquent point de prétentions. M. Carrière nous a récemment appris que, dans chaque œuvre de M. Rodin, il y avait une explication synthétique du monde. Ledit M. Carrière est ce philosophe qui a trouvé moyen de résumer l'âme du siècle tout entière, et cela en deux teintes qui sont le jaune sale et le brun ordurier. Et ces artistes ne se contentent pas d'être les premiers philosophes de leur temps : ils sont encore de grands moralistes; mieux que cela: ils se posent en dispensateurs de joies « sociales ». C'est qu'ils ont compris que le plaisir du beau est une futilité, et que l'artiste, dans une démocratie, a une mission « sacerdotale ».

Ils proposent donc un sentiment particulier, déterminé, et l'expriment de façon si directe, avec une exclusion si voulue de l'agrément, — qui, croient-ils, nuirait à la « vérité », — qu'il faut, ou bien subir cette brutalité et à son tour éprouver le sentiment, ou bien refuser de regarder un instant de plus. La *Jeanne d'Arc* de Rude est un bon exemple de cette violence. Très émouvante, sans doute, pour les gens qui veulent bien se mettre dans l'état d'âme d'une qui écoute les voix célestes, cette statue, il faut l'avouer, est d'une roideur bien désagréable aux yeux de qui n'a point souci de ce genre d'émotions. Chez Rude, toutefois, le procédé n'est encore qu'à ses débuts: il a fallu, pour le voir dans sa maîtrise, attendre M. Rodin. Celui-ci ne propose pas simplement, comme son devancier, son sentiment : il vous circonvient de l'éprouver par vingt artifices. Prenons une œuvre fameuse du maître : les *Chevaux de*

Nancy. Il s'agissait, soi-disant, pour l'artiste, d'exprimer la perception de l'infini dans la lumière, et il a résolu de l'exprimer par l'allégorie d'Apollon sur son char. Or, Apollon sur son char évoque peut-être l'idée de la lumière ; il n'en donne assurément pas la sensation. Pour donner cette sensation, M. Rodin a transformé les coursiers du dieu en grossiers chevaux de ferme, fait surgir du bloc informe le jeune dieu, qui paraît s'avancer, avec une figure expressive, et soucieuse, de telle sorte que l'attention du spectateur, malgré soi, se concentre sur cette figure, de telle sorte encore qu'on ne peut être qu'impressionné par l'émotion d'espoir mélancolique qui s'élève d'elle. Il faut reconnaître que si ce que M. Rodin a voulu, c'est faire partager ce sentiment, il a parfaitement réussi. Mais ce que tout ceci a à faire avec l'œuvre d'art, c'est une autre question que nous allons examiner.

Tous les psychologues s'accordent à peu près à considérer les sentiments esthétiques comme le résultat d'un arrêt dans les sentiments ordinaires, lesquels, normalement, tendent par réflexe à devenir volontaires et à se manifester extérieurement, en même temps qu'à se satisfaire par des actes appropriés. Les causes de ces arrêts sont mal connues. Quelques physiologistes, et parmi eux Hæckel, les font tenir, chez les vertébrés supérieurs et chez l'homme, dans la présence d'une série de cellules psychiques intermédiaires entre la cellule sensorielle sensible et la cellule musculaire motrice ; d'autres les attribuent à ce qu'ils appellent une augmentation du trophisme cérébral. Ce que valent ces théories, je l'ignore, n'étant pas physiologiste. A dire vrai, outre qu'elles ne paraissent être que des hypothèses, elles n'expliquent point comment ces cellules intermédiaires, comment cette augmentation du trophisme peuvent arrêter le cours du réflexe, ou plutôt le localiser intensément à l'intérieur du corps, au moyen du sympathique et des nerfs rachidiens. Mais, quelles qu'elles soient, leur existence même est fondée sur un fait, l'arrêt du sentiment, et un fait qu'illustre avec abondance l'incapacité de tous les artistes à réaliser, autrement qu'en imagination, les actes de leurs créatures. Cela, provisoirement, doit donc nous suffire.

Ainsi l'émotion esthétique se produit lorsque la sensation s'arrête à son angle de réflexion pour ensuite se développer,

en quelque sorte, sur soi-même, et d'une manière dont nous avons conscience, dont nous éprouvons une satisfaction, et qui ne nous excite à rien d'autre qu'à persister dans cette satisfaction, ou à faire revivre fictivement, soit par l'imagination, soit par la création artistique, les objets qui ont été sa cause initiale. On a dit là-dessus, de cette émotion, qu'elle était un affaiblissement de l'émotion ordinaire, et elle le serait en effet si la force ou l'intensité d'une émotion se mesuraient à la rapidité de son réflexe. Mais, dans le cas présent, on observe un ralentissement du réflexe, un ralentissement divisé même en plusieurs périodes, qui peut aller, qui va souvent, jusqu'à l'inhibition : l'on n'observe positivement aucune diminution d'énergie. Or, que sont ce ralentissement, cette division et finalement cette suspension de l'acte volontaire, sinon ce qui peut-être distingue le mieux de l'animal et du sauvage l'homme civilisé? Ne correspondent-ils pas, en quelque façon, à cette loi de l'intelligence que nous pouvons tous vérifier, et qui nous fait passer sans cesse par les mêmes chemins, mais chaque fois avec plus de lenteur et en nous découvrant une foule et une complexité de détails d'abord confondus dans une masse indistincte? Voici, par exemple, un beau fruit suspendu à sa branche. Par sa forme, sa couleur, sa consistance apparente, il provoque chez qui l'examine les représentations abstraites, soit des sensations de plénitude et d'élasticité, soit, mais plus rarement, des sensations sapides de fraîcheur et de sucré, lesquelles d'ailleurs sont invoquées par les précédentes. Supposons que de ces représentations, le spectateur se limite aux premières : outre le plaisir visuel, il va éprouver alors une satisfaction intellectuelle de cette abondance, plénitude et maturité, et même, si sa sensibilité est plus vive, une véritable sensation interne de richesse, de vigueur et de maturité, satisfactions qui se suffisent à elles-mêmes et n'entraînent rien au delà d'elles. Mais il peut arriver, par la suite, que sa mémoire rappelle à ce spectateur l'image du fruit, et avec elle une sensation intérieure analogue à celle qu'il a éprouvée la première fois. Il peut arriver encore que cet homme soit artiste et qu'il veuille, avec une image fictive du fruit, objectiver de façon durable, pour soi-même ou pour autrui, la sensation intérieure. Il ne travaillera pas alors à une imitation plus ou moins exacte, et certainement inartistique du fruit, mais s'efforcera

de le représenter, c'est-à-dire de le recréer, avec précisément ces caractères de richesse, de vigueur et de maturité qu'il a distingués ou ressentis, de façon à ce que le spectateur éprouve, non la sensation banale du fruit, mais la sensation très particulière provoquée chez l'artiste par ce fruit.

De cette observation, que l'on pourrait répéter presque autant de fois qu'on le voudrait, il résulte que les émotions esthétiques sont abstraites en quelque manière, qu'elles se meuvent dans un plan intérieur d'où elles ne tendent que rarement à sortir, et que, par suite, différant des émotions vulgaires à peu près comme le souvenir diffère de la perception, elles ne peuvent se trouver identiques à aucune de ces émotions. Il est vrai qu'entre celles-ci et celles-là la différence parfois est d'un degré si faible qu'à peine se laisse-t-elle apercevoir ; cela se produit notamment lorsque l'émotion vulgaire représentée est, par nature, assez faible pour facilement se laisser abstraire, puis coordonner avec des émotions semblables à elle. Mais, dans la plupart des cas, la différence est telle qu'elle peut aller jusqu'à la contradiction. Nous allons, pour le montrer, emprunter à la littérature un exemple que nous croyons instructif. Si l'on considère en effet une tragédie classique, comme la *Phèdre* de Racine, il paraît évident que le spectateur, quelque excitable qu'il soit, ne peut pas compatir successivement et sans répit, dans le même quart d'heure, aux divers sentiments de Phèdre, l'adultère incestueux, de Thésée, le père irrité, ni d'Hippolyte, l'innocent de fils : tout ce qu'il peut éprouver, c'est une mélancolie grave et résignée à la vue de la fatalité irrésistible qui pèse sur ces personnages. Cependant, ces sentiments divers, la passion de Phèdre, le courroux de Thésée, la révolte d'Hippolyte sont exprimés devant lui de façon pleine et concrète ; s'il n'est pas certain que ces sentiments soient intérieurement imaginés par les comédiens, il est fort probable qu'ils ont été ressentis par le poète dans une certaine mesure au moment qu'il écrivait sa pièce ; néanmoins nous voyons notre spectateur, plutôt que ces sentiments, éprouver, ce qui est bien différent, un autre sentiment né à propos des premiers. Il est vrai que, de cette mélancolie tragique, on dira qu'elle est exprimée déjà par les acteurs du drame. Ce n'est pas dire qu'elle soit éprouvée par eux. Il est possible, il est même nécessaire que, par leur bouche, le poète

indique cette horreur afin de créer, autour de ses personnages contraires, une atmosphère homogène destinée à toucher seule le spectateur. Mais, ce qui est remarquable, c'est que cette horreur, qui n'est guère chez le poète, et même chez ses créatures, qu'une conception abstraite de l'esprit, qui ne peut guère, par son expression propre, que préparer le spectateur, va se réaliser en émotion, en émotion, à vrai dire, abstraite et artistique, au moment précis où elle cesse d'être indiquée textuellement par le poète et où les personnages, oubliant l'idée de cette fatalité, en développent les effets à leur insu en se laissant entraîner à des passions concrètes, qui, prises séparément, sont tout à fait différentes de l'émotion tragique ; souvenez-vous, à ce propos, de la scène où Phèdre découvre à Hippolyte ses fureurs, et de celle où ce jeune homme est chassé par son père. L'émotion générale causée par une œuvre d'art peut donc différer tout à fait des émotions qu'elle exprime exactement en particulier, et ceci se ramène, dans l'ordre des sentiments, à ce que nous avons observé dans l'ordre des objets.

Il y a toutefois, dans le cas qui nous occupe, une difficulté qu'il ne se faut pas dissimuler. L'objet de la statuaire est de représenter des êtres vivants dans des attitudes déterminées, et des attitudes, qui, plus qu'à l'émotion du créateur paraissent répondre à celle de l'être représenté, puisque toute émotion est liée nécessairement, chez l'être vivant, à une attitude. Or, c'est un fait bien connu que la simple vue d'une attitude contraint souvent le spectateur à reproduire, malgré soi, cette attitude, et c'est un autre fait non moins connu qu'il suffit de se trouver dans cette attitude pour éprouver l'émotion à laquelle elle correspond. Il semblerait donc que, pour exciter une émotion chez un spectateur, le statuaire n'a qu'à la représenter par l'attitude correspondante, en admettant, bien entendu, que l'émotion serait amenée chez celui-ci par la simple imagination qu'il ferait en soi de l'attitude. En réalité, les choses ne paraissent se passer ni aussi régulièrement, ni aussi simplement. On n'a jamais vu que la statuaire la plus mouvementée, la statuaire grecque, par exemple, qui, comme on sait, est la suite naturelle de l'art orchestrique, ait induit qui que ce soit à se placer dans les attitudes qu'elle représente. Alors même que quelqu'un s'y placerait, puis éprouverait l'émotion

supposée à la statue, cette émotion ne proviendrait pas simplement des sensations musculaires et internes causées par l'attitude, mais plutôt du souvenir de l'image qui se surajoute à ces sensations et même les détermine : elle serait en un mot une pure émotion artistique. D'ailleurs, reste à savoir encore dans ce cas, si cette émotion serait exactement celle qu'on attribue à la statue, ou une émotion née à propos de celle-ci. Dans l'art grec, la différence, qui paraît légère, est radicale. Les statuaires s'étant toujours proposé d'exprimer au moyen des attitudes appropriées non de complexes états passionnels, mais de ces rudimentaires états physiologiques, que Taine appelle des « caractères essentiels » (tels la conscience de la force, celles de la jeunesse et de la fécondité), l'émotion qui se répercute au premier coup d'œil chez le spectateur n'est pas celle que pourrait avoir l'être vivant, mais une émotion provoquée par la vue des caractères essentiels de cet être. Si on pouvait l'interroger, peut-être bien que la *Vénus de Médicis* n'avouerait, pas plus qu'une biche, la sensation de sa fécondité, de sa grâce et de sa pudeur. De telle sorte que c'est bien d'une émotion abstraite, partant esthétique, que l'artiste a créé la source objective, au moyen d'un système de lignes et de formes, sans se soucier de l'émotion qui pouvait être dans le personnage figuré. A plus forte raison, si, au lieu d'être provoquée par la vue des qualités physiques d'un être vivant, cette émotion l'était par celle de ses qualités intérieures et passionnelles, les attitudes qui conviendraient à ces passions ne seraient pas celles qui les inspireraient nécessairement au spectateur : la vue d'un être passionné n'excite pas en nous une passion semblable, la vue du monsieur en colère peut nous faire redoubler de sang-froid. Artistiquement, une passion se traduit même par des formes tout à fait différentes de celle qu'elle prendrait en réalité : lorsque Michel-Ange voulait exprimer une passion, il ne se mettait pas dans la peau de son personnage, mais traçait spontanément la courbe géométrique qu'il sentait correspondre à elle et inscrivait dedans avec scrupule son modèle vivant.

Mais, sans rechercher ici s'il est bien nécessaire qu'une passion, au lieu d'être inspirée, comme à l'ordinaire, par un fait quelconque de la nature, le soit par une œuvre d'art qui l'exprime, il faut se demander si précisément une passion peut

être exprimée immédiatement dans une œuvre d'art. Le propre de la passion est d'être active, volontaire, irrationnelle, et de tendre à se satisfaire dans un objet différent d'elle. Le propre de l'émotion esthétique, quelle qu'elle soit, est de réduire l'activité et la volonté à ce qu'en peut donner l'intelligence, c'est-à-dire peu de chose, de s'accompagner toujours d'une activité intellectuelle, et de se satisfaire en soi-même devant un objet organisé par une émotion analogue et qui, en quelque sorte, lui serve de miroir. En admettant que, dans les arts successifs, dans la musique, la poésie et la danse, la passion, jusqu'à un certain point, puisse être exprimée dans son mouvement et son activité par le rythme, comment pourra-t-elle l'être dans les arts de l'espace, dans la peinture et surtout dans la sculpture? Remarquons, au reste, que, même dans la poésie et la musique, la passion toute pure s'exprime difficilement : on peut brûler des ardeurs les plus généreuses et n'écrire que des vers plats et frigides ; on peut aussi, sans perdre un instant la maîtrise de soi, sans cesser d'être raisonnable et pondéré, écrire des choses passionnées à l'extrême, tant l'émotion artistique, même la plus violente, diffère des passions vulgaires. Dans la peinture classique, on trouve même quelques œuvres qui semblent dictées par la passion, mais qui n'en expriment aucune en propre : elles correspondent à l'état de sensibilité plus chaud, plus intime, plus vigoureux, qui résulte d'une vitalité intérieure riche et forte, et qui préfère exprimer dans ses créations cette vigueur interne plutôt que la robustesse physique et constitutionnelle, comme faisait l'art grec. Ces états de sensibilité, s'ils disposent les éléments de leurs créations selon des tours tantôt vifs et mouvementés, comme dans Rubens, tantôt calmes, mais chargés d'une énergie secrète comme dans les *Bacchanales* du Poussin, ne cessent jamais de se borner à leurs limites intérieures, de sorte qu'à aucun moment on ne saurait les identifier à la passion.

FERNAND CAUSSY.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES TENTATIONS

NOUVELLE SARDE

—

Félix Nurroi avait une grande crainte de Dieu. Sa bergerie était près du fleuve Tirso, dans les *tancas* (1) de son maître, un jeune cavalier du Marghine (2). Félix était un homme dans les cinquante ans, petit, glabre et chauve. Comme il avait les yeux malades, il portait une paire de lunettes noires protégées par un réseau de fils de fer; il était presque toujours vêtu d'une capote bleue de soldat, serrée à la taille par une corde. Il avait l'air d'un moine. C'était un de ces hommes que la crainte de Dieu empêche de faire fortune. Il travaillait comme un chien et donnait scrupuleusement la moitié de son gain, même un peu plus, au maître. D'ailleurs, le sort ne lui était guère favorable : ainsi, quand ils faisaient le partage des taureaux, le maître trouvait à vendre les siens avantageusement, et Félix devait les donner pour rien; et il en était de même pour le laitage, pour les vaches, pour tout. Mais il ne se plaignait jamais. Dans sa première jeunesse, il avait ardemment désiré se faire prêtre, mais il était si pauvre, si simple ! Puis il s'était marié, selon la loi de Dieu, pour avoir des enfants et en consacrer au moins un au Seigneur. Et précisément Antine, son aîné, allait être prêtre. L'autre, âgé de douze ans, sourd-muet, aidait son père à la bergerie. La femme était morte.

Un soir d'août, on attendait l'arrivée d'Antine, qui venait du séminaire de Nuoro passer ses vacances à la bergerie. Zio (3), Félix et Minnai, le sourd-muet, guettaient sa venue, appuyés au mur de la *tanca*, qui dominait la route. Le soleil était couché. L'étrange et vaste paysage s'endormait dans une paix

(1) En Sardaigne, on appelle *tancas* les pâturages situés au flanc des montagnes et séparés les uns des autres par des murs bas en pierres sèches. Les bergers passent toute l'année dans la *tanca*.

(2) Région montagneuse au nord-ouest de la Sardaigne.

(3) *Zio*, nom familier que l'on donne en Sardaigne aux gens du peuple déjà âgés.

profonde. Les *tancas*, jaunes de foin et de chaumes, s'étendaient à perte de vue jusqu'à l'horizon rose, semées de maquis et de roches. A l'ouest, coulait le fleuve, assez profond, assez large, rougi par le couchant. Ses rives blanches, sablonneuses, étaient couvertes de menthes à fleurs violettes ; de vrais petits bois de sureaux et d'oléandres, avec leurs ombelles jaunes et leurs énormes bouquets roses, s'étendaient jusqu'aux cabanes et aux parcs de la bergerie. A l'est, derrière un grand mur d'enceinte, noir et croulant, entre une vigne détruite et un clos d'oliviers qu'on ne cultivait plus, s'élevait une vieille maison de briques, flanquée d'une tour en ruines. Dans cette maison, vivait toute l'année un domestique du jeune cavalier du Marghine ; sous prétexte de surveiller la propriété et les *tancas*, où paissaient aussi un grand nombre de chevaux et de poulains, il ne faisait rien et volait sans scrupule. Comme tous les ans, Antine, par faveur spéciale du jeune maître, dont il avait été dès l'enfance le grand ami et avec qui il avait échangé maint horion, devait habiter une mauvaise chambre dans la maison.

Les vaches fauves et rouges, blanches tachetées de noir, les chevaux noirs et bais, dont le poil luisait sur les croupes puissantes, paissaient tranquillement dans les chaumes ; un poulain blanc hennissait en s'abreuvant dans le fleuve et en se frottant les flancs contre un oléandre. Un souffle frais, chargé du parfum amer des lauriers, montait du Tirso et se mêlait à l'atmosphère chaude, à l'âpre senteur du foin. Dans l'éloignement, à l'horizon, Monte Urticu se dressait, bleu sur le ciel rose.

Le petit Minnai, aux grands yeux bleus limpides et souriants, vêtu de toile noire, appuyait ses mains immobiles sur les pierres chaudes du mur, et regardait fixement sur la route brûlée et déserte.

L'arrivée de son frère était pour lui, chaque année, un événement très important. Il aperçut un homme à cheval. Zio Félix aussi l'aperçut, et, croyant que c'était Antine, il fut tout joyeux. Mais ses yeux faibles le trompaient, tandis que Minnai distinguait nettement le cheval noir aux pattes blanches et le paysan qui le montait.

— Est-ce ton frère, là-bas ? — dit Zio Félix tourné vers l'enfant. Minnai observa attentivement le mouvement des

lèvres, répondit « non » par signe et sourit malicieusement, tout content d'avoir vu ce que son père ne distinguait pas.

Le paysan s'approcha et s'arrêta près du mur. Comme les Nurroi, il était d'Ottana, misérable petit village déchu, dont une poésie populaire dit :

> De quatre-vingt deux messes que tu avais,
> Tu n'en as plus qu'une, et encore...

— Parions que je sais qui vous attendez, dit-il en souriant.

— Parions... répondit Zio Félix en souriant aussi.

— Une prise de tabac ?... Il sera là bientôt, n'en doutez pas. Je l'ai vu.

— Est-il gras ? est-il rouge ?

— On dirait déjà un archiprêtre. Traitez-le bien, le diable vous écorche ! Tirez vos sous, achetez de bonnes choses, pour bien traiter votre fils. Donnez-lui à manger des œufs et du lard, *qu'une balle vous traverse la calebasse !*

Zio Félix souriait toujours ; il tira sa tabatière de corne que fermait un bouchon de sureau sculpté, et la tendit par-dessus le mur.

Le paysan se pencha, mit un doigt dans la tabatière, puis s'éloigna tout content, comme si la joie des Nurroi était sienne.

Minnai avait observé attentivement son père et le paysan tour à tour, pendant leur courte conversation ; quand il parvenait à comprendre quelques mots, ses yeux brillaient. Ainsi, il avait saisi les mots « œufs et lard », et, à la pensée des festins somptueux qu'ils allaient avoir pendant le séjour d'Antine, il avait fait un petit saut de joie.

Il fut le premier à découvrir la voiture du courrier, qui passait tous les soirs à cette heure ; mais il attendit que son père à son tour aperçût confusément quelque chose, pour se tourner vers lui en le regardant fixement.

— C'est lui ? demanda Zio Félix.

Il fit signe que oui.

Alors le brave homme et l'enfant s'abandonnèrent à leur joie : ils sourirent, se penchèrent sur le mur, sifflèrent, commencèrent à faire des signes de la tête et des mains.

De la voiture, rien. Arrivée près du mur, elle ralentit sa course, s'arrêta. Antine descendit en se baissant, sauta, repoussa la portière et prit une valise que lui tendait le voiturier. Il était

habillé en séminariste, avec les boutons rouges; très grand, le cou et le visage rouges, un long nez aquilin, une physionomie qui frappait. Le vêtement disgracieux,— il n'avait que la soutane, — lui dessinait les épaules et la poitrine un peu creusée.

— Bon voyage, bonne arrivée! — lui criait son père. Mais comme deux autres voyageurs se penchaient hors de la voiture pour regarder, Antine rougit, devint pourpre. On aurait dit qu'il avait honte de cet homme à lunettes noires, en capote bleue, et de cet enfant qui le dévorait de ses grands yeux clairs et riants.

Lorsque la voiture fut loin et qu'il eut franchi la brèche ouverte pour lui dans le mur, alors seulement il se laissa embrasser par son père. L'enfant restait à l'écart : il ne s'avança que pour débarrasser son frère de la valise.

— Oh! Minnai, te voilà,— dit Antine distraitement. Il parlait du nez, avec un accent désagréable, mais Minnai ne l'entendait pas, et pour lui ce grand frère aux boutons rouges était le plus beau jeune homme du monde. Il espérait être embrassé, mais il dut se contenter d'effleurer la main blanche et noble d'Antine et de toucher l'un des boutons rouges. Puis il se sauva en courant, avec la valise sur la tête, au grand effroi des vaches qui mugirent.

Zio Felix ne se lassa pas de contempler son aîné pendant tout le temps qu'ils mirent à traverser la *tanca*. Le brave homme parlait en souriant, et donnait une grande importance à ses paroles les plus futiles : tout au fond, il était un peu intimidé par la haute taille, par le regard indifférent du séminariste. Ils arrivèrent à la bergerie, déserte à cette heure. Le souffle frais du fleuve, la senteur amère des oléandres enveloppaient les parcs et les cabanes, dissipant l'odeur forte des troupeaux. Zio Félix avait préparé une petite collation de laitage et de gâteaux au miel qu'on lui avait envoyés du pays pour la fête de l'Assomption.

Antine enleva sa soutane, la visita attentivement pour voir si elle n'avait pas quelque tache, puis la plia avec grand soin, et la déposa sur une serviette. Il mangea avec avidité et but à longs traits dans la gourde gravée que son père lui tendait. Le repas et le vin le mirent de bonne humeur. Après tout, c'était un bon garçon, un peu désagréable par moments, mais rangé, intelligent, ambitieux et par suite travailleur.

Bientôt arrivèrent le vacher, un jeune homme pâle, bouffi, et le gardien des chevaux, un homme aux jambes arquées; ils fêtèrent Antine comme un frère; excité par leur présence, il commença à raconter des anecdotes, des épisodes plaisants de sa vie au séminaire.

— Monseigneur m'aime beaucoup, Monseigneur m'a dit ceci Monseigneur m'a dit cela.

Zio Félix écoutait bouche bée, tout fier que son fils parlât avec Monseigneur.

— Et... — demanda soudain le vacher, non sans malice, — aucune distraction, n'est-ce pas, dans ce diable d'endroit?

Zio Félix le reprit sévèrement :

— Mesure tes paroles, Tanu; premièrement, le séminaire n'est pas un diable d'endroit, et puis il y a certaines choses que tu peux te dispenser de demander.

— Allez au diable, vous! répondit le vacher.

Antine, qui avait parfaitement compris de quelles distractions l'autre voulait parler, rougit un peu dans l'ombre, mais répondit ingénûment :

— Eh, cet hiver nous avons donné plusieurs représentations.

— Comment?

— Attends, tu ne comprends pas. Tiens, supposons par exemple une histoire quelconque : deux ou trois séminaristes s'habillent en messieurs, moi et un autre en dames, un autre en domestique et nous faisons comme si nous étions tel ou tel, et nous représentons l'histoire. Tout comme au théâtre.

Tanu ne comprit guère, mais ricana à l'idée des séminaristes habillés en femmes.

— Pourquoi ris-tu? — cria Antine en colère. — Tu ne comprends rien. Des dames venaient nous voir jouer, il y avait aussi tous les chanoines, et tout le monde nous applaudissait.

— Vous étiez habillés en femmes!

— Eh bien! dit Zio Félix, — et puis après? Si les supérieurs le permettaient, c'est qu'il n'y avait aucun mal.

— Mais, observa le gardien des chevaux, — vous autres, prêtres, vous êtes toujours habillés en femmes.

Il parlait sans ombre de malice, car il était un peu simple; mais Antine s'offusqua, et se leva vivement en haussant les épaules avec dédain.

— Vous êtes tous stupides. Avec vous il n'y a moyen de rien dire, allons!

Zio Félix trouva que c'était une marque d'orgueil de la part de son fils, mais il n'osa pas lui en faire le reproche.

Pendant ce temps, la nuit était descendue : on entendait le bruissement des oléandres, dont la senteur devenait très pénétrante, et le fracas monotone d'une chute d'eau, au loin, sur le fleuve. Les étoiles scintillaient sur un ciel un peu cendré. Minnai, étendu sur un tas de feuilles d'oléandre, se leva en voyant son frère se lever, et quand il s'agit d'aller à la maison de briques, il chargea sur ses épaules la valise et la soutane, et se mit allègrement en route, enfonçant ses pieds nus dans les chaumes.

Antine et Zio Félix suivaient. De chaque tige de foin sortait le trille d'un grillon et la lueur bleuâtre d'une luciole.

— Mon fils, — disait le berger, — je te recommande une chose. Dans la maison du maître, il y a toujours Piriccu, le domestique; ce n'est pas pour en dire du mal, mais, en vieillissant, il devient de plus en plus mauvais. Dieu l'ait en sa garde! Mais toi, ne fais pas attention à ses discours.

— Que pourrait-il me dire ? — demanda Antine avec mépris, les yeux perdus dans la nuit. — Il ne pourra rien me dire, et, s'il me parle, je le laisserai chanter. Je le connais bien, cet homme-là! Quand j'étais *enfant*, il m'envoyait chercher des baies d'ellébore pour ses sorcelleries.

— Dieu nous protège! Le laisser dire, non, ce serait un acte d'orgueil, parce qu'après tout, mon enfant, tu dois te rappeler que tu es le fils d'un berger; réponds-lui, oui, mais ne fais pas ce qu'il te dira. Ne va pas chercher des baies d'ellébore, mon fils.

— Comme vous êtes naïf! — s'écria Antine, et son rire nasal, mais encore frais, éclata parmi les trilles des grillons.

Ils arrivèrent à la maison : la porte de la cuisine était illuminée, et l'on entendait le bruit d'un pilon sur la pierre, un bruit sec, continu. C'était Zio Pera qui écorçait des amandes, en les écrasant une à une avec une pierre. Les coques couleur de cendre s'ouvraient, et les amandes brunes, un peu humides, sautaient. Il y en avait déjà un joli tas.

Quand il entendit entrer le séminariste, Zio Pera se leva en secouant ses vêtements. C'était un homme grand, maigre, avec

de longs cheveux gris, et un œil unique, bleu. Mais on disait que cet œil restait ouvert, même quand Zio Pera dormait. Antine se rappelait que, souvent, quand il était tout petit, il avait épié le sommeil de Pera pour voir si, réellement, il dormait l'œil ouvert. Et plus d'une fois le domestique, se sentant épié, s'était levé d'un bond, avec de grands cris, des hurlements terribles, pour épouvanter le gamin qui prenait ses jambes à son cou.

— Tu es devenu long comme un peuplier, le diable t'emporte! — dit-il en guise de salut, et cette formule attrista Zio Félix, qui n'aimait pas ce genre d'imprécation contre ses enfants. — Espérons que maintenant tu ne viendras plus te pencher sur moi, quand je dors, pour voir si j'ai l'œil ouvert.

— Allez, allez ! — répondit Antine en souriant.

Ils montèrent par l'escalier branlant. Pera portait une petite lampe sarde, en fer noir, à quatre becs, avec un crochet au milieu; la mèche nageait dans un peu d'huile d'olive. La pauvre chambre d'Antine n'avait pas changé : un lit de bois, un prie-Dieu, une table, une chaise; des assiettes et des marmites dans un placard, une image de saint Elia, le plancher de lattes mal jointes, et beaucoup de poussière. Resté seul avec Antine qui ouvrait sa valise et disposait lentement quelques objets sur le lit, Zio Pera commença tout de suite ses discours de mécréant :

— L'as-tu déjà, le bréviaire? Est-ce ce livre-là ou celui-ci? L'année dernière, tu disais qu'on te le donnerait cette année.

— Je ne me rappelle pas avoir dit cela.

— Si, tu l'as dit, ou alors je suis un menteur, moi, ou bien je radote ?

— Mais non.

— Enfin, des livres saints, tu en as.

— Tous les livres que nous lisons sont saints, répondit l'autre avec une feinte onction.

— Pas toujours. Le *Signoriccu* (le jeune maître) m'a dit une fois que, dans les séminaires, on lisait plus de mauvais livres que de bons.

— Allons, ne me rompez pas la tête! dit Antine, qui commençait à se fâcher.

Mais bientôt, Zio Pera, qui dévorait de son œil vif les livres du séminariste, revint à la charge.

— Il est malin, Zio Félix, *qu'une balle lui traverse le foie!* Il sait bien pourquoi il te fait prêtre. Quand tu seras prêtre, quand tu auras les livres saints, qui donc vous touchera ? Tu commanderas aux livres, et tu auras le plaisir d'excommunier qui tu voudras, et de faire du mal à tes ennemis.

L'autre se taisait.

— L'homme *toccato a libro*, c'est-à-dire maudit au moyen des livres saints, qu'est-ce ensuite ? une corne, rien. Dis-moi, mon petit veau, sais-tu au moins la formule par laquelle on défend qu'unchrétien puisse jamais boire à sa soif et manger à sa faim? En as-tu entendu parler? Si tu le sais, tu feras fortune, même avant d'avoir reçu les ordres. Tiens, il y a un bandit à qui j'ai parlé de toi pour cela. Il suffit d'avoir le bréviaire et la soutane.

— Mais vous êtes insupportable, Zio Pera ! — cria Antine en se retournant, furieux. — Est-ce que vous devenez fou ?

— Fou! fou ! Tu es malin, mon petit poulain, malin comme ton père, *qu'une balle vous perce l'âme !...* On te donnerait cent écus...

— Faites-moi le plaisir de décamper, Zio Pera. Allons, allons, en route !

Le domestique comprit qu'il ne devait pas insister ce soir-là, et il s'en alla, nullement offensé d'être mis à la porte.

— Ouf! — souffla Antine, une fois seul. — Quel tas de crétins!

Et il se remit à la fenêtre, un peu dégoûté de tout et de tous. Combien était préférable la vie du séminaire, un peu trop méthodique, mais propre et jolie. Et dire qu'il y avait tant rêvé à cette existence libre de la *tanca*, de la bergerie paternelle, coupée seulement par les promenades qu'il comptait faire au village.

Il resta longtemps à la fenêtre; peu à peu, il distinguait mieux les choses dans l'obscurité : là-bas, le fleuve; les oléandres se profilaient comme une nuée basse sur la pureté du ciel cendré; la *tanca* semblait s'étendre à l'infini, au delà de l'horizon, toute parfumée par la senteur chaude des foins, des chaumes et des maquis; les oliviers et les vieux amandiers du verger enveloppaient silencieusement la maison ; de sa fenêtre, Antine dominait la masse compacte de leur feuillage sur lequel les étoiles jetaient des lueurs fugitives et changeantes.

Il se sentait triste, triste; il souffrait un peu de la tête. Il pensait à Nuoro, à ses camarades, aux belles promenades, aux discussions théologiques, comme ils disaient, aux disputes littéraires, aux conversations de toute nature. Ici, il n'y avait personne avec qui échanger deux paroles. Son père ? son frère? les autres? Ils lui étaient tous indifférents au même titre. Il voyait les choses tout autrement que l'année dernière. La capote et les lunettes de son père, les yeux bleus de Minnai, emplis d'une curiosité bête, lui inspiraient le même dégoût que les joues épaisses de Tanu, que les jambes torses du gardien des chevaux, que l'œil méchant de Zio Pera. Il n'aimait personne, voilà tout! Et il sentait un grand vide en lui-même : il se sentait déclassé, triste, humilié; il se sentait homme. La grande solitude mystérieuse de la *tanca* dans la nuit faisait divaguer son esprit : l'odeur des oléandres et des chaumes lui donnait un désir secret de choses impossibles.

Il se mit au lit et s'endormit tout de suite, mais, jusque dans son premier sommeil, il éprouva une sensation d'étouffement. Il rêvait que Zio Pera lui volait ses livres, et que lui se mettait en colère et s'époumonnait à crier, tandis que Minnai, qui ne comprenait rien, riait de ses yeux bleus étincelants.

Habitué à s'éveiller de très bonne heure, il fut debout à l'aube. Il se remit à la fenêtre, sifflant et chantant. Les mauvaises impressions de la nuit s'étaient envolées; la joie infinie de la liberté emplissait son cœur. Il descendit dans la *tanca*, après avoir mis ses livres en sûreté dans sa valise, et il se mit à se promener, à courir, à faire des exercices de gymnastique, en déclamant des vers classiques en italien, qui détonaient étrangement dans la sauvagerie de ce paysage sarde. Aux premiers rayons du soleil, les chaumes parurent se changer en grand tapis d'or, où les chardons secs brodaient des fleurs violettes ; le fleuve étincela, aussi bleu que le ciel, roulant les pétales roses et violets des oléandres et des menthes qui secouaient leurs fleurs et leurs feuilles sur les eaux tranquilles.

Les poulains s'ébattaient, hennissant, frémissant, la croupe luisant au soleil : et leurs yeux reflétaient la splendeur jaune de la *tanca*.

Antine sentait en lui quelque chose de semblable à la joie superbe des poulains. Ses yeux aussi brillaient, mais ils res-

taient indifférents. Zio Félix et Minnai étaient occupés à traire les vaches, et ils attendaient le séminariste, envahis d'une joie profonde. Zio Félix surtout se sentait heureux : il souriait sans savoir pourquoi, il pensait au jour où Antine dirait sa première messe, et il lui semblait être l'homme le plus content du monde. Il parlait avec les vaches, avec Minnai, avec les jeunes taureaux encore enfermés dans l'étable, avec le lait qui jaillissait peu abondant des mamelles épuisées des vaches pleines, avec le vase de cuivre, enfin avec tout ce qui lui passait sous la main. Et rien ne lui répondait, — pas même le petit Minnai, qui, lui, pourtant, réussissait à le comprendre au mouvement de ses lèvres, — mais il entendait une voix intérieure répondre à toutes ses paroles, et cette voix intérieure chantait et priait à la fois, rendant grâce au Seigneur. Puis, il entendit la voix d'Antine qui montait du fleuve. Lui aussi chantait, et sa voix, pour Zio Félix, semblait emplir de vie et de joie toute la *tanca*, animant le silence lumineux du paysage fluvial, dans cette pure matinée d'août.

Antine vint à la bergerie, but du lait, joua avec Minnai, enfin se montra bien plus gai que la veille.

Zio Félix le regardait, enchanté. Alors commença une vie heureuse pour les Nurroi et pour tous ceux qui les approchaient. Antine jouait souvent à l'escrime, — sans armes ! — avec le petit Minnai : l'enfant était plus habile, plus svelte, et, chose incroyable, réussissait souvent à vaincre son grand frère. Alors Antine sentait un frisson de colère, une lueur mauvaise s'allumait dans ses yeux indifférents, et le plaisir du jeu lui devenait cruel. Un jour, il prétendit que Minnai l'avait pris en traître et il le roua de coups, en lui criant des injures. L'enfant n'y comprit rien ; mais il sentait les coups, et il se mit à pleurer, ses yeux purs assombris d'un gros chagrin.

— Et cela parce que je me suis abaissé, dit Antine, et il rougit, mais sans que l'on sût s'il regrettait de s'être abaissé à jouer avec son frère ou de l'avoir battu injustement.

Zio Félix continuait à être heureux : quand il était seul, il tâtait religieusement un sachet de reliques qui pendait sur sa poitrine nue, et il priait *Sant'Esias* et *Santa Varvara* (1) pour le bonheur de son fils.

(1) Saint Elias et sainte Barbe.

La nuit, Antine s'attardait à la bergerie, racontant les merveilles de la ville et la vie du séminaire à Tanu et au gardien des chevaux.

A l'entendre, il était lié intimement avec les notables de Nuoro. Et avec Monseigneur, inutile d'en parler.

— Monseigneur m'a dit ceci, Monseigneur m'a dit cela.

Le gardien des chevaux écoutait, bouche bée. Tanu au contraire voulait faire le sceptique, détournait adroitement, avec malice, le sens des phrases les plus innocentes d'Antine qu'il mettait souvent en colère; mais au fond il était émerveillé et curieux. L'histoire des représentations l'intéressait tout spécialement: il n'arrivait pas à comprendre comment une personne pouvait feindre d'être une autre personne. Et il ne se doutait pas, le vieux malin, qu'il aurait été tout à fait apte à ce jeu.

Mais au bout de dix ou douze jours, Antine commença à s'ennuyer, à se dépiter, à éprouver de nouveau cette sensation pénible de vide et de tristesse qui l'avait accablé le soir de son arrivée. Il dormait longtemps, s'attardant le matin au lit, et le lourd sommeil de ces nuits chaudes l'énervait. Il n'avait pas encore ouvert un livre: inutile d'ajouter que, depuis son départ du séminaire, il ne priait plus, oubliant même de faire le signe de la croix.

Quand il était dans la maison de briques, le vieux Zio Pera ne lui laissait pas un instant de repos, le harcelant de toutes les manières pour qu'il l'aidât dans ses sorcelleries.

— Dis-moi, ma petite fleur, alors je la fais venir, cette personne?

— Quelle personne ?

— Ce bandit.

— Et pourquoi faire?

— Pour la chose que tu sais, mon agneau.

— Quelle chose?

— Ce *sort*.

— Oh! allez à l'enfer, Zio Pera! Ne me tourmentez pas, que le diable vous tourmente, vous!

— Ah! ah! tu blasphèmes! mauvais prêtre! Si ton père t'entendait, mon petit rossignol! Un vieux malin, ton père! Il a un fils qui blasphème et il veut le faire prêtre, *qu'une balle*

lui traverse le foie ! Eh bien! cette chose, la faisons-nous, oui ou non?

— Oh! maudit Zio Pera, vous voulez que je ne remette plus les pieds dans votre baraque en ruines! J'en ai plein le dos. Laissez-moi tranquille.

Zio Pera le laissait tranquille quelque temps, puis revenait à la charge.

— Donne-moi au moins la soutane, mon petit veau. Nous ne te l'abîmerons pas. Et un livre. La soutane a des boutons rouges comme des baies de prunellier, mais je crois que ça ne fait rien. Combien veux-tu?

— Je ne veux rien. Si vous continuez à m'ennuyer, j'écris au maître. Et je lui écris que, sans parler du reste, vous ne lui laissez de ses amandes que les coques.

— Tu mens, mauvais prêtre. Tu blasphèmes, tu mens, enfin tu as tous les vices. Il sait bien pourquoi il veut te faire prêtre, ton père!

— Oh! allez tous au diable! — cria Antine, en s'enfuyant, les mains sur les oreilles.

Son père, lui aussi, n'était pas exempt de superstitions, et cela énervait terriblement le séminariste.

Ainsi, peu après son arrivée, il fut témoin de cette scène.

Plusieurs vaches du troupeau étaient dévorées de vermine. Au lieu de les soigner raisonnablement, Zio Félix attendait que la lune *fût dehors* (c'est-à-dire fût visible) pour prononcer les *berbos*, paroles magiques qui avaient le pouvoir de faire tomber les vers des plaies infestées.

Tous les paysans sardes croient à la puissance des *berbos*, qui sont de plusieurs espèces, de plusieurs rites et de plusieurs usages. Il y en a pour guérir les troupeaux, pour *lier*, c'est-à-dire pour empêcher les aigles et les renards d'enlever le petit bétail, pour défendre aux chiens d'aboyer et aux fusils de partir, pour détruire les chenilles et autres animaux nuisibles, enfin pour cent autres effets étranges.

Zio Félix avait une confiance illimitée dans les *berbos* : il en connaissait un nombre infini, et il avait la réputation de réussir toujours très bien; aussi l'appelait-on souvent dans les bergeries voisines pour les prononcer.

A peine la lune nouvelle apparut-elle comme une petite barque d'or voguant sur les vapeurs roses du couchant, au-dessus

du Mont Urticu, qu'il songea à réciter les *berbos* pour les vaches malades.

Il les rassembla le surlendemain,le soir, au bord du fleuve. Antine assistait à la scène.

La nuit était à peine tombée : la lune nouvelle descendait derrière les oléandres, l'eau du fleuve avait de longues stries d'argent pâle, et le ciel était aussi pur que l'eau. Quelle paix, quelle profonde douceur! Les vaches, presque toutes rouges, sombres du côté que la lune n'éclairait pas, léchaient leurs plaies et se battaient nerveusement les cuisses de leur queue. Zio Félix enleva son bonnet, se déchaussa, fit trois fois le signe de la croix. Il tenait de la main droite, entre le pouce et l'index, une petite faux, ou plutôt un couteau en forme de serpe. Sur la poitrine, par-dessus la capote,pendait le sachet de reliques suspendu à son cou par un cordon graisseux. Il avait l'air inspiré : quand il levait la tête vers la lune, ses lunettes brillaient comme deux yeux énormes de jais.

Appuyé contre un oléandre, Antine regardait : autrefois, ces cérémonies l'intéressaient ; aujourd'hui, il en éprouvait une sorte de dégoût méprisant et ironique.

Zio Félix murmurait les *berbos*, les mystérieuses paroles ; il avait les bras tendus et le visage levé. Invoquait-il la puissance de la lune, des astres, des ténèbres, l'esprit des eaux, les déités de l'air? Certainement il invoquait quelque chose, mais Antine n'arrivait pas à comprendre les formules secrètes. Tout à coup, Zio Félix fit trois pas en arrière, tendit les bras en arrière, se pencha en arrière. Avec sa serpe il coupa trois tiges de jonc, ramena les bras en avant, se releva et marcha vers le fleuve, murmurant toujours les étranges paroles. Il noua plusieurs fois le jonc et le lança sur l'eau qui l'entraîna dans sa course silencieuse ; puis il se signa avec la faucille, se baissa vers l'eau, se lava les mains et les pieds, et fit rentrer sous sa chemise grossière le sachet de reliques. La cérémonie était terminée : quand le jonc pourrirait dans l'eau, les vaches guériraient.

Mais les vaches ne guérirent pas, et Zio Félix prétendit que la cérémonie n'avait pas réussi parce qu'Antine y avait assisté sans y croire. Et Antine continua à s'ennuyer, à s'assombrir.

Il se levait quand le soleil était déjà haut,et passait presque toute la journée auprès du fleuve, parmi les souffles frais de la

brise qui effeuillait les oléandres. Ailleurs, dans la *tanca*, la chaleur était intense : des flammes ardentes montaient des chaumes d'or; les vaches et les poulains accablés par la chaleur énervante dormaient à l'ombre courte des maquis et des murs. Seulement au coucher du soleil le souffle frais du fleuve montait et se répandait dans la *tanca;* et la nuit, quand la lune donnait sur les chaumes et que les grillons chantaient, la douceur était infinie, infinie... La ligne argentée de la *tanca* s'évaporait à l'horizon dans un lac de rêve, et ce fond vaporeux absorbait les regards et l'imagination d'Antine comme par une attraction magnétique.

Qu'y avait-il au loin là-bas, derrière les clartés de l'horizon? Pendant que Zio Félix priait, assis sur une pierre, rendant grâce à *Santa Varvara* et à *Sant'Elias* pour son bonheur, pour le bonheur de son fils, le fils se sentait profondément triste et malheureux, parce que l'horizon lunaire lui donnait un désir violent de vie, une nostalgie passionnée de choses jamais vues, de choses ignorées, de choses impossibles.

Il était dans cet état d'âme quand, vers la mi-septembre, après une ennuyeuse visite au petit village misérable, il alla à une fête champêtre. Là il rencontra le propriétaire des *tancas*, des vaches et des poulains, le jeune cavalier, don Elia. Il était encore en tutelle, ce qui ne l'empêchait pas de s'amuser de toutes les manières : à la fête champêtre, il faisait mille folies, dansait la danse sarde, dépensait à tort et à travers, prenait part aux courses avec son cheval blanc comme le lait, faisait la cour aux belles filles, et s'enivrait. Don Elia était beau et séduisant; il avait vingt ans, mais il en paraissait seize, le teint blanc, pâle, avec des cheveux et des yeux très noirs. Mais il avait les dents horriblement gâtées, ce qui, quand il riait, l'enlaidissait un peu. Il était habillé de blanc, portait un petit chapeau de paille qui avait l'air d'un chapeau de femme, garni de tulle rose, attaché à la boutonnière du gilet par un long cordonnet de soie multicolore.

Lorsqu'il vit Antine, il l'étreignit et l'embrassa avec enthousiasme. Le séminariste remarqua que la bouche du jeune homme, dont les lèvres étaient luisantes comme celles d'un enfant, exhalaient une odeur empestée d'eau-de-vie, et il éprouva tout d'abord une impression de dégoût; mais peu à

peu l'affabilité et la courtoisie excessives de don Elia le subjuguèrent.

— Te souviens-tu, Antine, des coups de poing que je t'ai donnés un jour? A présent, tu es plus grand et plus fort que moi. Seras-tu soldat?

— Non : à ce moment-là je serai déjà dans les ordres.

— Ah! oui, tu te fais prêtre. Imbécile!

Il dit cela sur un ton de raillerie si plaisante, si compatissante, qu'Antine se sentit rougir, dans un de ses habituels accès de honte qui lui empourpraient la face. Il crut que c'était de la colère ; mais, au fond, c'était un peu d'humiliation qui le faisait rougir.

Cependant Elia l'entraînait de café en café et l'excitait à boire des petits verres de *mescolanza* (eau-de-vie) brillante et ardente comme du diamant liquide.

Au commencement, Antine refusait, faisait la moue, éloignait le verre du geste ; il buvait pour faire plaisir au maître, par déférence, par suggestion, enfin par goût.

Une joie fébrile commença à faire battre son cœur ; les choses dansaient autour de lui une ronde lente et délicieuse. A la tombée de la nuit, Elias et lui étaient ivres comme deux paysans.

— Il faut que je rentre à la bergerie, — dit Antine en bégayant, — et il chercha son cheval.

Elias rit d'un air maussade, les yeux mouillés, et répondit:

— Tu ne vois pas que tu es ivre ? Tu es ivre comme... je ne veux pas te dire comme quoi. Où veux-tu aller ?

— A la bergerie. Mon père attend.

— Qui est ton père ? Un de mes bergers. Reste donc avec ton maître ; ton père ne te dira rien, sinon je le chasse.

— Du reste, tu es ivre toi aussi! — cria Antine en s'échauffant.

— Bien sûr, je suis ivre ! Qu'est-ce que tu prétends ? Ne suis-je pas le maître?

— Je ne dis pas cela...

— Et alors qu'est-ce que tu dis, espèce de curé baveux, gros ivrogne? Suis-je, oui ou non, le maître? Qui suis-je, réponds ?

— Oui, tu es le maître, dit l'autre timidement. Il avait peur que don Elias ne chassât Zio Félix.

— Eh bien, si je suis le maître, reste avec moi, ici. Nous partirons demain matin ensemble. Ton père n'osera même pas froncer le sourcil.

— Tu viendras avec moi ?

— Oui, j'irai avec toi. J'irai parce que je dois y aller, parce que je sais que vous tous, là-bas, vous me volez. Il est grand temps que je surveille mes intérêts.

— Tu viendras avec moi ? — répétait Antine, attendri. — Pourquoi viendras-tu ?

— Est-ce que je ne viens pas de te le dire? Es-tu sourd? J'irai parce que cela me plaît, non pour te faire plaisir à toi. Je suis un cavalier, et toi qui es-tu ? Un homme qui se fait prêtre!

Bien qu'ivre, Antine rougit encore, ressentant de nouveau l'étrange impression qu'il avait éprouvée dans la matinée.

L'autre continua :

— Nous sommes tout de même vraiment ivres tous les deux. Que t'en semble? Sommes-nous ivres, oui ou non? Moi je crois que oui.

— Moi aussi.

— Allons-nous coucher, alors.

Ils passèrent la nuit en plein air, sous un arbre, un grand chêne, et à coup sûr ils ne voyaient pas les étoiles luire à travers les branches. Après un lourd et long sommeil, Antine s'éveilla la premier : la tête lui pesait, ses lèvres sèches, collées l'une à l'autre, étaient amères comme le suc de l'euphorbe.

— Ah ! — dit-il en ouvrant les lèvres avec effort, je me suis enivré. Que dirait mon père, s'il savait ?

Et il eut honte, non pour son père, mais pour lui-même. Il se rappela tout à coup les insinuations malignes de Zio Pera.

— Tu seras un joli prêtre! Tu blasphèmes, tu jures, tu...

— Tu t'enivres ! — ajouta-t-il mentalement, avec colère.

Il lui sembla qu'en effet il serait un mauvais prêtre, et il en souffrit.

Don Elia tint parole. Il accompagna Antine à la bergerie. Pendant le voyage, caracolant sur son magnifique cheval blanc qui, par moment, se cabrait avec fierté, épouvantant le bidet d'Antine, Elias redevenait un jeune homme élégant et d'allures aisées. Son costume blanc était bien sali ; son visage était

plus pâle qu'à l'ordinaire, et sa voix rauque; mais il avait l'air contrit de sa débauche :

— Nous nous sommes enivrés, — disait-il de temps en temps. — Moi je ne t'ai pas jugé plus mal pour cela, parce que c'est moi qui suis responsable, mais toi, qu'as-tu pensé de moi ?

— Rien, je n'en avais pas le droit...

— Ni la faculté.

Ils rirent, se rappelant toutes les impertinences qu'ils s'étaient dites la veille. Il y en avait une, pourtant, qu'Elias ne semblait pas regretter : sa raillerie méprisante sur la carrière d'Antine. Et toutes les fois qu'ils revenaient sur cette question, le séminariste éprouvait la même impression de gêne humiliante qu'il avait tout de suite ressentie.

Zio Pera était déjà prévenu de l'arrivée du maître ; un bandit de ses amis, qui se trouvait lui aussi à la fête, avait précédé les deux jeunes gens.

Zio Pera avait pris ses dispositions en conséquence ; il n'en accueillit pas moins le jeune cavalier avec une surprise bien jouée.

— Comment va ton tuteur? — lui demanda-t-il malicieusement, en dessellant le cheval.

— Le diable l'emporte! — répondit Elias, en posant le pied droit sur une pierre pour enlever l'éperon. Zio Pera se baissa avec empressement et, tout en délaçant l'éperon, il demanda tout bas :

— Tu viens chercher des sous ?

— Apparemment.

— Je crois que cette fois Félix Nurroi n'en a pas, mais son fils pourra peut-être t'en donner.

— Quel fils ? Antine ?

— Antine.

— Et comment cela? dit l'autre, étonné.

— Tais-toi, — dit Pera en suspendant l'éperon à un clou. — Laisse-moi faire. Nous en reparlerons.

GRAZIA DELEDDA.

Traduit de l'italien par E. ALBERTINI et E. MAYNIAL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Le Simplon. — Il ne semble pas que ce tunnel soit appelé à rendre à la France de bien grands services. Sans doute il raccourcir a légèrement le trajet de Londres à Milan; mais en même temps il raccoucira le trajet de Gênes à Londres : et c'est encore Marseille qui en souffrira. Anvers, Bruxelles et la Hollande continueront de passer par le Gothard, les chemins de fer français étant si mal ordonnés qu'on n'y peut même imaginer un trajet direct de Bruxelles à Dijon et à Lausanne.

L'idée de faire partir de Paris toutes les grandes lignes de chemin de fer parut grande; elle est petite. Les constructeurs n'eurent pas un instant l'idée que l'on pouvait vouloir traverser la France sans s'arrêter dans la « capitale ». Dès lors, pas de grands tracés de transit, pas de rubans filant insolemment des grands ports français vers les grands centres étrangers. L'unique but fut Paris. C'est un jeu d'aller de Bordeaux à Paris; mais comment aller de Bordeaux à Bâle? On passera par Paris, quoique cela double le trajet. Mais ces lignes mêmes qui se dirigent toutes vers Paris, elles sont souvent fort biscornues. La ligne de Paris au Havre se promène, avant d'arriver, de ville en ville, comme un petit chemin de fer local.

Pour que le Simplon soit d'une pleine utilisation pour l'Angleterre, il faut une ligne directe d'Amiens à Chaumont et de Chaumont à Vallorbes ou à Genève par Gray, Labarre, Mouchard et Andelot. Pour la Hollande et la Belgique, on rejoindrait Chaumont à Bruxelles, par l'amélioration de la suite de petites lignes qui s'avance assez directement de Saint-Dizier à Maubeuge. Ce dernier tracé gênerait beaucoup le Gothard. Mais il sacrifie Paris et même certaines villes habituées à des anciens égards.

Un autre avantage de cette concentration à Chaumont, c'est que de ce point on pourrait descendre tout droit sur Dijon (ligne à rectifier légèrement) et sur Lyon. Il ne resterait plus qu'à trouver le moyen d'aller d'Orange à Marseille sans faire ce long détour par Arles. Tel est peut-être le moyen de ramener vers Marseille une partie notable du transit anglais, hollandais et belge.

Il est fort amusant, quoique sans doute fort chimérique, de tailler ainsi à travers le monde de nouvelles routes. C'est ainsi que voyagent

ceux qui ne sont pas voyageurs. Après avoir épuisé tous les chemins connus, ils en imaginent de nouveaux. Rien ne les arrête, ni les montagnes les plus dures, ni les déserts les plus secs. Les chemins de fer, d'ailleurs, sont un des sujets de méditation les plus profitables pour un philosophe; et une gare, le meilleur oratoire. Par les églises, on allait au ciel; mais nous ne voulons plus aller au ciel, nous voulons rester sur la terre et y promener des rêves limités et des désirs précis. Les derniers livres de prière, les plus passionnants cucologes, sont édités par la maison Chaix. Quoique leur rusticité ne soit pas d'un goût très sûr, ils plaisent par je ne sais quel charme secret, pareils peut-être à ces hideux petits livrets de sorcellerie où des rustres naïfs cherchent encore le moyen de conquérir les cœurs. Il faut en avoir la collection; c'est la véritable porte des rêves.

Quelques-uns sont illustrés; c'est à l'usage des naïfs. Quand on sait ce que l'on va voir, ce n'est presque plus la peine de se déranger. Construisons nous-mêmes les images de notre rêve. Il y a des manuels illustrés de Rome, qui donnent envie d'aller à Meudon.

Un des plus beaux résultats de la multiplicité des chemins de fer est d'engager les hommes doués de trop d'imagination à rester bonnement chez eux. Comment choisir parmi tant d'aventures possibles? Pour n'en réaliser qu'une, il faudrait plusieurs mois. Il vaut mieux les effleurer toutes.

L'art de vivre est peut-être l'art de ne pas trop insister. On a vu des géographes qui, après avoir décrit fort exactement un pays, entreprirent d'aller vérifier leur science. Ils revinrent navrés; l'un d'eux mourut de chagrin. Leur vision réelle ne concordait nullement avec leur vision imaginative. Si M. Pierre Loti, doué tout à coup du génie de l'observation, allait faire un tour au Japon, de quel œil surpris ne lirait-il pas les souriantes fadaises qu'il rédigea sur ce pays sale, méchant, hypocrite et sanguinaire?

Tout le monde n'est pas capable de lire un paysage; ni tout le monde, un livre. Tel, qui s'exalte aux visions égyptiennes de Flaubert, s'ennuierait désespérément sur les bords du Nil. Aimer la beauté des femmes et aimer la beauté des marbres, ce n'est pas la même chose. Il y a des hommes, il y en a un, tout au moins, qui, quoique bien capable de ces deux sentiments, se trouve presque mal, quand il entre dans cette morgue que figure la salle des sculptures au Luxembourg. Il y a là des cadavres charmants, d'une blancheur aiguë, auxquels il ne manque vraiment, comme dans le conte de Villiers, *A s'y méprendre,* que le robinet d'eau froide dont la douche discrète conserverait leur fraîcheur.

Les uns vivent, les autres regardent la vie. Là aussi, il faut choisir, ou du moins instituer une certaine alternance. On ne peut pas écrire le roman que l'on est en train de vivre ; et l'on écrit toujours

très inexactement celui qu'on a vécu. C'est pourquoi les hommes ayant un peu d'esprit sont-ils enclins à sourire, par instinct, dès qu'ils lisent sur la couverture de quelque volume nouveau quelque chose comme : « histoire vécue ». Les deux domaines sont nettement séparés. La vie est réalité et l'art est fiction.

M. Elisée Reclus, qui ne voyagea guère, a rédigé une excellente Géographie universelle. Son prédécesseur, Malte-Brun, était fort sédentaire (1). La plupart des récits des explorateurs sont si confus qu'ils empêchent de voir ce qu'ils racontent. Il faut une expérience particulière de cette littérature pour en tirer des faits intéressants et précis. Les plus avisés n'écrivent pas eux-mêmes, remettent leurs notes à des arrangeurs, et leurs croquis sont dramatisés avec soin par des dessinateurs qui n'évoluèrent jamais que de Montmartre à l'Odéon.

Il est vrai que, depuis quelques années, la photographie est intervenue, et qu'elle se prétend la vérité même. Si cela était, nous serions devant une épreuve photographique dans la même position que devant la nature. Mais cela n'est pas. Nos yeux, si nous restons deux minutes dans la contemplation d'un paysage, ont recueilli, en ce bref espace de temps, plusieurs milliers de clichés photographiques. Ces clichés entrent dans le cerveau, quelques-uns s'y fixent, restant à notre disposition, prêts à se réveiller à la sommation d'une image voisine ou d'une parole ; ceux même dont il semble que nous n'ayons gardé aucun souvenir viendront à l'improviste surgir devant notre appareil visuel intérieur. Avec tant d'éléments, il ne peut se former en nous d'images définitives ; toutes les couleurs s'y jouent successivement et tous les éclairages ; il en résulte, non pas une épreuve fixe, mais la possibilité d'une série d'épreuves toutes différentes, selon le moment où notre souvenir les tire de l'obscurité de la subconscience.

L'image photographique, au contraire, est unique. Elle représente un moment immuable. Elle est morte. Elle est pire : elle est fausse, à moins qu'il ne s'agisse d'objets rigides et qu'on ne lui demande que des figures linéaires. Le cinématographe a beaucoup amélioré les conditions d'exactitude de la photographie, pour certains mouvements, mais j'ignore jusqu'à quel point il mérite créance.

Rien, en définitive, ni ne remplace l'œil, ni ne supplée à l'imagination. Le meilleur portrait sera toujours celui d'un portraitiste et non celui d'un appareil mécanique. Et pareillement (ou à peu près) le plus beau récit de voyage sera celui que l'écrivain n'aura pas fait lui-même. Les pages les plus pittoresques, et devenues les plus popu-

(1) On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : On peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi : d'Anville n'avait jamais quitté sa chambre (CHAMFORT).

laires parmi les lettrés, du *Voyage en Amérique*, Chateaubriand les a rédigées d'après les anciennes chroniques de Charlevoix et autres naïfs explorateurs. Il n'a pas vu ce Mississipi d'avant la civilisation dont il a fait un si beau portrait, et le plus vrai probablement.

Comme il semble y avoir là une contradiction avec ce principe que la base du style est la vision directe des choses, il faut quelques explications.

La vision directe amène dans le cerveau des quantités de petits clichés avec lesquels, comme avec autant de documents, l'écrivain, le moment venu, reconstruira le tableau qu'il a vu réellement, ou ordonnera un tableau imaginaire. Imaginaire, ce tableau sera cependant composé d'éléments réels et originaux; sa vérité sera une question de talent.

Le mécanisme de la vision indirecte est beaucoup plus obscur. Je ne puis, du moins pour ma part, l'expliquer physiologiquement. Voici comment il faut le comprendre. Un écrivain voit un tableau, l'observe, le scrute : le lendemain, en faisant appel au souvenir, il peut le décrire, avec des mots, fort exactement. Un peintre lit dans *Salammbo* le combat des éléphants. Il en est très frappé. Le lendemain, il a oublié le texte, mais il est en possession d'une transcription picturale de ce texte : il peut en tirer un tableau. Supposons maintenant que ce peintre n'ait pas appris la peinture, mais qu'il ait le goût d'écrire : au lieu de réaliser avec de la couleur la vision que lui suggéra la prose de Flaubert, il la transposera en une prose nouvelle. Les visions de Flaubert, il est inutile de les récrire, mais les récits maladroits d'un témoin consciencieux sont des thèmes ou des toiles sur lesquels il est permis de broder.

Dans une tête à imagination les descriptions se transforment à mesure en visions. Pour elles, nul besoin que le texte soit illustré. Au contraire, la gravure, par ses limites, arrête l'essor de l'imagination et trouble sa logique. Elle n'est utile que pour des scènes ou des objets absolument nouveaux et dont il est difficile de se faire dans l'esprit une représentation plastique. Les images multipliées ont aussi le défaut d'engendrer la paresse intellectuelle. Les voyages multipliés doivent avoir un effet analogue. Il n'est rien de tel que les voyageurs constants pour n'avoir à conter que des banalités. Comment est-ce fait, Singapour? demandais-je avidement à un voyageur qui revenait, ayant vécu dans cette ville prodigieuse. — C'est assez bien, me répondit-il; il y a pas mal de maisons bâties à l'européenne.

Là où je cherchais l'image d'une cosmopolis jaune, il avait trouvé Levallois-Perret. Tels sont les voyageurs. C'est pour eux qu'on vient de percer le Simplon.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

John-Antoine Nau : *Le Prêteur d'Amour*, Fasquelle, 3.5o. — Maurice Strauss : *Le Seigneur des Mouches*, L. Petit, 3.5o. — Anatole France : *Sur la pierre blanche*, Calmann Lévy, 3.5o. — Jean de Fovillle : *Servitude*, Plon, 3.5o. — Jean Morgan : *Les Amants du Passé*, Plon, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Le Droit au Bonheur*, Ollendorff, 3.5o. — Maxime Formont : *Le Péché de la Morte*, Lemerre, 3.5o. — J. de Tallenay : *Vivia Perpetua*, Lemerre, 3.5o. — Stéphane : *Grand'-maman*, Plon, 3.5o. — Paul Bourget : *Un Saint*, Plon, 3.5o. — Hubert Fillay : *La fin d'Elzeard Molibas*. Sansot, 2 fr.— Gabriel de la Salle : *Sœur Sainte-Claire*, Storck, 2 fr. — P. S. Ballanche : *Inès de Castro*, Storck, 2 fr.

Le Prêteur d'Amour, par John-Antoine Nau. Il y avait, autrefois, un homme de lettres qui s'appelait Joseph Caraguel et qui écrivait des livres très durs à lire dont l'un eut un certain succès : *le Boul' Mich*, à cause de sa langue des plus originales, presque incompréhensible, au moins en ces temps-là. Ces livres contenaient des phrases comme celle-ci, je crois : « Sous les coruscations lentes du soleil... » qui fit le tour de la presse, avec bon nombre de ses voisines, car ces volumes représentaient une somme d'art nouveau relativement considérable. Aujourd'hui le mot *coruscation* est employé tout autant que les volutes d'inégales grandeurs pour former les pieds d'une table style moderne. *Le Boul'Mich* relatait les mœurs des étudiants dans ce qu'elles pouvaient avoir de plus malpropre, et il en était un qu'on traitait de *scombrien*, absolument comme le héros de M. John-Antoine Nau. En rapprochant ces deux romans, je ne veux nullement leur nuire dans l'estime de mes lecteurs, mais en venir à cette éternelle constatation que plus ça change plus c'est *Art nouveau* sous n'importe quelle latitude de la critique. Il y a des œuvres qui sont condamnées à demeurer *Art nouveau* durant des siècles. L'auteur du *Prêteur d'Amour* a fait original, trop original dans son premier roman, et il continue. Son excuse, c'est qu'il n'a pas inventé son procédé ; les fameux décadents, qui furent tous les littérateurs français un moment, M. Barrès lui-même (avec combien de grâce !), M. Jean Moréas, le poète purement grec, M. Laurent Tailhade dans ses virulentes satires, tous, tous, comme à la scène, se virent souvent rappelés sur le théâtre de leurs exploits... à coups de dictionnaire. (Allez donc chercher *coruscation* au Larrousse !) Ces précieuses manières eurent, paraît-il, une énorme influence sur la langue française. Des mots, parfaitement français, qu'on laissait, on ne sait pourquoi, dans le petit local des cliniques de pharmaciens analysants ou des officines de l'occulte, eurent leurs grandes entrées à la chambre du parlementarisme littéraire, et lorsqu'on se fut enfin habitué à leurs allures un peu hirsutes de vieux pédants, ô brusquerie des changements de la mode, on se remit d'un commun accord, quoique sans s'être consultés, à écrire comme de simples académiciens, c'est-à-dire sans dictionnaire. Je ne chicanerai pas M. John-Antoine Nau sur

le choix d'un exceptionnel sujet d'étude de mœurs, parce que c'est le droit de tout écrivain de fouiller le personnage qui lui convient et de retourner ses poches les plus secrètes, mais le touffu précieux de son langage me déconcerte (préciosité ne signifie pas une recherche de l'élégance ici). Il est d'autant plus déconcertant que tous les comparses de ce jeune héros *scombrien* par pose emploient le même idiome. C'est un farouche mélange d'argot de banlieue avec les plus inattendus tours de phrases, très amusants par place, mais terriblement encombrants pour la logique de certaines déductions. Cela sent vraiment un peu trop le poivre de Cayenne et n'en est pas plus digestif. Quant au fond de l'histoire, le voici : Elie Ménesson est un tendre, un timide qu'on pourrait dire hardi comme un lâche s'il n'avait, au contraire, le courage aveugle que mettent tous les détraqués à se détraquer de plus en plus. Il a une sœur qui se conduit mal et il vit chez elle. De là quelques racontars qui le navrent, et, par dépit, ennui, détraquement, je pense, il s'évertue à empirer sa situation en fort mauvaise compagnie. Ruiné, il file sous d'autres cieux à bord d'un navire qui ressemblerait, pour le seul Ménesson, à un bateau de fleurs, n'était la difficulté d'y gagner son pain de pauvre petit commis aux vivres. Elie, lâché en plein exotisme, se livre à d'inexplicables sarabandes sentimentales. Il aime de plus en plus les femmes et l'alcool, mais il monologue littérairement dès qu'il a une minute de lucidité. Sa visite à un capitaine de vaisseau pour afficher deux négresses faciles sent son cabanon d'une lieue. Ménesson, de retour en France, devient garçon de café, ensuite l'héritier d'un oncle d'Amérique. Il court après la blonde créature de tous ses rêves, qu'il abandonne, platoniquement parlant, pour enlever une vieille prostituée de soixante-trois ans réduite à la misère. Sur cette bonne action le livre de la vie d'Elie Ménesson se clot. L'œuvre de John-Antoine Nau est triste, cocassement triste, curieuse, certes, mais comme la première elle sent trop le cas de clinique. Si l'auteur voulait enfin nous peindre le portrait d'un monsieur de qualité plus normalement humaine (ou inhumaine, on ne tient pas à la morale), nous saurions alors où commence la fantaisie du peintre et où se termine la folie de son modèle. Maintenant, à signaler une menue faute de goût que commettait souvent feu Paul de Kocq; *le Prêteur d'Amour* est semé de nom propres trop, bien trop appropriés, comme ceux ci : Naquerot, Isoline de Clamart, Glaviou, Legouillard, Poinsignon, Legniaf, Cancrillon, etc... Ménesson.

Le Seigneur des Mouches, par Maurice Strauss. Un roman d'une sinistre actualité et d'enseignements redoutables sur les mœurs de nos chers amis, les Russes. On croirait à une débauche d'effroyables sadismes littéraires si cela ne s'ouvrait pas sur une tragédie des plus vécues : les massacres de Kichinef. Nous assistons (bien malgré nous)

à une orgie des grands-ducs où ces oiseaux de malheur et de proie déshabillent une hétaïre française dans un bain de champagne, puis aux ébats singuliers des... favorites de Von Plehve, à l'emprisonnement de gens innocents, à différentes évolutions des Cosaques fouetteurs du Petit Père, et enfin aux premiers faits d'armes des Japonais. C'est en raccourci toute la grandeur(?) et la décadence de la dynastie des Romanoff, car la Russie, elle, n'a rien à voir dans les affaires de ceux qui la gouvernent, espérons-le pour le peuple russe. Le livre rouge se termine sur l'explosion qui émietta Von Plehve, ou le *Seigneur des Mouches*, mais il y a mieux. L'encre d'imprimerie n'a pas eu le temps de sécher entre les pages qui concernaient les mœurs... religieuses du grand-duc Serge, le mauvais conseiller du tsar... qu'il n'était déjà plus. Les écrivains vont moins vite que les bombes !

Sur la pierre blanche, par Anatole France. Il me paraît inutile, sinon injurieux, de lire une œuvre d'Anatole France pour la juger, mieux vaut en tirer quelques prophéties, car tout grand écrivain est né prophète. Donc, si j'avais de la place, je citerais le passage sur les Japonais, celui sur les Russes, le pourquoi de leur expiation et surtout la grande tirade contre les guerres coloniales ayant pour but de nous assurer l'amour des gens de couleur à coups de matraques. *Sur la pierre blanche*, qui ne représente pas que les tables de la loi, de jolis cailloux clairs sont répandus en pierres précieuses ayant longtemps roulé en les transparentes eaux d'une mer aimée de Vénus. La petite scène entre deux enfants de Corinthe, celle qui finit malheureusement par l'irruption d'un cynique, est bien jolie. J'aime moins les prédictions pour la fédération des peuples européens, mais c'est parce que j'ai le choix...

Servitude, par Jean de Foville. Une excellente étude du besoin d'aimer chez la femme, de ce besoin de romanesque qui équivaut à un vice du cerveau, datant de loin, correspondant au besoin du mystère. Cette âme de modiste de Juliette est une âme faussée depuis... le serpent. La trahison est en elle parce que l'amour ne peut pas vivre sans émotion. Or, où serait l'émotion, je vous le demande, si on demeurait fidèle à un brave homme? Elle meurt victime de sa propre illusion encore plus que de son suicide. Les caractères sont simples, les femmes bien nature et les hommes vraiment de pauvres hommes dans cette histoire dont tous les détails sont vrais et bien à leur place.

Les Amants du Passé, par Jean Morgan. Ils se retrouvent, homme et femme, après s'être chastement aimés enfants. Et quand, libérés de toutes les entraves mondaines, ils cherchent à s'unir pour toujours, ils s'aperçoivent qu'ils ne s'aiment plus et se séparent pour toujours. Leur crime est celui des coquettes qui se regardent dans le portrait de la vingtième année alors qu'elles frisent ou bouclent la

quarantaine. Elles perdent leur temps à pleurer des morts quand il ne tient qu'à elles de donner la vie à une nouvelle personnalité de leur âme. Nous ne sommes jamais un et jamais le même. C'est là le grand secret, le très réconfortant secret de l'existence.

Le Droit au Bonheur, par Camille Lemonnier. Une étonnante idylle de l'adultère. Le mari, l'ami et la femme vivent dans une perpétuelle intimité et ne peuvent pas se passer les uns des autres. Le mari, un pauvre diable dominé par la force de l'amant qu'il admire au fond peut-être encore plus qu'il n'aime sa femme, la donne à celui qui dut la prendre sans sa permission, mais on devine que les nouveaux époux n'iront pas loin sans regretter amèrement la présence de leur victime. De l'air, de la lumière et une bonhomie douce qui atténue des vérités un peu crues.

Le Péché de la Morte, par Maxime Formont. Le secret professionnel doit-il exister pour les hommes en état d'adultère ou bien, si on apprend qu'une femme défunte ne méritait pas votre fidélité de son vivant, peut-on la tromper après sa mort ? A ce sujet, si brûlant, une seule remarque : un homme n'a jamais hésité à trahir une épouse vivante... Alors, il la trahirait bien défunte sans qu'il fût besoin de la salir dans sa mémoire. Joli roman. Ferait une jolie pièce Théâtre-Français.

Vivia Perpetua, par J. de Tallenay. A voir le lâche entêtement de cette jeune veuve illuminée, sacrifiant son petit enfant et son père pour le seul plaisir d'aller rejoindre son idéal à travers tous les supplices, on commence à comprendre l'autre entêtement des Romains, non moins lâches, livrant de palpitants corps de folles aux bêtes. Sainte Perpétue est offerte au taureau, et nous retrouvons dans ce livre, écrit soigneusement et rempli de savants détails, la scène traditionnelle de l'Ursus de *Quo Vadis* domptant l'animal cornu, à part qu'il ne peut l'empêcher de frapper la jeune martyre et qu'il s'appelle Pompone. Perpétue, lacérée, mise en bouillie, n'a pas l'air de souffrir, ce qui nous console de ce petit tableau sadique. Ah ! les tristes psychologues, ces Romains décadents ! S'ils n'avaient pas touché à un seul cheveu de chrétien, ils auraient vu des choses encore plus curieuses ! La douceur aurait produit des énergumènes au lieu de sympathiques martyrs. Etudier, pour s'en rendre compte, les rages volcaniques de ce brave Tertullien.

Grand'maman, par Stéphane. Confession d'une vieille femme. Nous savons, malgré l'aveu de son âge, qu'il y eut un prince charmant dans le livre rouge de son cœur. Que son mari ne lui apprit... que la patience et qu'elle fut obligée, plus tard, bien plus tard, de reconnaître que les passions modernes ne ressemblaient guère à celles de 1830. Cette femme, toujours souffrante, pouvait-elle bien juger les passions d'autrui ? En tous les cas, son cœur demeurait sain. Au-

jourd'hui les jeunes personnes saines sont plus pourries qu'on ne le pense et de corps et de cœur. Que *Grand'maman* ne regrette pas d'avoir été jeune en une époque de naïveté conjugale. La naïveté vaut bien la santé, car elle conserve la tranquillité.

Un Saint, par Paul Bourget. L'histoire de ce gendelettre *art neuf* qui vole un bon moine pour s'offrir une édition à ses frais de ses œuvres satiriques (probablement) est intéressante. Elle prouve surtout que M. Bourget connaît rudement bien messieurs les arrivistes du jour.

La Fin d'Elzéard Molibas, par Hubert Fillay. Un chercheur d'impossible qui tue son neveu pour lui arracher le secret de la vie. Théories amusantes... peut-être pas pour le patient, mais il était déjà tuberculeux et suffisamment génial pour donner envie de l'occire.

Sœur Sainte Claire, par Gabriel de la Salle. Que ferons-nous de nos religieuses? Nous les marierons aux pharmaciens veufs et ce sera la punition de M. Homais. La nouvelle est gracieusement mélancolique.

Inès de Castro, par P. S. Ballanche. Le jeune imprimeur-philosophe de ce nom voulait épouser M^lle^ d'Avèze, mais les parents refusèrent une mésalliance et cette personne épousa Victor de Bonald. Au siège de l'académie de Lyon, il y eut des larmes de répandues quand la voix émue de Ballanche vint *chanter* ses infortunes sous le titre d'*Inès de Castro*. Ce doux historien commet un portrait de la belle Inès, qui débute ainsi : « Il y avait en elle je ne sais quoi d'idéal et d'aérien... » Cela devait plaire à M^me^ Récamier.

RACHILDE.

HISTOIRE

Henri Welschinger : *Le Pape et l'Empereur. 1804-1815.* Plon et Nourrit. — Claude Perroud : *Mémoires de Madame Roland.* Plon et Nourrit. — Jules Chavanon et Georges Saint-Yves : *Joachim Murat (1767-1815).* Hachette et C^ie^.

Le Pape et l'Empereur : 1804-1815, par Henri Welschinger. — Ce long et minutieux ouvrage est consacré tout entier à relever le rôle et le caractère du pape Pie VII, que de nombreux historiens avaient accusé tour à tour, et chacun suivant ses tendances, de faiblesse et de tergiversation, ou bien d'aveugle entêtement. M. Welschinger voit en lui au cours de la longue lutte qu'il eut à soutenir contre l'omnipotence impériale, le champion inébranlable du droit aux prises avec la force, le martyr de la justice, au nom de laquelle il finit par triompher. Et il est certain que, soumis à des épreuves qu'aucun de ses prédécesseurs, depuis plusieurs siècles, n'avait subies, emporté par des événements qu'aucun d'entre eux n'aurait osé prévoir, il se comporta avec une fermeté patiente qu'il ne tient qu'à

ses partisans d'appeler héroïsme, et fit preuve d'une clairvoyance que les mêmes peuvent qualifier de génie. Son adversaire, au contraire, par l'exemple immédiat qu'il rencontra, dans l'église catholique et son chef, d'une résistance qu'aucune puissance humaine ne lui opposait alors, put comprendre combien était profonde l'erreur qui lui avait fait restaurer la puissance catholique en France, et quel inefficace outil, quelle arme illusoire il s'était donné en signant le Concordat.

En réalité, Napoléon pensait que l'empire qu'il avait fondé serait durable, le pape comprenait qu'il était précaire et fragile. C'est le pape qui voyait juste : les évêques et le clergé de France, à part quelques individus inféodés à la fortune impériale, le sentaient comme lui, et même quand la puissance matérielle qui pesait sur leur tête les contraignait à paraître plier, ils étaient toujours, de vœux et bientôt de fait, avec celui qui représentait la continuité de leur église et la raison d'être de leur pouvoir.

M. Welschinger prend les rapports des deux souverains après la conclusion du Concordat, au moment où le consul, promu empereur, a conçu l'idée étonnante de se faire sacrer, à Paris même, par le pontife de Rome. Si une pareille démarche devait sembler extraordinaire au chef de l'Eglise, elle ne paraît pas moins effrayer l'homme, vieillard simple de mœurs, fatigué, maladif. Il consentit pourtant, et ce n'est point la crainte qui le fit céder : le reste de ses actes montre qu'il consentit de son plein gré. C'est qu'il voyait, à satisfaire la prestigieuse fantaisie impériale, un profit sérieux pour l'Église dont il était le chef. Il partait pour Paris avec l'espoir d'en rapporter les plus avantageuses modifications au Concordat, et notamment l'abrogation de ces articles organiques, sans lesquels Napoléon jugeait impossible l'application du pacte, mais que l'Église se refusa toujours à contresigner. Cette abrogation, il ne l'obtint pas, mais il ne s'en retourna pas les mains vides. L'empereur accorda l'établissement des congrégations de Saint-Lazare, des Missions Etrangères, du Saint-Esprit, des Ecoles chrétiennes et des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, des communautés des Dames de la Sagesse et des religieuses de Nancy, l'autorisation aux évêques d'exercer un pouvoir disciplinaire sur leur clergé, l'attribution d'aumôniers aux troupes de terre et de mer ainsi qu'aux hôpitaux militaires, le contrôle par les évêques de l'éducation religieuse dans les lycées.

« C'est là, dit le pape aux cardinaux, comme le gage et les arrhes de ce qui doit se faire encore. »

Une des réclamations qu'il avait faites en vain touchait la suppression du divorce. Napoléon, qui songeait déjà par instants à une nouvelle alliance, n'avait garde de l'accorder. C'est sur une question de cet ordre, où la présence d'un sacrement permet à l'Eglise de se

montrer intraitable à volonté sur de simples questions de fait et d'affirmer hautement son autorité en matière de discipline morale, que le différend devait prendre naissance. Pie VII, prié par l'empereur de déclarer nul le mariage de Jérôme Napoléon avec Mlle Patterson, affecta de procéder à un examen approfondi des faits de la cause. Le mariage était de ceux qui prêtent à caution pour bien des raisons: néanmoins, le pontife crut devoir le tenir pour valable. Sa décision signifiée à l'Empereur fut un des premiers faits d'hostilité. Napoléon comprit que Pie VII consentirait encore moins à annuler le mariage avec Joséphine, auquel il avait lui-même fait procéder. Les événements politiques se précipitaient par surcroît. Il est assez douteux que l'ambition de Napoléon, la conception qu'il avait de son empire lui eussent permis de laisser subsister, en aucun état de cause, le pouvoir temporel au milieu de l'Italie à son caprice qu'il avait créée. Mais il est certain que, s'il avait trouvé le pape soumis ou à tout le moins résigné, il lui aurait réservé de fastueuses compensations, loin de se livrer aux violences auxquelles il se laissa aller.

La résistance du pape l'exaspérait au point de le porter aux excès de langage les plus singuliers: « Prenez, écrivait-il à Eugène, les mesures les plus efficaces pour comprimer les dispositions malveillantes que montrent partout les moines. Mon intention n'est pas de me laisser insulter par cette vermine. »

Il est à remarquer, tellement les choses se répètent sans cesse, que c'est la question de l'institution canonique des évêques qui suscita de la part du pape la résistance la plus déterminée, et de la part de l'empereur la pression la plus violente; pression qui aurait abouti à un schisme, s'il avait pu compter sur ses évêques et le clergé français. Mais ceux-ci, qui faisaient répéter aux enfants un catéchisme où l'obéissance à l'empereur et la soumission au recrutement étaient mises au nombre des devoirs religieux, ne lui étaient soumis eux-mêmes que dans la forme. On le vit bien au conseil ecclésiastique de 1809 à celui de 1811 et au fameux concile national de la même année, dont M. Welschinger fait un récit détaillé. L'oncle même de l'empereur, le cardinal Fesch, n'était pas un sujet sur lequel il pût pleinement compter. Fesch, le défroqué d'un moment, l'ancien commissaire des guerres, Fesch, qui devait à un neveu maître du monde la dignité suprême qu'il occupait dans l'Eglise, se sentait cardinal avant d'être sujet impérial. Partagé entre ses deux obligations, entre ses deux devoirs si la nécessité matérielle le retenait du côté de Paris, c'est vers Rome que le portait son instinct. Les mesures les plus extravagantes que la fureur inspirait à l'empereur ne pouvaient rien contre cette force d'inertie de son clergé. Et Dieu sait s'il les ménageait : « Ordre de faire embarquer pour la Corse les cinquante plus mauvais prêtres de Parme, et de leur allouer pour vivre trente francs par mois ;

ordre d'emprisonner les prêtres de la Charente comme ennemis de l'Etat, « de façon à ne pas en manquer un seul »; enrôler en bloc les séminaristes de plusieurs séminaires, dès qu'ils ont atteint l'âge de 18 ans; ordre de faire passer par les armes le supérieur du couvent de Cervara, de mettre les scellés sur le couvent, de reléguer les religieux dans l'île de Caprera en substituant des sarraus à leurs robes. »

Il n'est pas douteux que si la victoire l'eût servi jusqu'au bout, il n'eût fait périr en captivité le vieillard qu'il lui résistait. Moscou et Leipsick en décidèrent autrement. Mais on peut estimer que M. Welschinger a tort de prendre au pied de la lettre les paroles qu'il prononça plus tard à Sainte-Hélène, en faveur de la religion catholique et de sa valeur sociale. S'il n'a pas prononcé la parole fameuse : « le Concordat est la plus grande faute de ma vie », il dut maintes fois s'avouer à lui-même qu'il en était ainsi, au cours d'une lutte où les procédés les plus féroces ne lui faisaient rien gagner. Aussi est-on un peu étonné de la conclusion de M. Welschinger, qui a raconté avec une grande abondance de faits et de détails ces dix années de luttes : « Le Concordat de 1801 continua à régir les rapports de l'Etat et de l'Eglise, ce qui prouve que, malgré ses défauts, c'était encore ce qui avait été fait de meilleur et de plus utile. »

Les Mémoires de Mme Roland, publiés par Claude Perroud. — C'est la première édition critique vraiment complète de ces intéressants mémoires, intéressants plus encore par l'état d'esprit qu'ils décèlent chez l'auteur que par les faits rapportés. On sait que cette appellation s'applique à tous les écrits que Mme Roland composa dans sa prison : mémoires particuliers, comptes-rendus d'interrogatoires, notices historiques, portraits, et anecdotes touchant divers personnages de la Révolution. Le tout fut composé du 1er juin 1793 au 8 novembre suivant, date où fut exécutée l'auteur. Ce n'est pas la moindre preuve de sa solidité d'âme qu'une telle activité en de pareilles circonstances. D'autant que ces écrits n'ont rien de fébrile ou d'affolé. Le souci de se présenter dignement à la postérité ne quitte jamais Mme Roland et ce souci s'accompagne d'une pointe d'emphase qui est autant de son caractère personnel que du temps. M. Perroud observe avec raison que ces mémoires sont, parmi les innombrables écrits sur la Révolution, un des rares qui aient été composés à l'époque même, et dans la période la plus terrible.

Publiés d'abord d'après des documents incomplets (Bosc, 1795) ou volontairement tronqués (Champagneux), réédités suivant ces éditions dans la collection Barrière, ils furent publiés à nouveau, d'après des documents récemment mis au jour, notamment ceux qui établissaient l'inclination fameuse qui unit dans les derniers mois de leur vie les âmes de Buzot et de Mme Roland, — par M. Faugère et par M. Dauban.

Ces deux éditeurs firent paraître leurs éditions à peu près simultanément, en 1864, avec le souci de se prévenir ou de se corriger l'un l'autre. Malheureusement le second, Dauban, n'avait pas toute l'expérience et tout le soin nécessaire à un pareil travail, et le premier, Faugère, ami particulier de la fille de Mme Roland, avait des scrupules religieux qui nuisaient à ceux qu'aurait dû avoir l'éditeur. Là où Mme Roland écrivait : « Fausseté, faiblesse, hypocrisie, tels sont les caractères du prêtre », M. Faugère scandalisé introduit un correctif par un mot mis entre crochets sans crier gare « du [mauvais] prêtre ».

L'édition de M. Perroud comble donc une lacune et devra compter parmi les rares ouvrages qui, traitant des choses ou des personnes de la Révolution, ne sont pas conçus avec un parti pris hostile.

Joachim Murat (1767-1815), par M. Jules Chavanon et Georges Saint-Yves. Ce récit suit Murat depuis les Causses natales jusqu'à la place expiatoire de Pizzo, sans nous révéler rien de bien nouveau sur le caractère de cet homme médiocre qu'emporta une extraordinaire fortune, et qui, guindé au trône par la faveur du destin, ne sut même pas s'y montrer supérieur à ceux que le hasard de la naissance y a placés.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Anatole France : *L'Eglise et la République*, Edouard Pelletan. — Gabriel Séailles : *Education ou Révolution*, Colin. — C. Bouglé : *Solidarisme et Libéralisme*, Cornély. — André Deloze : *L'Action nouvelle*, Lecène-Oudin. — Henri Forestié : *Qui nous conduira ?* Fischbacher.

En lisant ce plaidoyer à la fois ardent et contenu pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat qu'est **l'Eglise et la République** d'Anatole France, on ne peut s'empêcher de rêver mélancoliquement aux destins des théories. Il y a une quinzaine d'années, toute profession de foi qui se respectait exigeait la Revision de la constitution, ce qui voulait dire la suppression du Sénat. Or, il aurait fallu voir, si la majorité de la Chambre s'était déplacée aux dernières élections, quels ardents défenseurs le Sénat aurait trouvés dans ses anciens adversaires! Pareille aventure arrive à la benoîte séparation. Ses vieux prôneurs s'aperçoivent enfin que la réaliser c'est faire le jeu de leurs adversaires, et ceux-ci de leur côté se rendent compte qu'ils ont avec elle peu à perdre et énormément à gagner. Aussi, allons-nous voir, spectacle réjouissant pour la galerie, se produire un aimable chassé-croisé. Rien ne sera supprimé, pas même le budget des cultes! L'Etat est trop heureux de museler avec une quarantaine de millions cinq ou six cent mille clercs, marguilliers et sacristains. Il n'y a que

ces pauvres libéraux qui continueront à demander la séparation, demain avec les noirs ainsi que hier avec les rouges, mais comme les libéraux n'ont jamais rien obtenu en France, Eglise et Etat poursuivront leur éternelle route côte à côte avec d'intermittentes ruades. Les bons libéraux s'en consoleront d'ailleurs en pensant que même si la dotation des cultes était supprimée, rien ne serait davantage changé, pas même le chiffre des impôts pour ceux qui ne mettent jamais les pieds dans une église. Quarante millions, c'est juste le chiffre dont notre budget augmente automatiquement chaque année. Il n'est pas dit que, l'année où l'on supprimera le chapitre des curés, tous les autres chapitres, dans un sursaut de joie, ne bondissent pas du double! M. Anatole France agite toutes ces questions avec quelques restes de son charme ancien. A certains moments, trop rares peut-être, on retrouve même le sceptique d'autrefois épris des contradictoires. « Il ne faut pas dire que l'Eglise a changé, elle ne change jamais; tout se meut, elle demeure immobile... » Et quelques pages plus loin. « Le christianisme, quoiqu'il semble, a beaucoup varié dans ses dogmes, il a varié plus encore dans sa morale. » Renan a dit quelque part : « On n'a chance de trouver la vérité qu'après s'être souvent contredit. » Il n'a malheureusement pas indiqué si la vérité était à la hauteur de la première ou de la dixième contradiction.

§

Peut-être est-ce pour éviter ces inélégances de logique que l'on nous parle tant d'éducation sociale. **Education ou Révolution**, inscrit M. Gabriel Séailles au fronton de la suite de ses *Affirmations de la conscience moderne*, et ce dilemme n'est pas flatteur, en vérité, pour la Révolution. M. Séailles aggrave son cas en s'exprimant sur la Grande en termes téméraires et malsonnants : « Au moment où éclate la Révolution française, il n'y a pas entre les peuples de haines violentes, inexpiables, les guerres sont plutôt politiques que nationales... aujourd'hui chaque peuple fait sortir de son passé des trésors de haine. » Il est vrai que l'esprit de chimère reprend vite ses droits, et que l'auteur ajoute : « Je suis convaincu que ce recul n'est qu'apparent. » Il a sans doute voulu dire temporaire, et dans ce cas l'avenir seul pourra dire s'il s'est convaincu à tort ou à raison. Toujours est-il que, pour l'instant, les haines nationales gardent toute l'âpreté, qui n'est pas, hélas! qu'apparente, qu'elles ont puisée dans les événements d'il y a cent ans. C'est à la guerre déchaînée par les Girondins que nous devons l'antipathie de tous nos voisins, la rancune tenace de l'Angleterre et la vengeance encore insatisfaite de l'Allemagne. Et nous ne sommes pas les seuls à souffrir de cette néfaste époque. C'est elle qui est la cause réelle du partage de la Pologne; c'est à elle que la Hollande doit d'avoir perdu Ceylan et le

Cap ; c'est son contre-coup plus lointain, mais non moins certain, qui a coûté leur indépendance à la Finlande et à la Norvège, qui a fait longtemps le malheur de la Belgique et de l'Italie ; c'est à son influence persistante, enfin, que nous devons la fureur de nos discordes intérieures, car si les autres peuples ont fait sortir de leur passé des trésors de haine, ce furent du moins des haines nationales préparant et décidant le triomphe de leurs patries, alors que nous n'avons fait sortir du nôtre que des haines intestines, dont la férocité se ressent toujours du temps où florissaient la loi des suspects, l'arrogance des délateurs, la chasse aux insermentés et les fournées de la guillotine. Certes, si l'éducation qu'on prône doit nous sauver de telles horreurs futures, qu'on sacrifie tout à son développement. Le malheur, c'est que l'on ne voit pas net ce que M. Séailles entend par elle. Mais l'important n'est pas de savoir en quoi consiste ou ne consiste pas cette éducation, c'est de s'éduquer soi-même, à ses risques et périls, et sans vouloir éduquer les autres. Les Yankees disent : Il y a quelque chose de meilleur qu'un bon gouvernement, c'est un self-gouvernement.

§

Aussi faut-il approuver les Séailles, les Bouglé, les Buisson et tous les autres universitaires épris d'entortillements, quand ils finissent par se prononcer, en style trop souvent nauséeux, pour la liberté. Rien de plus digne d'estime qu'un professeur égaré dans la politique et qui ne recourt pas du premier coup à la férule. Il n'a d'égal que le chirurgien qui, au Parlement, s'abstient de sortir son bistouri, comme faisait si bien le docteur Marat. M. Bouglé, par exemple, dans ses « Réflexions sur le mouvement politique et l'éducation morale » qu'il intitule **Solidarisme et Libéralisme**, se pose la question du monopole de l'enseignement, et il semble bien que s'il conclut contre, c'est surtout parce qu'il craint l'ingérence des inspecteurs dudit monopole dans sa classe. N'importe, cela suffit. C'est un sujet de salutaires réflexions qu'à la base des doctrines libérales il y ait souvent des préoccupations égoïstes, et à celle des théories coactives, presque toujours des tendances philanthropiques ; on peut en tirer une leçon de modestie en voyant ces bonnes intentions se corrompre si vite en violences et méchancetés, et une leçon de confiance optimiste en constatant que de toutes ces recherches si intéressées finit par jaillir le bien général. Laissons les professeurs défendre leur indépendance, ils défendent la nôtre par contre-coup. Ne nous berçons pas, d'ailleurs, de l'espoir qu'ils pourront un jour admettre en France du moins, que leur peau d'âne ne leur donne pas un droit divin à monopoliser toutes les peaux d'âne. Nous sommes loin, hélas ! du temps où l'on éclatera de rire en lisant dans une loi : « Nul ne peut

enseigner s'il n'a tel diplôme ». Et nous sommes loin encore du moment où chacun pensera : « Il n'y a rien de commun entre enseigner et commander ». Car à ce moment-là on se sera rendu compte que le professorat est autre chose que la police, et l'on verra se produire un grand mouvement d'opinion pour demander la séparation de l'Ecole et de l'Etat.

§

Encore des livres sur l'éducation morale. **L'Action nouvelle** de M. André Deloze prône d'excellentes choses, le recours à l'art, l'appel à la concorde, l'organisation de la tolérance. Que de gens qui aujourd'hui pourraient faire leur profit de certains de ses dires : « Un homme qui avoue s'être trompé pendant de nombreuses années est peu qualifié pour attaquer et déconsidérer ceux qui partagent encore son ancienne erreur. » Mais, hélas ! néophytes, parvenus ou ralliés furent toujours terribles. Au temps des pirates barbaresques, les captifs de corsaires renégats étaient, qu'on lise la vie de Cervantès, mille fois plus malheureux que les autres. Une remarque de M. Deloze, sur un fait contemporain, mérite d'être notée. Les décrets des 29 mars et 28 mai 1902 qui organisèrent les fameux tribunaux répressifs d'Algérie et jetèrent près de 4 millions d'indigènes sous le régime des commissions mixtes, supprimant en fait opposition, appel et recours en cassation, ces deux décrets si illégaux qu'il fallut vite les rapporter (9 août 1903) furent pris par les deux hommes qui, lors de l'Affaire, avaient fait le plus bruyamment sonner leur amour de la justice et de la procédure régulière. « Nous sommes, il ne faut pas le méconnaître, un pays de légalité, » affirmait Waldeck-Rousseau, et le futur co-signataire, M. Monis, prenait les dieux à témoins !

En vérité tous ces gens-là étaient bien loin de cet idéal de l'homme de caractère qu'un autre éducateur moral, M. Henri Fourestié nous offre, en réponse à la question qu'il se pose à lui-même : **Qui nous conduira ?** Idéal respectable, certes, l'homme de caractère de M. Fourestié est avant tout un homme de loyauté, de dignité et de désintéressement, mais qui a le défaut de sentir à plein nez la cathédrale désaffectée. C'est sans doute pour se faire pardonner son anticatholicisme que l'auteur déguise à la cléricale sa doctrine, appelant ses préceptes des dogmes, et organisant de toutes pièces, pour remplacer les anciens offices un cérémonial à côté duquel le service protestant est un miracle de joie. « En venant à la mairie de sa commune déclarer son nouveau-né, le père de famille, entouré de ses parents et amis, écouterait la lecture des devoirs que lui impose cette nouvelle paternité. » Enfoncé, le vieux baptême et le jet aux gamins des dragées, qu'on vient d'ailleurs de prohiber au nom de l'hygiène antipoussiéreuse (Bouvard et Pécuchet n'avaient pas trouvé celle-là !)

« En rappelant au père les nouvelles obligations qui lui incombent, le ministre de la religion laïque lui montrerait les conséquences désastreuses de l'inobservance de ses devoirs. » J'aime à croire que les parents et amis dont la présence est nécessaire garderaient leur sang-froid pendant ce sermon de désastres. « Comme consécration de cette déclaration, le ministre religieux, faisant fonction de délégué social, exigerait du père de famille le serment, devant témoins, qu'il ne cherchera pas à se dérober aux engagements qu'il vient de contracter. » Mais, en vérité, comme on aurait tort de sourire de ces enfantillages! Ne voyez-vous pas d'ici le délégué social, renseigné au besoin par d'autres délégués administratifs, faire cueillir par deux familiers du Laïque-Office le malheureux père de famille et le gehenner à merci parce qu'il aura *cherché* à se dérober, etc. Ah les beaux procès de tendances pour la nouvelle Inquisition! Et il ne s'agit que de la naissance! Il y a encore le serment d'âge d'homme, le serment du mariage. « Là, ils apprendraient tous deux, d'une bouche autorisée (!) les obligations qui découlent du serment qu'ils viennent de prononcer. Les parents et amis assisteraient à cette conférence (c'est à se lécher les lèvres d'avance) et écouteraient de nouveau, s'ils les avaient oubliés (non! non! leur main droite se serait desséchée!) les enseignements d'autrefois. » Triste! On ne pourrait même pas mourir en paix! Le « délégué de la commune ou du canton » serait là pour adresser au « cher disparu » quelques paroles bien senties. « Ce que nous demandons, nous les adeptes de la religion de l'homme de caractère, c'est que personne ne disparaisse sans être regretté, honoré, accompagné. » Broum, broum, comme dit M. de Pourceaugnac en se secouant, jamais je n'ai été si soûl de sottises!

HENRI MAZEL.

PSYCHOLOGIE

Dr A. Menard : *Les Maladies de la peur*, imprimerie Valentinoise, Valence, 1904. — Jean-Paul Nayrac : *Grandeur et Misère de la femme*, A. Michalon. Paris, 1905. — Memento.

Le Dr Menard, sous le titre **Les Maladies de la peur**, publie une conférence qu'il a faite à Valence sur le phobisme. Il y soutient que « trouble mental toujours le même, le phobisme est indépendant de l'objet qui donne son nom à la phobie; le phobisme en soi précède la phobie et la conditionne. C'est un élément psychique morbide, susceptible de s'associer à tout autre élément de l'esprit pour le troubler en *hypo*, *hyper* et *para* ». D'où résulte l'inutilité, selon cet auteur, de cataloguer minutieusement et de classer les phobies. Le phobisme serait ainsi une déviation pathologique d'un « élément de l'esprit » normal, la peur, « instinct général et universel comme la faim, la soif et le sommeil ».

Les troubles *a* ou *hypo* se rencontreraient assez souvent, d'après le Dr Menard : « En est atteint celui qui dit : « Oh ! moi, je n'ai pas peur du froid », ou : « Je n'ai pas peur de la pluie ni du vent ! » et qui se promène mal vêtu dans la tempête et y contracte telle maladie *a frigore* dont il meurt... Ces malades-là me rappellent invinciblement les troupeaux de bisons fonçant, parce qu'ils n'avaient pas peur, sur les locomotives, lors de l'établissement des premiers railways dans le Far-West américain. »

Quant aux autres troubles, ce ne sont pas seulement ce que le Dr Ménard appelle les « hyperesthésies et les paresthésies de la peur, phénomènes plus connus et souvent dissociés sous le nom générique de phobies », mais encore certains faits qu'il envisage comme les conséquences de l'élément morbide mental qu'il nomme le phobisme. « L'enfance de l'humanité, déclare-t-il, a certainement connu, outre la peur, le phobisme ; et dans le fameux *Primus in terra Deos fecit favor* de Pétrone, il s'agit plutôt de phobisme que de peur : « le phobisme a créé les dieux. »

Certes la limite est toujours malaisée à tracer entre le normal et l'anormal ; toutefois, réunir dans une même classe la témérité, la poltronnerie et les diverses phobies, n'est-ce pas risquer une fâcheuse confusion, interpréter les phénomènes d'une façon si large qu'elle va jusqu'à l'inexactitude ? Entre les phobies et le défaut de courage, par exemple, il y a plus qu'une différence de termes. Les premiers cas se révèlent nettement morbides par des caractères qui sont absents du second, comme l'obsession, l'angoisse, la satisfaction spéciale à toutes les phobies ; et surtout le critérium de l'utilité, que nous avons tenté d'établir à l'occasion de distinctions de ce genre, permet de reconnaître que l'agoraphobe, en se refusant à accomplir un acte, souvent utile, en tout cas inoffensif, se classe dans les cas pathologiques, tandis que le poltron obéit à la sollicitation normale de l'instinct de conservation, en fuyant un danger, réel celui-ci, en évitant d'exécuter un acte nuisible.

On ne saurait donc légitimement englober sous un même vocable, le phobisme, des manifestations de l'activité mentale aussi différentes.

§

Dans **Grandeur et Misère de la femme**, M. Jean-Paul Nayrac soutient à nouveau, après beaucoup d'autres écrivains, la thèse connue de l'infériorité mentale spécifique de la femme. La femme est l'être compatissant et pitoyable par excellence, et aussi furieusement vindicatif : elle est toute de sensibilité vive : c'est ce qui constitue à la fois sa force et sa faiblesse.

Reprenant à son compte ces jugements conventionnels générale-

ment adoptés au sujet de la pauvreté en intelligence de la mentalité féminine et de sa richesse en émotions, l'auteur transpose ces lieux communs. Son raisonnement est irréprochable au point de vue psychologique. Où domine le sentiment, l'intelligence est asservie et diminuée ; le fonctionnement supérieur de l'intelligence ne devient possible qu'à la condition qu'elle soit affranchie de toute pesée trop violemment émotive. Or, comme l'« hypersensibilité » est l'état habituel de l'organisme féminin, la femme se trouve, de par son « hyperémotivité » ordinaire, confinée dans une infériorité intellectuelle évidente.

Ce n'est pas cependant que l'on ne puisse modifier heureusement cet état d'âme. L'éducation serait peut-être susceptible de libérer la femme de son fâcheux excès de sensibilité.

Pour étayer sa théorie d'arguments scientifiques, M. Nayrac ne manque pas d'invoquer la fréquence chez la femme de troubles, d'anomalies, de maladies d'origine émotionnelle. Le sadisme dans les foules, la kleptomanie, le mysticisme, l'hystérie semblent ainsi, pour cet auteur, le monopole presque exclusif du sexe qu'il veut faible. Et l'on se rappelle involontairement, sinon le temps où l'on discuta gravement la question de savoir si la femme possédait une âme, au moins celui plus récent où l'hystérie était considérée comme une maladie exclusivement féminine, comme son nom l'indiquait, et aussi peu masculine qu'un trouble de la lactation.

En réalité le problème est moins facile à résoudre, surtout dans le sens d'une supériorité masculine certaine.

Toutes les guerres, et surtout la dernière expédition de Chine, où les soldats des principales puissances civilisées ont rivalisé d'entrain à ce point de vue spécial, abondent en exemples de « sadisme dans les foules » auprès desquels pâlissent singulièrement ceux que cite M. Jean-Paul Nayrac. Et contre son affirmation d' « hyperesthésie » spéciale à la femme s'inscrivent en faux les expériences de Lombroso et de Sergi (1), concluant à l'infériorité émotive de la femme, ainsi que celles de W. Dehn (2), pour lequel la sensibilité tactile serait à peu près la même chez les deux sexes. Quant à la prétendue prédisposition féminine au détraquement par le choc émotionnel, les observations sont nombreuses de cas masculins analogues (3).

Il ne subsiste donc en faveur d'une « hypersensibilité » particulière à la femme, que le préjugé courant, et l'affirmation de M. Jean-Paul Nayrac.

(1) Sergi : *Sensibilità femminile*. Archivio di psichiatria, vol. decimoterzo.

(2) W. Dehn : *Etudes comparatives sur les sensations de la peau et les sensations gustatives chez les hommes et les femmes de différentes classes*, in *Année Psychologique*. Alcan, 1895.

(3) V. entre autres : Féré, *Pathologie des Emotions* (obs. VII, p. 138 ; obs. XII, p. 226 et *passim*) ; Guinon, *les Agents provocateurs de l'hystérie*, th. 1889, obs. XII ; Bucknilli et Tucke, *A manual of psychological medecine*, p. 257 ; Onimus et Legros, *Traité d'Electricité médicale*, p. 215.

§

Memento. — Le *Bulletin de l'Institut général psychologique* publie dans son n° 5 (4e année) une intéressante conférence du Dr Bohm sur « les premières lueurs de l'intelligence ». Mettant à profit le travail « remarquable et tout à fait fondamental » de Mitsukuri, le Dr Bohm tente d'établir que les premières manifestations de l'intelligence ne se révèlent et ne se développent que dès que les diverses sensations tactiles, musculaires... peuvent s'associer avec les sensations optiques et entre elles. Les sensations lumineuses auraient donc une influence décisive sur les développements de l'activité psychique primitive.

Dans le n° 6 du même *Bulletin*, une théorie électrolytique de l'activité nerveuse, de M. le Dr Maurice Mendelssohn ; une observation de « phénomènes de perception à distance » du Dr Sollier. Il s'agit d'un hystérique qui, au cours d'une séance de resensibilisation, aurait obéi à un geste qu'il ne pouvait voir, et une autre fois aurait témoigné de la même perception étant séparé de l'opérateur par plusieurs pièces, sans présenter toutefois aucun phénomène de divination, d'intuition ou de communication de pensée avec son hypnotiseur. D'après le Dr Sollier, il n'y aurait là qu'un phénomène de perception, d'hyperperception, si l'on peut dire.

Au sommaire du n° de janvier-février 1905 du *Journal de Psychologie normale et pathologique*, se trouve un intéressant article de M. Dromard sur la psychologie comparée de quelques manifestations motrices désignés communément, sous le nom de « tics », où l'auteur s'attache à démontrer qu'un phénomène clinique en apparence univoque peut dériver de sources multiples, et même parfois totalement opposées. Mentionnons encore une note de M. A. Lalande sur la conscience des mots dans le langage. De nombreux documents qu'il rapproche ingénieusement se dégage l'impression que le langage ne semble pas être formé de mots dans la conscience de ceux qui l'emploient, pas plus qu'une mélodie n'est formée de notes pensées d'abord isolément.

Le n° du 20 janvier de la *Vie Normale* contient une étude psychologique « du caractère distinctif des trois grandes races humaines, noire, jaune, blanche, par rapport à la question de la guerre russo-japonaise », du Pr A. Sikorsky, trad. G. Lioubow. Le Pr S... a d'inattendues citations. Parlant des Aïnos, ces habitants primitifs du Japon, actuellement relégués dans une île septentrionale de l'Empire du Soleil Levant, où ils vivent à l'état sauvage, il rappelle que : les Aïnos sont de race blanche, « ont de nombreux traits de parenté avec les Slaves », et Quatrefages les appelle tout bonnement « des Russes de Moscou ». Ceci s'accorde peu avec la prétention du Pr S... à établir la supériorité de la race blanche en général, et des Slaves en particulier, sur la race jaune.

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Gustave Geffroy : *La Bretagne*, Hachette, 30 fr. — Emile Hinzelin : *En Alsace-Lorraine*, Plon, 3 fr. 50. — Albert Bordeaux : *La Bosnie populaire*, Plon, 3 fr. 50. — H. de Mathuisieulx : *A travers la Tripolitaine*, Hachette, 4 fr. — Pierre Loti :

Vers Ispahan, Calmann, 3 fr. 50. — Gustave Pesard : *Nouveau dictionnaire historique de Paris*, Eugène Rey, 30 fr.

Publiée d'abord par *Le Tour du Monde* et très remarquée dans cette première version, **La Bretagne**, de Gustave Geffroy, vient de paraître en un très beau volume, — trop beau peut-être, car le luxe même de la publication force les éditeurs à vendre cher et interdit de tels livres aux petites bourses — abondamment et soigneusement illustré, complété et mis au point; et c'est un rare plaisir que de retrouver l'ensemble de ces promenades, de ces courses, de ces excursions à travers les vieux pays de rêve et de pittoresque, de légende, d'histoire, de sites et d'art, Tréguier, Saint-Brieuc, Dinan, Vitré, Ploërmel, Pontivy, Carhaix et Belle-Ile-en-Terre, Vannes, Auray, Quimper, Audierne, les cités et les bourgs, toute la Bretagne religieuse et superstitieuse et féodale avec ses églises ciselées de granit, ses châteaux en ruines, ses anciennes petites villes encore d'un coloris si précieux, et aussi ses paysages de mer et de ciel, de forêts et de landes, les costumes, les cohues des pardons et des foires, les types et les physionomies, les êtres et les choses, mieux que décrits, — évoqués — et dont la présence devient réelle pour ceux mêmes qui ne les connurent jamais. Je tiens à le dire de suite, rarement livre fut plus complet sans être fatigant, mieux équilibré surtout comme livre d'impressions et de lecture, — donnant assez pour intéresser et même renseigner le lecteur, mais retournant aussitôt du renseignement et du détail précis à l'impression et à l'image. Gustave Geffroy, qui est Breton, a su rendre admirablement l'âme de sa Bretagne, non point conventionnelle, comme il est si facile à tout bon écrivain, mais avec l'observation et la pénétration de l'homme de même sang, de même race, qui se retrouve et comprend, saisit les nuances et les différences, peut concevoir les autres tout en demeurant lui-même; — dont l'âme de sensitif est aussi et malgré tout une âme de croyant. La littérature de voyages est si peu souvent de la littérature qu'on me permettra ces éloges donnés en toute franchise. Il fallait des qualités spéciales, peut-on dire, pour rendre les aspects si nombreux et si changeants de la nature, les nuances fugitives des paysages, le visage si personnel des villes : Dol, Morlaix, Paimpol, Saint-Pol-de-Léon, Nantes, — la quiétude tiède des bourgs et de ces coins perdus comme Quintin ou Mur-de-Bretagne, Guéméné ou Josselin. Toutefois ce livre n'est pas une apologie et l'esprit garde une pointe de bonhomie et de critique. Gustave Geffroy n'ignore aucunement qu'il y a de vilaines ombres au tableau, et des taches, et que la Bretagne est ravagée par l'alcoolisme, envahie et polluée par les villégiatures à la mode, le stupide troupeau des snobs de bains de mer pour lesquels villas et casinos poussent au long des plages comme des champignons vénéneux. Il a omis, sans doute volontairement, de montrer sous un

trop mauvais jour la transformation graduelle de la Bretagne religieuse et conservatrice en un camp avancé de la démagogie, au remue-ménage des comités libres-penseurs et du commis-voyageur radical de table d'hôte. Il s'adressait à un public qu'il devait éviter de choquer, et son effort louable c'est d'avoir voulu faire aimer son pays tel qu'il est encore. Peut-être aurait-il pu éviter certaines pages à propos de Renan, sur lesquelles il lui faudra revenir, ou des déclamations utilitaires bien inutiles et qui sentent plutôt « le vieil homme ». Tout cela s'efface dans l'impression générale, qui est d'une œuvre saine et heureusement réalisée. — Il serait injuste d'oublier d'ailleurs quelle place importante y tient l'illustration d'après les photographies de M. Paul Gruyer, non seulement pour le nombre et la perfection des images, mais par leur choix toujours expressif, intelligent et sagace. La photographie, dans des ouvrages de ce genre, prend un caractère d'art pour ainsi dire nécessaire et se montre avec M. Paul Gruyer la plus précieuse des collaboratrices.

§

On peut croire que M. Emile Hinzelin est, lui aussi, originaire du pays qu'il décrit dans le livre publié chez Plon, **En Alsace-Lorraine**, car il y a là une œuvre comme de piété filiale. Il l'a écrite avec amour, avec une délicatesse tendre de recherches. Les mots, sous sa plume, n'évoquent plus, aux approches de la terre natale, que des paysages délicieux, des colorations harmonieuses et des sites de séduction. C'est un charme de le suivre par les vieilles cités des provinces perdues, Saverne, Phalsbourg, Wissembourg, Haguenau, Bitche, Vic-sur-Seille, Metz, Thionville, Mulhouse, Ensisheim, Thann, Colmar, Strasbourg, Keyserberg, dont les noms rappellent tous des pages d'histoire ou de légende, des souvenirs de guerre, et aussi de grandes œuvres, la vie et l'art d'autrefois, des décors de maisons anciennes, de palais communaux ou de forteresses seigneuriales, le Moyen-Age des cités du Rhin, dont le souvenir, les traditions, le caractère, malgré les exigences de la vie moderne et l'occupation brutale des Allemands, se lèvent à chaque pas. Des considérations sur l'état actuel de l'Alsace-Lorraine, très documentées et donnant la situation exacte, sociale et morale, des pays annexés terminent ce livre. A noter et à méditer surtout le réveil, dans ces dernières années, du particularisme alsacien. — M. Hinzelin, je crois, n'avait jusqu'ici publié que des romans ; il a été fort heureusement inspiré en s'occupant d'autre chose.

Chez les mêmes éditeurs, la Bosnie, — pays singulier où l'on se régale de gâteaux à la choucroute ! — a été étudiée par M. Albert Bordeaux, durant un assez long séjour et des voyages qu'il dut y effectuer comme ingénieur des mines, et il faut lui rendre grâce jus-

tement de n'avoir point trop parlé des métaux, gisements, procédés d'extraction et autres *impedimenta* de son métier, qu'il renvoie à un chapitre final, mais plutôt de la terre et des hommes, de leur vie, de leurs idées, de leurs croyances, de leurs traditions et superstitions. Il a pu ainsi prendre pour titre de ce nouvel ouvrage : **La Bosnie populaire**, et il faut convenir qu'il a recueilli sur les mœurs, les usages des Bosniaques nombre de traits curieux et collectionné des chansons et des légendes souvent intéressantes. Entre temps, il est vrai, l'ingénieur reparaît : — « Je ne pouvais, dit-il, m'empêcher de souhaiter aux habitants de la vallée de Privor des instruments aratoires en fer et en acier. Tous leurs outils sont en bois... Les chars sont portés sur des essieux de bois et des roues à jante de bois mal dégrossi ; cette jante est formée de quatre morceaux de bois vaguement arrondis, formant ensemble un carré plutôt qu'un cercle. Les essieux grincent à grand bruit et le char monte et descend inégalement suivant la courbe des roues. De tels chars sont bons pour les moissons ; je ne les vois pas faisant le service des voyageurs dans ce pays. Et à quoi servirait de faire de belles routes bien planes pour de pareils chars ? » — Des charrues en bois et des voitures avec des roues carrées, on comprend bien, d'ailleurs, qu'il y ait eu de quoi surprendre et même choquer un élève de l'école des Mines. Mais au fait, M. Albert Bordeaux devait en voir bien d'autres. Il s'intéresse à ces civilisations encore primitives puisqu'il les raconte, et souvent avec plaisir comme le montre la description chatoyante des rues de Serajevo, aux costumes bariolés et multiformes. Son livre est agréable et fournit une contribution de bon aloi, au Fo'k-Lore de l'Europe centrale.

§

A travers la Tripolitaine par M. H. de Mathuisieulx, chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique est encore une publication du *Tour du Monde* réunie ensuite en volume et que nous n'avons retardée jusqu'ici que par faute de place. — M. de Mathuisieulx, après un arrêt assez long à Tripoli dont il parle avec abondance et qu'il montre délabrée, vermineuse et mésodorante, obtint de pénétrer dans l'intérieur du pays, ce qui est, paraît-il, assez malaisé. Il s'enfonça dans le désert, — où il y avait déjà des lignes télégraphiques — vit les Troglodytes de Gariana, les montagnes d'Yffren, leur ksar et leurs villages, point extrême de cette excursion dans le sud, puis revint à Zouara sur le littoral et regagna Tripoli en longeant la côte. Une seconde expédition le conduisit à Tadjourah, à Homsk, où il put explorer les ruines de Leptis Magna et en dresser le plan, et au plateau de Tarounah. — M. de Mathuisieulx avait pour mission de rechercher les ruines antiques de la Tripolitaine. Il

en trouva peu. Les restes de Leptis et ceux de Sabratha ou Abrotunum, près Zouagha, mériteraient des fouilles ; mais la méfiance et l'indolence du gouvernement turc ne les ont pas encore permises. En revanche, il y eut, chez les autorités, quelques repas plantureux tel que celui d'Yffren : — « Un mouton rôti tout entier et farci de riz aux raisins, rapporte le voyageur, en constitue le mets principal. Le commandant l'écartèle à la force du poignet, puis en arrache les gigots qu'il brandit sur nous, et le jus dégoutte sur les redingotes de gala. Chacun déchiquette avec ses ongles la chair brûlante et graisseuse. Les mains entrent dans le ventre ouvert pour en extraire le riz à poignée ». — Quand c'est fini, tous les convives se rincent la bouche *dans la même eau*.

Le voyage en Perse de Pierre Loti, **Vers Ispahan**, est d'une autre couleur. C'est l'Orient merveilleux et sordide, un conte de fées avec des péripéties, des aventures de route, des cités mystérieuses de splendeur et de ruines, et les plus délicieux décors qu'imaginèrent autrefois les Mille et Une Nuits. Il y manque sans doute la Princesse légendaire et les monstres fabuleux ; mais on en abusa tellement dans la littérature que nous ne la regrettons point. La princesse légendaire, d'ailleurs, c'est ici la ville même, défendue par la distance, les difficultés innombrables du voyage, l'intolérance de ses habitants. Depuis le golfe Persique, ce sont des sentiers dans le désert et, taillées dans la muraille rocheuse de l'Iran, des échelles vertigineuses, suffocantes par des émanations de soufre, cuites et recuites par le soleil torride, empuanties par l'odeur cadavérique des bêtes qui s'y rompirent les os. On atteint enfin une plaine, à l'altitude de douze cents mètres. C'est la première terrasse. Le plateau traversé, la muraille recommence, hostile, tourmentée, et puis une autre et une autre encore, et de terrasse en terrasse, par des montées verticales et des défilés farouches, on gagne, à trois mille mètres, la plaine de Chiraz et le pays des roses, — cité singulière de jardins fleuris qu'enferment de hautes murailles, où les rues ne sont que des corridors et des tunnels, où il faut aller sur les toitures plates des maisons, servant de promenade au crépuscule, pour contempler les belles mosquées aux dômes d'émail bleu et vert, qui émergent de cet amas de boue séchée. — Ensuite, c'est de nouveau le monde tourmenté de pierres, l'oasis de Zargoun et, un peu plus loin, sur ces plateaux d'Asie qui furent le berceau de l'humanité et sont devenus des déserts, dans le silence infini des foins en fleurs et des orges vertes, les palais de Darius et de Xerxès, Persépolis et les hypogées des Achéménides, des décombres immenses, des fantômes de palais abattus depuis deux mille ans et sur lesquels veillent encore des colosses à grandes ailes, qui ont la forme d'un taureau, le visage d'un homme et la tiare d'un roi. Puis ce sont de longues, longues étapes pour gagner Ispahan,

ville bleue dans le lointain matinal, ville de turquoise et de lapis, qui n'est plus, lorsqu'on approche, comme Chiraz, qu'un dédale de ruelles aux grands murs sans fenêtres, une cité à demi écroulée, avec des quartiers entiers de débris et d'immondices, empestée malgré la folle végétation des rosiers rouges qui fleurissent partout en tapis, en nappes, en berceaux, en buissons, par des odeurs de fiente, de moisissure et de bêtes mortes. — Loti dut se réclamer du consul général de Russie, le seul Européen habitant Ispahan, car à peine entré les mahométans le voulaient remettre dehors. Il vit les bazars à coupoles, hauts comme des cathédrales, la merveille délabrée de la Place Impériale, des mosquées et des palais, presque croulants de vétusté et d'abandon, et bien d'autres choses admirables. Il revint par Kachan, Koum, où se trouve l'incomparable mosquée revêtue d'émail d'or qui est le tombeau de Sainte Fatmah, petite-fille du Prophète, Téhéran et la mer Caspienne. De ce livre où il a raconté sa traversée, il reste des visions d'enchantement, d'une fête inaltérable de printemps et de ciel clair, de champs de roses rouges et de villes de terre rose hérissées de minarets, de tours, de dômes bleus dans la joie d'une lumière radieuse, comme d'inappréciables joyaux, parmi des peuples surannés, la survivance d'une civilisation désuète, dans un des plus vieux pays du monde ; et donner une telle impression avec la seule magie des mots, simplement en racontant ce qui a été vu et ressenti, nous convenons que c'est au moins un mérite.

§

Le **Nouveau dictionnaire historique de Paris**, de M. Gustave Pessard, est un ouvrage étendu, consciencieux, et en somme bien fait, malgré peut-être quelques erreurs de détail, inévitables dans un travail d'une si longue préparation, et où l'on trouvera rue par rue des renseignements sur les édifices, les maisons remarquables, la topographie ancienne de la ville et ses transformations successives. Depuis un demi-siècle, aucun livre de ce genre n'avait été publié, sinon des résumés un peu bien succincts, et l'aspect de Paris a été tellement modifié par les travaux de voirie, les percées, les dégagements qu'une récapitulation était nécessaire. M. Pessard ne s'est d'ailleurs pas contenté de placer dans son dictionnaire des indications sur les rues, les endroits, les monuments, en rappelant nombre d'anecdotes et de faits historiques, mais encore des monographies sur des points curieux, l'éclairage, le numérotage, le pavage des rues, les enseignes, les corporations, la hanse parisienne, les foires, les diverses enceintes de la ville, les théâtres et bals disparus, les travaux projetés, etc. Des tables, un index et une liste des noms anciens et voies supprimées terminent ce volume qui rendra d'abord des services utiles aux publicistes en leur simplifiant bien des recher-

ches, ensuite au public général qui pourra souvent le consulter avec fruit. — On y souhaiterait, cependant des appréciations historiques parfois moins conventionnelles, la mention plus complète des sources, et si l'ouvrage n'était si lourd déjà, — quelques plans.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue de Paris : Lettres de Richard Wagner : sa nervosité semblable à celle de Berlioz; profession de foi artistique. — *La Revue bleue :* M. Robert Dreyfus explique pourquoi les écrivains nationalistes ne louent pas publiquement l'œuvre de M. de Gobineau. — *La Renaissance latine :* « Vigny inconnu », par MM. Marius-Ary Leblond.

La Revue de Paris (1er mars) commence la publication de lettres adressées par Wagner, de Paris et de Vienne, à Mathilde Wesendonk, de 1859 à 1862.

Après une visite à Hector Berlioz, Wagner écrit à sa correspondante, le 23 octobre 1859 :

Il y a quelque temps, j'allai voir Berlioz. Je le rencontrai qui rentrait chez lui dans un état déplorable. Il venait de se faire électriser, dernier remède pour ses nerfs malades. Il me décrivit ses souffrances, qui commençaient dès son réveil pour aller toujours croissant : je reconnus à cette description mon propre mal, absolument, et la source d'où il sort jusqu'à dépasser finalement la mesure, notamment l'incroyable dépense de force nerveuse, tout à fait étrangère au reste des hommes, que je fais pour me conduire ou, plus généralement, pour m'exprimer avec passion. Je reconnus que je deviendrais encore plus souffrant que Berlioz lui-même, si je ne cherchais pas à éviter autant que possible pareilles fatigues, car je sens qu'elles ont une action de plus en plus destructive sur moi. Chez Berlioz, malheureusement, l'estomac est déjà affecté au dernier degré et — si trivial que cela soit — Schopenhauer a pourtant bien raison quand il énonce parmi les conditions physiologiques du génie, entre autres, un bon estomac. Grâce à mon extraordinaire sobriété, je me suis assez bien conservé cet organe indispensable. Cependant dans le mal de Berlioz je prévis le mien propre et j'étais fort effrayé quand je quittai le pauvre homme.

Ce qui suit, où l'on trouvera une profession de foi artistique intéressante à recueillir, est extrait d'une lettre écrite le 29 du même mois :

Je reconnais maintenant que le particulier tissu de ma musique (toujours, cela va sans dire, dans son étroite liaison avec le dessin poétique), ce que mes amis considèrent comme si nouveau et si important, doit sa suite à la sensibilité extrêmement fine qui me dispose à concilier, à relier intimement toutes les phases de transition entre les états d'âme extrêmes. Mon art le plus subtil et le plus profond, je voudrais pouvoir l'appeler l'art de la transition, car tout mon œuvre artistique est composé de telles transitions : la brusquerie, les heurts me sont devenus antipathiques; souvent

ils sont inévitables et nécessaires, mais alors même on ne doit les employer que si l'état d'âme est assez formellement préparé à cette brusque transition pour la réclamer de lui-même. Mon chef-d'œuvre dans l'art subtil de la gradation est sans doute la grande scène du second acte de *Tristan et Isolde*. Le début de la scène exprime de la vie débordante en ses passions les plus véhémentes; la fin, le désir le plus solennel, le plus profond, de la mort. Ce sont là les piliers: voyez un peu maintenant, mon enfant, comment je les ai reliés, comment l'on passe de l'un à l'autre! Là gît le mystère de ma forme musicale, et, je l'affirme hardiment, jamais pareil accord, pareille ordonnance où se disposent clairement tous les détails, n'avait jusqu'à ce jour été seulement pressentie. Si vous saviez combien ce sentiment directeur m'a inspiré d'inventions musicales, — pour le rythme, le développement harmonique et mélodique, — qui m'étaient impossibles auparavant, vous comprendriez mieux que jamais comment, même dans les branches les plus spéciales de l'art, rien de vrai ne s'invente qui ne soit issu de telles grandes causes... Voilà l'art! Mais cet art se rattache intimement à la vie chez moi. Les états d'âme extrêmes en conflit violent doivent toujours rester propres à mon caractère; mais il m'est pénible de devoir mesurer leurs effets sur d'autres. Etre compris est d'une si indispensable importance! Si maintenant on veut faire comprendre en art ces extrêmes et grands états d'âme vitaux, qui restent proprement inconnus au commun des hommes (hormis dans les rares époques de guerre et de révolution), l'on ne peut y parvenir qu'en motivant les transitions de la façon la plus précise et la plus énergique; et tout mon œuvre artistique consiste à éveiller le sentiment nécessaire et voulu en les motivant.

§

La Revue bleue (25 février). — M. Robert Dreyfus donne là un article excellemment juste et fin : *Gobinisme et Nationalisme*. Pourquoi, s'est-il demandé, les « théoriciens lettrés du nationalisme français » n'accordent-ils pas au comte de Gobineau une place égale à ceux dont ils se réclament pour étayer la philosophie de leur politique? Par un choix averti de citations, M. Robert Dreyfus démontre la parenté « directe, précise, du *gobinisme* et des doctrines nationalistes contemporaines ». Les extraits sur la méthode politique, sur les institutions et les lois, que l'on trouvera dans ce travail, sont probants. Sur l'armée, le comte de Gobineau s'exprimait en ces termes vers 1855, et M. R. Dreyfus a raison d'observer que la page semble d'hier :

La nécessité unique, pour me servir d'une expression d'un antique chant des Celtes, n'admet pour les armées qu'un seul mode d'organisation, le classement hiérarchique et l'obéissance. Dans quelque état d'anarchie ethnique que se trouve un corps social, dès qu'une armée existe, il faut, sans biaiser, lui laisser cette règle invariable. Pour ce qui concerne le reste de l'organisme politique, tout peut être en question. On y doutera de tout : on essayera, raillera, conspuera tout ; mais, quant à l'armée, elle restera isolée au milieu de l'Etat, peut-être mauvaise quant à son but principal, mais tou-

jours plus énergique que son entourage, immobile, comme un peuple factice-ment homogène. Un jour, elle sera la seule partie saine et agissante de la nation. C'est dire qu'après beaucoup de mouvement, de cris, de plaintes, de chants de triomphe, étouffés bientôt sous les débris de l'édifice légal qui, sans cesse relevé, sans cesse s'écroule, l'armée finit par éclipser le reste et que les masses peuvent se croire encore quelquefois au temps de leur heureuse enfance, où les fonctions les plus diverses se réunissaient sur les mêmes têtes, le peuple étant l'armée, l'armée étant le peuple. Il n'y a pas trop à s'applaudir, toutefois, de ces faux semblants d'adolescence au sein de la caducité ; car, parce que l'armée vaut mieux que le reste, elle a pour premier devoir de contenir, de mater, non plus les ennemis de la patrie, mais ses membres rebelles, qui sont les masses.

Des recherches auxquelles s'est livré M. Robert Dreyfus sur les liens qui peuvent rattacher les écrivains nationalistes lettrés à l'auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines*, il ressort que M. Maurice Barrès n'a nommé qu'une fois M. de Gobineau, et c'est dans *Leurs Figures*, pour expliquer un avoué : « disciple de Stendhal et de Gobineau ». M. Paul Bourget est membre de la *Gobineau-Vereinigung* (qui, en Allemagne, a répandu la renommée du philosophe), mais il ne cite pas M. de Gobineau au nombre des « profonds observateurs du siècle dernier ». Bien des idées de M. Ch. Maurras ont « paru de provenance gobinienne » à M. Robert Dreyfus qui n'a pas été frappé par « le nom et l'éloge de l'auteur de l'*Essai* » dans les travaux de M. Maurras.

Un collaborateur de ce dernier à *l'Action Française*, M. Jacques Bainville, paraît avoir éveillé l'intelligente curiosité de M. R. Dreyfus, par cette déclaration, à propos de M. de Gobineau, qu'un livre où « un Paul Bourget sait prendre de l'intérêt et l'occasion de se former des notions nouvelles, *ne doit pas être regardé comme profitable à tous...* ».

Bonald, Comte, Le Play, couramment, les écrivains lettrés du parti nationaliste les citent, qu'il s'agisse de M. Maurice Barrès, de M. P. Bourget ou de M. Brunetière. Et ils ne recommandent point les ouvrages de M. de Gobineau à leurs catéchumènes !... C'est sagesse de la part des théoriciens du nationalisme, dit M. R. Dreyfus : « Oui, Gobineau est en un sens leur maître inconnu, leur ancêtre, mais c'est un ancêtre qui sourit de pitié sur ses descendants. » Et il explique :

Certes, pour Gobineau, comme pour nos nationalistes, l'agent essentiel en histoire, en politique, en sociologie, c'est la *race*. Les institutions et les lois, les mœurs, les croyances, les aspirations, la culture, expriment constamment l'action de la race, la secondent parfois, mais ne la contre-balancent jamais. Le fond de la doctrine gobinienne, c'est l'affirmation de certains antagonismes *naturels* entre les nations et les races : comme le fond de la doctrine nationaliste, c'est la volonté de maintenir ces antagonismes. Toute la parenté est là. Et cette parenté se traduit, dans l'*Essai*, par cer-

tains énoncés fragmentaires, qui justement servent d'assises à la doctrine du nationalisme contemporain, comme on a pu voir par les textes que j'ai rapportés plus haut.

Mais autant le nationalisme nécessiterait, pour être efficace, que l'*immobilité* de la race, et, avec elle, des traditions et des cultures, fût une possibilité historique, autant l'auteur de l'*Essai* constate que la *mobilité* de ces éléments est le facteur caché de toute réalité humaine.

§

La Renaissance latine (15 février). — MM. Marius-Ary Leblond publient une étude fort curieuse sur *Vigny inconnu*, un Vigny imprégné d'orientalisme, impressionné d'exotisme, quoiqu'il n'eût point quitté l'Europe. MM. Leblond donnent de cela l'explication suivante :

Vigny comptait parmi ses ancêtres de « galants guerriers sur terre et sur mer », qui avaient poursuivi les Anglais de la Chine au Pérou, vivant sur l'eau, « qu'ils écumaient du levant au couchant »! Son grand-père maternel, Baraudin, avait été amiral de la marine royale : cela suffirait déjà peut-être à motiver le goût profond de la mer dont ne se départit jamais ce militaire terrien qui chanta le combat de *la Sérieuse*, les périls des vaisseaux désemparés lançant la bouteille à la mer. Sous une inspiration héréditaire, son esprit flotta continûment sur l'océan, et il lui fut toujours aisé d'imaginer les décors éclatants et mystérieux des continents que ses ancêtres seuls avaient considérés.

Cette prédisposition à l'exotisme devait s'entretenir par la Bible, dont le militaire avait fait son livre de lecture assidue : traînant de poste en poste une vie incertaine et nomade, il suivit en elle la destinée tour à tour opulente et austère du peuple fort, qui se déroula devant les paysages grandioses, immuables et illuminés de la Judée. Chateaubriand avait révélé au siècle débutant l'inépuisable charme oriental par lequel le christianisme pouvait désormais s'attacher encore les générations qui ne croyaient plus à ses dogmes : la Bible était devenue un bréviaire d'art. Et le comte Alfred de Vigny vécut par elle dans un Orient de force et de grâce les vaillantes années de sa jeunesse méditative.

Mais, par-dessus tout, sa profession même accusa l'originalité de sa vocation orientaliste. Chateaubriand, fils de la grande famille, oisif, cherchait fortune et aventures en d'autres mondes; Byron, lord révolté contre son milieu, promena à travers l'Europe sa personnalité arrogante et lyrique de seigneur riche comme un pacha. Lui, Alfred de Vigny, vivait modestement en France du métier militaire, et, comme lieutenant, il partagea la vie de camp. Il connut familièrement les vieux soldats qui avaient fait les campagnes de Napoléon et dont la mémoire héroïque, éclairée au feu des veillées, contait les voyages et les victoires à travers l'Europe et jusqu'en Egypte. Avec eux, Vigny parcourut la glorieuse carte impériale : épris de la grandeur des expéditions, mais toujours immobilisé, il dut se résigner ainsi dans son patriotisme belliqueux à s'imaginer qu'il avait vécu à l'époque du triomphe napoléonien. Il s'intéressa d'une âme impétueuse à l'histoire des allées et venues des armées françaises dans les contrées diverses

de l'Europe ; et l'on remarquera que l'originalité première de son œuvre est de s'être transportée dans toutes les nations de l'Europe comme l'avaient fait précédemment nos troupes.

MM. Marius-Ary Leblond reproduisent une *Mille et deuxième nuit* dans laquelle Vigny, « en 1831, analysait un livre d'histoire, celui du mari de Mlle Dorval, sur le débarquement de nos troupes en Algérie ».

On y surprend comme, immédiatement en France, l'on vit dans l'Algérie une province d'Orient, ce fut un étonnement général que, mystérieuse encore, elle fût si proche du monde civilisé, qu'on l'eût tellement ignorée jusqu'alors et que cet Orient allât désormais appartenir à la France. Même à Alfred de Vigny, l'aventure parut *un conte de fée* et l'on peut mesurer jusqu'à quel point la conquête de l'Algérie, si elle n'excitait pas l'orgueil militaire du public français, enchantait du moins son imagination de mirages asiatiques. Ayant à donner ses impressions sur l'importance et le caractère à la fois nouveau et étranger de cette guerre, Vigny n'aurait su trouver de meilleure manière d'exprimer son étonnement qu'en lui prêtant la forme animée d'un conte des *Mille et une nuits*, par quoi il signifie que cette guerre participe au merveilleux des querelles asiatiques en se reliant à elles par-dessus les siècles.

Le texte de Vigny vaut surtout, en somme, comme une « curiosité ». Mais le commentaire de MM. Leblond, qui tendent à généraliser, est riche d'une idée neuve. On la trouvera résumée dans cette conclusion :

Eloquemment Vigny se plaint de l'indifférence des Français pour tout ce qui se débat, en des conflits grandioses, sur les autres continents que l'Europe. Habitué par les littératures étrangères — anglaises, espagnoles, persanes, arabes ou indiennes — à vivre mentalement au delà des frontières de son pays, il ne pouvait que suivre avec une émotion plus perspicace et une curiosité pathétique la destinée de ses frères d'armes transportés sur des rivages étrangers.

Ceux qui ne sont plus soldats de la foi, mais de l'honneur toujours!... Dès qu'il a perdu la foi, le poète, ne sachant se passer de culte, le remplace par celui de l'honneur, soucieux de mettre de l'ordre, une unité, dans l'évolution de sa vie ardente et inquiète, de rattacher harmonieusement et fortement sa jeunesse à sa maturité. L'exotisme religieux de la première partie de son œuvre devient exotisme militaire dans la seconde : nous saisissons la transition, manifeste, dans ces pages curieuses. Par elles encore nous percevons que tout enthousiasme religieux se résout naturellement en honneur militaire. D'ailleurs l'exotisme religieux contenait en principe l'exotisme militaire puisqu'il reportait continuellement l'esprit du poète-soldat à cette Judée dont le Dieu était le Dieu des armées et où le peuple favori ne put conserver et développer sa foi que dans les luttes incessantes avec les impies.

Exotisme militaire : ainsi se définit bien le caractère d'une part importante des œuvres de Vigny : pour le jeune lieutenant des mousquetaires

rouges, en effet, la beauté de la carrière militaire était de quitter le pays natal pour les expéditions lointaines; et le principe même de la guerre n'est-il pas le voyage, le transport en des régions inconnues dont le mystère s'accroît encore de celui des dangers imminents et cachés? Militarisme, n'est-ce pas forcément exotisme? D'autre part, le prestige — qui en soi-même est toujours un peu héroïque — des contrées lointaines tenait avant tout pour Vigny dans le déploiement coloré des guerres où les civilisations antiques et modernes se heurtaient. Judée, Palestine, noms de campagnes millénaires; Aboukir, Pyramides, noms de combats altiers. Et, pacifique ou belliqueux, le voyage à l'étranger est toujours une conquête, surtout quand il s'accomplit par l'esprit qui s'habitua dès l'enfance à y être accompagné, sur les cartes, du souvenir des guerres fameuses de l'humanité.

CHARLES-HENRY HIRSCH

LES JOURNAUX

Le Côté financier du théâtre de Victor Hugo (*Le Petit Temps*, 12 février). — La Maison de Flaubert (*Le Gaulois*, 3 mars). — Les Livres de prix (*Bibliographie de la France*, 4 février).

M. Paul Meurice, qui prépare une nouvelle édition des œuvres de Victor Hugo, édition de plus en plus définitive, de plus en plus nationale, a eu l'idée de rechercher ce qu'a rapporté son théâtre.

Le Petit Temps nous communique ses découvertes, en commençant par *Angelo :*

L'interprète principale, dans le rôle de la Tisbé, était Mlle Mars, à ce moment l'étoile de la Comédie-Française. La moyenne des représentations cependant très courues de Mlle Mars en 1835, au cœur de l'hiver, ne dépassait pas de beaucoup 2,000. La recette tombait, le 22 mars, en pleine saison, à 1,320 francs, avec cette affiche : *l'Ecole des vieillards*, *la Gageure imprévue*.

Or, la moyenne des représentations d'*Angelo*, au cœur de l'été, en mai, juin, juillet, fut de 2,254 fr., chiffre superbe à une époque où la Comédie-Française n'avait pas quinze cents francs de frais quotidiens. *Angelo* fut interrompu à la trente-sixième représentation par une maladie de Mlle Mars. Après un assez court intervalle, c'est Mme Dorval — la rivale de Mlle Mars, la créatrice à ses côtés de Catarina — qui prit le rôle de la Tisbé...

Angelo reparut donc sur l'affiche et fut joué au total soixante-deux fois. La dernière recette ayant été de 1,500 francs, les représentations de la pièce furent suspendues, et comme, l'année d'après, Victor Hugo trouvait que ses œuvres étaient systématiquement tenues à l'écart, il fit un procès retentissant à Vedel, directeur de la Comédie-Française. Il gagna sur tous les points, après avoir plaidé lui-même en première instance et en appel. Devant la cour, il avait exposé de la sorte l'état des recettes:

« Eh bien, que suis-je pour le Théâtre-Français? Suis-je un auteur qui le ruine? Suis-je un auteur qui l'enrichit? Voici le premier point dont il importe d'avoir la solution. Cette solution rayonnera ensuite sur toute la cause.

« Je n'ai fait recevoir au Théâtre Français que quatre pièces: *Marion De-*

lorme, *Hernani*, *le Roi s'amuse*, *Angelo*. De ces quatre pièces, deux, *Marion Delorme* et *le Roi s'amuse* ont été, à deux époques différentes, arrêtées par la censure; deux seulement, *Hernani* et *Angelo*, ont pu être librement représentées. Maintenant, combien ces deux dernières pièces ont-elles eu de représentations? Quatre-vingt-onze. Quelle somme totale ont produite ces quatre-vingt-onze représentations? Ici, Messieurs, je dois le dire, dans le premier procès, justement indigné des manœuvres de la Comédie-Française contre les dernières représentations d'*Angelo*, j'avais cru devoir rejeter du total de mes recettes ces quelques recettes évidemment préparées artificiellement par le théâtre pour les besoins de la cause et pour servir d'argument, comme mon avocat vous l'a excellemment démontré, et comme l'a jugé le tribunal de commerce. J'avais cru, dis-je, devoir rejeter ces recettes, mais à quoi bon? que m'importe? Ma cause n'est-elle pas victorieuse, même en admettant ces recettes? Je les admets donc.

« Eh bien, Messieurs, même en y comptant ces mauvaises représentations, résultat des intrigues du théâtre, les recettes de mes quatre-vingt-onze représentations à la Comédie-Française donnent un total de *deux cent cinquante neuf mille neuf cent soixante-trois francs quinze centimes*, et une moyenne de 2,856 fr. 67 c. Les frais sont de 1.470 francs par représentation. Calculez le bénéfice!

« La moyenne des recettes de Mlle Mars dans l'ancien et le nouveau répertoire — de Mlle Mars, la célèbre actrice qui a quarante mille francs d'appointements pour les énormes recettes qu'elle produit, prises dans les conditions les plus favorables, dans l'hiver — pendant que mes pièces ont toujours été jouées l'été, la moyenne des recettes de Mlle Mars est de 2,618 fr. 96 c. Calculez la différence... En faveur de qui est-elle? En ma faveur.

« Je puis donc le dire, et le dire hautement — cela d'ailleurs ne préjuge en rien la valeur littéraire de mes ouvrages — je suis, pour la Comédie-Française, au nombre des auteurs qui l'enrichissent; cela résulte invinciblement des faits, des preuves, des chiffres... »

Voilà pour *Angelo*. Au cours de ce même procès, il fut établi que la moyenne des recettes d'*Hernani*, pendant les six années précédentes, avait été de 3,312 francs, ce qui était extraordinaire. Mais le record appartient, sans conteste, à *Ruy Blas*, sinon pour les recettes du début, du moins pour le total à nos jours.

Ruy Blas eut, à la Renaissance, en 1838, une série de 49 représentations qui donnèrent la somme totale de 94.406 fr. 75. En 1841, Frédérick-Lemaître reprit l'œuvre à la Porte-Saint-Martin; 48 représentations produisirent 95.037 fr. 10. Le théâtre entier de Hugo fut banni, comme Hugo lui-même, pendant les vingt années du second Empire, et *Ruy Blas* ne fut repris que trente et un ans plus tard, en 1872, à l'Odéon; il atteignit, en 145 représentations, le chiffre de 450.693 fr. 50. Enfin, en juillet 1904, le total des recettes de *Ruy Blas* se montait à deux millions trois cent cinquante mille francs, exactement *2.351.767 fr. 05*.

Au total, *Hernani* atteint près de deux millions de recettes, et les *Burgraves* — en deux séries, à la création, en 1843, et, à la reprise du centenaire, en 1902 — seulement 320.000 francs. Le record des faibles recettes doit être détenu par *Esmeralda*, écrite sur une musique de Mlle Louise Bertin.

M. Paul Meurice croit que le théâtre de Victor Hugo a fait de 1828 à 1904 environ sept millions de recettes et rapporté environ près d'un million de droits d'auteur, soit à peu près cent mille francs par an.

Ces droits, ainsi que ceux dont sont grevées les œuvres imprimées, sont perçus par la fille du poète, Adèle Hugo, qui vit toujours. Son tuteur, car elle ne saurait gérer ses affaires elle-même, est M. Paul Meurice.

§

M. Albert-Emile Sorel nous entretient dans **le Gaulois** de la maison de Gustave Flaubert, où une tradition assez vague veut qu'aient demeuré aussi Pascal et l'abbé Prévost.

J'ai quelque part, écrit Flaubert, une maison blanchette, dont les volets sont fermés, maintenant que je n'y suis plus... J'ai laissé le grand mur tapissé de roses et le pavillon au bord de l'eau Une touffe de chèvrefeuilles pousse en dehors, sur le balcon de fer. A une heure du matin, en juillet, par le clair de lune, il y fait bon voir pêcher les caluyots.

Cette maison appartenait à la mère de Flaubert; plus tard elle fut à sa nièce, Mme Commanville. Le sort nous offre parfois de singulières ironies; à la place même où l'auteur de *l'Education sentimentale* fulminait en violentes digressions contre la bourgeoisie et la politique et prononçait de redoutables réquisitoires contre « les affaires », s'élève une fabrique ; la demeure a disparu et, seul, subsiste le pavillon, sur la berge, en bordure de la route qui mène de Croisset à Rouen. Un peu délabré, terni, attaqué par l'abandon, avec son seul étage et ses deux fenêtres closes qui ressemblent à des yeux d'aveugles, il conserve son mystère de vétusté et sa poésie. On peut lire, sur une pancarte : « Pavillon à vendre », et l'on passe...

... Flaubert aimait, descendant de la maison, à mi-côte de la colline, vers le pavillon, le long d'une allée de tilleul, chercher le silence et la distraction au bord de l'eau ; il s'accoudait à sa fenêtre, sa large poitrine et sa belle tête de Gaulois encadrées, et regardait, de ces yeux accoutumés à détailler les visages et à fouiller les caractères, le cours de la Seine qu'il nommait « le fleuve doux » et qui entraînait sa fantaisie, tout là-bas... Sur l'autre rive, de gras pâturages d'une richesse superbe, où paissaient des bœufs blancs et roux, parmi les vaches lascives.

On finit par remarquer ce personnage, vêtu d'une sorte de houppelande rayée et d'un pantalon, serré à la taille par une cordelière, et on se le montrait du bateau. On disait aux enfants, lorsqu'ils n'étaient point sages, qu'ils iraient « chez M. Gustave » ou « chez M. Flau ».

Ce rôle d'ogre semble avoir assez agréé à Flaubert. Il ne dédaignait pas certaines mystifications romantiques, comme le prouve l'anecdote suivante :

Flaubert avait rapporté d'Orient une magnifique robe rouge, rehaussée de broderie d'or. L'auteur de *Salammbô*, paré de cet appareil truculent, descendit sur les berges de la Seine. Une pauvresse, à demi-aveugle, devinant plutôt qu'elle ne la voyait cette silhouette de pourpre, tendit la main et, docile et bon, Flaubert lui donna l'aumône.

Or, à quelque temps de là, le cardinal-archevêque de Rouen, Mgr de Bonnechose, eut la fantaisie de parcourir ces mêmes lieux. Dès qu'elle l'aperçut, la mendiante se précipita à sa rencontre, implorant la charité. Monseigneur ne songeait point à la lui refuser ; mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il entendit la pauvre vieille protester de sa reconnaissance en le nommant « Monsieur Gustave ». Le grand vicaire, qui accompagnait Son Eminence, réprima difficilement un sourire discret...

... Depuis, les ans ont accompli leur œuvre : hommes et choses se sont dispersés. La nature demeure et la nature c'est l'écrivain même. Il ne sera point dit que cette maison, épargnée par les Allemands, lors de la guerre, soit délaissée par les écrivains français.

Il existe déjà, dans la végétation morbide de la côte normande, une villa où Baudelaire connut des heures d'inspiration. Celle-là fut remplacée par une construction toute neuve, en briques : un hôpital de vieillards.

Ne serait-il pas surprenant qu'à la place même où pensèrent l'abbé Prévost, Pascal et Flaubert, on vît, un jour, de petits vieillards traçant du bout de leur canne des dessins incohérents sur le sable et dissertant, à perte de vue, comme *Bouvard et Pécuchet* ?...

§

On lisait récemment dans un numéro de *la Revue mensuelle du Touring Club*, à propos de la question des vacances :

Reste la question de la distribution des prix ; nous proposons une solution radicale : sa suppression.

Assez de discours, de pompes, de lauriers ; ce sera tout à la fois un bon débarras pour nos universitaires, une économie pour la caisse de nos lycées, un jour de liberté de plus pour nos écoliers.

Si l'on tient absolument à donner une sanction aux compositions de fin d'année, qu'on délivre un beau certificat aux élèves qui auraient mérité des prix.

Mais supprimons la cérémonie et l'insipide « livre de prix ».

L'une et l'autre ont fait leur temps.

A cela M. O. Doin, président du cercle de la Librairie, a fait, dans la **Bibliographie de la France**, une réponse assez heureuse.

M. Doin ne croit pas, sous prétexte qu'il est bon de vivre un peu en plein air, qu'il soit nécessaire d'abandonner toute culture intellectuelle, de ne plus lire de livres. Or, les livres de prix sont, pour l'immense majorité des enfants, les seuls livres qu'ils posséderont jamais ; les leur ôter, ce serait de la barbarie.

Ensuite, l'industrie du livre fait vivre, sans compter les auteurs, des légions de libraires, d'employés et d'ouvriers, et l'industrie particulière du livre de prix est importante. On a proposé de remplacer les prix par des excursions au bord de la mer. L'un empêche d'autant moins l'autre qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre la dépense que demande l'acquisition de quelques volumes et un séjour

à Berck. Mais faut-il donc, conclut M. Doin, « condamner à la misère les ouvriers du livre sous le prétexte humanitaire d'envoyer leurs enfants aux bains de mer »?

On dira peut-être que M. Doin est éditeur et qu'il parle pour lui-même? Non, les livres qu'il édite ne sont pas ceux que l'on donne en prix.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *La Retraite*, comédie dramatique en quatre actes, de Franz-Adam Beyerlein, traduction de MM. M. Rémond et N. Valentin (15 fevrier). — THÉATRE ANTOINE : *Les Avariés*, pièce en trois actes, de M. Brieux (22 février). — ATHÉNÉE : *La Petite milliardaire*, comédie fantaisiste en trois actes, de MM. Henri Dumay et Louis Forest (24 février). — ŒUVRE : *Dionysos*, drame lyrique en trois actes, en vers, de M. Joachim Gasquet, musique de M. Léon Moreau (19 février).

Il semble que, depuis quelque temps, les Allemands se soient pris d'un goût singulier pour les romans et les drames où sont étudiées les mœurs des militaires. Et il faut s'en réjouir. Mieux en effet on connaîtra les tristes déformations professionnelles infligées par une société barbare à des misérables qui, pratiquant un métier normal, n'eussent peut-être pas été plus mauvais que d'autres, et plus on détestera, plus on méprisera la profession vaine et pompeuse qui, chaque année, perd tant d'individus. Les Allemands doivent de la reconnaissance aux écrivains qui s'efforcent de leur faire connaître les militaires, tels qu'ils sont ; et nous devons de la reconnaissance à tous ceux qui propagent ici l'œuvre de ces écrivains.

Il est facile de comprendre que certains Allemands se révoltent, enfin, contre le militarisme. Les officiers allemands sont pires encore que les officiers français. Il suffit d'avoir passé quelques heures dans une ville de garnison, fût-ce en Wurtemberg ou en Bavière, pour garder à jamais la vision de leur sottise arrogante ; et l'on rirait bien d'eux, s'ils ne jouaient à leur guise avec la vie et la liberté d'un peuple honnête et doux. Puisse un jour l'Allemagne regimber, et briser les fléaux qui la battent de coups violents.

Je ne sais le plus lamentable des hommes que Beyerlein nous présente dans **la Retraite**. Voici d'abord des officiers : le comte de Lehdenburg, capitaine de cuirassiers, le lieutenant de Lauffen, le major Paschke, le capitaine de Bannewitz. Tous ne sont pas naturellement mauvais, tous sont nuisibles. Ils ont tous le sentiment qu'ils sont des êtres supérieurs, qu'ils participent à je ne sais quelle infaillibilité. On voit fort bien le capitaine comte de Lehdenburg mêlé aux actes d'un conseil de guerre français : témoin, il garantirait l'authenticité des pièces le plus manifestement fausses ; juge, il s'emploierait avec zèle à sauver les faussaires, et à les glorifier. Le lieutenant de Lauffen, jeune étourneau qui n'a d'autre mérite que d'être assez

bien tourné, est d'autant plus vaniteux que son père a pris part à la guerre de 1870. Le major Paschke est sans doute un brave homme, de ceux qui, pour affirmer leur foi en l'innocence d'un homme, le condamneraient, avec admission de circonstances atténuantes.

Voici des sous-officiers, Volkhardt, Helbig, Queiss. Le sous-officier, en Allemagne, ne peut jamais devenir officier. Il est à la fois digne de haine et de pitié : le métier militaire le déformera plus encore que les autres. Volkhardt est un type parfait de sous-officier. Le lieutenant de Lauffen l'a gravement outragé ; Claire Volkhardt, sa fille, a été la maîtresse du lieutenant ; Volkhardt est déshonoré, Claire est déshonorée ; Volkhardt braque son revolver sur Lauffen ; il ne tire pas; il ne peut pas tirer, « il est trop lâche ». Voilà ce que l'armée, — l'armée où l'on exalte l'honneur traditionnel, où l'on vante sans cesse le courage brutal, — a fait d'un homme. Le bon Volkhardt, d'ailleurs, ne se fait pas faute d'injurier les simples soldats, et de les frapper.

Il n'est pas jusqu'à la pauvre Claire qui ne soit contaminée par l'esprit militaire; la vie de la caserne l'amuse ; elle s'enthousiasme à l'idée qu'un jour on fera la guerre. Et l'amour d'un lieutenant lui semble meilleur que l'amour d'un maréchal-des-logis. Un lieutenant est un amoureux d'une essence supérieure.

La Retraite est une excellente étude de psychologie militaire. Le drame, d'ailleurs, simple, concis, très sûrement composé, est d'un réel intérêt, et l'on ne peut qu'être heureux du succès qu'il vient d'avoir ici, après avoir été acclamé en Allemagne.

La Retraite a été mise en scène avec beaucoup de soin, et fort bien jouée par Mme Marthe Mellot, par MM. Lerand, Louis Gauthier, Baron fils et Roger Vincent.

On s'imagine difficilement que **les Avariés** soient représentés pour la première fois, à Paris, du moins. Voilà longtemps, en effet, que la pièce est connue. Au temps où la censure, désolée, sans doute, qu'on infligeât à des spectateurs inoffensifs des leçons de morale aussi sévères, en interdit la représentation, M. Brieux la lut, un soir, à de nombreux invités. M. Brieux fut alors fort applaudi. Plus tard, *les Avariés* furent publiés; on les joua à Liège et à Bruxelles, un roman en fut tiré. Le terme *avarié* est devenu populaire, chacun en comprend le sens nouveau; et l'on peut s'étonner que le traducteur de Rabelais en français moderne n'ait pas adressé le prologue de *Gargantua*, en même temps qu'aux buveurs très illustres, aux *avariés* très précieux.

C'est avec *les Avariés* que M. Brieux inaugura vraiment sa dernière manière dramatique. Dans *les Remplaçantes*, l'intrigue tenait encore une place assez importante *Les Avariés* sont compo-

sés exactement selon les mêmes procédés que *Maternité;* mais, dans *Maternité*, M. Brieux a fait preuve de plus d'adresse que dans *les Avariés*. La conversation médicale qui constitue le premier acte des *Avariés* est assez froide; le bref mélodrame qui fait le second acte n'est pas sans intérêt, et vaut celui qui fait le second acte de *Maternité;* mais M. Brieux, en inventant, pour le dernier acte de *Maternité*, une scène de cour d'assises avait été plus ingénieux qu'en mettant sous les yeux du public, comme il l'a fait au dernier acte des *Avariés*, une consultation d'hôpital. Des *Avariés* à *Maternité*, M. Brieux a amélioré son faire; il ne faut pas s'en étonner.

Comme *Maternité*, *les Avariés* auront sans doute une longue série de représentations, et M. Brieux pourra s'applaudir encore une fois d'avoir écrit une thèse dramatique.

Les Avariés sont bien joués.

La fantaisie de MM. Henri Dumay et Louis Forest, auteurs de **la Petite Milliardaire**, est quelque peu laborieuse. Elle n'est pourtant pas toujours ennuyeuse. La rivalité des deux courtiers en mariage, Kikewitch et Grunnemann, donne matière, parfois, à des scènes assez comiques, et il est rare qu'un Marseillais vantard n'excite pas le rire des spectateurs. Et puis, Mlle Diéterle, dans le principal rôle de la comédie, est toute charmante, Mlle Caumont a de la verve, et MM. Lévesque, Milo et Baudoin sont des acteurs vraiment très spirituels.

M. Joachim Gasquet, qui est un poète éloquent, a emprunté à Euripide l'idée première de **Dionysos**; mais il n'a pas voulu nous donner seulement une traduction, voire une adaptation, des *Bacchantes;* il a voulu être, lui aussi, un créateur, et l'œuvre de M. Gasquet ne rappelle que bien rarement l'œuvre d'Euripide.

Le mythe de Dionysos n'est pas des mieux connus, — par ceux, du moins, qui ne sont pas des mythologues professionnels. Il est complexe; il semble, d'ailleurs, fort beau, et il n'est pas sans rapports avec le mythe de Jésus-Christ. M. Joachim Gasquet n'a pas cherché à le simplifier; peut-être même s'est-il plu à le rendre plus ardu encore qu'il n'était chez les anciens. Dionysos, dans le drame de M. Joachim Gasquet, agit parfois presque comme agirait un émule de Parsifal; ailleurs, il parle un peu en disciple de Nietzsche. Mais ses idées sont toujours exprimées noblement, en une langue harmonieuse, en des vers d'une sonorité puissante, et qui contraindraient aux applaudissements les spectateurs les plus rebelles.

M. Joachim Gasquet a imaginé plusieurs scènes heureuses. L'enchantement de Pentheus est d'une brillante invention, et les discours de Kadmos sont pleins de majesté. Il y a, dans les chœurs, des strophes du lyrisme le plus pur, le plus énergique.

Dionysos avait été joué à Orange, l'été dernier, non sans succès; il faut remercier M. Lugné-Poe de l'avoir fait connaître au public parisien. De la musique de M. Léon Moreau, fort intelligente, en augmentait encore l'intérêt.

Mmes Carmen Deraisy et Laure Mouret, MM. Philippe Garnier, Jean Froment, Georges Saillard, Hervé ont joué *Dionysos* avec la plus louable conscience.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts Cortot: *La Légende de sainte Elisabeth.*— Opéra-Comique : *L'Enfant-Roi*, comédie lyrique d'Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Il est précieux, encore que trop souvent ardu, de définir les mots. Si ce qu'on nomme le génie, chez l'artiste,implique une inconsciente et divinatrice intuition,qui déchiffre spontanément la nature et dévoile peu à peu les harmonieux secrets de ses synthèses, il faut sans doute plus de génie pour être Manet que pour avoir été Raphaël. Ce qui semble probable, en tous cas, c'est que ce ne sont pas toujours les génies les plus rares qui produisent les chefs-d'œuvre parfaits. Pour la maîtrise intégrale,un Debussy est une exception,peut être unique, dans la lignée des novateurs. François Liszt fut mieux qu'un précurseur,et,si on reconnaît aujourd'hui avec stupéfaction,dans son œuvre longtemps méconnu, le modèle ou le germe de tout ce qui restera de la musique qui suivit, on y rencontre aussi des beautés dignes d'une admiration intrinsèque et la plus haute. A cet homme comblé des dons innés les plus extraordinaires, qui fut enfant-prodige et renouvela comme en se jouant la virtuosité de son temps, qui attendit presque la quarantaine pour composer et dicta soudain le programme de l'art de toute une époque, il n'a manqué, pour être à tous égards le plus grand musicien du dernier siècle, que peut-être, vers les vingt-cinq ans, de glisser sur quelque peau d'orange et de se briser un poignet.Non pas que le pianiste ait causé un bien réel dommage au créateur, sinon certes pour la renommée de celui-ci et son succès immédiat.Ce n'est guère que dans ce que Liszt écrivit pour son instrument qu'on peut découvrir parfois les traces d'une tare de cette espèce.Mais le virtuose acclamé des foules, adulé des souverains et des princes, choyé dans tous les mondes, connut trop tard et trop peu l'isolement nécessaire à l'éclosion de l'œuvre d'art. Il lui manqua peut-être encore d'avoir été moins séduisant, moins sensible et moins généreux. Dans son européenne existence de passions, de triomphes, de dévouement ou d'apostolat,on peut douter que Liszt ait jamais éprouvé, avec l'obscur détachement des êtres, la durable quiétude exigée par la genèse du chef-d'œuvre complet. L'amour, pour Wagner, n'était qu'un prétexte

à *Tristan*. L'hyperbole effrénée de ses lettres à Mathilde trahit, — bien mieux, étale — une sorte de furie sereine, une implacable indifférence à tout ce qui n'est pas lui, son génie, ses projets, son effort. Liszt eut un cœur trop humain, et rien que ce soit d'afférent à la chose ou au mot ne lui fut étranger. Il y compatit même à l'excès, sans réserve et de toutes les manières. Après y avoir prodigué une jeunesse ardente, son bonheur passager ou ses tristesses ne se ternirent jamais de quelque égoïsme. Il servait la gloire des autres avant la sienne et, jusqu'au dernier jour, il semble n'avoir pensé à soi que quand ceux qu'il aimait lui en laissaient le loisir. Son œuvre en a souffert, sans doute, car ils étaient nombreux, et l'amitié de Liszt était fidèle autant qu'infatigable. Enfin, avec trop d'affections ou d'accointances, peut-être aussi ce grand artiste eut-il trop de patries, trop de foyers, de domiciles, d'adresses simultanées ou successives. L'habitat coutumier de ses dieux lares était sa malle de voyageur ; il y traîna son œuvre à côté d'eux, en poste ou en wagon, de Paris à Weimar, à Rome, à Budapest, à Vienne, et un peu partout. Car, où Liszt n'alla-t-il point, accueilli avec transport ou respect, hôte éphémère ou familier de l'auberge, du palais ou du cloître? Si les créations de l'artiste ont supporté peut-être, çà et là, quelque contrecoup des multiples et divers soucis de l'homme, on s'étonne plutôt que le méfait n'en ait pas été pire, et que ce nomade impénitent ait réussi la possibilité matérielle d'une fécondité aussi merveilleuse en ses résultats. Non moins que le contenu spécifique de son œuvre, sa date, le moment et les conditions où il fut élaboré attestent l'admirable génie du musicien. Il y avait peut-être en Liszt la matière divine d'un Gœthe musical, de qui la vie, néfaste autant quelquefois par ses faveurs que par son inclémence, nous déroba l'épanouissement suprême dans l'absolue perfection des chefs-d'œuvre.

Il n'y a pas mal d'incomparable parmi ce qui nous reste, et il n'y est rien qui ne soit ou n'ait été précieux. **La Légende de sainte Elisabeth** en apporte une preuve nouvelle. L'intuition géniale de Liszt a tout rénové dans l'art sonore. Il libéra l'harmonie et les formes instrumentales, réalisa la symphonie cyclique et, tandis que Mendelssohn épuisait un métier pédant à parodier Mozart et Bach, Liszt sut, dans ses *Messes* et ailleurs, affranchir et transfigurer la « musique religieuse », en y introduisant, avec l'usage des thèmes du plain-chant liturgique et le *leitmotiv* issu de leur développement musical, une entière et souvent audacieuse liberté de style et de polyphonie; enfin, il créa le type de l'oratorio moderne et en suggéra tous les genres. Si *les Béatitudes* dérivent manifestement de *Christus*, *Elisabeth* pourrait passer, à plus d'un titre, pour une ébauche abandonnée de *Parsifal*. Non seulement la coupe du drame, la nature et l'expression des sentiments y distribués incitent au parallèle, mais maintes curieuses analogies de détail, annonçant nettement, entre

autres, la marche funèbre de Titurel et certains chœurs du Graal. Il subsiste toutefois des différences profondes, dont d'essentielles et peut-être significatives. Comme l'amour autre part, mystère, tabernacle et liturgie ne sont que prétextes à *Parsifal;* le musicien se contente d'en exploiter le caractère décoratif ou sacré au service de sa propre et dominatrice inspiration. Il semble que Liszt ait soumis la sienne à sa foi. La composition intermittente d'*Elisabeth* se place entre 1858 et 1862, et, venant juste après le brio, la fougue et les témérités des *Poèmes symphoniques*, l'œuvre surprend par l'apaisement subit de la pensée et la simplicité des moyens employés. C'est que l'artiste y conçut moins une tragédie vécue qu'une idéalisation mystique de sa sainte héroïne, une prière autant qu'une apothéose; si passionnée que soit sa ferveur, elle demeure pieuse, s'interdit tout effet profane au prix même de quelque monotonie, et emprunte son langage aux hymnes de son culte. Une telle sérénité est peut-être assez loin de nous pour décevoir un tant soit peu notre névrose, à l'audition tardive d'un ouvrage ancien déjà de près d'un demi-siècle, et il nous est bien difficile aujourd'hui de décider, si, comme ailleurs, le cœur de l'homme, la foi du chrétien n'a pas induit parfois ici l'artiste à une abnégation excessive. Encore qu'on eût excusé quelques coupures, il faut louer hautement M. Cortot d'avoir voulu révéler, dans son intégrité, cette œuvre qui fut novatrice à bien des égards, et où, en dépit de son austérité volontaire, un art libéré garde une beauté purement musicale souvent exquise ou grandiose et marquée d'une indélébile originalité. On ne doit pas moins féliciter le jeune chef et son orchestre d'une interprétation vivante et sûre qu'on osait à peine espérer d'une entreprise à ses débuts. Sauf un impitoyable baryton qui s'obstina à chanter faux toutes les notes de ses trois rôles, les solistes montrèrent une bonne volonté généralement heureuse; les chœurs se sont fréquemment distingués. M. Cortot tient dignement, en somme, les promesses de ses courageux programmes, et, malgré quelques imperfections vénielles, son intelligente activité apparaît certes plus féconde que le fignolage assidu de morceaux ressassés.

§

L'Enfant-Roi est un assez singulier amalgame. Il serait intéressant de savoir l'exact moment où le livret en fut écrit, et on soupçonne que ce put bien être au lendemain du succès de *Louise*. On y voit une « grande boulangerie-pâtisserie » de boulevard, chalands, boutique, arrière-boutique et fournil; à travers un kiosque de marchande de joujoux, on y contemple le jardin des Tuileries, avec les promenades des vieux messieurs, les rondes des bébés, les flirts des nounous et des militaires; on y constate enfin l'inopiné cortège d'un

baptême select dans la cohue bigarrée du marché aux fleurs de la Madeleine. Ces tableaux, propices à un naturalisme vériste, sont le cadre grouillant d'un mélo pompier à damer le pion à toute une postérité de *Deux Orphelines*, et d'un ineffable burlesque. Zola eut, à coup sûr, au moins ceci de commun avec Hugo, d'ignorer formidablement parfois le ridicule. Sans doute, l'humanité est imprescriptible, et, si l'art n'a pas de patrie, la douleur n'a pas de métier. N'empêche qu'on ne soit assez cocassement ahuri, au théâtre, en regardant un drame intime se dérouler au milieu des babas et des brioches, un mari tendre, épris et pâtissier, découvrir dans son « livre de commandes », en recopiant le dit, l'anonyme délation qui détruit son bonheur, cependant que l'épouse inculpée compte la recette en patronne attentive et joyeuse, car : « ... la vente est très bonne aujourd'hui... ». Assurément, ces braves gens ont bien le droit d'être jaloux, de s'adorer, d'épancher leurs âmes sentimentales et de s'étreindre comme Roméo et Juliette, mais ça fait tout de même un drôle d'effet, la journée finie et montant se coucher dans leur entresol, de les écouter échanger des serments d'amour en emportant sous le bras le tiroir de la caisse. De la dextérité la plus délicate et la plus ingénieuse, l'adaptation d'une action poignante à ce milieu ultra-réaliste et moderne aurait constitué un véritable tour de force, et l'auteur de *l'Assommoir* n'eut jamais la patte légère. Il insiste avec les gros sabots d'une minutie à semelles plombées. Il croit créer la vie par la digression des détails, multiplie les incidents ou mots d'authenticité professionnelle, et sa préoccupation l'entraîne à d'étranges déductions de mentalité. On accepte à la rigueur : « ... Ce saint-honoré, deux francs... » ; et même : « Pauline, faites l'inventaire, en attendant que Madame rentre... Et vous, Toussaint, vous fermerez dès que Madame sera là », etc., etc. Mais quand, déchirée entre l'amour maternel et le conjugal, Madeleine renonce à son enfant pour toujours et retourne chez son mari, on est plutôt estomaqué qu'elle s'écrie tout d'un coup : « ... Et puis, je ne vivais plus... mes bras te cherchaient la nuit. J'avais besoin de la maison que tu m'as faite, de mon chez moi, de mon commerce. Je suis ta femme, et je meurs si je te perds. » Si un tel état d'âme répond peut-être à quelque réalité éventuelle et « humaine », il ressortirait tout au plus à une humanité assez pâtissièrement spéciale pour que sa plausible expression dût être suffisamment préparée par un développement psychologique introuvable ici, avant ou plus tard. D'un bout à l'autre, une analogue macédoine de romanesque, de boutique et de grandiloquence se délaie dans une prose adéquate, sans que le librettiste ait omis la sempiternelle et périodique invocation à « ...Paris qui se couche » après « la sortie des théâtres », à « ...ce Paris qui toujours mange, qui chaque matin a besoin de sa ration, ...géant dévorateur... » de « pain », à « ce

Paris qui s'éveille et qui tout de suite crie la faim... ». Il y a des gens qui ont le vin triste ; d'autres, l'apéritif facétieux ; après tout, on ne voit pas pourquoi un boulanger parisien n'aurait pas le saint-honoré romantique. Mais, le plus déconcertant, c'est d'entendre chanter tout ça. M. Bruneau, qui prit la peine de le mettre en musique, est un artiste dont les tendances ne sont pas celles que je préfère, mais de qui l'art, sinon pour l'intérêt, à tout le moins pour la sincérité indépendante, s'impose à la considération la plus distinguée. On ne doit pas priser moins haut la reconnaissance qu'il cultive à l'endroit d'une collaboration qui lui valut sa notoriété prompte. M. Bruneau a la noble fidélité du souvenir. Toutefois, si sa partition n'est pas le dernier sacrifice du musicien sur l'autel d'une amitié célèbre et jadis influente, les manifestations posthumes de celle-ci laissent craindre qu'elle ait cessé, pour lui, d'être un bienfait des dieux. Dans la farine et le pétrin de *l'Enfant-Roi*, le compositeur consuma d'honorables mais vains efforts à se débattre, sans que les éclairs de son génie aient semblé prévaloir contre ceux de son pâtissier, ni que la cassolette de son inspiration sût chasser ou vaincre un pénétrant, subtil et indiscret relent de petit-four. Cette pièce montée, et par le prince des metteurs en scène, profita de la crème des décorateurs et du nougat panaché d'une interprétation diversement excellente ou presque. M. Vieuille, en vieux domestique, et M. Jean Périer, impayable mitron voyou, ont fait passer au premier plan leurs rôles secondaires avec un talent de comédiens dont on pourrait envier le naturel ou la souplesse ailleurs qu'au théâtre lyrique. Trop souvent desservis par le saugrenu des discours, M. Dufranne et Mlle Friché ont remarquablement défendu les amours boulangères, et le soprano de Mme Marie Thiéry, travesti potelé d'un grand garçon de seize ans, évoqua parfois, dans l'aigu, des visions de Chapelle Sixtine.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Trachsel, Gérardin, Picasso, dans les Galeries Serrurier. — Charles Guérin. — Henri Héran, à l'Indépendance artistique. — La Hollande, par Gustave Geffroy. — Memento.

Exposition d'œuvres de MM. Trachsel, Gérardin, Picasso (Galeries Serrurier, 37, boulevard Haussmann). Le visionnaire des *Fêtes Réeltes* (1), l'architecte qui naguère entreprit de rappeler ses confrères et le monde aux sources éternelles de son art, c'est-à-dire à l'intelligence des formes humaines et des harmonies massives de la nature, Albert Trachsel est aussi un peintre, émouvant, discutable, personnel. Sans renoncer à ses rêves de constructions

(1) Album de composition architecturale, édition du Mercure de France.

gigantesques, d'édifices somptueusement simples, de palais et de temples où les vivants pourront solenniser les cérémonies d'une religion vraie de la vraie vie, célébrer avec le concours de tous les arts les fastes de la solidarité, de la fraternité, de l'Amour, mais en attendant que ses contemporains aient retrouvé le sens de ces seuls féconds principes d'avenir et de bonheur, ou que les bâtisseurs l'aient compris et viennent à lui, Albert Trachsel s'est accoudé devant les splendides paysages de sa patrie, la Suisse, ses pics et ses glaciers, ses profonds pâturages et ses lacs limpides; il a longuement goûté, en d'amoureuses heures contemplatives, la joie de comprendre toute cette beauté, et puis il s'est décidé à nous dire cette joie, et maintenant les œuvres jaillissent de ses yeux, de ses mains, avec une aisance, une certitude, une spontanéité et une originalité puissantes et charmantes. Les aquarelles qu'il nous donne cette fois ont été peintes dans les environs de Genève et de Lugano. Elles valent par la solidité des constructions — le peintre se souvient de l'architecte — et plus encore par l'intensité de l'interprétation décorative.

Auguste Gérardin, comme l'a noté Pierre-Paul Plan, est un artiste « d'inspiration exclusivement française ». On ne peut dire de lui qu'il intervient dans la nature par une préconception arbitraire. Il est modeste et fin, procède par petits écarts, avec prudence; avec trop de prudence, peut-être; sa sincérité calme appelle le respect. Ses œuvres sont à merveille désignées par la décoration d'intérieurs modestes et paisibles.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de Picasso, de dire les dons extraordinaires de ce très jeune artiste et de déplorer l'orientation négative de son effort vers la tristesse stérile et vers l'aspect caricatural des êtres et des choses. Les œuvres nouvelles qu'il expose dans les Galeries Serrurier annoncent une transformation heureuse de son talent. Ce n'est pas que rien n'y persiste de sa primitive vision sombre. Picasso est andalou, et peut-être, en Espagne, est-ce un ineffaçable signe de la race que cette prédilection pour les gestes et les accents du chagrin. Mais aujourd'hui les attitudes se simplifient, les unités se groupent moins minablement, la toile s'éclaire. Ce n'est plus le goût du triste, du laid pour eux-mêmes; à ce prématuré crépuscule du spleen, qui logiquement eût dû aboutir à la nuit de la désespérance de la mort, succède par une bienfaisante anomalie un rayon de clarté : c'est l'aurore de la pitié qui point, — c'est le salut. Car ce qui surtout était triste dans les premières œuvres de Picasso, d'autre part marquées déjà d'une puissante empreinte personnelle, c'est qu'il semblait se délecter à la tristesse sans y compatir. Sa sensibilité s'est approfondie. — Notons aussi que sa technique s'est affinée et fortifiée; ses constructions sont plus solides que naguère et, du même coup, se simplifient.

Exposition de peintures de Charles Guérin (Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré). C'est, si je ne me trompe, la première fois que Charles Guérin expose un aussi considérable ensemble d'œuvres, plus de cinquante tableaux, datés de diverses époques, de 1899 à l'an dernier. On peut donc, en se souvenant que l'artiste est encore très jeune, tenir sa manifestation présente pour le complet témoignage initial de ses dons et de ses efforts et, je me hâte de l'ajouter, pour la pleine justification d'une renommée précoce, non point prématurée. La femme nue, assise (*Nymphe*) entre une coupe et une nature morte, les *Deux Amies*, dont l'une se voit de face et l'autre nous tourne le dos, le *Banc du Parc*, la *Réunion galante* de cinq personnages de décaméron qui font avec le décor une tapisserie, le tableau désigné *Hélène*, une femme debout, qui s'en va, la main déjà sur la porte, qui s'en va comme à regret, la *Baigneuse* nue, sont parmi les plus belles entre des œuvres toutes fortement marquées d'une personnalité réfléchie et volontaire. Je voudrais des pages pour dire toute mon estime pour cet art en décor, de luxuriance et de fête, de joie; je ne puis donner ici que des notes dénouées... L'élève de Gustave Moreau a écouté Cézanne, Renoir et Gauguin. En pas un mieux qu'en lui ne s'expriment les désirs de l'instant où nous sommes, au lendemain de l'impressionnisme, à la veille (peut-être déjà dépassée) du retour au style et à la composition. Il a la conscience des nécessités et des dangers de l'heure ; le salut est dans la formule qui ne se prêtera pas à la tyrannie d'un nouveau poncif. On a parlé de Watteau à propos de Guérin ; périlleux honneur, qu'il ne faut pas mériter. L'art de Guérin est tout entier de transposition. Les matières, où il voit se jouer les couleurs qui l'enchantent, conservent sur sa toile leurs écarts et leurs accords tout en perdant souvent leur nature spécifique. Il n'aime pour elles-mêmes ni les étoffes et les joyaux, ni les frondaisons et les chairs ; il les aime pour la gamme de leurs relations et pour le rythme de leurs lignes. Cela est moins sensible dans ses natures mortes que dans ses compositions. Quant à sa matière à lui, elle est pâteuse, crayeuse, étonnamment peu appropriée à la belle simplicité du style, laquelle est constante sous les fastueuses complications apparentes des costumes délicieusement surannés. Il semble que l'artiste s'impose cette rugueuse exécution comme d'avance un recours contre le péril propre à son tempérament : l'excès dans la grâce, la tentation vers le charme penchant au maniérisme. Personne ne méconnaîtra chez lui la présence des deux artistes qui pourront comparer le grand artiste, l'artiste général et qui pense, frère des poètes, et l'artiste spécial, destiné à s'exprimer par la technique de cette forme particulière de la poésie, la peinture. Je rêve d'un théâtre qu'on lui donnerait à décorer. Les femmes de Guérin, leurs grands yeux, leur grande bouche au sourire

retenu, la folie de leurs chevelures, la perversité ingénue de leur physionomie, dans le vaste décor multicolore qui est leur patrie...

Exposition des œuvres de M. Henri Héran (Galerie de l'Indépendance artistique, 20, rue Le Peletier). « Voici un bel artiste, écrit Charles Saunier dans la préface du catalogue : que M. Henri Héran triture des pâtes colorées ou entaille le cuivre au moyen du burin, ses impressions exprimées intensivement conservent une brutalité franche d'une extrême saveur. » Oui, le talent d'Henri Héran est incontestable, et, parmi les derniers venus — c'est hier que ce graveur se révéla peintre — son nom s'inscrit déjà dans nos mémoires tout près des plus précieux. Mais je ne vois pas que la brutalité soit la caractéristique de sa vision non plus que de son exécution. Il exprime fortement et, dans son désir de dire seulement l'essentiel, il met parfois en saillie violente la rencontre des plans significatifs. Il sait aussi parler doucement, toutefois, suavement même, et la grande composition intitulée *Eden* révèle d'assez éclatante sorte le goût pur de la Beauté, chez cet artiste sombre, et le sens de la grande poésie. C'est là toutefois, sans doute, une orientation nouvelle — quoi qu'il en soit, très heureuse — de l'artiste que ses prédilections premières semblaient confiner « au pays de la tristesse » (lui-même désigne ainsi l'une entre ses plus belles lithographies), aux inventions terribles, aux fictions qu'engendre la douleur, le remords, l'effroi. La pensée de ce peintre d'origine germanique est pessimiste d'essence. Il semble aujourd'hui qu'elle soit en train de se dégager, de s'élever. Certes, je le répète, ses affirmations actuelles suffisent à lui conquérir toutes les sympathies qui comptent. Mais on peut attendre de lui autre chose, mieux encore, une œuvre libérée de toutes réminiscences. Nous noterons avec plaisir les périodes, sûrement ascendantes, de son développement.

Les Musées d'Europe. La Hollande, par Gustave Geffroy (Librairie Nilsson). Le Musée-Geffroy vient de s'enrichir d'une salle nouvelle, non la moins fastueuse, la salle hollandaise. Lucas de Leyde, Rembrandt, Thomas de Keyser, Van der Helst, Nicolas Maës, Van Goyen, Ruysdaël, Hobbema, Adriaan Van Ostade, Ter Borch, Jan Steen, Mieris le vieux, Mieris le jeune, Franz Hals, Anthon Mor, Paul Potter... Je suis, son livre en main, Geffroy dans les hasards de ses courses hollandaises, je transcris derrière lui, avec un plaisir égoïste, j'avoue, ces noms éblouissants, ces noms évocateurs des joies que moi aussi j'ai connues, au Ryks-Museum d'Amsterdam, à la collection Six, au Mauritshuis de La Haye, au Musée Boymans de Rotterdam... Mes impressions personnelles renaissent tandis que je feuillette ce beau livre et rencontrent volontiers celles de l'écrivain. Les unes et les autres se justifient devant les magnifiques images dont le texte s'illustre. Et quel précieux moyen d'enseignement que cette

réduction de vingt musées aux proportions de la bibliothèque! C'est mieux encore : ce livre *apprend à regarder*. Par le soin constant que prend Geffroy de situer les œuvres dans leur atmosphère, de les placer à leur date dans l'histoire de l'art et dans la carrière des artistes, de faire sans cesse — et sans insistance — l'accord entre la vision, la technique même de chaque créateur et la pensée de sa race, le mouvement de la vie générale à quoi il fut mêlé et qui, lui survivant sans guère d'altérations, nous reste connaissable, nous sommes naturellement initiés aux fatalités qui collaborèrent aux inventions, nous dégageons sans peine les éléments personnels et les éléments communs. Nous pouvons enfin voir d'un regard clair le but choisi par les peintres ou qui leur fut imposé, apprécier les moyens dont ils disposaient, et jouir par la part qu'y prennent notre intelligence et notre sensibilité des victoires du talent ou du génie. Par là, en outre, et sans y dépenser beaucoup d'effort, bénéficiant ainsi bien justement d'une méthode excellente, notre guide nous permet de rendre aux Petits Maîtres, si nombreux en cette heureuse Hollande, l'hommage qui leur est dû, sans nous laisser le remords d'être ingrats aux maîtres suprêmes. Rembrandt rayonne. Mais si tout l'infini de la divine lumière humide de sa patrie se résorbe en ses chefs-d'œuvre, on nous persuade de ne pas oublier qu'elle est, en effet, infinie, cette lumière, et qu'il en reste même pour un Gérard Dou, méticuleux avec délices. Rembrandt est essentiel, mais il déborde l'horizon. Gérard Dou, d'un intérêt limité, d'un charme réduit, n'est pas inutile, — et il n'y pas d'inutiles dans cette foule d'observateurs et de compositeurs attentifs, propres, sérieux jusque dans la farce, les petits maîtres hollandais, qui détaillent, en quelque sorte, le tempérament national, lui-même si épris du particulier, du précis et du « détail » des choses.

Memento. — Vues de Constantinople, d'Espagne et de Haute-Egypte, par M. Charles Cottet (Orientalistes français). — Expositions de MM. Joseph Bernard, Jean-Paul Dubray, Marcel Lenoir, Gaspard Maillol, Maurice Robin, Traiteur, Lewis Waguet (chez l'enlumineur Marcel Lenoir), — de MM. Beaufrère, Boudin, Dufy, Lautrec, Van Dongen (galerie B. Weill), — de M. Rupert Busnay (galerie Graves), — de M. Walter Gay (galerie Georges Petit), — de M. Julien Lemordant (galerie Barthélemy), — Mlle Yvonne Serruys (galerie Barbazange).

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Almanachs en Provence. — L'*Armana Prouvençau*. — Le chant du cinquantenaire du Félibrige, par Frédéric Mistral. — Proverbes et dictons populaires. — L'*Armana Marsihès*. — Les chroniques de Garlaban. — La mort d'Auguste Marin. — Deux nouvelles de Valère Bernard. — Autres proverbes et dictons.

La Provence est la terre classique des Almanachs. Nulle autre part,

en France, on ne rencontre, avec une telle profusion, ces sortes de publications et, nulle autre part, l'esprit populaire n'a en elles un plus fidèle miroir. C'est que, sans doute, le don de raillerie, la belle humeur, l'imagination créatrice de contes et de légendes, sont encore très vivants au pays du soleil. De plus la langue provençale se prête admirablement à ces formes littéraires primitives à peine fixées par l'écriture et qui sont les proverbes, les dictons, les récits locaux, les chansons, les romances, les légendes religieuses, patriotiques ou morales. Langue essentiellement populaire, expression frémissante d'un pays et d'une race, le provençal ne saurait mieux prouver sa vitalité que dans les innombrables Almanachs qui s'abattent chaque année, des imprimeries d'Avignon, de Marseille et d'ailleurs, sur le Midi tout entier, Provence, Languedoc, Roussillon et Gascogne.

Ne pouvant citer toutes ces publications je ne parlerai que des deux principales : *l'Armana Prouvençau* et *l'Armana Marsihès*.

L'Armana Prouvençau, qui date de 1855 et s'imprime chez Roumanille, est le livre d'or du Félibrige, et, surtout dans ses premières années, son action fut très profonde. C'est là que Frédéric Mistral a donné d'innombrables poésies, et c'est là qu'il faudra puiser lorsqu'on voudra publier les proses du maître, contes, discours, lettres, articles divers. Aubanel et Roumanille y donnèrent également l'un ses vers ardents, païens et chrétiens tout ensemble, l'autre ses contes souriants et malicieux, sans parler de ses soins et de son dévouement de félibre et d'éditeur.

Cette année, l'*Armana Prouvençau* renferme la chanson écrite par Mistral à l'occasion du cinquantenaire de la fondation du Félibrige et ce morceau, par l'éloquence, le rythme fier, le retour mélancolique en arrière et l'espoir serein de l'avenir, est tout à fait digne des meilleures poésies de circonstance du chanteur des *Iles d'or* :

Dins nosto capitalo,
En Avignoun que ris,
Venien pèr prene d'alo
Li fraire de Paris :
Anfos Daudet
E lou bon Pau Areno
A la font d'Ipoucreno
Bevien à plen de det !

Dans notre capitale, | En Avignon qui rit, | Venaient prendre des ailes | Les frères de Paris : | Alphonse Daudet et le bon Paul Arène | A la source d'Hyppocrène | Buvaient à pleins doigts.

Soun mort li bèu disèire.
Mai li voues an clanti ;
Soun mort li bastissèire,
Mai lou temple es basti.

Vuei pou boufa
L'aurouso malamagno :
Au front de la Tour-Magno,
Lou sant signau es fa.

Les beaux diseurs sont morts | Mais leurs voix ont retenti; | Les bâtisseurs sont morts | Mais le temple est bâti. | Aujourd'hui peut souffler | Le vent en tourmente : | Au haut de la Tour-Magne | Le signal saint est fait.

Vous-àutrui, li gènt jouine
Que sabès lou secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounumen escrèt...
Mai li maudi
Que renégon lou Verbe,
Que la terro se duerbe
Per lis aprefoundi !

Vous autres, les jeunes gens | Qui connaissez le secret, | Faites qu'il ne tombe pas en ruine | Le monument écrit... | Mais les maudits | Qui renient le Verbe | Que la terre s'entr'ouvre | Pour les anéantir!

A citer encore la traduction du chapitre XXXI de la Genèse, par Mistral, des vers de Clovis Hugues, un discours de Pierre Devoluy, de joyeuses historiettes du « Cascarelet » et, çà et là, des dictons populaires dont plusieurs sont admirables de sagesse concentrée, de scepticisme railleur, de philosophie souriante : « Si le travail enrichissait, les ânes auraient un harnais d'or. » — « Lorsqu'il pleut sur monsieur le curé, il dégoutte sur le vicaire. » — « Quand le père donne au fils, le père rit, le fils rit ; quand le fils donne au père, le fils pleure, le père pleure. » — « Du bien vient quand il naît un garçon, si c'est une fille du bien s'en va. » — « Ne m'appelle pas heureux avant que je ne sois sous la croix. » — « Un amour nouveau peut consoler d'une amitié perdue, une nouvelle amitié ne console pas d'un amour perdu. »

L'Armana Marsihès, beaucoup plus jeune que le précédent, puisqu'il entre dans sa dix-septième année, est, sous l'impulsion d'Auguste Marin et de Valère Bernard, le type même de l'almanach populaire. On y écrit la langue des rues de Marseille, sans autre souci que de faire vivant, plaisant, et de se maintenir dans une joyeuse indépendance. Il faut lire, notamment, les *Chroniques de Garlaban* pour voir ce qui sépare l'*Armana Marsihès* de son confrère avignonnais :

Vous vous rappelez, camarades, écrivait l'autre année Garlaban, lorsque nous voulûmes, pour la première fois, faire paraître un almanach de langue marseillaise, en Provence, où se trouvent assez de gens qui ne sont ni

d'Avignon ni d'Arles? Il semblait que nous allions faire offense à Mistral, à Roumanille, à Aubanel, aux maîtres que nous regardions comme le Dieu des poètes en trois personnes. Oui, il semblait que le marseillais est une langue qui se parle, mais ne s'écrit pas. Et les félibres, les fameux félibres qui se disent les mainteneurs du provençal, sans le parler ni l'écrire, firent chorus dans leurs petits journaux et dirent que nous étions des fous, des vauriens et des traîtres. Pourtant notre idée était de nettoyer la langue marseillaise des immondices qu'elle traînait, tout en écrivant pour les pêcheurs du quai, pour les ouvriers des villes et des campagnes, dans le parler qui leur est propre, au lieu de chanter nos collines et notre mer, toujours sur l'air de la Tarasque! Les tenants du félibrige, avec leurs titres, leurs règlements et toute l'administration de leur compagnie n'ont pas plus d'admiration que nous, ce n'est pas possible, pour *Mireille*, pour le *Poème du Rhône*, pour les *Œuvrettes*, pour la *Grenade entr'ouverte*, et pour la *Farandole*. Les « cascareleto » de l'*Armana Provençau* nous semblent le miel du jardin de Saint-Rémy. Mais cela n'empêche pas que les trouvères marseillais avaient le droit de chanter comme ils parlent. Et la preuve qu'ils ont fait une belle œuvre provençale en publiant un almanach populaire, c'est que, depuis, Valère Bernard a fait paraître, dans notre dialecte le plus pur, deux livres de maître, *Bagatouni* et la *Pauriho* (Les Pauvres Gens)... Puis, les félibres ont toujours voulu nous faire croire qu'un bon Provençal doit être calotin. C'est bon pour les vieux maîtres de garder la tradition de leur jeune temps; mais la tradition provençale, il n'y a pas que les curés et les nobles qui l'enseignent... Si nous voulons sauver notre belle langue du gouffre où sont emportées les feuilles mortes, il n'est que temps de la mêler, mes amis, à la vie vivante et de lui faire dire autre chose que des cantiques... Les félibres ne chantent que le passé, allons, trouvères marseillais, une chanson pour l'avenir!

J'ai voulu citer tout le morceau pour donner une idée de la verve de ce Garlaban, verve glacée à présent, car c'était là le pseudonyme d'Auguste Marin, qui vient de mourir, jeune encore et en plein talent.

L'Almanach de 1905 est tout attristé par ce deuil et, dans la notice émue qu'il consacre à son fondateur disparu, je traduis encore ces paroles :

Frère, de l'autre côté de la tombe, tu nous parleras, et ton ombre maintiendra son œuvre : cet *Armana Marsihès* qui est la chair de ta chair et le sang de ton sang. L'*Armana Marsihès* ne peut pas mourir. Il est le porte-parole de tout ce qu'il y a de vie simple et saine dans notre terroir. Et l'ouvrier, le pêcheur, le paysan, le peuple bon, rieur et leste, tous ceux de la race qui n'ont pas honte de parler notre langue, se regardent en lui comme en un miroir qui fait paraître plus grand le ciel, les fleurs plus belles et l'homme meilleur. Mais si notre génie fait de bien-être et d'insouciance aime la chanson d'une bouche amoureuse, les éclats de rire des cabanons, il sait aussi, lorsqu'on le provoque, cracher son fiel — tel le mistral soulevant l'écume — et il ne prétend pas rester en arrière lorsque la tempête sociale s'avance qui va heurter les hommes et tout anéantir.

Tel est bien le caractère de cette publication, et il suffit de la feuilleter pour le vérifier. Voici des chansons d'Auguste Marin et de Clovis Hugues, voici des contes plaisants, des poésies diverses, et, voici, à côté, deux sombres et admirables nouvelles de Valère Bernard : *Moriana* et *le Chemineau*, où frémissent la même pitié, les mêmes revendications, et le même art qui ont fait la renommée de l'auteur de *Bagatouni*. Ces deux nouvelles font partie d'un recueil : *La Feruno* (Les Bêtes fauves) où Valère Bernard a rassemblé des types d'une humanité terrifiante. voleurs, fous, monstres, brutes de toutes espèces, rôdeurs de grands chemins, bohémiens farouches. Quand cette série sera achevée, elle n'aura de comparaison dans aucune littérature et ce ne sera pas un léger étonnement pour beaucoup que cette langue provençale, qu'on dit mourante, ait pu prouver son existence dans une telle œuvre.

Comme l'*Armana Prouvençau*, l'*Armana Marsihès* renferme des dictons et des proverbes, mais, par les quelques extraits que je vais traduire, on verra que les préoccupations sociales de la publication marseillaise s'y font également jour :

L'argent, bon serviteur, mauvais maître.
C'est un malheur de n'avoir jamais connu le malheur.
Sois avec les grands comme avec le feu : jamais trop près, ni trop loin.
L'homme qui a faim n'est pas libre.
L'injustice à un seul homme est une menace pour tous.
Il faut faire la justice au peuple pour qu'il ne se la fasse pas lui-même.
Tu te plains, tu n'auras rien. Fais-toi craindre!
Tout est perdu lorsque le peuple craint moins la mort que la misère.

PAUL SOUCHON

LETTRES ANGLAISES

Le roman. — G. S. Street : *Books and Things*, Duckworth, 6 s. — Joseph Conrad : *Nostromo*, Harpers, 6 s. — Arnold Bennett : *Tales of the Five Towns*, Chatto and Windus, 6 s. — George Horace Lorimer : *Old Gorgon Graham*, Methuen, 6 s.— Hilaire Belloc : *Emmanuel Burden*, Methuen, 6 s.— Fergus Hume: *The Wooden Hand*, White, 6 s. — F. E. Young : *The War of the Sexes*, John Long, 6 s. —Herbert Strang : *Kobo*, Blackie, 6 s. — Earl of Iddesleigh : *Charms*, John Lane, 6 s.— Julia H. Twells : *Et tu, Sejane*, Chatto and Windus, 6 s. — Mrs. Reginald de Koven : *By the Waters of Babylon*, Stone, Chicago. — Memento.

L'art de conter est un art éternel, dont les modes se transforment et se renouvellent sans cesse, et l'homme est un animal essentiellement menteur également avide de raconter des histoires ou d'en écouter. Que ce soit l'aède antique débitant ses couplets pour un salaire à mendier, que ce soit le trouvère chantant de château en château le *Roman de la Rose* ou la *Chanson de Roland*, que ce soit enfin notre moderne romancier à trois francs cinquante le volume ou le

miraculeux feuilletonniste à vingt sous la ligne, tous obéissent à la nécessité de fournir un aliment à l'universel appétit de fiction.

Toutefois, des symptômes nombreux semblent indiquer que cet appétit, tout en demeurant aussi insatiable, commence à se dégoûter des mets qu'on lui sert depuis quelque temps. Il trouve que la carte ne varie guère et qu'il est obligé de revenir toujours au même plat. Mr. G. S. Street, qui est un des écrivains actuels les plus fournis d'idées, constate ces effets lui aussi dans la collection de *stray remarks* qu'il a réunies sous le titre de **Books and Things**. C'est le moment, peut-on croire, où le roman dans son évolution va changer de route. En Angleterre, aussi bien qu'en France, il est lent à s'y décider. «La pensée m'est venue, dit Mr Street, que le roman anglais tel que nous le connaissons depuis Fielding jusqu'à Mr Meredith et Mr Hardy, est, au point de vue de la signification artistique, moribond et presque défunt; mais que d'un autre côté l'art de la fiction narrative est, au point de vue général, extrêmement vital en lui-même et même important dans nos vies.» De là, rien de plus facile que de s'égarer dans des développements volumineux pour établir à force de preuves et d'arguments la pérennité de l'art de conter et la nécessité de sa prompte rénovation. Nous ne saurions avoir ici cette ambition. Nous nous contenterons de reconnaître que la quantité de romans, qui ont encore, cette saison, paru sur le marché des livres, prouve que l'avidité des lecteurs est toujours aussi grande, qu'il faut aux gens du vingtième siècle, outre le téléphone, la guerre russo-japonaise et les automobiles, une forte pilule de fiction quotidienne et qu'une Sheherazade trouverait encore, pour l'écouter pendant mille et une nuits, un sultan émerveillé.

Devant les piles de romans dont la générosité de Messieurs les éditeurs anglais et américains nous accable, nous avons peine à croire que la présente manière de raconter soit en décadence. Mais Mr. G. S. Street est catégorique. Notre admirable Marcel Schwob, si prématurément disparu, hélas! faisait grand cas de lui et nous inclinons nous-même à nous ranger à son avis. Mr Street cite justement quelques auteurs dont nous avons sous les yeux le plus récent volume; et ces auteurs il les donne comme les meilleurs de ceux qui continuent brillamment la tradition ou qui promettent de la rénover. Il est vrai que l'exotisme de Mr Kipling est venu à point jeter une note inattendue dans la banalité générale; que les merveilleuses fantaisies scientifiques de Mr Wells remplacent le surnaturel des *Mille et une nuits*, des contes d'Andersen ou du chanoine Schmitt, surnaturel qui n'avait été remplacé jusqu'ici — en Angleterre au moins, car en France nous avons M. Jules Verne — que par les invraisemblances des *detective stories* Et voici, tout aussi génial qu'eux, Mr. Joseph Conrad qui présente ce cas presque unique d'un étranger qui écrit des

œuvres admirables dans une langue qu'il ignorait totalement à vingt ans. Mais si étonnant que soit ce tour de force, on n'y pense guère dès qu'on peut lire les merveilleux romans de Mr Joseph Conrad. C'est le triomphe de la couleur locale, de la vérité des hommes et des choses, de la beauté de la vie et des caractères. Je n'en sais pas qui aussi bien que Mr Conrad puisse « créer une atmosphère ». Voyez cette œuvre superbe: **Nostromo**; dès que vous avez mis le pied à Sulaco, là-bas, vers l'Amérique Equatoriale, vous savez où vous êtes et vous vivez la vie de la contrée; vous connaissez les personnages, vous conversez avec eux, vous les voyez, vous les aimez, vous les craignez. Les romans de Mr Conrad ont plus de six cents pages sans que les aventures se multiplient ou traînent en longueur; les chapitres s'allongent sous l'accumulation des détails, qui sont tous intéressants, dont aucun à tout prendre n'est superflu sans être non plus absolument nécessaire. Ces centaines de pages ne lassent pas, on n'en passe pas une, on les lit jusqu'au bout; mais, si Mr Joseph Conrad nous faisait la surprise de nous offrir un prochain roman de dimensions moins vastes, il nous causerait une grande joie, et son édifice serait tout aussi spacieux, tout aussi élevé, tout aussi superbe.

Le district manufacturier connu sous le nom des « Cinq Villes » semble être le domaine de prédilection qu'annexa Mr Arnold Bennett pour en faire le cadre de ses romans les plus sérieux. Tout ce que Mr Bennett essaie, il le réussit : il en a la volonté et les facultés. Son tout récent recueil de nouvelles, dédié à Marcel Schwob et intitulé **Tales of the Five Towns**, contient quelques histoires parfaites : *Mary with the High Hang*, *a Feud*, *Phantom*, etc. Le titre à lui seul indique que l'auteur fait grand cas de ce choix de productions. Les lecteurs ne peuvent manquer d'être du même avis dès qu'ils auront commencé l'histoire du respectable et notable bourgeois de Bursleigh qui mène un troupeau d'oies à travers la ville.

Mis en goût par le succès des *Letters from a self made Merchant to his Son*, Mr George Horace Lorimer vient de récidiver. Il a rédigé une nouvelle série de lettres du même au même, et il les publie sous le titre de **Old Gorgon Graham**. *Bis repetita placent;* malgré l'identité, on lit ces lettres avec le même plaisir que les premières. La rude franchise, la philosophie brutalement terre à terre du vieux marchand de porcs de Chicago font facilement avaler ses tartines de conseils à son fils. Sans doute aussi, on pense que le jeune homme peut toujours au reçu de ces missives s'écrier : Au diable le vieux raseur! Mais ces sermons commerciaux, débités sur un ton de parfaite assurance, avec une foi inébranlable en soi, en un style conversationnel et fort imagé sont d'une lecture très amusante parfois, d'autant que le sort du jeune fils y est entremêlé d'une façon fort habile.

Il manque peu de chose au livre de Mr Hilaire Belloc : **Emmanuel Burden**, pour être un chef-d'œuvre. Le début est un peu pénible, le récit faiblit par instants, les personnages sont incomplets, le détail empiète parfois. Mr Belloc est dans la bonne tradition de Swift, de Fielding, de Thackeray qui emploient dans la farce une gravité imperturbable, une riche imagination et le don génial de l'illusion. Avec la précision du biographe tout entier à son sujet, attentif à ne jamais sourire, à ne jamais se permettre la moindre réflexion fantaisiste, Mr Belloc retrace la vie de son héros, honorable quincaillier en gros, entraîné dans une entreprise financière coloniale qu'il découvre à la fin être une escroquerie. Sous la pompeuse dignité du récit, l'ironie ne se dément pas un seul instant. Les portraits-esquisses de Mr G. K. Chesterton, avec les légendes qui les accompagnent, sont véritablement surprenants.

Les précédents romans nous ont intéressé par leur effort sincère vers une nouveauté malaisément accessible. Nous revenons maintenant vers les sentiers battus. Avec des ressources inépuisables d'imagination, une ingéniosité jamais en défaut dans les plus invraisemblables aventures, Mr Fergus Hume relate dans **The Wooden Hand** une captivante histoire de détective. Il y a de l'amour, du mystère, une perte étrange, une rencontre inattendue, une confession renversante, des diamants et un dénouement qui ne laisse rien à désirer.

Savoir se borner, c'est, paraît-il, savoir écrire. C'est une qualité que fera bien d'acquérir Mr F. E. Young. Le sujet qu'il traite en trois cents pages dans **The War of the Sexes** aurait pu faire une exquise nouvelle de cinquante pages. L'idée est amusante de notre planète transformée en gynécocratie, avec la parthénogénèse et l'extinction progressive du sexe mâle, mais le rêve dure trop longtemps et à une pareille époque les mœurs ne seraient pas aussi banalement sentimentales. Wells eût fait de ce royaume des femmes une création autrement vigoureuse.

Mr Herbert Strang moissonnera à coup sûr les lauriers de G. A. Henty. Nous avons dit ici déjà tout le bien que nous pensions de *Tom Burnaby*, récit d'aventures en Afrique et destiné à la jeunesse. Nous avons à louer dans **Kobo**, épisode de la guerre russo-japonaise, les mêmes qualités. L'auteur sait à merveille exalter les qualités de courage, de dévouement, d'abnégation chères à la jeunesse, sans faire appel, comme beaucoup trop d'auteurs, à des sentiments moins élevés de vanité nationale, d'orgueil de race, ou à de plus bas instincts.

Le roman historique est cultivé avec le plus vif entrain. The Earl of Iddesleigh nous transporte avec **Charms** dans la première moitié du XVIII^e^ siècle, à l'époque des pesants carrosses, des mauvaises

routes et des voleurs de grand chemin ; comme personnages : le roi Georges II, des officiers, des dames de la cour et surtout Godfrey et la belle miss Anoby ; des mystères, des secrets, des trahisons, des duels et tout finit pour le mieux.

Au cours d'un séjour dans la divine Capri, Miss Julia H. Twells a essayé de reconstituer la vie qu'y mena Tibère, avec Séjan et toute sa cour. Une histoire d'amour assez dramatique, quoique peu vraisemblable, s'entremêle aux intrigues de Séjan. Il manque à ce roman intitulé **Et tu, Sejane**, plus d'émotion, plus d'action et il lui faudrait beaucoup moins de dialogue et beaucoup plus des qualités du bon roman de ce genre.

Dans **By the Waters of Babylon**, Mrs Reginald de Koven s'est risquée à remonter jusqu'à l'époque d'Artaxerxès. C'est une histoire d'amour à Babylone, et ça ressemble terriblement à ce qui s'est passé depuis lors dans tous les temps, à ce qui se passe encore actuellement. C'est tout aussi passionnant et captivant qu'une histoire moderne, mais il y a des chasses aux lions, des courses en char, des Grecs, des Hébreux ; et les amours d'Arion et de Myriam finissent bien.

C'est étonnant comme tous ces romans finissent bien !

Après cela, pour ne pas rester chez les Perses, j'ai pris une bible et j'ai lu l'histoire du Déluge ; puis, insatiable, il me fallut le premier chapitre de la Genèse... Mais c'est ennuyeux parce que ça finit mal. De plus, c'est très fatigant... Une autre fois, j'emprunterai à Wells sa *Machine à Explorer le Temps*.

Memento. — Le n° 411 de l'*Edinburgh Review* forme un volume d'un intérêt capital, avec toute une variété d'articles sur des questions d'histoire, de littérature, d'art, de sciences, de politique : la Réforme en Angleterre ; la Chute du Directoire, la Suède ; Aubrey de Vere, poet ; Spenser in Ireland ; Homère et ses commentateurs, volumineuse étude sur le bel ouvrage de M. Victor Bérard : *Les Phéniciens et l'Odyssée ;* Burne-Jones ; Typhons et Cyclones, la Question de Couleur aux Etats-Unis, etc. Reçu en outre : *The Fortnightly Review, The Monthly Review, The Independent Review, The Empire Review, The National Review, The World's Work and Play, The Cornhill Magazine, Harper's, Scribner's, Pearson's Magazine, The Review of Reviews, The Saturday Review, The Academy and Literature*, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Les maîtres de la pensée russe. — Mme R. M. Hinn : *Porosl*, pièce en 5 actes.

Voici quarante ans que furent dites ces paroles :

Alexandre II. — Quoi de neuf dans la littérature russe, Tolstoy ?

Le Comte A. Tolstoy (*poète*). — Sire, la littérature russe est en deuil par la condamnation injuste de Tchernychefsky...

(*Propos de chasse.*)

M. Tchernychefsky, le grand écrivain et le penseur, venait d'être arraché à sa famille, à ses travaux, à la littérature et à la science russes, jeté en prison et, après une instruction des plus secrètes, condamné aux travaux forcés pour quatorze années « avec rélégation perpétuelle en Sibérie ». Pourquoi cette arrestation, cette condamnation avec cette dernière aggravation de peine ? Personne ne le sut jamais... Aujourd'hui, alors que tout de cela est devenu irréparable, on apprend, juste quinze ans après la mort de Tchernychefsky, que la police et la gendarmerie russes avaient forgé une fausse lettre, signée par elles du nom de Tchernychefsky, qui permit au gouvernement d'Alexandre II de donner un simulacre de légalité à l'assassinat politique et judiciaire commis sur la personne d'un des plus grands et plus glorieux penseurs russes.

C'est sous le coup de l'émotion causée par ces révélations posthumes que nous avons assisté à de nouveaux attentats contre les lettres et la pensée russes. Gorky, Léonide Andreïeff et leurs amis, pour ne parler que de purs littérateurs, sont arrêtés, emprisonnés et en passe d'être jugés pour des actes qu'ils n'ont pas commis, mais dont on prend prétexte pour se débarrasser des maîtres « dangereux » de la pensée russe...

Mais heureusement l'attentat Tchernychefsky ne peut plus se renouveler. La Russie n'est plus la marâtre impuissante et indifférente d'il y a quarante ans. Mère, elle se lève enfin pour la défense de ses enfants. Et le monde civilisé tout entier l'assiste de sa sympathie et de ses vœux. Le mouvement qui vient de se produire dans le monde entier autour du nom de Gorky, à l'occasion de son arrestation, est une des plus grandes manifestations de solidarité littéraire que l'histoire ait connues. On a déjà été obligé de le mettre en liberté conditionnelle ; on finira bien par lui donner la liberté complète. Nous sommes loin du temps de Tchernychefsky.

La pièce « Datchniki », dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, vient de paraître en librairie, dans les éditions de la Société Znanié, devenue propriété exclusive de Gorky. La pièce fait partie d'un recueil, où sont également publiés : *le Rire Rouge* de L. Andreïeff, suite de fragments où se reflètent avec une force et une émotion intenses les événements sanglants qui secouent la grande patrie, de la Neva à l'Océan Pacifique, — une poésie de Skitaletz (Petroff) en l'honneur de Tchekhoff, et des pages touchantes et émues de Kouprine et de Bounine, consacrées, elles aussi, à la mémoire de Tchekhoff. Il ne serait peut-être pas inutile de noter ici que tous ces amis et jeunes écrivains de l'école de Gorky, comme on les appelle, vien-

nent d'être — eux et quelques autres — arrêtés à Moscou et, sauf L. Andreïeff, presque immédiatement mis en liberté.

§

C'est encore à Moscou que vient de se produire le plus grand succès littéraire de l'année. Je dis littéraire, bien qu'il s'agisse d'une pièce de théâtre qui vient d'être représentée au Théâtre Impérial. Car la pièce de Mme R. M. Hinn, intitulée **Porosl** (Jeunes Pousses, Rejetons) est surtout une œuvre littéraire d'une très grande valeur artistique.

J'ai déjà eu l'occasion de parler, dans mes chroniques, de l'œuvre et de la physionomie littéraire de Mme Hinn. Ecrivain probe, dédaignant la mode, ayant horreur de la réclame, prosateur exquis, continuant les grandes traditions des classiques tels que Pouchkine et Tourgueneff, Mme Hinn, observatrice sagace, spirituelle et remarquablement instruite, raconte, dans une langue d'une pureté exquise et dans des scènes où la vérité de la vie crie, chante et pleure, — comment vit l'*intelligentia* russe moyenne. Nous avons vu dans « Datchniki » de Gorky cette même *intelligentia*, *en villégiature*, fustigée de main de maître par l'auteur des *Petits Bourgeois*. Dans les *Rejetons* de Mme Hinn, nous la retrouvons *en villégiature*, mais au lieu de fustiger ses héros et héroïnes, Mme Hinn se contente de les faire parler et agir, de les montrer tels qu'ils sont, et elle obtient ainsi d'eux-mêmes, simplement, naturellement, leur condamnation. Par d'autres moyens, avec un autre tempérament, Mme Hinn aboutit au même résultat : la condamnation de cette vie d'égoïstes, de bêtes humaines ou, parfois, de simples indifférents.

L'action se passe, l'été, dans la maison de campagne, pour ne pas dire dans le château des Gribine. Paul Gribine, 45 ans, est un avocat très riche ; sa femme, Sophie, 36 ans, après lui avoir donné deux enfants, Serge, à présent étudiant de 20 ans, et Julie, âgée déjà de 15 ans, a vu sa santé s'altérer et ses nerfs se détraquer. Elle a cessé de plaire à son mari, qui aime la vie dans la personne d'une vague gouvernante, Mlle Marguerite Mouranoff, qui, en qualité de professeur de musique de leur fille, passe ses vacances chez les Gribine. Nous y voyons, d'ailleurs, toute une société, et en premier lieu Mme Catherine Linevitch, sœur de Mme Gribine, avec sa fille Olga, jeune fille de 25 ans, très indépendante et très émancipée. Elles habitent l'été chez les Gribine, ainsi qu'un ami du jeune Serge, un étudiant, Boris Chatiline. Tous les voisins des Gribine passent devant nos yeux dans un va et vient incessant : le vieux Tcheborkhine, ex-membre du Zemstvo, et sa fille Varia ; le médecin de campagne Serotko, le poète décadent Valentin Bezbrejny (ce qui veut dire *infini*) ; un officier de santé ; Mme Daria Kouzofky, représentant l'élément honnête et indépendant

de l'*intelligentia* rurale; le propriétaire foncier, Dimitry Tchernoff, réactionnaire étroit, et sa femme, Anna, mauvaise langue et esprit borné. Tout ce monde grouille, se démène, vit de sa vie mesquine, au jour le jour, pouvant être compris et bien jugé même par les gens de l'office. Dans une scène remarquable de couleur et de vie, le valet de chambre Egor, la jeune bonne Dounia, la vieille cuisinière Akoulina et la couturière Sacha nous renseignent très justement sur le caractère et la physionomie morale de leurs maîtres.

L'espace me fait malheureuseuent défaut pour donner un compte-rendu détaillé des *Rejetons*, qu'il faut voir ou lire d'un bout à l'autre, mais je ne puis me retenir d'en donner ici deux ou trois passages.

Toute la société est réunie chez les Gribine. Les uns jouent aux échecs, les autres écoutent les critiques de quelques orateurs contre les décadents, lorsque Tchernoff exécute une charge à fond contre les va-nu-pieds de la littérature. Ses allusions à Gorky et à ses tendances sont trop transparentes, ses sorties contre des « portefaix » et des « cuisiniers » trop grossières, et c'est le vieux membre du Zemstvo qui lui répond :

Tcheborkhine. — ... A vous entendre, il n'y a qu'à être porte faix ou cuisinier pour devenir un écrivain célèbre. Non, il faut tout simplement du talent, et ce n'est pas encore, Dieu merci, le département du protocole qui le sanctionne. Nous devrions nous réjouir que la terre russe ne soit pas appauvrie et puisse encore enfanter des géants, et vous !...

(Julie, Serge, le docteur, applaudissent bruyamment.)

Julie. — Ah! grand-papa ! Exquis, charmant, meilleur que tous les autres...

Boris. — Des géants !... Eux ?...

Varia. — Papa exagère toujours, en vrai romantique.

Boris (1). — Et qu'ont-ils apporté de nouveau, d'inouï, ces géants ?

Tcheborkhine. — Ceci : dans la mare d'hypocrisie, de lâcheté, de platitude servile et de paresse a retenti leur haute et forte voix : « Esclaves et fainéants, arrière ! Vous avez tout mangé, tout bu, tout dépensé en débauches. Vos corps affaiblis ne peuvent plus rien produire de vivant, et vous balbutiez qu'il ne vaut pas la peine de vivre, que l'existence est abjecte... C'est faux !... La vie est belle ! Nous voulons vivre, c'est-à-dire travailler, nous amuser, aimer. Nous sommes prêts aussi à souffrir, mais non sans but, comme vous ; nous n'avons pas le temps de gémir. » Voilà ce qu'ils ont apporté de nouveau... Comment ne l'avez-vous pas compris ?...

Ai-je eu raison de souligner la coïncidence de ces deux *En villégiature*, de Gorky et de Hinn? Tous les deux nous montrent à peu près le même milieu social, mais à deux moments différents : les personnages de Gorky sont des gens venus d'en bas, ceux de Hinn,

(1) Amoureux d'Olga, un peu désillusionné, retour de Sibérie.

venus d'en haut, sont les descendants des idéalistes de Herzen, de Tourgueneff, préférant, de même que les personnages de Gorky, bonne chère et bonne vie aux idéals d'antan et d'aujourd'hui. D'ailleurs, Hinn le leur dit par la bouche de Catherine Linevitch. — Cette villégiature finit comme elle devait finir. Paul Gribine fuit avec la musicienne, abandonnant sa femme et sa maison. Olga, la coquette, la plus belle et la plus courageuse de la société, jeune fille qui est contre le mariage pour garder sa liberté, disparaît elle aussi avec son cousin et l'étudiant Boris pour deux jours, et rentre au château la nuit juste du drame, au moment où sa tante délaissée se débat dans des crises terribles de nerfs et de larmes, et où sa mère est exténuée de malheurs et d'angoisse.

L'explication entre la mère vieux jeu et la jeune fille *modern style* (rejeton) est une des plus belles pages de la littérature russe contemporaine. Je regrette de ne pouvoir en donner qu'un petit extrait.

Olga avoue à sa mère très carrément qu'elle est allée à Moscou avec son cousin Serge et l'étudiant Boris; là, sous des prétextes quelconques, elle s'est débarrassée de Serge et a passé la nuit avec Boris seul. Après quoi Boris est parti pour l'étranger, et elle est rentrée avec Serge à la maison.

Sa mère lui reproche cette conduite. Alors Olga :

— Tu dis que je me compromets. Tu aurais peut-être raison — je dis peut-être ! — si je voulais me marier. Mais je n'en ai nulle envie et je te prie, je t'en prie sérieusement, laisse-moi vivre comme je l'entends. Je n'ai plus quinze ans.

Une explication sérieuse, d'égale à égale, éclate. Des mots pénibles sont jetés. Olga tient bon :

... A peine voulons-nous dire la vérité que vous commencez à prononcer des phrases solennelles. Alors tu es la martyre, et moi un monstre. C'est tout simplement me fermer la bouche... Où est alors votre fameuse liberté ?... Dis-moi, enfin, pourquoi les jeunes filles qui, dans les romans de Tourgueneff par exemple... j'aurais pu en prendre dans la vie même, mais restons plutôt dans le domaine de la littérature... Eh bien ! pourquoi toutes ces Natalie, Hélène, Marianne, qui sortent des cadres de la morale acceptée, vous mettent-elles en extase, tandis que moi j'excite ton indignation et ton mépris ?.. Peut-être me crois-tu une exception, un monstre? Tu as tort ! Je suis seulement plus brave que les autres, je m'apprécie à ma juste valeur et me refuse à jouer la comédie. Pourquoi ne veux-tu pas avouer que nous, femmes d'une nouvelle époque, nous avons aussi notre raison d'être.

Catherine (*commence très lentement, comme si elle étouffait d'émotion*). — Parce que *les autres* brisaient les conventions au nom d'une haute idée, au nom de ce qu'elles considéraient comme la vérité et le devoir — tandis que vous, vous n'êtes que des égoïstes... Vous n'amusez que vous-mêmes, vous ne cherchez que des... sensations... vous n'aimez rien sans intérêt... Vous ne savez aimer..., vous ne le voulez... Rien ne vous intéresse, ni le pays

où vous vivez, ni votre peuple, ni les autres peuples, ni les pays étrangers... Vous êtes des sauvages, habillées de costumes à la mode et vous étant assimilé les gestes des gens cultivés. Est-ce que tu aimes quelque chose ? Le chant, la musique, la littérature... Ce ne sont pour vous que des moyens !... Le but est l'effet produit !... Ce n'est même pas de l'ambition, mais simplement un misérable petit amour-propre... Est-ce que tu as pitié de quelqu'un ? Tu prends toujours et ne donnes jamais...

Olga reste froide. Elle ne pense qu'aux avantages matériels qu'offre pour elle la vie commune avec sa mère, à Paris bien entendu, et à la condition de garder toute sa liberté, comme elle la laissera entière à sa mère.

... Tu es une fanatique, une politicienne, une *femme supérieure*... C'est très bien... Je n'ai rien contre ton genre. Mais toi aussi tu dois te résigner à la pensée que j'envisage les choses autrement. Elles m'amusent, celles qui manquent de courage de vivre, qui empoisonnent toute joie avec des raisonnements et envient celles qui ont ce courage... J'ai un esprit sceptique.

CATHERINE (*perdant patience*). — C'est le scepticisme de l'ignorant qui répudie tout ce qu'il ne comprend pas.

C'est sur ce mot que nous pouvons finir l'analyse de la nouvelle œuvre de Mme Hinn. Les rejetons si magistralement présentés par elle ne sont pas heureusement les seuls. La *Course au flambeau* continue sur la terre russe. Et nous voyons le flambeau briller avec autant de clarté et autant d'éclat qu'au temps des héroïnes de Tourgueneff.

E. SÉMÉNOFF.

VARIÉTÉS

Adolf von Menzel (8 décembre 1815-9 février 1905). — Il faut remonter loin dans l'histoire de l'art, jusqu'aux génies surhumains de la Renaissance, pour rencontrer cette puissance créatrice, cette endurance stupéfiante au travail, que la petite personne de Menzel réunissait.

Menzel fut, jusqu'aux derniers jours de sa longue vie, un des élèves les plus studieux, les plus zélés, les plus respectueux aussi, de la grande école de la nature. Toute son existence durant, il peina plus qu'un manœuvre et il se donna entièrement, avec une volonté jamais défaillante, avec une énergie jamais rebutée et jamais influencée, à la rude tâche de traduire les formes de la vie en un langage clair et fort.

La carrière tout entière de l'artiste est un des plus magnifiques exemples du résultat qu'un travail assidu peut donner et une preuve évidente que sans lui le développement complet du génie est impossible. Ce travail, qui, chez les autres artistes, n'est en général qu'un

moyen pour réaliser un certain idéal, était chez le peintre berlinois un but. L'étude patiente et méticuleuse des moindres révélations de la nature fut pour lui une source intarissable de jouissances intimes et il s'y adonna sans trêve ni relâche jusqu'à la fin. Du jour où il cessa d'œuvrer, il cessa aussi de vivre. Aussi reste-t-on confondu devant la prodigieuse diversité de ses créations. Menzel, en effet, a abordé tous les genres et y a excellé. Son esprit logique et chercheur, son œil pénétrant et sa souplesse de main lui ont permis de résoudre, avec le même bonheur et la même sécurité tranquille, les problèmes les plus complexes de la forme et de la lumière. Avant Manet et son école, il fut parfois aussi un novateur hardi, comme le montre sa charmante étude d'intérieur, si lumineuse, si aérée, actuellement au musée de Berlin et portant la date d'exécution « 1845 ». En regard des productions fades et conventionnelles de l'art allemand de ces temps-là, Menzel opposait des œuvres pleines de vie et enseignait à son époque à regarder en face la réalité, à en découvrir les beautés que ni les romantiques, ni les classiques, ne soupçonnaient alors. Ses œuvres jouirent tout de suite d'une grande popularité. Le public applaudit à ces tableaux d'une étude si consciencieuse, d'une exécution si sensée qu'on pouvait les regarder à la loupe. Mais il admira naturellement plus la somme de travail et d'habileté technique qu'ils contenaient que le solide naturalisme s'en dégageant. Les artistes, eux, s'émerveillèrent de tant de détails charmants, non vus jusqu'alors et si finement observés et si habilement subordonnés à un ensemble plein de vie. Mais ces extraordinaires qualités et cette somme énorme de travail effrayèrent plutôt qu'elles ne tentèrent ses contemporains et aucun n'osa suivre Menzel dans la voie pénible qu'il indiquait. Cela peut, à la rigueur, expliquer l'isolement de cet homme génial, qui n'a eu, somme toute, aucune influence sur l'art allemand de son temps et qui n'a pas fait école. Les rares artistes qui ont tenté quand même de marcher sur les brisées du maître n'ont abouti qu'à des œuvres hybrides, froides et péniblement surchargées.

Menzel fut avant tout un dessinateur de génie. Le souci et l'étude de la ligne ont toujours été sa préoccupation dominante. La nature s'offrait à ses yeux plus franchement limitée par des contours et non par des dégradations de taches. Son pinceau n'avait pas, somme toute, une aussi merveilleuse liberté que son crayon, et ses grandes toiles comme le « Concert de flûte », la « Table ronde à Sans-Souci », « la Forge », etc., sentent un peu l'effort malgré et peut-être à cause de leur trop grande perfection. Car les défauts mêmes des grands artistes ne nous plaisent-ils pas autant que leurs qualités en nous rapprochant davantage d'eux, en nous permettant une plus étroite communion du cœur avec eux? Cette perfection est fatigante

parfois, ce manque d'abandon et de laisser-aller sont les seules critiques sérieuses que l'on peut émettre sur le talent de Menzel. Tout au plus pourrait-on avancer, encore au point de vue du métier, que sa peinture manque souvent de solidité dans ses tableaux les plus importants.

L'emploi abusif des frottis et des laques font que la plupart d'entre eux sont déjà lamentablement écaillés et noircis par endroit. En revanche Menzel est admirable dans des esquisses peintes qui dégagent une vie intense et gardent une fraîcheur d'impression qui ne se rencontre pas toujours dans l'œuvre achevée. Certaines, par leur liberté et leur hardiesse, rappellent même celles de Rubens.

Les illustrations pour la *Vie de Frédéric le Grand*, qui ont établi la gloire de Menzel, resteront une des plus sincères et des plus vivantes évocations de l'histoire, comme une des plus documentées aussi, car l'artiste a, sans pédanterie aucune, établi son art, relatant les principaux événements de ces temps glorieux pour la Prusse, sur les bases solides d'une vaste érudition en tout ce qui concernait cette époque. Malgré l'admiration profonde de Menzel pour le « vieux Fritz », cette œuvre est forte sans emphase, riche et variée sans creux effets théâtraux, noble et généreuse sans pathos déclamatoire pseudo-patriotique, rien enfin n'est venu fausser la vérité au profit de ce pittoresque poncif et conventionnel qui s'étale, en général, si odieusement dans les peintures historiques. L'interprète cette fois était digne du sujet et les Allemands ont le droit d'être fiers qu'il se soit rencontré dans leur race un talent pareil : lui seul pouvait faire revivre en traits forts les plus belles pages de leur histoire.

Certes, qui chercherait dans l'œuvre de Menzel une esthétique raffinée de la ligne et des couleurs, une morbidesse d'où s'émanent des aspirations mystiques et supra-terrestres, serait déçu, car il y a dans cet Allemand du Nord quelque chose d'âpre et de rude comme le climat et la terre de son pays. L'artiste berlinois a vu la vie en analyste froidement méthodique, non en l'idéalisant à travers le prisme de l'imagination, mais bien en la rendant comme elle est à travers les verres de ses lunettes. Elle lui est apparue faite de durs labeurs et de joies courtes. Son comique n'étale pas là ce bonheur latent et serein des êtres pour qui l'existence est facile, mais bien la solide et robuste gaîté, un peu brutale même, à la saveur tonique et amère, des hommes pour qui le plaisir de vivre ne se fait sentir qu'à de rares moments dont il faut profiter.

Telle qu'elle est pourtant, il l'a aimée passionnément, cette vie, car elle lui a de bonne heure enseigné sa véritable raison d'être, son véritable but : le Travail.

La poésie de la femme, son charme et sa beauté, lui restèrent toujours étrangers. Non seulement il l'a ignorée, mais encore il la redou-

tait comme pouvant avoir sur son travail une influence néfaste. Aussi l'éternel féminin ne se rencontre-t-il qu'accidentellement dans son œuvre et encore sous une forme presque satirique, où l'on devine clairement le mépris profond du peintre pour l'être qui a inspiré presque tous les grands artistes. Lorsqu'il était forcé de faire entrer cet élément dans ses compositions, il le faisait à contre-cœur et avec une gaucherie, une raideur inhabituelles à son pinceau si souple. On conte que la reine Augusta de Prusse fut fort peu satisfaite de la manière dont l'artiste l'avait représentée dans le grand tableau du couronnement de Guillaume Ier. La souveraine ne cacha pas son mécontentement à Menzel. Celui-ci s'inclina sans dire mot, mais, lorsqu'il eut à peindre le départ pour la guerre de 1870, où le roi, accompagné de son épouse, quitte Berlin et passe à travers les « Linden » acclamé par une foule enthousiaste, il se tira du dilemme et se vengea spirituellement en couvrant presque entièrement la figure de la reine d'un mouchoir avec lequel elle contient ses fleurs. Seule, peut-être, la femme d'âge trouvait grâce devant ses yeux. Il l'a affirmé du reste lui-même en disant : « Il n'y a que les femmes de plus de 40 ans qui m'intéressent, car on n'a plus besoin au moins de leur faire la cour ! »

L'empereur et la ville de Berlin ont fait des funérailles imposantes à l'illustre peintre. Tous les honneurs qui lui ont été prodigués de son vivant et ceux qui ont accompagné la disparition d'une des figures les plus populaires de Berlin ne sont qu'une manifestation bien incomplète de la reconnaissance de ses compatriotes. En Menzel disparaît le dernier grand représentant de cette forte génération qui a contribué à mettre la Prusse au premier rang des nations civilisées. Il restera aussi le prototype achevé et parfait de la race allemande, à côté des Bismarck et des Mommsen. En lui s'incarnaient les plus robustes qualités du Germain, la volonté tenace, mise au service d'un travail opiniâtre, et la rigoureuse fermeté du caractère. Ce petit homme rabougri fut dans son genre un véritable héros et sa belle et féconde existence sera pour les générations actuelles et futures un des plus nobles et purs exemples de ce que l'on peut atteindre par l'effort soutenu de toute une vie.

MARCEL ARCHINARD.

LA CURIOSITÉ

Collection Guilhou : objets d'art et de curiosité. — Collection Laglenne : dessins, aquarelles, gouaches, pastels. — Atelier d'Henri Lévy. — Quelques livres modernes. — Une collection de l'ancien *Mercure de France*.

Nous entrons peu à peu dans le vif de la saison pour ce qui concerne la curiosité. On n'a plus que l'embarras des sujets, car point

ne faut compter parler de tous. C'est toujours le dix-huitième siècle qui l'emporte dans la faveur du public. Tout ce qui touche à lui suscite un intérêt immédiat. On va même jusqu'à la passion extrême. Et ainsi l'engouement succède au mépris issu de l'influence romantique. Il y a cinquante et soixante ans, on prisait surtout les choses d'un aspect pittoresque, d'un goût un peu barbare: Les préférences allaient au Gothique, au Moyen-âge, à la Renaissance : elles vont maintenant aux époques Louis XV et Louis XVI. A la vérité, le dix-huitième fut un siècle particulièrement français. Dans toutes ses productions se manifestent l'élégance, la grâce, l'esprit enjoué et galant, le raffinement le plus accompli.

La vente Guilhou et la vente Laglenne nous en fournirent, une fois de plus, la preuve. La première comprenait exclusivement des porcelaines, montres, miniatures, éventails, bijoux; dans la seconde, on ne remarquait que des dessins, aquarelles, gouaches, pastels, miniatures, gravures. L'une et l'autre éveillèrent des joies exquises, des ravissements comme les objets créés ou fabriqués aujourd'hui ne peuvent en procurer. Les plus belles pièces modernes manquent de style, sentent la camelote. Au contraire, les moindres pièces du dix-huitième se rehaussent de tenue et d'art. On comprend que les gens délicats et fortunés se les disputent à prix d'or.

Dans la **vente Guilhou**, un œuf en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, décoré de rubans, de feuillages, de rosaces et de points d'émail saillants simulant des demi-perles et des pierreries sur fond gros-bleu, travail attribué à Coteau, monture à charnière en or avec poinçons de Clavel : 4.350 fr. Deux salières en forme de nefs, en ancienne porcelaine de Sèvres, décorées de fleurs dans les réserves sur fond vert, année 1757 : 3.450 fr. Une tasse mignonnette et sa soucoupe, en ancienne porcelaine tendre de Sèvres, décor de paysages, fleurs et rosaces, sur fond jaune clair, année 1786, décor par Pierre jeune : 1.855 fr. Une autre tasse mignonnette et sa soucoupe, décor de Binet : 1.905 fr. Deux cassolettes-trépieds en bronze ajouré et doré, décor de guirlandes de pampres, bouquets de fleurs, feuillages entrelacs, bases en marbre blanc : 12.600 fr. Deux flambeaux en bronze ciselé et doré au mat, à tiges formées d'un carquois placé au centre d'un trépied enguirlandé et surmonté de trois têtes d'amours joufflus, bases ornées des doubles têtes d'aigles de la maison d'Autriche, de rinceaux et d'entrelacs et bordées de feuillages d'acanthe : 15.000 fr. Ces flambeaux sont signés de Martincourt et ils auraient appartenu à Marie-Antoinette. Ces deux particularités justifient le prix élevé de l'enchère. Mais il faut ajouter que ces flambeaux sont d'une admirable composition. C'est un marchand, M. Ducrey, qui les a acquis. En 1881, à la vente Double, ils furent payés 13.500 fr. Un grand miroir de toilette dans un cadre en argent

massif, surmonté des attributs de l'Amour, a fait 3.500 fr. J'ose dire cependant que la décoration de ce miroir m'a paru lourde et dénuée d'art. Les montres, pour la plupart, étaient aussi riches que charmantes. Les prix offerts ne m'ont pas semblé en rapport avec leur valeur. C'est d'autant plus inexplicable que nos bijoutiers actuels vendent très cher des montres insignifiantes, à moins qu'elles ne soient horribles !

Les boîtes obtinrent plus de succès. L'une d'elles, en or émaillé bleu, avec bordures de points d'émail saillants et de feuillages, couvercle avec trois peintures sur émail en grisaille représentant des personnages de la maison d'Autriche, fut adjugée 20.000 fr. à M. Goldschmidt. Parmi les pendules et les horloges de table, l'une monta à 6.200 fr. Elle représente le char de Diane traîné par deux chiens. C'est un travail allemand de la fin du XVI^e^ siècle. Travail curieux encore que dépourvu de grâce.

Quelques émaux du XVI^e^ siècle se sont assez bien vendus. L'un de Jean Limosin, avec cadre en corne rehaussé de peintures, a été attribué à M. Bivert pour 480 fr.

M. Lair-Dubreuil, aidé de l'expert Roblin, mena la **vente Laglenne** avec autant de tact que d'entrain. Il termina sur un total de 71.784 fr.

M. Laglenne était un marchand de curiosités dont la spécialité consistait à collectionner des dessins, aquarelles et gouaches du XVIII^e^ siècle. Il avait apporté beaucoup de goût dans le rassemblement de ses pièces : aucune ne pouvait laisser les amateurs indifférents. La plupart parvinrent à des enchères convenables, quelques-unes à des enchères élevées.

Peut-être ne fit-on pas des honneurs suffisants aux trois gouaches de Louis-Nicolas Van Blarenberghe. L'une, *Vue de l'île d'Andrésy*, monta à 5.550 fr. et échut à M^me^ de Fitz-James. C'est déjà un prix, surtout si l'on songe que le pauvre Blarenberghe vécut dans la détresse et mourut aux Incurables. Mais il est bon de rappeler que certaines gouaches de cet artiste se vendirent, en 1865, dans les 12 et 16.000 fr. Cette *Vue de l'île d'Andrésy* témoigne d'un art vraiment délicieux : la vie et le mouvement s'y traduisent par des détails multiples et amusants. M. Lair-Dubreuil adjugea les deux autres gouaches de Blarenberghe l'une à 400 fr. et l'autre à 620 fr.

Au contraire, on réserva les plus grands honneurs à deux gouaches de Julliard, élève de François Boucher. Certes, il serait injuste de partager l'avis de quelques critiques qui refusent tout mérite à Julliard. Les deux petites gouaches de la vente Laglenne, représentant des paysages avec moulin et divers personnages, révèlent à coup sûr beaucoup d'adresse dans la facture et un sens aigu du coloris. Elles sont exquises, pour tout dire. Méritaient-elles d'atteindre le prix de

3.200 fr. chacune sur une demande de 1000 fr.? M. Veil-Picart, leur possesseur d'aujourd'hui, l'a pensé.

De même M. Roblin acquit pour 3.250 fr. quatre petites gouaches attribuées à Nicolas Lavreince et probablement destinées à l'illustration d'un ouvrage de modes, — car elles sont surtout des études de coiffures de jeunes femmes. Il est impossible de dessiner quelque chose de plus parfait, de plus fini. Toutefois... Au fait, c'est en matière de curiosité qu'il convient peut-être de ne jamais discuter les prix. Les objets ne présentent plus de valeur intrinsèque: ils possèdent celle que leur prêtent les convoitises de l'amateur.

Une charmante gouache, *Concert intime*, fut adjugée 1.900 fr. à M. Beer. Elle porte la signature de Dutailly, un artiste pas assez connu. Un pastel de P.-P. Prudhon s'enleva à 4.100 fr. Un autre pastel attribué à Perronneau n'alla qu'à 1.505 fr. Ce dernier pastel donnait l'impression d'avoir été retouché et la femme qu'il représente n'est pas d'une beauté absolument séduisante. Le dessin de Thomas Couture exécuté à l'encre de Chine rehaussé de blanc et de bistre, première esquisse sans doute des *Romains de la Décadence*, n'a pu dépasser 570 fr.

Deux dessins de Pierre Danloux, *Portraits de jeunes femmes*, revinrent à M. Dreyfus, l'un pour 530 fr., l'autre pour 450 fr. Une jolie gravure en couleurs de Dagoty fils, *Marie-Antoinette, reine de France*, obtint 3.550 fr.

La vente de l'**Atelier d'Henry Lévy** provoqua une certaine curiosité. On avait un peu oublié ce peintre en ces dernières années, mais les mieux informés se souvenaient de sa notoriété encore récente. Henri Lévy laisse en tous cas les traces d'un labeur considérable. Notre Luxembourg expose de lui un *Sarpédon* et une étude pour *Saint Jean-Baptiste*, — qui n'est autre que la tête du poète Albert Mérat; l'église Saint-Merri conserve du même artiste quatre toiles relatant l'histoire de saint Denis. Dijon, Nancy, Rennes, possèdent des œuvres de lui. On peut ne pas aimer la composition d'Henri Lévy, toujours un peu maniérée, ni son coloris, toujours un peu sombre. On ne saurait toutefois lui dénier de la science, de la vigueur, un réalisme intense dans la forme, un idéalisme quelquefois délicat dans l'inspiration. De la vente de son atelier, M. André Couturier a tiré tout le parti qu'on pouvait espérer. Une étude pour *Hérodiade* a fait 980 fr.; l'esquisse du *Christ au tombeau*, 2.550 fr.; *Samson et Dalila*, 2.050 fr.; la *Charmeuse*, 700 fr.

Quelques petites études se sont vendues entre 30 et 100 fr., telle une première esquisse pour la tête de *Saint Jean-Baptiste*, qui fut adjugée 30 fr.

Le 9 mars, M. Delestre, aidé de M. Durel, vendait quelques livres modernes. Quelques prix sont à retenir. Une édition originale de

l'Amour, par Stendhal, en 2 volumes, *Paris, P. Mongie, 1822*, demi-rel. veau vert, tr. marb. : 21 fr. Du même auteur, *le Rouge et le Noir, Paris, A. Levasseur, 1831*, 2 vol. in-8°, demi-rel. veau rouge, dos ornés et mosaïqués, têtes dor., édition originale : 80 fr. De Villiers de l'Isle-Adam, *Isis, Paris, Dentu, 1862*, édition originale avec envoi d'auteur : 20 fr. De Marcel Schwob, la *Porte des rêves*, illustrations de G. de Feure, *Paris, 1899, chez Floury*, pour les *Bibliophiles indépendants*, tirage à 220 exemplaires, n° 125, exemplaire de M. L. Barthou : 52 fr.

Je termine par un détail qui amusera peut-être les fidèles amis du *Mercure de France*. Dans une vente présidée également par M. Delestre, avec M. Durel comme expert, un amateur a acheté pour 4.820 fr. une collection du *Mercure de France*, années 1760 à 1782, 192 volumes reliés en maroquin rouge aux armes royales et à celles de la comtesse du Barry.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

A. Doigneau : *Nos ancêtres primitifs (Notes d'archéologie préhistorique)*; Clavreuil 5 »

G. Wildeman : *Itinéraire archéologique de Delft*; Daragon 1 50

Esotérisme

Revel : *L'Evolution de la Vie et de la Conscience du règne minéral aux règnes humain et surhumain* ; Bodin 3 50

Histoire

Arvède Barine : *Louis XIV et la grande Mademoiselle* (1652-1693); Hachette 3 50

Comte Fleury : *Les Drames de l'Histoire*; Hachette 3 50

Lieut-col. Guillot : *Pékin pendant l'occupation étrangère en 1900-1901* ; Charles-Lavauzelle 3 50

Henry Houssaye : *1815*; Perrin 3 50

J. de Lanzac de Laborie : *Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et Consulat à temps*; Plon » »

Liard-Courtois : *Après le Bagne !* Fasquelle 3 50

E. Picard : *Bonaparte et Moreau*, avec 5 cartes; Plon 7 50

M. Steichen : *Les Daimyô chrétiens ou un siècle de l'histoire religieuse et politique du Japon*, 1549-1656; Victorion 9 »

J. Tchernoff : *Associations et Sociétés secrètes sous la 2e République* (1848-1851), d'après des documents inédits; Alcan 7 »

René Waller : *Le Vingtième siècle*; Fasquelle 3 50

Littérature. — Critique

Ph. Berger : *Les Origines babyloniennes de la poésie sacrée des Hébreux*; Leroux 1 50

Edmond Biré : *Les dernières années de Chateaubriand*; Garnier 3 50

A. Bossert : *Essais sur la littérature allemande*; Hachette 3 50

J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires*, 3e série; Sansot 3 50

Jacques Hebertot : *Le Sonnet*; Biblioth. indépendante 1 »

Roger le Brun : *F. de Curel*; Sansot 1 »

J.-G. Prod'homme : *Hector Berlioz* (1803-1869), préf. d'Alfred Bruneau; Delagrave 5 »

J.-A. Soulacroix : *Rabelais en français moderne*, illustr. de F. Jobbé Duval et R. de la Nezière; Librairie Universelle, t. I, II et III » 75

Oscar Wilde : *Intentions*, trad., préface et notes de J.-J. Renaud; Stock 3 50

Musique

Claudio Monteverdi: *Orfeo,* partition piano et chant de Vincent d'Indy; Ed. de la « Schola Cantorum » 8 »

Maurice Ravel: *Quatuor à cordes;* G. Astruc, partition 3 50

Pédagogie

Gabriel Compayré: *Montaigne et l'éducation du jugement;* Delaplane » 90

Philosophie

A. Bellanger: *Les Concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit;* Alcan 5 »

A. Weber: *Histoire de la philosophie européenne;* Fischbacher 12 »

Poésie

Emile Blémont: *La Begum Jeanne;* Lemerre » 50

Georges Bouyer: *Le Culte intérieur;* Messein » »

Faucheraud de Mont-Gaillard: *Les Gaillardises,* préface et notes par Ad. Van Bever; Sansot 3 »

Leo Larguier: *Les Isolements;* Storck 3 50

Gaston Fournier: *Les Voix du Cœur;* Biblioth. indépendante 3 50

Publications d'art

Henry Lapauze: *Mélanges sur l'art français;* Hachette 3 50

P. Molmenti: *La Peinture vénitienne,* trad. de l'italien; Fischbacher 12 »

Questions religieuses

M. Hébert: *L'Evolution de la Foi catholique;* Alcan 5 »

Abbé Naudet: *Pourquoi les Catholiques ont perdu la bataille,* « La Justice sociale » 3 50

Romans

Paul Adam: *Le Serpent noir;* Ollendorff 3 50

Beaurepaire Froment: *Le 71e Traingleaux;* « La Tradition » 3 50

Blasco Ibàncz: *Fleur de mai,* trad. par G. Hérelle; Calmann Lévy 3 50

Henry Bordeaux: *La Petite Mademoiselle;* Fontemoing 3 50

Henry Devris: *Le Sentier;* Soc. du Livre 3 50

O. Diraison-Seylor: *Le Livre de la houle et de la volupté;* Dujarric 3 50

Max et Alex Fischer: *L'Amant de la Petite Dubois;* Flammarion 3 50

Gérard d'Houville: *Esclave;* Calmann Lévy 3 50

J.-K. Huysmans: *Croquis parisiens. A vau l'eau. Un Dilemme;* Stock 3 50

Paul Junka: *Complications d'amour;* Tallandier 3 50

Jean de la Hire: *Vengeances d'amoureuses;* Biblioth. indépendante 3 50

Hugues Le Roux: *Prisonniers marocains;* Calmann Lévy 3 50

Jean Lorrain: *L'Ecole des vieilles femmes;* Ollendorff 3 50

Henri Maisonneuve: *Eprouvé;* Plon 3 50

Paul et Victor Margueritte: *Le Prisme;* Plon 3 50

Georges de Peyrebrune: *Les Trois demoiselles***;* Juven 3 50

Poinsot et Normandie: *La Faillite du Rêve;* Fasquelle 3 50

Maurice Vaucaire: *Maison de Poupées;* Ollendorff 3 50

Sciences

A. Jarson: *La Photographie astronomique;* Mendel 1 25

Docteur A. Petit: *Conférences sur l'alcoolisme;* Rudeval 3 »

E. Pilastre: *Malgaigne* (1806-1865); Alcan 5 »

Sociologie

C. de Kelles-Krauz: *La Sociologie au XIXe siècle;* Giard et Brière 1 50

Théâtre

Joachim Gasquet: *Dionysos,* tragédie lyrique en 3 actes; Fasquelle 2 »

Georges Poulet: *Papa!* drame en 5 actes; Lemerre 3 50

Voyages

Henri Brémond : *Le Charme d'Athènes* ; Sansot 1 »
G. Ferrand : *Madagascar et les îles de Uâq-Uâq* ; Leroux 2 »
Docteur Tresmin Trémolières : *La Cité d'amour au Japon* ; Librairie universelle 3 50
La Pologne contemporaine : le Pays, la Nation, la Situation économique ; Pelletan 24 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Marcel Schwob. — Les Petits Personnages de *Mme Bovary*. — Un Cas de cryptomnésie chez Nietzsche. — Le « Mastaba » du Louvre. — La Sixième Exposition internationale des Beaux-Arts à Venise. — A la Salle Erard. — La Tragédie au Théâtre Bour. — Décor médical. — A l'Académie. — Les Livres vendus au mètre courant.

Marcel Schwob, né le 23 août 1867, est mort le dimanche 26 février, à une heure de l'après-midi. L'article que publie en tête de la présente livraison M. Paul Léautaud nous dispense de rappeler ses travaux et sa vie.

Ses obsèques ont eu lieu le mercredi 29 février, à 10 heures. Le deuil était conduit par son frère, M. Maurice Schwob, directeur du *Phare de la Loire*, et un très nombreux cortège d'amis accompagna le corps au cimetière Montparnasse, où deux discours furent prononcés : l'un par M. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, l'autre de M. Michel Bréal, indisposé, et qui fut lu par son fils.

§

Les Petits Personnages de « Madame Bovary ». — Un de nos lecteurs nous adresse la lettre suivante, qui complète les renseignements qu'on a déjà sur les personnages de *Madame Bovary* :

Rouen, 18 février 1905.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Vous avez publié dans un récent numéro de la Revue une série d'articles et d'opinions sur *Bovary vécu* (1).

L'article de M. Dubosc résume assez bien la question. Délibérément ou non, il est cependant incomplet. Voici quelques documents nouveaux, que je vous livre à titre de curiosité.

Si l'on a parlé de Bovary, qui se nommait D....., — de Homais, qui se nommait J....., — de Rodolphe, qui était un fils C....., — d'Emma, qui était une « fille Couturier », et d'autres encore, on n'a point parlé de Félicité, la servante du médecin, laquelle vit encore dans un hameau voisin de Yonville (Ry). Un médecin de Rouen, M. le docteur Brunon, l'a même photographiée l'an passé. Il connaît cette brave fille depuis longtemps, et pourra vous documenter très pittoresquement sur son rôle dans l'*histoire* Bovary.

Il y a un autre personnage du roman dont on paraît méconnaître l'*existence*. C'est le conducteur de la diligence, Hivert. La vieille diligence, tout le monde l'a connue dans le pays. On l'appelait la « Guimbarde ». Flaubert en a précisé la rudesse cahotique avec un détail intégral : elle était si vieille ! Mais son flegmatique conducteur, le sieur Hivert, n'est pas non plus un leurre. Il fut, et s'appelait Thérin. Il vivait même encore il y a seulement une quinzaine de mois. Drapé dans une chaude houppelande, un bonnet à poil jusqu'aux yeux, haut, large, avec une voix de stentor, mais l'air bon enfant, l'oreille dure et la vue basse, il vivait tranquillement, gaillardement, dans une chaumière sise à mi-côte au nord de Yonville. Il coulait ses jours avec sa femme, et tous deux étaient fiers de leur verte vieillesse.

Je les ai vus. J'ai causé avec eux, serré leur main, et nous avons « trinqué » ensemble. La femme nous avait devinés, un ami (2) et moi, dès le premier abord :

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 181, rubrique *les Journaux*, p. 117.
(2) M. Paul Castiaux, du *Beffroi*.

— Ah ! fit-elle, joignant ses vieilles mains usées, vous venez, j'en suis sûre, pour ce Flaubert... Je vous en prie, ne lui en parlez pas. Ça le met en fureur !

Aussi bien nous le tînmes-nous pour dit. Elle nous renseigna d'ailleurs avec complaisance :

— Oui, il lui rapportait de Rouen des romans. Ça lui a tourné la tête à la pauvre femme !

Emma a laissé des souvenirs très précis dans le pays, où tous les habitants de l'époque ont *dévoré* le roman. Les gens soulignaient dans le livre, mettaient des noms propres sur les portraits, ajoutaient en exergue.

Une ancienne voisine de la Bovary me raconte le fait suivant, qui se passait lors de sa toute jeunesse : Emma, un jour de semaine, sans cause ni raison, eut la fantaisie de vêtir sa fillette en grand falbalas. Comme c'était la mode du temps, elle l'avait mise en costume marin. Elle-même s'était attifée en grande toilette, et elles sortaient de la maison :

— Vous allez à quelque fête sans doute, demandait, saisie, la voisine, que vous ne vous êtes pas habillée en *tous les jours?*

Emma se rebiffa :

— Oh ! oh ! Madame, sachez que, moi, je ne suis pas une femme de tous les jours.

La même voisine me dit que Mme Bovary était d'une beauté extraordinaire :

— C'était une vraie poupée de cire, dit-elle.

Quant à Homais, ce type si parfait du bourgeois prétentieux, je ne vous apprendrai rien sur sa *réalité*. Le pharmacien du roman rappelle peu M. J....., qui était clérical, d'ailleurs, et fort brave homme. On a dit que c'était un ami de Flaubert. Je ne le crois pas.

Tout ceci à titre purement documentaire. Du reste, j'estime, pour ma part, qu'il est assez peu intéressant de vouloir reconstituer le canevas *réel* qui servit à la composition d'une œuvre. L'œuvre seule est belle. Il serait vraiment plaisant de transformer Flaubert en photographe ! Lui-même en rirait de bon cœur... à moins qu'il n'en fulminât !

ROBERT DUQUESNE.

Ajoutons que la petite fille du roman, Berthe Bovary, qui a épousé un pharmacien de Rouen, vient de mourir, et qu'il y a toujours dans la région des descendants des familles D....., J..... et C.....

§

Un Cas de cryptomnésie chez Nietzsche. — Dans un numéro de la *Zukunft*, le Dr Karl Jung, à l'appui d'une étude sur la cryptomnésie, rapproche d'une page de Nietzsche un fait qu'il trouve relaté bien antérieurement par Justinus Kerner, dans ses *Feuilles de Prévorst.*

Ainsi parlait Zarathoustra, page 185 (trad. Henri Albert).

A cette époque donc, tandis que Zarathoustra séjournait dans les Iles Bienheureuses, il arriva qu'un vaisseau jeta son ancre dans l'île où se trouve la montagne fumante, et son équipage descendit à terre pour tirer des lapins. Pourtant, à l'heure de midi, tandis que le capitaine et ses gens se trouvaient de nouveau réunis, ils virent soudain un homme traverser l'air en s'approchant d'eux, et une voix prononça distinctement ces paroles : « Il est temps, il est grand temps ! » Lorsque la vision fut le plus près d'eux — elle passait

Extrait du Journal de bord du « Sphinx » de l'année 1686, en mer Méditerranée.

Les quatre capitaines et un marchand, M. Bell, abordèrent à l'île du mont Stromboli pour tirer des lapins. A trois heures, ayant rassemblé leurs gens pour retourner à bord, ils aperçurent, à leur indicible stupéfaction, deux hommes, l'un vêtu de noir et l'autre de gris, qui, traversant l'air dans leur direction, passèrent avec rapidité tout près d'eux et, au grand effarement de ces derniers, se précipitèrent dans les flammes, pour disparaître dans le cratère de cet effroyable volcan qu'est le mont Stromboli.

très vite, pareille à une ombre, dans la direction du volcan ; — ils reconnurent avec un grand effarement que c'était Zarathoustra, car ils l'avaient tous déjà vu, excepté le capitaine lui-même... — Voyez donc! dit le vieux pilote, voilà Zarathoustra qui va en enfer !

De retour à Londres, ils apprirent que, durant leur absence, deux personnes de leur connaissance étaient mortes, celles mêmes vues sur le mont Stromboli. Il faut inférer de ce récit que l'entrée de l'Enfer se trouve sur le Stromboli.

§

Le « Mastaba » du Louvre. — On a inauguré ces jours derniers, au Louvre, sous la galerie des Rubens, une nouvelle salle égyptienne avec un tombeau ou *mastaba* de l'époque des Pyramides, et il y a fallu consécutivement un ministre et un sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Le premier fut M. Chaumié. Il arriva, un matin du semestre passé, avec son secrétaire et son discours, pour procéder à la cérémonie, et trouva porte close. La salle n'était pas prête, l'ouverture était remise et l'on avait seulement oublié de le prévenir. Le second, M. Dujardin-Beaumetz, a été plus heureux. On lui a montré le *mastaba*, dont les vieilles sculptures peintes ont été recouvertes de glaces pour les préserver à la fois de notre climat humide et du contact des mains sales. M. G. Bénédite lui a fait admirer une stèle payée 94.000 francs, des sarcophages en cèdre et d'autres antiquités précieuses, et le lendemain les journaux répandaient cette bonne nouvelle.

La-dessus, le public vient, — intérêt ou curiosité. Il cherche le tombeau égyptien et s'en retourne, car on a oublié lui aussi de le prévenir qu'une inauguration de salle, au Louvre, ne signifiait pas forcément que la porte serait ouverte. Il était question de l'entrebâiller le mercredi et le dimanche. Puis on l'a refermée définitivement, les arrangements n'étant toujours pas terminés. — On croit qu'avec le prochain ministère le successeur de M. Dujardin-Beaumetz donnera la permission d'entrer.

§

La Sixième Exposition internationale des Beaux-Arts, à Venise, s'ouvrira le 22 avril pour être clôturée le 31 octobre. Elle est organisée sur un plan nouveau. Les œuvres étrangères seront groupées d'après la nationalité des exposants et placées par des commissions spéciales ainsi composées : Allemagne, MM. H. Hahn, L. Herterich, E. Seidl ; Angleterre MM. W. Crane, A. East, G. Frampton ; France, MM. A. Besnard, A Charpentier, G. Soulier ; Hongrie, MM. B. Karlovsky, J. de Radisics, M. Szmrecsanvi ; Suède, M. F. Boberg. Il y aura, en outre, des salles internationales dont l'organisation est confiée à MM. G. Melchers, C. Meunier, Ph. Zilcken et I. Zuloaga. Enfin, les artistes italiens seront classés par régions : l'Emilie, la Lombardie, Naples et la Sicile, le Piémont, Rome la Toscane et la Vénétie auront chacun leur commission spéciale.

Certaines salles seront disposées de façon que leur décoration, leur ameublement et les œuvres qui y figureront constituent un ensemble harmonique.

§

A la Salle Erard, les lundis 27 mars, 3, 10 et 17 avril, M. Ricardo Viñes donnera quatre récitals consacrés à la musique de clavier depuis ses origines jusqu'à nos jours.

§

La Tragédie au Théâtre Bour. — On annonce pour le jeudi 30 mars prochain, au Théâtre Bour (anciens Bouffes-Parisiens), la représentation en matinée de *Phyllis*, tragédie en cinq actes de M. Paul Souchon. Cette pièce, qui est la première d'une série de matinées organisée par M. Valmy-Baysse, sera précédée d'une conférence de M. Gabriel Boissy et mise en scène par M. Edmond Bauer.

§

Décor médiéval. — La célébrité de M. Jules Claretie ne connaît pas de frontières. Le *Neues Wiener Journal* découpe dans *le Temps* quelques lignes de lui, que nous traduisons en français et dont, par conséquent, nous ne garantissons pas le mot à mot. Ce n'est d'ailleurs pas au point de vue de la langue que ce passage est intéressant.

... C'était une petite salle, solennelle, qu'une seule fenêtre éclairait : le mobilier consistait en une table de bois et quelques chaises ; pas de cheminée, rien qu'un poêle à gaz. On se croyait retransporté en plein moyen-âge.

§

A l'Académie. — A l'issue de la réception de M. Gebhart, un rassemblement s'était formé devant la porte de l'Institut : l'illustre M. P., soucieux et affairé, indiquait à un employé, qui tenait à la main une sorte de couteau-grattoir, cette inscription sur le mur, juste au niveau du premier rang de carreaux de la porte :

Ici repose, en la ténèbre,
Edmond Rostand, pauvre écolier
Que *Cyrano* rendit célèbre
Et que *l'Aiglon* fit oublier.

C'était tracé sur une pierre tombale joliment dessinée, surmontée d'une coupole bizarre ayant la forme de ces curieuses marmites marseillaises qu'on utilise dans la préparation de la bouillabaisse si chère aux compatriotes de M. Rostand.

Et pendant que l'employé grattait, M. P. murmura :

— Peuh ! du Despréaux !...

§

Les Livres vendus au mètre courant. — On lit dans une annonce de livres d'occasion :

Les 36 volumes placés en rayon présentent une longueur de 1 m. 20.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

—

L'ELVIRE DE LAMARTINE
JULIE BOUCHAUD DES HÉRETTES

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS[1])

—

J'ai raconté, dans *le Correspondant* du 25 mars, l'histoire des relations de Lamartine avec celle qui fut Elvire et je crois avoir établi que le poète des *Méditations* ne nous avait pas trompés en disant que ces relations avaient été aussi chastes que passionnées.

Je voudrais aujourd'hui étudier les origines de cette femme exquise et montrer quelle fut sa vie depuis sa naissance jusqu'à sa rencontre avec Lamartine. Car on ne sait rien d'elle ou si peu de chose que le tout pourrait tenir dans ce court résumé de la brochure de M. Anatole France (2) : elle naquit

(1) Je tiens à remercier au seuil de cette étude les personnes qui m'en ont fourni les principaux éléments. C'est d'abord M. Paul Bellamy, greffier en chef du tribunal civil de Nantes, et M. Morel, juge honoraire audit tribunal, qui ont bien voulu fouiller à mon intention non seulement les archives du greffe, mais encore les archives départementales de la Loire-Inférieure, et en ont tiré les éléments du tableau généalogique de la famille Bouchaud des Hérettes qu'on trouvera plus loin. — Puis, c'est M. Marcel Fournier, directeur général de l'Enregistrement et des Domaines, par qui j'ai su le nom du notaire qui avait dressé l'inventaire de la succession de Charles ; — Me Fauchey, notaire à Paris, qui, avec une parfaite bonne grâce, m'a communiqué cet inventaire et procuré le contrat de mariage de Charles avec Julie ; — Me Bédu, notaire à Saint-Paterne, près Tours, et M. Babin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Lorient, qui m'ont documenté sur la Grange Saint-Martin où elle s'est mariée. — Enfin M. Louis de Grandmaison, l'érudit archiviste du département d'Indre-et-Loire, qui, après sept ans de recherches, découvrit tout récemment l'acte de mariage de Julie et compte en faire l'objet d'une note à la Société archéologique de Touraine.

(2) *L'Elvire de Lamartine*. H. Champion, 1893.

à Saint-Domingue de parents inconnus, à vingt ans elle fut mariée au physicien Charles et à trente-six ans elle mourut de la phtisie.

C'est vraiment trop peu sur une femme qui a rempli un si grand rôle!

I

Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes appartenait par Sébastien-Raymond, son père, à une ancienne famille de négociants nantais dont plusieurs furent échevins, juges-consuls des marchands, auditeurs aux comptes et trésoriers généraux des finances.

Sébastien-Raymond Bouchaud, qui avait vu le jour à Nantes le 6 août 1738, était le dernier né de huit enfants issus du mariage de René Bouchaud des Hérettes, auditeur aux comptes, et de Jeanne Charet dont le père, natif de la Salle, diocèse d'Orte, en Savoie, avait été naturalisé au mois de mai 1683.

Ce nom de des Hérettes ne constituait pas un titre de noblesse. René Bouchaud ne l'avait pris que pour se distinguer de ses frères qui s'appelaient, l'un, de la Pignonnerie, et l'autre de la Foresterie.

La mère de Julie était une demoiselle Marguerite-Jeanne de Bergey, et la sœur de Michel-Louis de Bergey, écuyer, lequel, après avoir été lieutenant de dragons sous Louis XVI (1), inspecteur des Contributions directes à Tours, administrateur du département d'Indre-et-Loire, conseiller de préfecture (2), fut membre du Corps législatif de 1803 à 1807. Elle était d'origine créole, mais elle s'était mariée en France, et si l'on en croit la déclaration faite par Sébastien-Raymond Bouchaud dans l'acte de mariage de sa fille, celle-ci serait née à Paris le 4 juillet 1784.

Julie n'aurait donc été créole que par sa mère et par le séjour de sept à huit années qu'elle fit à Saint-Domingue, car il est hors de doute qu'elle habita cette île jusqu'en 1792.

Ses parents y possédaient une propriété « établie en indigo »

(1) Il est qualifié ainsi dans un acte de donation d'une rente viagère de 240 livres consentie par lui au R. P. Guy Hédou des Bryères, religieux des Minimes, le 19 juin 1782. (Note de M. Babin.)

(2) Il fut nommé conseiller de préfecture en l'an VIII, sur la présentation de Clément de Ris, sénateur d'Indre-et-Loire, et de Fontenay, législateur. (Arch. Nat. F.1ᵇ II, 156 [4]).

au Petit-Saint-Louis, quartier de Port-de-Paix. Son père y avait été attiré probablement par deux cousins-germains qui, vers 1770, remplissaient les fonctions de capitaines d'infanterie dans la milice, et par leur sœur qui avait épousé un M. Chabanon que nous retrouverons un peu plus loin.

A cette époque, la place de Nantes faisait de grandes affaires avec les colonies françaises, notamment avec Saint-Domingue dont l'indigo, le sucre et le café entraient pour les trois quarts dans le commerce d'exportation.

Port-de-Paix avait à lui seul 32 caféteries, 71 indigoteries et 6 sucreries qui occupaient toute la population, composée, en 1790, à la veille de la révolte des noirs, de 450 blancs, 130 affranchis et 8.972 esclaves.

La ville, sans avoir la réputation d'élégance de Jacmel, qui comptait jusqu'à trois perruquiers et deux marchandes de modes, faisait encore bonne figure, à la fin du dix-huitième siècle, avec son lieutenant du roi et son major, seul reste de sa grandeur passée. Elle avait été longtemps, en effet, la capitale de l'île, mais elle était si malsaine avec ses marais, qui engendraient le *mal de Siam*, que peu à peu elle avait été délaissée par les colons, malgré la fertilité de son sol qui produisait en abondance les pois verts, les asperges, les artichauts et le muscat cher aux abeilles.

Le père de Julie était à Nantes, quand éclata la Révolution de Saint-Domingue. La légende veut, et c'est Lamartine qui l'a accréditée dans *Raphaël*, que sa mère ait péri dans le naufrage d'une chaloupe en voulant fuir de l'île, et que, après avoir été jetée par la lame sur le rivage et allaitée par une négresse, Julie ait été rendue à son père qui, dépouillé, proscrit, malade, la ramena en France à l'âge de six ans, avec une sœur plus âgée qu'elle, et mourut, peu de temps après son retour, chez de pauvres parents, en Bretagne, où ils avaient été recueillis (1). Mais cette légende est aux trois quarts fausse. Il n'y a de vrai que la ruine du père et la mort de la mère, encore ne suis-je pas sûr qu'elle ait péri de la façon tragique qu'on vient de voir. Des documents authentiques que j'ai sous les yeux il appert seulement que Mme Bouchaud des Hérettes n'accompagnait pas son mari quand il débarqua à Nantes à la fin de l'année 1792. Bouchaud, qui ne devait mourir que le

(1) *Raphaël*, dernière édition, p. 52.

7 janvier 1821 n'avait ramené avec lui que sa fille Julie. Il la garda près de lui tout le temps que dura la Terreur à Nantes. Car elle n'était sortie du purgatoire que pour tomber en enfer. Qu'était-ce que la révolte des noirs, pour son intelligence à peine ouverte, en comparaison des noyades de Carrier? Pendant des mois la pauvre enfant n'entendit parler que de ces horreurs qui se passaient au bout de la Fosse, à deux pas de chez ses parents de Chantenay (1). Après quoi, Thermidor étant arrivé et la guerre de Vendée à peu près finie, son père la remit aux mains de Mme Michel-Louis de Bergey, sa belle-sœur, qui fut pour elle une seconde mère. Il était incapable, en effet, dans la détresse où l'avaient plongé les événements de Saint-Domingue, non seulement de suffire aux frais de sa première éducation, mais encore de pourvoir à son entretien. M. Anatole France, dans la plaquette si intéressante, malgré ses erreurs et ses lacunes, qu'il a consacrée à l'*Elvire de Lamartine*, a publié une lettre que Bouchaud écrivait en 1816 au comte Beugnot, ministre de la Marine, pour le prier de le faire rétablir sur la liste des colons secourus par le gouvernement. Le père de Julie n'avait pas attendu jusque-là pour se plaindre du dénuement absolu dans lequel il se trouvait. Dès le 29 prairial an V, il adressait une demande de secours à l'administration municipale de la Loire-Inférieure, mais elle ne fut point accueillie, et il la renouvela en l'an IX, ajoutant qu'il lui était impossible de payer la somme de 50 fr. 55 c. pour laquelle il était imposé au rôle de la contribution. L'administration, cette fois, fit une proposition de 360 francs qui lui furent versés, grâce à l'intervention du consul Lebrun (2).

Plus heureux que leur beau-frère, M. et Mme de Bergey avaient fait une fortune considérable à Saint-Domingue et vivaient à Paris où ils menaient grand train. Julie fut admirablement élevée par eux et traitée sur le même pied que leurs fils et filles (3), qui avaient de dix à douze ans de plus qu'elle.

Lamartine a dit qu'elle avait été instruite dans une maison

(1) Chantenay est un faubourg de Nantes.

(2) Arch. départ. de la Loire-Inférieure. — Pièce communiquée par M. Morel.

(3) Ils avaient deux filles : Catherine-Jeanne-Eugénie, qui épousa René Marteau, propriétaire et négociant à Nantes, douves Saint-Nicolas; — Louise-Adèle, qui fut mariée à André-François de Cosne, contrôleur des contributions directes à Tours, rue Richelieu; — et un fils, François-Louis-Michel, secrétaire de l'ordonnateur du Nord, à Berlin, marié à Maria-Suzanne Guimbaud, à Mont-Repos, Saint-Cyr, près Tours.

d'éducation nationale. Il aurait fallu pour cela deux choses : d'abord que l'Empire eût précédé le Directoire et le Consulat ; ensuite que les maisons d'Ecouen et de Saint-Denis eussent été ouvertes. Or, la première ne le fut qu'en 1806 et la seconde qu'en 1811. Ce n'est donc pas là que Julie fut mise en pension. Mais les maisons d'éducation particulière ne manquaient pas sous le Consulat : on n'a, pour s'en rendre compte, qu'à lire l'extrait suivant des *Mémoires* inédits d'Ulric Guttinguer :

En ce temps-là, dit Guttinguer, le dix-huitième siècle allait finir. Nous étions encore sous le Directoire expirant, on chantait, on dansait même ; les fiacres avaient reparu, cet avant-garde des remises et des équipages d'autrefois. Le Conseil des Anciens occupait encore les Thuileries ; des pensionnats nombreux s'étaient établis dans les plus grands hôtels du quai d'Orsay, du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain. Albert, notre cy-devant jeune homme d'aujourd'hui, continuait des études très peu sévères dans l'hôtel Chauvelin, de la rue d'Angoulême, où les classes s'installaient avec le réfectoire dans d'immenses salons dorés, admiration des élèves en carmagnole, au milieu d'un parc immense dont les acacias et les tilleuls protégeaient les récréations prolongées. Un ancien professeur au collège de Navarre, ce qu'il rappelait toujours avec orgueil, M. Lecrosnier, que l'on appelait *Lecro*, en avait la direction qu'il pratiquait avec dignité et des commencements de réformes et de bonnes manières. On donnait des fêtes splendides aux parents, et nos sœurs et nos mères y paraissaient dans les costumes du temps, c'est-à-dire presque nues, mais souriantes enfin. Le Consulat qui survint changea peu d'abord ces habitudes, et les trois Consuls avaient encore bien autre chose à faire que de s'occuper de ces détails qu'on laissait aller. Notre supérieur était parent de Lebrun, troisième Consul, ce dont il était très fier. Il lui faisait des visites où il allait prendre le mot d'ordre sur la marche de l'éducation de la jeunesse nouvelle. Il était superbe à son retour des Thuileries. — « D'où vient M. Lecrosnier ? lui disait un professeur. — De chez mon cousin le gouvernement », répondait-il, en se redressant. Le nom lui en resta. Les églises étaient rouvertes et les cultes restaurés ; nous eûmes deux fois par semaine des instructions chrétiennes qui ne laissaient pas de nous étonner, nous autres petits impies du Temple de la Raison. Cela ne nous empêchait pas de lire sous le couvercle de nos pupitres de classe les aventures de M. de Faublas et les odes de Piron qui dépravaient nos sens et nos âmes. Nous y mêlâmes bientôt *Atala* et *Delphine*, les premiers correctifs de l'immoralité amoureuse et charnelle qui nous dévorait. Ce fut une transition que nous acceptâmes du génie. Les grands (on appelait ainsi ceux qui avaient quinze ans) se préparaient de la sorte au

monde régénéré. Les émigrés étaient rentrés et nous avions pour camarades les fils de ducs et de princes qu'on regarda d'abord avec quelque défiance, mais qui se montrèrent si aimables et si bons enfants qu'ils surmontèrent le préjugé bourgeois (1).

Voilà pour les pensionnats de garçons. Ceux de filles n'étaient ni moins bien installés ni moins nombreux. Un des plus suivis était celui de la citoyenne Maisonneuve, qui était établi rue de Seine. C'est là, on s'en souvient, qu'en 1800 Bernardin de Saint-Pierre distingua, au cours d'une visite, la fille du comte Anne-Gédéon de la Fite de Pellepore dont il fit sa femme quelque temps après.

Je ne saurais dire dans quel pensionnat fut élevée Julie, mais on peut être sûr que la directrice de cette maison d'éducation était bien en cour, car, sans parler des de Bergey, Julie était la nièce à la mode de Bretagne d'un ancien conventionnel qui siégea plus tard au Conseil des Cinq-Cents. Et cet homme politique, nommé Antoine-Dominique Chabanon, était cousin lui-même de Chabanon-Dessalines qui avait été élu en 1789 député suppléant aux Etats-généraux pour la colonie de Saint-Domingue, où il avait de grandes propriétés.

Ces deux Chabanon étaient liés avec Lebrun, qui fit nommer l'ancien conventionnel préfet d'Aurillac, en l'an VIII. Il est donc tout naturel que Julie, apprenant l'année suivante la détresse de son père, l'ait signalée au troisième Consul dans les termes que voici :

Paris, 30 messidor an IX de la République Française.
Au citoyen Lebrun, consul de République française.

Citoyen Consul,

Longtemps habituée aux témoignages de votre intérêt, de votre bonté, j'ose encore aujourd'hui réclamer l'un et l'autre. C'est en faveur de mon malheureux père que je viens vous solliciter. Daignez, citoyen Consul, écouter ma prière et l'accueillir avec votre bienveillance ordinaire.

Je reçois une lettre de mon père qui me déchire le cœur ! J'ignorais l'étendue du malheur de sa position, il m'en fait le détail. Il serait aussi difficile de se faire une idée de ce qu'il souffre que de la douleur que j'en ressens. Il m'offre un moyen de diminuer ses maux, et c'est à vous, citoyen Consul, que j'ose m'adresser pour cela. Mon père me mande qu'il désirerait que je lui procurasse une lettre de recom-

(1) Le manuscrit des *Mémoires* de Guttinguer m'a été communiqué par son fils.

mandation auprès du Préfet de son département (le citoyen Letourneur) pour lui faire obtenir les secours accordés par le gouvernement. Serait-ce une indiscrétion que de vous demander cette lettre, citoyen Consul? Si c'en est une, pardonnez-la, je vous supplie, au motif qui m'a fait la commettre. Je n'ai vu que mon père, mon père malheureux et vous seul assez bon pour le secourir. J'espère, j'espère encore, que votre réponse me sera favorable, secondera mes désirs. Veuillez, citoyen Consul, agréer l'expression de ma reconnaissance qui est bien vive, mais qui augmentera encore par ce nouveau bienfait.

Salut et respect

JULIE BOUCHAUD.

Ma tante vous prie, citoyen Consul, de vouloir bien recevoir ses compliments (1).

Lebrun était trop serviable de sa nature pour ne pas faire droit à une pétition de ce genre.

Deux jours après, la lettre suivante était adressée au préfet de la Loire-Inférieure :

Paris, 2 thermidor an IX.

Citoyen Préfet,

L'intéressante fille d'un homme malheureux me demande une lettre de recommandation auprès de vous pour faire participer son père aux secours accordés aux colons par le gouvernement. Je vous envoye la lettre de la fille et je recommande le père à votre humanité, à votre justice.

LEBRUN.

Au pied de cette lettre le troisième Consul avait ajouté de sa main :

Cette famille de Bouchaud appartient à votre département. J'ai connu les pères. Vous vous souvenez des deux Chabanon qui ont été fort estimés tous deux par leurs talents aimables et par la douceur de leurs mœurs (2).

II

Trois ans après, l'Empire était fait. On vit alors — spectacle assez nouveau sous le soleil de France — on vit les plus grands noms de la société de l'ancien régime se rallier au gouvernement de Napoléon : les bourgeois, en haine de l'anarchie révolutionnaire, les nobles, avec l'arrière-pensée que le soldat couronné

(1) Arch. départ. de la Loire-Inférieure. Communiqué par M. Morel.
(2) Id.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE BOUCHAUD

PIERRE BOUCHAUD
marié en 1638 à Jeanne Fleuriau

FRANÇOIS
né à Nantes (paroisse de St-Nicolas)
le 12 juillet 1639
y décédé le 17 juin 1694
sieur de la Foresterie
ancien échevin et consul

PIERRE
né à Saint-Nicolas (de Nantes)
le 30 décembre 1668
auditeur aux Comptes en 1696
marié à Louise Mariot.

CHARLES
né à St-Nicolas (de Nantes)
le 19 avril 1675
sieur de la Foresterie
décédé à Paris en 1735
délégué de Nantes
au Conseil du commerce
marié à Jeanne Forget

LOUIS BOUCHAUD
marié à Saint-Nicolas (de Nantes)
le 28 juillet 1697

CHARLES
né à Saint-Nicolas
de Nantes) le 10 février
1712
capitaine d'infanterie
à Saint-Domingue

RENÉ
né à St-Nicolas
(de Nantes)
le 27 avril 1714
prêtre

SÉBASTIEN
né à Saint-Nicolas
(de Nantes), en 1719
capitaine d'infanterie
à Saint-Domingue

MADELEINE
née à St-Nicolas
(de Nantes) en 1719
mariée à
M. de Chabanon
capitaine d'infanterie
à St-Domingue

JULIEN-NICOLAS
né en 1709
marié
à Gertrude
Chapolin
mort en 1749
sans enfants

MARGUERITE
née le 21 juillet
1717
morte à
Chantenay
en 1779

RENÉ
recteur
de Cordemais

JEAN-BAPTISTE
trésorier
général des
Finances
né le 23 février
1715

CÉCILE
née le 5 janvier
1725
mariée en 1755
à Chantenay
à Joseph Plumard
de Rieux
secrétaire du roi
près la chancellerie
du Parlement
de Bretagne

JEANNE
née le 3 septembre
1724
à Saint-Nicolas
de Nantes.

MARIE
née le 13 février
1726
à Saint-Nicolas
de Nantes.

RENÉ-NICOLAS
né le 24 avril 1827
à Saint-Nicolas
de Nantes.

FRANÇOIS-JOSEPH
né le 29 septembre
1728
à Saint-Nicolas
de Nantes.

PIERRE
marchand à la Fosse
à Nantes

JULIEN
né Saint-Nicolas (de Nantes)
le 23 mars 1682
écuyer, sr de la Pignonnerie
trésorier général des Finances
auditeur aux comptes en 1705
marié à Anne Duteil

RENÉ
né à Saint-Nicolas (de Nantes)
le 23 janvier 1687
sieur des Hérettes
auditeur aux Comptes
marié à Jeanne Charet
en 1723

PIERRE-MARIE
écuyer, marié à
Catherine Couroyr

PIERRE-JULIEN
né à Saint-Jean-
Baptiste
(Saint-Domingue)
marié le 22 dé-
cembre 1783
à Cécile-Jeanne-
Scholastique
Plumard de Rieux,
sa cousine.

FRANÇOIS
vivant à Saint-
Domingue
en 1755
domicilié à
Jacmel.

ANDRÉ-PIERRE
é le 20 octobre
1731
Saint-Nicolas
de Nantes.

FRANÇOISE-THÉRÈSE
née le 15 avril
1733
à Saint-Nicolas
de Nantes.

CHARLOTTE-ANDRÉE
née le 13 janvier
1737
à Saint-Nicolas
de Nantes.

SÉBASTIEN-RAYMOND
né le 6 août 1738
à Saint-Nicolas de Nantes
marié en 1783
à Marguerite-Jeanne de Bergey
décédé à Nantes, le 7 janvier
1821

JULIE-FRANÇOISE
née le 4 juillet 1784
mariée le 6 thermidor an XII
à Jacques-Alexandre-César
Charles
morte à Paris le 18 déc. 1817

qu'ils appelaient dédaigneusement Buonaparte était chargé par la Providence de faire aux Tuileries le lit de Louis XVIII.

La famille de Julie subit le charme, comme tant d'autres. Nous avons dit que le conventionnel Chabanon avait été nommé préfet d'Auriilac au début du Consulat. M. de Bergey se rallia, lui aussi, à l'Empire et en fut récompensé immédiatement par son envoi au Corps législatif. Malheureusement il avait perdu sa femme quelque temps auparavant, et Julie avait ressenti plus que personne la cruauté de cette perte qui la faisait deux fois orpheline (1). Est-ce le chagrin que lui causa la mort de sa tante qui la jeta tout à coup dans un état de langueur maladive, ou bien avait-elle pris à Saint-Domingue le germe du mal qui devait l'emporter dans la force de l'âge, et ce mal sourd agissait-il déjà en elle? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le physicien Charles (2) fut frappé de son air de souffrance quand il la demanda en mariage.

Elle habitait alors beaucoup moins à Paris qu'à Saint-Paterne, près de Tours, où son oncle possédait une magnifique propriété dite la Grange-Saint-Martin, et c'est là qu'après toutes sortes de péripéties occasionnées uniquement par la mauvaise volonté de son père, elle devint M^me^ Charles (3).

Avant d'avoir réuni tous les documents de cette notice, je me demandais où l'illustre savant avait bien pu rencontrer « cette bonne Julie », comme il disait en parlant d'elle, car je savais pertinemment que la chose n'avait pu se faire à Saint-Denis ou à Ecouen, contrairement à ce que Lamartine a raconté

(1) M^me^ de Bergey était née Louise-Amélie Bartallier.

(2) Jacques-Alexandre-César Charles naquit à Beaugency le 12 novembre 1746. Il était fils de Charles (Jacques-Alexandre), conseiller du roi et son procureur en l'election de Beaugency, et de dame Marguerite-Claude Humery de la Boissière.

(3) La propriété de la Grange, ou la Grauge-Saint-Martin, située commune de Saint-Paterne et, par extension, commune de Neuille-Pont-Pierre, dependait jusqu'en 1792 de la Prévôté d'Oë, de l'eglise Saint-Martin de Tours. Vendue comme bien national, le 14 août 1793, à M. Michel-Louis de Bergey, administrateur du département d'Indre-et-Loire, elle passa, à la mort de ce dernier, arrivée le 23 mai 1811, aux mains de M. Seine-François Boissey, inspecteur de l'enregistrement et des domaines à Tours, et appartient aujourd'hui à M. Babin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Lorient.

Elle se compose encore aujourd'hui : 1° d'un château ou grande maison bourgeoise très confortable, avec vastes et superbes communs, jardins potager et d'agrément, futaies, bois-taillis, vignes, pres, terres et belle pièce d'eau vive et poissonneuse — la dite pièce d'eau d'une contenance de 36 ares 50 c. ; — 2° de deux fermes avoisinant le château ; — 3° des terres de Varennes et d'une terre appelée le Petit-Arpent, le tout d'une contenance de 129 hectares environ. Elle est située à 4 kilomètres des gares de Saint-Paterne et Neuille et est traversée par une belle route et par un ruisseau. (Note de M. Babin et de M. Bédu, notaire à Saint-Paterne.)

dans *Raphaël*. Lamartine a voulu dépister les chiens en nous servant l'histoire arrivée à Bernardin de Saint-Pierre, lequel avait soixante-trois ans, soit cinq ans de plus que Charles, quand il épousa Désirée Pellepore, qui était du même âge que Julie. Si j'avais su dès le principe que Julie avait des parents dans la politique, je ne me serais pas imaginé un seul instant que sa rencontre avec Charles avait pu avoir lieu sur les bords de la Loire, entre Saint-Paterne et Tavers, où lui-même possédait une maison de campagne (1). Comme il habitait alors au Louvre et qu'il était très répandu dans le monde, rien de plus naturel, en effet, que l'illustre physicien eût rencontré Chabanon dans une maison amie, quand ce dernier siégeait aux Cinq-Cents, et que par lui il eût fait la connaissance de l'oncle de Julie des Hérettes.

Mais que ce soit ainsi ou autrement qu'il ait connu la jeune créole, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut séduit par sa beauté et par sa grâce et que, de son côté, elle éprouva pour lui une sympathie très vive, malgré l'énorme différence d'âge qu'il y avait entre eux. Telle Désirée Pellepore pour Bernardin de Saint-Pierre. Il faut dire aussi que Charles avait une physionomie des plus agréables et qu'il ne portait pas ses cinquante-huit ans. Il y a de lui, au musée de la ville de Cluny, un portrait au pastel qui doit être ressemblant, car il s'accorde assez bien avec celui que Lamartine nous a tracé dans *Raphaël :* les yeux sont bleus, riants, expressifs, le front est haut, les cheveux blancs, rares sur le sommet de la tête, s'envolant en ailes de pigeon sur les tempes. Les lèvres sont minces, bien découpées, spirituelles, prêtes à décocher le trait. Vêtu d'un habit de soie de couleur grisâtre, il tient à la main droite un jonc à boule d'ivoire. Certes le personnage était loin d'être repoussant, et c'est une remarque à faire que les jeunes filles ont assez de goût pour les hommes âgés, surtout quand elles sont un peu maladives. Il semble qu'elles éprouvent plutôt le besoin de se donner un protecteur à l'âme paternelle, et c'est bien aussi un peu comme pères que Charles et Bernardin se

(1) La maison de Charles à Tavers appartient aujourd'hui à M. Jules Lemaître qui y passe toutes ses vacances. « Elle n'est pas belle, ce n'est qu'une grande maison de paysans. Mais il y a, au premier, une chambre assez vaste, avec une large fenêtre, d'où l'on voit de beaux prés et, à l'horizon, de l'autre côté de la Loire, la ligne bleuâtre des bois de Sologne. » (*Le Temps*, du 9 juillet 1889. *Billet du matin*, de M. Jules Lemaître.)

présentèrent à Julie et à Désirée. Mais ils avaient l'un et l'autre aux yeux de ces charmantes créatures un prestige qui les rajeunissait et les rendait plus désirables. Si Bernardin de Saint-Pierre était l'auteur de *Paul et Virginie*, Charles avait conquis, dès 1783, une telle renommée par ses voyages aériens que, vingt ans après, on parlait encore des chapeaux à la Mongolfière, des rubans et des cravates à la Charles et à la Robert dont il avait amené la mode. Et plus d'un fredonnait encore dans la bourgeoisie du temps la fameuse chanson qui avait couru par toute la France :

L'autre jour, quittant mon manoir,
Je fis rencontre sur le soir
D'un globiste de haut parage.
Il s'en allait tout bonnement
Chercher un lit au firmament.
Et moi, je lui dis : bon voyage !

Dans sa poche un bonnet de nuit
Pour la lune un mot de crédit.

Bref, notre physicien sut gagner le cœur de Julie avant même de demander sa main. Il fut moins heureux du côté du père. A l'entendre, le bonhomme était un vieil original qui répondait assez exactement au type de Western du roman de Fielding (1). Cela voulait dire qu'il était ivrogne et brutal, mais que, à l'exemple de ceux qui crient très fort, il était plutôt faible et facile à emmailloter. Ivrogne! en vérité j'ai de la peine à le croire, et je me demande où Charles avait appris à le connaître sous ce vilain jour. Ce n'est pas, je suppose, pendant le mois qu'il passa à la Grange-Saint-Martin à faire sa cour à Julie! A présent, Bouchaud des Hérettes était si malheureux que, lorsqu'il était à table, il noyait peut-être son chagrin dans son verre : le vin blanc de Touraine est si capiteux! Quant à sa brutalité, je ne vois pas sur qui il aurait pu l'exercer. Ce n'était toujours pas sur sa fille : il aurait trouvé à qui parler dans la personne de son beau-frère, et Julie était si douce qu'elle l'eût désarmé toute seule!... Non, j'aime mieux croire que

(1) Le roman de *Tom Jones*, qui avait été traduit aussitôt après son apparition, avait eu presque autant de succès en France qu'en Angleterre. Lamartine en parle dans une de ses lettres à Aymon de Virieu et Julie devait l'avoir lu quand elle le rencontra à Aix, car j'ai vu dans l'inventaire dressé après la mort de son mari, qu'il était dans sa bibliothèque avec toute une série de romans plus ou moins oubliés aujourd'hui.

Charles, dans le document que j'analyse (1), a fait payer à son beau-père « ses tergiversations, ses repentirs et ses variantes », car pendant cinq semaines il semble qu'il ait pris plaisir à se contredire d'un jour à l'autre. « Western, disait Charles, promet sa fille dans un an, jure, sacre, renie Dieu et au bout de la même phrase il prend la main de sa fille en pleurant, la met dans celle de son ami : Hé bien, là, je vous la donne ma fille, la voilà, elle est à vous. A présent n'en parlons plus! » Et le lendemain c'était à recommencer. Bouchaud trouvait sans doute que, malgré toute sa science et sa belle renommée, Charles était un peu mûr pour Julie et qu'elle avait le temps d'attendre un mari dont l'âge fût plus conforme au sien et qui fût son mari pour de bon. Mais Julie n'était plus une enfant ; elle savait très bien ce qu'elle faisait, et son oncle, qui la soutenait de toute son autorité dans sa lutte contre son père, n'avait pas manqué de dire à ce dernier qu'une fille sans dot ne doit pas se montrer trop difficile et que la sagesse lui commandait d'accepter pour gendre le vieillard illustre qui prenait Julie pour ses beaux yeux (2). Tant et si bien que Bouchaud céda. Le contrat de mariage avait été signé à la Grange-Saint-Martin le 9 messidor an XII (29 juin 1804). Le 6e jour de thermidor le mariage fut célébré à la mairie de Saint-Paterne et le lendemain à l'église de cette paroisse (3) — ce qui prouve que les tergiversations du bonhomme avaient effectivement duré près d'un mois (4).

(1) Lettre de Charles à M. de Vindé, publiée par Anatole France dans sa brochure sur l'*Elvire de Lamartine* p. 12.

(2) Il résulte, en effet, du contrat de mariage passé devant Me Archambault de Beaune, notaire à Tours, qu'il ne fut constitué aucune dot à Julie, et que son apport personnel fut purement fictif. L'article quatre porte que « le futur se marie avec ses biens composés de meubles et effets de nature mobilière dont il a donné connaissance à la future et au sieur son père, le tout évalué par le futur à la somme de 120.000 francs ». — L'article cinq dit que « la demoiselle future apporte au présent mariage la somme de 120.000 francs, laquelle somme le futur reconnaît que la dite demoiselle future lui a remise aujourd'hui en billets de la Banque de France et dont il se charge, laquelle somme, ladite demoiselle future a déclaré lui provenir de divers bénéfices résultant de diverses spéculations par elle faites. » — A la mort de Julie, Charles déclara à l'Enregistrement qu'elle était décédée abintestate, sans fortune et sans parents et qu'elle s'était mariée sans contrat. *Sans fortune*, c'était exact, mais *sans parents* c'était aussi faux que *sans contrat de mariage*, puisque son père vivait encore et ne mourut que quatre ans après elle.

(3) Le mariage religieux fut célébré à l'église de Saint-Paterne par M. Mermier, curé de cette paroisse, qui n'avait pas voulu prêter serment à la constitution civile. (Note du curé actuel.)

(4) Je ne donnerai pas ici la teneur de ces deux actes : tout l'intérêt du contrat réside dans les deux articles cités plus haut, et celui de l'acte de mariage dans la date et le lieu de naissance de Julie que nous connaissons déjà et dans les noms des témoins que nous connaissons également, savoir : M. Michel-Louis de Bergey, oncle maternel de la future, son fils François-Louis de Bergey, sa fille Louise

Quinze jours après, Charles présentait sa jeune femme à M. et Mme de Vindé (1) qui étaient à leur maison de campagne à la Celle Saint-Cloud et leur racontait par le menu toute l'histoire de sa conquête. On devine avec quelle fierté, quand on sait que, de son propre aveu, « Julie valait bien plus que toutes les peines que sa possession lui avaient coûtées ».

Ce serait le moment de la peindre au naturel; par malheur nous n'avons d'elle aucune image et, pour la montrer telle qu'elle était à vingt ans, nous sommes obligés de nous en rapporter au crayon de Lamartine qui, venu douze ans plus tard, a dû, tout en l'idéalisant, accentuer quelque peu ses traits.

Sachez donc que ses yeux étaient couleur de mer ou de lapis veiné de brun, fendus en losange et bordés de cils noirs; qu'elle avait le front petit et le nez droit, les lèvres minces, les dents de nacre et que l'ovale du visage commençait à s'amaigrir sous l'effort du mal qui déjà la minait. Avec cela une pâleur de créole et un air langoureux qui ajoutaient leur charme à son attirante beauté!... Aussi fut-elle tout de suite adulée, fêtée, courtisée, sans qu'elle en conçût le moindre orgueil, par la petite société choisie qu'elle recevait en visite ou dans l'intimité, rue Neuve-Grange-Batelière, d'abord, et puis rue des Petits-Augustins où elle demeura jusqu'en 1816, date où son mari fut logé à l'Institut (2).

Mais si sa beauté lui conquit de nombreux adorateurs, sa bonté lui fit encore plus d'amis, car elle était aussi bonne que belle. On a remarqué que la plupart des femmes du monde qui avaient traversé la Révolution en étaient sorties beaucoup plus sensibles. Pourquoi s'en étonner? N'est-ce pas Virgile qui nous enseigne en un vers admirable que le privilège du malheur est précisément d'attendrir les âmes et de les rendre compatissantes? Julie avait eu une enfance et une jeunesse si déshéritées, que, la maladie aidant, le cœur chez elle avait fini par emporter la tête et se répandait dans toutes ses actions. Non

Adèle de Bergey, épouse de M. André-François-René de Cosne, M. de Cosne susnommé, et d'autres parents et amis.

(1) Gilbert Morel de Vindé, né à Paris le 20 janvier 1759, mort à Paris le 20 décembre 1842, était conseiller au Parlement de Paris, quand éclata la Révolution. Appelé en 1790 à présider l'un des six tribunaux de Paris (celui du quartier des Tuileries) il donna sa démission après la fuite du roi à Varennes et ne remplit par la suite aucune fonction publique.

(2) Il y occupait l'appartement du peintre Ménageot qui était contigu à la coupole.

seulement elle aimait à faire le bien, mais elle cherchait les occasions de le faire. Elle passait son temps à solliciter les gens en place, et son plus grand bonheur était d'obliger sous une forme ou sous une autre tous ses amis qui pouvaient avoir besoin d'elle. Par exemple elle n'aimait pas le monde quoiqu'il lui fît toutes sortes d'avances. Soit que son mari boudât le régime impérial qui ne lui plaisait effectivement qu'à moitié, soit que son état de santé la condamnât souvent à rester au coin de son feu, elle se contenta, durant tout l'Empire, du petit cercle d'amis qui lui avaient été présentés après son mariage. Les plus intimes, après ses cousins de Bergey (1), étaient les Vindé et les Suard. Mais elle n'avait pas tardé à marquer ses préférences, et tout en allant assez régulièrement chez Mme Suard (2), elle allait beaucoup plus souvent chez Mme de Vindé. Pourquoi? Je crois l'avoir deviné. Mme de Vindé adorait son mari, qu'elle poussa à l'Institut par Mme Charles; Mme Suard, qui avait tant de raisons d'être fière du sien, s'en était peu à peu détachée et même elle s'amusait à le tourner en ridicule. On connaît le dialogue qui s'établit un jour entre eux. — « Je ne vous aime plus, disait Mme Suard. — Ça reviendra! répondait le mari. — C'est que j'en aime un autre! — Ça se passera. » Mme Suard avait dit la chose à qui voulait l'entendre et l'on en faisait des gorges chaudes un peu partout. Ce propos était-il arrivé aux oreilles de Julie? C'est probable, et je serais bien étonné qu'elle eût approuvé la conduite de Mme Suard, car, sans être bégueule, elle était assez réservée, et, quoique mariée à un homme qui aurait pu être son père, elle lui rendait en respect et en affection tous les soins qu'il avait pour elle. Quoi qu'il en soit, il vint un jour où ses visites à Mme Suard lui pesèrent, ce qui généralement est le commencement de la fin. Elle écrivait quelques années plus tard au baron Mounier : « J'étais allée pour mes péchés chez Mme Suard, où je me suis ennuyée mortellement. Je suis bien décidée à n'y plus retourner (3). »

En ce temps-là, je parle des premiers jours de la Restaura-

(1) M. de Bergey habitait en 1804 rue du Faubourg-Saint-Honoré, nº 455, et en 1805, rue Jacob, 1215. En 1806 il est porté sur l'almanach impérial comme habitant à Tours, rue et hôtel Conty.

(2) M. et Mme Suard habitaient alors place de la Concorde, nº 6.

(3) Cf. *l'Elvire de Lamartine*, par Anatole France.

tion, le baron Mounier (1) était devenu je ne sais pas trop comment le correspondant habituel de Julie, on pourrait même dire son chevalier servant. Quand elle avait à recommander en haut lieu les jeunes gens auxquels elle portait de l'intérêt, comme MM. Loménie (2), de Saint-Morys, (3) de Landriève, etc. elle s'adressait toujours à lui, sachant qu'il avait l'oreille de M. de Vandreuil (4), de M. Rayneval, voire de Monsieur, frère du roi, et comme le baron Mounier était de ceux qui apprécient les bonnes grâces d'une jolie femme, il s'employait de son mieux pour la satisfaire. A côté du baron Mounier, on rencontrait alors dans le salon de Mme Charles des parlementaires libéraux comme Lally-Tollendal et Lainé, et des catholiques ardents comme M. de Bonald, qui, venu le dernier, remplit le rôle délicat du médecin de l'âme auprès de la jeune malade et la réconcilia peu à peu avec Celui dont il faisait les affaires en ce monde.

Je n'ai pas dit, en effet, que Charles était voltairien et que Julie l'était devenue à son contact. Cependant, je ne crois pas qu'elle ait poussé, comme il est dit dans *Raphaël*, l'irréligion jusqu'à l'athéïsme. Son état d'âme était plutôt celui que Lamennais combattit si vigoureusement dans son *Essai sur l'indifférence*. Charles avait un frère curé de Saint-Paterne, à Orléans, à qui il avait donné asile en 1795, lorsque, pour se faire pardonner sans doute son serment à la Constitution civile, il eut refusé de prêter le serment de haine à la royauté (5). Julie avait eu également deux curés dans la famille de son

(1) Fils de Joseph Mounier, député à la Constituante, Edouard Mounier avait été nommé en 1806 auditeur au Conseil d'Etat.

Deux ans après l'Empereur l'attacha à son cabinet en qualité de traducteur des journaux étrangers, aux appointements de 50. 000 francs par an. Nommé ensuite baron de l'Empire il obtint le poste d'intendant des bâtiments de la Couronne qu'il garda sous la Restauration. Après la chute de Charles X, il se rallia à la monarchie de Juillet et mourut pair de France, le 11 mai 1843.

(2) J'avais cru qu'il s'agissait ici du père de M. de Loménie, l'un des familiers de l'Abbaye-aux-Bois ; M. Ch. de Loménie, consulté, m'a répondu que ce Loménie n'avait rien de commun avec son aïeul paternel, lequel n'avait jamais rien demandé au gouvernement de la Restauration, mais qu'un autre Loménie, appartenant à une branche éteinte, avait obtenu un emploi dans les gardes du corps sous Louis XVIII. Ce doit être celui-là.

(3) Le comte de Saint-Morys, qui fut tué en duel, à Paris, le 21 juillet 1817, était alors lieutenant des gardes du corps.

(4) Le comte de Vandreuil était né à Saint-Domingue, le 2 mars 1741, et avait été, sous Louis XV, gouverneur des îles françaises Sous-le-Vent.

(5) Charles-Jules-César Charles, curé de Saint-Paterne, d'Orléans, de 1781 à 1813, puis chanoine de la cathédrale, mourut le 22 mars 1823.

père (1). Ils n'avaient donc ni l'un ni l'autre aucune raison d'en vouloir à l'Eglise catholique dans laquelle ils étaient nés, et à qui ils avaient demandé, pour se conformer à la tradition, de bénir leur mariage. Mais le vent révolutionnaire, en éteignant dans toutes les églises de France la lampe qui brûlait jour et nuit devant les tabernacles, avait éteint du même coup dans leurs âmes la petite veilleuse que la foi de leur mère y avait allumée, et ils étaient arrivés jusqu'en 1816 sans éprouver le besoin de se rapprocher de Dieu.

Telle était, selon moi, la mentalité de Julie Bouchaud des Hérettes, quand elle fit la rencontre de Lamartine sur les bords du lac du Bourget. On sait le reste ; cependant, le lecteur qui voudrait connaître exactement les suites de cette heureuse rencontre fera bien de se reporter à mon article du *Correspondant*. Lamartine a dit dans *Raphaël* que c'est lui qui avait converti Julie. Je ne voudrais pas le contredire sur ce point, d'autant que l'amour est coutumier de ces sortes de miracles, mais il n'en est pas moins vrai que c'est la mort de Julie (2) qui fit de lui un poète chrétien.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Voir le tableau généalogique.

(2) Elle mourut le 18 décembre 1817 : elle n'avait donc pas 36 ans, comme l'a dit M. Anatole France, mais seulement 33 ans et 5 mois. Ses obsèques furent célébrées le lendemain à l'église Saint-Germain-des-Prés, où j'ai retrouvé son acte de décès.

ÉLÉGIE

—

Je fus à Hambourg quatre mois, puis à la Haye.
Je pris le paquebot pour Londre où j'arrivai
le 10 Janvier 1705, après dix ans
et neuf mois d'absence — et, dès lors, me préparant
à un plus long voyage — à soixante-douze ans
d'une vie remplie de toutes sortes d'incidents.
J'avais été assez éprouvé pour connaître
le bonheur de finir ses jours dans la retraite.

C'est ainsi que s'exprime, à la dernière page,
Robinson Crusoë. Un parfum de muscade
s'exhale de sa robe aux somptueux ramages.
L'orage au loin qui roule en bruit de canonade
fait trembler la Cité d'Albion. Et, dans l'image
que j'ai là sous les yeux, on voit le voyageur
méditer sur sa Bible et bénir le Seigneur.
Au milieu de la table est une longue-vue
dont il guettait jadis l'empreinte des pieds nus.
Au mur sont accrochés le parasol de chèvre
et le bonnet de chèvre et l'arc avec les flèches,
la hache d'abordage et le sabre marin.
Ici le médaillon de Vendredi. Enfin,
placé contre la carte où est l'îlot désert,
dans sa cage empaillé un perroquet très vert.

Comme toi, Robinson, j'essuyai des tempêtes
et, comme toi, j'ai vu au-dessus de ma tête
la mer verser au ciel des flots couleur de plomb.

Et l'amour furieux qui balayait le pont
me jetait à genoux et sifflait. Crusoë!
Crusoë! L'océan et l'amour sont pareils :
A l'un et l'autre il faut de desséchants soleils
qui creusent notre cœur ainsi qu'une coquille ;
il faut que les agrès grincent comme des filles,
et que la passion soit cette noire mer
qui monte et nous emplit avec son bruit amer.

Ah! Vieil Anglais! Tu fus cependant bien plus sage
que je ne fus, car où que tu fasses naufrage,
au Cap Bonne-Espérance ou à Juan Fernandez,
on te voit aussitôt suivi ou précédé
de ta malle toujours confortable et prudente.
J'aime ta poésie pratique et commerçante,
et j'apprécie beaucoup la veuve qui prit soin
de tous tes capitaux tant que tu fus au loin.

... C'est ce qui te permit de finir doucement
tes jours dans ce grisâtre et doux appartement
que je viens d'évoquer au début du poème.
Ah! Tu n'oublias rien dans ton île, pas même
ton parasol et ton bonnet de peau de chèvre.

Ce que j'ai rapporté? — me demanderas-tu, —
de cet îlot désert dont je suis revenu?
Rien, ni une bouée ni une cage à poules.
Mais écoute comment je fus pris par la houle :

Ce fut au doux Avril, quand la mer du Printemps
s'ouvre à tous ces oiseaux, indiens de Ceylan,
qui plongent dans l'azur de nacre où sont les perles :
rouge-gorge, bulbul, fauvette, linot, merle.
On entendait briser les âmes des lilas
sur les coraux des pêchers roses des villas.

Je ne pensais point certe à ces autres coraux
où la Pérouse d'or, c'est à Vanikoro,
trouva la mort malgré son geste autoritaire.

L'amour semblait dormir et le ciel et la terre.
Douce comme une nuit des Nuits, la nuit tomba.
Mais bientôt le parfum des vergers s'exalta.

Alors, ô Robinson! oubliant comme toi
les dangers que j'avais courus, n'écoutant pas
les conseils des aïeux qui rêvent dans leurs cadres,
ivre de mettre à flot une nouvelle escadre,
je dirigeai mon cœur affolé par l'amour
vers une île pensive et grave comme un jour.

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.

La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.
J'aimai, ô Crusoë! ces monts qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.
Ici, ce ne fut point le feu, ce fut la neige,
mais la neige impassible aux foudres qui l'assiègent,
neige dont les yeux clairs ont la calme passion
du feu qu'allume un pâtre au milieu des glaçons.
Et c'est l'île la plus terrible : ô Crusoë!
car c'est par sa froideur que l'on est enflammé.

Comment j'ai échappé aux dangers de cette île :
il faudrait pour cela que je fusse Virgile ;
car jamais tout entier l'océan n'égala
cette vague aux doux mouvements qui m'enlaça.

Maintenant, comme toi, ô Crusoë! je pense
qu'il est bon de rêver de cela dans sa chambre.
Ma cafetière bout comme un roman anglais.
J'ai des lettres d'amour que j'entends murmurer
ainsi que murmurait l'Océan Pacifique
où tu avais conduit ton âme magnifique.
Repartirai-je un jour? Je ne l'affirme pas.

J'eusse voulu pourtant encor nouer mes bras
à la blanche bouée que nous nommons la femme,
et revenir rieur parmi les hautes lames.

Tous les oiseaux de Mars me conseillent d'aimer.
Ce matin, au réveil, leurs chants neufs s'essayaient.
Un moineau insistait beaucoup. Que vais-je faire?
Petits oiseaux, ô rouges-gorges de mon cœur,
je ne pourrais vous suivre ou, du moins, j'en ai peur.
Les buissons sont trop verts. Je vous attristerais...
Il faut laisser tomber l'ombre sur la forêt.

FRANCIS JAMMES.

1905.

UNE MÉTROPOLE AFRICAINE

MAROC OU MERRAKECH

—

I

Le préjugé des races, trop généralement accrédité en Europe et en Amérique, est particulièrement sévère à l'égard des races africaines qu'on considère comme à jamais inférieures : imbéciles ou tout au moins puériles. En laissant aux grands voyageurs tels que Livingstone et Barth, à nos officiers tels que les Pelissier ou les d'Ollone, aux ethnologues tels que le Dr Cureau (*Revue générale des Sciences*, 1904) le soin de ruiner certains des préjugés courants sur les Africains — nègres, cafres, touareg, ou abyssins — il importe à l'histoire de faire valoir que l'Afrique a eu ses grandes civilisations, comparables à celles de l'Asie ou de l'Europe; et qu'à certains siècles la prospérité de plusieurs de ses métropoles — Carthage, Cherchell, Fez, Merrakech, Tombouctou, Gao des Songhoï, Dienné, Zanzibar, peut-être Zimbayé d'Ophir, — fut quelquefois égale, sinon supérieure, à celle des Paris ou Londres de la même époque.

En ce sens il n'est peut-être point de plus frappant exemple que celui de Merrakech — qui fut à un moment la grande capitale de l'Afrique, comme Alexandrie ou Le Caire l'avaient été à une autre époque. D abord parce qu'elle fut essentiellement africaine, très différente de Fez et de Tlemcen qui furent andalouses, d'Alger barbaresque et de l'orientale Tunis; ensuite, parce qu'aux diverses phases de son évolution elle a réuni les éléments les plus divers de la supériorité d'une métropole. En effet elle a d'abord été une ville sainte, puritaine et militaire sous une discipline rigoureuse comme le climat africain, puis une ville riche et voluptueuse, une cité triomphale, qui, tout en gardant un caractère africain et même désertique, soudanais, a connu un luxe et un raffinement égaux à ceux de la Renaissance française ou de la Renaissance anglaise.

II

L'Islamisme, parti d'un désert — dans l'asiatique Arabie — s'était amolli et corrompu dans les pays fertiles, aux rives humides de la Méditerranée, particulièrement dans la voluptueuse Espagne. Il fut bien près d'y perdre son caractère et sa force d'expansion mondiale. Mais un renouveau d'austérité et de vigueur lui vint alors d'un autre désert : c'est le Sahara qui sauva l'islamisme, et pour une seconde ère de développement, lui insuffla l'ardeur nécessaire à marquer encore le monde de son génie.

Ce sont les *Lemta* ou *Lemtouna* voilés, ancêtres africains des *Touareg*, les guerriers bronzés du Sahara, nouvellement convertis à l'islamisme, qui vinrent, sur leurs chameaux de course, attaquer les princes musulmans du Maroc dont la dépravation indignait leur puritanisme d'hommes sobres du désert. Ils avaient conscience que la mission de l'Islam africain était de châtier la mollesse des Arabes de l'Espagne et du Maroc, et leur foi était inébranlable dans le triomphe de l'Afrique qu'ils tenaient pour le continent, la terre bénie de l'Islam pur, précisément parce qu'elle était désertique et que Mahomet attachait la plus grande importance aux coutumes de la vie désertique. Ils ne se nourrissaient que de viande et de lait de chameau ou d'orge et ne portaient que des vêtements de laine. Contre Fez l'andalouse, capitale d'émirs marocains dissolus, ils bâtirent, à une proximité relative, aux confins des sables, l'africaine Merrakech, monument puissant et brut de la victoire des sahariens, — Merrakech, aux maisons basses et aux murs de boue, où habite une population nègre et mulâtresse, Merrakech encore aujourd'hui d'un rouge terreux à cause de ses murailles de pisé que des étés millénaires ont cuites.

Merrakech commença par être, au XII^e^ siècle, une ville presque exclusivement militaire et religieuse, la juste capitale du Cromwell musulman, Yousouf ben Tachfin. Tout, ses remparts, ses rues, ses maisons et ses intérieurs, déployait le luxe mâle de la victoire. Elle avait des palais militaires, des industries militaires. La religion surtout était empreinte de ce caractère militaire qui marquait la grande mosquée el Ktoubia. La discipline almoravide, très rigoureuse, permit à ces conquérants du désert de faire de l'Espagne une province de l'Afri-

que : c'est leur politique, guerrière et religieuse, qui réalisa par l'Afrique l'unification de l'Islam qu'ils projetaient d'étendre jusque sur l'Egypte.

D'ailleurs ces réformateurs africains, que l'Espagne asservie saluait comme sauveurs, ne furent point, dans leur haine de la mollesse, de vandales destructeurs de monuments. Au contraire, ils en firent élever de nouveaux, aussi bien en Espagne qu'au Maghreb. L'art arabe connut une nouvelle manière où il faut l'envisager comme une expression d'expansion militaire ; la puissance martiale provoqua l'enthousiasme de vivre et la mégalomanie qui s'était déjà manifestée dans la construction et l'aménagement grandioses de Merrakech, modèle de métropole inspirée par les enseignements du Koran, avec ses fontaines, ses institutions de charité et ses hôpitaux renommés qui rendaient son hospitalité célèbre dans le plus grand rayon (1).

Cependant cet impérialisme saharien devait avoir les mêmes effets que les autres impérialismes aux divers siècles. Merrakech, tout en gardant la réputation d'être aussi militaire et religieuse que par le passé, devenait de plus en plus riche. Elle arrive au XVI^e^ siècle à une période très significative de son histoire où elle n'est plus seulement africaine, mais soudanaise. Limitée au Nord elle va se tourner vers le Sud ; ses maîtres redescendront au désert de leurs ancêtres, conquerront Tombouctou, et, ne pouvant plus tirer de l'Espagne les richesses nécessaires au rayonnement de leur crédit, iront les prendre, en des expéditions audacieuses, au Soudan, qui était pour eux la même contrée lointaine et merveilleuse que l'Amérique pour les rois contemporains de Castille, le pays de l'or, l'Eldorado de l'Islam. On sait que ce sont les pays vaincus, lorsqu'ils sont une source de fortune et d'exploitation, qui influencent les vainqueurs : dès lors, à une période d'influence de l'Espagne sur son vainqueur saharien, succède une période d'*influence soudanaise*. Merrakech accentue de plus en plus son caractère nigritien, jusqu'aujourd'hui encore où les voyageurs (2), dans

(1) Sur le Koran, l'Islamisme, il importe à un pays comme la France qui a un vaste empire musulman et va encore l'agrandir avec le Maroc d'avoir les notions brèves, mais les plus exactes : on les trouvera dans *l'Islamisme* de O. Houdas, inspecteur général des Medercas (Dujarric, 1904).

(2) Voir notamment M. Eugène Aubin dans son très intéressant et personnel *Maroc d'aujourd'hui* (A. Colin, 1904) qui, vu nos préoccupations actuelles, s'impose à notre étude.

ses murs et parmi ses habitants, croient se trouver à Tombouctou.

III

Voici donc Merrakech au XVI^e^ siècle. Elle a conservé non seulement sa richesse, mais son âme militaire, religieuse : « Dans cette ville, est-il dit alors d'elle en un discours du Noz'het el Hâdi, vous avez trouvé des trésors bondés de richesses, des remparts et des hommes tels qu'on aurait pu lui appliquer ce dicton : « Terre de saints aux bastions solidement construits, coffret à bijoux. » Il semble même que, dans ses palais et dans ses greniers, l'opulence se soit accrue, mais ce ne sont plus, comme au XI^e^ et au XII^e^ siècle, les conquêtes en Espagne, le sac des villes andalouses et les tributs des émirs qui entretiennent cette fortune, car la chrétienté y a repris son pouvoir. Arrêtée vers le Nord, la puissance du Maroc n'a plus qu'à convoiter le Sud : ce ne sont plus alors les merveilles délicates des civilisations andalouses, qui attirent sa cupidité, mais la ressource fauve et brute du Soudan et du Sénégal, l'Or. Ville saharienne, Merrakech se fortifiera de la richesse même du sol africain et elle ressemblera beaucoup moins à Séville et à Cordoue qu'à cette Tombouctou qu'elle aura dépouillée et plus vivement qu'à aucune autre époque son luxe flambera d'un éclat autochtone.

§

Dès son avènement, El-Mansour, le sultan le plus célèbre de l'époque, fait annoncer aux souverains la haute faveur dont Dieu l'a comblé, et le pacha d'Alger, le roi de Portugal, le prince de Castille, le roi des Francs lui répondent par des ambassades de félicitations : ainsi El-Mansour s'est concilié toutes les puissances méditerranéennes, parce que ce n'est plus au nord mais au sud qu'il veut porter la guerre. Ce changement de politique, lui-même l'explique à son entourage : « Il est vrai, avoue-t-il, que les Almoravides ont employé toute leur sollicitude à conquérir l'Andalousie, à guerroyer contre les Francs et autres chrétiens, que les Almohades ont suivi la même voie ; mais aujourd'hui le chemin de l'Andalousie nous est fermé depuis la conquête totale qui a été faite de ce pays par nos ennemis et il n'y aurait *aucune*

utilité à guerroyer en Ifrikya. » Le Soudan reste la seule contrée où diriger l'effort de l'armée.

Autant ses ambassades envoyées vers le Nord furent douces et pacifiques, autant celles qu'il lança vers le Sud sont impérieuses, menaçantes : à tous les princes du Soudan il demande de reconnaître sa suprématie: à Sokia, souverain des Noirs, il réclame les mines de sel de Tighazi où s'approvisionnent les populations du Soudan, prétendant qu'elles appartiennent de droit au seul chef de la communauté musulmane. Et comme tous se refusent à ces exigences, il décide de leur porter la guerre.

A en juger par l'opposition qu'éleva son entourage même, elle parut une entreprise inconsidérée qui, loin d'accroître la prospérité de Merrakech, allait l'amoindrir : on redoutait la mortelle et mystérieuse étendue des déserts et la barbarie des peuples noirs connus pour leur cruauté sans qu'aucun sultan précédent de Merrakech eût encore osé les attaquer. Mais à ces considérations présentées par les docteurs, les savants, les jurisconsultes, El-Mansour objecte la facilité avec laquelle les caravanes de marchands traversent les déserts et atteignent Tombouctou, la supériorité qu'assurent à ses fusiliers andalous les armes à feu « au bruit terrifiant » inconnu des nègres; il révèle l'utilité pressante de l'expédition : « Le Soudan, expose-t-il, étant un pays fort riche et fournissant d'énormes impôts, nous pourrons ainsi donner une importance plus grande aux armées musulmanes et fortifier la milice des croyants. » Et il sort de Merrakech, en grande pompe, une armée composée des auxiliaires les plus vaillants, de chameaux et de chamelles robustes, de chevaux de race et de coursiers choisis : en tête marchent des régiments d'Andalous, contingents jadis ravis à l'Espagne qui, transportés en Afrique, se sont endurcis et militarisés au milieu des Sahariens ; ce sont eux qui vont étendre vers le Sud la victoire des anciens conquérants de leur Péninsule.

Les hordes des noirs furent refoulées. « La guerre broya sous sa meule les Soudaniens, dit le *Noz'het*, et les réduisit à un tel état qu'ils ressemblaient à des tronçons de palmiers dont le cœur aurait été écrasé. » Tombouctou prise, El-Mansour fit, pendant trois jours, donner des réjouissances dans sa « capitale fortunée ». Tombouctou, au lendemain de la plus

grande prospérité de l'empire des Songhoï du Niger (1), jouissait du même prestige merveilleux sur la population de Merrakech que Mexico sur les Espagnols de l'époque. La foule emplit les rues, en vêtements blancs et chamarrée des couleurs de l'Islam, dans cette agitation extatique et puérile qui prend les foules musulmanes en démangeaison de récits exotiques, les fait circuler longuement sur les places et les porte naïvement aux murs de la ville pour regarder l'horizon, en attente bruyante de messagers nouveaux, de caravanes avec des animaux étranges et des prisonniers curieux. Les rues étaient pavoisées d'étendards de guerres, des bannières de mosquées et des tentures des maisons; sur les places, des poètes, avec des cadences militaires, clamaient la défaite des Noirs :

L'armée du Jour s'est précipitée contre l'armée de la Nuit et la blancheur de celle-là a effacé la noirceur de celle-ci. — Les étendards de ton armée, El-Mansour, se sont élevés au-dessus des Noirs et leur masse blanche, qui flottait, a brillé dans cet horizon de ténèbres, pareille à la colonne de l'aube qui s'élance dans l'obscurité de la nuit. Ils se sont ensuite répandus en formant une nuit noire qu'a seule éclairée ton glaive qui, nouveau Dzonlfipar (sabre du Prophète), taillait tout en pièces. — Tu as envoyé ces étendards comme des fléaux ou plutôt comme des carnassiers qui tenaient chacun entre leur serres un corbeau qui croassait. — Ils ont marché la nuit, guidés vers l'ennemi par ton esprit ingénieux, par les pointes de fer aux reflets bleus. — Les ténèbres de la nuit se dissipaient devant eux grâce à l'aurore prophétique qui brille sur ton front !

On voyait d'abord arriver de Tombouctou dix mille mitquals d'or et deux cents esclaves; puis survinrent encore 1 200 esclaves mâles et femelles, 40 charges de poudre d'or, quatre selles en or fin, des cargaisons d'ébène, des ivoires, des pots de musc. C'était pour les hommes et pour les enfants comme au plus beau passage des Mille et une nuits où l'auditeur, marche à marche, monte l'escalier de l'enthousiasme, quand le khalifa reçoit en cadeau d'un pays situé *à la limite* de son royaume des charges de dinars qu'il entasse dans des caves de marbre, des trésors ruisselants de rubis, des statues d'émeraude et d'argent, des meubles de cornalines et de dia-

(1) Vaste empire noir ayant eu exactement la valeur et l'organisation de celui de Charlemagne. Lire à ce sujet le passionnant livre de Félix Dubois : *Tombouctou la mystérieuse* (Flammarion).

mants. Il s'y ajoutait l'étonnement des animaux extraordinaires ; pour la première fois un éléphant parut à Merrakech. Cependant les caravanes d'or innombrables se succédaient toujours aux portes des remparts rouges où claquaient au soleil les vêtements de fête. La ville entière résonnait d'un ruissellement crépitant : tous les jours, par-dessus le tintamarre des souks d'armuriers, s'entendait le bruit des 1400 marteaux qui frappaient la monnaie d'or avec laquelle les fonctionnaires étaient payés ; les bijoux et les idoles rapportés du Soudan étaient fondus au creuset des orfèvres, silencieux dans le vacarme de tous. Merrakech devenait le grenier de l'or des déserts étendus de la Nubie aux rivages de l'Atlantique. Et ce fut, dans cette palmeraie féconde en dattes et en grenades vermeilles, une si abondante récolte d'or qu'El-Mansour reçut le nom de Doré.

C'est le Désert qui, à travers des générations millénaires, prépara l'Arabe à s'émerveiller de l'or. Le poudroiement des sables qu'un vent chaud soulève en écharpe ou amoncelés en dunes, des pierres éparses, les dattiers fuselés d'une oasis à l'horizon, la coupole d'un puits, la carcasse fauve d'un chameau, les cubes superposés d'un lointain village de boue, les escaliers des nuages au couchant, des bas-fonds micacés, tout et rien, dans l'atmosphère la plus sèche, y paraît sous le soleil avec l'éclat de l'or : de l'or en poussière et en gravois, en lingots, en colonnes, en orfèvrerie, en gradins, dans des étagements ninivites.

Depuis des siècles, l'illusion de l'or fit flamber l'âme aventureuse et précaire des caravanes d'une convoitise jamais assouvie, l'âme de l'Arabe impulsif, avide et alchimiste. La fausse splendeur du désert a halluciné pour toujours la race, et l'Arabe le plus *meskine* porte aux prunelles, sur un visage bistré, avec la lueur fauve de son imagination cupide, comme un reflet brasillant de mirage doré. Ainsi que l'Indien voit en argent ou en cuivre, le Chinois en ivoire, le Malais en nacre, l'Arabe voit en or. La verdure des jardins ne lui est belle que cabochée des boules d'or des oranges, de cédrats, de grenades ou d'abricots ; l'arcade du dattier n'est harmonieuse que chargée du lustre lumineux des dattes, tandis qu'un rayon de soleil traverse les palmes ; la chair des femmes ne lui est voluptueuse que par son éclat dans l'ombre, ses reflets au jour, sa

patine et sa sonorité métalliques. Il compare les constellations du ciel à des bijoux d'or, enfilés en « colliers », et la lune n'est elle-même en ses vers amoureux une comparaison si flatteuse que parce qu'elle s'épanouit toute dorée au firmament africain. S'il aime le blanc, c'est que, fleur, il annonce l'éblouissement du fruit d'or aux bosquets d'orangers, et, en enduisant de blanc les murs de la mosquée et de la villa, du puits et de la kouba, il sait que de toutes les couleurs elle est celle qui, la plus finement pénétrable à la lumière du soleil, la capte le jour pour la resplendir aux dernières heures avec tout le miroitement de l'or.

Cependant, ce peuple du Désert, la race illuminée, n'a pas chanté le soleil comme l'ont fait, par exemple, les Grecs : l'Islamisme, ayant dû vaincre les cultes orientaux de l'Astre, cela eût paru une hérésie, mais il célébra l'or, sans scrupule, avec lyrisme, avec frénésie, et ce fut le soleil que son enthousiasme exalta dans l'or ; pour ce peuple qui, durant les âges, avait vu quotidiennement le soleil, après avoir lamé d'or la surface du désert aussitôt rembrunie, s'enfoncer dans l'horizon, l'or fut toujours un peu, extrait du sol, comme l'éclat d'un soleil souterrain, son rayonnement subtil et miraculeux. Quand, à Merrakech, les Arabes des villes voyaient s'avancer, de la profondeur trouble du Désert, des chameaux, des éléphants et des esclaves chargés du butin précieux, c'était en eux l'illusion séculaire des ancêtres nomades qui triomphait enfin, d'une allégresse naïve, devant une incroyable réalité.

§

Pour que Merrakech figurât aux peuples de la Méditerranée la ville légendaire de l'or, ainsi que Merrakech elle-même imaginait naguère Tombouctou, El-Mansour embellit le sable de son oasis de monuments solides et éblouissants. Le plus magnifique fut ce Palais Bedi ou la Merveille dont le poète a dit : « Maroc doit à Bedi son immense célébrité et, grâce à lui, sa gloire durera des siècles. » La construction en avait pris seize ans, pendant lesquels El-Mansour entretenait les enfants des ouvriers qui y travaillaient afin qu'ils ne fussent pas troublés de préoccupations étrangères, tant son orgueil chérifien était jaloux de prolonger sa mémoire par des

monuments, à l'exemple de ses prédécesseurs almohades et mérinides.

C'était un édifice carré dont chaque face portait une coupole spacieuse autour de laquelle s'arrondissaient d'autres coupoles de palais et d'habitations. Il était construit d'onyx, de marbres blancs et noirs des pays étrangers et qu'on avait payés avec le sucre des usines, poids pour poids ; de l'or brut ou des feuillets d'or couvraient les volutes des chapiteaux ; les dalles limpides provenaient de Carrare ; des faïences variées illuminaient les parois ; les plafonds, incrustés d'or, entretenaient la lumière jusqu'en leur profondeur ; de brillantes sculptures et des inscriptions en stuc enguirlandaient les murailles. « Immense édifice élevé sur les bases de la piété, » dit le poète : en effet, les inscriptions en vers, sculptées dans le bois, moulées en stuc ou dessinées sur faïences, célébraient le vrai Dieu, en rappelant les guerres à l'ardeur desquelles s'était épanoui ce luxe. Des devises sur les coupoles édictaient de haut : « Des flammes jaillissaient de leurs lances si brillantes que leur éclat rendait blanches les chevelures des peuples d'Ethiopie. » Les grillages des balcons, les étoffes des tentures, les tapisseries annonçaient : « C'est la main du prince des Croyants, de celui qui mène en laisse les Grecs, les Persans et les Coptes. » Les chambranles des portes, les portières proclamaient : « C'est le lion de la guerre qui, s'il rugit, porte l'effroi jusque dans l'Inde et dans la Chine. »

L'eau circulait en arabesques d'argent aux plates-bandes des jardins ; et les oiseaux vocalisaient le long des eaux vives qui écrivaient sur le brocart et le velours des pelouses des lignes agréables à l'œil comme des louanges ; des statues éclataient de blancheur dans des bosquets épais d'oranges et de grenades, des fleurs odorantes parsemaient le tapis des parterres ; il y avait des lauriers et des myrtes, des berceaux de vigne et des vergers fruitiers ; et dans un parc on entretenait des girafes, des éléphants et des lions, la faune de cette Afrique sauvage au fond de laquelle Merrakech était allée ravir l'or de sa grandeur.

A quel point le spectacle de pareils monuments était une joie nouvelle pour les habitants de la ville-oasis, on en juge par l'admiration exaltée qu'ils conçurent pour le Bedi: ils l'ap-

pellent « merveille » ; ils la comparent au « paradis terrestre » ; et plus n'est besoin désormais d'évoquer les temples sacrés de l'Yémen, ni les palais de Bagdad : l'Orient n'est plus la Mecque artistique des Musulmans de l'Afrique occidentale : sur la terre d'Afrique la valeur des armées sahariennes a su constituer à l'Islam un décor de monuments aussi somptueux que ceux de l'Arabie. Aussi, bien que le luxe même de Bedi dérogeât aux traditions coraniques qu'avaient observées si scrupuleusement les austères fondateurs de Merrakech, El Mansour s'appliqua-t-il à prêter à la magnificence de son palais une destination religieuse. Son orgueil l'avait voulu fastueux, sa piété tint à ce qu'on y glorifiât du moins Dieu comme en une mosquée.

Il y faisait célébrer magnifiquement le Rhamadan et la cérémonie de la nativité. A cette occasion, tous les muezzins du Maroc étaient convoqués ; la veille, un cortège des hommes qui avaient coutume de porter les litières des fiancées transportaient au Bedi, suivis de joueurs de tambours et de trompettes, « une forêt » de cierges que, sur l'ordre d'El-Mansour, les ciriers avaient fondus et teintés de couleurs de fleurs. Le jour de la fête, la foule était admise dans le palais, si bien qu'un voyageur venu d'Orient, partant habitué au faste des réceptions, a pu décrire avec émerveillement cette cérémonie :

Toutes les pièces, dit-il, étaient tapissées d'étoffes de soie, ornées de sièges rembourrés, de portières, de moustiquaires et de lits incrustés d'or. Sous chaque arceau, dans chaque coupole, était dressée une estrade derrière laquelle se déroulaient sur le mur des bandes d'étoffes de soie couvertes de dessins semblables aux fleurs d'un parterre. Jamais, dans les siècles précédents, on n'avait vu une profusion pareille, car ces étoffes couvraient entièrement les murs et faisaient ressortir les soubassements et les colonnes de marbre de diverses couleurs dont les chapiteaux étaient garnis d'or massif. Le sol, pavé de marbre blanc rayé de noir, était coupé de distance en distance par des pièces d'eau. Tout le monde était admis, mais chacun était placé suivant l'ordre des préséances, cadis, ulémas, pieux personnages, vizirs, secrétaires, hôtes et soldats occupaient les places qui leur avaient été réservées et tous pouvaient s'imaginer qu'ils étaient dans le Paradis. Revêtu de son plus beau costume, qu'il rehaussait encore par son aspect majestueux et imposant, le sultan se tenait assis sous les regards pleins de respect et d'admiration des assistants. On suivait d'ailleurs en cette circonstance le cérémonial

accoutumé des audiences. Debout, derrière le prince, et présentant un spectacle imposant, se tenaient les nègres et les renégats coiffés de casques, la taille enserrée dans des ceinturons dorés et des écharpes d'étoffe tissées d'or ; devant eux étaient dressés les cierges. Comme la réception était ouverte, on voyait entrer des gens de diverses tribus, des soldats et des tolbas de toute catégorie. Parfois on arrêtait le flot des visiteurs ; on servait alors à ceux qui se trouvaient dans la salle des mets variés, dans des plats dorés de Malaga et de Valence et dans la vaisselle de Turquie ou de l'Inde. On apportait ensuite des aiguières et des bassins qui servaient aux ablutions des mains ; il y avait des brûle-parfums contenant de l'ambre et de l'aloès, et c'était dans des coupes d'or ou d'argent remplies d'eau de rose et d'eau de fleurs d'orangers que l'on trempait de fraîches branches de myrte avec lesquelles on aspergeait abondamment les ouvriers de façon à ce qu'ils conservassent les traces de ces parfums.

Après les prières des muezzins et des muftis, les poètes, que l'on appelait les Rossignols, récitaient des vers. Les uns ne manquaient à rappeler la conquête du Soudan : « Dieu a décidé pour ton renom que tu serais le maître du monde, que tu conquerrais l'espace compris entre le Soudan et le Sous. » D'autres, avec des comparaisons fauves, menaçaient l'Europe chrétienne : « Comme l'aigle du désert, El-Mansour a pris son vol au-dessus de la terre, et s'est ensuite précipité pour déchirer les lions les plus terribles... Il a répandu sa puissance sur les deux continents. » Beaucoup dirigeaient leur enthousiasme vers l'Orient : « C'est à El-Mansour que Dieu a promis la domination du monde et la conquête des Pyramides. » Quelques-uns songeaient même à l'Inde : « Le glaive de l'Inde dans la main droite de la Foi ! » Tous, loin de chanter les plaisirs des villes et les voluptés du repos, célébraient les victoires, les expéditions, la guerre sainte.

A vrai dire, l'odeur voluptueuse de la vie andalouse qui parvint plus tard jusqu'à Tombouctou, fine et amollissante, avait commencé de pénétrer l'oasis, mais le spectacle fréquent des armées entretenait le tempérament guerrier des habitants. Les femmes penchées aux terrasses, avec des perles dans la chevelure et des pierreries autour du cou, les hommes rangés dans les rues, « superbes et braves », en casaques de couleur bordées jusqu'aux genoux de losanges éclatants et en bonnets écarlates, regardaient très souvent défiler les troupes qui avaient conquis le Soudan, car le sultan ne sortait jamais

sans être escorté. En tête marchaient les sombres régiments du Sous aux muscles rebondis, aux dentures terrifiantes, des colliers d'amulettes sonnant à leur poitrine; puis se déployaient les corps formés de turcs et de renégats, sous des bonnets dorés que le parement africain, une aigrette d'autruche, surmontait; les *sollàq* suivaient, de longs bonnets leur tombant aux épaules, des plumes d'autruche frémissant à leur ceinturon; les *beleberdouch* s'avançaient alors avec des lances au manche plaqué de fer, laissant venir derrière eux les *chancharya* qui avaient la charge des cuisines et des transports, les *gabbdjiya* qui gardaient les portes et qui, chaque nuit, montaient la garde aux remparts, les *chaouchs* servant d'estafettes. Des cavaliers « choisis » caracolaient sur des chevaux de prix. El-Mansour paraissait sous le parasol que tendait au-dessus de son chef un officier supérieur, et le grand étendard blanc : « le Drapeau Victorieux, » l'enveloppait de sa lumière. Devant et derrière lui de vastes tambours retentissaient; des artistes « étrangers », experts dans l'art des airs belliqueux, faisaient crier les ghaïtat au rythme grêle desquels les chevaux piaffaient en cadence. La palmeraie, vaste et lumineuse, au vent s'emplissait d'une fine musique de cliquetis, et l'enthousiasme des flûtes sahariennes, le tapage des tambours carcs agitaient à la mémoire le souvenir de la prise de Tombouctou, précipitaient violemment les rêves militaires vers les capitales de l'Egypte et vers l'Orient.

§

C'était en même temps une grande ville de science : entre tous, le patriarche de Tombouctou, le nègre Ahmed-Baba, s'y consolait de son exil en enseignant la jurisprudence et telle était la ferveur studieuse des Marocains que, quand il s'en alla de Merrakech, une grande part de la population lui fit escorte. Les poètes y abondaient, généreusement traités et favorisés, car El-Mansour lui-même, qui s'estimait de pratiquer la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique et la géométrie d'Euclide, s'exerçait à la poésie. Il le faisait avec cette ardeur mièvre et cette préciosité qui, autour de lui, était le zèle même et l'inspiration de toute la poésie arabe, de ce génie quintessencié et ostentatoire des cours brillantes et voluptueuses qu'en Europe, à la fin de la Chevalerie héritée des Sarrazins,

l'on retrouve à la Renaissance française et à la Renaissance anglaise au temps d'Euphuès. Une tige de rose penchée devant sa maîtresse lui inspirait ce vers : « Le vert qui recouvre tes pétales roses semble un grain de beauté d'ambre parfumée qui orne sa joue. » Il demandait un baiser à sa maîtresse avec des douces allusions aux fleurs : « Laisse la salive de ma bouche passer sur cette joue rosée et transformer ainsi cette rose en églantine. » Cependant quand il ne cueillait pas ses images aux plates-bandes du Bedi, le vainqueur du Soudan usait de comparaisons guerrières, comparait le désir, l'amour, les yeux de la femme à un poignard, et pensant à ses fusiliers disait : « Elle a paru et aussitôt l'amour a battu le briquet du désir dans mon âme. » Un traité qu'il avait composé débutait aussi en ces termes : « Nous avons besoin, pour perfectionner les forces naturelles de nos âmes, de les exercer à la pratique des vérités des sciences exactes et des sciences d'observation. Commençons donc par discourir sur ce sujet et attirons-en la cavalerie et l'infanterie sur le champ de bataille de ce livre (1). »

Mais, parmi ces caprices de sultan savant, il en est qui s'accordent exactement, sinon aux projets de son ambition personnelle, du moins à la confuse et téméraire convoitise de Merrakech : telle, sa prédilection pour la langue et les sciences d'Orient. Il avait appris l'écriture orientale pour correspondre avec les savants d'Arabie et d'Egypte ; il faisait demander à un docteur du Caire « de lui délivrer des diplômes constatant la filiation rigoureuse de ses autorités et la trace non interrompue de la voie qu'il avait suivie ». Il s'enorgueillissait qu'il y eût à Merrakech des hommes de la Mecque, de Médine et de Jérusalem ; il se plaisait à faire annoncer sa visite aux souverains d'Orient pour savoir avec quel cérémonial ils l'accueilleraient ; il faisait montre de calligraphie dans sa correspondance avec le roi de Perse où il usait du « style magique » propre aux Asiatiques. Enfin il avouait lui-même qu'il n'avait l'esprit « si continûment tourné vers l'Orient que parce qu'il voulait réaliser l'unité du monde musulman », c'est-à-dire fonder un immense empire islamique dont Merrakech serait la capitale.

§

Telles furent la plus haute puissance et la plus gran-

(1) Cf. la description que Taine fait des fêtes de la Renaissance anglaise dans sa *Litterature anglaise*, tome I.

diose ambition jusqu'où monta progressivement la force africaine concentrée depuis le x_e siècle en Merrakech, disciplinée par la religion, enhardie par ses victoires en Espagne et au Soudan, enorgueillie par la richesse de ses butins, exaltée par les merveilles artistiques d'une capitale autochtone. L'impérialisme saharien, entretenu par ses colonies du Soudan, s'épuisa par sa grandeur même et la compétition des divers princes militaires, en cette période de jouissance et de fatigue qui suit toujours la plus grande expansion.

Merrakech se dissolut sous le pouvoir des chérifs ; les colonies soudanaises se révoltèrent; Merrakech décrut progressivement jusqu'à n'être plus aujourd'hui, en son admirable parc de palmiers, que le Versailles triste, grandiose et à moitié désert, des sultans de Fez.

MARIUS-ARY LEBLOND.

ESTHÉTIQUE
DE LA STATUAIRE EXPRESSIVE

(*Suite* [1])

—

III

Si les émotions esthétiques sont à ce point différentes des émotions ordinaires, il paraît bien évident que ces dernières, lorsqu'on les veut exprimer ou provoquer par l'art ou bien s'altèrent et s'approchent en quelque façon de la pure émotion esthétique, ou bien, n'étant accompagnées ni par les sens, ni par l'intelligence, altèrent la matière plastique qui est supposée les contenir, à moins, ce qui est encore plus fréquent, qu'elles n'altèrent cette matière, en même temps qu'elles s'altèrent elles-mêmes. La passion, dans la nature, n'est jamais quelque chose d'absolu qui se produit spontanément sans cause ni objet. Quelque intense que soit une émotion, nous ne pouvons avoir d'elle une conscience distincte que si nous l'isolons, par une abstraction volontaire, des circonstances au milieu desquelles elle se produit, encore que cette émotion ne tarde pas à disparaître, dès que nous persistons dans cette abstraction, dès que, par l'analyse intellectuelle, nous avons tranché les liens qui la relient à cette trame complexe dont toute chose est faite. Vouloir amener des spectateurs, au moyen d'une œuvre d'art, à éprouver distinctement, et de manière durable, la conscience d'une émotion déterminée, est donc une chimère à la fois qu'une contradiction : une chimère, parce que cette conscience ne saurait être durable; une contradiction, parce que, du moment que l'émotion est abstraite et distincte, elle commença à différer de l'émotion primitive, laquelle ne va point sans confusion.

On l'a cependant essayé et il est facile, par cela même, de connaître la qualité d'une émotion ainsi exprimée. Remar-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 186.

quons d'abord que si l'artiste juge nécessaire de transposer dans l'art un sentiment isolé et déterminé, c'est qu'il le trouve rare ou extraordinaire, et s'il le juge ainsi, c'est que ce sentiment n'est que peu naturel chez lui. Or, s'il ne lui est pas naturel, il faut qu'il l'imagine, ce qui déjà suffit à le dénaturer et à le rapprocher du sentiment esthétique; il faut encore, pour l'imaginer et l'atteindre, qu'il fasse un effort, ce qui rend douteux, pour ne pas dire impossible, qu'une fois éprouvé ce sentiment ait encore assez de puissance en soi pour déterminer les formes qui devront l'évoquer chez le spectateur. De là, chez les maîtres de la sculpture expressive, cette inconsistance de la forme, inconsistance dont ils se soucient d'autant moins que, selon eux, elle ne nuit pas à l'expression, et que, d'un autre côté, elle n'est pas sans convenir, comme nous l'avons vu, aux dispositions de leur sensualité. De là, aussi, chez les mêmes artistes, lorsque l'expression est obtenue cette exagération déclamatoire de sentiments pourtant tout à fait simples, mais qui leur paraissent d'autant plus grandioses qu'ils leur sont plus étrangers, semblables, en ceci, à ce puissant navire de la fable :

> Bientôt nacelle, et puis ballot,
> Enfin, bâtons flottants sur l'onde.

Ajoutons qu'altérés déjà du fait qu'ils sont isolés, imaginaires et voulus, ces sentiments s'altèrent davantage encore dès qu'ils sont objectivés : un sentiment, par cela seul qu'il tend à se transformer en acte, a toujours quelque chose de fugitif qui empêche qu'on le fixe, sinon en le renouvelant sans cesse, c'est-à-dire en le dénaturant quelque peu; et plus un sentiment est fictif et volontaire, plus il a besoin d'évoluer et de se transformer, sous peine de disparaître au moindre arrêt. Aussi bien, des sentiments aussi mouvementés ne sont-ils fixés à aucun de leurs moments dans les œuvres des statuaires romantiques : ce qu'expriment les plus réussies d'entre elles, c'est, plutôt que le sentiment même, la prescience de ce sentiment, ou le violent effort qu'a fait l'artiste pour l'éprouver ; lorsqu'elles prétendent fixer un sentiment, comme dans le *Victor Hugo* de M. Rodin, elles fixent du même coup la brutalité contractée avec laquelle il s'est produit, et alors, comme le sentiment disparaît avec sa condition d'existence qui est le mou-

vement, elles ne donnent plus à sentir que le gauche résultat d'un effort prétentieux. Soit donc qu'il s'exprime dans son évolution soit qu'il s'exprime au terme de cette évolution, ce sentiment affecté a toujours quelque chose de faux et de forcé au regard du sentiment original dont il prétend grossièrement donner l'illusion.

Ces sentiments fictifs, étant très particuliers, énoncés aussi de façon très particulière, nous avons vu qu'ils doivent être difficilement éprouvés par le commun des spectateurs. De cette difficulté, j'ignore si les statuaires romantiques se sont fait une idée bien nette. Ce qui est certain c'est que, délibérée ou non, aucune pression n'a été négligée par eux sur la sensibilité. Avec ce qu'elles ont d'informe, de surprenant et de colossal, leurs œuvres commencent par écraser la machine nerveuse: elles l'ébranlent et la désorganisent de leurs brusques accès d'outrance, puis, ses éléments disjoints et rendus inconsistants elles achèvent de la refouler pour faire jaillir d'elle le sentiment qu'elles lui proposent. Il arrive que ce sentiment n'est pas très intense; il n'est alors que l'élévation mystique, mais fugace et morose, de l'humble désespéré vers les fétiches auprès de qui déjà sa pensée est envoyée en prière : il se dégage presque spontanément, de même que du bloc massif et brut surgissent les figures d'une délicatesse vague et compliquée qui lui répondent tels, *la Pensée*, *l'Enfant Prodigue*, *l'Eternelle Idole* de M. Rodin. Mais il arrive aussi qu'il exige un transport passionné autant que désespéré : c'est alors qu'on voit les masses informes, les attitudes contractées, les physionomies égarées, toutes les recettes enfin de l'art expressif, pousser à fond la dévastation dans ceux qui se laissent impressionner par elles ; alors qu'on voit le Moloch des temps nouveaux fouiller et arracher à deux mains dans les entrailles délabrées de ses adorateurs pour repaître ses flancs insatiables, alors qu'on voit les victimes se déchirer elles-mêmes afin d'embellir, de ces trophées sanglants, l'idole dont elles espèrent un mystérieux délire. Elles s'imaginent, du fait qu'elles s'emplissent de cette puissance monstrueuse, qu'elles l'acquièrent à leur tour en quelque sorte et qu'elles trouvent en elle leur « profondeur », leur « vérité », leur « conscience », toutes chimères dont on berne leur crédulité. Cette puissance, elles ne se demandent pas si elle n'est qu'une poussée imaginaire et qui jamais n'at-

teindra équilibre ni fermeté : c'est parce qu'elle n'est qu'une poussée imaginaire qu'elles peuvent un moment avoir conscience d'elle. Elles ne s'inquiètent pas davantage, si, de ces gros nuages tumultueux, le pauvre éclair qui viendra les illuminer en retour est hors de proportion avec l'aliment qu'elles leur ont donné, et si, par exemple, l'Apollon des *Chevaux de Nancy* n'est qu'un Parsifal : quelque décevante, quelque désolante que soit la compensation, elle est une providence dont elles rendent aussitôt en gratitude le maigre réconfort, tant elles se satisfont, dans leur enthousiasme vague et frigide à finir de se dissoudre, sur le moindre prétexte, en effusions mélancoliques, au delà de ces flasques bouffissures.

Pour ne pas se défendre mieux des impressions violentes, pour se transporter au moindre choc, s'extasier à la plus vague promesse, il faut que la sensibilité soit bien pauvre, bien dénudée, bien immodérément excitable. Pour rechercher avec tant de zèle des émotions qui la bouleversent, pour les augmenter de tout un effort intérieur, pour éprouver dans leur trouble grossier cette même joie que le populaire demande à l'ivresse, il faut aussi que la sensibilité soit à l'ordinaire inerte ou atone, ou bien qu'elle soit trouble, pénible, lourde d'humeurs sombres et contraires, et dont elle tente de se dégager par l'élan mystique ou la vaine discipline de la macération. Mais, de cette volonté consciente, les accès sont peut-être d'autant moins persistants que plus ardents, et après leur brillant éclat viennent toujours la détente et la chute; d'autre part, les états qu'ils suscitent, quelque sublimes ou grandioses qu'ils paraissent, ne se défont jamais de cette peine indécise qui baigne les bas-fonds de la conscience. On peut alors, à moins de frais, s'accommoder de son mal, tirer un charme de sa vague mélancolie, et la provoquer même au moyen d'excitations variées. C'est là ce que fait cette sorte de spleen qui, depuis quelque temps, se manifeste, et avec quelle prépondérance, dans les arts. Considéré d'abord comme un signe sensible des forces qui nous habitent et nous poussent, comme une sorte de conscience de l'inconscient, des hommes passionnés et pieux l'ont rattaché à la philosophie de l'inconscient, transformant celle-ci, comme tant d'autres philosophies, en dogme religieux et en loi morale. Communier par le sentiment avec l'univers, se défaire de préférence dans ce qu'il a de plus incohérent et de

plus chaotique, sanctifier le mystère et s'y béatifier, voilà ce que proposent, autant que la poésie symboliste ou la musique wagnérienne, *l'Illusion*, *le Poète et la Vie*, *la Muse de la Méditation*, de M. Rodin.

Mais, à côté de cette sensibilité indigente, il peut y avoir dans le tempérament une fougue d'autant plus commune qu'elle est plus rudimentaire et que, par sa grossièreté et sa confusion, elle trouve aisément un autre écho chez les individus que ses manifestations excitent; il peut y avoir même des passions tumultueuses auxquelles les plus simples s'adonnent, telles la colère, la vengeance ou l'amour sexuel. Il se passe alors le contraire de ce que nous venons de décrire: au lieu que, dans *les Chevaux de Nancy*, dans le *Victor Hugo*, la brutalité n'avait pour objet que de mieux faire ressortir des figures idéales, dans *la Patrie vaincue* par exemple, le spectacle de la défaillance n'a plus pour objet que de renforcer, par contraste, le génie colérique de la guerre; alors que tout à l'heure les efforts les plus laborieux de la contemplation n'aboutissaient qu'à l'extase, une sourde fureur réagit maintenant derrière la mélancolie froide et grise, comme si soudain allaient exploser des tendances qui, jusque-là, sommeillaient. Sans doute, ces états successifs peuvent sembler se contrarier et s'exclure; mais les passions réactives, bien que rien ne les lie à la sensibilité contemplative, ont toutefois avec elle des traits communs de trouble, de violence et de désordre; et pour ceux qui prennent un plaisir à les éprouver elles sont considérées soit comme la décharge de cette puissance factice que, dans la contemplation active du colossal, ils s'imaginent accumuler en eux, soit comme une concentration, dans leur individu, de ces mêmes forces de la nature dans lesquelles ils se défaisaient tout à l'heure. Il va de soi que ni cette décharge, ni cette concentration illusoires ne sont moins altruistes que ne l'étaient l'extase ou la macération. Malgré que, par elles, on ne sorte pas de soi volontairement, du fait qu'elles vous poussent avec une force irrésistible on n'en finit pas moins par s'aliéner. Assurément, il y a, dans cette aliénation des degrés, et l'on peut dire que lorsqu'elle est très légère, lorsqu'elle est l'expression expansive d'un sentiment exubérant de plénitude, elle n'est pas sans analogie avec l'émotion esthétique; mais ce qu'il faut noter c'est que, si elle peut être spontanée à l'origine, rarement elle se déve-

loppe sans le concours d'une volonté réfléchie, de sorte que la simple intervention de cette volonté suffit à modifier radicalement l'émotion qu'on se propose d'exprimer. Des réactions aussi immédiates que la bravoure ou l'enthousiasme patriotique ont ainsi été traduites par Rude dans *le Maréchal Ney*, dans *la Marseillaise*, avec une animation volontaire qui peut bien être aussi énergique et guerrière qu'on voudra, mais qui détruit toute spontanéité du fait que, pour être ressentie, elle oblige le spectateur au même effort de volonté. Encore, les œuvres de Rude ne demandent-elles au spectateur qu'une tension légère, la sculpture expressive n'étant pas de son temps aussi perfectionnée qu'aujourd'hui. Les œuvres de M. Rodin, qui prétendent évoquer la puissance invincible des fureurs guerrières ou sexuelles, telles *l'Enlèvement* ou *le Génie de la Guerre*, ont ceci de mieux que l'effort représenté par elle est le contraire exact de quelque chose d'irrésistible!

IV

Jusqu'au XIXe siècle, la statuaire était le seul art qui se fût gardé pur de tout mélange avec les autres arts. Dans un temps où, pour les membres de l'Académie royale des beaux arts la peinture consistait, presque entièrement, dans une illustration réalisée d'une part au moyen d'attitudes empruntées « aux belles antiques », déterminée de l'autre, et minutieusement, avec la règle et le compas, la sculpture des Puget, des Girardon, des Coysevox, des Le Hongre avait trouvé, dans son réalisme libre et fort, de quoi se préserver de la littérature et de l'idéologie. Un peu plus tard, au moment que commença le règne de la morale suisse, heureusement tempéré d'ailleurs par ceux des demoiselles Poisson et Vaubernier, lorsque peintres et graveurs, à de rares exceptions près, ne semblaient plus avoir pour objet que l'allusion grivoise ou morale, les Clodion, les Pigalle et les Pajou continuaient seuls, davantage même que La Tour et Chardin, les traditions d'un art concret et sensuel. Mais soit qu'ils fussent las de cette réputation de bêtise, qu'à tort ou à raison on a faite aux sculpteurs dans les ateliers, soit que, plus vraisemblablement, ils aient cédé à cette manie, que tous nous avons aujourd'hui, de mettre des idées partout où elles n'ont que faire, les professionnels de la statuaire expressive sont devenus à leur tour des apôtres et des phi-

losophes. Il ne leur a pas suffi « d'exprimer des passions pour les inspirer en les exprimant », comme l'insinuait M. de Fénelon, il y a deux cents ans ; il leur a fallu encore énoncer les « vérités » abstraites de la philosophie. De même que leur passion artificielle, que leur sensualité primitive s'étaient trouvé convenir tout à fait à l'état d'âme général de leur temps, de même aussi leur intellectualisme élémentaire, quoique prétentieux, se trouva satisfaire aux besoins d'esprit de leurs contemporains : tant ces facultés diverses, volonté d'être ému, sensualité indépendante, idéologie abstraite, marchent de pair chez les citoyens de nos démocraties.

De ces démocraties, je n'entends point médire, étant de ceux qui puisent une sérénité dans l'idée que rien, jamais, ne saurait arrêter le cours des choses : j'espère donc ici avoir la liberté de rechercher quelques-unes des conditions qui, dans les arts, favorisent le succès de l'idéologie. Que nous n'ayons plus en France, et je peux dire en Europe, d'aristocratie constituée, que nos « classes dirigeantes » ne soient rien de mieux qu'une plèbe bien nourrie, bien vêtue, instruite, et policée, c'est d'abord un fait que l'on peut, autant qu'on voudra, glorifier ou déplorer, mais un fait dont nous n'avons pas le droit de ne pas tenir compte. Dans cette plèbe, il peut y avoir des représentants de l'ancienne aristocratie, des descendants oisifs et fortunés de spéculateurs et d'industriels parvenus : ces personnages, d'ailleurs peu nombreux, sont à négliger, tant qu'ils ne se distinguent du commun que par le chiffre de leur dépense et n'ont pas ce fonds qu'il faut avoir, selon La Bruyère, pour vivre dans l'oisiveté. Dans cette plèbe, tout le monde, ou presque, est condamné au travail. Or, un travail, un métier, cela peut valoir, socialement, autant et mieux qu'une fortune ; psychologiquement, cela n'en apporte pas moins avec soi des tares certaines. Autant qu'un boulanger, qu'un forgeron, qu'un maçon, l'avocat, le financier, le professeur subissent des déformations et des maladies professionnelles qui, pour être moins apparentes, n'en ont que plus d'effet sur l'intelligence et la sensibilité. Imaginez les épreuves diverses qu'il faut traverser avant de parvenir à quelqu'une de ces situations. Le collège d'abord, avec son enseignement approximatif et hétéroclite, dont l'enfant le mieux doué ne tire que des notations sèches, sans lien entre elles, et dans lesquelles il ne

voit que la matière fastidieuse des examens : on a beau dire, après cela, que l'objet de cet enseignement n'est pas de donner des connaissances, mais de développer la mémoire et l'intelligence, il faut reconnaître, en admettant qu'il stimule une curiosité d'ailleurs trop dispersée pour être féconde, qu'il n'éveille pas ces facultés d'analyse et de coordination, les seules qui soient vraiment intellectuelles, et sans lesquelles les connaissances les plus exactes ne seraient qu'un amas inutile. Au sortir du collège, à un âge où la sensibilité jusque-là négligée tend à se dégager et à fructifier, on envoie le jeune homme achever de se spécialiser aux besognes les mieux faites pour étouffer cette sensibilité, dans une grande Ecole, une Faculté, un établissement industriel ou commercial ; personne, à côté de cela, ne songe à le prémunir contre ces abstractions réalisées qui forment aujourd'hui l'état d'esprit général, et auxquelles il accédera d'autant mieux qu'elles serviront de motif à son jeune enthousiasme ; au contraire, on lui inculquera le respect de « l'Idée », comme si cette expression d'un rapport instable qui est une idée pouvait devenir un article de foi, comme si cette religion de la Science ne faisait pas que desservir les intérêts de la science véritable. Joignez à ceci que notre jeune homme a des besoins confus, mais violents, d'émotion, et des besoins qu'il n'a pas l'occasion de satisfaire ; joignez à ceci encore que la sensualité, n'ayant jamais été exercée, est restée chez lui primitive et grossière, et vous comprendrez la puissance que des œuvres d'art très expressives auront sur lui. Plus tard, lorsqu'il sera devenu homme, lorsque tout son temps sera pris par les besognes journalières, ses habitudes seront faites, et c'est encore aux livres, aux théâtres, aux expositions, que, plutôt qu'à la vie elle-même, il demandera d'exciter sa sensibilité et son imagination.

Parmi « les idées » exprimées par les maîtres romantiques, il y en a qui, n'étant que des abstractions réalisées, des idées converties en sentiments, ne nous occuperont pas plus longtemps, puisque leur expression se ramène à celle d'un sentiment, laquelle, comme nous avons vu, ne peut être que factice, exagérée, et très éloignée de la jouissance esthétique. Mais il y en a d'autres qui semblent plus intellectuelles, qui se rapprochent des allégories de jadis, et il nous faut voir que celles-ci, pas

plus que celles-là, ne trouvent leur place dans l'art. Voyons par exemple cette figure de femme parfaitement ouvragée, posée sur un bloc de marbre non dégrossi, et que M. Rodin a intitulée la Pensée. Il paraît que cela nous signifie l'émersion de la pensée consciente, et son affirmation au-dessus de l'informe inconscience. En admettant que de cette allégorie, qui, disons-le, n'est pas indéchiffrable, tous les spectateurs devinent le sens, il est douteux qu'ils tirent un plaisir quelconque d'un plaisir si facile, et d'une solution si banale. Prenons encore, du même M. Rodin, *le Victor Hugo* entouré des diverses muses, de *la Colère*, de *la Méditation*, de *la Mer*. Ici, chacun de ces éléments est un symbole, une abstraction réalisée, et qui, du fait qu'elle est rendue sensible, cesse de se rapporter aux éléments voisins, de sorte que, du monument, il nous est impossible d'avoir une idée totale, puisque la sensation particulière de chaque élément vient rompre la fragile unité intellectuelle de l'allégorie. De même pour *le Balzac*. Dans cette statue, il paraît que M. Rodin a prétendu représenter, non le personnage Balzac, mais son œuvre, *la Comédie humaine*. Pour cela, il a donné à son marbre, après, dit-on, beaucoup d'efforts, l'aspect général « d'un élément », d'une sorte de menhir, au-dessus duquel il a juché une figure, une figure semblable, autant que faire s'est pu, à celle d'un autre auteur de « Comédies », à celle de notre Molière national. Cette fois-ci, le public, pour des raisons qui d'ailleurs ne font pas toutes honneur à son intelligence, ni même à sa bonne foi, n'a pas voulu admettre cette idée saugrenue, et s'est fâché tout net. C'est qu'une idée, même judicieuse, même transcendante (ce que celle-ci, ressortant plutôt de l'école primaire, n'était assurément point), c'est qu'une idée, toujours, a quelque chose d'exsangue et d'inanimé qui ne saurait, quoi que dise et fasse cet excellent M. Fouillée, s'imposer en rien, lorsque le cœur ou les sens se révoltent. On peut, dans un tableau, dans un monument, tolérer la présence d'une idée, mais c'est à la condition qu'elle ne gêne point la compréhension sensible de l'ensemble, qu'elle lui corresponde même, ou qu'elle ne soit qu'un surcroît de luxe et de finesse, comme cela se voit chez le Poussin. Il est facile, dans ce cas, de comprendre que, si elle est une réplique, si elle est un supplément, elle est inutile, et que, si elle est inutile, il vaut mieux la réserver pour d'autres usages.

Nuisible à l'art, et dégradante pour soi-même, est ainsi l'activité de l'esprit, lorsqu'au lieu de servir de lien, à la fois que de règle, aux divers éléments sensibles qui composent une œuvre, elle prétend utiliser cette œuvre à la vulgarisation des connaissances; et cependant, cette même activité, dès qu'elle est désintéressée, dès qu'elle se satisfait selon l'expression de Mallarmé, de ses propres jeux d'ailes, et les accompagne d'une sensualité appropriée, dès qu'elle se dépense, en un mot, dans les libres fantaisies de l'imagination et du rêve, cette activité, disons-nous, fait œuvre véritablement artistique et séduisante par cela seul qu'elle cesse d'être utilitaire et n'a pour objet qu'un plaisir, même léger, même fugace. Séduction superficielle, il est vrai! et qui ne provoque pas la moindre émotion; qui ne s'adresse qu'à l'imagination, et à l'imagination de ceux-là seuls qui déjà sont initiés ou prédisposés. Séduction encore, qui, rarement se trouve sans alliage, et qui risque très fort, comme nous avons vu, d'être annihilée par la poussée du sentiment et de l'émotion, si ce sentiment et cette émotion ne sont pas, en quelque sorte, assez grêles ni anémiés, pour se confondre sans discordance avec elle. Mais séduction qui, s'accommodant d'autant mieux qu'elle est plus cérébrale à la sensualité des yeux, ainsi que Gœthe l'avait remarqué et qu'on le vérifie chez le Lorrain, et surtout chez Turner, peut bien, au regard de la jouissance intime et profonde procurée par l'art classique, n'être qu'une distraction ou qu'une perversité, mais une distraction, alors, et une perversité, sans lesquelles finiraient par sembler fades les joies les plus bienfaisantes, puisque celles-ci, peut-être, ne sauraient être senties dans leur plénitude, si on ne les rapportait à quelque excentricité.

Que des jeux aussi ténus, aussi délicats, puissent ainsi se superposer à la sensibilité fruste que nous avons décrite, cela peut sembler étrange : ce ne l'est pas plus que de voir, d'un feuillage épais et grossier, s'élancer en essaim de mouches éclatantes la floraison de certaines orchidées. Au contraire, à la culture de telles curiosités, nos civilisations anciennes et composites sont le terreau le plus propice. Façonnant l'esprit à s'exercer avec désinvolture, et au détriment même de la sensibilité, elles fournissent encore à son activité des aliments inépuisables et toujours nouveaux : les arts disparus des civilisations antiques sont mis à contribution aussi bien

que ceux, encore vivaces, des civilisations lointaines; à la vieille tradition occidentale, qui est la nôtre, et dont on se lasse aussitôt qu'on ne tient plus à elle par les racines de la sensibilité, on ajoute, par besoin pressant de nouveauté, la connaissance de toutes les civilisations orientales, anciennes et modernes, et celles même des civilisations du Nouveau-Monde et de l'Océanie. Devant ce pêle-mêle de cultures disparates, s'installe alors l'artiste moderne, pour disposer, tel le croquemort des catacombes (bien qu'avec plus d'ingéniosité, je le concède) ses mosaïques inanimées. Comme il n'est pas difficile, avec un peu de goût, de distinguer, entre tant d'éléments des analogies, on les trie et les met de côté pour combler les trous des marqueteries nouvelles. On s'imagine, pour avoir pris partout ce qu'on croit être la fleur des choses, que rien qu'à les juxtaposer l'on obtiendra des chefs-d'œuvre extraordinaires; mais on n'obtient, au vrai, que les vaines bizarreries des Gustave Moreau et des Odilon Redon. Et cependant, pour ces joujous séniles, il y a un public nombreux, et un public assez mis en goût pour fournir des acheteurs. Il y a aussi, mais cela se comprend mieux, des marchands, tel ce nègre qui, de l'exotisme imité, s'est fait une spécialité, comme ses congénères de cacaouettes et de noix de coco, et qui vous dit, lorsqu'il vous détaille quelqu'une des guenons dont il trafique en effigie : « N'est-ce pas que c'est d'un délicieux dix-huitième siècle? »

Toutefois, à côté de ces exercices, qui ne dépassent point, en adresse, ces centons par lesquels Ausone et les poètes de son temps prétendaient faire œuvre originale, en disposant, dans un ordre nouveau, les vers de Virgile, il en est d'autres qui, à cause de leur spontanéité, méritent d'être retenus. Certains artistes, lorsqu'ils sont doués particulièrement de cette faculté de penser par images, sans laquelle rien ne se fait que de médiocre, paraissent réaliser objectivement les visions fugitives qui s'agitent dans leur tête, et ce, au moyen d'une foule de souvenirs disparates, mais confondus et même unifiés dans la même inconscience. D'un mouvement ou d'une attitude, ils ont une image abstraite, et non une image géométrique et *à priori*, comme sont ces courbes décoratives, auxquelles Michel-Ange, d'après les cartons de la Sixtine, assujettissait ses personnages, une image, plutôt, qui simplement est un résumé

approximatif, un schéma, si l'on veut, de l'attitude et du mouvement. Cette image, pourtant, qui peut être nette dans l'esprit, est incolore et fragile, au point que sans doute serait-elle disloquée brutalement et tout de suite, si, pour l'exprimer, on utilisait l'étude de la réalité. Il s'agit donc, afin de lui conserver la fugacité nécessaire, de la fixer à peu près telle qu'elle se présente à l'esprit, en ne lui ajoutant que formes et couleurs inconsciemment empruntées aux souvenirs les plus légers et les moins émotionnels, c'est-à-dire, d'une façon générale, au souvenir artistique, lequel, étant plus mental, est ici le mieux approprié. On voit, sans difficulté, combien des œuvres ainsi obtenues sont au-dessus des ébénisteries de tout à l'heure. L'idée générale ne vient pas là, comme dans celles-ci, pour servir de coordination à des éléments divergents; au contraire, elle est antérieure au point de tout se soumettre à elle. De même, ces éléments ne sont plus ici juxtaposés, additionnés, mais, ce qui est bien différent, amalgamés au point de former de véritables combinaisons, ce qui revient à dire, des créations nouvelles. Ces dessins coloriés à l'aquarelle, auxquels, de temps à autre, se laisse entraîner M. Rodin, nous sont, de tout ceci, de bons exemples. Inspirés tous par l'idée d'une attitude, et d'une attitude souvent équivoque et suggestive, ils nous rappellent à la fois dans leur simplicité audacieuse et contournée les peintures égyptiennes, les ornementations grecques, les idoles kmers, les estampes japonaises, sans que pourtant on puisse distinguer et mesurer en particulier aucune de ces influences. Tandis que devant l'esprit de l'auteur, avec calme et tumulte dansent ces images, on dirait que pour les colorier les artères de son cerveau charrient, impétueuses, les résidus mêlés de plus de vingt civilisations.

Pour n'être qu'exceptionnelles dans l'œuvre total de leurs auteurs, et, si j'ose dire, pour n'être que comme des nénufars exquisément carnés à la surface d'un étang vaseux, ces rares fantaisies ont assurément un prix particulier, capables qu'elles sont de séduire un instant l'imagination de qui les examine. Mais, et il faut y faire attention, outre qu'aucune émotion ne les nourrit, le fait de se produire, comme elles font, dans l'esprit, ne leur donne pas davantage ce soutien intellectuel sans lequel une œuvre ne se maintient jamais. Dans cet enivrement de la vision imaginaire que Nietzsche qualifiait d' « apollinienne »,

l'artiste, tout autant que dans l'ivresse « dionysienne », paraît être possédé par une force extérieure et inéluctable, au point de ne conserver plus aucun gouvernement de soi-même. Sans doute, à ne voir que la sûreté, la perfection technique des œuvres instituées avec cette spontanéité, — les dessins de M. Rodin ne lui demandent, dit-on, que le temps de tracer quelques courbes, d'essorer d'un seul coup un pinceau chargé d'eau colorée — on peut se demander si une telle réussite, doublée d'une telle inconscience, n'est pas le propre du génie le plus vrai. Si l'on songe, pourtant, à tout ce qu'exigent, pour être satisfaites, notre raison et notre sensibilité, on se prend plutôt à regretter que ces productions hâtives, au lieu d'être le fait d'un génie soudain, n'aient pas été celui d'une « longue patience », qu'elles n'aient pas été, par l'étude et l'application, rendues plus profondes et plus réelles, tant, comme le disait Renan, la durée de l'admiration pour les œuvres de l'esprit se mesure avec étroitesse au temps que l'on a mis à les construire.

§

Une sensualité qui tantôt s'amuse aux jeux de la lumière et de la couleur, tantôt s'anime et se surexcite dans la consistance de la matière, une sensibilité indigente, mais ambitieuse, et qui se donne pour objet de représenter dans leur essence, afin de les susciter, les passions vulgaires de l'humanité, une intelligence mobile, mais superficielle, et sans racines qui plongent dans la sensibilité, tels sont donc les éléments psychologiques avec lesquels, selon nous, sont créées les œuvres de la statuaire expressive. Nous avons vu, au cours de cette étude, combien cet art, avec ses prétentions utilitaires, s'éloignait de l'art véritable, dont le but n'est jamais qu'un plaisir, un plaisir élevé sans doute, mais un plaisir. Nous avons reconnu, toutefois, qu'en dépit de sa faiblesse, de son incohérence, de sa fausseté, par cela seul qu'il résulte de tentatives originales, cet art est plus vivace, et par suite plus réel que tous les produits fabriqués d'après les recettes de l'école ; que son vice ne vient pas, comme dans ceux-ci, d'une absence complète de la sensibilité, mais de l'indigence, de l'épuisement précoce, de l'excitation artificielle, de la sensibilité ; qu'il vient peut-être moins, en un mot, de la dégénérescence que de la barbarie. Mais, s'il n'est pas, comme

malheureusement il faut craindre, la contorsion suprême, le hoquet final qui précède l'anéantissement, — la barbarie, au contraire de la dégénérescence, en laquelle n'est aucun espoir de réfection, contiendrait alors de quoi permettre quelque culture. Une sensibilité forte et mal réglée ne peut que s'améliorer en se développant, et l'art, qui est une simple affaire de sensibilité, doit nécessairement s'améliorer avec elle. Il est vrai que de cette sensibilité, c'est peut-être le moyen de flétrir et de tuer les jeunes pousses, s'il y en a, que de les soumettre, sous prétexte de les faire fleurir, à de brusques élévations de température ; à vouloir exalter ses tares, à tenter de les réaliser objectivement, on ne fait que corrompre l'art, et surtout que se corrompre soi-même davantage encore. Peut-être la sagesse serait-elle plutôt de se résigner à de longues époques de convalescence et d'incubation que l'on mettrait à profit pour restaurer point par point la sensibilité, puis pour la cultiver avec vigueur, deux tâches assez captivantes, lorsqu'on a le goût des choses intérieures, pour ne pas faire regretter l'apparente stérilité à laquelle on se contraindrait soi-même, pour un temps, en vue d'une moisson plus belle.

FERNAND CAUSSY.

LA LANGUE DES GRECS

I

Le philhellénisme est une mode française, ou plutôt il le fut, comme chacun de ces emballements spontanés et toujours peu réfléchis qui nous caractérisent.

Grecs, Italiens, Polonais, Irlandais, Boers n'ont-ils pas eu tour à tour, chez nous, leur heure ou leur journée populaires? Car notre générosité est une porte au vent dont il faut savoir franchir le seuil, quand il lui arrive de s'ouvrir? Qui ne nous prend au mot trouve rapidement à se plaindre; mais nous nous sommes, à notre heure, révélés capables de tels désintéressements irrésistibles qu'une légende s'est faite à notre entour, pour nous sacrer à tort ou à raison les champions de l'Humanité.

En matière hellénique, le phénomène s'est montré plus durable, sinon dans le peuple, au moins parmi les classes dites lettrées : c'est qu'il est aussi, dans nos âmes, d'ordre plus complexe.

Certes, c'est toujours le sentimentalisme qui sert de base à la thèse philhellène; mais ce sentimentalisme ne s'adresse point aux seuls malheurs du peuple grec, il se nourrit surtout, pour persévérer, de ce culte imprescriptible que tout aspirant à la culture doit à l'Antiquité.

Nous ne nous intéressons plus guère aux légendes de la Grèce esclave et, si nous gardons quelque condescendance à l'égard des modernes Hellènes, c'est par pure politesse envers des gens qui nous ont choisis à peu près exclusivement pour éducateurs.

Volontiers, dans l'intimité, pour manifester notre dépit de n'avoir vu ressusciter ni les Périclès, ni les Thémistocle, voire les Eschyle ou les Euripide, nous nous amusons à les dénigrer.

D'aucuns, qui prétendent avoir voyagé, trouvent le Turc

moins malhonnête, et se taisent devant Moréas, parce qu'il a beaucoup de talent.

On se rattrape, en vantant les beautés d'Homère, que tant de Français n'ont pas lu ou n'ont parcouru qu'en traduction.

Admirateurs des Anciens par convenance, la plupart des Français ne connaissent ni ne comprennent les Grecs, et beaucoup en sont à se demander si les Hellènes d'aujourd'hui sont bien les fils légitimes de ceux d'autrefois, ou s'ils ne sont pas plutôt, comme leur langue romaïque, le produit bigarré d'un mélange de races mal définies, tour à tour conquérantes ou conquises.

Mais déjà je m'aventure. A peine sait-on que les Grecs parlent une langue et en écrivent une autre. Cela seulement nous fut révélé, lors des émeutes récentes, suscitées par la traduction « vulgaire » des Evangiles.

Il faut un peu également remercier le hasard et M. Eustache Joannès d'avoir, dès juin 1900, fait parler Pierre Loti sur l'intéressante question.

Grâce à l'universelle renommée de l'Académicien voyageur, personne n'ignora bientôt qu'une lutte permanente divise là-bas les esprits, sur le choix d'un langage approprié aux destinées de la future Hellade.

Dans un lumineux article publié naguère en la *Revue de Paris*, M. Jean Psichari, directement mis en cause, précisa savamment les termes du débat, dont toute son œuvre hellénique est d'avance une vivante solution. Solution un peu outrancière, disent les Grecs, mais solution quand même, vers l'avenir...

Si peu considérable que puisse paraître l'incident auquel je fais allusion et dont toute la presse s'entretint, il aurait eu droit d'exciter quelque regain de curiosité, vis-à-vis d'un peuple dont le nom seul est synonyme de Grâce et de Beauté, et dont on peut encore tout attendre. Aussi bien, personne ici ne comprit rien ou à peu près à l'échauffourée anti-vulgariste.

Le moindre effort de notre part suffirait pourtant à faire justice de toutes les préventions, qu'une désillusion trop hâtive et l'expérience de certains défauts inhérents à la race d'Ulysse engendrèrent dans notre esprit à l'encontre de nos

protégés d'un moment, préventions dont le plus léger brin d'esprit scientifique aurait dû nous garder.

C'est pour avoir cru nous-mêmes — en naïfs directeurs de conscience que nous étions — à la possibilité de restaurer l'ancienne Grèce parmi ses ruines, en dépit de l'évolution dont notre propre existence était pourtant le produit, que nous avons égaré les Grecs en la voie malencontreuse du retour au passé.

De là les ravages du « koraïsme » dans le domaine linguistique.

Le grec vivant a ses monuments littéraires. Il a ses poésies : les *chants populaires*, les œuvres des Solomos, des Valaoritis, des Vilaras, et les travaux de la nouvelle génération *vulgariste* ou, même de langue mixte, mais il n'y avait point en Grèce, jusqu'aux récentes tentatives de Philindas et de Rondakis, de grammaire du grec usuel, du romaïque.

En France même, où le grec moderne est enseigné officiellement, M. Hubert Pernot fut naguère le premier à formuler par écrit les lois phonétiques, grammaticales et syntaxiques, qui président au langage *parlé*, si différent du langage *écrit*.

Et pourtant ce romaïque tant décrié apparaît à quiconque veut bien se donner la peine de l'examiner impartialement, comme le seul fils légitime du grec ancien, le seul héritier direct, aux traits irrécusables, des glorieux Ancêtres. Seulement, malgré sa filiation indéniable, il est *Lui*, indépendant, parce que vivant et actuel, parce que né des multiples greffes de l'Histoire sur le vieux tronc, dont la sève à travers le jeune arbre persiste, vivace.

Un tel témoignage est à lui seul le meilleur titre de noblesse des modernes Hellènes. Ils commencent bien à le reconnaître çà et là; mais il est telles questions — (rattachables au sens visuel) — que les théories résolvent mal et qui ont besoin d'être mûries par le temps. Qui n'est pas Grec ne peut sentir le côté choquant de certaines solutions, en apparences logiques.

II

Un phénomène capital ouvre l'histoire des nations modernes. A la métamorphose *politique* coïncide la métamorphose *linguistique*.

Partout où s'était imposée la loi romaine, s'était affirmée

conséquemment la suprématie du latin dominateur, et le grec lui-même ne dut de survivre qu'à sa robuste constitution de langue civilisatrice et cultivée.

Partout où s'élancèrent les cavaliers barbares, se taillant leurs manteaux dans les lambeaux déchirés de la pourpre impériale, surgirent, une fois supprimés les vieux liens politiques, des parlers nouveaux, symboles inconscients des coutumes nouvelles.

Mais, de même que le grec avait résisté essentiellement à l'invasion romaine, le fonds latin ne disparut point, comme avait naguère disparu le fonds primitif des idiomes d'Ibérie ou de Gaule. Au contraire, s'affirma-t-il comme un lien ancestral, mais en se transformant selon le geste et la vie des peuples neufs, entraînés vers l'avenir au rythme de leur évolution autonome. Mais la raison profonde et le principe d'une telle tranformation définitive?

J'ai tout à l'heure indiqué l'indiscutable relation qui se manifeste entre les vicissitudes politiques d'un peuple et le langage qu'il se crée. Or, le langage est à la sensibilité collective des membres d'un même peuple ce que la plaque photographique est à l'objet qui vient y fixer sa représentation fugitive.

Une langue est un geste historique inconscient, et les sons qui la composent sont en quelque sorte, dans leur ensemble, le symbole d'un tempérament.

Les défauts de prononciation des individus ne se trouvent-ils pas, dans une certaine mesure, sous la dépendance d'un état psycho-physiologique.

Les chocs de la sensibilité, d'où s'engendrent accidentellement les modifications profondes de l'énergie vitale et de l'hérédité, ne sont-ils pas tout puissants pour réagir malgré nous sur nos moyens d'expression, et par conséquent sur le langage, tant en ce qui regarde l'intonation des vocables qu'en ce qui touche à leur organisme même ?

Un individu, homme ou femme, est-il le même après la souffrance qu'avant d'avoir jamais versé un pleur?

Comment un peuple ferait-il pour redevenir tel après la conquête qu'avant de l'avoir subie?

Et quelle déchéance y a-t-il à vivre sa vie?

Toute métamorphose linguistique débute donc par des

variations phonétiques, engendrées elles-mêmes par une attitude différente du peuple devant la Vie.

A ce titre, le grec actuel, *vulgaire* ou *épuré*, est bien, comme chacun de nos idiomes néo-latins, une langue nouvelle, puisque, en dépit de leur orthographe, les mots, *même copiés et restitués aujourd'hui de l'antique, ont perdu leur prononciation d'autrefois.*

Très judicieusement M. Pernot fait précéder sa *Grammaire néo-grecque* d'un précis de phonétique moderne, qu'il suffit de parcourir pour avoir la clef des formations et des habitudes linguistiques de l'idiome actuel.

Par ce simple aperçu, le romaïque, puisque romaïque il y a, apparaît bien, en comparaison avec les tentatives *puristes*, comme étant le seul logique, c'est-à-dire le seul capable d'harmoniser dans son sein les sons d'à présent. Loin de nous, cependant, la prétention de nier le mérite de certains écrivains de langue *épurée;* il ne s'agit ici que de *grammaire.*

A vouloir conserver quand même des groupes disparus de consonnes, dont la vibration s'est modifiée, la καθαρέυουσα s'acharne à une besogne bâtarde, poursuivie sans bases possibles, puisque le parler antique ne saurait être restitué définitivement qu'en ressuscitant dans la bouche du peuple, non pas seulement les mots, mais les sons constitutifs.

Or, malgré les dénégations de certains empiriques du langage, il est aujourd'hui surabondamment démontré pour tout le monde que ni le ξ, ni le β, ni le γ, ni le η ou le ει et le οι par exemple, ne se prononcent aujourd'hui comme il y a deux mille ans.

Petit à petit, depuis l'avènement du christianisme jusqu'au XII^e^ siècle notamment, une évolution s'est poursuivie à la faveur des multiples vicissitudes historiques qui signalent cet intervalle, et il n'est au pouvoir de personne de remonter aujourd'hui le cours d'un pareil flot.

On pourra toujours écrire en grec ancien, comme on écrit encore en latin, mais par pur dilettantisme, sans portée véritable et en dehors de toute vérité d'époque.

Volontiers je comparerais de telles fantaisies au préjugé de la rime pour l'œil, inexistante en fait. A aucune époque de son existence, la Grèce ne perdit le sentiment héroïque de son identité; pareillement, le langage grec ne perdit à aucun

moment sa virtualité foncièrement hellénique. Si des modifications profondes ont pu survenir, d'accord avec l'évolution phonétique, dans la déclinaison et la conjugaison (dans celle-ci surtout, et c'est là encore que se manifeste l'inanité des efforts *puristes*), dans la syntaxe, ce fut toujours dans le sens même de l'esprit grec et du génie homérique, témoins les admirables chants populaires modernes, véritables pendants de l'antique épopée. Au contraire, la presse a-t-elle introduit dans la prose une multitude de gallicismes, d'un effet lourd et essentiellement disparate. Cependant, la presse est *puriste*.

L'origine des mots ne fait rien à l'esprit d'une langue : tout dépend de leur ordonnance dans la phrase et de leurs désinences : autrement, le roumain serait presque une langue slave et l'anglais une langue latine, malgré la grammaire néo-latine du premier, la syntaxe saxonne et les réminiscences celtiques du second. Or, le grec vulgaire, quel que soit le nombre de vocables latins, turcs ou slaves qu'il a pu accueillir dans son sein, n'en a pas retenu un seul qu'il n'ait aussitôt déformé à son usage, comme fit le français des mots germaniques ou autres, qu'il laissa pénétrer dans son domaine latin.

Quant à l'orthographe, nous ne ferons point une querelle aux Grecs d'abuser des lettres étymologiques; car, si défaut il y a, ce défaut demeure celui des Français; mais il importe qu'un tel souci se conserve logique et qu'il n'aille pas, comme c'est le cas en Grèce, augmenter une anarchie, que le bon plaisir de chacun, en matière de pseudo-purisme, ne fait qu'aggraver journellement.

Entre les *archaïstes* intransigeants (rares sont-ils devenus), qui ne sauraient admettre dans leur vocabulaire aucun terme d'origine strictement moderne, et les *possibilistes*, qui, tout en rejetant plus ou moins la grammaire du peuple, en acceptent jusqu'à un certain point la syntaxe et les mots d'usage courant, toutes les nuances se présentent, à tel point que chaque écrivain semble se réclamer d'un système particulier de grammaire, de vocabulaire et d'orthographe.

Sous prétexte d'éclectisme, les compromissions les plus étranges se font jour — on en prend et on en laisse de part et d'autre. Souvent, au cours d'une revue, d'une page à l'autre, la déclinaison, la conjugaison sont sujettes à varier. Les pluriels féminins savants en αί et ας alternent avec les modernes en

ες que certains écrivent αις pour rappeler la forme des anciens datifs. L'accusatif pluriel de l'article féminin τίς, devient τῆς, τὲς ou ταὶς, ou encore τὰς, forme savante.

Tel qui décline πόλη selon le paradigme de la 1re déclinaison au singulier, à la manière du peuple, garde quand même le pluriel savant en εις, έων. Il paraît que l'usage actuel prévaudrait de telle sorte. Ainsi l'influence directe du purisme serait l'incohérence ; mais cette influence existe, et très puissante.

Cependant, de longue date déjà, presque tous les poètes de là-bas écrivent en « vulgaire ».

Guidés peut-être par l'exemple d'Andréas Kalvos, dont les soucis de grammairien blessèrent trop souvent l'essor poétique, mais qui n'en demeure pas moins, après Solomos et Valaoritis, l'une des figures les plus curieuses de la nouvelle Grèce, un certain nombre de « jeunes », poètes, critiques et conteurs, essayèrent tout récemment d'une sorte de compromis qui s'intitula la langue *mixte*. Symptôme évident de la décadence du *purisme*, ce système prétend se garder de tout excès doctrinal. Il n'y a plus lieu de rebaptiser en *puriste* ce qui s'exprime d'avance en *vulgaire ;* mais il ne saurait être question non plus d'imposer la forme populaire partout où elle n'est pas acquise. Point de vue logique, s'il ne s'agit que du vocabulaire (car, à l'époque où le français prétendit devenir langue scientifique et philosophique, il lui fallut emprunter au latin les termes qui lui manquaient), mais discutable dans le domaine strictement grammatical. Il paraît douteux cependant, reconnaissons-le, que la déclinaison de πόλις, πόλεως rattachée par les vulgaristes à la première (πόλη, πόλης) selon les habitudes du peuple accepte un autre pluriel que le pluriel savant en εις, la plupart des mots appartenant à ce paradigme ayant été des termes abstraits en σις, dépourvus de pluriel. Les partisans de la langue *mixte* n'ont pas oublié d'en prendre argument.

C'est ainsi que de sincères vulgaristes se repentent sans l'avouer, et réintroduisent dans leur grammaire les formes savantes, particulièrement en ce qui concerne les susdits substantifs anciens et les noms en ευς, que le peuple dit έας ou plutôt ίας.

Il semble, en un mot, que les Grecs modernes, héritiers de ce culte visuel de la forme, qui fut le trait caractéristique du tempérament de leurs ancêtres, se rattachent désespérément à

l'aspect séculaire et conventionnel des mots, dont le vêtement serait censé sauvegarder ainsi la noblesse. Soyons indulgents pour eux, nous autres, qui discutons ici si passionnément de l'orthographe.

III

Et pourtant, depuis l'Antiquité, quelque chose d'autre, nous le répétons, est bien apparu dans la langue. La prédominance des *sons continus sonores* (δ.γ.β), le rétrécissement des couleurs vocaliques et l'empiètement de *l'iotacisme*, non seulement du côté des voyelles, mais en quelque sorte aussi du côté des consonnes, en majorité *lingualisées*, ont donné au parler moderne je ne sais quoi de plus fuyant et de plus nuancé, quelque chose comme un voile de mélancolie qui se retrouve dans le tour moderne de l'esprit grec et qui semble « musicaliser » en quelque sorte la pensée, au lieu de la colorer visuellement selon l'antique. La marée orientale a passé là.

Les récentes productions lyriques d'un Petros Vasilikos illustrent ce fait, tant dans la langue que dans le rythme et la prosodie.

Le regretté J. Kambysis fit de même en ses tentatives dramatiques, et les moins révolutionnaires, parmi la jeune phalange : Porphyras, Gryparis, Vlakhoyannis, manifestent tout autant pareil souci d'émotion simple et sincère, pareil culte pénétrant des choses et du sol que les meilleurs des *chants populaires* ou que les admirables poèmes de leur maître à tous, Kostis Palamas, le Carducci athénien.

La prose même, en dehors de toute emphase et sur le simple ton de la conversation ordinaire, se plaît délicieusement aux *leit-motivs*, selon que le prouve excellemment le *Rêve de Yanniri* du maître Psichari ou les nouvelles d'Ephtaliotis. Il n'est pas jusqu'à Bohem (Mitsos Hatzopoulos), ou Paulos Nirvânas, malgré l'influence gardée çà et là sur leur manière par la langue savante, qui ne parlent admirablement cette langue savoureuse et claire, aux accents de myrologue, aux versets musicaux répétés çà et là sous forme de refrain évocateur. La comparaison appelle notre provençal.

Au reste la plupart des prosateurs de là-bas (les Karkavitsas, les Pappadiamandis, les Passayanis), ont désormais conçu le souci de parler plus naturellement leur véritable langue.

Ce serait pitié vraiment que le peuple le plus démocratique de la terre en fût réduit toujours à ne pouvoir même couramment lire parfois ses propres journaux. Toute la presse, tout l'enseignement appartiennent, en effet, à la langue savante. Demain, sans doute, ils appartiendront à la langue mixte. En vérité, je pense que si l'état politique influe puissamment sur l'évolution linguistique, la réciproque peut aussi se montrer vraie.

En sorte que si la Grèce veut véritablement reconquérir quelque prestige, elle ne le peut qu'en récupérant, au sein même de son admirable et vivant langage, l'unité morale, qu'elle gaspille en tâtonnements inutiles vers le passé. Il est vrai que les partisans du purisme prétendent agir au nom de cette unité même (patrie, religion, langage, c'est tout un).

Que les dirigeants soient d'accord de langue avec tout le peuple grec, libre ou soumis, et un grand pas sera fait vers l'avenir; car les idées ne peuvent descendre vers le peuple que par le canal d'une langue parlée de tous, comprise et sentie de tous. C'est ce qu'ont pensé les vaillants fondateurs du *Noumas;* mais le *Noumas* n'est peut-être pas près d'atteindre le tirage du *Syllogue des livres utiles*, par exemple. Au reste, déçue politiquement pour une heure, la Grèce semble actuellement prendre quelque peu en défiance ses premiers professeurs, qui furent français. L'Allemagne est à la mode, et il faut rendre cette justice à notre voisine que, si on ne peut contester l'excellence de ses instructeurs militaires, elle possède également dans son sein des hommes éclairés tout acquis à la langue du peuple, tels MM. Dieterich et Krumbacher. Quant à l'esprit même, je crois bien que la Grèce se sentira toujours plus rapprochée de nous par les sentiments, par le tempérament, par les goûts que de toute autre nation.

L'évolution même, tout analytique, de la langue moderne, s'affirme nettement dans ce sens, malgré le dégoût qu'elle garde à l'encontre de nos abstractions néo-latines.

C'est là un trait de race, qui s'atténuera trop tôt au frottement de nos habitudes occidentales.

La Grèce doit aspirer à *redevenir elle-même* et, dès maintenant, si elle en a l'énergie et la clairvoyance, elle peut bien donner congé à tous les pédants, dont la tourbe prétentieuse

perpétue, sous une autre forme, l'esclavage intellectuel de la Conquête.

On ne fait pas une langue; on ne la refait pas même. On l'écoute bruire et chanter d'abord sur les lèvres du peuple et, comme a dit Solomos dans son admirable dialogue inachevé : « *Soumets-toi d'abord aux règles de la langue du peuple ; ensuite, si tu en es capable, dirige-la.* »

« Que nous veulent donc ces étrangers? » pourraient dire les Grecs, si nous persistions à n'invoquer que le témoignage des théoriciens de la Grammaire, encore que plusieurs parmi ceux-ci, de par leurs origines helléniques, aient quelque droit à donner des conseils.

Mais qui contestera l'autorité d'un Solomos? Que la Grèce ait de son passé le culte héroïque et l'amour passionné, alors elle sentira tout ce qui lui manque et que les querelles de mots ne font pas nécessairement surgir les idées ou n'enseignent à les mettre en œuvre. Par ses caractéristiques, la Grèce linguistique actuelle peut ressembler à la France du XVI^e^ siècle; qu'une passion généreuse la soulève vers la vie et vers la Beauté, et ce sera pour elle une autre Renaissance. Ayant pris son parti d'être et de rester romaïque, la Grèce fera rentrer dans son domaine tout ce qui de l'Antiquité sera propre à l'enrichir. On ne restaure pas les vieux temples, mais on peut s'inspirer des principes de leur architecture, pour en rebâtir d'autres qui s'adaptent à de nouvelles exigences.

Mais à quoi donc servirait tout le marbre vierge qui reste enfoui aux coteaux d'Hellas, si l'on ne devait sculpter les statues modernes que dans les blocs épars et déjà taillés, qui jonchent la plaine couverte de ruines?

D. ASTÉRIOTIS.

LES TENTATIONS

NOUVELLE SARDE

(*Suite* [1])

—

En apprenant l'arrivée du patron, Zio Félix se renfrogna. Sans doute, — Dieu nous sauve ! — le Seigneur commande d'aimer tout le monde; mais Zio Félix n'aimait pas et ne pouvait pas aimer le patron, ce jeune homme vicieux, déjà couvert de dettes jusque par-dessus la tête, qui de temps en temps osait lui demander de l'argent, à lui, à un malheureux berger, travaillant toute l'année comme un esclave pour que son fils pût continuer ses études ecclésiastiques !

— C'est pour cela que tu t'es mis en retard ? — demanda-t-il à Antine, qui descendit le premier à la bergerie. — Fais bien attention, mon fils, tu es un fils de berger, et le patron est un monsieur. Sa compagnie ne te convient guère.

— Pourquoi ? Plutôt que de le remercier !... — dit Antine d'un ton fâché.

— Bon. Remercie-le tant que tu voudras, mais fais attention. On ne doit pas médire de son prochain, mais il faut que tu saches que don Elia n'est pas une compagnie qui te convienne. Il est riche et ne veut pas travailler. Il emprunte aux usuriers et s'en va dans les villes prendre du plaisir, et il néglige ses propriétés. Et puis il ne croit pas en Dieu.

— Que voulez-vous ? Les messieurs sont tous comme cela ; ils ne croient à rien. Mais Elia est si jeune ! Il deviendra sérieux.

— Il restera longtemps ici?

— Je ne sais pas ; je crois que non.

— Chère sainte Varvara, faites qu'il s'en aille demain ! — pria Zio Félix en lui-même

Mais le jeune maître ne s'en alla pas, ni le lendemain ni le surlendemain. Il y avait trois jours qu'il était là, quand arriva à bride abattue un domestique de son tuteur : il venait voir

(1) Voir *Mercure de France*, n° 186.

si don Elia se trouvait à la *tanca*, car le jeune homme, à son habitude, était parti sans dire où il allait, ni pourquoi; le messager apportait en outre une besace de victuailles, mais don Elia les refusa insolemment.

— Dis à ton maître qu'il peut jeter aux chiens son pain et son jambon. Moi je n'en ai pas besoin. Va-t'en, tout de suite! Va-t'en au diable, et lui aussi. Si je te trouve encore sur mes talons je te fais sortir les boyaux par la bouche.

L'autre s'en alla tout penaud ; mais Zio Pera le devança par un chemin de traverse et lui fit décharger la besace dans un coin désert de la *tanca*.

Don Elia continua à mener joyeuse vie, passant les journées avec Minnai et Antine, se baignant dans le fleuve, chantant et jouant. Antine et lui mangeaient et dormaient ensemble: ils montaient les chevaux domestiqués, nageaient, jouaient aux cartes et à la *morra sans parler* comme deux portefaix. Le visage blanc et les vêtements blancs d'Elia prenaient une teinte poudreuse très prononcée ; le ruban rose de son chapeau de paille était déchiqueté comme s'il l'avait traîné dans toute la haie de la *tanca*, et le cordon pendait au cou de Minnai, portant une petite médaille de saint Elia et un centime troué.

Une ombre passait derrière les lunettes de Zio Félix. Ah ! si ce n'avait pas été par crainte de Dieu, le brave homme aurait maudit le patron, pour la vie désordonnée qu'il faisait mener à Antine. Toutes les remontrances restaient vaines. D'ailleurs, don Elia était si gai, si affable, si amusant, il semblait se distraire avec tant d'innocence qu'on aurait dit un bon garçon, sans plus de malice que le petit Minnai ; il attirait l'affection, ou du moins l'indulgence. Quelquefois Zio Félix se disait :

— Allons, je suis un sot, un vieux pécheur. Quel mal y a-t-il à ce qu'ils soient jeunes et s'amusent ? Antine a tant travaillé toute l'année! Il est juste qu'il se divertisse un petit peu. Il a raison : nous devrions remercier don Elia de sa bonté.

Le vacher et le gardien des chevaux, d'autre part, étaient enthousiastes de leur jeune maître : ils ne parlaient que de lui, de ses richesses, de ses exploits. Quelquefois ils en venaient même à se disputer pour un détail de la personne d'Elia, ou pour la valeur approximative de la *tanca*, des poulains et des vaches, ou pour la somme de ses dettes.

Antine était mis de côté, oublié, — effacé par la présence bruyante du jeune seigneur. Mais il n'en ressentait pas de jalousie : Elia l'avait complètement fasciné. Depuis que cette visite animait la sauvage solitude de la *tanca*, Antine ne s'était plus ennuyé ou assombri comme aux premiers jours. Il n'y avait plus de vide dans son cœur: il aimait enfin quelqu'un qui entrait dans son âme non plus avec la froide bienveillance de ses supérieurs, ni avec l'ignorante et simple tendresse de ses humbles parents, mais avec un charme ardent et presque morbide. C'était Elia. Antine éprouvait pour lui de l'affection, de l'amitié, de l'admiration, de la soumission. S'il avait rencontré une femme, il ne l'aurait pas aimée avec une passion pareille à celle-ci, où se déployaient toutes ses puissances d'émotion, restées cachées dans son adolescence pure. Elia n'entretenait point cette affection, et ne la comprenait même pas. Il n'avait pas autant de sérieux et d'intelligence que le fils du berger; c'était simplement un inconscient, un égoïste sympathique, et il se servait d'Antine pour se distraire dans l'ennui de cette vaste solitude ; s'il s'y attardait, ce n'était pas qu'il fût retenu par le paysage ou par le soin de sa propriété, — il n'avait aucun sentiment de la nature, et aucun souci de ses affaires, — c'était dans une intention toute spéciale.

Un soir les deux amis se tenaient dans la chambrette d'Antine. Ils n'avaient pas de lumière, et Elia s'était témérairement assis sur la fenêtre, les jambes pendant à l'extérieur. Il chantait :

« O toi qui es là sur les fleurs de la colline toscane, avec ton père à ton côté... »

Sa voix, un peu fatiguée, usée, creuse, se perdait dans l'air sombre de la nuit. Elle avait des intonations distraites : sans doute Elia pensait à autre chose qu'à sa chanson. Antine était derrière lui, debout, et le retenait par les bras, craignant de le voir tomber. La nuit était fraîche, comme mouillée : de longs nuages minces sillonnaient le ciel. Et dans ce calme profond les odeurs qui montaient devenaient intenses, et les bruits de la nuit, — le fracas de la cascade lointaine, quelques aboiements de chien, une note monotone de coucou, le trille des grillons, — parlaient avec des vibrations mystérieuses. Antine plongeait son regard dans l'horizon incertain; sur l'ombre couleur de cendre les étoiles brillaient d'un éclat aigu,

avec des scintillements verdâtres et rougeâtres. A la différence d'Elia, Antine sentait toute l'angoissante magie nocturne, mais il ne s'en attristait plus; il s'imaginait que son compagnon partageait ses sentiments, ses impressions, et dès lors il n'y avait plus ni tristesse ni solitude ; par moments même il croyait éprouver encore la joie fébrile que lui avait donnée l'ivresse de l'eau-de-vie, mais c'était une joie inquiète, qui s'agitait, qui désirait, qui voulait quelque chose d'inconnu. Ce soir-là, l'âme du séminariste était comme une fleur ouverte vers le ciel, et qui attend la rosée. Elia cessa de chanter quand il eut trouvé les mots qu'il cherchait.

— Dis un peu, Antine, après-demain je m'en vais, n'est-ce pas? Mais tu ne sais pas encore pour quelle raison je suis venu ici.

— Pour voir ta propriété.

— Bah! pas grand'chose à voir! — dit l'autre avec mépris. — Ton père est honnête jusqu'à la bêtise; les chevaux et les poulains, on ne peut pas les escamoter; il n'y a que ce vieux sorcier de Pera qui garde les amandes, et ne m'en laisse que les coques ; mais qu'est-ce que c'est, deux ou trois amandes? Je m'en fiche profondément. Tu ne sais toujours pas pourquoi je suis venu. Devine un peu.

— Pour t'amuser.

— Allons donc! Devine, devine.

— Mais... je ne saurais...

— Eh bien ! je vais te dire, moi. Je suis venu chercher de l'argent.

— De l'argent ? Ici ? — demanda l'autre en riant.

— Oui, de l'argent; ne ris pas, mon cher. On en trouverait ici plus qu'ailleurs; mais ton père, cette fois-ci, n'a pas voulu me rendre service.

— Cette fois-ci?

— Oui, mon cher, cette fois-ci. Parce que, dans d'autres occasions, il m'a rendu service. C'est vrai que j'ai oublié de lui payer mes dettes, mais ce n'est certes point par mauvaise volonté. Je ne serai pas toujours un propriétaire pour rire, et alors je saurai ce que j'ai à faire. Ton père m'a prêté sans intérêt, sans billets, à échéance de deux ou trois ans, comme les usuriers, mais c'est lui qui de tous est le plus en sûreté. Sais-tu combien je lui dois? Devine.

— Cent *lire* (1)? — dit Antine, timidement, avec la crainte d'exagérer.

— Mais non, voyons ! Plus que ça.

— Deux cents ! — dit l'autre stupéfait.

— Plus encore.

— Trois cents.

— Encore, encore !... — cria don Elia, en regardant au loin.

Antine rougit dans l'ombre ; un moment, il crut que son père était créancier de son maître pour des sommes énormes, et il en sentit un trouble étrange.

— Cinq cents, — dit-il, et cette fois il s'étonna de s'entendre répondre :

— Non, non, moins que ça.

— Quatre cents.

— Moins encore. Tu vas par nombres ronds ! Trois cent soixante-douze.

Antine ne répondit pas, et don Elia, lui aussi, parut embarrassé ! Après un long silence seulement il se remit à parler, les mains posées sur l'appui de la fenêtre et la tête tournée vers l'intérieur de la chambre. Sa voix vibrait, un peu émue, dans le silence toujours plus profond de la nuit.

— Je sais à quoi tu penses, Antine. Tu penses : « A quoi peut bien lui servir tout cet argent? » C'est à cela que tu penses, n'est-ce pas?

— Non, non...

— Ne me dis pas non. Ne sois pas hypocrite *avant l'heure*. Que veux-tu? Tu ne peux pas savoir, toi, comme on sent le besoin d'argent quand on n'en a pas. Un homme indépendant, d'une certaine condition, a toujours de grosses dépenses. Tu me diras : mais comment dépenses-tu? Je n'en sais rien moi-même, mais j'ai toujours besoin d'argent. C'est une si belle chose, dépenser ! On dit que je fais des dettes à cause de mes séjours en ville. Ce n'est pas vrai. Tiens, à Cagliari j'ai vécu un mois avec cinquante-cinq *lire*. Et à Naples, encore moins. Avec quarante-cinq *lire* un étudiant à Naples vit en monsieur. Là, personne ne te connaît, tu vas, tu dépenses ce que tu veux, tu vis modestement, et bonsoir. Moi, au contraire, c'est quand je suis au pays que je dépense : beaucoup de gens disent que

(1) On sait que la *lire* équivaut au franc.

j'agis de la sorte pour faire enrager mon tuteur. Ce n'est pas vrai, n'en crois rien, mon cher. Je dépense parce qu'en vérité il est nécessaire de dépenser ; fais le tour de toute la Sardaigne, tu trouveras que tous les propriétaires sardes dépensent le double et le triple de leurs revenus. Et après, diras-tu ? Que puis-je te dire ? J'espère me repêcher ; en vendant seulement les poulains je paierai mes dettes, puis je ferai un riche mariage, et puis, la jeunesse passée, on ne dépense plus, on travaille, on songe à ses enfants. Mais la jeunesse, il faut en jouir : à quoi sert la vie, sans cela? Après tout, il faut être idiot pour ne pas en profiter. Tiens, dans cinquante, dans cent ans cette *tanca* appartiendra à d'autres : de nous, on ne trouvera même pas les os. Il peut même très bien arriver que cela soit dans un an. Amusons-nous donc, prenons du plaisir. Moi, je suis fait comme cela ; je suis un caractère gai, pas mauvais au fond, tu le sais, bon comme le pain, et je ne hais personne, pas même mon oncle, quoi qu'on en dise. Après tout, il fait son devoir : en y réfléchissant bien, je lui donne raison. Mais que veux-tu? J'ai besoin d'argent : sans argent je ne peux pas vivre. Un homme sans argent, qu'est-ce que c'est ? C'est comme quelqu'un qui aurait des souliers crevés : quand ce serait le plus galant homme du monde, tous le méprisent. Sais-tu combien j'ai dépensé à cette stupide fête de saint Elia? Deux cents *lire*. On dit que j'ai des vices ; mais là, à cette stupide fête, quels vices pourrait-on avoir? Et pourtant j'ai dépensé ce que je te dis. Que veux-tu ? Quand on n'a pas d'argent on fait n'importe quoi pour s'en procurer ; puis, quand on en a, on le dépense : c'est une chose qui semble toute naturelle, toute simple, surtout si l'on est en compagnie. Le jour où je n'aurai pas d'argent, je suis sûr que j'irai me jeter dans le Tirso. Et ce jour-là pourrait bien être après-demain, si demain je ne réussis pas à me procurer cinq cents *lire* dont j'ai absolument besoin. Toi, tu peux me les procurer.

— Moi ? — dit Antine, étourdi de tout ce qu'il avait entendu ; et cependant ce discours, ainsi prononcé par Elia, lui paraissait naturel et vrai. Ah ! oui, ce devrait être cela, la vie, et non pas son existence sotte et mesquine. Ah ! oui, ceux-là étaient des hommes ! Et lui, lui, qu'est-ce qu'il pouvait être? Un homme sans argent, oui, un pauvre diable, un

homme aux souliers crevés. Ah ! oui, c'était cela, la vie, c'était cela, le mystère entrevu dans les brouillards de l'horizon solitaire !

— Oui, toi, toi, ne fais pas l'imbécile ! — lança l'autre avec audace, s'apercevant de son avantage.

— De qui ? de mon père ?

— Comment, ton père ! Il ne s'est pas laissé toucher par moi : juge un peu s'il va t'écouter ! Et puis, à dire vrai, je crois qu'il n'en a pas...

Antine eut un léger sourire : il croyait, au contraire, qu'en ce moment son père possédait de grosses sommes.

— Mais de qui, alors ?

— Ecoute, il faut que je m'explique. Je me suis aussi adressé à Pera. Ces vieilles bêtes-là, vois-tu, peuvent quelquefois vous tirer d'affaire mieux que des bourgeois riches et malins. Pour ma part, je crois qu'en Sardaigne c'est vraiment à la campagne qu'on trouve de l'argent. Mais laissons cela. Pera m'a dit qu'il connaît une personne, un bandit, qui certainement me rendra service, si tu le veux bien...

— Assez ! J'ai compris ! — cria Antine, irrité contre Zio Pera. — Non, je ne le ferai jamais !

— Ne crie pas, mon cher. Pourquoi ne le feras-tu jamais ? Explique-moi.

— Je ne le ferai pas... parce que je ne le ferai pas !

— Ce n'est pas une raison, cela.

— Si ; c'est une raison, c'est une raison, je te dis que c'est une raison. Je ne le ferai jamais, quand les yeux devraient me sortir de la tête.

— Et tu crois qu'ils ne sortent pas ? — dit l'autre en se moquant. — Comment les as-tu donc ? (Il se tourna vers Antine pour le regarder, et ils se regardèrent, s'aperçurent vaguement dans l'obscurité grise.) Tu vois bien que tu ne raisonnes pas. Tu es un imbécile.

— Et toi un sacrilège.

— Sacrilège ! Comment ? Il y a sacrilège quand on emploie des objets sacrés pour une fin profane. Mais nous, ici, nous pouvons nous servir d'un livre quelconque, — et d'ailleurs je crois que des livres sacrés, tu n'en as pas ; — et ta soutane, on l'a bénie, peut-être ? Pas le moins du monde : donc, aucun

sacrilège. Tant pis pour les imbéciles et les ignorants. Et ce seraient nous, les imbéciles, dans le cas présent, si...

— Non ! non ! non ! je ne veux pas, je ne veux pas ! — gémissait Antine en frappant du pied le sol, comme un enfant.

— Bien, — dit Elia avec une froideur méprisante, les mains appuyées aux deux montants de la fenêtre. — Ne rage pas comme cela. Puisque tu ne veux pas, ça ne se fera pas. Il est tout à fait inutile de causer avec toi, et moins utile encore de raisonner. Comment pourrait-on causer, — ajouta-t-il comme pour lui-même, — avec quelqu'un, avec un garçon qui se fait prêtre sans vocation ?

Antine sentit se dissiper sa colère, et une sensation d'angoisse et de froid le saisit. Ces paroles, dites sur ce ton, par ces lèvres, le foudroyaient. Ses mains se glacèrent, il eut un brouillard épais devant les yeux. Il sentit qu'Elia disait la vérité, et il eut une grande envie de pleurer. Elia comprit qu'il lui avait fait mal ; d'un bond, il quitta la fenêtre, et fut debout à côté de son ami ; ils se tenaient droits devant ce fond mystérieux de nuit odorante et tranquille.

— Pardonne-moi, — dit Elia d'une voix changée, — je t'ai offensé. Mais tu ne m'aimes pas...

De grosses larmes tombèrent des yeux d'Antine ; ses lèvres tremblaient, il les mordit pour ne pas éclater en sanglots. Non, il n'était pas offensé : il était terrassé, vaincu.

— Non, non, je... je t'aime. C'est toi qui as à me pardonner... Je ferai ce que tu veux... demain, tout de suite, quand tu voudras.

Le lendemain, à midi, *ils firent la chose*. Le bandit arriva. C'était un bandit déjà renommé, redouté, qui passait pour terrible ; et cependant c'était un jeune homme de vingt-deux ans, joli garçon, à la physionomie sympathique. Il avait les cheveux noirs, brillants, relevés sur un front haut et pâle, les yeux châtain très clair, le regard doux, la bouche bien dessinée : il était grand, svelte, rose, propre : on aurait dit une belle fille en travesti.

Elia et Antine le regardèrent avec une curiosité avide, et lui posèrent beaucoup de questions délicates : mais lui, tout superstitieux qu'il fût, n'était point naïf, et il répondit en se moquant d'eux. Il ne s'apercevait pas que la vraie dupe était lui-même.

— Comment peux-tu croire aux *sorts?* — lui dit Antine. Je suis convaincu que ton fusil pourrait, mieux que tout le reste, te délivrer de ton ennemi.

— Mais justement mon fusil est *lié* par un *sort* de mon ennemi. Combien de fois j'ai essayé de lui tirer dans les reins! Et le coup n'a jamais voulu partir.

— Mais alors ne pourrais-tu te le faire *délier?*

— Tu pourrais me le *délier*, toi?

— Je ne suis pas un sorcier, moi! — cria Antine en colère. — Pourquoi ne le *déliez*-vous pas, vous, Zio Pera?

— Nous avons essayé, — répondit le vieux avec un calme parfait, en fixant sur le fusil en question le regard de son œil bleu. — Ça n'a pas réussi.

— Assez, dit le bandit. — Dépêchez-vous, je suis pressé.

Antine sembla vouloir s'enlever ses derniers scrupules, en disant :

— Fais bien attention que je ne suis pas sûr de réussir. Je n'ai pas encore les ordres.

— Peu importe : nous sommes sûrs de notre affaire, nous; dépêche-toi, mon petit agneau, parce que ce garçon est pressé, — dit Zio Pera.

Antine revêtit la soutane, se mit sur la tête sa barrette de séminariste : il sentait une tristesse morne, un profond dégoût de lui-même, et sans la présence d'Elia il se serait à tout prix refusé à jouer cette comédie sacrilège. Zio Pera ferma la fenêtre. Au dehors, c'était l'accablement de midi : certaines parties de la *tanca*, au loin, semblaient des étangs d'or fondu. Avec l'odeur ardente des oléandres montait un gazouillement d'oiseau de marais. Antine possédait un *Livre de la Semaine sainte* relié en cuir noir, à tranche rouge. Il le tira de sa valise, pendant que Zio Pera frottait une allumette sur sa cuisse pour allumer un cierge dressé sur la table; et Antine, se tournant vers Elia et vers le domestique, cria d'une voix impatiente.

— Sortez donc!

Elia et Zio Pera sortirent. Le bandit se découvrit : à la lueur tranquille du cierge sa jolie tête prit une grâce féminine. Antine ouvrit le *Livre* au hasard et lut :

« Je suis pauvre et dans les tourments depuis ma première enfance : et quand j'eus grandi je vécus humilié et abaissé... »

Le front du bandit se plissa, et d'une main il se frappa la poitrine. Ah! de telles paroles répondaient pleinement à ses pensées!

Antine feignit de continuer à lire, tout en prononçant ces versets arrangés à l'avance avec Elia.

« Mes ennemis m'ont persécuté et m'ont vaincu : et moi j'étais innocent. Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis. »

— Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis, — répéta le bandit à voix basse. Lui était de bonne foi, et croyait accomplir œuvre de justice en faisant *frapper par livre* son ennemi; aussi s'enthousiasmait-il, et à mesure qu'Antine lisait, ou feignait de prier en silence, ou levait les yeux au ciel, le bandit priait de son côté, levait les yeux et se battait du poing la poitrine.

« Mes ennemis ont couru sur moi comme sur un chien enragé et m'ont chassé à travers les campagnes désertes. Maintenant une pierre est mon oreiller, mon lit est la terre dure. Jusqu'à quand durera cette iniquité?

« Ils ont tendu contre moi leur arc, et m'ont lancé leurs flèches empoisonnées : leur langue m'appelait assassin, et disait que j'avais dépouillé le pèlerin et le voyageur.

« Et cela, seulement parce que je ne me suis pas abandonné dans leurs mains, et n'ai pas secondé leurs crimes. Seigneur, punis l'arrogance de mes ennemis.

« Et le Seigneur entendit mes cris, et les cornes de mes ennemis se brisèrent comme les cornes d'un bélier rongé par les vers. »

A cet endroit Antine ferma le *Livre* et feignit de prier, les yeux au ciel : puis il posa le volume sur la table et frappa dessus, fortement, les mains en croix.

Le bandit eut un frisson.

Antine rouvrit le *Livre*, il feignait toujours de lire, et n'oubliait pas de tourner les pages.

« Seigneur, écoute la parole de ton serviteur : punis mes ennemis selon ta justice. »

— Mets-toi à genoux, — dit-il au bandit.

Le bandit s'agenouilla, mais un scrupule lui vint, et il murmura :

— J'ai beaucoup d'ennemis, mais c'est contre un seul que je veux... tu me comprends...

— Bien; je comprends, mais fais ce que je te dis.

« Prends mon ennemi selon ta justice, que sa maison soit pleine de tous les biens que tu donnes, et qu'il ne puisse jamais s'en rassasier.

« Que même les pierres ne puissent jamais le rassasier. »

De nouveau, il ferma le *Livre :* de nouveau, il leva les yeux au ciel, pria mentalement et frappa du poing le livre fermé.

Du cierge montait une longue flamme fumeuse; le bandit éprouvait une forte émotion.

Antine reprit sa lecture simulée :

« Seigneur, écoute ton serviteur...

« Que l'eau bouillonne à flots continus autour de la maison de mon ennemi, et qu'il ne puisse jamais se désaltérer.

« Que même les eaux salées de la mer ne puissent jamais désaltérer mon ennemi. »

Pour la troisième fois il ferma et frappa le *Livre.* Puis il le rouvrit, lut encore au hasard cinq ou six versets, et, prenant le cierge dans sa main, dessina une grande croix sur la tête du bandit. Il lui dit ensuite de se relever. L'ennemi était ensorcelé pour les fêtes prochaines.

Le bandit se releva, un peu surpris : il croyait qu'en *touchant le livre* on évoquait aussi les puissances infernales. Du moins c'est ce qu'avait affirmé Zio Pera.

Au fond il était plutôt content de s'en être tiré à si bon compte; et après avoir sorti de sa poche cinq feuilles de papier roux, en échange desquelles Elia lui laissa une espèce de billet, il s'en alla joyeux, convaincu d'avoir assisté à une cérémonie mémorable, qui sous peu ferait mourir son ennemi, consumé par la faim et la soif.

Elia se proposait de partir le lendemain; mais il s'aperçut qu'après la cérémonie sacrilège Antine était tombé dans une profonde tristesse, et il resta quelques jours encore pour le distraire.

— Diable! qu'est-ce que tu as? — lui disait-il en le regardant dans les yeux. — Tu regrettes de m'avoir rendu service?

— Non. Ce n'est pas cela...

— Qu'est-ce que c'est donc?

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, — répétait Antine. mais il ne disait rien de plus.

— Viens avec moi pour quelques jours.

— Essaie d'arracher la permission à mon père.

Elia essaya, mais Zio Felix refusa; et Antine resta seul dans la *tanca*, dans la solitude sans bornes de son cœur bouleversé.

L'air, peu à peu, devenait plus frais. Une nuit, il plut, et le fleuve grossit, trouble, livide. Mais quand le soleil reparut un charme indicible s'étendit sur la *tanca*. Le ciel se montra très haut, bleu tendre, couleur de perle; le fleuve prit une transparence glauque de voile ou de cristal; et l'on sentit passer un souffle ineffable de lointaines odeurs, de choses lointaines, qui annonçait les douceurs d'automne. L'oléandre avait secoué tous ses pétales sur les eaux claires, et se dressait avec ses feuilles pointues lavées par la pluie, étincelantes au soleil; mais la menthe fleurissait encore et mettait son irritante saveur dans la brise. Les vaches et les juments, lourdes et lentes, allaient le long des rives, les yeux tournés au delà du fleuve, vers les vapeurs de l'horizon. Pendant ces jours-là, et dans les nuits magiques de la pleine lune d'octobre, Antine se trouva plongé plus que jamais dans une mer de tristesse. Il se jeta dans le travail, cherchant la solitude, se cachant dans les bosquets d'oléandres, parmi la pénétrante odeur des menthes : mais l'enchantement même de la solitude, cette sérénité du décor, du paysage et du fleuve, la chanson flûtée des oiseaux de marais, tout accroissait l'inquiétude de son cœur. Il écrivait de longues lettres à Elia, pour lui exposer l'indécision de son âme, puis les déchirait en tout petits morceaux qu'il lançait dans le fleuve. Et l'eau tranquille les emportait, au loin, vers ce fond bleu devant lequel se consumait l'âme d'Antine, — comme des pétales de roses blanches effeuillées. Cependant le temps passait; Antine désirait ardemment rentrer à Nuoro; des projets confus fermentaient dans son cœur.

Dans les derniers jours qu'il vécut à la *tanca*, il éprouva pourtant une certaine émotion; il lui semblait qu'un temps viendrait où il regretterait la sérénité de ces jours passés dans la pureté enchanteresse de la *tanca* et du fleuve, à côté de son humble famille qui l'aimait simplement. Lui n'avait sû goûter ni ce calme ni cette tendresse : cette tendresse, il n'avait pas même su la comprendre; mais, dans les derniers jours, il s'aperçut de son ingratitude, et s'en affligea. Il sentait déjà comme un regret étrange de choses perdues. Il se rapprocha des bonnes gens de la bergerie, joua avec Minnai, causa avec

son père : mais pas une minute il n'eut l'idée de lui confier l'état douloureux de son cœur.

La veille de son départ, au matin, Zio Pera lui dit :

— J'ai à te parler entre trois yeux.

C'était une de ses plaisanteries favorites ; il la jugeait très bonne.

— Parlez, Zio Pera.

— Tu sais, mon petit renard, elle a réussi, la chose. Comme Antonio Francesco est content !

— Quelle chose, Zio Pera ? Qui est cet Antonio Francesco ?

— Le bandit, parbleu !

— La chose a réussi ! s'écria Antine abasourdi. — Mais comment a-t-elle réussi ? Quand ?

— Il paraît qu'elle a réussi tout de suite, mais, dès qu'ils se sont aperçus du *sort*, ils ont voulu cacher la nouvelle. Il paraît qu'ils ont cherché tous les remèdes pour conjurer le *sort*, et ils n'ont pas réussi. Et maintenant, ils sont bien obligés d'avouer ce qui se passe. Les pierres, mon agneau, les pierres ne suffisent pas à le rassasier. Antonio Francesco a dit que quand tu aurais les ordres il t'en donnerait, du bel argent !

Antine commençait à s'irriter, mais il se contint et dit :

— Ne me faites pas enrager, Zio Pera. Laissez-moi partir tranquille.

— Comment, mon petit renard, tu ne crois pas que la chose ait réussi ? C'est vrai pourtant, comme il est vrai que j'ai un œil et que l'autre me manque ! Ecoute plutôt. Voici que je voulais te dire entre trois yeux...

Il se tut, se gratta le nez, ne trouva pas ses mots. Il fallait que la proposition fût énorme, pour qu'il fût embarrassé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? — cria Antine.

— Eh bien ! écoute, mon petit agneau, ne te mets pas en colère, la chose est vraie, si vraie que... écoute, une personne est venue me trouver, et m'a dit : c'est ici que la magie a été faite ? — Comment, ai-je crié, — qu'est-ce que tu dis, chien galeux ? Il n'y a ici qu'un pauvre innocent. — Et pourtant,— a dit cette personne, — c'est ici qu'elle doit avoir été faite, et l'homme *touché par le livre* est prêt à donner deux cents écus si celui qui a jeté le sort le retire. Maintenant, mon agneau, fais comme tu voudras...

— Ah ! Zio Pera, vous voulez me perdre, — hurla Antine,

rouge de fureur. — Sortez-moi d'ici, allez-vous-en au diable, autrement je ne réponds pas de moi.

— Voyons, mon petit, il est inutile de t'emporter. Au lieu de te réjouir! Antonio Francesco, de son côté, est prêt à te donner davantage, si tu ne retires pas le sort, petite fouine.

— Allez-vous-en donc! — cria l'autre, les yeux verts de colère, en empoignant au hasard un livre.

Zio Pera s'en alla; et il pensait :

— Ce garçon n'a pas la tête solide. Vous verrez que, prêtre, il ne le sera jamais, non, non, non. Je le sais, moi : c'est un sot. Son père est malin, qu'une balle lui perce le jarret! — Malin comme un vieux renard, mais ce qu'il rêve ne réussira pas.

Pendant son voyage, et au pays, Antine chercha prudemment à savoir si l'ennemi d'Antonio Francesco était malade. Il semblait bien que oui; du moins tous l'affirmaient. Antine en resta surpris, chagriné; et beaucoup plus tard seulement il apprit que l'ennemi, informé qu'Antonio Francesco l'avait fait *toucher par le livre*, avait feint d'être malade pour échapper aux autres vengeances du bandit.

★

Le printemps venait. La *tanca* était toute couverte d'une verdure tendre; les eaux du fleuve prenaient une douce transparence bleue. Le sureau commençait à répandre l'odeur délicate de ses fleurs de cire. Les petits veaux au museau rose, aux oreilles percées, sautaient dans l'herbe.

Ce fut dans cette saison douce, pendant que se multipliaient les travaux de la bergerie, que Zio Felix reçut de mauvaises nouvelles d'Antine. Il y avait déjà longtemps qu'Antine n'écrivait plus : seulement, lors de la semaine sainte, il avait envoyé des rameaux bénits, avec lesquels Zio Felix, Minnai et les autres travailleurs de la *tanca* s'étaient tressé des croix, pour les coudre dans la doublure de leurs habits, des anneaux et des amulettes.

Un frère de Zio Felix lui apporta une lettre, adressée par le recteur du Séminaire au curé d'Ottana. Zio Felix se sentit frissonner : il s'attendait à quelque grand malheur.

Son frère lui lut la lettre, avec lenteur, en épelant :

«... J'en viens maintenant à votre protégé Costantino Nurroi, et je suis très chagriné de vous communiquer sur son compte des nouvelles peu satisfaisantes. Tandis que, les années passées, il nous donnait les plus belles espérances, au point que Monseigneur l'Evêque, comme j'eus déjà l'honneur de vous l'écrire, avait l'intention de lui accorder bientôt une bourse entière... »

— Monseigneur a l'intention de lui accorder la pension gratuite... C'est cela qu'il veut dire? demanda Zio Felix, qui écoutait en retenant son haleine.

— C'est cela; mais attends, attends. Il y a bien autre chose, — répondit l'autre gravement. Et il reprit la lecture.

«... une bourse entière, cette année nous désespérons absolument de lui. A diverses reprises, parmi ses compagnons il a exprimé l'intention de ne pas continuer ses études ecclésiastiques; on lui a confisqué plusieurs fois des livres profanes, et, en dernier lieu, une lettre signée « Elia », dans laquelle il est dit qu'un certain Antonio Francesco est prêt à verser la somme demandée. « Avec cet argent, dit la lettre saisie, —tu peux facilement te délivrer de cette chaîne odieuse et entreprendre à ton gré les études qui te permettront de réaliser ton idéal. » La lettre annonce en outre l'arrivée prochaine à Nuoro de ce M. Elia. J'ai donc cru, monsieur le curé, qu'il importait d'en informer Votre Révérence. Veuillez prendre avec les parents de Costantino Nurroi les mesures nécessaires, etc., etc. »

— As-tu bien compris, Félix, mon frère? — demanda le paysan, les yeux fixés sur le visage pâli du pauvre homme.

— Relis bien, explique-moi bien tous les mots, je t'en prie, — dit Zio Félix. Il avait parfaitement compris, mais ne voulait pas encore en croire ses oreilles.

L'autre relut posément, traduisit même en patois certaines phrases; Zio Félix enlevait et remettait ses lunettes, devenait toujours plus pâle, et ses lèvres étaient de cendre. Il sentait la vie s'en aller de lui; il ne se faisait pas d'illusion: Antine était perdu.

— Je vais tout de suite à Nuoro, — dit-il, — toi, reste ici, mon frère; je t'en prie, pour l'amour de Dieu.

Il sella son cheval, partit sur-le-champ; il espérait ramener Antine à de plus sages desseins, mais au fond la persuasion

restait en lui que tout était perdu. En effet, au bout d'une heure son frère le vit rentrer à toute bride, plus mort que vif. En route on lui avait remis une lettre d'Antine. Il ne pouvait la lire, mais il sentait que sous cette enveloppe était quelque affreuse catastrophe. Il ne se trompait pas.

Antine s'était enfui du séminaire et de Nuoro. En quelques lignes, tracées fébrilement, il disait ceci :

« Cher père, quand vous recevrez cette lettre je serai loin de vous et de Nuoro. Pardonnez-moi le grand chagrin que je vous cause : il vous épargnera d'autres chagrins plus graves que je pourrais vous donner à l'avenir, si je continuais dans cette voie à laquelle je ne suis pas appelé. Ma décision était prise depuis longtemps : si je n'ai pas osé m'en ouvrir, c'est que, arrêté comme vous êtes dans votre idée, vous ne m'auriez pas compris. Ne croyez pas que j'aille courir le monde. Je vais étudier, devenir un homme, et j'espère un jour vous récompenser de tout ce que vous avez fait pour moi, et vous consoler aussi de votre peine présente. Don Elia, qui m'aime comme un frère, et qui — vous le savez peut-être, — a été le premier à m'ouvrir les yeux, a promis de m'aider dans mes études.

« Adieu, adieu, cher père; je vous écrirai plus longuement dès que je serai installé dans une nouvelle résidence. Je sais que la loi me soumet encore à vous. Faites donc ce qui vous semble bon ; je crois que vous ne me contrarierez pas : mais quand même vous le voudriez, je dois vous dire que rien ne pourra me contraindre à choisir une carrière pour laquelle je n'ai pas de vocation. Pardonnez-moi donc, cher père, saluez Minnai pour moi, et croyez toujours à l'affection et au respect de votre malheureux

« Costantino. »

Zio Félix comprit qu'il n'y avait plus rien à faire; le coup était foudroyant. Malgré toute sa crainte de Dieu, il s'abandonna à un accès de désespoir. Il se jeta par terre, s'arracha les cheveux et les vêtements, cria, gémit. Et tout d'un coup monta dans son cœur une haine féroce contre Elia, cause de tout ce malheur.

— Pourquoi cries-tu, mon frère? Imbécile, pourquoi t'arraches-tu les cheveux? — lui disait son frère, cherchant à le relever. — Il ne s'agit pas de crier, il ne s'agit pas de pleurer

comme une femme. Lève-toi donc! A ta place, je le poursuivrais, je le ferais arrêter, je l'enchaînerais comme un chien.

— On n'enchaîne pas l'âme! — répondit en pleurant le pauvre homme. Et peu à peu il reprit tout son bon sens, sa simple sagesse. Il se calma, et puisqu'il ne pouvait soumettre l'âme de son fils, il renonça du même coup à tous ses droits sur lui. Même, il se repentit de son accès de désespoir : il lui sembla qu'il avait fait acte de rébellion contre les insondables desseins du Seigneur, — mais dans son âme il garda une douleur sans mesure, et sa haine féroce contre Elia.

— Moi, je le tuerais, je lui ferais sortir les boyaux par la bouche, — disait son frère, — je lui percerais les reins de mon couteau, à ce petit baudet, à cette bête sans cornes!

Zio Félix se taisait; mais au fond de son cœur une voix lui criait en écho:

— Je le tuerais, je lui ferais sortir les boyaux par la bouche...

Une vie terrible commença pour lui. Il sentait que si Elia revenait à la *tanca*, il l'assassinerait, mais la crainte de Dieu, qui régnait encore dans son âme bouleversée, le faisait pleurer sur sa haine et sur ses instincts de vengeance. Cependant la vengeance était l'unique chose qui le retenait encore à la vie : tout le reste n'existait plus. La vue de Minnai, avec ses grands yeux inconscients qui riaient, augmentait son tourment. Il posait ses mains sur la tête de l'enfant et disait:

— Que veux-tu qu'on fasse de toi? Tu ne peux pas remédier au mal. Tu es comme le pouliot qui fleurit et se dessèche sans servir à rien. Que veux-tu qu'on fasse de toi?

Le temps passa. Antine écrivit, mais Zio Félix déchira la lettre avec une colère froide. Puis, à son habitude, il regretta sa violence. Qui sait? pensait-il, — peut-être s'est-il repenti : et puis le Seigneur commande le pardon.

Ah, le pardon! Mais lui ne pouvait pardonner, et même, avec le temps, sa haine s'étendait comme une tache d'huile. Il haïssait le patron et ses propriétés, la *tanca* et les serviteurs. Zio Pera, en particulier, éveillait en lui une colère muette et farouche. Toutes les fois qu'il descendait à la bergerie — le vieux voleur! — il regardait autour de lui d'un air moqueur, de son œil fixe et malin. Et il disait:

— Je te l'avais dit, moi, vieux renard, que ton fils se ferait

prêtre quand le milan tisserait de la toile ! Que le diable te chevauche, ta ruse n'a pas réussi !

Quelle ruse ? Qu'est-ce qu'il disait, le borgne, la mauvaise langue ? Zio Félix se sentait comme assailli par un chien enragé qui le mordait à la gorge ; ses membres tremblaient de colère, mais il avait assez de force pour se dominer ; il ne disait rien et s'éloignait en sanglotant sans pleurer. Antine écrivit encore. Zio Félix, qui attendait cette lettre avec une folle espérance au cœur, se la fit lire ; mais Antine disait qu'il était content de sa nouvelle existence ; il étudiait, et, de nouveau, demandait pardon.

Cette lettre à son tour fut déchirée, puis une autre, puis une autre encore. Alors Antine n'écrivit plus.

Zio Félix sentit que son fils était perdu sans retour pour lui, et se trouva plus malheureux que jamais.

Il fit un pèlerinage, nu pieds et nu tête, jusqu'à la chapelle de saint Costantino, posée sur les monts où le soir le soleil disparaissait comme un énorme diamant.

— Saint Costantino, rendez-moi la paix. Je suis un grand pécheur : priez pour moi, auprès du trône du Seigneur. Arrachez-moi du cœur cette épine ; je viendrai tous les ans, nu pieds et nu tête, et je balaierai le sol avec ma langue.

Il monta trois fois à l'autel en se traînant sur les genoux ; le petit saint Costantino, brun, les lèvres grosses, regardait d'en haut, mais n'entendait pas la prière de Zio Félix.

Zio Félix rentra à la bergerie comme il en était parti, avec la haine et le désir de la vengeance au cœur. Il n'avait qu'à penser à Elia, et à l'argent qu'Elia lui devait, pour se sentir trembler et ne plus voir clair.

Jamais, dans toute sa vie, il n'avait éprouvé pareille chose. C'était un feu intérieur qui le consumait. On eût dit que le foyer des passions, éteint jusqu'alors dans cette âme qui craignait Dieu, allait dévorer tout en une fois, concentrant sa force dans la seule haine.

Zio Félix croyait que le démon, toujours vaincu par lui, le dominait maintenant en vainqueur, déployant toute son iniquité. Et il se désespérait de voir anéanties toutes ses bonnes actions antérieures, mais il n'abandonnait pas la lutte.

Il attendait l'arrivée d'Elia avec l'anxiété sanguinaire d'un chasseur à l'affût ; et cependant il remplissait toujours ses obli-

gations de serviteur fidèle. Les autres volaient comme des chats affamés : lui criait, s'attirait leur malveillance en défendant les intérêts du patron, et surveillait même Zio Pera.

— Peuh! lui disait Zio Pera, en crachant vers lui, — pour ce que les patrons t'ont fait, renard galeux!

— Ça ne te regarde pas, ce que les patrons m'ont fait! Toi, fais ton devoir!

— Je le fais, bien sûr, et je fais même plus que mon devoir! C'est toi, mon agneau, qui n'as jamais su faire le tien, que l'aigle te crève un œil!

— Pour le moment, c'est à toi qu'il en manque un.

— Mieux vaut un bon œil que quatre mauvais. — Il faisait allusion aux lunettes de Zio Félix ; et celui-ci s'en allait pour ne pas prolonger le dialogue.

Le temps passait; d'Antine, rien. Mais un jour Tanu fut obligé d'aller à Cagliari en témoignage; il vit Antine et lui parla. Il rapporta à la bergerie de mauvaises nouvelles.

— Il n'a pas d'argent: le patron ne lui en envoie plus. Il paraît qu'il n'en a pas même pour lui, parce que personne ne veut lui en prêter. Antine vit tout juste: il a plus de faim que d'appétit, peut-être. Il dit qu'il se fera soldat. Il a perdu ses couleurs, vous savez, Zio Félix; et pourtant Cagliari est la plus belle ville du monde... Ah, si vous voyiez!

— Qu'est-ce que la ville a à faire avec les couleurs? — dit son compagnon. — Quand on a faim, il ne suffit pas de voir une belle ville pour ne plus être pâle.

— Et pourtant, voyez, Cagliari, c'est si beau que je ne sentais pas la faim. La mer...

— La mer! Laisse-nous donc tranquilles! Je dis, moi, que tu avais mangé. Et quand on a faim, on aurait beau voir le Ciel, je dis, moi, qu'on sent la faim. Qu'est-ce que vous en pensez, Zio Félix?...

— Tu es jaloux, parce que tu ne verras jamais de ville! — dit Tanu.

Zio Félix écoutait triste et silencieux; au fond de son cœur, cependant, renaissait une douce espérance.

Pendant tout l'hiver, — car c'était l'hiver maintenant, — tandis que Tanu racontait les merveilles de la ville, le vieillard caressait sa chère espérance. Toutes les fois qu'il voyait un homme arriver du pays, il le regardait avidement, — peut-

être portait-il quelque lettre! — et il sentait battre son cœur.

Mais, au printemps, la lettre n'était pas encore venue. Vers la fin de mai seulement, un peu plus d'un an après sa fuite, Antine écrivit, annonçant qu'il se faisait soldat.

« J'ai pris un engagement de cinq ans, disait-il, et de la sorte je deviendrai sergent ou fourrier, et puis, si je ne veux pas continuer ma carrière, j'aurai une place du gouvernement. C'est un avenir modeste,... et ce n'est pas cela que je rêvais, mais de toute manière je suis content que mon destin soit décidé.

« Adieu, cher père, vous ne voulez pas me pardonner, mais j'ai déjà payé la peine que je vous ai faite, et je ne me lasse pas de demander votre pardon. »

Désormais, tout était perdu, sans aucun espoir. Zio Félix ne dit rien, mais releva ses lunettes sur son front, et resta debout à regarder la lettre, avec ses petits yeux rouges qui semblaient de verre.

Et le temps passait, passait. Antine écrivait quelquefois; ses lettres étaient de plus en plus tristes, presque désespérées. Il sentait la nostalgie de son pays et de sa douce vie passée : voici qu'était venu le temps qu'il avait pressenti dans ses derniers jours de repos à la *tanca*. Mais jamais il ne parlait de se repentir, de revenir sur ses pas; au contraire, il désirait vivement que son engagement fût terminé pour en contracter un autre, et il voulait aller à la guerre, pour avoir de l'avancement ou mourir... Cependant son caractère s'était développé sous l'action de la douleur; et du moins il laissait voir qu'il serait un honnête homme.

Zio Basilio, le frère de Zio Félix, lui apportait et lui lisait ces lettres, et toutes les fois se lançait dans des commentaires cruels.

— Tu le vois, mon frère, le châtiment de Dieu ? Elle pleure maintenant, la petite bête cornue, elle se repent maintenant ! C'est bien fait, c'est bien fait ! Que Dieu le châtie toujours plus fort, le fuyard, le lâche, le déshonneur de la famille ! Que toutes les balles du Roi lui percent le cœur.

— Il aurait commencé maintenant à recevoir les ordres, disait avec amertume Zio Félix, — bientôt il aurait été prêtre, et puis curé et puis... Il aurait reçu en cadeau des cruches de vin enguirlandées de roses, et du blé, et du miel, et des pou-

lardes blanches avec des rubans écarlates. L'imbécile, l'imbécile qui a méprisé son bonheur !

— Dieu te venge, mon frère, — hurlait Zio Basilio avec des trépignements féroces, — mais ceci n'est rien en comparaison des autres vengeances que te donnera le Seigneur ! — Il faisait allusion à don Elia, dont les affaires, disait-on, allaient de mal en pis. Les yeux de Zio Félix brillaient comme du verre, et une voix criait en lui :

— Et si le Seigneur ne me venge pas, je saurai bien me venger moi-même.

Zio Bazilio rentrait au pays et tous les mois, en cachette, il envoyait deux *lire* à son neveu.

★

Au mois d'août, environ trois ans après sa dernière visite, don Elia revint dans ses *tancas*. Il était majeur, libre, ruiné. Les chevaux et les poulains avaient disparu, les vaches étaient sous séquestre : dans un mois, les terres elles-mêmes devaient être mises à l'encan. Lui était toujours joli garçon, avec un blanc visage d'adolescent : seulement ses yeux étaient un peu creusés. Et son costume, de futaine foncée, était un peu démodé. Zio Pera l'avertit tout de suite des projets féroces que Félix Nurroi avait formés contre lui.

— Méfie-toi, — lui dit-il, — méfie toi, mon petit cavalier. Si tu ne te méfies pas, il t'écrasera comme un lézard. Une nuit écoute, je suis descendu là-bas ; lui était sous un oléandre et parlait tout seul. Il disait: je le tuerai, je l'assommerai, faites-le-moi venir ici, saint Elia ! — Tu vois bien, ma petite fleur, même en dormant il te hait. Il est féroce, tu sais, — il a dans sa poche un couteau long comme ça. Méfie-toi, mon petit lis, crois-en Zio Pera.

Elia le laissa dire. Un sourire vague, triste, errait sur ses lèvres encore fraîches, mais pâlies. Les coudes appuyés sur le rebord usé de cette fenêtre devant laquelle, dans une nuit lointaine, il avait vu pleurer le pauvre Costantino, il regardait vers le fleuve, les yeux fascinés par la clarté de l'eau qui reflétait le ciel gris-perle. A quoi pensait-il ? Quelles visions traversaient ces yeux purs qui n'avaient jamais pleuré, quelles pensées couraient derrière ce front pur que la douleur n'avait jamais assombri ?

Zio Pera fixait sur lui son œil métallique et continuait à lui parler; mais il ne recevait pas de réponse. Il dut s'en aller en secouant la tête et en pliant le dos. Et il pensait :

— Il est muet comme un escargot. Mauvais signe. Ce garçon-là regarde le fleuve, ce garçon-là se tuera, ou que Dieu me rende mon autre œil !

Zio Pera était un redoutable devin. Elia pensait justement à la mort, et un soir il descendit vers le fleuve.

Zio Félix le vit par l'ouverture de sa cabane, et un frisson lui courut dans les reins. Depuis quatre jours qu'Elia était arrivé, il ne l'avait pas encore vu; mais il avait senti sa présence, et depuis quatre jours il ne buvait pas, ne mangeait pas, ne parlait pas, ne dormait pas. Le jour, il attendait avec angoisse le moment où Elia paraîtrait, et il n'osait pas quitter les alentours de la bergerie; la nuit il montait jusqu'au mur, de plus en plus dégradé, qui fermait le verger, et il tournait autour de la maison comme un sanglier affamé ; quelque chose de terrible, — le démon, pensait-il, — le poussait et le tourmentait. Il sentait que si Zio Pera n'avait pas été dans la maison, il y aurait pénétré pour y commettre un crime.

Toutes les tortures de l'enfer le déchiraient. Car, au fond de son âme, il désirait vaincre sa passion, et ne pas tuer, et ne pas se damner. Mais il ne pouvait surmonter la puissance infernale qui le dominait; il sentait que quand viendrait le moment fatal il égorgerait Elia comme un agneau. En le voyant traverser la *tanca*, il s'élança hors de la cabane. Après le premier frémissement, il sentit un calme étrange, un sang-froid pires que toutes les colères. Il pensa :

— Il va vers le fleuve, il va se baigner. Le misérable veut se divertir encore : je t'en donnerai, moi, du divertissement, j'attendrai que tu te déshabilles, que tu sois nu comme au jour de ta naissance. Je t'enfoncerai le couteau dans les côtes et je te jetterai au fleuve.

Et il se mit en marche prudemment, suivant Elia à bonne distance; — avec la main, dans sa poche, il tâtait le couteau affilé depuis si longtemps. Tout combat avait cessé ; il ne sentait pas le sachet de reliques qu'il portait sur la poitrine, comme il ne se rappelait pas qu'il avait vécu plus de cinquante ans en prières pour sauver son âme. Le démon l'entraînait.

Elia se dirigeait droit au fleuve, sans s'arrêter ni se retour-

ner. L'eau le voulait, l'appelait, étincelante, entre les oléandres fleuris, comme un collier de brillants énorme et sinueux, comme un grand œil limpide, plein d'un charme fatal. Là-bas dans cette splendeur blanche, dans la tranquillité des rives de pierre et de marbre, fleuries de menthes, parmi les oléandres élancés dans l'air pur, qui offraient aux hauteurs sereines du ciel les bouquets de leurs roses amères, là-bas était la paix, l'oubli, le rêve longuement poursuivi. Les oiseaux de marais, cachés dans la profondeur des buissons humides, répétaient le murmure de l'eau, le susurrement des joncs remués par la brise. C'était la voix perlée d'une sirène qui appelait; enchanteresse, qui endormait toute douleur, tout souvenir, tout remords, dans un rêve profond et clair comme les eaux du fleuve.

Elia arriva au milieu des oléandres, mais Zio Felix le vit, au lieu de se déshabiller, s'arrêter un moment, puis changer de direction et longer le fleuve.

— Est-ce qu'il ne va pas se baigner? — pensa-t-il, déçu. Tout à l'heure l'eau sera froide.

Le soleil était couché; la splendeur du ciel rouge orangé se reflétait sur la rive occidentale du fleuve. Elia apparaissait et disparaissait entre les oléandres; à un certain point, où l'eau était plus profonde, il s'arrêta. Zio Félix, à un peu plus de dix mètres, était caché dans un fourré de menthes et de sureaux : à travers ses lunettes, où l'or rouge du ciel mettait un reflet brillant, il voyait la svelte figure d'Elia debout sur la rive blanche, dépouillée de végétation à cet endroit; il attendait le moment où il le verrait enlever son chapeau, puis délacer ses bottes et quitter ses habits.

Elia, en effet, enleva son chapeau et le laissa tomber par terre. Alors le cœur de Zio Félix recommença à battre irrégulièrement, convulsivement. En un instant, il pensa à mille choses, il revécut ces deux longues années de haine et d'angoisse. Et il se cria à lui-même :

— Faut-il le tuer? Est-ce que mon couteau frappera bien? Saint Elia, aidez-moi!

Mais vite il eut horreur de son invocation; puis, avant même que cette horreur s'évanouît, il éprouva un étonnement intense et un intense sentiment de joie mauvaise.

Elia s'était avancé et s'était jeté tout habillé dans l'eau. Un

tourbillon lumineux s'était ouvert au-dessus de son corps, puis s'était refermé, transformé en un cercle, en une infinité d'ondulations qui s'effaçaient par degrés à la surface agitée du fleuve.

— Le Seigneur m'a vengé ! — se dit Zio Felix, encore plein de surprise. Mais subitement, comme si le nom du Seigneur réveillait au fond de son âme mille échos endormis, il sentit sa joie mauvaise se changer en remords, son étonnement en pitié ! Toutes ses pensées se mêlèrent, le fleuve, le ciel, la terre, toutes choses lui parurent encore plus voilées et sombres qu'elles ne lui semblaient d'ordinaire à travers ses lunettes noires. Et dans ce bouleversement imprévu de pensées et de sensations, il vit clairement les yeux bleus et souriants de son innocent Minnai. Etait-ce une réalité ou une vision ? Il ne le sut pas ; mais à peine les eut-il vus qu'il sentit grandir en lui non seulement cette impression mystérieuse de remords et de pitié, mais une forte crainte d'avoir laissé passer trop de temps sans agir. Et vite il enleva ses lunettes, ses chaussures, sa capote, tous ses vêtements ; et ne gardant que le sachet de reliques qui pendait sur sa poitrine nue, il se mit à courir sur les pierres polies de la rive, se jeta à l'eau, au point précis où son ennemi avait disparu, et il tremblait de peur, de ne pas arriver à temps pour le sauver.

GRAZIA DELEDDA.

Traduit de l'italien par E. ALBERTINI et E. MAYNIAL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

La position des Russes. — L'amour et le Code. — L'Evangile et la Déclaration des droits de l'homme. — Un personnage du « Bourgeois Gentilhomme ». — Le monument Syveton.

La Position des Russes. — Présentement, la position des Russes en Mandchourie est très mauvaise et, quoi qu'il arrive, elle ne sera jamais très bonne. La pénurie d'argent peut arrêter les Japonais ; mais ils sont si avancés qu'ils n'ont guère plus besoin d'avancer. Le terrain qu'ils ont conquis leur reste ; ils en feront ce qu'il leur plaît, soit qu'ils en occupent eux-mêmes les provinces fertiles, soit qu'ils le rétrocèdent tout entier à la Chine, en échange d'avantages commerciaux et de facilités de propagande. En tout cas, le contact des Japonais et des Chinois va devenir très intime : le célèbre péril jaune, qui ne fut longtemps qu'un spectre, va devenir un soldat très réel armé d'un excellent fusil à magasin.

Contre les Japonais, secondés cette fois par les Chinois, la Russie ne prévaudra plus jamais ; elle ne reprendra pas Port-Arthur ; elle perdra peut-être Vladivostok. Si cela est fâcheux ou non pour l'Europe, là n'est pas la question. C'est un fait, et sinon certain, du moins tellement probable que l'on pourrait dès maintenant construire dessus plusieurs tomes d'histoire future.

Une nouvelle force a surgi dans le monde ; elle y veut sa place et elle l'aura. Cette force d'ailleurs se classera peu à peu, peut-être s'engourdira, comme la force ottomane. On ne peut refuser aux Jaunes ce que l'on a concédé, non sans batailles, il est vrai, aux Turcs. Une nation qui peut fournir une armée d'un demi-million d'hommes et un général capable de la mener à la victoire, même si on ne l'aime pas, il faut la craindre ; et la crainte est le commencement de l'estime.

La position russe étant des plus mauvaises, celle de la France, qui a persévéré dans cette alliance, d'une valeur maintenant bien diminuée, se trouve atteinte nécessairement. Si un accès d'agressivité prenait nos voisins, nous nous trouverions tout aussi isolés qu'en 1870, avec une armée plus nombreuse et mieux pourvue, sans doute, mais d'un entrain médiocre. Je ne sais si la marine a été aussi ravagée qu'on l'a dit, par M. Pelletan. En tout cas, sa puissance a été loin d'augmenter depuis quelques années. Nous verrons peut-être des jours terribles.

Le pacifisme est un état d'esprit contre lequel il n'y a pas d'objections philosophiques. Tout le monde désire la paix, comme tout le monde désire le beau temps. Ni le beau temps ni la paix ne sont sous la direction de notre volonté. Qui était plus pacifique et plus pacifiste que le tzar, que l'inventeur de la conférence de La Haye ? Ses délégués s'y rencontrèrent avec ceux du Mikado...

L'Amour et le Code. — On s'est beaucoup diverti de la proposition de M. Paul Hervieu, lequel, parmi les obligations conjugales, voudrait voir figurer l'amour. Il y a de quoi. C'est un admirable exemple de cet idéalisme verbal dans lequel j'ai prédit, il y a quinze ans, que finirait par s'évanouir l'intelligence. Je me suis retiré à temps, je n'ai pas fait naufrage et je contemple avec une certaine ironie ceux de mes contemporains qui sont en train de se noyer dans l'abstraction.

On dirait que, pour certains esprits, la chose existe dès qu'on prononce le mot. Commandons l'amour, se disent-ils, et l'amour viendra comme le petit chat quand sa maîtresse lui dit : Minet, minet. Les mots, hors du raisonnement abstrait, qui est un jeu démodé, n'ont de valeur que parce qu'ils contiennent de réalité ; et plus ils sont précis, plus ils serrent un fragment de réalité, plus ils ont de valeur. Or le mot amour, employé tout seul, est un mot vide ; c'est un coffret que chacun remplit à sa guise, mais qu'il ne remplit pas à sa volonté. On peut aimer son amour, le cultiver, le choyer, lorsqu'il est né ; on ne peut le faire naître. Mais qu'a voulu dire au juste M. Paul Hervieu? S'agit-il de l'amour physique, de ce que la théologie morale appelle le *debitum conjugale?* Son idée, en ce cas, serait nette et claire ; mais il fallait écrire franchement, comme Thomas d'Aquin et Alphonse de Liguori : le devoir conjugal. On sait ce que c'est. On sait aussi que c'est un acte qui, étant promu à la dignité de devoir, n'est pas toujours très agréable à accomplir. Une femme a le droit d'exiger de son mari le devoir conjugal, et réciproquement ; mais si la femme peut toujours répondre à la sommation, l'homme est plus capricieux. Les théologiens sont donc entrés dans le détail et ils nous ont laissé des scènes théoriques d'alcôve assez piquantes. Si donc M. Paul Hervieu a entendu l'obligation de l'acte procréatoire, son idée n'est pas ridicule, puisqu'il s'agit d'un fait qui, quoique difficilement vérifiable, ne laisse pas cependant que de produire parfois des fruits fort visibles. Cela donnerait même à de vieux magistrats l'occasion d'intéressants commentaires sur cet article du code ainsi renouvelé. Le Dalloz se pourrait augmenter d'un tome d'une vente rémunératrice. Si au contraire il s'agit de la passion, de la tendresse, de tout ce qui n'est pas l'amour physique et sans quoi cependant l'amour physique est bien diminué, l'intervention de M. Paul Hervieu est absurde.

Cependant, peut-être a-t-il voulu fournir aux conjoints un nouveau cas de divorce? Mais la preuve, qui la fournira?

La sagesse du Code, en ces matières, a été de n'édicter que des obligations vérifiables et pour ainsi dire comptables. La fidélité ne se constate pas, mais l'infidélité finit toujours par se découvrir, et la sanction est possible. Il en est de même de l'assistance et de cette sorte d'obéissance, visée par le législateur, et qui ne porte que sur des actes légalement constatables. Il y a fort peu de métaphysique dans le code; il est inutile d'en ajouter. Guyau avait l'idée d'une morale sans obligation ni sanction. L'idéalisme verbal aboutit à promulguer des lois dépourvues de sanction, et c'est un jeu bien inutile et un assez pénible spectacle.

L'Evangile et la Déclaration des droits de l'homme. — M. Buisson, l'un des représentants les plus autorisés de la théologie politique, a fini par l'avouer. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, a-t-il proféré en une décente conférence, n'est qu'une version laïque de l'Evangile, où le mot âme a été remplacé par le mot homme. La formule est parfaite; elle contient, en ses quelques paroles, la meilleure critique que l'on puisse faire de cette déclaration fameuse. Les constituants, en effet, traitèrent de l'homme à peu près comme les théologiens traitent de l'âme. Il s'agit d'un homme sans étendue, sans épaisseur, sans poids, sans lien avec la terre, de l'homme abstrait, de l'âme. C'est en ce sens qu'ils ont pu dire : tous les hommes sont égaux. Suivons le conseil de M. Buisson, aussi éminent chrétien qu'éminent républicain; remplaçons le mot homme par le mot âme et nous avons l'aphorisme chrétien qui est la base même de la morale chrétienne. C'est à force d'avoir entendu dire par leur curé que toutes les âmes étaient égales devant Dieu, qui désirait également qu'elles fussent toutes sauvées, que les Français, très accessibles à la logique, entreprirent de laïciser cette vérité et quelques autres qui en découlaient naturellement.

Il y aurait un joli travail à faire sur ce sujet. On prendrait les évangiles, les œuvres des premiers écrivains chrétiens les plus démocratiques, et on y trouverait, par les changements de l'âme en l'homme, de Dieu en loi, etc., toutes les déclamations républicaines et socialistes. Julien avait raison. C'est le Galiléen qui a vaincu. Nous vivons en plein sous son règne, ce qui n'empêche pas quelques aveugles de se lamenter sur ce que l'on entreprend de déchristianiser la France. M. Buisson sait mieux que personne combien ce reproche est injuste. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, « cette version laïque de l'Evangile », est affichée dans toutes les écoles, toutes les mairies, peut-être dans les gares : que veut-on de plus? Jamais, même au temps de saint Louis, la France n'avait été aussi dominée par l'esprit chrétien.

Un personnage du « Bourgeois Gentilhomme ». — Aucun de nos contemporains n'est plus vivant que Molière; aucun n'est si parfaitemeut de tous les jours, de tous les instants. M. A. Brisson nous informe, dans *le Temps*, qu'il a découvert un nouveau baryton d'une grande extension vocale. Cet artiste, qui est un Russe, s'exprime ainsi :

Notre art, l'art de l'acteur et du chanteur, est le plus beau de tous les arts, car tous les arts y concourent, la peinture, la musique, la sculpture, la poésie; et les sciences aussi : la philosophie, l'histoire. Avant de jouer le *Mefistofele* de Boïto, j'ai lu Gœthe, Byron, Schopenhauer, Nietzsche, et le dernier acte se déroulant en Grèce, j'ai lu Dante, Homère, Virgile...

Et tout cela, moins les noms propres, est dans *le Bourgeois gentilhomme :*

Le maître à danser. — Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le maître de musique. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le maître d'armes. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Si Molière, qui ne le pouvait, vu sa profession, avait introduit un professeur de déclamation dramatique dans sa comédie, il lui aurait fait parler le langage ingénu de ce baryton : « Et moi, je leur soutiens que notre art, l'art de l'acteur et du chanteur, est le plus beau de tous les arts... »

Le Monument Syveton. — Sur l'initiative de M. François Coppée, on se remue autour d'un projet de monument, qui glorifierait feu M. Syveton. M. Jules Lemaître a souscrit pour cent francs, et la Compagnie du gaz, pour dix mille francs.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Sébastien Charles Leconte : *Le Sang de Méduse :* « Mercure de France », 3.50. — Amédée Prouvost : *Le Poème du Travail et du Rêve;* éditions du « Beffroi », Lille. — Georges Bouyer : *Le Culte intérieur*, A. Messein. — S. Pierre Massoni : *Les Minutes Divines*, A. Messein.

Le Sang de Méduse. Un écrivain singulier, aujourd'hui fort oublié sinon même tout à fait inconnu, Emile Lamé, qui fut l'ami de Baudelaire, de Leconte de Lisle et surtout du païen mystique Louis Ménard, dans un *Julien l'Apostat* que publia en 1861 la bibliothèque Charpentier, opposant, pour des raisons linguistiques à Japhet, Sem et Cham, essaya de déterminer l'apport fait au christianisme par chacune des trois grandes races que les ethnographes d'alors distinguaient traditionnellement d'après la Bible, parmi l'extrême diver-

sité des types humains ; Emile Lamé, non sans quelques bonnes raisons, estimait que Julien, restaurateur des dieux, théurge et philosophe était peu éloigné des Galiléens qu'il fut censé persécuter et que la trinité des néo-platoniciens ne différait guère de celle d'Athanase. A peu près vers la même époque, Gustave Tridon, disciple de Blanqui, dans *le Molochisme juif*, mettait en regard du soi-disant monothéisme sémitique le polythéisme anarchique des Hellènes ou l'athéisme présumé des aryens primitifs. Pourquoi les noms d'Emile Lamé et de Gustave Tridon viennent-ils à ma mémoire en lisant les plus récents poèmes de M. Sébastien Charles Leconte? Est-ce parce que, ayant pénétré par la pensée dans Saïs d'Egypte avec la foule des conquérants barbares, il se prit, ayant levé le voile d'Isis, à détruire autour de lui les images viles des dieux à mufle d'animaux et à corps d'hommes :

Car ma haine soufflait flagellant en orage
Ce panthéon stupide et par l'Homme créé;
Car l'esprit m'animait, furieux et sauvage,
Des aïeux, contempteurs de ce bétail sacré,

Des farouches bergers, enfants des Cinq Rivières,
Qui vivaient sous le ciel et n'avaient pas de Dieu,
Et qui n'adoraient rien sur leurs autels de pierre
Que l'Ame Universelle, éparse dans le Feu.

Est-ce parce que le dernier de ces poèmes est dédié *Aux mânes de Julien Empereur* qui du fond des ombres épaisses, à l'heure de sa mort héroïque, a vu peut-être :

Sous le portique obscur de la nuit cinéraire
Au mépris du barbare et des cieux oppresseurs
La théorie aux bras sacrés des Vierges sœurs
S'arracher aux liens d'un sommeil millénaire,

Pour ramener un jour vers sa chère cité,
Vers la Seine celtique et ses rives célèbres
Après dix siècles noirs de haine et de ténèbres
Et la Pensée antique et l'antique Beauté.

Est-ce à cause d'une phrase de la préface, où le poète philosophe, assigne à la poésie contemporaine « les plus favorables circonstances pour l'excellence de sa production », vu que jamais il n'y eut au monde « plus de science, plus d'angoisse et plus d'espoir », la beauté antique étant mieux connue, l'espoir d'un millénaire terrestre plus fort, l'angoisse cependant plus exaspérée « par la lutte où se mêlent les dogmes que la Judée nous imposa, que compliqua le philosophisme alexandrin et l'antique esprit d'incroyance que nous léguèrent par les voies d'une hérédité mystérieuse nos aïeux de l'Iran et du pays des Cinq Rivières ». Je ne sais et ne veux point savoir ; et il

était peut-être imprudent de n'omettre pas la préface, si l'honnête critique exigeait qu'elle fût lue d'abord. La préface, au reste, n'était pas négligeable et fournirait prétexte à d'abondantes controverses pour nos chers théoriciens et inventeurs d'école. Mais ainsi qu'il l'a voulu, M. Sébastien Charles Leconte, autrement que par la préface seule, oblige ses lecteurs à quelques promenades intellectuelles hors du livre même et on ne lui en saurait faire reproche puisqu'il n'abdique pas pour si peu, sa fonction propre de poète lyrique, capable de comprendre et de concilier en une égale admiration José Maria de Heredia, Paul Verlaine et Henri de Régnier.

En vain l'homme tua Méduse et brandit à son poing sanglant la tête formidable et magnifique ; du sang fatal naquit

Le grand cheval ailé dont les pennes sont d'or

et les dieux détruits sont plus vivants dans la pensée humaine que leurs vaines formes d'autrefois :

Cortège lumineux ou populace immonde,
Harmonieux mensonge ou chimère inféconde
Les dieux d'hier ou de demain,
Avec leurs mille noms et leur mille visages
Sont, accoudés en cercle autour des puits des âges,
Les visages du songe humain.

C'est en toi qu'il faudra tuer comme des bêtes,
Les rejets pullulants de l'hydre aux mille têtes,
Le grand sphinx aux millions d'yeux,
Pour qu'au voile d'Isis puisse enfin transparaître
L'illusion nouvelle, éphémère peut-être,
D'un monde déserté des Dieux.

Il n'est pas sûr que ces hautains poèmes, d'un éclat froid et dur comme un bouclier de fer et d'or, soient au gré de tous ; M. Sébastien Charles Leconte a le double tort de ne point proférer d'inutiles paroles et aussi de ne pas employer une langue amorphe et inarticulée, toute d'exclamations et d'apostrophes ; on lui reprochera de n'avoir pas d'idées, les uns parce qu'il n'use pas du jargon métaphysique, les autres parce qu'il ne néglige pas tout souci de la syntaxe ; et il sera honni du même coup par les critiques les plus divers ; que leur blâme lui soit léger : ils ne savent ce qu'ils disent.

Le Poème du travail et du rêve. Dans son premier livre, *l'Âme voyageuse*, M. Amédée Prouvost, ainsi que tout jeune Français, point illettré ni hostile de naissance à la beauté qui visita des terres nouvelles, avait recueilli, en forme de sonnets, ses souvenirs de route ; on ne pouvait augurer de là qu'il dût plus tard demeurer fidèle à ses compagnons du *Beffroi* et ajouter à leur collection déjà

riche de nouveaux poèmes. Il n'a pas renoncé aux Muses; et il en doit être félicité.

Le titre *Le Poème du travail et du rêve* ne ment pas : M. Amédée Prouvost a essayé de discerner dans la vie noire et triste d'une ville industrielle des éléments de beauté; Emile Zola déjà, dès *l'Assommoir* et surtout dans *Germinal* et dans *la Bête humaine*, avait animé d'une existence presque personnelle les machines et les usines: M. Joris-Karl Huysmans célébra parfaitement la gloire diverse des locomotives et en maints passages de ses romans puissants, touffus et évocateurs, M. Paul Adam a associé aux spectacles mornes des tissages et des hauts fourneaux les images correspondantes des lointaines pampas et des sylves préhistoriques. En cette série de sonnets à l'honneur de Roubaix,

> Ville sans passé d'art, sans beauté, sans histoire.

M. Amédée Prouvost a été, qu'il le veuille ou non, tributaire de ces trois prosateurs d'imagination lyrique. Si chacun n'avait pleine licence de choisir sa forme, on regretterait précisément que le jeune poète se soit astreint à ne donner ici qu'une suite de petites scènes fragmentaires au lieu de la vaste fresque que requérait la grandeur du sujet; ce sont déjà des figurines de détail et des épigrammes d'anthologie, alors que n'a pas encore été écrite l'ample Iliade des jours nouveaux. Cependant, sauf quelques poncifs philanthropiques (*la Sœur des malades*, *le Jardin de l'ouvrier*), la plupart des sonnets de M. Amédée Prouvost pourront conserver, pour les temps où l'industrie présente sera devenue souvenir archéologique, des impressions précises et cursives de ce que fut notre âge; témoin, ces quatorze vers :

> O toisons de brebis, d'agneaux et de béliers,
> Toisons qu'un suint âcre et visqueux a pétries,
> Vous apportez la bonne odeur des bergeries,
> Quand vos balles de brut s'éventrent par milliers.
>
> Alors dans le labeur âpre des ateliers
> Où des mains d'artisans, de l'aube au soir, vous trient;
> C'est une vision d'immensités fleuries
> De plaines, de ravins, de coteaux, de halliers,
>
> C'est l'évocation puissante de la Terre
> Avec ses lents troupeaux que mène en la nuit claire
> Quelque pâtre qui chante au son des chalumeaux.
>
> Et c'est parmi le bruit incessant qui s'élève
> Dans l'usine, au grand souffle assoupi des fourneaux,
> La nature distribuant un peu de Rêve.

Le Culte intérieur. « La qualification de poème que l'on a donnée à cet ouvrage indique au lecteur qu'il en doit suivre l'or-

donnance. » Selon le désir de M. Georges Bouyer et aussi parce qu'il n'est pas d'autre bonne méthode de lecture, son livre a été lu dans l'ordre qu'il a imposé aux diverses parties; il eût été injuste et maladroit de ne pas rendre ainsi hommage à une volonté littéraire assez rare. La volonté tendue semble en effet dominer l'intelligence et la vie de M. Georges Bouyer; ce poète est un stoïcien d'une race particulière. Zénon ou Epictète professaient qu'ils se devaient soucier seulement de ce qui dépendait d'eux et non des accidents extérieurs, c'est-à-dire de leur propre pensée plus que des actes; mais aucun d'eux ni de leurs disciples ne fit choix d'une pensée venue du dehors et imposée par les circonstances comme directrice de toute sa conduite. Ici un souvenir impérieux détermine le présent et le futur et ce stoïcisme, si l'on ose dire occasionnel, est aussi âpre et aussi pur que s'il avait une autre origine. Il s'y mêle, malgré tout et comme toujours, un peu d'orgueil : la royauté n'appartient qu'au sage :

Le présent n'est pour lui qu'un passé à venir,
Il sent chaque minute à peine née mourir,
La Vie exaspérée se figer dans l'Histoire,

Et l'action trompeuse allaiter la Mémoire
Et s'étant délivré du Temps et de l'Espace
Au sein de l'Absolu, son esprit se déplace.

Quelque ressouvenir de Leconte de Lisle se mêle ici à l'inspiration propre de M. Georges Bouyer; il eût été à souhaiter que l'on y retrouvât aussi parfois la puissance verbale et la richesse verbale de *Caïn* ou de *l'Illusion suprême;* l'excessive austérité de la langue n'est pas pour plaire à ceux qui, captifs encore des antiques catégories du temps et de l'espace, ont peine à concevoir les pures abstractions.

Les Minutes divines. Entre une préface où il se plaint du silence de la critique officielle avec autant d'amertume que M. Robert de Souza ou Irmia se lamentant sur Ierouschalaïm et un curieux article de critique où il entrevoit la création poétique comme continue, chacun apportant sa part à une œuvre commune, en partie encore future, M. S. Pierre Massoni a intercalé des poèmes, presque tous conformes à la rythmique traditionnelle ; le vers ne prend guère plus de liberté que chez Jean de la Fontaine parce que « certains poèmes réclament impérativement pour l'harmonie imitative, la texture souple du vers libre ».

Il advient à M. S. Pierre Massoni de rencontrer des vers mystérieux et beaux :

O silence qui tiens les filets du destin.

Mais trop souvent, il s'abandonne à une éloquence fluente et sous l'amas des mots sans force et sans couleur, il est difficile de discerner

la présence cachée d'une effigie divine. Une sorte d'églogue allégorique : *Délis et Arkélios*, où il faut discerner sans doute des confidences biographiques, comme chez Virgile lui-même, dit les dangers de la Ville, mortelle à ceux qui ne lui « arrachent pas assez tôt leur cœur » en revenant sur leurs pas; il y a là une curieuse juxtaposition de motifs antiques et d'images modernes, comme si M. S. Pierre Massoni qui ne semble pas étranger à la connaissance des arts plastiques avait pensé Puvis de Chavannes : mais il le faut louer plutôt d'un noble effort que d'un entier succès.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Adam : *Le Serpent noir*, Ollendorff, 3.5o. — Ursula d'Eppinghoven : *Guillaume II inconnu*, Librairie Universelle, 3.5o. — Jules Hoche : *Mes cinq femmes*, Edition photographique, 3.5o. — Henri Austruy : *L'Eupantophone*, E. Flammarion, 3.5o. — Johannès Gravier : *Le Calvaire d'un Docteur*, E. Flammarion, 3.5o. — Poinsot et Normandy : *La Faillite du Rêve*, Fasquelle, 3.5o. — Cardeline : *Les Destinées rivales*, Plon, 3.5o. — Jacques Debout : *Le Monde des vivants*, G. Beauchesne, 3.5o. — Maurice d'Auberlieu : *Le Semeur de caresses*, Ambert, 3.5o. — Max et Alex. Fischer : *L'Amant de la petite Dubois*, E. Flammarion, 3.5o. — Tristan Bernard : *Amants et Voleurs*, Fasquelle, 3.5o. — Jean Lorrain : *L'Ecole des Vieilles Femmes*, Ollendorff, 3.5o. — Maurice Vaucaire : *Maison de poupée*, Ollendorff, 3.5o. — Richard O'Monroy : *L'Amour sans phrases*, Calmann-Lévy, 3.5o.

Le Serpent noir, par Paul Adam. Les théories de Nietzsche sont peut-être applicables à la vie, mais dans un roman elles paraissent surtout destinées à mettre en relief l'élégance, sinon l'utilité immédiate des théories contraires. Ce type formidable de Guichardot jouant le rôle de Méphistophelès moderne nous semble le pire de tous les démons, celui qui se déguise en commis voyageur et parle, en pleine table d'hôte, des secrets d'alcôve de ses voisins. Il est tellement haïssable, malgré sa raison de régner, qu'on avalerait volontiers n'importe quel serpent noir vieux genre au lieu et place de ses couleuvres chatoyantes. Cet homme-là, le surhomme de la vulgarité, nous le connaissons, il nous a toujours vendu ou volé quelque chose, mais il volait ou vendait bien avant la naissance de Nietzsche et nous le redoutions déjà bien avant l'invention du progrès de l'automobilisme en France. Nous lui devons le concept de l'israélité romantique, probablement son application, revue et corrigée, aux mœurs réelles, des tas de révolutions sociales et religieuses, aussi la prolongation d'une agonie de vertu chez les gens positifs, en dernier ressort, ce merveilleux livre du *Serpent noir* qui suffirait à faire excuser sa domination presque légale. Gloire au démon Guichardot, placier en chaînes de fer du temps de Caïn! Il fut et sera toujours le ferment des nobles résistances. Comment concevoir un couple Goulven sans sa puissante intervention? Le rôle des démons, c'est certainement d'autoriser les sentiments divins à descendre chez l'homme. D'où je

conclus que si Nietzsche n'existait pas, Paul Adam l'aurait inventé pour la plus grande extension de ses jeux de sophiste. Je ne vais pas m'amuser ici à dérouler tous les replis tortueux du *Serpent noir* jusqu'au moment où le pauvre berger refuse obstinément de cracher sa tête. Un roman de Paul Adam ne se raconte pas. Il faut le lire et surtout, je le recommande aux femmes qui lisent (y en a-t-il encore?) il faut ne pas en passer une ligne. Etant femme, et superficielle autant que toute autre femme j'imagine, j'ai toujours éprouvé une peine *physique* à commencer une œuvre de Paul Adam (j'avoue cela pour justement réhabiliter ceci). Mais chaque fois que j'ai voulu aller vite, c'est-à-dire délaisser un paragraphe pour un autre, je me suis aperçu que je perdais mon temps : il me fallait revenir en arrière et j'y revenais méthodiquement, malgré moi. Ce que j'admire le plus dans un écrivain, ce n'est pas ce qu'il m'apprend, mais c'est par quel moyen il me l'apprend, me force à le comprendre. Un esprit *ironique* ou malveillant (les deux sont souvent synonymes, cher Maître!) se trouve au milieu d'une page de Paul Adam comme un singe au milieu d'une forêt vierge. La luxuriance de la végétation, l'exubérance des plantes, la violence des parfums et des couleurs agglomérés lui semblent tout à coup indispensable à son évolution et telle guirlande de lianes qui lui paraissait simple ornement devient, à l'instant où il la touche, l'échelle nécessaire pour gravir l'arbre doyen du bois sombre et lui permettre, une fois là-haut, en plein soleil, de contempler toute la splendeur d'une totalité de nature. Que l'on suive attentivement la description d'un de ces tableaux bretons qui abondent dans *le Serpent noir* on s'apercevra qu'il n'en est pas un qui ne soit fait pour mettre en valeur un sentiment ou une sensation des êtres humains les animant de leur rapide passage. Pas de métaphores (et quelle richesse inouïe d'images!), pas de phrases, pas de mots, pas de syllabes descriptives qui ne concourent au relief de tel ou tel personnage, n'appuient son geste. Le style de l'auteur du *Serpent noir* enveloppe chacun de ses héros comme les transparents papiers du Japon nous dérobent le bibelot précieux qu'un ami nous envoie. Mais à les déplier lentement, on saisit peu à peu des formes, des nuances nous amenant à deviner l'objet extraordinaire, la rare statuette, et le plaisir est d'autant plus délicieux qu'en développant, les mains tremblantes, vous avez l'impression de collaborer à l'art du sculpteur de cette statuette ou du ciseleur de l'extraordinaire objet. (Moi, je n'ai plus qu'un orgueil, cher Maître, celui d'avoir appris à vous lire!...)

Guillaume II inconnu, mémoires d'Ursule, Comtesse d'Eppinghoven. Il s'agit d'une adaptation de W. Fischer traduite, par A. Méril. Je n'ai jamais bien su ce que c'était qu'une *adaptation* et je trouve cette formule inexplicable quant au roman lui-même. Traduire

est déjà risqué, mais adapter ça frise l'impertinence, ne trouvez-vous pas? Voici donc les mémoires d'une vile femme de chambre allemande, la dite comtesse Ursula. Tout le linge sale de la cour de Prusse y passe. C'est amusant, spirituel, presque saint-simonien et absolument honteux pour la pécore qui a mangé de ce pain-là. Ce n'est pas Guillaume II qui est à plaindre, il reste empereur, mais la pauvre comtesse Ursula, si elle existe... comme on éprouverait une joie diabolique à la voir vivement plonger dans les cachots de la Bastille berlinoise? Ce couple de braves bourgeois, l'empereur et l'impératrice, vous fait de la peine tellement on le sent victime de ses officieux. Il manque de draps et ils en changent toutes les nuits. L'impératrice, dont les salons sont remplis de mannequins resplendissants des plus riches toilettes, n'a plus un jupon de rechange dès qu'elle voyage. Et cet empereur est si touchant, dans son effort vers tous les arts, y compris celui de se faire une tête de cabotin! Oh! les pauvres très puissants seigneurs condamnés au bagne de la cour, aux galères de l'étiquette. Eux qu'on vole, qu'on pille et qui doivent payer, toujours payer. Eux qui n'ont pas le droit d'avoir un chien, les pauvres aveugles, un simple chien flairant juste et déchirant les accessoires des courtisans, cette race d'esclaves infidèles, sans qu'on songe à le leur empoisonner! Ma bonne comtesse Ursula, voulez-vous que je vous livre un secret français en échange de vos serviettes de toilette prussienne?... Eh bien c'est pour couper le cou à des canards de votre espèce que nous avons fait 89!...N'ayant plus de souverains, nous sommes enfin délivrés de leurs domestiques. Au fait, j'y pense! Les fameuses lettres anonymes étaient-elles de vous, chère Madame?

Mes cinq femmes, par Jules Hoche. Je préfère de beaucoup ce roman-là au dernier du même auteur : *la Corruptrice*, parce qu'il est plus près de la vie réelle. Mon Dieu oui, la vie réelle pour un homme, c'est d'avoir ou de vouloir cinq femmes. Cependant tous les hommes n'ont pas l'esprit de les réunir autour d'eux dans une apothéose perpétuelle. Il y a des mots, des chapitres, des situations risqués au long de cette fort jolie sentimentalité sexuelle, mais tout se termine bien par la naissance d'un poupon qui possède cinq mères. Combien n'en n'ont pas assez d'une! Moralité : il n'y en a peut-être pas à cause des taches du soleil!

L'Eupantophone, par Henri Austruy. On devrait ne jamais rire de ces découvertes-là, car généralement un romancier est toujours le précurseur imaginatif du prince de la science de demain. Voir avec ses doigts, manger avec son nez et faire l'amour avec ses oreilles (par où naissent déjà certains enfants du mystère), sont des choses qui nous menacent... ou que nous espérons. Ce qui m'a le plus étonné dans cette agréable fantaisie romanesque, c'est la péripétie du miracle, et le plus déçu, la fin, si cruellement naturaliste.

Le Calvaire d'un Docteur, par Johannès Gravier. L'histoire un peu bien terre à terre d'un fils de charlatan forain qui rêve d'une vie à la fois utile et bourgeoise. Trop honnête, trop timide, peut-être aussi trop dépourvu de véritable ambition ou d'orgueil, il renonce à s'élever et tombe dans *la Pommade du bourreau* et *l'Elixir des suppliciés*.

La Faillite du Rêve, par Poinsot et Normandy. Les jeunes hommes d'aujourd'hui n'ont qu'un tort à mes yeux, c'est de ressembler furieusement à ceux d'hier. Morsange fait la connaissance de l'amour... au *Moulin rouge!* Y rencontrant une jeune personne seule, il la prend pour une créature idéale et la traite comme une petite cousine chaste, puis il succombe. Premier bilan déposé. Ensuite, cherchant à la quatrième page des journaux une âme sœur moins *couturière*, il se lance dans une série d'aventures cocasses et va de faillite en faillite de ses rêve féminins jusqu'au mariage. Entre temps son meilleur ami retrouve et perd la foi de ses jeunes années. Puis, nommé inspecteur de l'*Assistance publique*, Morsange pénètre dans tous les cloaques de la misère parisienne. (Ceci est le meilleur morceau du livre). Il constate son impuissance à faire un peu de bien, l'ingratitude des misérables et enterre une ancienne, l'âme sœur du Moulin rouge. L'histoire se termine par la découverte de l'amour conjugal, la vie simple des gens qui ont fini de rire ou de pleurer. Messieurs Poinsot et Normandy (pas de succursale) rappellent la bonne manière de feu Zola. Ils ont même de l'esprit par-dessus le marché.

Les Destinées rivales, par Cardeline. Pour mieux aimer il faut trahir! Ce qui me gêne en ce roman soigneusement écrit et d'élégante forme, c'est le soucide la trop fameuse intellectualité. Ce monde-là, le vrai monde s'il en est encore un vrai, se regarde tellement saluer, sourire, s'écoute si bien faire de la musique ou parler qu'il ne marche pas. Il demeure toujours le même, vibrant de drames qui se pourraient passer à la Comédie-Française. M. de Lorbes a une femme un peu jeune d'esprit. Il prend une maîtresse mûre d'idées. Comme c'est un savant qui ne sait rien, sa maîtresse intelligente prévoit la fin du jour d'amour avant son crépuscule et elle le rend à sa jeune femme toute assagie par une jalousie de bon ton. Une farouche féministe se promène autour de ce salon où l'on cause et crie quelques vérités troublantes. Si l'auteur est un homme il fait la part trop belle aux hommes et si c'est une femme... il pense trop de bien de ses semblables, mais coupons la pomme en deux... ce doit être un poète, alors il a raison.

Le Monde des vivants, par Jacques Debout. Un roman catholique bien écrit! C'est-à-dire un miracle. Une action simple très claire, un peu plus simple que la vie des vivants parce que bellement idéale. Un type de prêtre qui vous séduit par les sentiments de pro-

fonde charité qui s'en dégage. Un modèle de jeune fille candide sans être sotte. Et cela ne se termine pas par le couvent, la négation de toute humanité, mais bien par l'union forte et ardente d'un couple amoureux selon les lois de l'Ecriture. « Dieu est amour. » (L'amour est Dieu, disaient les païens dont je suis.) J'aime ce livre pour son style aussi pur que la bonne intention qui le guide. Je ne sais pas si la religion fait des honnêtes gens, mais d'honnêtes gens suffisent à faire des religions, tout au moins à les consolider pour quelques siècles. Non, l'œuvre n'est pas d'un habile, elle serait plutôt d'un saint homme.

L'Amant de la petite Dubois, par Max et Alex Fischer. Le plus étourdissant des vaudevilles. L'amant sans le vouloir ou les travaux forcés d'un joli mondain. Ce qui distingue les auteurs des auteurs gais de notre époque, c'est leur volonté de ne jamais abdiquer leur droit à la finesse. Ils sont étourdissants, mais pas du tout étourdis par leur propre feu d'artifice... et cautérisent au fer rouge sans avoir l'air d'y toucher.

Les Semeurs de Caresses, par Maurice d'Auberlieu. C'est un peu exagéré, car les jeunes veuves ne doivent tout de même pas demeurer si farouches. De jolis tableaux, et de jolis modèles. A féliciter en passant l'éditeur Ambert et Cie pour la belle tenue de ses volumes. Pourquoi ne parlerait-on jamais des éditeurs ?... Eh bien! que celui-ci se rassure, je n'ai aucun rouleau manuscrit sous le bras, mais j'éprouve le besoin de lui dire que je trouve ses livres jolis, jolis comme des tableaux ou des modèles vraiment artistiques.

Amants et voleurs, par Tristan Bernard. La nouvelle : *En casque et sabre* est tout bonnement un chef-d'œuvre. Il faut lire cela pour apprendre à écrire. Je n'ai pas envie de la raconter, mais de la citer... tout entière.

L'Ecole des Vieilles Femmes, par Jean Lorrain. N'en déplaise à l'auteur, cet enfant terrible des lettres modernes, voici une école de morale. (Pourvu, mon Dieu, que ça serve à quelque chose.) Je signale d'abord tout le volume, puis la couverture, de teint fardé, jaspé du vert de la décomposition et du jaune de toutes les infidélités qui appellent le rire du même nom. Vous avez beau dire et beau faire, Jean Lorrain, vous êtes un moraliste et sur l'or de votre style passe, malgré vous, le vert-de-gris des caustiques sagesses.

Maison de poupées, par Maurice Vaucaire? Qu'on se rassure, il s'agit de maison de passes.

L'Amour sans phrases, par Richard Monroy. Quand l'univers l'abandonnerait, il aurait toujours les femmes, surtout celles du monde.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des plus Belles Pages : *Gérard de Nerval*, avec une Notice et un Portrait. — *Rétif de la Bretonne*, avec une Notice et un Portrait. « Mercure de France ».

Le *Mercure* inaugure, avec **Rétif de la Bretonne** et **Gérard de Nerval**, la « *collection des Plus Belles Pages* », collection illimitée, puisque la littérature française est aussi infinie qu'infiniment inconnue. Mais plus encore qu'une œuvre de vulgarisation, c'est ici un travail de critique. Choisir : toute l'œuvre du critique est résumée dans ce mot et dans le fait qu'il représente.

Fait très important pour l'œuvre de Rétif, qui avait plus de génie que de goût et qui n'a pas produit moins de deux à trois cents volumes, qu'il est aussi inutile qu'impossible d'avoir tous lus. *Monsieur Nicolas* les résume un peu tous ; aussi, est-ce surtout dans ce roman autobiographique, dans ces Confessions cyniques, à force d'être sincères, que l'auteur de ce recueil critique a choisi et cueilli ses plus belles pages. L'intérêt de Rétif n'est guère dans le style, quoiqu'il ait parfois des trouvailles d'expression, mais plutôt dans le document physiologique qu'il présente. Doué d'une sensualité et par cela même d'une sensibilité exagérée, il raconte tous les élans de ses passions physiques et sentimentales, et jusqu'aux aberrations de ses sens. Les doctrines de Rousseau ont, semble-t-il, touché son cœur, comme un dogme de religion, mais pas plus que Rousseau d'ailleurs il n'a de culture générale assez forte pour digérer ces idées philosophiques. Il se constate donc irrémédiablement perverti par la société, mais s'abandonne à ses passions, tout en se lamentant sur son peu de vertu. Ses romans, ainsi que *les Liaisons dangereuses*, de Laclos, sont des romans à prétentions morales. Ne faites pas ce que j'ai fait : c'est sa morale, résultat d'une expérience personnelle. Il considère ses aveux comme une héroïque confession publique, et sa vertu consiste à n'omettre aucun péché, aucun détail de ces péchés, qu'il pouvait commettre jusqu'à douze fois dans « l'après-dînée » (1).

Pour lui, les courtisanes sont des sœurs de charité qui se dévouent pour préserver la moralité des autres femmes. La famille, en effet, lui paraît une chose sacrée, sans doute parce que, personnellement, il s'était libéré de ses principes ; on sait qu'il fut l'amant, sans remords, de ses propres filles. Ces contradictions sont cependant sincères : il luttait réellement contre son tempérament, et ces idées morales c'était, chez lui, comme une façon de se surmonter.

Rétif, « l'amoureux de ces onze mille vierges, » s'imaginait volontiers que le bonheur était dans le mariage ; — de même, ceux que rive une union légitime, ou illégitime tout aussi tyrannique, rêvent

(1) Cf. Mademoiselle Batiste, pages 168 et suiv.

à des tendresses passagères et souvent renouvelées. Le bonheur c'est toujours le contraire de ce qu'on est ou de ce qu'on a.

Il faut, en lisant Rétif, faire abstraction de ces insinuations vaguement philosophiques; alors sa vie qu'il nous raconte, exceptionnellement vivante, est un exemple fortifiant. J'aimerais offrir ces pages choisies à une jeune fille à laquelle je m'intéresserais; quel horizon cela lui ouvrirait sur la vie, elle verrait à quel point la vertu est inutile, et que la chose intéressante au monde est peut-être de cultiver, en plein vent, sa sensibilité.

A l'époque bénie où Rétif écrivait, la morale chrétienne n'était guère plus qu'un dogme abstrait : on vivait à côté. Le scepticisme était la vraie religion et les femmes elles-mêmes ne croyaient pas en Dieu. Est-ce le trop de facilité de cette vie qui rendit ce siècle *sensible?* Cette *pitié* a tout gâté, les esclaves ont pris la place des maîtres. Mme de Warrens et J.-J. Rousseau représentent bien les deux générations si différentes de ce siècle; elle, éduquée sentimentalement par un Valmont, ne distingue pas le bien du mal; ce sont ses sens qui dirigent ses sentiments. Lui, sentimental et rêveur, a trouvé un bonheur inespéré près de cette femme facile, dans la paix des Charmettes; il associe ces deux idées de bonheur charnel et de tranquillité champêtre, et il appelle cette médiocrité bourgeoise le bonheur naturel, la vertu reconquise. On a fait la Révolution pour imposer aux Français cette idylle obligatoire.

§

L'œuvre de **Gérard de Nerval** était plus facile à condenser en un volume; il a assez peu écrit; aussi peut-on dire avec le critique qui nous présente ce recueil : « Les pages que l'on donne ici représentent à peu près toute son œuvre. Ce que l'on a omis ne serait que répétitions, car Gérard, assez paresseux, s'est beaucoup répété. » Voici donc, *Sylvie*, *Angélique*, que tout le monde connaît, *les Femmes du Caire*, et *Constantinople*, qui sont réellement de merveilleuses pages, où Gérard sait exprimer si sobrement des visions si fantastiques. Il y a chez lui un mélange curieux d'exaltation et de sens critique. C'est comme une sorte de dédoublement de la personnalité, il y a le Gérard qui agit et celui qui regarde agir. Ses plus folles, ses plus terribles hallucinations de malade, dans *Aurélia*, sont notées avec une sagesse d'expression qui étonne (1). Est-ce le même homme qu'on enferma dans une maison de fous, qui raconte les rêves sublimes qui le hantaient, tandis qu'on lui mettait la camisole de force? Il se souvient de ses hallucinations les plus extravagantes, mais en connaît les

(1) Théophile Gautier le reconnaît : « Il s'abstient toujours, dit-il, des violentes colorations dont nous avons tous plus ou moins abusé, et le seul défaut qu'on puisse peut-être lui reprocher, c'est trop de sagesse. » Gérard de Nerval fut, en effet, le moins romantique des Romantiques.

« sources », il saurait indiquer quel livre de magie lui a inspiré ce rêve ou cette idée folle. Il sait aussi que c'est son amour pour une morte ou pour une pure création de son esprit peut-être, qui l'incite à imaginer des Paradis, mais s'il est un curieux spectacle pour lui-même, il ne peut s'empêcher d'agir, de marcher sans but dans les rues. Les étoiles brillent dans le firmament. Tout à coup, elles s'éteignent comme des bougies. Il voit un soleil noir dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries (1). « La nuit éternelle commence, s'écrie-t-il, et elle va être terrible. Que va-t-il arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil? » Il marche vers le Louvre, et voit dans le ciel plusieurs lueurs qui passent avec une grande rapidité. « Je pensais que la terre était sortie de son orbite et qu'elle errait dans le firmament comme un vaisseau démâté. » La folie chez cet homme de génie s'alimente de toutes les belles images qui sont en lui, illumine toutes les émotions qu'il accumula au cours de ses voyages, de ses promenades et de ses lectures. Ces illuminations de la folie, comme celles de l'ivresse, ne sont telles que par la matière des rêves qu'elles brûlent.

L'image d'Aurelia s'intercepte entre lui et le monde extérieur ; la nature entière prend la forme féminine de son amante, fictive, peut-être.

La dame que je suivais, développant sa taille élancée dans un mouvement qui faisait miroiter les plis de sa robe en taffetas changeant, entoura gracieusement de son bras nu une longue tige de rose trémière (2), puis elle se mit à grandir sous un clair rayon de lumière, de telle sorte que, peu à peu, le jardin prenait sa forme et les parterres et les arbres devenaient les rosaces et les festons de ses vêtements ; tandis que sa figure et ses bras imprimaient leurs contours aux nuages pourprés du ciel, je la perdais ainsi de vue à mesure qu'elle se transfigurait, car elle semblait s'évanouir dans sa propre grandeur. « Oh ! ne fuis pas ! m'écriai-je... car la nature meurt avec toi. »

« La vie de ce délicieux poète, d'ailleurs, n'était qu'un rêve, » écrivait naguère M. Eugène Montfort, en une excellente étude intitulée : *Un romantique que nous pouvons aimer* (3). Et il nous conte cette anecdote : Gérard de Nerval « achetant un lit à colonnes, magnifique, le plaçant dans sa chambre, et, à côté de cette merveille, dressant un lit à lui, un tout petit lit, tout simple, tout étroit... « Mais, qui couche-là ? » lui demandait-on en montrant le superbe meuble. Il répondait : « mon imagination. »

Mais imaginer, pour lui, c'est, selon le vrai sens de ce mot, se sou-

(1) « Ma seule *étoile* est morte, — et mon luth constellé porte le *Soleil noir* de la Mélancolie. » *Les Chimères.*

(2) « La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*. » Ce sonnet des *Chimères*, intitulé Artémis, est sans doute la transposition de cette hallucination.

(3) *Les Marges*. Première série, 1 vol. Floury.

venir, organiser ses images. Le reste n'est qu'exagération de mots, associations inattendues de mots. C'est ainsi que Hugo créait ses images et ses idées, en gonflant des mots. Gérard, lui, avec des mots sagement assemblés, sans aucun ésotérisme de langage, sait exprimer le mystère.

Il est à remarquer, en effet, que Gérard de Nerval n'a jamais rien imaginé; il s'est toujours raconté, et seulement, semble-t-il, pour le plaisir de se souvenir, de se retourner, de ressaisir les émotions lointaines de son enfance. Il écrivit bien des contes pour gagner un peu d'argent, mais je crois bien que la pensée d'acquérir de la gloire ne l'effleura jamais : l'opinion des autres l'indifférait : il était de ces êtres exceptionnels qui sont toujours facilement seuls avec eux-mêmes.

Le volume se termine par *les Chimères*, *les Vers dorés* et *les Odelettes*, c'est-à-dire, en quelques pages, toutes les poésies de Gérard de Nerval.

Dans « le Christ aux Oliviers », Gérard, bien avant Zarathoustra, apporte *la nouvelle* au monde que Dieu est mort. Et c'est ici le Fils de Dieu lui-même qui s'écrie:

..... Mes amis, savez-vous *la nouvelle* ?
..... Non ! Dieu n'existe pas !

Gérard de Nerval, poète, est, certes, plus que Hugo, un initiateur, quoique son œuvre poétique soit très restreinte. Quelques-uns de ses sonnets des *Chimères* font songer à du Mallarmé, et l'une de ses *Odelettes: la Cousine*, est une de ces « intimités » simple et humble dont Coppée depuis s'est fait une spécialité:

Et l'on sent en rentrant, avec grand appétit,
Au bas de l'escalier, — le dindon qui rôtit.

Voici donc établi, comme Gérard lui-même n'eût pu le mieux faire, le « Vers et Prose » de l'auteur d'*Angélique*. Ce recueil, ainsi que le disait Mallarmé de son Florilège, choisi par lui-même, peut suffire au Public, « comme inciter chez lui la curiosité d'ouvrages luxueux complets ».

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Mémoires sur Talma par Regnault-Varin, Mme Talma-Vanhove, etc., avec notes et nombreux documents collationnés par Henri d'Alméras; Soc. paris. d'édition, 3 fr. 50. — Jules Wogue: *La Comédie* (XVIIe *et* XVIIIe *siècles*); Henry Paulin et Cie, 7 fr. 50. — *Les Célébrités d'aujourdhui*: *F. de Curel*, par Roger Le Brun; Sansot et Cie, 1 fr. — Jeanne France : *Les Œuvres des Autres*, en 4 parties : éd. de « France-Semeuse », 1 fr. — Judith Cladel : *Les Auryentys*, idylle en 1 a. ; Lemerre, 1 fr. — Pierre Vierge : *Simone*, épisode lyrique en 1 a.; H. Bernex, à Aix, 1 fr. — Georges Poulet : *Pape*, dr. en 5. a.; Lemerre, 3 fr. 50. — Memento.

D'origine probablement hollandaise, comme son contemporain

Beethoven, Talma présente plusieurs des mêmes caractères : une physionomie de mélancolie sauvage, un esprit distrait, des manières souvent bizarres et fougueuses, et, dans la plus grande partie de sa carrière au moins, le goût de la chasteté.

« Soit disposition d'esprit, soit défaut de santé, écrit sa veuve, Talma, dans sa jeunesse, ne pensait point aux femmes, » et elle ajoute cette anecdote entre autres : « Son père lui avait adressé une Anglaise, d'une très grande beauté, et qui devait passer quelques mois à Paris. Au lieu de chercher un appartement, on lui proposa de partager celui du jeune dentiste (1) : elle accepta. Ils restèrent pendant six mois sous la même clef, sans que ni l'un ni l'autre se doutât qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans ce rapprochement. La belle Anglaise reprit la route de Londres, se louant beaucoup de l'hospitalité qu'elle avait reçue, et Talma fut charmé d'avoir rendu un service dans lequel il était resté entièrement désintéressé. »

Sa première femme « se plaignait des froideurs de son mari ». Elle avait, à dire vrai, « pour le moins, vingt ans de plus que Talma », continue la seconde. Mettons dix. Cela rapprocherait d'ailleurs Talma des hommes qui ont remué le plus profondément l'âme humaine : de Mahomet, de Shakespeare, de Jean-Jacques, — voire de Napoléon ; seulement ni celui-ci ni son ami Talma ne persévérèrent et leurs mariages disproportionnés furent encore plus éphémères que leur œuvre.

Il y a un accent personnel dans les plus humbles détails de la vie, souvent si obscure, des grands hommes (j'entends par là les musiciens et poètes, peintres et statuaires les plus fameux, nombre de héros, les saints, les très désespérément originaux d'entre les philosophes et ceux des savants qui ont ouvert des voies). On ne doit s'attendre à rien de pareil, bien entendu, dans l'histoire d'un comédien. Il se montrera toujours inférieur aux circonstances, et les plus grandes non plus ne sauraient l'exhausser. Que Marat en délire se rue dans une soirée chez notre artiste, ou que Robespierre, devenu son rival auprès d'une jeune actrice, l'inscrive, à ce que l'on rapporte, sur ses terribles listes, les persécutions ne le font pas mieux ressortir que ne fera la protection de Napoléon, lui donnant, puissant à l'instar de nos expositions universelles, un parterre de rois, ou tout au moins de princes, à Erfurth : « Talma, disent les **Mémoires** du temps (résumés par Regnault-Varin), resta au-dessous de lui-même. »

Jusqu'à quel point son jeu nous plairait-il, aujourd'hui ? Très problématique paléontologie ! Mme de Staël le vit bien, dans une adaptation d'*Hamlet*, « comme le génie de Shakespeare », — « mais sans

(1) Talma se destina d'abord au métier de dentiste, sans succès du reste. C'est ce qui permet aux biographes, toujours emphatiques, des comédiens de faire allusion à son étude approfondie de l'anatomie !

ses inégalités, sans ses gestes familiers devenus tout à coup ce qu'il y a de plus noble sur la terre. »

Voilà pour inquiéter ! alors régnait en effet David, alors sévissait la tragédie premier-Empire; et Talma lui dut ses plus beaux succès. Il est à remarquer d'ailleurs que les « grands acteurs » ne se produisent qu'en proportion de la décadence théâtrale. On arguera toutefois à leur décharge qu'ils suppléent, nostalgiques, aux absences de l'art sur les scènes de leur temps : devant une situation donnée, la mimique et les intonations d'une Sarah Bernhardt créèrent mainte fois, dit-on, la vraie pièce en recouvrant charitablement l'autre, comme de ses merveilles la nature la précoce ruine d'un monument absurde. Le théâtre que nous lisons est apocryphe. Jamais acteurs n'en récitent le texte; ils préfèrent improviser sur le scénario qu'il fournit. S'agit-il de vers (pour cette raison haïs), il leur reste la ressource de les bafouiller et trépigner, à la grande acclamation du public, qui ne vint pas en effet pour voir jouer une pièce, qu'il pourrait lire, mais des acteurs.

Elève des Anglais, Talma semble du reste avoir chéri le vrai :

Je vais souvent le matin de bonne heure à la Halle, racontait-il à son ami Audibert. C'est le cabinet où j'étudie, non dans des livres imprimés, mais dans les feuillets du cœur humain. Pendant une de mes matinales promenades, j'assistai à une querelle entre deux hommes du peuple. Si vous aviez vu comme ils étaient beaux de colère ! L'un des deux, saisissant sur l'étal d'un boucher un couperet, menaça, en le brandissant, son adversaire : « Prends garde à toi, s'écria-t-il avec rage, ou je te tue !... » Le souvenir de cette scène me suivit chez moi.

Quelques jours après je jouais Egisthe dans *Mérope*. A mon entrée, au V^e^ acte, j'arrivai la hache à la main, l'agitant au-dessus de ma tête; je menaçai encore Polyphonte, quoique je vinsse de le frapper. C'était la pose, c'était le geste de mes deux hommes de la Halle. Il paraît que je fus superbe !

Et l'on pense un peu à Malherbe recueillant les expressions du bas peuple, à Molière assis et attentif chez le barbier...

« Talma, dit un de ses biographes, n'a pas laissé d'élèves. »

Aux siens, de l'un et de l'autre sexe, M. Jules Wogue a entrepris de démontrer que **la Comédie** du XVIII^e^ siècle est bien supérieure à celle du XVII^e^; tout un parti politique l'y encourage. Il prolonge donc le siècle de Voltaire jusque sous l'Empire, et l'on ne saurait l'en blâmer; nous lui accordons même volontiers en sus ce qui, de la Restauration, ne s'enflamme point déjà à l'aurore du Romantisme. Seulement, il n'est pas moins juste de faire durer le XVII^e^ siècle jusqu'à la mort de Louis XIV. Et alors qu'avons-nous face à face? D'une part, la trentaine d'actes de Marivaux, les deux comédies de Beaumarchais, Sedaine et Piron; de l'autre, les trente chefs-d'œuvre de Mo-

lière, les deux grandes comédies de Racine et de Corneille (sans parler des premiers essais, tant savoureux, de celui-ci), le théâtre de Regnard, celui de Lesage, celui de la Fontaine (oublié dans le recueil de M. Wogue), et Scarron... Mais je m'en tiens aux œuvres les plus glorieuses. Quant au théâtre de second rang, Dancourt ne vaut-il pas Destouches, Quinault Favart, le comique de Rotrou celui si absent de Voltaire, et Cyrano Gresset, et Thomas Corneille et Montfleury et Bois-Robert la somnifère tragédie bourgeoise (jointe par M. Wogue à sa comédie du XVIIIe siècle, sans doute pour la corser un peu), et Baron n'égale-t-il pas Collin d'Harleville, et Desmarets de Saint-Sorlin Fabre d'Eglantine, et Boursault Collé ou Poinsinet ?

Il ne suffit pas en effet de décréter que Boursault « n'a aucun talent ». Est-ce parce que l'auteur du *Mercure Galant* a attaqué parfois les classiques dont vivent les professeurs ? On le croirait presque en entendant traiter de « grimaud » un Cyrano de Bergerac, pour avoir écrit *le Pédant joué !*

Comparez ces singuliers travaux universitaires à l'étude patiente et profonde sur **F. de Curel** dont M. Roger Le Brun vient d'enrichir la galerie des *Célébrités d'aujourd'hui :* depuis le romancier vaudevillesque du *Sauvetage du Grand-Duc* jusqu'au théoricien social de la *Nouvelle Idole*, des *Fossiles* et de *la Fille sauvage*, en passant par le psychologue rude et pur de toute flatterie envers ce qu'on nomme faussement la femme (*l'Envers d'une Sainte*, *l'Invitée*, *la Figurante*), comme l'unité de cet individu fruste, fort, rustique et logique se manifeste saisissante !

Parmi les **Œuvres des Autres**, Mme Jeanne France n'a oublié, je crois, aucun des cas actuels. Voici l'illustre le Cavellier qui fait écrire, à bas prix, ses romans audacieux par Gaston Périer et ses romans pieux par Mlle Armelle de Kerléadec. Qui se tourmente là-bas ? C'est Cyprienne Sinceny : elle signait les œuvres de son père, que des obligations sociales obligeaient à se dissimuler. Il vient de mourir ; et, ne se résignant pas à abdiquer sa gloriole, elle cherche un mari qui la lui continuerait. Pendant ce temps, Mme d'Héricourt s'est épuisée à enfanter les drames du prétendu grand poète qu'on acclame en son mari, impuissant depuis qu'elle est malade. Ah ! combien le Cavellier a regretté de ne pas l'avoir épousée, celle-là ! Mais il croit soudain en découvrir l'équivalent dans Cyprienne Sinceny, ruée à son col. Et du coup il libère ses deux anciens fournisseurs, lesquels s'étaient, dans leur ombre, entr'épousés : enfin ! Gaston Périer n'aura donc plus besoin de faire passer ses ouvrages sous le nom de son garçonnet, présenté au bon public comme un enfant prodige !... Quelle confusion ! Puissent-elles croître et détourner le public des signatures vers les œuvres !

Mlle Cladel offre pieusement, dans I acte d'1 scène (**les Auryen-**

tys), une œuvre célèbre de son père : *les Va-nu-pieds*. M. Pierre Vierge a cru, lui, devoir augmenter *la Feuille de Sauge* de Boccace au moyen d'une scène où le Strambe et sa maîtresse Lagine essaient de corrompre et de mêler à leur ébat le plus intime le pauvre Pasquino, dont la mort accidentelle entraînera, on s'en souvient, celle de la fidèle, par eux méconnue, et si touchante **Simone**.

Mais M. Poulet nous déroute bien autrement en nous peignant Boniface VIII tel qu'un caractère faible et, sous les traits d'un aventurier-assassin à la Rocambole, son successeur, c'est-à-dire saint Benoît XI ! **Pape** est dédié cavalièrement par M. Poulet à celui qu'il appelle « Sarto » tout court, lui affirmant : *Tu n'eus jamais la foi* et le lui pardonnant du reste, avec bonté. Aux pieds de l'Apôtre qui, au-dessus des poussières par nous remuées au point souvent de nous le masquer, assiste à l'effroyable tragédie moderne où se débattent et s'entr'égorgent, ivres d'erreur toujours accrue, fidèles égarés, hérétiques, schismatiques, païens encore à convertir, et soi-disant incrédules, et qui regarde afin d'en porter, quand son heure sera venue, témoignage devant celui qui l'a placé tout seul et si haut au-dessus des trônes, des drapeaux et des urnes, combien je crains que, du fond d'un pareil tumulte, ne lui parvienne point le chant, un peu grêle, de notre Poulet !

Memento.—... même renforcé, d'ailleurs, avec le pépiement d'un pierrot, — *Pierrot converti* par M. Jeorge Destèves au culte si chéri des marchands de porcelaine : la Bête à Deux Dos. — *L'Instinct*... des êtres supérieurs, la pitié (*pietas*) l'emporte, au contraire, sur la brutalité primitive chez le chirurgien Jean Bernou devant l'amant de sa femme, terrassé par la souffrance, et qu'il sauve ! Il y a ici un tel progrès sur *la Blessure* qu'il justifie, et d'une façon abondante, pour la moitié, le titre : *Théâtre de rire et de larmes* — si gaîment conquis, d'autre part, au volume de M. Kistemaeckers.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Albert Sorel: *L'Europe et la Révolution Française*, septième et huitième parties : Plon-Nourrit et Cie.

L'Europe et la Révolution Française, tomes VII et VIII. — M. Albert Sorel a publié presque coup sur coup les deux derniers volumes de son ouvrage qui en compte huit. Ces deux dernières parties comprennent la série des faits de 1806 à 1815 ; elles ont pour objet, l'une le Blocus continental et le Grand Empire, l'autre la Coalition et les Traités de 1815. Cette œuvre colossale, qui a pris trente années de la vie de l'auteur (1874-1904), est au-dessus de la louange, ou bien il faudrait que cette louange, pour être digne d'une telle œuvre, fût motivée dans le détail. Or la portée du témoignage nouveau fourni par le grand historien est encore mal calculable et

ne se marquera pleinement, sans doute, que d'ici quelque temps. Essayons, en attendant, de dégager quelques traits.

Et d'abord notons, comme par provision, qu'il n'est rien de mené d'un air moins gourmé que cette grave et vaste entreprise. L'inspiration générale est sympathique, généreuse. Il faut louer un talent de plume considérable, un style nullement engoncé, bien vivant, libre, et cette grande manière de parler sur un ton d'aristocratique familiarité d'hommes et d'événements souverains... Pour le fond, voici ce que l'on peut, semble-t-il, discerner.

Le Grand Empire de 1810, — et ceci est surtout vrai de l'œuvre extérieure, européenne, de la Révolution et de l'Empire, — est l'aboutissement d'une « poussée qui vient de loin, de toute l'histoire de France, décuplée par la poussée de la Révolution française ». Dans cette remarque s'indique le point de vue philosophique et scientifique sous lequel l'œuvre entière apparaît, et semble avoir été conçue. C'est la façon de voir de Tocqueville, reprise et précisée dès le volume introductif, *les Mœurs politiques et les Traditions*. Dans cette préface générale à son œuvre, M. Sorel, avons-nous noté en un précédent article, s'attachait à établir, entre autres choses, que « sur la plupart des points, extérieurement, la Révolution n'a guère innové, mais a suivi les traditions du régime qu'elle détruisait; que ses agissements diplomatiques, en particulier, procèdent des légistes royaux, et que le droit public de la République française était, comme celui des monarchies européennes, fondé sur la convoitise et la force ». Si la « Paix Républicaine » est comme une Paix de Nimègue complétée, l'empire de Napoléon est « l'adaptation aux formes impériales des desseins de suprématie de la République. Napoléon entoure le Grand Empire de rois de son sang, créés et investis par lui, comme le Directoire s'entourait de Républiques suscitées par la République française et à son image. Aussi peu cosmopolite, d'ailleurs, que le Comité du Salut public de l'an III et que le Directoire, Napoléon considère le Grand Empire comme les Directeurs considéraient la Grande Nation. Il entend, à l'étranger, le mot national comme le Directoire entendait le mot patriote ». (Voyez, là-dessus, tome VII, pages 16, 24, 31, 51, 104, 220, 348, 575, etc.)

Ceci aboutit à cette fantastique carte d'Europe de 1810, où le continent offre le spectacle d'un monstre politique sans précédent; où il n'y a plus que deux puissances autonomes, la France et la Russie, une seule ligne frontière, le Niémen.

Ce développement, quelque monstrueux qu'il fût, était fatal. Il s'était fait, — pour ne tenir compte, en ce moment, que des causes contemporaines, — contre l'Angleterre, par la nécessité de contraindre l'Angleterre à la paix française, paix consulaire à Amiens, paix impériale à Presbourg, paix du grand empire à Tilsit, et d'établir, dans

ce but, le Blocus continental. Il s'était fait d'autant plus inévitablement, que le terme ambitionné, et ambitionné d'abord comme un minimum, s'était toujours dérobé, par la politique de l'Europe. Même à l'heure du triomphe, à Tilsit, il est, en réalité, aussi lointain qu'en 1797. C'est une toile de Pénélope. Les guerres naissent des traités, plus sûrement encore que ceux-ci de celles-là. « Guerre à mort à l'Angleterre! Voilà tout Tilsit, et pour payer cette guerre, guerre à la Turquie; et pour finir cette guerre, guerre contre le Portugal réfractaire au blocus; guerre contre l'Espagne si elle se refuse à contraindre le Portugal; guerre contre l'Autriche enfin, car si l'on guerroie en Portugal et en Espagne, l'Autriche, allégée du poids qui l'écrase, se remettra en armes. » La guerre de Russie même, toute désorbitée qu'elle soit, relève de la même logique. Dès Erfurt, elle est fatale. Après Wagram et le traité de Vienne, alors que la décevante Paix d'Amiens semble se trouver réalisée de fait, voici que, tout à l'orient de l'Europe, on reprend, pour la remettre en question, l'effort dont, tout à l'occident, l'on paraît se lasser. C'est avec raison que M. Sorel a étudié, comme jamais on ne l'avait fait, ce rôle d'Alexandre Ier. Le portrait qu'il donne de celui-ci est une merveille. Faux comme tout bon Slave, d'une fausseté d'autant plus redoutable qu'elle est faite pour beaucoup de fugacité, d'indéfini, de devenir, l' « alliance russe », pour lui aussi, est un « miroir aux prestiges », mais un miroir dont il se sert, quant à lui, au long des années difficiles, pour déformer, déguiser ses vrais sentiments et sa véritable pensée, cette lente et insidieuse préparation d'un rôle de Pitt slave, avoué brusquement, et non sans nécessité d'ailleurs, en 1810-1811, lorsque le tsar, désormais ami de l'Angleterre, réitère à l'autre bout de l'Europe l'effort du cabinet britannique, et met, en contre-bas, une nouvelle clef de voûte à l'édifice des « vues permanentes » du Continent. Ici pas plus qu'ailleurs Napoléon ne fut tout à fait libre d'éviter la guerre. L'erreur funeste, c'est qu'il se crut libre de la porter en Russie même, alors peut-être qu'avec plus de politique il eût pu retrouver, en deçà du Niémen, ses champs de bataille de 1807.

C'est une chose saisissante, dans l'ouvrage de M. Sorel, que le spectacle de cette fatalité double, fatalité du génie, fatalité de l'histoire, qui, de cime en cime, porte le Héros jusqu'à la cime dernière, flamboyante d'une *autre* foudre que la sienne! En tant qu'elle résulte de l'histoire, de l'histoire de la France et de l'Europe, de la géographie, des grands traités, de la Révolution, cette destinée, est découverte et dite par M. Sorel avec une pénétration et une constance qui font, à un degré rare, la profondeur et l'unité des dernières parties de son œuvre.

Nous avons signalé, dans un précédent article, un des procédés dominants qui n'ont pas le moins bien servi l'auteur dans ce but, ces

minutieux exposés d'histoire diplomatique auxquels l'avaient de tout temps si bien préparé ses études. Vous retrouverez, bien entendu, la même spécialité d'investigations dans les récentes parties d'une œuvre qui s'achève et conclut sur les traités de 1815. On avait déjà dû à de tels moyens un tableau tout nouveau de la période historique si importante appelée « Paix d'Amiens ». L'auteur a pu de la sorte rendre non moins fortement sensibles, dans les récentes parties de son ouvrage, d'autres périodes. Prenez celle, par exemple, si trouble, où la débile duplicité de la Prusse entrecroise tant de trames, qui s'étend d'Austerlitz à Iéna, et comparez avec Thiers, vous verrez jusqu'à quel point M. Sorel a renouvelé la matière.

Mais ce qu'il faudrait, sans doute, surtout citer, sous ce rapport, c'est l'étude et l'interprétation des Traités de 1815. Ici, les exposés diplomatiques, dans la synthèse où ils aboutissent, laissent pleinement voir les faits historiques dont ils sont la changeante surface. Les « vues permanentes » de l'Europe qui, de la paix de Westphalie à la paix de Nimègue, et, delà, à Campo-Formio, au Traité d'Amiens, à Presbourg, à Tilsit, à Chaumont et aux Traités de 1815, restent, sous toutes les vicissitudes, toujours identiques à elles-mêmes, se fixent définitivement dans l'œuvre du Congrès de Vienne. Elles expriment alors presque scientifiquement le rapport de l'Europe à la France, de 1789 à 1815, avec le rapport adverse. L'Europe a toujours voulu ramener la France à ses « anciennes limites », aux limites de 1790, et à moins que cela ; la France a toujours voulu garder ou garantir ses « limites naturelles » (Pays-Bas et rive gauche du Rhin), telles que les conquêtes de la République les ont précisées. Voilà, dans toutes les luttes de la République et de l'Empire, ce qu'il y a de permanent. L'expansion continue de la France, d'une part, la compression continue de l'Europe, d'autre part, tel est le drame. M. Sorel en a définitivement établi, au tome IV de son œuvre (*les Limites naturelles*), le théâtre géographique et les ressorts politiques. Sur la logique profonde de l'expansion révolutionnaire avec l'idée de nationalité qui en est l'esprit, sur la logique, non moins forte, de la compression européenne avec la notion d'ordre monarchique qui en est le mobile, M. Sorel a écrit des pages neuves, neuves parce qu'il nous a montré, et que nous connaissons, au moment où il déduit cette synthèse finale, tout l'ordre de réalités du sol et de l'histoire qui sont le support de celle-ci.

Tout le développement du Grand Empire jusqu'à 1810 est donc forcé. Il tient, en dernière analyse, à ceci que les « limites naturelles », qui sont la grande réalité gallo-romaine dont la Révolution, en tant qu'il lui faut résister à l'Europe soudoyée par l'Angleterre, ne sépare point les idées de nation, d'indépendance et de République, doivent être sans cesse consolidées par de nouveaux boulevards, de nouvelles marches : républiques batave, helvétique, cisalpine, ligu-

rienne en 1798; royaume d'Italie, Milan, les Légations, Gênes, le Piémont, en 1805; Confédération du Rhin, royaumes de Hollande et de Naples en 1806; Rome en 1808; Madrid en 1809; Villes hanséatiques et Allemagne du Nord en 1810, etc. — Mais à partir d'un certain moment, qu'il faut placer après la rupture de la Paix d'Amiens, mettons à partir de 1806, au moment de la carlovingienne « Confédération du Rhin », de « l'Empire d'Occident », les idées de paix grandissent. La France ne comprend plus la nécessité de l'effort perpétuel, ne voit plus l'évidence de la mise en question toujours renouvelée, tant ceci semble « en contradiction avec les splendeurs de l'empire, avec tant de victoires, tant de traités, tant de conquêtes ! Peu d'hommes possédaient une mémoire assez sûre, une raison assez ferme, une connaissance assez réelle des affaires européennes, pour dissiper l'éblouissement... ». Lors de sa défection d'Erfurt, c'est un peu ce sentiment toujours accru que servait Talleyrand. Tout, dès lors, sollicitait la force des choses « qui tôt ou tard devait écraser le colosse ». Le pathétique sans nom de la destinée du héros devient à ce moment opprimant à l'excès. Napoléon lui-même paraît le sentir avec une sorte d'hébètement, comme grisé de quelque vin noir et puissant. Il passe des nuits entières sur un canapé, tout sommeil impossible, le cerveau harassé. Il lui échappe ceci : « Je ne sais plus que faire. Si les Anglais tiennent encore quelque temps, je ne sais ce que tout cela deviendra. » Quelle pensée terriblement combattue et menacée, quelle vie affreuse au fond !

Sa destinée semble se déduire, dans ses splendeurs et dans ses misères, de divers groupes de faits historiques, dont son génie subit ou l'impulsion ou l'oppression, et qu'on peut, à résumer les observations précédentes, réduire à quatre.

D'un côté, le développement des choses françaises tendant d'elles-mêmes, géographiquement et politiquement, à leurs « limites naturelles », à la suprématie sur la rive gauche du Rhin et sur les Alpes, à tout ce que satisfit momentanément la Paix de Nimègue. — D'autre part, après le relâchement de la politique incohérente de Louis XV, qui fonda la puissance prussienne, l'effort synthétique de la Révolution « rompant la maille », en 1792, au point où les premiers alliés voulaient la fixer, où ils la fixèrent en 1815 : « la monarchie constitutionnelle, les limites de 1790 et la barrière des Pays-Bas » ; et avec cet effort, la nécessité de son redoublement indéfini, l'ambition et la persévérance personnelles de Napoléon servant en quelque sorte ici de coefficient. — En troisième lieu, voici, provoquant jusqu'à l'hyperbole, par l'effet de leur opposition même, cette expansion de la France de Louis XIV et de la Révolution, voici « les vues permanentes » de l'Europe, obscures, profondes et terribles forces où nous perçons par l'analyse opiniâtre de M. Sorel, gouffre où Napoléon,

déjà en proie au déterminisme de la tradition nationale, manque, à chaque bataille, de perdre pied... — Enfin, source d'un état d'esprit dont s'inspireront les politiques trop avisés et les défections des dernières heures, c'est la légèreté gauloise, pipée au jeu brillant des conquêtes, trouvant comme un gage de sécurité et de facilité dans l'apparat éclatant de l'Empire, incapable de comprendre l'effort et de l'accepter le jour où sa nécessité s'impose crûment, bercée d'illusions dont la disparition laisse désâmée la Société impériale dès lors impitoyable à son fondateur. Mais, tombé, le Héros apparaît dans sa grandeur réelle. Son rôle intrinsèque se dégage alors, et, suivant les expressions de M. Albert Sorel à la dernière page de son magnifique ouvrage, l'on découvre « le prodigieux laboureur de la terre d'Europe, l'œuvre de l'homme d'Etat et ses retentissements infinis dans l'histoire ».

EDMOND BARTHÈLEMY

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

A. D. Sertillanges : *Les Sources de la croyance en Dieu*, Perrin. — Abbé de Broglie : *Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne*, Bloud. — Abbé V. Maumus : *La Préparation à la foi*, Bloud. — Abbé L. Laberthonnière : *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*, Lethielleux. — Joseph Fabre : *La Pensée chrétienne, des Evangiles à l'Imitation de J.-C.*, Félix Alcan. — Memento.

C'est par des paroles d'une gravité douloureuse que M. Sertillanges ouvre son beau livre **Les Sources de la croyance en Dieu**, et nous comprenons sa tristesse. L'idée de Dieu n'est plus aujourd'hui l'Arche réservée : elle demeure ébranlée dans beaucoup d'intelligences. Le naturalisme a essayé de prouver que Dieu « c'était simplement l'ignorance », le positivisme a dit « restons dans le phénomène, contentons-nous des faits » ; quant à l'idéalisme « il a retenu le nom divin, mais il en a vidé le contenu ; il a subtilisé ce qu'il ne voulait pas rejeter sans phrases ». On doit pourtant l'affirmer, pour ceux qui croient encore à la valeur de la raison, les arguments par lesquels la métaphysique traditionnelle n'a cessé d'établir l'existence de l'Etre parfait gardent toute leur force. M. Sertillanges les reprend, les fait siens, mais, comme ils les a puissamment repensés, il leur donne une vigueur neuve. D'ailleurs il les élargit, les complète, par les témoignages qu'il emprunte à la science, à l'art, à la connaissance du cœur humain. Sans Dieu, on ne pourra jamais, il le démontre, expliquer le monde et l'homme. Ces grands élans, ces aspirations inquiètes qui nous portent vers l'Absolu et vers le Parfait, cette insatisfaction foncière où nous laisse toujours le fini, d'où viennent-ils, que signifient-ils si Dieu n'est pas? Ici M. Sertillanges est d'une admirable éloquence.

Il défend sans doute une thèse ancienne, mais ceux-là auraient

mauvaise grâce à le lui reprocher qui ne font que mettre de nouveaux masques à de très vieilles erreurs. Ne nous donne-t-on pas tous les jours avec emphase, comme le dernier mot de la sagesse humaine, des systèmes qui datent d'Epicure, d'Empédocle et des Stoïciens ? Oui, tout en nous et hors de nous postule et proclame un Dieu à la fois transcendant et immanent. C'est ce que reconnaîtra sans peine quiconque, égaré peut-être d'abord par les négations, consentira à lire ce livre de 500 pages, où il y a tant de force de raison, tant d'idées originales, et où l'imagination même ne manque pas : celle qui fait corps avec la pensée et, sans jamais la trahir, la vivifie.

Si on a trouvé le moyen de nier Dieu ou de défigurer sa notion, au nom d'une philosophie plus subtile et d'une science plus avancée, à plus forte raison s'est-on cru autorisé à contester tout caractère divin au Christianisme. Le rôle de l'apologiste est donc de prouver que la religion chrétienne est la religion parfaite, qu'elle répond surabondamment à toutes les exigences de l'homme, mais que, si elle ne lui avait pas été apportée d'en-Haut, il eût été, par ses propres forces, tout à fait incapable de s'y élever. Telle est la tâche que s'était imposée l'abbé de Broglie, en des conférences données à l'Institut catholique de Paris et qu'on a réunies depuis sa mort sous ce titre: **Les Fondements intellectuels de la foi chrétienne.** Cela forme un livre très dense, trop dense même, pourrait-on dire. C'est que l'auteur n'a pas eu le temps de revoir son texte, qui ne nous est parvenu que par la sténographie, et qui garde presque partout la marque d'une improvisation laborieuse. Les idées se pressent, le style est souvent haché, mais dans ces matières il s'agit surtout de convaincre, et c'est à quoi M. de Broglie excelle. Il commence par établir que la foi chrétienne doit avoir une base dans l'intelligence de l'homme, qu'elle n'est pas un instinct aveugle, et que la lumière surnaturelle présuppose la lumière naturelle et ne la détruit pas. On fait un acte éminemment raisonnable quand on adhère à la parole de Dieu sur le témoignage d'une Eglise qui, « par sa fécondité inépuisable, par son unité qui embrasse tous les temps et tous les lieux, est, à elle seule, un témoignage suffisant de sa mission divine ». De plus, comment méconnaître dans le Christianisme « une religion unique, transcendante, qui montre aux différents points de son histoire et sous les différents aspects où on la considère, des choses qu'on ne trouve nulle part ailleurs et qui sont en dehors des lois ordinaires de l'évolution de la pensée humaine » ? L'auteur établit surtout cette transcendance, en comparant la solution donnée par le Christianisme au problème de notre destinée, à celle qu'apportent les autres formes de l'idée religieuse. On goûtera dans ce livre d'intéressants développements sur *l'attente messianique, les prophéties, les miracles de l'Evangile*. L'abbé de Broglie termine par des paroles

d'espoir en face de la crise que traverse aujourd'hui le catholicisme.

C'est aussi l'espoir et une belle et vaillante sérénité qui distinguent l'ouvrage de l'abbé V. Maumus : **La Préparation à la Foi.** Il n'a pas d'autre prétention que d'y convier les hommes de son temps « à regarder attentivement les dehors du temple. Dieu veuille, dit-il, que cette étude leur inspire la pensée d'aller ensuite s'agenouiller sur les dalles du sanctuaire ». Comme M. Sertillanges, l'abbé Maumus nous montre dans le sentiment religieux un besoin de l'infini que rien ici-bas ne peut satisfaire, et qui postule nécessairement l'existence du seul Etre, dans la possession de qui il puisse un jour s'assouvir. *Dieu et les perfections divines*, *la Providence et l'Immortalité*, *l'influence doctrinale* et *l'influence sociale du Christ*, puis les chapitres qui s'intitulent *l'Esprit chrétien*, *les luttes religieuses*, *l'Avenir*, sont des pages qu'il faut lire. On trouvera là quelque chose de lumineux et de généreux qui réconforte. C'est, dans la note traditionnelle, de l'excellente apologétique. J'ajouterai que certains passages comme, par exemple, les portraits du *Libre-penseur* et du *Jacobin*, témoignent chez l'auteur du sens de la belle et calme ironie, de celle qui vient à un philosophe chrétien de ses hautes certitudes et de la confiance qu'il a dans l'invincible immortalité de ses croyances.

Les deux écrivains dont nous venons de parler envisagent le Christianisme principalement dans ses dehors et s'efforcent surtout d'éclairer les avenues qui y mènent. C'est par le dedans, c'est dans son essence intime que veut nous le faire considérer l'abbé Laberthonnière. Et d'abord, dans cet essai sur le **Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec**, il l'oppose aux plus hautes spéculations de la philosophie hellénique. Pourquoi, dira-t-on ? C'est sans doute parce que ces spéculations ont été, dans le monde ancien, la plus noble tentative faite par l'âme humaine, réduite à ses seules forces, pour s'élever au-dessus des choses et prendre contact avec l'Absolu.

Que cette tentative ait échoué, cela prouve qu'il fallait que la délivrance vînt d'ailleurs. Avec Platon, et jusqu'à un certain point avec Aristote, la philosophie grecque semble préoccupée d'ouvrir au sage, pour qu'il s'y réfugie dans l'oubli du transitoire, la région abstraite des essences, la sphère de l'intelligible. Il lui semble que par là elle le rendra presque divin. Mais le résultat qu'elle atteint, c'est que la pensée et la vie s'isolent, et que, pendant que l'une demeure en quelque sorte vide, à se repaître de fantômes, l'autre s'écoule misérable et sans but. Qui fera donc descendre l'Absolu dans la vie, qui conférera à ses actes un sens divin et une valeur éternelle ? Le Christianisme seul. Grâce à lui, l'homme ne cherche plus une libération illusoire dans la contemplation stérile des images décolorées de l'Etre, il se met en communion avec l'Etre même, en qui la réalité et l'idéal ne font qu'un, avec le Dieu personnel et conscient, cause,

providence et fin des choses. Ce Dieu, non content de se révéler à lui dès l'origine, entre dans l'humanité par l'Incarnation, il y devient le ferment céleste qui doit peu à peu soulever toute la masse et, quand on croit en lui, c'est non seulement à un Christ apparu un jour sur un point du temps et de l'espace que l'on croit, c'est à un Christ toujours vivant, toujours vivifiant, toujours agissant dans l'Eglise, qui n'est, en quelque sorte, qu'un vaste sacrement derrière lequel se cache son action rédemptrice.

La pensée très déliée et difficile à ramener à de sèches formules, de l'abbé Laberthonnière, est originale et chaude. Elle a un merveilleux accent d'intériorité. Je comparerais volontiers son œuvre à celle qu'un éminent jésuite anglais, le P. Tyrrell, a publiée sous ce titre *la Religion extérieure*, et dont l'éditeur Lecoffre a donné une traduction française. Ce que notre philosophe chrétien dit de l'immanence et de la transcendance de Dieu, du rôle de l'histoire dans la croyance, de son insuffisance et de sa nécessité, de la manière enfin dont se concilient la mobilité et l'immutabilité dans le Christianisme, est de nature à apporter quelques lumières dans la question de l'*Apologétique nouvelle* et à dissiper sans doute plusieurs des malentendus qu'elle a provoqués.

Ce sont des idées toutes différentes qu'exprime M. Joseph Fabre, dans **la Pensée Chrétienne**, *des Evangiles à l'Imitation de Jésus-Christ*. On ne peut rien imaginer de plus superficiel et, avec des visées fort ambitieuses, de moins philosophique que cette compilation. Ce que l'auteur veut surtout prouver, c'est que le Christianisme a été altéré dès ses origines par un alliage de spéculations métaphysiques empruntées à l'Hellénisme. On le voit, M. Fabre mêle des ressouvenirs du Vacherot qui écrivit *l'Histoire de l'Ecole d'Alexandrie*, aux doctrines du protestantisme libéral et de ce que j'appellerai le *laïcisme*. Son Christ est le Christ rationaliste, sans auréole divine, et en relations avec un Père céleste très vague que je soupçonne d'être, au fond, la fameuse *catégorie de l'Idéal*. Tout ce qui s'ajoute à cette notion purement humaine a été pris, à l'en croire, à Platon, à Philon et à Plotin. Ces affirmations, pour paraître savantes, n'en sont pas moins fragiles et on les a souvent réfutées. Ce qu'on doit accorder, c'est que certains philosophes, convertis à l'Evangile, ont fait servir des idées et des mots rapportés des Ecoles païennes à la défense du Christianisme. Reconnaissons-le aussi : il y a entre la Trinité chrétienne et les Triades qu'on lui compare des analogies, mais elles sont purement extérieures : les concepts eux-mêmes n'ont rien de commun. D'ailleurs, puisqu'il fallait que les idées transcendantes qui forment la substance de la Révélation s'exprimassent en langage humain, pourquoi n'admettrait-on pas que les formules dans lesquelles elles ont achevé de préciser leur sens aient pu, jusqu'à un certain point,

être préparées, sous la secrète influence de Celui qui ne s'est jamais laissé sans témoignage, par les plus purs d'entre les Sages païens? De plus, n'y a-t-il pas des traditions primitives auxquelles toutes les philosophies anciennes ont plus ou moins emprunté quelque chose? Saint Justin constate entre la philosophie et le Christianisme des similitudes et il les explique par une révélation partielle du Verbe et par des semences de lui, disséminées dans le monde. Enfin, comme l'a remarqué quelqu'un, « la doctrine Johannique du Logos a des racines dans l'Ancien Testament, soit dans les Livres Sapientiaux, soit dans le commentaire philosophique de la Genèse. La forme qu'elle prend dans l'Evangile est spécifiquement chrétienne ». On pourra trouver tous ces détails dans un opuscule de la Collection *Science et religion, la Trinité et les doctrines antitrinitaires*, par l'abbé H. Couget.

Le reste des théories de M. J. Fabre est à l'avenant. Il imagine, dans le sein même de l'Eglise, une sorte d'opposition entre les mystiques et les scolastiques : c'est là une pure fiction. Les mystiques orthodoxes n'ont pas eu une autre doctrine que les théologiens de l'Ecole, mais ce que les uns exposaient objectivement, sous une forme abstraite et scientifique, les autres le contemplaient et l'expérimentaient par l'intuition, le ravissement et l'amour. La piété et la doctrine ont toujours marché de pair dans l'Eglise et on les a vues s'associer à parts égales dans un saint Bernard et un saint Bonaventure. Saint Thomas lui-même n'est-il pas, en même temps que le dialecticien que l'on sait, le mystique commentateur du Cantique des Cantiques et de Denys de l'Aréopage, et n'y a-t-il pas des effusions de prière mêlées aux thèses les plus métaphysiques du grand franciscain Duns Scot?

Memento. — Je n'ai plus que la place de recommander à la hâte un livre très intéressant et plein de vues neuves : *les Conflits de la Science et des Idées modernes*, par le docteur X.., *Nos raisons d'être catholiques*, par le P. Lodiel, et *Pourquoi les dogmes ne meurent pas*, par M. Gaston Sortais.

LOUIS LE CARDONNEL.

LES JOURNAUX

Gaspard Hauser (*Le Gaulois*, 16 mars). — Le marquis d'Anglesey (*Le Temps*, 18 mars). — Mme Récamier (*Le Soleil*, 18 mars). — Une anecdote sur Léon X (*Les Paroles françaises et romaines*, (31 janvier).— Le *Mercure de France*, il y a cent ans (*Les Débats*, 8 mars). —Le grand style littéraire (*L'Eclair*, 14 mars).

On aime toujours à entendre parler de Gaspard Hauser. C'est un des mystères les plus intéressants de l'histoire, et un des plus dramatiques. Il balance le Masque de fer, s'il ne l'emporte. M. Albert Sorel s'en occupa un de ces derniers jours (**Gaulois**). Il fut initié, étant enfant, à l'histoire de Gaspard Hauser par le récit d'un recueil intitulé *le Journal des Enfants*. C'est une publication devenue

très rare et que les bibliophiles sont loin de dédaigner. Gaspard Hauser y figurait, dit M. Sorel, à titre de fait-divers tragique à côté d'un roman de Mme Eugénie Foa, quelque chose comme *les Enfants de la vallée d'Argelès* ou *les Mystères du château de Pierrefitte*. J'en eus connaissance, comme bien d'autres avant moi, par une compilation appelée *les Enfants célèbres*. L'histoire y était assez obscure. Elle ne fut un peu clarifiée que par Feuerbach.

Ce n'était ni un badaud, ni un gazetier, ni un intrigant, ni un songe creux, ni un cerveau brûlé, c'était le chevalier Anselme de Feuerbach, jurisconsulte et criminaliste célèbre dans toute l'Allemagne, pour sa science juridique et sa perspicacité, l'homme le moins propre à se laisser prendre au jeu d'un simulateur. De plus, un homme excellent, non seulement juriste de tête, mais, dans son cœur, épris de justice. L'histoire de Gaspard Hauser, sa personne, l'avaient touché de pitié ; sa destinée le piqua dans sa curiosité. Il visita l'enfant à Nuremberg, le suivit de plus près à Anspach, où il demeurait.

Il s'informa, il scruta et, d'induction en induction, par un vrai chef-d'œuvre de sagacité, il arriva à cette conclusion : Gaspard Hauser est l'enfant légitime de parents royaux; il a été écarté afin d'ouvrir la voie à d'autres héritiers ; on s'est arrangé de façon à le faire passer pour mort.

Feuerbach le publia, à mots couverts, sous forme d'allusions, dans un livre qui fit sensation, en 1832 : *Gaspard Hauser, histoire d'un crime sur l'âme d'un homme*. Il annonçait qu'il révélerait tout, les noms compris, dans un prochain ouvrage. La mort, une mort subite, l'en empêcha, fort à propos pour les ennemis de Gaspard Hauser. Mais ce qu'il n'avait point imprimé, il l'avait écrit dans un mémoire adressé à la reine Caroline de Bavière, et ce n'était pas une mince accusation :

— La seule famille sur laquelle puisse peser le soupçon est la famille de Bade, dont tous les héritiers mâles en ligne directe sont morts dans un laps de temps et dans des circonstances dignes d'attirer le soupçon, laissant ainsi le trône au rejeton d'un mariage morganatique.

Le fait est qu'en ce margraviat de Bade, érigé en électorat par le fait de la république française, grand-duché par la grâce de Napoléon, gorgé de terres ecclésiastiques et d'expropriations, l'on était mort étrangement depuis un tiers de siècle, avec une opportunité constante et dans cette forme de série qui caractérise les phénomènes de laboratoire. Les héritiers présomptifs, quatre, et cinq si l'on compte, ce qui est justice, un grand-duc régnant que l'on tenta d'empoisonner... — « Le nombre y est, il y en a bien cinq ! » — toute une avenue de cimetière, avaient disparu depuis 1801 et, chose étrange, tandis que, leur tour venu d'hériter, les héritiers s'évanouissaient indistinctement, hommes mûrs, vieillards déjà, ou tout petits enfants au maillot, les princesses, fort nombreuses, demeuraient indemnes : la loi salique semblait leur conférer l'immunité de la fièvre successorale.

Quand Gaspard Hauser fut sorti du cachot où on l'élevait, on tenta de l'assassiner, parce que l'on trouvait qu'il était trop parlé de lui et avec trop de sympathie. C'était en 1829. Une seconde tentative réussit très bien. Il fut attiré dans un guet-apens en 1833 et tué. Sa

mère était Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon. La meurtrière était une autre princesse de Bade; elle réussit, après cinq disparitions successives, à assurer le trône à un rejeton morganatique.

§

M. René Puaux a donné au **Temps** une curieuse silhouette du marquis d'Anglesey, qui vient de mourir. Il avait environ deux millions et demi de revenu, soit une centaine de millions de capital. Il réussit à dépenser tout en moins de six ans. C'était, paraît-il, un admirateur et un disciple d'Oscar Wilde, à qui il emprunta le goût des pierres précieuses, des fleurs rares, — et des excentricités.

Son premier souci avait été sa garde-robe. Nul ne devait être mieux habillé que lui. Quatre valets de chambre avaient pour mission de surveiller ses innombrables effets. 362 gilets, 227 complets, 73 vestons de fumoir : ces quelques chiffres, constatés lors de la vente récente de ses biens, donnent une idée des proportions de ce luxe personnel. Tout ce qu'un tailleur, un fourreur, un chemisier peuvent inventer et faire, avait sa place dans cette fantasmagorique collection.

L'habit à queue en soie blanche, avec plastron de chemise de tussor noir, les fourrures de raton, de zibeline, d'agneau persan, les pyjamas les plus étranges de coupe et de ton, les complets couleur d'aurore ou de soleil couchant pour le déjeuner du matin ou le souper intime, rien n'avait été oublié. Un millier de cannes des joncs les plus mâles ou les plus femelles qu'on pût trouver dans la jungle, avec des pommeaux d'une infinie variété, d'innombrables paires de souliers, des rayons entiers de cravates de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, trois cents paires de chaussettes complétaient cette garde-robe unique en son genre. Ces dispendieuses fantaisies ne pouvaient pourtant suffire à épuiser son large revenu. Malgré toute l'imagination la plus créatrice en matière d'habillement masculin, il est une limite qu'il est facile d'atteindre.

Le marquis d'Anglesey sut tourner la difficulté. Le costume du théâtre n'a point de limite. Il fit du théâtre.

La vieille chapelle gothique de son château de Plas Newydd fut transformée. On y donna des féeries. Les loges avaient été copiées sur celles de l'Opéra de Dresde. La machinerie, les jeux d'éclairage, les décors étaient des plus récents modèles. On fit appel aux costumiers les plus réputés du continent. Une troupe de quarante acteurs séjourna dans le château en permanence. Et le marquis parut sur la scène. Sa fortune lui permettait de faire fi des oripeaux de théâtre en cuivre et en verroterie. Les diamants, les rubis, les perles furent authentiques. Le théâtre avait coûté 500.000 fr. Un seul costume lui coûta 2 millions. C'était sa robe d'Aladin. De la tête aux pieds des diamants étaient enchâssés dans l'étoffe. Un casque de perles, des bracelets de rubis et de topazes aux bras et aux jambes complétaient cet accoutrement, dépassant quant au prix ce que les plus célèbres des danseuses hispano-parisiennes ont jamais porté.

Le jeune marquis avait le maladif désir d'éblouir, et pourtant son public aux représentations du château comptait parmi les plus modestes et les moins blasés qu'il soit.

Dans ses terres un peu solitaires du nord du pays de Galles, les mondains étaient rares. C'étaient ses tenanciers et fermiers, auxquels des affiches répandues dans la campagne avaient annoncé : « Le soir, au château d'Anglesey — Gaety Theatre — le marquis d'Anglesey dans sa fameuse danse d'Electra », qui venaient de confiance l'applaudir, tournant entre leurs doigts rugueux les programmes sur satin, privilège de la royauté.

Quand il mourut, il vivait, déchu, d'une pension de ses créanciers.

§

Esquissant un portrait de *Madame Récamier*, dans **le Soleil**. M. Remy de Gourmont rejette toutes les légendes physiologiques et psychologiques, inventées pour expliquer la vertu de cette coquette célèbre. Selon lui, elle finit par trouver son vainqueur :

Chateaubriand entra dans sa vie.

M. Herriot est, sur ce point, discret comme toujours. Il produit des documents, des lettres intimes, d'abord, mais sans presque jamais les accompagner d'un commentaire interprétatif. Il ne dit pas son opinion. C'est au lecteur à s'en faire une, à ses risques et périls.

La mienne, et, si on l'accepte, le mystère Récamier est résolu, est que Juliette céda à René. Elle l'aima passionnément. « Il est impossible, disait-elle plus tard à un ami, d'avoir la tête plus complètement tournée que l'était la mienne, du fait de M. de Chateaubriand. Je pleurais tout le jour. » Malgré sa réserve, M. Herriot ne peut s'empêcher de citer, en l'approuvant, ce passage de Schérer : « René, en vrai conquérant qu'il était, n'eut qu'à se montrer pour vaincre. La pauvre Juliette avait enfin rencontré l'arbitre de sa destinée... Sa froideur, ou son orgueil, fondait au feu d'une passion dont elle s'était crue elle-même incapable. »

Ils s'aimèrent pendant trente ans, c'est-à-dire jusqu'à leur mort qui arriva en 1848 pour Chateaubriand et l'année suivante pour Juliette. En 1847, Chateaubriand, étant devenu veuf, offrit son nom à Mme Récamier. Il était bien tard. L'un était presque éteint, sourd, impotent; l'autre était aveugle, toute tremblante. Cette idée, cependant, leur agréait. On ne sait trop ce qui les en détourna; Louis de Loménie rapporte plusieurs motifs qui ne semblent pas péremptoires. Les véritables furent assurément leur extrême vieillesse et leurs infirmités.

Cette opinion, quoiqu'elle ne s'appuie pas sur ce qu'on appelle des preuves, est très vraisemblable. On dit, d'ailleurs, que M. Herriot, auteur d'un récent travail, fortement documenté, sur *Madame Récamier* les posséderait, — ces preuves, mais qu'il a des motifs pour en différer la production.

§

Amusante anecdote sur le pape, contée par M. Jean de Bonnefon (**Paroles Françaises et Romaines**) :

Le Saint-Père a décidé, au commencement de son règne, d'apprendre le français par la lecture des journaux.

Il se mit d'abord à épeler, en suivant avec le doigt, les journaux catholiques. Mais, les flatteries vis-à-vis de sa personne blessèrent vite son immense modestie.

Et le pape lut *le Temps* chaque jour. Il le lisait ces temps derniers depuis le titre jusqu'aux annonces. Mais dans le numéro du samedi 21 janvier 1905, à la quatrième page, le bon Pape a trouvé avec stupeur ces quatre lignes :

> Un jeune Suédois, musicien, désire faire la connaissance d'une agréable Française. Adresser réponses en indiquant fortune, avenir, à Svenska, Telegrambyraa, Stockholm.

Pie X a aussitôt appelé son Secrétaire d'Etat et son professeur de français :

— Le journal que vous m'avez conseillé, leur a dit le Souverain Pontife est tout à fait indécent. Je ne veux plus qu'on le mette sous mes yeux.

Tout est savoureux, là-dedans : le pape apprenant le français dans un journal protestant ; ce journal, de mœurs rigides, publiant des annonces équivoques, etc.

§

Le **Journal des Débats** donne quotidiennement un résumé de son numéro correspondant d'il y a cent ans, et des extraits des articles. Il y avait donc ceci dans *les Débats* de 8 mars 1805 : « On lit avec intérêt, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, un excellent article de M. de Chateaubriand ».

§

D'un roman feuilleton, *la Duchesse d'Etampes*, par Jules de Gastyne, que publie l'**Eclair**, cette phrase vraiment curieuse :

> Vous vous moquez de moi, messire, fit-elle, en baissant sur ses prunelles bleues ses longs cils recourbés, jetés comme un manteau de velours sur un écrin de perles.

Cherchant dans le tiroir aux lieux communs, l'auteur s'est trompé de case. L'écrin de perles est bon pour la bouche, non pour les yeux. Quant au manteau de velours...

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Les Ventres dorés*, pièce en cinq actes, de M. Emile Fabre (4 mars).

Il n'est pas une œuvre de M. Emile Fabre qui ne soit digne d'intérêt. Le public n'a pas oublié, je pense, le succès de la *Rabouilleuse* — la seule bonne adaptation balzacienne que, jusqu'ici, l'on ait faite pour la scène — ni de la *Vie publique* — une des meilleures parmi les pièces qui ont des sujets politiques. En écrivant **les Ventres dorés**, M. Emile Fabre vient de prouver, une fois de plus, de quels

efforts il est capable ; et sa nouvelle pièce lui constituera encore un titre à l'estime de tous ceux qui prisent les œuvres graves et consciencieuses.

Je doute pourtant que *les Ventres dorés* trouvent auprès du public une aussi longue faveur que *la Vie publique* ou *la Rabouilleuse*. Et il y a à cela des raisons qui sont de la pièce même, et des raisons qui ne sont pas seulement d'elle.

Comme, d'après le titre de la pièce, on peut le deviner facilement, M. Emile Fabre, cette fois, a mis en scène des financiers. Après Molière et Le Sage, après Balzac et M. Capus, après Becque et M. Mirbeau, après beaucoup d'autres, moins heureux et moins illustres, M. Fabre a voulu nous montrer des manieurs d'argent, et nous initier aux procédés qu'ils emploient pour duper les naïfs. Or, on n'a guère vu réussir, jusqu'ici, les pièces où des financiers tiennent le premier rôle. Si belles qu'elles soient, elles n'ont pas, d'abord, séduit le public. On sait que *l'Avare* — un des très grands chefs-d'œuvre de Molière, pourtant — ne fit, lors de sa création, que de petites recettes : pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir le Registre de La Grange ; et, si l'on en croit une anecdote du *Bolæana*, les spectateurs, et parmi eux Racine, n'y riaient qu' « intérieurement ». On a cherché à cet insuccès relatif d'un chef-d'œuvre les raisons les plus singulières : le public eût été révolté par le sans-gêne d'un auteur, qui osait lui offrir cinq actes en prose ! Que, comme le dit Grimarest, un duc — un snob de l'époque — ait expliqué son mécontentement de la sorte, on peut l'admettre ; mais je ne puis croire qu'une pareille raison valût rien pour le clerc qui payait quinze sous son entrée au parterre. Non : *l'Avare* a subi, quand il parut, le sort commun aux pièces dont les héros sont des hommes d'argent.

Turcaret est une comédie vigoureuse, et qui, autant, peut-être, que *Gil Blas*, fait honneur à Le Sage : et *Turcaret*, très mal accueilli dans sa nouveauté, n'a jamais pu prendre une place régulière au répertoire de nos théâtres. *Le Faiseur*, de Balzac, bien qu'édulcoré par un praticien de théâtre et devenu *Mercadet*, n'est joué que bien rarement. Une des plus fortes pièces du théâtre contemporain, *les Corbeaux*, d'Henry Becque, n'a obtenu, à la Comédie française d'abord, puis à l'Odéon, que quelques représentations. M. Alfred Capus lui-même a vu combien il est dangereux d'écrire des pièces sur les financiers : une des plus fines comédies qu'il ait écrites, *Brignol et sa fille*, n'a jamais été maintenue bien longtemps sur l'affiche, et pourtant n'est-elle pas meilleure que *la Châtelaine* ou *Notre Jeunesse?*

Et l'on ne saurait trop en vouloir au public de la défaveur où il tient les pièces sur l'argent. Les spectateurs se sont, pendant tout le jour, demandé comment ils assureraient leur vie du lendemain ; ils

ont compté leurs gains et leurs pertes; certains ne sont venus chercher au théâtre qu'un peu de répit aux plus lourdes inquiétudes ; aujourd'hui ils ont lutté pour l'argent, et demain ils lutteront encore; les plus heureux, si fortunés qu'ils soient, savent qu'un accident imprévu peut toujours les contraindre à commencer ou à recommencer l'âpre quête de la somme nécessaire pour ne pas mourir : et un dramaturge impitoyable prétend que l'on écoute les doléances des pauvres gens qui se voient dupés, que l'on contemple les angoisses des misérables qui rêvent de duper autrui! C'est être cruel pour le public; et l'on comprend que, pour échapper au tableau de ses ennuis quotidiens, il en arrive à traiter sans justice de très nobles, de très belles œuvres. Le public n'aime pas qu'on lui parle d'argent au théâtre : une grave erreur d'Alexandre Dumas fils — les plus habiles se trompent quelquefois — fut d'intituler une de ses pièces *la Question d'argent*.

Il est pourtant une pièce dont un homme d'affaires est le héros, et qui semble, jusqu'ici, jouir de l'entière faveur du public : c'est la très puissante tragédie que M. Octave Mirbeau a intitulée *les Affaires sont les affaires*. Il sied de s'en réjouir, car la pièce est d'une rare grandeur, et je n'en connais guère qui la vaillent dans le théâtre d'aujourd'hui. Mais comment le public, qui n'aime voir Turcaret ni Mercadet, se plaît-il en la compagnie d'Isidore Lechat? Isidore Lechat, pourtant, est plus terrible qu'aucun autre de ses confrères. C'est précisément, peut-être, parce qu'Isidore Lechat est le plus terrible des hommes d'affaires qu'il ne déplaît pas au public. Isidore Lechat est sûr de son fait : on sent qu'il ne sera pas ruiné. Il ne lutte pas pour l'argent ; pas une minute, il ne doute de sa puissance ; il a la certitude absolue qu'il vaincra toujours, dans l'avenir, comme il a vaincu, dans le passé. Ses deux adversaires, Phinck et Gruggh, sont des coquins, — qui, d'ailleurs, dupés par Lechat, ne sont pas plus ruinés que ne serait ruiné Lechat, s'ils réussissaient à le duper. Le marquis de Porcellet est un grand seigneur à qui Lechat sait démontrer son inutilité sociale, et l'on sent bien que, lui non plus, ne sera jamais tout à fait abattu. Les malheurs qui, au dénouement, accablent Isidore Lechat — la fuite de sa fille, la mort de son fils — ne sont pas des malheurs d'argent, et l'on ne peut que s'apitoyer sur lui ; le père est frappé, non le financier. La dernière scène du drame prouve même que la force financière d'Isidore Lechat est plus grande que jamais. Le public, qui supporte le spectacle d'un tyran sanguinaire, peut supporter le spectacle d'un financier indomptable.

Les héros des *Ventres dorés* sont de petits personnages au prix d'Isidore Lechat. Le baron de Thau et le baron d'Urth ne manquent pas cependant d'une certaine envergure ; et l'un d'eux, le

baron de Thau, sait se tirer d'un fort mauvais pas. Mais il a vu de durs moments.

M. Emile Fabre aime mettre en scène des personnages collectifs : dans *la Vie publique*, il s'agissait d'un conseil municipal, soumis à la réélection ; dans *les Ventres dorés*, il s'agit d'une société financière.

Le malheur est qu'une société financière comprend trop de personnages pour qu'on puisse nous les montrer tous : nous voyons bien les membres du conseil d'administration de la Nouvelle Afrique ; nous voyons le caissier, quelques autres employés. En une scène mouvementée et très vivante — la meilleure, je crois, de la pièce — des obligataires passent sous nos yeux. Mais nous sommes bien loin de connaître tous ceux qui contribuent à faire vivre la société. M. Emile Fabre, si habile qu'il soit à faire remuer des personnages, n'a pas pu nous montrer tous les auxiliaires d'une grande société financière. Les ouvriers qui travaillent pour la Nouvelle Afrique, on ne fait que nous en parler ; les politiciens, chrétiens ou musulmans, français ou maures, qui s'emploient pour soutenir le cours de ses actions, ou le faire baisser, restent toujours hors de la scène ; et l'on peut dire que M. Emile Fabre ne nous a pas fait connaître tout le personnage collectif qu'il a prétendu mettre en scène.

Nous assistons surtout à des séances du conseil d'administration de la Nouvelle Afrique. De là quelque monotonie dans la pièce. Et puis, sauf l'indifférent Chauvelot — très finement dessiné —, sauf l'honnête Vernières — qui est d'une intelligence bien bornée — tous les membres du conseil d'administration de la Nouvelle Afrique se ressemblent singulièrement. Et, on doit l'avouer, leurs figures manquent un peu de relief. Aussi, ne faudra-t-il pas s'étonner si *les Ventres dorés*, pièce financière et pièce un peu terne, ne vivent pas très longtemps. Et M. Emile Fabre n'en aura pas moins droit à des éloges, car il a courageusement tenté de renouveler un sujet déjà traité bien des fois.

M. Gémier joue le baron de Thau avec autorité, M. Candé Vernières avec noblesse, M. Maxudian Klobb avec intelligence, mais il faut mettre hors de pair M. Janvier, parfait dans le rôle de Chauvelot. Les rôles de femmes sont peu importants : M^mes^ Félicia Mallet et Sergine tiennent les moins insignifiants.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART ANCIEN

L'école vénitienne au Louvre. — Le don de M. de Vandeuil. — Le livre de M. Ugo Monneret, de Villars sur Giorgione. — Memento.

Le Louvre si abondamment pourvu de peintures de la décadence italienne est pourtant pauvre en premiers vénitiens, ces premiers vé-

nitiens que goûta et fit si bien goûter le lettré artiste qu'est M. Paul Flat. Une figure de vierge, délicieuse il est vrai, de Lorenzo Veneziano représente insuffisamment l'époque naïve et charmante où les gens de Venise et ceux de Cologne ou de Nuremberg commençaient à se mêler et à s'influencer réciproquement, ainsi qu'ils continuèrent à le faire pendant tout le quattrocento jusqu'à la visite de Dürer à Bellini. Même pour ces Bellini notre musée a longtemps joué de malheur. A part la belle série de dessins de Jacopo, le père, rien à la vérité ne trahissait la main de ces peintres vénitiens. La *Réception d'un ambassadeur au Caire*, mise autrefois sous le nom de Gentile, représente un événement postérieur à la mort de celui-ci : force était de se résigner à lui enlever cette œuvre, assez voisine de la *Prédication* de Vittore Carpaccio et où M. Bernhard Berenson croit reconnaître le faire de Catena. Les attributions faites à Giovanni n'étaient pas plus sûres. La *Madone*, œuvre d'école pourvue d'une signature ajoutée, est sans doute de Rondinelli. Elle n'a rien de la beauté ferme et de la certitude de modelé d'un visage peint par Giovanni. Les *Portraits de deux jeunes hommes* qui passèrent fréquemment pour ceux des deux frères, Gentile et Giovanni, malgré leur célébrité et l'admiration de ceux qui ne regardent que le nom inscrit sur le cadre, sont aussi faibles de dessin que la madone. La mollesse de la facture, la timidité du coup de pinceau, le manque de force dans l'établissement des plans, l'insuffisance de modelé, ne laissent à une telle peinture qu'un charme facile, dans lequel Paul Mantz voulait voir, hélas ! l'aboutissement triomphal de la manière de Giovanni. Que la terre où il dort lui soit légère. C'est un aboutissement en effet que marquent les portraits de jeunes hommes : celui auquel arrive un disciple adroit, non dénué de savoir, mais sans la mâle volonté d'un Bellini et sans rien de sa puissante personnalité. Ce disciple c'est très probablement Cariani. La qualité assez ordinaire de sa peinture se sent d'autant mieux que le voisinage de l'admirable et énergique condottiere d'Antonello de Messine lui fait grand tort. Que l'œil le moins averti compare : il verra la force de l'un et la faiblesse de l'autre ; il distinguera sans difficulté où est l'élève et où est le maître.

Il a fallu le don de M. de Vandeuil pour que Bellini entrât enfin réellement au Louvre. Le portrait d'homme qui est mis au catalogue sous le nom de Giovanni est une œuvre solide, de dessin décisif et volontaire, moins aigu peut-être que l'Antonello, mais cependant de grand caractère. Un autre portrait attribué précisément à ce Vincenzo Catena que certains estiment être l'auteur de la *Réception d'un ambassadeur au Caire*, complétait ce don précieux. C'est un visage de jeune homme aux traits violemment accusés, à la mâchoire proéminente, qui n'est peut-être pas sans se ressentir de l'influence alle-

mande. Cette influence devait toucher aussi Bartolommeo Veneto, une des plus curieuses et des plus mystérieuses figures des peintres vénitiens, avec ce Jacopo dei Barbari sur lequel M. Charles Ephrussi a écrit une excellente étude. M. Berenson donne à Bartolommeo Veneto un charmant portrait de jeune femme (n° 1673) en robe rouge, d'un faire un peu sec et du reste très différent de l'exécution du portrait d'homme du musée de Douai que le même auteur attribue également au peintre vénitien. Mais si l'attribution du musée de Douai est quelque peu hasardée, celle du Louvre paraît juste. L'artiste a signé l'un de ses tableaux aujourd'hui à Bergame : Bartolommeo mezzo veneziano mezzo cremonese. Beaucoup de ses peintures ont été mises sous le nom du Milanais Andrea Solario : quelques critiques vont même jusqu'à retirer à ce dernier, au profit du vénitien, le portrait de Georges d'Amboise. A la fin de sa vie Bartolommeo rechercha la finesse allemande et peignit les cheveux avec une minutie extrême. Il y avait là une sorte de réaction contre la facilité des contemporains qui suivaient le sillage de Giorgione. Comme Bartolommeo Veneto, Marco Basaïti, Andrea Previtali, Crivelli et Jacopo dei Barbari furent les instigateurs de ce mouvement trop éphémère.

Mais la nouveauté de la vision de Giorgione avait à jamais donné à l'art vénitien une autre direction : Giorgione devait être le premier des peintres modernes et le premier romantique. « Son art, dit excellement M. Ugo Monneret de Villars dans le beau livre qu'il vient de publier sur le peintre (1), après MM. Angelo Conti et H. Cook, son art a avec celui des maîtres qui le précèdent un lien faible, subtil comme celui qui relie au Verrochio son divin élève Léonard. Dans son œuvre sont enfermés les germes qui fleuriront ensuite avec les noms du Titien, de Véronèse, du Tintoret : mais lui, dans la série ininterrompue des maîtres vénitiens, demeure seul, dans l'intense solitude de celui qui a voulu se créer un monde modelé selon son rêve... Au vérisme des anciens maîtres il substitue son idéalisme passionné, et il se comporte à l'égard de la réalité du songe comme Bellini ou Carpaccio se comportaient à l'égard de la réalité de la vie. » L'ouvrage de M. Monneret de Villars semble d'ailleurs à peu près définitif : il possède les qualités des deux précédentes monographies, et allie à la compétence et au savoir de M. H. Cook l'enthousiasme et la compréhension de M. Angelo Conti.

MM. Wickhoff et Gronau ont retiré au Giorgione le fameux *Concert champêtre* du Louvre pour l'attribuer à Domenico Campagnola. Toutes leurs bonnes raisons ne peuvent cependant m'empêcher de pencher en faveur de Giorgione, avec Morelli, avec M. Berenson et avec M. Ugo Monneret de Villars.

(1) Bergame. Instituto italiano d'arti grafiche.

Je tiens pour juste, écrit celui ci, l'attribution de Morelli, d'abord parce que je crois des peintres secondaires incapables, non pas d'exécuter, mais simplement de concevoir une telle œuvre. De plus, au point de vue technique, les draperies, les plis des vêtements, rappellent de trop près ceux de la *Vénus* de Dresde, de la *Judith*, de la *Madone de Castelfranco;* le tronc d'arbre derrière la femme debout est trop semblable à celui du tableau de Madrid, les arbustes lointains rappellent trop ceux épars dans le paysage où se trouvent Dafné et Apollon; les types des femmes, le dessin des oreilles et des mains me font pleinement accepter l'attribution de Morelli. Et de toute façon quel tableau est plus giorgionesque que celui-là ?

On ne saurait mieux dire. Un bon document nous eût tirés d'embarras définitivement, mais les documents relatifs à Giorgione sont rares. Je note seulement que le sujet est très neuf dans l'histoire de l'art et que Ridolfi cite une peinture aujourd'hui perdue de Giorgione où l'on voyait « une femme nue et avec elle un berger qui jouait de la flûte tandis qu'elle le regardait en souriant ». A peine pouvons-nous fixer approximativement la mort du peintre par une lettre d'Isabelle d'Este écrivant peu après à Taddeo Albano pour lui demander d'acquérir la peinture d'un effet de nuit. Mais le marchand ne put s'acquitter de la commission.

Il est vrai, disait-il dans sa réponse, que le Zorzo en a fait une pour maître Taddeo Contarino, mais j'ai entendu dire qu'elle n'était pas aussi parfaite que celle que vous voudriez. Une autre peinture de nuit a encore été faite par le Zorzo pour un certain Vittorio Becharo, qui est je crois de meilleur dessin et mieux finie que celle de Contarini. Mais ce Becharo ne se trouve pas maintenant dans le pays, et d'après ce qu'on m'a assuré, ni l'une ni l'autre de ces peintures ne sont à vendre pour aucun prix, parce que les possesseurs les ont fait faire afin de goûter personnellement le plaisir de les voir.

Taddeo Contarino avait d'ailleurs d'autres œuvres de Giorgione et l'anonyme de Morelli cite celles qu'il avait vues chez lui : la toile à l'huile des trois philosophes dans un paysage, deux debout et un assis, avec un rocher rendu admirablement, commencée par Giorgio de Castelfranco et finie par Sébastiano Veneziano ; la grande toile à l'huile de l'Enfer avec Enée et Anchise ; la toile du paysage avec la naissance de Pâris et les deux bergers, qui fut parmi ses premiers travaux. Je ne sais ce qu'est devenue la seconde de ces peintures et l'on n'a conservé de la dernière qu'une gravure, mais l'autre fait aujourd'hui partie du musée de Vienne.

Giorgione ouvre tout à fait à Venise l'ère de la Renaissance. Je ne saurais m'attarder ici, dans les limites d'une chronique, ni à Lorenzo Lotto le peintre de prédilection de M. Berenson, ni au Titien, à Véronèse ou au Tintoret. Titien et Véronèse sont du reste parfaitement représentés au Louvre. Seul Tintoret nous manque

presque complètement, encore que son nom figure plusieurs fois au catalogue. Il faut souhaiter que l'occasion se présente un jour d'acquérir quelque belle œuvre de ce merveilleux peintre, quelque vigoureux visage d'homme comme celui du musée civique de Milan, qui soit digne vraiment d'un des plus grands, sinon du plus grand parmi les peintres vénitiens.

Memento. — M. Orazio Roggiero, le distingué numismate qui avait déjà publié une savante monographie sur la *Monnaie des marquis de Saluces*, vient de la compléter par un court travail sur une *Monnaie du cardinal Amédée de Saluces* extrait de l'*Archivio storico del Antico marchesato di Saluzzo*. Cet Amédée de Saluces était le frère du marquis Thomas III, de culture littéraire et artistique toute française. Amédée, après avoir été archidiacre à Lyon, à Reims et à Bayeux fut appelé par le Pape Clément VII, dont il était cousin, à l'évêché de Valence. M. Orazio Roggiero, nous donne une biographie très complète de ce prélat, français d'esprit comme son frère. Du reste, les marquis de Saluces n'étaient pas seuls en Italie à la fin du moyen âge à se considérer comme des nôtres ; les revendications de la maison d'Orléans sur les pays d'Asit avaient encore favorisé ce mouvement, et à la fin du xv^e^ siècle, un prélat tel que le prieur d'Aoste, Georges de Challant, lui aussi précédemment chanoine à Lyon, faisait décorer son manoir d'Issogne à la française. Les documents concernant ce Georges de Challant sont également mis au jour peu à peu, et ce que M. Orazio Roggiero fait pour Saluces, des érudits comme M. l'abbé F. G. Frutaz le font pour Aoste : après avoir publié dans les *Atti della societa di Archeologia e belle arti di Torino* les inventaires du château de Verrès et de son mobilier, il se propose de publier ceux d'Issogne. Ce sera là un document précieux qui nous renseignera de manière précise sur la vie familiale des seigneurs de Challant, les maîtres de cette jolie vallée d'Aoste où notre langue n'a pas encore complètement cessé de se parler.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

W. Fred : *J.-H. Fragonard* (*Die Kunst*, vol. 33), Berlin, Bard, Marquardt et Cie, M. 1.25. — W. Fred : *Psychologie der Mode* (*Die Kunst*, vol. 28), Berlin, *ib. id.*, M. 1.25. — Arthur Holitscher : *Baudelaire* (*Die Litteratur*, vol. 12). Berlin *ib. id*, M. 1.25. — Auguste Niemann, *La guerre universelle*, traduit de l'allemand, par Joseph Schræder et Paul Bruck-Gilbert, Paris, Flammarion, fr. 3.50. — Elsa Asenijeff : *Innocence, un livre pour les jeunes filles modernes*, traduit de l'allemand, Paris, Ollendorff, fr. 3.50. — Comte de Baudissin : *Gens de la Haute*, traduit par J. Schrœder et F. Bruck-Gilbert. Paris, Tallandier, p. 3.50. — Balzac, *Ausgewæhlte Werke*, übersetz von. A. Brieger, vol. I. Berlin. Franz Ledermann, M. 2.50. — Alexander Hajdecki : *Madame de Staël und die Wiener Polizei* (*Oesterreichische Rundschau*). — Anna Brunnemann : *Die moderne franzœsische Lyrik* (*Das Litterarische Echo*). — Memento.

Les éditeurs Bard, Marquardt et Cie, publient coup sur coup les petits volumes de leurs trois collections *Die Kunst*, *Die Musik*, *Die Literatur*, dont chacun mériterait une analyse détaillée. Contentons-nous aujourd'hui d'en signaler quelques-uns, quitte à y revenir.

En même temps que M. W. Fred fait paraître un **Fragonard**. une des monographies artistiques les mieux illustrées de la collection, il s'essaie à une **Psychologie de la Mode**, pleine d'aperçus neufs et d'analyses subtiles. M. Fred s'est demandé pourquoi le goût pouvait se transformer à travers les époques, l'idéal de la Renaissance n'étant plus celui du dix-huitième siècle et notre « art nouveau » faisant fi du robuste classicisme à quoi l'on voulut revenir au siècle dernier. Il a été amené ainsi à écrire une sorte d'histoire de la civilisation en raccourci, d'après l'art de la parure aux différentes époques de notre ère. Juger nos tristesses contemporaines d'après Toulouse-Lautrec et Beardsley, ce n'était pas là une tâche facile. Mais M. Fred est armé de tant de subtilité !

Baudelaire. — M. Arthur Holitscher, Viennois comme M. Fred, s'est appliqué à écrire une vie de Baudelaire, en utilisant beaucoup de documents et surtout la monographie de M. Féli Gautier dont les documents graphiques ont pu servir en maint endroit. On a ajouté au volume la reproduction de l'*Apollon et Marsyas* de Raphaël, de l'*Olympia* de Manet et de l'*Orphée* de Gustave Moreau.

§

La Guerre universelle. — Rien ne qualifiait particulièrement M. Auguste Niemann pour écrire ce roman de la guerre future que MM. Joseph Schrœder et Paul Bruck-Gilbert ont fort habilement traduit. Quelques romans-feuilletons, cette délicieuse pochade qui s'appelle *Der Junggeselle*, une médiocre nouvelle saphiste dont nous avons rendu compte ici, un voyage aux Indes entrepris il y a quelques années, était-ce là une préparation suffisante pour entreprendre de relater la grande conflagration qui doit changer les destinées de l'Europe ? Mais M. Niemann s'est fait la tâche facile et il faut attribuer le grand retentissement qu'eurent l'année dernière, en Allemagne, les *Deutsche Trœume* à cette simple cause que l'auteur flatte d'une façon exagérée la vanité nationale, racontant comment l'Empire allié à la France et à la Russie triomphe de sa seule ennemie véritablement redoutable, l'Angleterre. Voilà, au moment où « l'entente cordiale » établit des liens toujours plus intimes, au moins une erreur psychologique. Inutile de raconter, par le menu, ce livre qui n'a rien de littéraire. Une fois que Guillaume II aura fait son entrée triomphale à Londres, on se partagera l'Europe selon les préférences de M. Niemann, la France annexant la Belgique sans Anvers qu'elle laisse généreusement à l'Allemagne qui satisfait ses appétits en ajoutant au butin la Hollande et la Colonie du Cap. L'Egypte devient internationale et les journaux allemands éprouvent une joie sardonique à signaler qu'il n'est point question de l'Alsace-Lorraine.

Innocence. — Mme Elisa Asenijeff a semé dans ce petit livre délicat une foule d'observations charmantes sur la jeune fille moderne. C'est, le plus souvent, sous forme de dialogues, une série de tableaux qui peignent les mœurs de ces petites Allemandes qu'il y a vingt ans encore nous croyions uniquement occupées à raccommoder des bas en lisant des volumes de poésie. On nous a bien changé le *Backfisch* allemand, de déplorable mémoire, et ces petites émancipées vont faire de bien mauvaises couveuses d'enfants, si elles ne tombent pas au pire, à promener leurs formes anguleuses et leurs cheveux courts, dans les réunions publiques ou les frissonnières pour dames. Mais Mme Asenijeff écrit si délicieusement que l'on ne saurait imaginer sa littérature aboutissant à un geste disgracieux.

Gens de la Haute. — Ce n'est pas la forte documentation d'un F. A. Beyerlein qui, dans *Iena et Sedan*, a su écrire une œuvre de grande polémique qui n'a rien de commun avec les bavardages de ses imitateurs. Mais enfin, au point de vue littéraire, il ne faudrait pas non plus vouloir comparer ce roman de mœurs au méchant pamphlet qui s'appelle *Petite Garnison*. Le comte de Baudissin est un naïf qui ayant vu la dégénérescence de sa race, occupée aux inutiles simagrées d'une armée qui ne se bat pas, a voulu raconter les misères de la vie militaire en temps de paix. On ne dévoile pas ces choses-là quand on est du bâtiment. Aussi y a-t-il eu scandale, procès, suicide, etc. Mais le pire c'est que, bien inutilement, on nous a traduit ce livre en français.

Balzac. — L'éditeur Franz Ledermann de Berlin a entrepris une édition allemande d'œuvres choisies de Balzac. M. Alfred Brieger a été chargé de la traduction et M. Wilhem Miessner met en tête du premier volume une préface un peu sommaire. Les Allemands, qui pourtant ont la réputation de tout traduire, avaient jusqu'à présent négligé Balzac, tout comme ils avaient oublié Stendhal, Taine, Renan, Baudelaire et tant d'autres. Il y avait bien quelques romans comme *le Père Goriot* dans la petite collection Reclam, mais la traduction en était insuffisante et fragmentaire. L'entreprise de M. Brieger comble donc une lacune, mais le prix de chaque volume, pour un auteur qui est dans le domaine public, nous paraît beaucoup trop élevé.

§

Mme de Staël und die wiener Polizei. — Il y a deux ans M. Léonce Pingaud publiait dans *la Revue de Paris* des rapports de la police parisienne sur les faits et gestes de Mme de Staël. M. Alexandre Hajdecki a pensé qu'il serait intéressant de connaître également les relations de la police de Vienne qui ont trait à la grande ennemie de Bonaparte. L'auteur de *Corinne* séjourna une

première fois à Vienne en avril 1804. Ce séjour ne fut que de courte durée. Elle y revint en 1808 et s'arrêta du mois de janvier au mois de mai. Une troisième fois elle toucha la capitale de l'Autriche en 1812 lors de sa fuite à Pétersbourg. C'est durant le second séjour de Mme de Staël que la police de Vienne fut chargée d'exercer sa surveillance qu'elle continua à Prag, à Teplitz et à Dresde.

L'*Œsterreichische Rundschau* du 2 mars publie des extraits de ces intéressants rapports où les jugements littéraires voisinent avec les révélations au sujet de la vie privée. Mme de Staël voit Schlegel et Sismondi, elle est reçue dans la meilleure société de Vienne et obtient même de l'empereur lui-même une permission pour Schlegel de faire une conférence sur l'art dramatique. Les policiers sont quelque peu ahuris de semblables faveurs, mais ils n'en continuent pas moins leurs enquêtes. Elle a été expulsée de France « d'une bonne façon », affirme le rapport (8 février 1808) et son médecin prétend que, malgré son expulsion, « elle a été particulièrement recommandée par M. le ministre Talleyrand par une lettre circulaire aux agents diplomatiques français accrédités auprès des cours étrangères, pour qu'en sa qualité de femme de talent elle soit reçue partout avec des marques de distinction ».

Plus loin on lui reproche de ne pas avoir salué les princes : « ... il est certain que, chez Mme de Staël, on considère tout comme de l'intrigue et qu'avec son esprit bien connu elle ignore l'art de gagner les cœurs et la confiance des hommes. » Voilà, pour un agent secret, un jugement psychologique qui en vaut bien un autre.

Die Moderne franzœsische Lyrik. — Mme Anna Brunnemann, à qui nous devons déjà quelques intéressantes études sur la littérature française, entreprend d'analyser, dans le *Litterarische Echo* (1er mars), notre mouvement poétique moderne. Mais la tâche n'était pas facile de résumer en quelques pages l'évolution du lyrisme français, si l'on veut commencer à Victor Hugo pour s'arrêter aux plus récentes manifestations. Mme Brunnemann dit très justement que les anthologies allemandes donnent une image très imparfaite de la poésie française au XIXe siècle, mais elle fait le même reproche aux recueils français du même genre, tout en rendant justice aux *Poètes d'aujourd'hui* de MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud, dont elle a du reste le tort de ne pas se servir assez. La période dite symboliste est assez exactement analysée (des portraits de Mallarmé, Moréas et Henri de Régnier accompagnent l'article), car une âme allemande peut se dégorger en de faciles paraphrases des strophes verlainiennes. Naturellement il est beaucoup question d'instrumentation poétique et d'autres balivernes. Mais quand notre auteur veut parler des quinze dernières années tout point d'appui semble lui manquer et c'est dans la nuit la plus complète qu'elle s'agite. Henri de Régnier, pour qui

elle trouve du reste les termes les plus élogieux, est envisagé comme un simple continuateur de Mallarmé. Mais remarquez ce passage sur le naturisme ; on ne saurait imaginer affirmation plus absurde : « Vinrent les naturistes sous la conduite de Jean Moréas ; ils voulurent s'en tenir principalement à Zola, mais bientôt, devenant infidèles à leur programme, ils tombèrent dans un symbolisme très obscur ». Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Parmi les poètes plus récents, Mme Brunnemann ne connaît que Fernand Gregh, Francis Jammes, Charles de Pomairols et la comtesse Mathieu de Noailles. Qu'est devenue la *deutsche Gründlichkeit!*

Memento. — Dans *Freistatt*, M. Franz Blei publie un article nécrologique sur Otto Erich Hartleben (25 février) ; le comte Keyserling analyse le *De Profondis* d'Oscar Wilde, dont la traduction allemande vient de paraître chez l'éditeur S. Fischer à Berlin (4 mars).

Nord und Sud reproduit une étude du jeune essayiste M. Hans Lindau sur Antony Blondel, romancier aussi inconnu et méconnu en France qu'en Allemagne. Les Mémoires d'Auguste Schneegans sont étudiés par le professeur Hans Luthmer (mars).

Le général en retraite de Geest traite dans *Deutsche Rundschau* (mars), de l'importance militaire des Pays-Bas pour l'Allemagne et il conclut que l'Empire n'a pas besoin de s'annexer la Hollande, dans le but de fortifier sa défense nationale contre une agression possible de l'Angleterre.

Des extraits des papiers posthumes du poète sourd et aveugle Hieronymus Lorm, mort il y a deux ans, sont communiqués dans *Oesterreichische Rundschau* (23 février).

Politisch-Anthropologische Revue (mars) traduit une étude de Gabriel Tardé sur l'avenir de la race latine. M. Morice Alsberg donne une étude sur l'hérédité et la détermination du sexe chez l'homme.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Mort de Auguste Conti. — Giovanni Pascoli : *Canti di Castelvecchio*, Zamichelli. Bologne. — Giovanni Cena : *Homo*. Nuova Antologia. Rome. — Memento.

Auguste Conti, philosophe-pédagogue de l'Institut des Etudes supérieures à Florence, vient de mourir. Il disparaît à 84 ans, après avoir enseigné les dogmes de sa pensée sans originalité à de nombreuses générations d'élèves.

Auguste Conti appartenait à cette catégorie de penseurs du « Risorgimento », de professeurs patriotes, dont la lourdeur d'esprit contraste effroyablement avec l'élégante hardiesse des nouvelles générations italiennes. Chaque jour décime cette catégorie d'hommes d'un autre temps. Dans les discours d'occasion prononcés à leurs funérailles, le souvenir des batailles pour l'indépendance est

mêlé aux titres de leurs ouvrages. Mais, en réalité, ce souvenir se voile de plus en plus dans le cœur des jeunes, poussés par les nouveaux impératifs catégoriques de l'âme et de la culture nationales. Non que le sentiment patriotique italien soit en décadence. Loin de là : jamais comme en ce moment l'Italie, affaiblie et attristée par son unité politique sans cohésion réelle, n'a été plus désireuse de retrouver dans les aspirations profondes de son intellectualité un véritable lien national, jamais elle n'a plus senti l'urgence d'une forte unité des esprits devant les orientations générales du monde. Mais les engouements patriotiques de surface, dont les jeunes ont hérité d'une génération de batailleurs sans génie, ne peuvent plus satisfaire cette formidable volonté, cette vie pensive et glorieuse, dont Carducci, le seul homme représentatif de la troisième Italie, a jeté la semence dans tous les cœurs. Pour ces raisons, la mort d'Auguste Conti, patriote et philosophe catholique, laissant vacante une chaire du plus important Institut d'Etudes supérieures de l'Italie, est un bienfait.

Cette affirmation, si cruelle qu'elle puisse paraître, trouve l'atténuation de sa cruauté dans la fatalité même de la vie. J'ai voulu la signaler ici, car je considère comme un tort fait à toute une nation le maintien au pouvoir didactique d'hommes vénérables à tous points de vue : de l'âge, du labeur et du rôle glorieux joué dans les journées rouges du Pays ; mais impuissants ou insuffisants à l'heure actuelle, pour bien cultiver les disciples que l'Etat leur confie et qui sont pourtant destinés à devenir des guides de l'éducation intellectuelle. Ces considérations d'ordre général faites, nous jugeons l'œuvre d'Auguste Conti sérieuse et intéressante. Sa ferveur catholique atteignait chez lui un degré de noblesse et de poésie tout à fait exceptionnel. Il avait le culte suranné de « la famille, de la patrie et de Dieu ». Il avait par conséquent ce qu'on appelle « le culte du vrai, du bon et du beau ». Tout cela était en lui très profond, digne de vénération par sa solennité, digne d'admiration par sa sincérité. Il poursuivait un idéal philosophique qui s'approchait de Platon et des Pères de l'Eglise, et il débuta par un livre dont le titre est tout un programme de philosophie scolastique et ecclésiastique : *Il Vero nell' Ordine* (le Vrai dans l'Ordre). Cependant sa philosophie, surtout celle que son éloquence aristocratique et riche répandait à l'école, eut certaines douceurs de tolérance qui montraient combien son âme antique sentait la puissance des grandes nécessités philosophiques qui ont bouleversé les esprits, depuis Kant jusqu'à nous.

Auguste Conti était aussi le Président, « Arciconsolo », de cette « Academia della Crusca » qui, depuis trois siècles, est instituée à Florence pour fixer le dictionnaire-modèle de la langue italienne pure, et qui est bien loin d'avoir achevé son travail séculaire. La pureté de

sa prose alerte et fine et l'élégance de sa parole persuasive faisaient d'Auguste Conti le président idéal de l'illustre assemblée.

§

Une nouvelle édition des **Canti di Castelvecchio** de Giovanni Pascoli, nous fait oublier la mort des philosophes, et « l'angoisse philosophique » qui rend les jeunes peut-être injustes lorsqu'ils saluent au passage un vieux travailleur de la pensée, qui s'en va.

La poésie de Pascoli, douloureuse dans sa vision, hardie et riche dans ses expressions, nous rappelle l'éternité de l'art et la fugacité de toute philosophie, la clarté du fantôme de l'art et le brouillard de la spéculation intellectuelle : elle est une sorte d'exemple de la supériorité de l'action sur la parole.

La Mort domine comme toujours la poésie de Pascoli ; elle en rythme toute la pensée. « La vie — dit le poète dans sa préface — sans la pensée de la mort, c'est-à-dire sans religion, sans ce qui nous différencie des bêtes, est un délire intermittent ou continu, ou stupide ou tragique. » Toute son œuvre est une petite pyramide construite avec grâce, qui pose le carré de sa base sur des sépulcres (les tombes de son père assassiné, de sa mère et de ses frères morts jeunes) et dresse son sommet vers un ciel ensoleillé, où cependant de vagues fantômes poussent des cris perçants. Mais ce qui forme l'originalité de ce grand poète n'est pas uniquement la fusion extrêmement harmonieuse de sa vision mortelle peuplée d'images ensoleillées ; c'est la beauté hardie du style, l'élégance toute nouvelle de sa langue, et, surtout, l'heureuse recherche d'allitérations et d'onomatopées dont lui seul a su vraiment enrichir la poésie italienne contemporaine. Une sensualité sexuelle, mais répandue, profonde, donne une vie rare à chaque mot. Et dans certains poèmes, comme dans celui du « Petit Oiseau du Froid », l'évocation réalisée par le rythme sautillant et par le jeu des syllabes est linguistiquement insurpassable. Mieux qu'ailleurs, dans ces *Canti di Castelvecchio*, Pascoli révèle sous une forme humble et simple un grand sentiment du foyer, un sens religieux et patriarcal du toit familial, une compréhension entière et tendre des choses simples, des gens simples, de la *terra patrum*. Il connaît et il veut le culte campagnard des outils du labeur et des habitudes superstitieuses et traditionnelles qui forment pour le paysan italien le fond même de son mysticisme, en dehors de toute religion. Parfois, comme dans le poème *Il Ciocco* (La Bûche), après avoir décrit la douceur du foyer, douceur étrangement voilée de mystère par un incendie lointain qui brûle sur une colline, il atteint les hauteurs d'une véritable inspiration cosmique et dit au soleil :

O Soleil, tu n'es pas éternel — ni seul ! —

et aux nébuleuses du ciel :

O Nébuleuses obscures, à vous qui êtes
les greniers du ciel et dont chaque grain est un monde.

Après avoir chanté la Nuit d'une façon presque métaphysique, il sait revenir à lui-même, et réduire la vision du monde à celle de la terre de la famille, de l'homme qui l'accompagne.

Et le poème lumineux se clôt comme il avait commencé, sur des mots simples, sur des choses simples, dans l'évocation calme et douce des gens simples dont il aime à fouiller le sentiment éternel.

Pascoli décrit parfois avec une grâce suggestive certaines superstitions charmantes de ses Romagnes. Il nous montre la vieille tradition indéracinable qui recommande à la bonne ménagère d'ôter la nappe du souper lorsque les gens de la maison se couchent, afin que les morts ne viennent pas dans la nuit noire s'asseoir autour de la table et s'y reposer jusqu'au matin,

cherchant des faits lointains,
la tête entre les deux mains.

A la fin de son recueil, le Poète évoque la vision de la mort de son père. Il écrit un poème où l'Ombre de celui-ci voit apparaître l'Ombre de son assassin mort, et lui parle de son fils : de celui qui, orphelin affamé, est devenu peut-être grand et immortel. Ce poème en *terza rima*, qui clôt le livre, est d'une sombre et terrible puissance.

Pascoli, poète, est malheureusement doublé d'un homme bon, serviable, qui, par un excès de reconnaissance envers tout le monde, nous semble parfois fort ennuyeux. Aussi, dans les notes qui suivent les Poèmes, s'attarde-t-il à remercier une foule d'honorables personnages qui ont eu surtout l'honneur de lui inspirer quelques-uns de ses chants. Il est trop affectueux et amical. Il remercie les décorateurs de son livre, son éditeur, ses protes. C'est fatigant. Mais il donne au public italien la bonne et douce surprise de lire à la fin des *Canti di Castelvecchio* quelques poèmes d'une poétesse inconnue : sa sœur adorée Maria. Ces poèmes vraiment exquis, d'un sentiment, d'une tendresse précise et noble, témoignent d'un excellent tempérament de poète. Cela est d'autant plus appréciable qu'on connaît le dévouement de Mlle Pascoli ; l'on aimait l'harmonie pure et rare de ce frère et de cette sœur, par un sort des plus pathétiques abandonnés seuls à la fatalité de leur force, et l'on ne savait pas que la sœur dévouée était une compagne de création. La Nature semble parfois se révolter à ses profondes désharmonies, et réparer d'elle-même ce que les hommes considèrent comme ses fautes. Et c'est justice.

§

Une production des plus copieuses, en prose et en vers, nous montre la grande activité des jeunes écrivains italiens, surtout en ces derniers temps. Mais, cette fois-ci, je ne veux m'occuper que de poètes,

et je choisis, après Pascoli, celui qui me semble résumer à lui seul, une grande tendance contemporaine qui le fait paraître original et fort.

M. Giovanni Cena, un jeune, a publié dernièrement dans la *Nuova Antologia* quelques sonnets de son nouveau volume **Homo**. Son ambition, a dit un de ses critiques, est de *mettre en musique* les conceptions religieuses et sociales les plus nouvelles, les idées scientifiques les plus récentes sur l'univers. Dans ce premier recueil, le prosateur énergique du roman *Gli Ammonitori* (les Avertisseurs) regarde quelques grands problèmes de la vie et les exprime dans des sonnets aux rythmes pleins de noblesse sereine. Dans ces vers, comme dans sa prose, la matière d'art de M. Giovanni Cena donne l'image d'une glaise dans laquelle des doigts nerveux et puissants mouleraient des têtes de héros. Le sonnet des *Formes* est d'une grande beauté :

La terre fumait : elle levait contre les soleils couchants des profils frissonnants et, dans des efforts continus, elle chassait des formes chaotiques : des êtres incertains et lents.

Avec peine ils se dégageaient des restes de la fange lourde. Puis, des forêts et des troupeaux surgirent ; il y eut des frétillements dans les eaux et dans les vents, et ce fut l'harmonie des libres individus.

La dernière forme exprimée par la Terre continua l'œuvre. Des flancs maternels, elle tira des architectures pensives.

Maintenant elle trame des faisceaux de nerfs et tisse des rayons. Et l'homme s'étonne des créatures qui fleurissent de lui dans les mais éternels.

Tout ce bref recueil, et peut-être tout le volume *Homo*, semble dominé par une volonté d'ordre, créatrice de belles harmonies, qui se dégage d'un esprit complexe de penseur et de poète.

Memento. — Antonio Cippico : *Al Vento Maestrale. Canzone a ballo di Federico Nietzsche.* Nuova Antologia. Rome. — Luiza Anzoletti : *Vita. Nuove Liriche.* N. Zanichelli. Bologne. — Vito Forleo : *I Giorni di Diogene Saturnino.* Frat. Martucci, Tarante. — Sfinge : *Lettere intime.* Libr. Ed. Naz. Milan. — Diana Toledo : *Dall'Ombra.* Fr. Napoli, Caltagirone. — Albert Lumbroso : *Le Duc d'Otrante.* Forzani. Rome. — Albert Lumbroso : *Il Processo dell' ammiraglio Persano.* Frat. Bocca. Rome. — Albert Lumbroso : *L'Agonia di un Regno (G. Murat. 1815.)* Bocca. Rome. — Ludovic Arioste : *Roland furieux.* Trad. Hector Lacoche. 2 vol. Boyveau et Chevillat. Paris. — Vittoria Aganoor-Pompili : *Esaù-Castel di Zocco.* Nuova antologia. Rome. — Vittoria Aganoor-Pompili : *Isaia.* Nuova Antologia. Rome. — *Emporium.* (Mars). *Santiago Rusinol, Pompeo Molmenti, Engelbert Humperdinck etc.* Ist. Italiano di Arti Grafiche, Bergame.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES ROUMAINES

Charles I, roi de Roumanie, chronique, actes, documents, publiés par D. A. Stourdza ; « l'Indépendance roumaine », Bucarest. — Pompiliu Eliade :

Grégoire Alexandresco et ses maîtres français ; « Revue des Deux-Mondes » — Pompiliu Eliade : *L'Influence française sur l'esprit public en Roumanie* ; Leroux, Paris. — Nic. V. Baboeanu : *Amour et douleur* ; At. I. Niteanu, Bucarest. — Memento.

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire », dit-on communément. Heureux encore davantage ceux qui en ont une, à en juger par l'empressement que les nations jeunes mettent à écrire la leur. Certes les Roumains forment une nation historique aussi ancienne que n'importe laquelle en Europe ; et l'histoire des principautés de Moldavie et de Valachie (nous devrions nous habituer à dire Monténie), l'une des plus intéressantes que je sache, d'un caractère héroïque et barbare, mi-oriental, mi-occidental, complète à merveille la lecture de M. Ch. Diehl et des historiens de Byzance, tout en préparant celle des historiens de Russie et de Turquie. L'érudit qui, sans essayer de remonter avec M. A. Ubicini aux origines de l'histoire roumaine, voudrait, à la façon de Paul de Saint-Victor dans ses *Hommes et Dieux*, ériger parmi les lettres françaises — ou même roumaines — la statue en pied de quelques-uns de ces grands voïvodes : Vlad l'Empaleur, aussi vaillant guerrier qu'administrateur excellent, que son beau-frère Mathias Corvin, le tenant enfermé à Bude, se contentait de « faire voir » aux ambassadeurs turcs quand il voulait les amener à résipiscence ou en obtenir la paix, et qui racheta ses cruautés par un second règne tout de justice et de mansuétude, d'où son second surnom de « Moine » et qui d'ailleurs prit réellement l'habit pour finir, ou Alexandre le Bon et le Sage, « père de la Moldavie », ou Mircea le Vieux de Roumanie ou Etienne le Grand de Moldavie ou encore son fils Pierre Rares, presque aussi fameux, celui-là rencontrerait certainement au fond de ces vieilles chroniques moldaves, celle de Grégoire Urechi, qui va du XIVe siècle à 1594 (publiée texte et traduction par Em. Picot de l'Institut), et celle de Miron Costin (1383 à 1661 et 1594 à 1662), de quoi impressionner fortement les imaginations et ouvrir aux esprits des perspectives nouvelles sur cette ténébreuse péninsule balkanique du Moyen-Age, dont, en dehors de la seule Bysance même des lettrés chez nous ne savent presque rien, depuis Villehardouin jusqu'aux premières expéditions du Prince Eugène, rien sauf peut-être Nicopolis ou Kossovo.

Si la légende et la chronique moldo-valaques existent, resplendissant avec mystère au fond de ces confuses et sanglantes pénombres, il n'en est pas moins vrai que l'histoire de Roumanie entre, avec le dernier siècle, dans une ère lumineuse et limpide qui en transfigure les aspects. Un état moderne neuf est né, plein d'avenir et qui sut conquérir son indépendance mieux encore que, tout comme un autre, « perdre galamment des provinces »; ainsi que le dit si joliment ce M. René Millet dans son beau-livre de *Souvenirs des*

Balkans, qui se déclare, après avoir traversé la Roumanie, émerveillé de la bonne tenue des troupes et de la prospérité des campagnes !..., mais, pressé d'en finir par des considérations sur le Bosphore, n'en trouve pas moins moyen d'escamoter ce pays qu'il admire.

La librairie de l'*Indépendance roumaine*, le grand quotidien français de Bucarest où il se dépense tant d'esprit, de bonne humeur, de sagacité politique et souvent d'érudition, vient de mettre en vente le deuxième volume du très important ouvrage de M. D. A. Stourdza, sous le titre **Charles Ier, roi de Roumanie**, *chronique*, *actes*, *documents*. Le premier volume contient pour la période décennale de 1866 à 1875, 748 documents dont 105 de la lieutenance princière de 1866, 394 allocutions, lettres, télégrammes, proclamations et messages du roi Charles, 158 de souverains et hommes d'Etat, 127 de différents gouvernements. De nombreux emprunts et d'un intérêt capital sont faits au livre allemand que j'ai déjà cité : *Aus dem Leben Kœnigs Karls von Rumœnien* (Stuttgart) et qui n'est autre, sous une forme impersonnelle et en quelque sorte historiographique, que les Mémoires du roi Charles écrits par lui-même à la troisième personne. Le deuxième volume contient les matières analogues de la période si importante et si mal connue à l'étranger qui précède la guerre de l'indépendance, c'est-à-dire des années 1876 et 1877. Ces deux copieux volumes de documents sont précédés d'une introduction qui fait l'historique succinct de l'avènement du roi Charles et des premières années de son règne, jusqu'au moment de la conclusion du traité pour le passage de l'armée russe à travers le territoire roumain dans sa marche sur Plevna et les Balkans. Voilà de l'histoire bien récente, dont toute une génération subsiste à Bucarest qui en a été témoin peu ou prou. Ne se trouvera-t-il pas parmi tout ce monde des gens de talent et de bonne mémoire pour écrire leurs souvenirs ? Maurice Barrès a bien raison : les jeunes gens, au lieu de lire tant de livres, feraient souvent mieux d'interroger davantage les vieilles personnes !

Un événement littéraire d'une réelle portée pour la Roumanie, ces derniers mois, a été la publication, dans la *Revue des Deux-Mondes*, d'un essai de M. Pompiliu Eliade sur le poète **Grégoire Alexandresco et ses maîtres français**, Alexandresco (1812-1885) qui reçut à Bucarest les leçons de J.-B. Vaillant, l'historien de *la Roumanie*, qui eut pour amis et protecteurs le poète Ianco Vacaresco et Eliade Radulesco, qui fut militaire, puis fonctionnaire, qui sortit, aussi pauvre qu'il y était entré, de sa place de directeur du département des Cultes où cependant les fermages des monastères lui passaient par les mains, et qui a laissé des épîtres, épigrammes et satires sur les institutions et travers de son temps, quelques belles évocations historiques : *l'An 1840*, *l'Ombre de Mircea à Cozia*, un *Mémorial* pré-

cieux de la tournée qu'il fit en compagnie de Jean Ghica aux monastères d'au-delà l'Olto en 1842, enfin les fables auxquelles il doit le meilleur de sa popularité et dont beaucoup de sujets sont entièrement originaux; l'article de la *Revue des Deux-Mondes* établit l'influence sur Alexandresco d'abord de Lamartine, ensuite de Boileau et de La Fontaine, puis étudie sa personnalité propre, faite avant tout de sincérité, de sentiments et de langage bien roumains. L'auteur, M. P. Eliade, professeur de littérature française à l'Université de Bucarest, avait jadis choisi, comme thèse de doctorat, le sujet qui est devenu son livre : **De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie**. *Etude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes.* Cet ouvrage, admirablement sérieux et documenté, obtint l'accueil qui est réservé à tout travail susceptible de confirmer la société roumaine dans le double légitime orgueil de sa civilisation personnelle de vieille date, en même temps que de son adhésion formelle et plus sororale que filiale à la culture de la France. Une solide étude d'ensemble suivit, sur *l'Europe orientale, son état présent, sa réorganisation*, enrichie de tableaux ethnographiques précis et de cartes. Dès lors, M. Pompiliu Eliade n'a cessé de s'acquérir de grands mérites dans son pays en lui ouvrant les yeux, sous prétexte d'étudier les influences françaises, sur les voies qui devraient être celles de sa littérature et en intéressant la France à la Roumanie sous prétexte de l'intéresser à elle-même. Espérons que toute cette période de résurrection de la littérature roumaine, qui part de 1820 et de 1848, trouvera en M. P. Eliade son historien ; lui seul nous paraît assez préparé pour entreprendre une telle tâche et la mener à bien. J'aurai prochainement l'occasion de revenir à lui, à propos de ses *Causeries littéraires*.

C'est ainsi que je dois aujourd'hui revenir avec quelques détails, parce qu'il touche à Eminesco, sur un livre que je n'ai pu que signaler précédemment, celui où M. Baboeano publie, sous le titre sentimental et pompeux d'**Amour et douleur** et en les accompagnant de ses « notes et impressions », quelques-unes des lettres échangées entre Eminesco et Mme Veronica Micle. M. Baboeano, qui a la bonne fortune de posséder cette correspondance, tend à réhabiliter la mémoire de Mme Micle, accusée de légèreté ou tout au moins d'insincérité, d'avoir aimé Eminesco pour la seule vanité d'associer son nom à celui du poète devant la postérité, ce qui revient à dire qu'elle ne l'aurait pas aimé du tout; et l'on ajoute, qu'aimée, elle-même l'aurait été encore moins. Or M. Baboeano ne nous donne qu'une seule lettre d'Eminesco et six seulement de Veronica, dont la dernière est une demande d'explications après la rupture; il n'y a pas là de quoi suivre l'évolution de leurs rapports et l'on ne saisit pas les motifs de la brouille: on devine une jalousie du poète et l'on soup-

çonne une « méchante » lettre de Mme Micle écrite à l'instigation de tierces personnes; c'est surtout cela que l'on voudrait lire. Néanmoins, le ton de ces lettres, écrites indistinctement en roumain et en français (un français que je ne corrigerai pas dans mes citations) sans donner l'impression d'un roman d'amour vécu à fond d'âme, à cœur perdu, ne laisse pas de doute sur la sincérité de Veronica Micle: elle a aimé Eminesco, elle l'a entouré de tendresse, elle s'est ingéniée à lui créer une atmosphère de douceur et de paix. Elle a souffert par lui; elle lui reproche ses moments d'indifférence et ajoute: « Si je n'avais que le mérite de mon douloureux amour, j'aurais assez de titres à ce que tu ne m'oublies pas!... Je t'aime sans but et sans condition, je t'aime pour t'aimer ». La moindre attention la rend heureuse : « J'ai embrassé hier ta charmante lettre (pourquoi M. Baboeano ne nous la montre-t-il pas?!) qui m'a causé une grande (*sic*) plaisir et une plus grande surprise encore, puisque je ne m'attendais pas à tant de gentillesse de ta part, — savoir, de m'écrire deux jours de suite. Bébé, comme tu sais bien être tendre et gentil quand tu veux! » Elle a l'abnégation et le dévouement du véritable amour: « Si la certitude d'être aimé par moi pourrait (*sic*) suffire à ton bonheur... parе-moi de toute la richesse de ta fantaisie et de ton imagination et écris des vers avec toute la chaleur de ton âme. Mais si je savais qu'une autre femme t'aimerai (*sic*) comme moi, malgré toute la douleur que me donnerait la rivalité je t'assure que je la bénirais. Mais elles n'aiment pas, elles ne savent pas aimé (*sic*); le vrai amour et (*sic*) si rare, si douloureux, si doux, si cruel, que c'est préférable à (*sic*) ne pas le connaître, et pourtant je m'estime si heureuse de t'aimer de cet amour qui tue et qui sauve, qui punit et qui pardonne, qui afflige et qui console, que je ne voudrais jamais qu'il finisse (*sic*). » Elle compte les jours qui les séparent et s'écrie : « Ne me laisse pas longtemps loin de toi. » Le doute serait plutôt permis sur la qualité de son amour; les diminutifs puérils, — elle appelle Eminesco: « Mimi, charmant bébé, mon cher petit amant » —, ont peut-être quelque chose de caractéristique des façons roumaines de cette époque (1881-89), mais contribuent à ce que rien dans ses protestations ne prenne vraiment le cœur; et l'on ne comprend guère, d'une fervente amoureuse, cette estimation, — dès la troisième lettre, — de leur amour : « Nous sommes dans la plus belle époque de la vie; tout ce qui a précédé cet âge est folie et enfantillage, tout ce qui va suivre après sera dégoût et fatigue »... En ce qui concerne l'amour d'Eminesco, la lettre initiale du volume exprime des sentiments délicats, mais dans une phraséologie assez banale qui se figure trahir, plus qu'elle n'avoue réellement, une passion longtemps contenue, en la déguisant sous de tendres témoignages de respect et des compliments de condoléance (Mme Micle vient de perdre son mari, professeur à Jassy); nous en

sommes réduits à l'apprécier surtout d'après une exclamation du poète que Veronica rapporte dans la dernière lettre : « Je t'aimerai, pour tout le bonheur que tu m'as donné », ce qui n'a rien d'excessivement chaleureux.

Quant aux *notes et impressions* de M. Baboeano, elles sont diffuses et exaltées ; sa dialectique est à peine intelligible, ses affirmations sont inconsistantes et ses rapprochements fantaisistes ; il cite comme un portrait de Veronica quelgues vers extraits d'un fragment d'Eminesco intitulé *Dalila* où le poète met les jeunes gens en garde contre l'ensorcellement féminin : admirable éloge, vraiment, de son héroïne! M. Baboeano a le grand tort de ne pas apporter de faits. Il avoue en outre avoir raccourci, coupé certaines lettres et n'en avoir publié que la seule partie intéressante : nous lui en ferons un reproche grave ; il devait tout uniment nous donner toutes les lettres qu'il possède et d'Eminesco et de Veronica Micle intégralement, et n'y ajouter que des dates et les circonstances, un cadre ; c'était la seule chose nécessaire, la seule façon d'être probant, le seul moyen de faire œuvre utile. Au cours de cette correspondance, Eminesco fut atteint des premiers accès de sa folie et c'est ce qu'il nous aurait fallu surtout montrer : la désagrégation de ses facultés et entre ces deux êtres qui prétendaient s'aimer, l'immixtion, peut-être assez dramatique, de tiers jaloux ; la vérité enfin, sèche et nette, les faits, au lieu de vouloir à toute force unir dans un amour soi-disant immortel deux cœurs qui se sont si complètement séparés avant de mourir. Enfin le style de M. Baboeano est d'un gongorisme rien moins que persuasif ; il abuse des mots « divin, sublime, génial, phénoménal, absolu », etc. Détail : sa plaquette contient trois dédicaces ; une, en tête, à la mémoire de son père et de son frère ; une, dans le courant du livre, à l'avocat et écrivain distingué Barbu Dela Vrancea ; et, en épilogue, une à une demoiselle « Renée Mih... ». Celle-ci n'est pas étrangère à la publication des lettres, ni sans doute à l'exaltation des commentaires.

Memento. — Il me reste à signaler quelques rééditions, travaux ou articles importants. D'abord une étude de M. le Prof. Petru V. Hanes sur *le développement de la langue roumaine dans la première moitié du XIX^e siècle*, travail qui lui a valu le prix Hillel de mille francs de l'Université de Bucarest. Un récent volume de nouvelles, *Frumos!* (*Beau*), de M^me Constanta Hodos qui a écrit aussi pour le théâtre. Une brochure du D^r Gr. Antipa : *Quelques mots sur la nécessité de réorganiser notre enseignement supérieur*. Chez Garnier un *lexique français-roumain* soigné comme tous les vocabulaires publiés par cette maison et qui a le mérite, sur la plupart des lexiques similaires existants, d'être à peu près complet et de donner autant que possible dans sa traduction de vrais mots roumains au lieu de « francissismes ». La maison d'édition Minerva fait paraître le IV^e volume des œuvres complètes d'Alexandri : *le Théâtre*, et des livres de

MM. Jorga et Sadoveanu, deux jeunes parmi les plus intéressants, dont je m'occuperai tout spécialement une prochaine fois.

A remarquer enfin dans le nº 1 du *Luceafarul* (1905), l'excellente revue roumaine publiée à Budapest, de charmants détails sur l'enfance de Grigoresco par son ami Delavrancea, une page sur « l'âme si bien roumaine » des tableaux du maître par Oct. C. Taslauanu et vingt illustrations d'après ses œuvres; *Notre Vieux*, prologue de récits populaires très curieux, sur les événements de 1848 en Transylvanie, recueillis de la bouche même de contemporains, par M. Sadoveanu, en une langue exquise comme la plupart des textes roumains publiés hors du royaume. J'ai déjà dit que la persécution conserve les langues...

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

Jan Lemanski : *Bajki* (*Fables*), Jan Fiszer : *Proza ironiczna* (*Prose ironique*), Gebethner i Wolff. — Adolf Neuwert-Nowaczynski : *Malpie Zwierciadlo* (*Miroir de Singe*), *Facecje sowizdrzalskie* (*Facéties espiègles*), *Skotopaski Sowizdrzalskie.* (*Mottı espiègles*), Librairie Polonaise B. Poloniecki. — Bendykt Hertz : *Bajki* (*Fables*), Imprimerie Teodorczuk Sp. — Memento.

La satire, qui florissait jadis en Pologne au temps de l'indépendance, tombe depuis en déchéance. Le régime nouveau auquel le pays fut soumis, ne pouvait pas être favorable au développement de ce genre. La satrei, plutôt que toute autre forme littéraire, a besoin de liberté pour vivre et respirer. Elle étouffait bâillonnée par l'implacable censure russe à Varsovie, elle gémit sous la férule des tribunaux prussiens (où sont « les bons juges de Berlin » d'antan), elle osa à peine se plaindre, caressée qu'elle était par les censeurs si « nationaux », si « patriotes » de Cracovie et de Lemberg. A Varsovie, toute irruption dans la mêlée politique, sociale et religieuse lui fut interdite ; à Posen devant la littérature le spectre de *Majestœtsbeleidigung* se dressait effroyable, en Galicie l'église apostolique et romaine a dû toujours être sacrosainte pour elle. La satire fut forcée de traîner une existence pitoyable et maladive, ou de se prostituer. Elle s'est résignée à l'une et fit aussi l'autre.

Le prétendu élément satirique des comédies de Balucki, Blizinski ou Przybylski était plein de bonhomie joviale; il ne blessait personne : à peine osait-il rire d'un petit rire sain et gai des petits défauts de la petite bourgeoisie et de la petite noblesse. Rodoc (Biernacki) ou Stebelski s'attaquaient, dans leurs poèmes et chansons satiriques, au vice quotidien en frappant des coups peu cruels et en blessant avec modération.

Le noble cri de Jules Slowacki — « si je mords, c'est avec mon cœur que je mords ! » — avec lequel ce grand poète semblait vouloir excuser tous les mots d'une ironie fière et cruelle qu'il a semés parmi les strophes admirables de son *Beniowski*, tels des pointes de dia-

mants qu'un orfèvre enchâsse dans les parois ciselées d'un vase d'or pur, ce cri fut usurpé par tous ceux dont non seulement « les cœurs », mais les mâchoires elles-mêmes manquaient de dents, et surtout par ceux qui — s'ils « mordaient » quelque chose — mordaient plutôt leurs propres talons en y chassant des puces. La satire se mourait...

Elle semble revivre actuellement en suivant l'essor général de l'art en Pologne. Cet art jeune et nouveau, dont l'apparition lumineuse semble marquer une étape nouvelle dans l'évolution de la culture polonaise, a trouvé d'abord devant lui de nombreux ennemis. La satire, à laquelle presque tous les domaines de la vie politique et sociale furent interdits, s'attaqua à la platitude et à la mesquinerie bourgeoises au nom de l'Art renaissant, de cet Art libre dans lequel tous les arrivistes de la bourgeoisie, prétendue positiviste et morale, voyaient l'Ennemi.

Jan Lemanski et Adolf Neuwert-Nowaczynski sont les deux représentants les plus talentueux de cette satire nouvelle.

Les **Fables** de Lemanski, qui d'abord ont paru pour la plupart dans *la Chimera* (revue artistique et littéraire dirigée avec tant de compétence et de soins par M. Zenon Przesmycki) et furent recueillies, ensuite, en volume, ne sont plus ces piécettes satiriques pourvues d'une *moralité* inévitable auxquelles nous ont habitués tous les fabulistes depuis Esope jusqu'à La Fontaine et Florian, en France, et Krasicki et Morawski, en Pologne. Cette moralité leur manque presque toujours. Ce sont plutôt de petits poèmes satiriques où le poète, sous des mots couverts et en affublant ses héros des peaux de bêtes, donne des tableaux saisissants de la vie moderne et raille impitoyablement la sottise et la grossièreté humaines au nom des chevaliers de l'idéal, au nom de tous ceux qui rêvent et croient à l'avènement de la Beauté. Lemanski est un poète. Sous l'apparence d'une raillerie mordante, acerbe et implacable, on devine une âme triste et sensitive, éprise de beauté et de justice, une âme qui abhorre toute laideur et toute iniquité. Il trouve des paroles et des tableaux d'une valeur étonnante quand il s'agit de peindre un paysage, d'évoquer un rêve ou le désir ardent des pays lointains et inconnus auxquels se complaît l'âme inquiète de l'Artiste, ce Juif errant de nos temps modernes. Et il sait manier alors le vers et la rime d'une main de maître. C'est pourquoi telle fable de lui, comme par exemple « le Bœuf et la Grue », est une perle de poésie.

Le sarcasme de l'auteur se donne libre cours surtout dans des pièces telles que « la Société » (le titre se passe des commentaires), « Le mouvement éthique » — satire contre ce mouvement qui s'est propagé en Pologne à l'exemple de la *ethische Kultur* d'Allemagne, « Le chien et le porc » — où Lemanski crie son horreur des concessions et des compromis, et quelques autres. Ce sont justement ces pièces

qui justifient surtout les mots de Juvénal, que le poète a mis en tête de son recueil : *Facit indignatio versum.*

J'aime moins la **Proza Ironiczna** (*La Prose ironique*) du même auteur. Sauf « le Gouffre noir », où Lemanski raconte l'amour fatal d'un gars de village pour la meunière, et « La Mort d'un oiseau », où l'étoffe poétique manque d'originalité et d'invention, tous les autres morceaux et fragments sont trop plein de fiel, pour qu'il y reste encore de la place pour la poésie. La couleur locale de ces fragments est poussée trop loin, le sentiment de généralisation et de synthèse dont ses *Fables* sont pénétrées y fait défaut. L'esprit subtil et pétillant de l'auteur se reflète surtout dans une série de « Petites Fables », laquelle est précédée de l'avant-propos suivant :

Depuis que les fables ont été inventées, les animaux plus enclins à lire et à subir l'influence bienfaisante des lettres ont changé leur caractère sous différents rapports. Dans les petites fables qui suivent il est justement question de telles créatures perfectionnées.

La tâche très spirituelle et très simple en même temps que Lemanski s'est proposée consiste en ceci : Si les animaux avaient lu toutes les fables qu'ils ont inspirées et si la leçon leur avait profité, quelle serait leur attitude à présent dans les situations imaginées par les fabulistes?

Voici quelques exemples des réponses que l'auteur donne à cette question.

Le Corbeau et le Renard. Le Corbeau était assis sur une branche, tenant dans son bec un fromage. Le Renard le vit et lui dit : « J'ai entendu dire que vous aviez un ténor admirable et que ce don était particulier à toute votre famille. Chantez-moi quelque chose, s'il vous plait. » Le Corbeau mangea d'abord son fromage et puis lui dit : — « Est-ce que vous avez, Monsieur, un frère cadet? Oui? eh bien, venez ici avec lui demain et je vous dirai que vous êtes tous deux des imbéciles. Est-ce que vous ne savez pas que je suis le même corbeau auquel l'écrevisse a déjà joué un tour en louant ses ancêtres? *Malo accepto stultus sapit* — Vous savez. J'ai lu et, enfin, on profite ou on ne profite pas. Monsieur, comme je vois, a encore beaucoup de naïveté ancienne, quoiqu'il soit renard. Adieu ! » — Et il s'envola.

Encore un exemple.

Le Lion et le Cousin. Le Cousin, furieux contre le Lion de ce que ce dernier était plus grand que lui, le provoqua en duel. La provocation fut acceptée — avec un certain étonnement et avec curiosité, mais acceptée tout de même. Le Cousin sonna l'attaque et se mit à boire le sang du nez du Lion. Le Lion attendit jusqu'à ce que l'insecte misérable se fût rempli complètement de son sang et que, gonflé, il tombât par terre. Alors le Lion l'écrasa de la pointe de sa griffe et s'en fut chez lui.

N'est-ce pas une satire de la satire elle-même?

L'ironie acerbe et mordante de Lemanski n'est qu'une apparence.

Au fond de sa raillerie se cache la souffrance. Le rictus qui crispe sa bouche est douloureux. Tout autre est le rire de Nowaczynski : celui-ci est presque toujours méchant. Comme pas un, il a le sentiment du ridicule. Il est sarcastique et moqueur. D'une verve endiablée, son tempérament l'emporte.

En tête de ses **Motti espiègles** il met, entre autres, le distique suivant tiré de Boileau :

> Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis
> Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.

Tout Nowaczynski est là ! S'il trouve un mot cruel, une définition spirituelle et mordante (et il en a le don spécial !) il n'y résiste plus, quand bien même il estimerait lui-même très haut l'homme auque ses mots sont adressés. Il aime à s'attaquer aux noms et aux gloires établis, et n'épargne personne, pas même lui. Il a quelque chose de Léon Bloy ; mais il est plus gai et moins violent peut-être. Il aime les paradoxes étincelants et imprévus, et il se complaît, à l'exemple de Lemanski, au jeu difficile des mots, auquel la langue polonaise ne se prête pas beaucoup et où il n'atteint pas l'auteur des *Fables*. Ses **Facéties espiègles**, ainsi que les *Motti*, sont pleines d'attaques personnelles, mais les mots d'esprit d'une portée générale y abondent aussi. J'en tire quelques-uns, un peu au hasard, en feuilletant ces deux recueils :

Le chien est l'animal domestique qui, de tous les animaux domestiques, connaît le moins les hommes...

Même le catholicisme est devenu depuis longtemps un art appliqué...

Depuis le temps des Apôtres, les Juifs sont les meilleurs agitateurs. C'est pourquoi l'antisémitisme est condamné à mort...

Pour recueillir la révolution il a fallu semer les Jésuites ; aujourd'hui, il suffit de semer des données statistiques...

Le fatalisme de notre ordre social consiste en ce que les riches seulement possèdent l'argent, et les pauvres — les appétits...

Pour un seul homme qui a su vivre, vécut et devint immortel, il y a des villes entières de gens qui sont morts et qui n'ont jamais vécu...

Et encore un *last not least :*

De grâce, Messieurs les critiques, ne prenez pas ma satire trop au sérieux, car peut-être alors vous prendrez-vous, vous-même, au sérieux, et moi, moi-même aussi... Et ce serait alors une satire véritable et sans pareille...

Les meilleures choses que Nowaczynski ait écrites (outre les drames dont j'ai déjà rendu compte ici-même) composent un volume intitulé **Le Miroir de Singe**. Il y passe au crible de son rire implacable aussi bien l'acrobatisme et le cabotinage de la société moderne (« Variétés idéales ») que les décadents et les bohémiens de Cracovie

dont il *magna pars fuit* lui-même. Parmi les contes qui composent ce volume il en est surtout un qui doit être estimé comme la plus belle œuvre de Nowaczynski : *le Conte de la fée et du nain*. Le rire y est voilé par un sentiment profond plein de mélancolie et de tristesse. Une forte odeur de poésie se dégage de cette histoire mi-réelle, mi-fantastique d'amour idéal, légèrement pimenté de perversité d'un nain de génie pour une petite princesse presque inconnue et lointaine...

Nowaczynski s'occupe encore de critique littéraire. Il se complaît à y étaler une érudition un peu suspecte, mais il n'est jamais ennuyeux : ces pages de critique sont d'une verve étincelante et d'un tempérament fougueux. Au nom de cette verve beaucoup lui sera pardonné...

Les **Fables** de Benedykt Hertz sont empreintes d'un humour gai et facile. L'esprit du poète s'exerce surtout aux dépens de la bêtise politique et de l'iniquité sociale. Il a un sentiment développé de la psychologie des bêtes et des choses ; c'est pourquoi ses dialogues des animaux sont si spirituels. Il a un tempérament de journaliste ; aussi ses fables sont-elles souvent d'une actualité brûlante. Mais il savait en même temps dégager de cette actualité un sens général ; ce qui fait qu'il ne tombe jamais dans le fait-divers. Au lendemain des premiers coups portés à la constitution finlandaise, il écrivit une de ses meilleures fables : *l'Interdiction*. Le chasseur ayant interdit à ses chiens de frétiller de la queue, ceux-ci — très obéissants et fidèles jusqu'alors, se révoltent. Aux sermons d'un prédicateur envoyé par le maître, un des chiens répond avec beaucoup de bon sens : « Il est facile de remédier au mal ; au lieu de nous prêcher la morale, et de défendre la vertu à coups de poing, laissez-nous remuer nos queues d'une façon légale ». L'auteur possède un don rare de réciter ses œuvres. Tout leur charme gai et ingénu apparaît alors d'une façon saisissante. Les héros de ses *Fables* s'animent singulièrement, lorsque leurs paroles passent par la bouche de l'auteur et quand leurs pensées se reflètent dans ses yeux pleins de malice. Hertz sait souffler par sa parole et son geste une vie nouvelle dans les personnages qu'il a déjà créés sur le papier...

§

Memento. — Le dernier (triple) fascicule de *la Chimera* est consacré entièrement à la vie et aux œuvres d'un poète et artiste méconnu, Cyprian Norwid (1821-1883).

Dans la livraison de mars de *la Krytyka*, M. Feldman publie ses impressions très intéressantes d'un voyage qu'il a fait naguère en Russie. Il s'efforce à fouiller l'âme d'un peuple et à découvrir les sources du mouvement qui ébranle actuellement les fondements de l'empire des Tsars.

Volumes reçus : *Krakow, jego kultura i sztuka* (*Cracovie, sa cul-*

ture et son art), Société des Amis de la vieille Cracovie. — Tadeusz Sierzputowski, *Romantyzm polski* (*le Romantisme polonais*), Jan Fiszer.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES SCANDINAVES

Le Centenaire de H. C. Andersen. — Gunnar Heiberg : *Kjærlighedens Tragédie, La Tragedie de l'amour*, Copenhague, Gyldendal. — Littérature et politique. — La question des consulats. — Amalie Skram. — Un cours de langues et littératures scandinaves à la Sorbonne : M. Paul Verrier.

Hans Christian Andersen est né le 2 avril 1805. Son centenaire sera célébré en Danemark, et le journal *Politiken* a invité un grand nombre d'hommes de lettres de tous les pays à exprimer le souvenir reconnaissant qu'ils ont conservé de ses charmants contes. Il a aussi écrit des poèmes, des romans, des récits de voyage, et des pièces, où s'exprime sa nature confiante et naïve.

Mais c'est bien surtout par ses contes qu'il mérite d'être connu, et il est inutile d'en parler, tant ils sont dans toutes les mémoires. Il faudrait seulement en ajouter un à ceux que l'on lit habituellement : *Mit livs eventyr*, *le Conte de ma vie*.

Livre ingénu, alerte, plein de douceur et de bienveillance. Le sentiment de la nature y est très vif. Choses et gens y sont toujours vus du bon côté. « Notre vie terrestre est un buisson de roses, éclairé de soleil et de joie. »

Et cette vie d'homme heureux fut une vie rude et difficile. Fils de pauvres cordonniers, il n'alla pas même à l'école il passa son enfance, sans camarades, à jouer chez lui avec le théâtre de marionnettes, fabriqué par son père, dont il habillait lui-même les poupées. Aussi, lorsque sa mère, sur l'avis d'une commère habile à lire dans les cartes et le café, le laissa partir pour Copenhague, essaya-t-il d'être chanteur, acteur, danseur, et ce fut la misère.

§

On a joué cet hiver, à Christiania, la dernière pièce de Gunnar Heiberg, **la Tragédie de l'Amour**, quatre actes avec trois personnages seulement.

Déjà dans *le Balcon*, l'auteur avait montré ce goût de schématisation ; mais s'il avait réussi alors à concentrer le drame, il en était résulté une certaine sécheresse, qui ne devait d'ailleurs pas lui déplaire car elle accusait mieux la brutalité voulue de certaines scènes. *Le Balcon* scandalisa, et naturellement, par réaction, une grande partie de la critique exalta l'œuvre d'une manière inouïe.

Cette fois le drame est plus nuancé, le ton des personnages plus réservé, l'action plus lente ; le dialogue, plus développé, se hâte moins vers l'action ; les attitudes de violence sont plus rares. La passion est devenue plus intime, plus intérieure, la sensualité moins brutale.

Ce livre est une théorie sur l'impossibilité du bonheur par l'amour. Ce n'est toutefois ni une pièce à thèse, ni l'étude d'un *cas* psychologique. L'amour est ici parfaitement sain, mélange normal d'émotions sensuelles et sentimentales, entre des êtres bien déterminés, parce que l'auteur sait construire des personnages vivants, mais que leurs particularités ne font pas singuliers. Et c'est pourquoi l'histoire de Karen, d'Erling et de Hadeln prend la portée d'une théorie sur l'amour.

Voici cette théorie très simple.

L'histoire normale d'un amour se décompose en deux périodes. Premier temps : l'homme aime une femme et la recherche, la femme hésite. Deuxième temps : la femme, ayant cédé, devient amoureuse à son tour, tandis que l'homme, rassasié, habitué, se détache d'elle,ou du moins l'aime d'une autre manière, qui ne lui suffit plus. Jamais l'amour n'est semblable chez les deux amants.

Hadeln, le troisième dans le ménage, amoureux peu hardi parce que clairvoyant, offre le contraste heureux de sa nature réservée et profonde avec le caractère plus vif, plus sensible aux choses extérieures, plus entreprenant du mari.

Il y a, dans cette pièce, en outre des qualités d'intelligence et de vigueur ordinaires aux œuvres de Gunnar Heiberg, quelque chose de nouveau chez lui, du moins à ce degré : de l'intimité et du charme.

§

Mais la littérature tient aujourd'hui peu de place dans les préoccupations des hommes du Nord. La grande question est la querelle entre la Norvège et la Suède au sujet des Consulats.

Après la première représentation de *la Tragédie de l'Amour*, une fête fut donnée en l'honneur de Gunnar Heiberg,qui tint un discours politique. Et depuis lors, il a fait plusieurs autres discours politiques ; presque une campagne.

Cela était de sa part, du moins pour certains, assez inattendu. Il n'a évidemment aucun dessein d'entrer dans la politique active. Rien dans son passé ne l'y a préparé. Il a au contraire souvent exprimé un certain mépris pour la politique, les partis, et les politiciens. Ayant suivi en France l'action des partis pendant l'affaire Dreyfus, son mépris ne fit que croître. Dans son drame satirique *le Conseil du peuple*, il avait d'ailleurs bafoué le vain bavardage des assemblées, où l'on sait si bien — toujours au nom du patriotisme — piétiner sur place et tout ménager dans des oppositions de parade.

Tout cela cependant était la critique de quelqu'un qui se moque non pas de la politique elle-même,mais de la façon dont elle est menée. Aussi n'y avait-il nulle contradiction à voir Gunnar Heiberg, dans la crise présente, parler dans les meetings avec le colonel Stang, qui

tant contribua, il y a dix ans, à la réorganisation de l'armée norvégienne, lorsqu'on parlait de guerre entre la Norvège et la Suède.

Le but de Gunnar Heiberg était simplement d'exalter la foule et de susciter l'intervention d'hommes non politiques.

C'était le but aussi de Fridtjof Nansen, dans la série de ses articles du *Verdens Gang*, dont les titres résument les besoins du moment : du courage, des hommes, de la volonté.

Toute cette campagne nationale, à laquelle ont ainsi pris part des poètes et des savants, a certainement contribué à unifier sinon les sentiments, du moins le programme d'action immédiate des Norvégiens. Il est d'ailleurs assez piquant de voir Gunnar Heiberg devenu le propagateur d'une telle unité, lui l'individualiste.

Cette unité n'est pas complète. Bjœrnstjerne Bjœrnson se tient à l'écart. Situation singulière pour lui, qui a toujours été l'homme de l'unité. Il est devenu tellement *pacifiste* qu'il voudrait voir le peuple norvégien uni dire aimablement au peuple voisin : « Mon frère, notre amitié est menacée par les liens qui nous attachent : trouvons ensemble des formes plus libres pour notre travail commun. » Et sans doute ce serait parfait, si cela était possible; mais peut-être croit-il un peu trop à « l'esprit le plus profond du vingtième siècle, la domination des consciences populaires ».

§

On connaît suffisamment l'occasion de l'agitation actuelle en Norvège. Sigurd Ibsen avait essayé, d'accord avec le ministre des affaires étrangères suédois, Lagerheim, de régler par un accord entre les deux pays la séparation des consulats des deux pays, sans rien préjuger sur la question de leur représentation diplomatique. Tout était prêt, et la Norvège semblait pouvoir espérer prochainement les consulats distincts, depuis si longtemps réclamés, lorsque le ministre Lagerheim fut remplacé. Le président du conseil des ministres suédois Bostrœm, avec une certaine désinvolture, oubliait les promesses faites, et cédait au sentiment d'orgueil national qui domine les hautes classes en Suède. Tout le patient travail de préparation administrative et de diplomatie de Sigurd Ibsen était perdu.

Mais ces faits ne suffisent pas pour bien comprendre l'émotion qu'ils ont suscitée. Il ne suffit même pas de se rappeler toutes les négociations vainement poursuivies sur le même sujet depuis une quinzaine d'années. Il faut remonter plus haut dans l'histoire de la Norvège.

Le sentiment national est en Norvège d'autant plus susceptible que la nationalité norvégienne n'a jamais été reconnue pleinement. Sous la domination du Danemark, la Norvège, jusqu'au commencement du XIX^e^ siècle, a été traitée presque comme un pays colonial : toute

l'administration était entre les mains de fonctionnaires danois, toutes les relations commerciales avec l'étranger entre les mains de commerçants danois, et surtout allemands (la Hanse), la culture et la vie littéraire n'existaient qu'à Copenhague.

Et le Danemark payait avec la Norvège ses revers militaires et diplomatiques. C'est ainsi que la Norvège, sans être consultée, fut un beau jour donnée à la Suède.

Seulement, cette fois, la Norvège récalcitra, se choisit un roi, qui l'abandonna, se déclara indépendante, et conquit son indépendance les armes à la main contre Bernadotte. Elle consentit finalement à l'union personnelle avec la Suède, mais comme un Etat « libre, indépendant, indivisible ». Depuis 1814 elle a eu son parlement national, devant lequel le gouvernement est responsable. Il semblait qu'elle ne pût rien demander de plus.

Deux choses blessaient encore le sentiment national. Si la Norvège avait conquis sa complète indépendance pour ses affaires intérieures, elle ne comptait pas encore dans les affaires internationales. Le ministre des affaires étrangères suédois dirige encore la politique extérieure commune et les consulats des deux pays, dont les intérêts commerciaux sont forts différents.

Puis, la famille royale est suédoise, et non norvégienne.

Il n'en pouvait être autrement. Tandis que la Suède se souvient de l'époque encore récente où elle était une grande puissance militaire, et entoure le trône d'une aristocratie historique, la Norvège n'avait pas de hautes classes ni de grandes fortunes foncières. La domination danoise l'avait faite démocratique. Comment l'orgueilleuse Suède aurait-elle pu la traiter en égale? L'opinion suédoise, formée dès l'école, la considère comme un pays non annexé, mais dans une demi-dépendance.

Du moment que la Suède ne veut pas reconnaître l'indépendance de la Norvège, celle-ci se trouve obligée de l'affirmer par des actes. Tel est le sens de la crise actuelle, succédant aux négociations de Sigurd Ibsen.

Mais, par son attitude, la Suède a singulièrement élargi la question. Il ne s'agissait d'abord que des consulats. C'est maintenant toute la question de l'union qui est en jeu.

Et la Suède semble provoquer comme à plaisir la susceptibilité norvégienne. Rien n'y a mieux réussi que la lettre dans laquelle, sous une forme d'ailleurs illegale, le Prince héritier, agissant comme régent de Norvège, a temoigné de ses sentiments exclusivement suédois.

Aussi la trêve des partis s'est faite en Norvège, et, lorsque le nouveau président du conseil Michelsen s'est présenté au *Storting* avec, pour tout programme, des paroles énergiques et la volonté de réaliser

la réforme des consulats, l'assemblée entière s'est levée, et lui a donné son adhésion sans réserve.

§

Le 15 mars dernier est morte, à 58 ans, Amalie Skram. Norvégienne de naissance, elle avait épousé l'écrivain danois Erik Skram, l'auteur du célèbre roman Gertrude Colbjœrnson, une des premières et des plus parfaites œuvres de l'école réaliste.

Amalie Skram fut un écrivain fécond et vigoureux. Son naturalisme et l'âpreté de son talent sincère irritèrent d'abord le public, et rendirent ses débuts difficiles. Le souvenir de l'hostilité du puritanisme norvégien lui laissa toujours une certaine amertume. Il est vrai qu'elle parlait volontiers des gens des classes urbaines inférieures, et s'attaquait à la sainte institution du mariage, en montrant des femmes qui ne peuvent pas aimer. Quelle indulgence pouvait-elle attendre avec de tels sujets ?

On l'a parfois comparée à Emile Zola. Ce rapprochement s'est imposé à l'esprit surtout depuis qu'elle a entrepris une série de romans touffus et compacts sur l'histoire d'une famille. Aucune étude sociale aussi vaste, aussi complète n'avait jamais été tentée dans les littératures des pays scandinaves. Cette œuvre forte et profonde reste inachevée. Elle travaillait au cinquième volume lorsque la mort est venue interrompre son travail et ses souffrances.

§

Lorsque paraîtra cette chronique, la première leçon d'un cours de langues et de littératures scandinaves aura été donnée à la Sorbonne. Ce ne sera qu'un cours libre pour le moment. Il faut espérer que les étudiants viendront assez nombreux, et que les diverses nationalités scandinaves s'intéresseront suffisamment à ce cours, pour que sa transformation en cours réguliers s'impose au Conseil de l'Université.

Le professeur Paul Verrier est un philologue, et a particulièrement étudié les littératures anciennes du Nord. J'aurai occasion de reparler du professeur et de ses leçons.

P.-G. LA CHESNAIS.

VARIÉTÉS

Un roman oublié. — La mode est au roman historique, roman de la Grèce antique ou de l'Egypte des Pharaons. Et rien n'est plus monotone. En effet, au lieu de chercher à reconstituer des périodes peu ou pas connues, auteurs et éditeurs semblent ne vouloir que continuer à suivre et à démarquer les livres à succès : *Aphrodite*, *La Nichina*, etc... La documentation des faiseurs de romans historiques (il est entendu que je vise ici une certaine catégorie d'ou-

vrages qui n'ont de littéraire que leurs prétentions) — la documentation est facile. Pour fabriquer l'article qui se vend, on prend n'importe quel fait divers, on met autour un certain nombre de citations du *Kama-Soutra* et des autres recueils d'érotique religieuse, et avec les images du nouveau Larousse on obtient de suffisants renseignements sur les costumes ou l'architecture de l'époque. Pourtant, il y avait un moyen plus abordable encore, un procédé plus rapide que je signale aux fabricants et à M. Félicien Champsaur. La maison Mame et la maison Blériot-Gauthier ont édité un grand nombre de romans historiques qui ne sont pas sans intérêt. L'intrigue en est embrouillée à plaisir, tous les ressorts de la pitié ou de la terreur y sont habilement mis en œuvre. Ecrits par des institutrices, des prêtres archéologues, des officiers en retraite, leur documentation vaut bien celle de *Quo Vadis*. Certains ont des titres heureux : *La Coureuse des Catacombes!...* En général, ce sont des romans très chastes, mais nul n'est embarrassé, n'est-ce pas, pour ajouter à ces ouvrages l'intérêt *suggestif* — comme disent les annonces — qui leur manque. J'apprendrai même à mes confrères qu'il existe, sous l'étiquette modeste *Epopées de l'Histoire de France,* une série de romans de M. l'abbé C. Guénot qui seraient une mine fructueuse pour un auteur ayant le sens des affaires!... Enfin, il y a les livres oubliés :

Louis-Antoine de Marchangy, né à Saint-Saulge (Nièvre), en 1775, commença à trente-cinq ans sa carrière de magistrat. Il fut nommé en 1815 substitut du Procureur et peu après *Procureur du Roi*. Il requit avec la dernière violence la peine de mort contre les quatre sergents de La Rochelle. Il mourut en 1826 après avoir été invalidé deux fois par la Chambre des Députés. Il mourut pauvre, maudit par ses adversaires et oublié par ses amis. Le double souvenir du procès des sergents et un vers méprisant de Hugo nous rappellent seuls le nom d'un écrivain qui a connu le premier succès pour le premier roman historique. Car il s'agissait bien pour Marchangy d'écrire un livre documenté évoquant les mœurs, les légendes, les usages d'une époque. Il avait d'abord composé *la Gaule Poétique ou l'histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*. Il donna ensuite *Tristan le Voyageur*, roman de la France au quatorzième siècle. Composé un peu sur le plan du *Voyage du jeune Anarcharsis, Tristan le Voyageur* se préoccupait davantage de peindre que d'enseigner.

Revenu de ses longs voyages chez tant de peuples divers, Tristan, sur les perrons des châteaux ou l'ormel des hameaux, raconte ses souvenirs. « *L'an de grâce 1373, moi Tristan seigneur de l'île de Ré, Marans et autres lieux, je quittais les fiefs paternels*... Il visite les châteaux et les abbayes, il s'illustre dans les tournois. Il écoute et rapporte les histoires qu'on lui a contées, les légendes. Parfois le

récit de Tristan est coupé par le récit d'un autre voyageur, lequel est encore coupé par un troisième, ainsi que dans *Gil-Blas* ou dans *les Mille Nuits*.

« Le récit du moine Philibert » contient des réflexions qui ne sont pas pour déplaire à M. Maurice Barrès :

Eh quoi ! Dieu qui nous attacha par un charme si délectable et si doux à toutes les choses du pays, qui nous donna tant de répugnance pour les modes et les coutumes étrangères, qui nous inspira tant de courage pour défendre les mœurs et les usages trouvés au coin des anciens foyers, nous aurait-il, par une contradiction étrange, obligé de quitter, pour nous enquérir de je ne sais quelle science arbitraire, le lieu natal, où le cœur est retenu par des nœuds sacrés ?

Les arts eux-mêmes, qui semblent devoir moins perdre aux voyages, ne trouvent que sur place tout ce qui leur donne la vie et la beauté ; car il n'y a point de goût sans naturel, pas de sentiments sans vertus, pas de merveilleux sans croyances, pas de poésies sans illusions ; mais où sont les sentiments de celui qui a tout aimé ? Où sont les vertus de celui qui a tout désiré ? Où sont les croyances de celui qui a tout appris ? Où sont les illusions de celui qui a tout vu ?

Nous suivons dans ce roman les diverses péripéties de la lutte engagée entre Jean de Montfort et Charles de Blois. Nous y retrouvons « la légende de Robert le Diable », qu'on nous y dépeint sous d'effroyables couleurs :

Ce n'était partout sur son chemin que sang, flammes et débris. Il coupa la tête aux moines d'une abbaye et vola les croix d'argent ; il tua le fils du comte de Coutances et noya un baron du pays, dont la femme lui était à gré. Les pèlerins et les marchands n'osaient plus bouger. Les nonnettes étaient transies de frayeur dans leurs moutiers, parce que Robert-le-Diable les pillait et volait tant qu'il pouvait.

Non content de tous ces excès, il ne jeûnait pas Vigile et Quatre-Temps et faisait gras le vendredi. Un jour qu'il était en appétit de crimes, il tua sans besoin sept ermites qui vivaient ensemble dans une grotte écartée...

Mais le mauvais garçon se repent, épouse la fille de l'empereur et devient un seigneur honoré, puissant et généreux :

Passant par une cité d'Italie, il vit en un large carrefour l'image du grand empereur Constantin figurée en bronze, mais en pauvre nudité : Robert en fut fâché, et charitablement l'affubla de son riche manteau, ce qui lui mérita des louanges de toute sa compagnie.

Ses chevaux et ses mules étaient ferrés d'or et quand un des fers se détachait, ses gens avaient ordre de ne pas le ramasser, tant Robert était magnifique. S'ils entraient dans un palais où l'ordonnance voulait qu'en parlant au roi on ôtât son manteau, et on le laissât tomber par terre, les gens de Robert avaient ordre de ne point se baisser pour le reprendre, ce qui émerveillait fort tous les témoins des largesses de Robert.

Les meilleurs chapitres du roman sont ceux que Marchangy consacre au tableau de Paris :

Il était déjà nuit close : un noir brouillard s'élevant de la Seine se confondait au-dessus de la grande cité avec je ne sais quelle vapeur infecte et funèbre qui attristait le cœur ami des champs et de la liberté. Aux portes de la ville, mais en dehors, se tenaient des lépreux auxquels les ordonnances du prévôt permettent de demander l'aumône en cet endroit, seulement les jours où il ne fait pas de vent, et à la charge de ne pas entrer dans la ville.

J'entrai par la porte Saint-Honoré, proche de l'angle que faisait le rempart pour aller joindre le bord de la rivière où une grosse tour de bois fait face à la tour de Pierre Hamelin ou de Nesle bâtie de l'autre côté du fleuve, et d'où l'on assure qu'une princesse libertine et cruelle faisait jeter dans la Seine ceux qu'elle avait attirés la nuit dans son *petit séjour*, et dont elle s'assurait ainsi la discrétion.

Tristan est admis en présence du roi Charles V, ce qui nous vaut une description des modes et usages de la cour. Le portrait du roi et de son papegault ne manquent ni d'esprit, ni d'ingéniosité. « Un doux sourire luttait sur les traits du prince avec l'ombre funèbre que déjà la mort semblait y répandre. » Enfin de longs développements sur les sorcières et les maléfices, des anecdotes sur les associations de sorcelleries parmi les pâtres de la Brie marquent dans ce livre la source d'un intérêt nouveau dont on a beaucoup abusé depuis. Dans un temps où le roman historique essaie d'englober toute la production, il est étrange que nul n'ait songé à rééditer l'ouvrage de M. de Marchangy. Il possède tout ce qu'on recherche et tout ce qu'on aime dans le roman historique, le style en a vieilli sans doute, et il ne renferme jamais de tableaux licencieux. Ce n'est pas une raison. D'ailleurs, je suis bien sûr qu'il suffit de le signaler pour que quelqu'un nous le rende transformé au goût du jour et cela, pour la plus grande gloire des lettres françaises...

ERNEST GAUBERT.

LA CURIOSITÉ

Vente A. Beurdeley : dessins, gouaches, aquarelles, miniatures du dix-huitième siècle. — Vente T. Schiff : objets d'art, antiquités, objets du Moyen-Age et de la Renaissance.

Il y a beaucoup de bien à dire de la vente A. Beurdeley.

D'abord, elle eut lieu dans la grande galerie de M. Georges Petit. Là du moins il y a de l'espace, de la lumière, du confortable : il n'y manque qu'un peu d'aération. Combien cette claire galerie nous changeait des cavernes de l'Hôtel Drouot!

Ensuite, les 325 pièces de la collection A. Beurdeley composaient un ensemble infiniment intéressant.

A l'exposition particulière ouverte le 11 mars, nous pûmes les voir presque à l'aise, sans être trop bousculés, et il convient d'en garder le plus agréable souvenir. Tous ces petits maîtres du dix-huitième siècle se montrent décidément artistes délicieux, même dans les plus infimes détails. Longtemps on les ignora à tort. Aux frères Goncourt, écrivains subtils et avertis, revient l'honneur d'avoir mis en relief tous leurs mérites, par des travaux de critique et d'histoire qui n'ont pas peu contribué à créer et à propager la mode de les admirer. Cette mode semble avoir atteint son paroxysme.

Elle ne peut aller désormais qu'en décroissant. Déjà, selon les gens bien informés, la vente Beurdeley n'aurait pas donné les résultats attendus. Elle a cependant fourni le joli total de 632.580 fr., et quelques numéros atteignirent des prix quasi fabuleux.

Le plus disputé fut une petite gouache de Nicolas Lavreince, la *Marchande de Modes*. L'expert, M. Féral, en demandait 20.000 fr. Les amateurs poussèrent vigoureusement les enchères. M. Fenaille l'emporta : il devint le propriétaire de la *Marchande de Modes* pour une somme de 33.000 fr.

En 1869, M. Aynard avait acheté cette gouache 100 fr.; quelques années plus tard il la céda pour 8.000 fr. à M. Paulme, expert, lequel la vendit à son tour 20.000 fr. à M. Beurdeley. Une miniature de Pierre-Adolphe Hall, *Portrait de la comtesse Helflinger*, monta à 28.200 fr. et échut à M. Cognaq, le directeur des magasins de la « Samaritaine ».

Les dessins de Fragonard obtinrent également beaucoup de succès. Le commissaire-priseur, M. Paul Chevallier, adjugea à M. Féral pour 24.000 fr. le célèbre *Verrou*. C'est une œuvre amusante et charmante, polissonne à point, mais dont le prix paraît tout de même exagéré. Cette sépia a connu des sorts divers : en 1880, à la vente Walferdin, un amateur l'avait payée 4.550 fr.; un autre amateur l'acheta 8.100 fr. en 1894, à la vente Josse. *La Rêveuse*, revint à M. Cognaq contre 30.000 fr. Le comte de Moltke offrit 15.000 fr. d'une sanguine, *le Temple de Vesta à Tivoli*, qui n'avait pas dépassé 1.110 fr. à la vente Walferdin. M. Pierre Decourcelle paya 12.600 fr. les *Jardins de la villa d'Este*. Un dessin au bistre, le fameux *Taureau de la campagne romaine*, fut adjugé 11.000 fr. Il avait fait 305 fr. à la vente Walferdin!

Le peintre Walter Gay acquit pour 9.000 fr. l'aquarelle où Fragonard esquissa la *Fête de Saint-Cloud*.

Les autres dessins du même artiste suscitèrent moins de passion. *La Lanterne magique* partit à 280 fr., *l'Amour volage* à 440 fr., *la Fillette assise dans un parc* à 570 fr.

Les œuvres de François Boucher n'eurent pas une fortune aussi brillante que celles de Fragonard. M. Reblin, un aimable expert,

obtint cependant pour 11.600 fr. *Vénus et l'Amour*, dessin d'une exquise composition. Le *Bain de Diane* échut à M. Ducrey pour 1.220 fr., *Hercule et Antée* à M. Lehmann pour une somme égale, *la Sainte famille* à Mme Vlasto pour 700 fr., *l'Assomption* à M. Aucoc pour 1.060 fr.

M. Le Breton paya 220 fr. une minuscule vignette à l'encre de Chine, *l'Obstacle imprévu*, aux détails admirablement soignés.

L'assemblée s'échauffa davantage sur les œuvres de Claude Hoin. M. Deutsch enleva à 24.000 fr. une ravissante aquarelle, la *Jeune fille aux roses*, et M. Mathey à 6.100 fr., *l'Assemblée dans un parc*. On adjugea à M. Oppenheim pour 1.020 fr. *Une Bacchante*, élégante aquarelle.

Une gouache de Mallet, la *Toilette*, d'une parfaite qualité, monta à 4.300 et revint à M. Roblin.

Les dessins de Moreau le jeune donnèrent lieu à de chaudes enchères. M. Paulme, un autre aimable expert, paya 4.150 fr. le *Portrait du docteur Guillotin*, et 7.300 fr. le *Portrait de Mme Guillotin*.

On est assez peu renseigné sur le dessinateur Le Guay. On sait seulement qu'il fut le professeur de dessin du prince de Condé. La vente Beurdeley comprenait de lui six dessins d'une facture irréprochable.

Aussi éveillèrent-ils de nombreuses convoitises. L'un d'eux, *Portrait d'homme*, monta à 5.300 fr., et revint à M. Weill. Mais à cette petite collection s'ajoutait une aquarelle aux couleurs joyeuses et d'une composition fort vivante. Elle relate une *Chasse du Prince de Condé*. La lutte fut ardente autour d'elle. Pour triompher le comte de Moltke dut aller jusqu'à 23.000 fr.

Les œuvres de Saint-Aubin suscitèrent également d'intéressantes batailles. M. Danlos offrit 12.000 fr. d'un *Portrait de jeune femme*, dessin à la mine de plomb rehaussé de couleurs, d'une gracieuse expression. Le *Portrait de Mlle Boudin de Bagnolet* n'atteignit pas cette somme. M. Roblin le paya néanmoins 5.500 fr.

Je ne surprendrai personne en disant que l'on commit quelques excusables folies au sujet des dessins d'Antoine Watteau. Chacun voulait emporter quelque chose de ce charmant Maître. Pour avoir trois petites *Têtes d'étude* dessinées au crayon noir et à la sanguine sur un papier de 19 cent. de hauteur et 13 cent. de largeur, M. Ducrey n'hésita pas à sortir 27.500 fr. Contre 3.900 M. Walter Gay acquit une sanguine de mêmes dimensions, le *Baiser*. Deux dessins à la sanguine, *Etudes de Mezzetins*, revinrent à M. Fauchier-Magnan pour 1.850 fr.

Augustin Pajou laissa les amateurs plus indifférents. Il n'est que juste cependant d'affirmer que les quatre dessins de la collection Beur-

deley présentaient une vigueur dans la ligne et une noblesse dans l'expression qui en font des œuvres plus qu'estimables. Si *Marie-Antoinette en Hébé* ne monta qu'à 1.350 fr. et *Vénus et l'Amour* qu'à 400 fr., il n'en est pas moins vrai que ceux qui les acquirent emportèrent de belles choses.

Les miniaturistes excitèrent plus d'enthousiasme. En dehors de l'œuvre de Hall, que M. Cognaq poussa jusqu'à 28.200 fr., M. le duc Decaze offrit 6.000 fr. de la miniature d'Isabey représentant l'impératrice Marie-Louise avec ses grands yeux bleus et ses beaux cheveux blonds. M^me^ de Talleyrand, par le même artiste, alla à 6.600 fr. et revint à M. Lefebvre de Vielville. Plymer fut encore plus avantagé que notre Isabey : son adorable *Portrait de jeune femme*, fit 16.050 fr. W. Baur, le *Charlatan*, adjugé à M. Stettiner pour 500 fr. Marie-Jeanne Buzeau, femme de François Boucher, *Jeux d'enfants* à M. Paulme pour 320 fr. Louis de Chatillon, *Portrait de Charles II, roi d'Angleterre*, à M. Weill, pour 1.000 fr. François Dumont, *Portrait de jeune femme*, à M. Agénor Doucet, pour 2.100 fr. S. Englheart, *Portrait de jeune femme*, à M. Cognaq, pour 5.000 fr. Goya, *Portrait de jeune femme*, à M. Paul Cosson, pour 1.900 fr. On voit que les jeunes femmes ont du succès! Et ce n'est que justice!

Je ne puis, à mon grand regret, m'arrêter à tous les détails de la vente Beurdeley. Mais puisque les chiffres ont leur éloquence, je donnerai encore quelques prix :

Jean-Jacques de Boissieu, *Portrait de l'artiste*, sanguine, 1.660 francs. Antoine Borel, l'*Espiègle*, aquarelle, 900 fr. Nicolas Cochin, *Naissance de Louis XV*, dessin au crayon noir, 3.100 fr. *Portrait de M^me^ Geoffrin*, 1.720 fr. Carmontelle, *Portrait de Femme*, aquarelle, 940 fr. Jacques Charlier, le *Repos*, gouache, 2.700 fr. Clodion *Petits Satyres*, dessin à l'estompe et au crayon noir, 6.700 fr. (à M. Arthur Veil-Picart). Debucourt, un *Incroyable*, aquarelle, 1.450 francs; un *Muscadin*, aquarelle, 1.200 fr. Charles Eisen, *Suite de six culs-de lampe*, 750 fr. Sigismond Freudeberg, l'*Heureux ménage*, belle aquarelle, 4.700 fr. Claude Gillot, l'*Enfance*, beau dessin à la sanguine et au lavis, 680 fr. Hubert Gravelot, les *Chevaliers du Saint-Esprit*, cinq dessins à la plume et au lavis, 205 fr. J.-B. Greuze, la *Bonne mère*, beau dessin à l'encre de Chine. 4.450 fr. (à M. Mame). T.-B. Huet, le *Retour du Marché*, dessin à la plume, bistre et sanguine, 2.550 fr. (à M. Edelbach). Nicolas Lancret, *Etude d'une tête de jeune fille*, sanguine et crayon noir, 950 fr. Largillière, *Portrait d'une dame de qualité*, sanguine, rehaussée de blanc, 860 fr. (à M. Hébrard). Lépicié (Nicolas-Bernard), la *Petite fille en bonnet*, 2.200 fr. J.-B. Leprince, *Paysans russes*, aquarelle, 1.680 francs (à M. Heine). J.-Ph. Loutherbourg, *Départ de corps d'armée*, 610 fr. Ch. Laurent Maréchal, *Fête Champêtre*, 1.800 fr. (à M. Mulh-

bacher). Clément-Pierre Marillier, *Germeuil*, sépia, 560 fr. Meunier, *Vue de l'église Sainte-Geneviève*, aquarelle, 1.500 fr. (au musée Carnavalet). Jean-Marc Nattier, *Portrait de femme en Chasseresse*, dessin au crayon noir rehaussé de blanc, 230 fr. Nicolas Nicolle, *Vue du Château de Valençay*, aquarelle, 780 fr. Pernet, *Ruines romaines*, dessins au bistre, 620 fr. Hubert Robert, *Terrasse d'une villa italienne*, sanguine, 470 fr. (à M. Droz); *Ruines et personnages*, dessin à la plume, 1.000 fr. (à M. Heine). Saint-Aubin, *Cérémonie à Notre-Dame*, dessin à la plume, 950 fr. (à M. Mathey); le *Rendez-vous aux Tuileries*, 2.150 fr. (à Mme Salvator Meyer). Lioux de Savignac, *Vue du Champ de Mars*, intéressante aquarelle, 4.450 (à M. Paulme). Schall, le *Triomphe de l'Amour*, aquarelle et bistre, 750 fr. Antoine Sergent, les *Marchands de marrons au Palais-Royal*, aquarelle 1.480 fr. Louis Trinquesse, la *Femme au manchon*, crayon noir rehaussé de blanc, 1.950 fr.; le *Repos*, 2.500 fr. (à M. Rahir). Joseph Vernet, le *Moulin*, bistre, encre de Chine, 760 fr. Vigée-Lebrun, *Portrait de jeune femme*, mine de plomb, 7.050 fr. Vincent (François-André), la *Promeneuse*, crayon noir, 3.700 fr.

Ces documents produits, il n'est pas nécessaire d'assurer que la vente A. Beurdeley présenta le plus vif intérêt.

Et tandis que M. Paul Chevallier présidait à ces trois vacations chez Georges Petit, à l'Hôtel Drouot, M. Georges Bonnaud présidait à celles de la vente T. Schiff. Malheureusement, je ne pus y faire que de courtes apparitions. Elles me suffirent toutefois pour constater que le jeune commissaire-priseur sut diriger cette importante vente avec beaucoup d'habileté. Il obtint un total de 397.536 fr.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Bibliographie

Frédéric Lachèvre: *Bibliographie des recueils collectifs de poésies* publiés de 1597 à 1700. T. III, 1662-1700; Leclerc 20 »

Critique musicale

L. de La Laurencie: *Le Goût musical en France ;* Joanin 6 »

Esotérisme

Annie Besant : *Le Christianisme ésotérique;* « Publications théosophiques» 3 50

Haffner: *Comment on endort ;* Libr. mesmérienne » 60

Fabre d'Olivet : *La Langue hébraïque restituée ;* Chacornac, 2 vol. 15 »

Ethnographie

Charles Vellay : *Le Culte et les Fêtes d'Adonis Thammouz dans l'Orient antique;* Leroux » »

Histoire

Ch. Auriol : *La France, l'Angleterre et Naples de 1803 à 1806 ;* Plon, 2 vol. 20 »

Bœswillwald, R. Cagnat et A. Ballu : *Timgad, une cité africaine sous l'empire romain ;* Leroux 75 »

H. de Castries : *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc, de 1530 à 1845.* T. I. 1re partie ; Leroux 12 50

U. V. Chatelain : *Le Surintendant Nicolas Fouquet, protecteur des lettres, des arts et des sciences ;* Plon 7 50

R. Fage : *Les Confréries de pénitents de Tulle ;* Picard 3 »

H. Harrisse : *Le Président de Thou et ses descendants, leur célèbre bibliothèque, leurs armoiries ;* Leclerc 15 »

A. Lefranc et J. Boulenger : *Comptes de Louise de Savoie, 1515-1522, et de Marguerite d'Angoulême ;* Champion 5 »

R. P. Mortier : *Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs.* T. I et II ; Picard 20 »

Q. Quarré de Verneuil : *Napoléon Ier et la Perse ;* Chapelot 1 »

Président Th. Roosevelt : *La Conquête de l'Ouest*, trad. d'Albert Savine ; Dujarric 3 50

Littérature

Henry Bordeaux : *Deux méditations sur la mort ;* Sansot 1 »

Henri Brémont : *Le Charme d'Athènes ;* Sansot 1 »

Jules Claretie : *La Vie à Paris ;* Fasquelle 3 50

Cyrano de Bergerac : *Lettres d'amour*, publiées d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale, avec une introduction de G. Gapon et R. Yves Plessis ; Plessis 7 50

Albert Erlande et Gilbert de Voisins : *Fehl Yasmin ;* Floury » »

J. Ernest-Charles : *Les Samedis littéraires*, 3e série ; Sansot 3 50

P. Flamant : *Au Poteau frontière ;* Sansot 1 »

Joël de Lyris : *Le Goût en littérature ;* Avignon ; Aubanel » »

C. Latreille : *Châteaubriand, études biographiques et littéraires, le romantisme à Lyon ;* Fontemoing 3 50

Anatole Le Braz : *Le Théâtre celtique ;* Calmann Lévy 3 50

R. Le Brun : *François de Curel ;* Sansot 1 »

Le Livre d'or de Sainte-Beuve, publié à l'occasion de son centenaire, 1804-1904 ; Fontemoing 12 »

Ossip Lourié : *La Psychologie des romanciers russes du XIXe siècle ;* Alcan 7 50

M. Roustan : *Le Dialogue ;* Delaplane 1 »

E. Seillière : *Apollon ou Dionysos, étude critique sur Frédéric Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste ;* Plon 8 »

Edmond Thiaudière : *La Réponse du Sphinx ;* Fischbacher. 2 50

Poésie

E. Martin Videau : *La Chanson de Chérubin ;* Messein 2 »

Jean Moréas : *Les Stances*, les six livres complets ; « La Plume », 6 »

E. G. Perrier : *La Souffrance d'aimer ;* Messein 1 »

Ernest Raynaud : *La Couronne des jours ;* « Mercure de France » 3 50

Publications d'art

Eugène Carrière et Gustave Geffroy : *Constantin Meunier et son œuvre ;* « La Plume » 3 50

Questions coloniales

Y.-M. Goblet : *Le Développement économique du Congo belge ;* Paris, 15, rue Auber » »

Réginald Kann : *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient ;* Calmann-Lévy 4 »

Questions religieuses

M. Blondel : *Histoire et dogme. Les lacunes philosophiques de l'exégèse moderne ;* Picard 1 50

Victor Henry : *Le Parsisme ;* Dujarric 3 50

Sully Prud'homme : *La Vraie religion selon Pascal ;* Alcan 7 50

Romans

L.-M. Compain : *L'Opprobre ;* Stock 3 50

Maurice des Ombiaux : *Guidon d'Anderlecht ;* Juven 3 50

O'Diraison Seylor: *Le Livre de la Houle et de la Volupté*; Dujarric 3 50
Conan Doyle: *Le Chien des Baskerville*; trad. par A. de Jassaud; Hachette » »
Georges de Dubor: *Les Héroïnes de l'amour*; Daragon 7 50
De Fersen: *Messes noires, Lord Lyllian*; Messein 3 50
Léon Frapié: *Les Obsédés*; Calmann Lévy 3 50
Ludovic Garnica de la Cruz: *Nantes la brume*; Soc, d'éd. contemp. 3 50
Henry Gauthier-Villars: *La Bayadère*; Flammarion 3 50
Eugène Joliclerc: *Demi-Maîtresse*; Lemerre 3 50
Jean Lorrain: *Heures de Corse*; Sansot 1 »
Lucien Jean: *Un vieil homme*; Paris » »
Valentin Mandelstamm: *Suzannah*; Fasquelle 3 50
Félix Marigot: *Micheline Brémont*; Victor Havard 3 50
Maurice Montégut: *Dans la paix des campagnes*; Ollendorff 3 50
Ferdinand de Navenne: *Roma Amor* (âmes romaines); Fasquelle 3 50
Hugues Rebell: *Le Diable est à table*; « Mercure de France » 3 50
M. Reepmaker: *Septime César*; Stock 3 50
Henri de Régnier: *Le Passé vivant*; « Mercure de France ». 3.50
Robert Scheffer: *Les Frissonnantes*; « Mercure de France » 3 50
Horace van Offel: *Une Armée de pauvres*; Anvers, éd. de l'auteur » »
Léon Ville: *L'Hercule du nord*; Ollendorff 3 50
Jacques Vontade: *La Lueur sur la Cime*; Calmann Lévy 3 50

Sciences

J.-H. Fabre: *Souvenirs entomologiques*, 9e série; Delagrave 3 50

Théâtre

F. Fabre: *Les Ventres dorés*; comédie en 5 actes; Lib. théâtrale 3 50
Sinol: *Maria*, comédie en 3 actes; Messein 1 »
Paul Souchon: *Phyllis*, tragédie en 5 actes, « Mercure de France » 2 »

Sociologie

H. Hauser: *L'Impérialisme américain*; « Pages libres » 1 50
Paul Louis: *L'Avenir du socialisme*; Fasquelle 3 50
Theodore Reinach, A. Puech, Raoul Allier, A. Leroy Beaulieu, baron Carra de Vaux, Hippolyte Dreyfus; *Religions et Sociétés*; Alcan » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Hugues Rebell. — Les petits personnages de *Madame Bovary*. — Une « Union des Littérateurs ». — Henrik Ibsen. — Une nouvelle tragédie de Gabriel d'Annunzio. — Primus in orbe. — Tolstoï libraire. — La revue de Gorki. — Les Conférences de la Société des Artistes Indépendants. — La Reine des Modèles. — Des livres pour rien. — Publications du *Mercure de France*.

Hugues Rebell (Georges Grassal de son vrai nom) est mort le 6 mars, et dans de telles circonstances que personne ne l'a su immédiatement. Il était âgé de trente-huit ans. Depuis plusieurs années une grave maladie et de nombreuses vicissitudes le tenaient éloigné de ses relations. Il avait dernièrement abandonné son appartement du boulevard des Batignolles, et sauf peut-être quelques très rares amis, on l'avait perdu de vue. Alors qu'on le croyait passé en Italie, il s'était simplement logé dans le Marais. Il s'alita, dit-on, au retour d'une de ses rares courses dans Paris. Le médecin appelé le fit d'urgence transporter à l'Hôtel-Dieu: il y mourut au bout de quelques heures. Il a été inhumé à Nantes, où est domiciliée sa famille et où il était né en 1867.

Il était venu de bonne heure à Paris, après avoir fait ses études à Jersey.

C'était un écrivain de talent, un curieux esprit et une figure originale, que M. Henri Mazel restituera dans notre prochaine livraison.

Hugues Rebell a toujours beaucoup travaillé. En dehors de ses tout premiers essais, généralement inconnus, on a de lui de nombreux ouvrages, romans, poèmes, critiques: *Baisers d'ennemis*, *Chants de la Pluie et du Soleil*, *Le Magasin d'Auréoles*, *La Nichina*, *La Femme qui a connu l'Empereur*, *La Camora*, *La Câlineuse*, *La Brocanteuse d'amour*, *Le Baiser d'une Esclave*, *La Saison à Baïa*, *L'Union des trois aristocraties*, *Les Inspiratrices de Balzac, de Stendhal et de Mérimée*, *Le Diable est à table*, etc.

Il avait aussi collaboré aux journaux et aux revues. Outre *La Nichina*, *La Femme qui a connu l'Empereur*, romans qui parurent inédits au *Mercure de France*, nous avons publié de lui des articles et des nouvelles: *Histoire d'un Martyr* (1895), *Sur une Traduction collective des œuvres de Nietzsche*, *Défense d'Oscar Wilde* (1895), *Le Professeur à la Mode* (1896), *Félicien Rops* (1898), *La Bataille pour un Mort* (1899).

§

Les Petits Personnages de « Madame Bovary ». — Dans un de de ses derniers numéros, le *Journal de Rouen* reproduit la lettre qui nous fut envoyée par M. Robert Duquesne et qu'on a lue dans notre livraison du 15 mars. M. Georges Dubosc fait suivre cette publication des lignes ci-dessous:

En ce qui concerne le conducteur Hivert, M. Robert Duquesne a tort de croire qu'on ignorait que le père Thérin avait servi de modèle à Gustave Flaubert. Sous la signature de M. Emile Deshays, vers 1896, la *Revue illustrée*, publiée par l'éditeur Baschet, a inséré une interview du brave homme et même son portrait devant sa chaumière, dans son petit jardin.

Il nous fut donné d'assister à cette entrevue. Le père Thérin, plus communicatif qu'il ne le fut par la suite, voulut bien causer un peu, nous indiqua qu'il allait chercher les romans qu'il rapportait à « Madame Bovary » à un cabinet de lecture de la rue Ganterie, tenu par un sieur Caron. Sur le caractère et les liaisons d'Emma, il gardait un silence prudent. Il eut cependant un mot bien normand pour dépeindre ses passions successives: « Elle était, nous dit-il, *obligeante* pour le monde! » A-t-on remarqué que le nom d'Hivert, inventé par Flaubert, contient la plupart des lettres du nom de Thérin, sauf l'*n*, remplacée par un *v*? C'est un procédé souvent employé par Flaubert, qui a appelé la Rieule, le ruisseau d'Yonville, en songeant à un ruisseau normand qui s'appelle Lieure. Le nom de Yonville lui fut indiqué par le coin de banlieue rouennaise. « La Croix-d'Yonville », le « chemin d'Yonville », près duquel se déroula l'enfance de Gustave Flaubert, dans sa maison de Déville, récemment démolie.

En attendant les « révélations » de Félicité, que nous promet le Dr Brunon, indiquons que le colporteur gascon Lheureux, du roman, était dans la réalité un marchand auvergnat nommé Rey, et signalons la série de cartes-postales qui représentent des coins de Ry et de Blainville-Crevon où se sont déroulées certaines scènes du roman: « Madame Bovary en cartes-postales! ! » Gustave Flaubert, qui détestait toutes ces indiscrétions littéraires — bien futiles en vérité et qui n'ajoutent rien à son œuvre — eût bondi d'indignation!...

§

Une « Union des Littérateurs » vient d'être constituée à Amsterdam, sur l'initiative de deux romanciers bien connus, MM. G. van Hulzen et Herman Robbers. Cette société a été établie pour une durée de vingt-neuf ans et onze mois à dater de sa fondation, 15 février 1905.

Elle a pour but d'encourager les écrivains, de faire prospérer la littérature néerlandaise et de prendre les intérêts de tous ses représentants. Elle s'efforcera de faire reconnaître et respecter la propriété littéraire, tant en Hollande qu'à l'étranger, et de régler les divers rapports entre les écrivains néerlandais, d'une part, et les éditeurs et directeurs de Théâtres, d'autre part.

En outre, l'Union a nommé une commission, dont fait partie M.H.Heyermans, chargée d'examiner s'il est opportun de faire auprès du gouvernemet des démarches en vue de l'adhésion de la Hollande à la Convention de Berne.

Peut devenir membre de l'Union quiconque, étant Néerlandais, s'adonne aux belles-lettres. A peine fondée, cette société a pris un rapide développement ; elle compte déjà soixante-dix membres, parmi lesquels les meilleurs écrivains du pays.

Le comité de l'Union se compose de sept membres : M. K. J. L. Alberdingk Thym (L. van Deyssel) en est le président ; M. Jac. van Looy, le vice-président ; M. Is. Querido, le premier secrétaire. Ces trois noms sonnent bien en Hollande.

§

Henrik Ibsen. — Des bruits alarmants ont couru sur l'état de santé d'Henrik Ibsen. Or, le poète se porte, en ce moment, relativement bien. Il a reçu l'autre jour, à son domicile, au Drammensvei, à Christiania, toute une affluence de fleurs, de lettres et de télégrammes envoyés de toutes parts à l'occasion du soixante-dix-septième anniversaire de sa naissance. Il a dû s'abstenir, cependant, de recevoir des visites personnelles.

Durant tout l'hiver, Ibsen est resté à la maison. Avec les beaux jours, il compte reprendre ses excursions en voiture et ses petites promenades quotidiennes dans le parc public qui se trouve à côté de sa maison. Il a complètement cessé tout travail.

§

Une nouvelle tragédie de Gabriel d'Annunzio est à l'étude à Milan : *La Fiaccola sotto il moggio* (Le Flambeau sous le boisseau). Les répétitions, dirigées par l'auteur, sont quasi secrètes. Nul étranger à la scène n'y peut assister. Cette tragédie au titre évangélique forme la seconde partie d'une trilogie qui commence par *La Fille de Jorio*. La troisième pièce aura pour titre *Il Dio scacciato* (Le Dieu chassé) ; elle se déroulera aussi dans les Abruzzes.

§

Primus in orbe. — Notre collaborateur Gaston Danville a reçu de Willy la lettre suivante, qu'il nous prie de reproduire :

Mon cher Danville,

Votre docteur Ménard (*Hg. de France*, page 287) aurait-il la phobie de l'hexamètre latin ?

Comment scanderait-il ce falot *Primus in terra* ?...

Je ne lui reproche pas *favor*, car il avait sûrement écrit *pavor*, mais *terra* pour *orbe* me semble roide.

Enfin, sachons-lui gré de rendre à Pétrone ce qui n'est pas à Lucrèce, à l'encontre de ce qui se produit si souvent. Mais quel sale prosodiste!

Yours,

WILLY.

§

Tolstoï libraire. — La *Patria*, de Rome, annonce que le comte Tolstoï vient d'ouvrir deux librairies, l'une à Moscou, l'autre à Saint-Pétersbourg, pour la vente de livres à bon marché, et qu'il s'offre en outre à garnir à peu de frais les bibliothèques des villages.

§

La Revue de Gorki. — Nous trouvons, sous ce titre, dans *le Courrier Européen*, l'écho suivant :

Bientôt paraîtra la revue *Rousskaia Jizn* (la Vie russe), dont le principal fondateur et collaborateur est Maxime Gorki. Dans une annonce parue ces jours-ci dans le journal *Rousski Listok* la rédaction de la revue dit que des « circonstances imprévues » l'empêchent de publier dans le premier numéro le nouveau conte de Gorki ; il sera inséré dans un des fascicules suivants.

Ces « circonstances imprévues » ne sont que l'arrestation du grand écrivain et la confiscation par la police de ses œuvres écrites en prison.

§

Les Conférences de la Société des Artistes Indépendants auront lieu, cette année, les samedis 1er, 8, 15 et 29 avril, à 5 heures et demie, aux Serres du Cours-la-Reine.

§

La Reine des Modèles. — Pendant que l'initiative française et démocratique encombre Turin et Milan de ses blanchisseuses, Rome s'apprête à conférer une royauté éphémère au plus beau de ses modèles femmes : cette reine serait choisie par un comité d'artistes et de publicistes parmi les *ciociare*, le groupe si caractéristique des modèles romains.

§

Des livres pour rien. — Nous avons reçu la curieuse circulaire suivante :

Monsieur,

Ayant de nombreux ouvrages littéraires à lancer — comédies et drames — je cherche une personne qui consentirait à y sacrifier ses loisirs en utilisant ses relations.

Cet imprimé n'est point d'un plaisant, mais d'un écrivain qui ne peut pas faire de démarches et désire en laisser le souci à un autre : celui-ci serait pour lui le plus précieux collaborateur, le plus dévoué Mécène ; s'il se présente, de sérieuses garanties lui seront données ; s'il est impresario et qu'il veuille faire jouer mes pièces de théâtre, je louerai une grande scène à Paris ou dans une des principales villes de France.

D'aucuns trouveront peut-être encore ce prospectus offensant ; en ce cas, j'exprimerai des regrets dans celui qui paraîtra l'année prochaine.

En attendant, j'ai le plaisir d'informer les amis des lettres que je donne mes livres et que, pour les recevoir franco, il suffit d'envoyer son adresse chez moi.

Dont acte. Ce libéral auteur se nomme Georges Deslandes, et il demeure 16, boulevard d'Asnières, à Villeneuve-la-Garenne (Seine).

§

Publications du « Mercure de France ».

Le Passé vivant, *roman moderne*, par Henri de Régnier, 3.50.
Le Diable est a table, roman, par Hugues Rebell, 3.50.
La Couronne des jours, poèmes, par Ernest Raynaud, 3.50.
Phyllys, tragédie en cinq actes, précédée d'une étude sur la *Tragédie Nouvelle*, par Paul Souchon, 2 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

HUGUES REBELL

—

Quand on avait vu Hugues Rebell une fois, on ne pouvait pas l'oublier. C'était un gros garçon blond et rose, rasé comme un jeune lord, de petits yeux bridés et un nez mince dans une large face poupine. Son portrait, crayonné par Jean Véber dans *l'Ermitage* de 1896, offrait un masque d'un caractère étrange ; vous auriez dit une cambodgienne ou une mandchoue entre deux âges. Et, en effet, on pouvait trouver beaucoup de féminin en lui ; il était doux, têtu, sensuel et timide. Une jeune fille ne rougissait pas plus facilement. Si on le croisait sur le boulevard, il s'effondrait furtivement en un salut écarlate. Quand il venait sur vous, les yeux mi-clos et la tête en avant, il avait l'air d'un matou qui fait le gros dos. On partageait sa gêne, si incohérentes étaient ses premières paroles, si hésitante sa réponse à votre poignée de main. Il parlait lentement, presque à voix basse, avec des réserves, des silences, des circonlocutions cérémonieuses. Vous l'eussiez pris pour un séminariste en redingote.

Si la première impression était étonnante, la seconde était intéressante. Une fois les balbutiements de l'abord surmontés, Rebell se révélait muni de théories fortes, de connaissances originales et d'idées bien construites. Dans ce milieu fugace qu'est toute jeune génération littéraire, où chacun semble à l'affût de la mode nouvelle pour l'exagérer jusqu'à l'outrance, il apparaissait d'une indifférence parfaite à tout ce qui n'était

pas lui. Intelligence souverainement précise et lucide, il n'a jamais donné dans le tarabiscoté goncourien, dans le charabia décadent ou dans la ténèbre symboliste. Organisme sain et vivace, il a toujours eu de l'éloignement pour la rêverie mélancolique et pour le sentimentalisme larmoyant. Les mouvements d'esprits auxquels il a été mêlé, engouement pour les littératures du nord, explosion de paradoxes anarchistes, vols de cigognes néo-chrétiennes, l'ont trouvé résolument hostile. Et ce n'était pas là snobisme à rebours. Tout chez lui était sincère et prenait par suite une saveur forte. Personne ne pouvait en sa présence rester indifférent. Certains l'exécrèrent, d'autres l'acclamèrent. Je ne sais si influence plus puissante sur quelques esprits fut jamais exercée avec des moyens à première vue plus faibles et plus risibles. Cela seul le prouverait digne d'intérêt.

C'était là donc la seconde impression. La troisième — car un homme un tant soit peu complet a bien des troisièmes dessous, tout comme un théâtre qui se respecte — était exaspérante. Ce timide rougissant, qui osait à peine vous aborder et qui vous tenait des heures d'horloge sans arriver à ce dont il voulait, on l'apprenait par un tiers quelquetemps après, vous entretenir, s'affirmait vite à l'usage le plus entier et le plus entêté des hommes. Et ce dans les plus petites bagatelles de la vie. Car s'il ne s'était agi que d'une obstination dans le royaume des idées, on aurait eu toute indulgence. Mais il apportait dans les plus futiles choses la même intransigeante opiniâtreté. Cette sensation, qu'on éprouve avec certaines femmes, de sentir d'avance tout inutile, comme si on était séparé par une paroi de diamant, on la ressentait avec lui dès qu'on n'était pas en harmonie rigoureuse. Non seulement il était imperméable à tout argument adverse, mais il lui était impossible d'accorder à l'interlocuteur quel qu'il fût une goutte de cette eau bénite dont il faudrait tellement lubrifier les rouages de toute causerie. Pis encore, il donnait un assaut inlassable à votre dissentiment, et le contraste était étrange de cette onction toujours doucereuse et de cette urbanité toujours parfaite avec l'inflexibilité de cette pensée qui finissait par vous emplir de la même terreur sacrée que le cours fatal d'une rivière ou la montée inexorable du flux.

Tel il était resté au moral jusqu'à sa dernière heure, mais

au physique, hélas! combien il avait changé! Le Rebell que j'ai silhouetté remonte à quelques années. Personne ne l'aurait reconnu ces derniers temps. La vie lui avait été dure, après lui avoir longtemps souri. Il avait été ruiné par des infidélités diverses; peut-être ses hésitations de caractère avaient-elles contribué à ses déboires en l'empêchant de prendre à temps des décisions pratiques; peut-être avait-il trop présumé de ses forces physiques en traitant avec plusieurs éditeurs à la fois; la maladie, en effet, avait fini par lui sauter à la gorge ; depuis plusieurs années il succombait lentement sous ses coups. Ceux qui l'ont vu à la fin — et il voyait peu de monde — me l'ont dépeint sous des couleurs lamentables, vieilli, maigri, se soutenant à peine. Je préfère n'avoir gardé de lui que son ancien souvenir de beau gentleman éclatant de santé, de force, de jeunesse, que nous aimions et admirions, malgré ses travers d'homme, pour la hautaine sincérité de ses idées et l'indéfectible vertu de ses écrits.

Il fut un des collaborateurs les plus fidèles de *l'Ermitage* au temps où je dirigeais cette revue. Adolphe Retté nous l'amena. Dans *la Câlineuse*, il a parlé avec enthousiasme de « cette charmante époque de 1885 à 1894 », du brillant de la vie parisienne, de la fièvre de plaisir qui animait tout le monde. Il habitait alors rue Claude-Bernard, car ce ne fut qu'un peu plus tard qu'il alla s'installer, boulevard des Batignolles, dans le confortable appartement où il devait rester jusqu'à l'an passé. Il avait fait de cet appartement un véritable musée, genre un peu musée de Naples, avec des livres à estampes rares et de merveilleuses épreuves de Rops. Déjà, sur la rive gauche, il recherchait les objets d'art. On le voyait souvent descendre de voiture tout préoccupé de quelque précieuse emplette. Il aimait tous les luxes. Son impeccable tenue mettait dans les groupes bohêmes une note d'élégance soudaine. Il restait longtemps silencieux, puis il s'enhardissait. Dès la seconde ou troisième phrase, sa voix s'élevait avec passion pour ou contre quelque sujet qui lui tenait à cœur. Alors c'étaient d'interminables discussions qui commençaient, ponctuées de cinq minutes en cinq minutes, si l'on n'était pas exactement de son avis, par la rentrée fatale : « Mais enfin ne trouvez-vous pas?... »

C'était en petit comité qu'il était à l'aise. Dès que le groupe était nombreux, il s'effaçait. On voyait alors dans quelque coin

dont il ne bougeait plus, son petit œil brillant suivre voluptueusement les belles dames. D'une courtoisie exquise envers son interlocuteur, il s'exprimait avec violence sur ceux dont il ne partageait pas les idées. L'ironie n'était pas son lot, et je ne crois pas qu'il ait goûté beaucoup la verve cocasse de celui-ci ou la manie mystificatrice de celui-là. Mais il apportait à la défense de ses sentiments une fougue si sincère et si brûlante, qu'il finissait souvent par vous la faire partager. Ses amitiés étaient rares, mais profondes. René Boylesve, Louis le Cardonnel, Alphonse Germain furent, je crois, ceux avec qui il se trouva, à ce moment et sur des points divers, dans la plus étroite communion d'idées. Beaucoup ne savaient de lui que ses livres, et les anecdotes amusantes qui couraient sur lui, et qui étaient d'ailleurs exactes; très peu connaissaient son véritable nom, Georges Grassal, et sa ville natale, Nantes.

Il y était né en 1867, d'une vieille famille attachée aux idées traditionnelles. Son éducation s'était faite chez les pères jésuites. J'ai toujours pensé que cette nature à la fois violente et timide avait dû être trop savamment comprimée par les révérends, et que le résultat en avait été l'explosion d'anti-christianisme dont il donna, une fois libre, le spectacle. On a souvent noté que c'était des collèges de la Compagnie qu'étaient sortis les plus déterminés ennemis du clergé, depuis Voltaire autrefois jusqu'à tels ou tels ministres aujourd'hui, et je me garde de coudre à la remarque un lot de considérations, mais il semble bien qu'à la base de l'horreur forcenée qu'eut toujours Rebell pour tout ce qui de près ou de loin touchait au dogme et à la morale chrétienne, se trouve quelque pression de ce genre exercée pendant les années d'enfance, et dont l'homme fait tient à se venger.

Pour préciser, ce n'était pas au dogme proprement dit qu'il en voulait. Athée avec délices et matérialiste avec ivresse pour son compte, il savourait jalousement son bonheur et n'éprouvait aucune tentation, ni en ceci ni en n'importe quoi, d'y faire participer les autres. Le mot libre-pensée le mettait en un bel état d'exaspération. Comme tous les vrais penseurs, il savait si bien à quoi s'en tenir sur la liberté des concepts et sur l'intelligence des raisonnements ! L'ombrageuse susceptibilité qu'ont tant d'hommes de plume aujourd'hui pour l'inviolable de leurs pattes de mouche n'était pas son fait. Une conviction

personnelle est une forteresse qui défie tous les assauts, et il ne se sentait pas d'humeur à jeter sa poudre à d'inoffensives bécasses. L'admirable échafaudage des théologiens le séduisait au contraire par ses qualités de logique et d'esthétique, et quand sa bile s'échauffait, ce n'étaient pas le docteur subtil et l'ange de l'école qui en pâtissaient, mais tel parangon de la philosophie universitaire ou tel condor de l'Académie des sciences morales et politiques.

En revanche, il avait pour la morale chrétienne la haine la plus inexpiable. Nietzsche est ici le nom qu'il faudrait rapprocher du sien. Rebell s'était épris de lui bien avant que la mode s'en mêlât. En 1892, alors qu'on ne parlait encore du grand penseur allemand qu'à propos de Wagner, il avait salué en lui le sauveur, « l'homme vraiment nécessaire à notre société sans direction et sans principe ». La première traduction de fragments un peu considérable d'*Ainsi parla Zarathoustra* fut son œuvre dans *l'Ermitage* d'avril 1893, et son nom mériterait d'être conservé comme celui d'un des combattants de la toute première heure dans quelque note de la précieuse édition d'Henri Albert. C'est qu'il semble impossible d'imaginer deux esprits plus à l'unisson que l'auteur de la *Gaya sciença* et celui des *Chants de la pluie et du soleil*. Toute la philosophie de Nietzsche, amour de la force, mépris de la débilité, de l humilité, de la sentimentalité, apothéose de l'expansion dominatrice, en avant non seulement par-dessus les tombeaux, comme chez Gœthe, mais par-dessus les vivants qu'on renverse et qu'on écrase, Hugues Rebell la portait déjà au plus profond de son âme. La source obscure, je crois, en était le bouillonnement de ses sens. Il semble que, chez lui, et ce serait là une sensible différence d'avec son aîné, l'horreur qu'il avait du scrupule moral n'était que l'effet de sa haine pour la continence, à ses yeux le grand, le seul péché puisqu'il s'attaque à ce que la nature a de plus puissant et de plus infiniment expansif.

Aussi avait-il plus d'imprécations pour le puritanisme laïque que pour le célibat clérical. Dépouillée de la poésie médiévale et du décor monastique, la morale sexuelle chrétienne apparaît en effet plus renfrognée encore dans la tristesse protestante. Les peuples du midi, tout en gardant leur obéissance à la règle, ont toujours trouvé avec elle d'ingénieux accommodements,

mais les peuples du nord, qui prennent tout au sérieux, ont voulu réaliser intégralement l'idéal de la vertu farouche, et c'est sur toute créature humaine qu'a pesé chez eux l'angoisse du péché de chair. En véritable païen de la Renaissance, Rebell abominait cet effroi de la belle nudité. Une lettre qu'il m'écrivit de Naples en 1893 peut donner une idée de la violence avec laquelle il s'exprimait :

La canaille protestante socialiste poursuit les gracieuses filles du Bal des Quat'z'arts. Vous verrez que ces infames-là mutileront les statues du Louvre et changeront le palais en un hôpital maison d'utilité sociale! Ah! comme j'aimerais tenir un de ces ignobles pasteurs protestants suisse, anglais, allemand, français peu importe! Je voudrais l'écorcher vif comme Marsyas. Le Benoît Malon et le Calvin, ce sont les deux ordures à jeter sur le même fumier. — Quelle autre mine ont les prêtres catholiques! Dans le train de Rome, j'avais avec moi deux prêtres tout à fait magnifiques, avec des airs d'orgueil, des attitudes élégantes à enchanter un Léon X. Le sale Calvin n'a jamais pu produire que des têtes grotesques, des pédants et des rustres, et des tyrans. Oh! comme je voudrais voir brûler son *Institution chrétienne* par la main du bourreau !...

Rebell est tout entier dans ces clameurs passionnées dont l'étrange saveur s'accentuait à l'onctueux de la voix et à la rougeur mi-timidité mi-fureur de la face. Il avait tort, certes, lui qui n'eût pas été capable de maltraiter un chien, de parler ainsi de bourreau et de bûcher. Ces violences qui, dans des bouches comme les siennes, ne tirent pas à conséquence, peuvent devenir dangereuses quand elles sont reprises par de pauvres hères aigris et venimeux qui retournent alors pour tout de bon leurs métaphores contre les esthètes aux mépris imprudents. Quahd Rebell parle d'écorcher vif un pasteur sur l'autel des Quat'z'arts, on sourit, d'autant que le pasteur n'existe pas. Mais quand tel ravacholeux menace d'étriper un Rebell, quand Jules Guesde promet — hélas, en vers — de coller un Péladan « au mur, comme un chien », il y a de quoi réfléchir.

Sa haine et son mépris de la démocratie étaient l'autre face de sa haine et de son mépris pour la morale chrétienne. Toutes ses idées revenaient à celle-ci : le droit absolu pour le fort d'exercer sa force même au détriment des faibles. Or une doctrine niveleuse qui poursuit de son envie malfaisante toutes les

supériorités, qui réserve ses tendresses pour tout ce qui est maladif, déchu, taré ou inepte, ne pouvait que lui être odieuse. Il aurait été vain d'essayer d'ébranler ici ses certitudes, de lui dire que tout cela, démocratie, aristocratie, ce sont des mots, même pas des mots, des étiquettes, qu'il y a parfois d'insurmontables forces chez les humbles et de bien navrantes faiblesses chez les autres, que d'ailleurs si les forts sont vraiment forts, ils se joueront bien des fétus qu'on leur opposera et des cheveux avec quoi on les ligotera. Sur ce terrain, Hugues Rebell était d'une intrépidité vraiment belle, si assuré devait-il être de la défaite, ou pis de l'indifférence ambiante. Il s'enivrait d'admirables cris d'orgueil, il vivait dans le même rêve qui a hanté quelque temps l'esprit de Renan et tout le temps celui de Nietzsche, rêve d'une domination de héros et de génies. Assurément quelques-uns de ses cris de colère mériteraient de retentir à travers les temps comme résonnent encore ceux que le mégarien Théognis lançait contre les « mauvais » d'il y a vingt-cinq siècles.

Mais tout ceci n'est que le moindre aspect d'Hugues Rebell et je n'ai rien dit encore de ce qui lui vaut attention et regret, son œuvre littéraire. Elle est singulièrement forte pour un homme qui meurt à 38 ans à peine. Laissées de côté quatre ou cinq plaquettes de début, on se rappellera de lui un admirable livre de poèmes en prose, sept grands romans dont deux ou trois sont tout à fait remarquables, un brelan de nouvelles, des fantaisies, des brochures d'actualité politique, enfin des ouvrages de critique qui ne sont pas plus à négliger que le reste, en tout plus de douze volumes. Assurément, il serait à désirer que de cette œuvre si considérable on fît un extrait en un volume portatif qui tînt, longtemps encore, à distance l'oubli, hélas ! inévitable. La vie est si courte et l'imprimerie est si féconde ! Le temps n'est pas loin où l'attention faussera compagnie à la production. La banqueroute du public n'aura même pas son cortège de Thrènes et d'Iambes, comme la banqueroute de la science ; pourquoi, dès maintenant, n'organiserait-on pas la défense nationale contre l'indifférence en matière de littérature ?

§

Je viens de relire *la Vichina*. L'œuvre est étonnante de fou-

gue,de verve et de couleur.Ce fut le premier livre de Rebell qui atteignit le grand public. Il avait bien compris l'époque qui convenait le mieux à son génie : l'Italie du XVI^e^ siècle, encore empourprée des splendeurs de la Renaissance,déjà alanguie des prodromes de la décadence. Plus spécialement Venise, une Venise qui ferait déjà pressentir — qu'importe l'exactitude absolue? — Tiepolo et Casanova. Car si, entre tous les temps et tous les pays, il eût choisi de revivre dans le milieu des *cinquecentisti*,plus précisément encore et de préférence à Rome où foisonnait trop de moinaille, et à Florence où l'engoûment populaire pouvait s'éprendre de fâcheux Savonaroles,aurait-il élu Venise, république de prudence et de force,ville de passions et de fêtes, milieu de parfaite sagesse, indifférente à toute religion, résistante à toute exagération. C'est là qu'il a rêvé le palais du cardinal Benzoni,légat du Saint-Siège,vivant d'une existence vraiment souveraine au milieu de sa cour d'artistes, de poètes, de philosophes, aussi de gitons, de courtisanes et de canailles pittoresques,tous d'un éclat si flamboyant qu'il en paraît à demi éteint lui-même dans sa discrète et hautaine élégance de grand seigneur.L'une de ces courtisanes est la Nichina qui donne son nom au livre, et dont l'amour éperdu pour le favori du cardinal sert de trame au roman. Autour de ces trois protagonistes chatoie toute une étonnante ménagerie, pour employer le mot du cardinal, des prêtres retors et fourbes, des condottieri brutaux,des sculpteurs aussi habiles à manier la dague que l'ébauchoir, des moines écumant de haine à la vue des choses d'art, d'autres s'ébrouant en fracas pour des beautés moins inanimées, des pamphlétaires, des empoisonneuses, des sbires, tous marqués d'une touche caractéristique parfois inoubliable. Qui ne se souviendrait, après l'avoir vu se trémousser tout au long du livre, du gros franciscain Arrivabene, crapuleux, obscène, couard, ruffian, renégat maure, toutes les cordes de la potence? Et les personnages qui ne font que passer sont dessinés d'un trait aussi sûr. En voici un, le prieur Antonio, qui a deux ou trois mots à dire.

C'était un vieillard d'une stature de géant,avec un visage de prophète, des yeux et un sourire enfantins.Je pensai,en l'abordant,à ces navires solides et magnifiques qu'un léger vice de construction condamne à rester dans le port. La nature s'était plu à donner à ce moine la force et la beauté, puis, au moment de finir son œuvre, elle avait

négligé de mettre en lui cette intelligence d'homme sans laquelle tous les autres dons lui devenaient inutiles. Le père Antonio inspirait une mélancolie profonde comme la ruine d'un palais colossal et inachevé.

Raconter le livre est inutile. A chaque page un coup de force ou un contact d'épidermes. Rien que pour entrer en matière, il faut à l'auteur deux meurtres, plusieurs querelles, je ne sais combien de jurons, de crépitus et de paillardises. Rebell a parlé quelque part du « torrent d'idées » qu'était *la Chartreuse de Parme*. A ce compte, *la Nichina* serait une cataracte de violences. En vérité il y en a trop. L'auteur, en voulant rivaliser avec Stendhal pour la plénitude substantielle, a fait trop bonne mesure. Certes, on l'approuve de s'être abstenu de toute la friperie qu'un médiocre, avec un simple manuel d'histoire de l'art, eût drapée infatigablement entre chaque scène, et pourtant on s'avoue que, de temps en temps, un alinéa de description, de réflexion ou de préparation eût permis au lecteur de souffler. Au bout de cinq cents pages, cette perpétuelle galopade hennissante et saccadée vous laisse aussi rompu qu'une féerie où tout se transformerait sans raison, les jurons en cris d'amour et les frénésies en affalements. Je passe sur un autre reproche qu'il faut bien faire : l'excès des incongruités. Assurément une histoire de ce genre ne s'écrit pas pour les petites filles, et il manquerait quelque chose à Arrivabene s'il ne barytonnait pas de ce que vous savez à rendre jaloux Pantagruel enfant et Panurge adulte; toutefois il y a des cas où l'obscène est trop artificiel; telle parole se comprendrait au sortir d'une bouche irritée qui choque ne venant que pour pimenter à point une conversation. Cela est si évident que je n'insiste pas. Par contre, je ne saurais critiquer chez l'auteur ce que certains lui imputeraient à faute peut-être, l'écroulement incompréhensible de personnages longtemps dressés en citadelles inexpugnables. Voilà le cardinal Benzoni, un beau type d'équilibré, parfaitement amoral d'ailleurs, portant léger sur la conscience un joli nombre de coups de stylet et de fonds de fioles, mais admirable de lucidité, de sang-froid, de courage, nullement prêtre, bon général, bon diplomate, que sais-je, et cet homme se tue parce qu'un pamphlet contre lui vient de paraître et que son secrétaire ne veut pas lui prêter la forte somme qui fermerait la bouche de bronze! En vérité le fait que le pape Léon X n'est plus sur le Saint-Siège est une

explication insuffisante de cet effondrement. Et Fasol, le grand sculpteur, aussi prompt que Benvenuto Cellini à jouer du poignard et des ongles, comment se laisse-t-il arrêter comme un mouton et condamner aux galères perpétuelles pour un empoisonnement qu'il n'a justement pas commis? Ce sont là dénouements qui sembleraient illogiques à bien des docteurs psychologues. Pourtant je les crois justes. Ce bouillonnement des existences, au temps de César Borgia et de Lorenzaccio, ne doit pas donner le change sur le véritable degré d'énergie de ces énergumènes. Assassiner, empoisonner est à la portée du premier venu. Et tout homme qui n'est fort que des trognes armées qui l'entourent est exposé à de foudroyantes défaillances. Rebell a eu raison de faire finir si piteusement ses deux héros, et s'il l'a fait par obéissance à son instinct profond et contre le sentiment raisonné qui sans doute a dû lui donner envie de laisser en plein triomphe ses favoris, le grand sculpteur et le grand seigneur, il n'en a que plus de droit à notre estime littéraire.

§

Après la Renaissance italienne, l'époque qui le séduisait le plus était, je crois, l'antiquité. Il lui aurait sûrement consacré, s'il avait vécu, quelque vaste fresque bariolée. La mort ne lui permit de peindre qu'un simple tableautin, *la Saison à Baïa*. Des parasites, des efféminés, des tribades, des entremetteuses qui, en attendant le maître, se disputent la future proie de ses richesses. Le maître tarde. On va à sa recherche. On le trouve mort dans son bain, les veines ouvertes, à côté de lui un ordre de César. Au même instant, un centurion suivi de soldats se présente. Tous les convives sont arrêtés, sauf le délateur qui raconte l'histoire. Il n'y a d'inattendu, là-dedans, que la silhouette d'un mendiant juif vieux et laid à qui on fait baiser le sein d'une jolie fille; ce mendiant, c'est saint Paul.

Rebell avait une antipathie particulière pour cet apôtre ergoteur et misogyne, père d'une engeance redoutable qui finirait, en effet, par faire prendre son progéniteur en grippe. C'est de saint Paul que se sont réclamés tous les fanatiques et les iconoclastes de l'histoire religieuse. Notre auteur les tenait tous en abomination. Jamais, je crois, il n'a parlé sans colère de Savonarole, de Luther ou de Calvin. S'il avait

vécu au temps du roi Charles, le prince Rupert n'aurait pas eu de cavalier balafrant avec plus de plaisir les têtes rondes. Le puritain était sa bête noire, et assurément il ne devait considérer que comme un léger acompte la façon dont il avait arrangé un prédicant dans son *Magasin d'Auréoles*. Si le Créateur des callipyges lui avait prêté vie, il en aurait consacré par dévotion quelques mois à fouailler de plus sanglante importance les moroses contempteurs de tout ce qui chante le génie sculptural du Démiurge. Il eut du moins quelque plaisir à prendre son « martyr », mort glorieusement pour la Bible sous la tyrannie du roi papiste, et à le révéler lentement, au cours d'une conversation entre sa fille et un autre illuminé, tel qu'il fut, ivrogne, brutal, bestial, calomniateur et lâche. Et sans doute tout cela ne prouve pas grand'chose contre les autres puritains, mais Rebell n'en a pas moins dû savourer une malicieuse joie à barbouiller la figure d'un de ses ennemis mortels.

Il en a dessiné un autre, dans le même goût, au second plan de ses *Nuits chaudes du Cap Français*. On y voit passer et repasser la silhouette d'un quaker anglais qui, à la veille de la Révolution, prêche la liberté aux noirs de Saint-Domingue, moitié au nom de l'Evangile, moitié au nom de Jean-Jacques (les deux bêtes noires de Rebell) et ainsi prépare l'orgie noire qui empourpre la fin du volume et devait en remplir un second. Encore un livre étrange que ces *Nuits chaudes*, et d'une odeur plus entêtante que *la Nichina*. Le grand évocateur a su admirablement rendre cette impression étouffante de désastres qu'on a ressentie à Saint-Pierre quand se préparait l'effroyable éruption de la Montagne Pelée, et que les planteurs des îles éprouvèrent aussi sans doute en voyant venir de France l'orage qui devait y ruiner la civilisation blanche. Il a donné surtout une vie étrange au grouillis du monde noir, à ces sabbats obscènes de nègres sales, fourbes, cruels, bestiaux, puant la chair rance et l'huile de coco, toujours prêts à se ruer sur quelque blanche, dignes frères de ceux que les Yankees doivent châtier si rudement à la moindre incartade, et dignes pères de ceux que Spencer Saint John nous montre aujourd'hui retombés au niveau des sauvages du haut Congo. En revanche, la société blanche semble vue de travers. Rebell aurait pu donner un charmant tableau de ce monde créole d'une indolence

voluptueuse et d'une grâce exquise, avec sans doute quelques touches çà et là un peu dures, comme il convient à des descendants de boucaniers et à des femmes habituées à vivre seules dans des plantations d'esclaves, mais était-il nécessaire de faire de toutes ces grandes et opulentes souveraines des gouges comparables à leurs négresses, empoisonneuses, voleuses, fornicatrices, interverties? Comme il était possible, *sub specie artis*, d'effacer tout ce qui est brutal (le climat des tropiques a vite raison de la frénésie des blancs) et d'adoucir tout ce qui est âcre! Quelques teintes molles çà et là, en laissant toutes les voluptés, même toutes les erreurs, mais sans crudités inutiles, le tout noyé dans la chaleur langoureuse et dans l'énervement des soirs d'orage, il semble que le livre en eût été autrement troublant. D'autant qu'il y aurait fort à dire, si j'en crois certains créoles, sur les sentiments que Rebell prête à ses blanches. Jamais une propriétaire de plantation n'aura pour une jeune esclave l'amitié spéciale qui y est peinte. Jamais une jeune fille blanche séquestrée chez une mulâtresse, même affranchie, ne s'abaissera à lui servir de domestique. Jamais deux femmes blanches égarées dans une fête nègre ne se laisseront mettre toutes nues par la cohue dansante, alors que quelques blancs se trouvent aussi par là.

La Camorra donne plus encore l'impression d'une œuvre qui n'est pas ce qu'elle aurait pu être. C'était un beau tableau à peindre que Naples au lendemain de l'unité italienne. En transposant les choses dans une Illyrie imaginaire, Alphonse Daudet avait trouvé d'admirables morceaux pour ses *Rois en exil*. L'heureuse idée de mettre au premier plan la Camorra, cette étrange association de malfaiteurs à prétentions politiques, permettait à Rebell de renouveler son sujet. A sa place, un Balzac aurait, chemin faisant, donné une grande théorie d'ensemble de la pègre secrète dans les temps modernes, tantôt révolte pure, ventes de carbonari, maffia et mano negra, groupes nihilistes, tantôt procédé officieux de gouvernement, Club des Jacobins, Tammamy-hall, faut-il ajouter Grand-Orient? A sa place, un Stendhal aurait tissé une histoire simple et forte, avec juste ce qu'il fallait de coups de fusil ou de couteau, et des perspectives profondes. L'un et l'autre auraient marqué de quelques traits inoubliables leurs personnages, camorristes purs, dissidents, servants terrorisés,

hommes des anciens partis, champions de l'Italie une. A peine si l'une de ces figures se laisse voir chez Rebell, le prêtre énergique et sans scrupules qui met la camorra au service de l'ancienne royauté bourbonienne. La scission de la camorra en deux tronçons qui s'enlacent de rage est ramenée aux proportions d'une querelle de femmes. Le livre tourne au feuilleton, s'embrouille en un entassement confus d'aventures d'un mélodramatique faux ou d'un sadisme artificiel, avec les inévitables scatologies, ne parvient à mettre en relief aucun des héros, à peine un vieux noble napolitain ruiné, et finit par un massacre général, tous les personnages, et ils sont nombreux, finissant par la mort brève ou par la mort lente, à l'exception de deux ou trois comparses.

Autrement fort est le grand roman d'histoire moderne qui parut ici même, *la Femme qui a connu l'Empereur*. Comme pour la Nichina, la majeure partie du livre consiste en un récit que l'héroïne fait de sa vie. Mais les personnages nous intéressent mieux que des contemporains de César Borgia. Voici telles figures d'un intérêt synthétique, l'ancien voltigeur de la garde de Magenta et l'ancien garde mobile des remparts de Paris, l'ancien conseiller d'Etat fidèle à la dynastie disparue, et le général, dévot et triste, qui reste plié sous le souvenir de la défaite. Et voici d'autres figures à peine déguisées, Orsini, Thiers, Jules Simon, la Païva, le cardinal Lavigerie, jusqu'au souverain naturellement : « Il semblait marcher par une inspiration d'en haut et traîner de son long corps de courtes jambes à la façon d'un oiseau qui n'a plus d'ailes et cherche toujours à voler. » Le portrait est tracé d'un crayon attentif et ému. Qui sait s'il n'est pas exact, et si Napoléon III ne fut pas essentiellement un amoureux très sentimental et très timide? Il eut des parties du souverain, et, dans une longue et profonde conversation, les personnages du roman s'expriment sur lui en termes décidément sympathiques, mais d'autres parties du souverain, et même du simple français fils de français, lui manquèrent. Mais à quoi bon revenir sur le passé ? Les fautes commises par Napoléon III auraient été commises, peut-être en pis, par ceux qui les lui ont le plus violemment reprochées, républicains ou orléanistes. Il n'y a que cet obstiné fossile de comte de Chambord qui, ne voulant point entendre parler du droit des nationalités, aurait instinc-

tivement vu juste; mais il y aurait probablement perdu sa couronne, et Solférino, Sadowa et Sedan se seraient faits quand même. En admettant cet inévitable, on se résigne avec joie à la radieuse éclaircie du second Empire. Jamais peut-être, sauf de 1780 à 1789, Paris ne fut plus heureux et plus joyeux, car il n'eut pas le temps d'être tel sous le grand empereur. Rebell, dans un autre livre, a insisté sur la « féerie extraordinaire et inattendue » que fut ce régime où il fut si délicieux de vivre. « Avoir été menacé de la révolution, du socialisme, d'un règne de barbarie et de laideur, et retrouver seulement adouci, acclimaté et plus élégant ce monde impérial dont rêvait notre enfance, n'est-ce pas une rare fortune? » Ce n'est pas seulement, d'ailleurs, par l'intérêt des questions soulevées que *la Femme qui a connu l'Empereur* mérite de rester, c'est pour des raisons d'ordre plus strictement littéraire. La bataille de Magenta racontée par l'ancien voltigeur est un morceau que Stendhal aurait goûté. Les scènes de femmes sont enlevées avec la maestria habituelle. Enfin presque tous les personnages sont bien vivants, le général du Tramblay, dévot et raide, forme un curieux contraste avec l'archevêque Rouillard, bon homme et puissant. « Ce n'est pas un moinillon de commune rencontre, mais un prêtre aux larges et robustes épaules qui porte sa robe blanche de missionnaire avec l'orgueil qu'un sénateur romain pouvait avoir à se draper dans sa toge. Le désagrément de la force, l'air cassant et brutal est corrigé chez lui par des gestes simples, vulgaires parfois, une mimique d'une finesse et d'une ruse étonnantes, comme le ton gras, la chute complaisante de ses phrases atténuent la hauteur, la décision et le ralentissement de la parole. » Ce qui, dans le roman, laisserait davantage à désirer, c'est la composition. Sur trois parties, une est consacrée à poser des personnages sans grand intérêt, et une autre à préparer l'entrée de la Femme qui a connu l'Empereur. Celle-ci même ne se révèle qu'imparfaitement à travers son récit. Comme toujours, il y a des crudités sans motifs, et à la fin un embrouillamini point nécessaire. Rebell, qui appréciait si fort l'art de Sardou, aurait pu lui emprunter son habileté à échelonner les plans, et à concentrer l'intérêt, et faire du souverain absent le lien profond de tous les personnages, ce qui l'aurait amené à sacrifier au moins cinq ou six personnages inutiles.

Il le sentait si bien qu'il reprit son roman et en fit une œuvre presque différente, *l'Espionne impériale*, où l'intérêt est plus homogène. Tout y converge sur les deux femmes, l'Espionne et Celle qui a connu l'Empereur, dont la lutte remplit le volume. Par contre, d'une part, on y perd les conversations curieuses dont je parlais, et, d'autre part, la figure de Napoléon III s'y affadit ; l'auteur finit par s'en désintéresser pour se lancer dans une aventure un peu quelconque de la Commune. Mais, quoique le livre, sous ses deux formes, ne tienne pas toutes ses promesses, il n'en est pas moins supérieur, est-il besoin de le dire, aux neuf dixièmes des romans qui paraissent.

La Brocanteuse d'amours peut servir de transition pour arriver aux récits tout à fait parisiens et modernes. C'est l'histoire d'un collectionneur qui saigne sa bourse à acheter, la marchande aidant, des tiares de Saïtaphernès. Et la scène pourrait être à Paris, bien qu'elle soit à Madrid, sans excès de toreros toutefois. C'est à Paris même et de nos jours que se passent, en effet, les romans dont il nous reste à parler et parmi lesquels celui qui ouvre et celui qui, inachevé, ferme l'œuvre d'Hugues Rebell.

Baisers d'Ennemis furent écrits à vingt ans, et probablement pensés à dix-huit ou dix-sept. Ce n'est qu'au sortir du collège qu'on peut éprouver un tel désenchantement en s'apercevant que la femme est si étrangère aux sublimes aspirations d'art et de pensée dont bouillonne la cervelle d'un philosophe. L'éternel féminin s'en est bien vengé par la suite avec Rebell. Si les hommes de son premier roman ne pensent qu'à verrouiller la porte de leur cabinet de travail sur le nez rose de ces petites dérangeuses, ceux de tous les autres sauteraient par la fenêtre pour courir après un froufrou de jupes. A vrai dire, il y a là un peu de potachisme renversé. Les ensorceleuses irrésistibles ne se comprennent guère que dans le costume d'une Circé ou d'une Yseult. Au milieu du tohu bohu parisien, une *Câlineuse* qui n'a qu'à paraître pour que tous les hommes s'écroulent devant elle, qui fait s'entretuer les plus vieux amis, qu'on redésire avec la même frénésie après un séjour de deux ou trois ans à Madagascar accompagné de ces fièvres qui devraient vous nettoyer les méninges, cette Câlineuse-là semble plus artificielle qu'une triomphatrice de drame romantique. Mais tou-

tes les femmes dans l'œuvre de Rebell sont un peu taillées sur ce patron. Il n'y a rien de tel au surplus pour ignorer la femme qu'un cérébral aux sens exaspérés, il la concevra toujours en petite fille perverse et torturante. C'est quand on sort de soi-même qu'on s'aperçoit que la réalité est toute autre, et que notamment, en dépit de sa cérébralité, l'homme est presque toujours moins intelligent que la femme; comparez la paysanne au paysan, la boutiquière au boutiquier, et même parfois la femme du monde à l'homme du monde.

Il est regrettable que Rebell n'ait pas eu le temps de finir ce livre où il comptait depuis si longtemps mettre tant de lui-même, *le Diable est à table*. Ç'aurait été une œuvre tout à fait originale et puissante. Son goût de l'action pour l'action qui s'était satisfait, à l'excès peut-être, dans ses romans italiens, et qui lui avait nui dans sa reconstitution du second empire, apparaît ici bien calmé. Il faut sans doute tenir compte de l'inachevé; le livre qui, vers le milieu, tourne à la conversation pure n'aurait pas gardé cette forme; de longues dissertations auraient été condensées, coupées de reparties, rendues vivantes; il y aurait eu des péripéties, peut-être une intrigue captieuse comme dans les Lettres persanes. Toutefois, l'intérêt du livre aurait continué probablement à résider dans ces fortes causeries où le paradoxe pétille à flots tantôt légers tantôt amers. Rebell y aurait exprimé en raccourci toutes ses idées sur les femmes, sur les peuples, sur les classes, sur les morales; il avait déjà campé d'inattendus interlocuteurs, un archevêque notamment à côté de qui Mgr Rouillard et même le cardinal Benzoni auraient paru timides. Comme il faut regretter que tout cela doive rester toujours en suspens! Malgré tout, on a eu raison de le publier. Ceux qui veulent des coups, des cris et des baisers ont de quoi se satisfaire avec le reste de l'œuvre. *Le Diable est à table* restera le livre des autres qui préfèrent le choc des idées à celui des couteaux et des poings.

§

Les romans ne sont qu'une partie de l'œuvre d'Hugues Rebell. Il a encore publié beaucoup de critique. Tous ses livres de ce genre ont un caractère commun, leur sincérité absolue. Chez lui ni camaraderie, ni complaisance intéressée. Quand il a consacré des études à Sherard, à Sattler et à Féli-

cien Rops dans *Trois artistes étrangers*, ç'a été par pure admiration pour l'œuvre du romancier anglais, de l'artiste bavarois et du graveur belge. Quand il a écrit un volume entier sur *Victorien Sardou*, ç'a été par un goût particulier qu'il avait pour le théâtre si mouvementé et si habile de cet auteur, et qui s'accroissait de son antipathie pour les pièces à thèse « qui vont droit à notre jugement pour le convertir comme l'escroc à notre gousset pour y voler ». Sur ce dernier point, il a certainement été injuste pour Dumas, qui est d'une autre envergure que nos actuels prêcheurs du trou au souffleur. Ce qui manque justement à Sardou, c'est ce qui rend Dumas grand et Ibsen très grand, le souci du devoir moral, la lutte qui se passe au fond d'une conscience, tout ce qui fait que le spectacle le plus tragique peut, suivant la réflexion de Mæterlinck, être un homme immobile dans un fauteuil. Il lui manque d'autres choses encore, qu'a Mæterlinck notamment, le don de poésie, de rêve, de musique, les dessous en résonnances élégiaques ou en profondeurs mélancoliques; mais ce qui lui reste a sa valeur. Or c'était à ce reste que Rebell était sensible ; on sent qu'il aurait voulu déployer dans ses romans les qualités qu'il admirait dans *la Haine* ou *la Tosca*, la vie, le mouvement, la fougue passionnelle, le frisson de terreur physique.

Pourtant, son vrai maître spirituel ne serait pas Sardou, mais Stendhal ou Mérimée. Aussi ne s'étonne-t-on pas qu'il leur ait consacré, et à Balzac par-dessus, un livre choisi, *les Inspiratrices de Balzac, Stendhal et Mérimée*. Ce ne sont que de brèves études de psychologie, et de psychologie amoureuse, mais quelle autre chose, livres à part, pourrait être intéressante chez de tels hommes? Rebell a raison, dès sa préface, de sourire des simples chasseurs d'autographes. « Quelle joie, au contraire, de découvrir sous une ample fourrure, sous des manteaux étoffés, ces formes harmonieuses de la beauté vivante et parmi tant d'actes, d'œuvres, d'attitudes, la loi, l'inspiratrice unique d'une existence! » On lira surtout avec profit l'étude sur Stendhal. Balzac, lui, est depuis longtemps classé. « C'est un grand homme, n'en parlons plus », comme lui-même disait de Hugo. Mérimée est également percé à jour, et il fallait d'ailleurs, même avant les *Lettres*, être bien pressé ou bien distrait pour se laisser prendre à son masque d'ironie. Mais Stendhal est si hétérogène, si multiforme, si desservi

d'ailleurs par ses admirateurs, qu'on interroge volontiers sur son compte un esprit fraternel comme celui d'Hugues Rebell. « Peut-être a-t-il besoin de désirer pour aimer ; il se lassait vite dans la jouissance. Son âme n'est point faite pour les longs plaisirs ; actif, spirituel, il se plaît à le dominer, à y mêler sa pensée. Comme d'un battement de petites vagues il veut être continuellement agité, enivré d'émotions légères ; il redoute les passions abondantes, il craindrait d'y perdre tout son feu. »

§

Tout à fait à part dans l'œuvre dont je parle il faut situer, enfin, ces *Chants de la pluie et du soleil* qui, dès 1894, affirmèrent sa maîtrise. C'est un livre digne d'être mis à côté d'*Ainsi parla Zarathoustra*, dont, à ne rien céler, il procède. Mais les poèmes en sont si vibrants de force, si frappants de sincérité qu'il y aurait injustice à insister sur le lien qui les rattache à ceux de Nietzsche. C'est bien du fond de ses entrailles que Rebell tire son hymne à la Vie immense et multiple : « Je n'ai pas conscience d'un péché, je ne sais pas ce que c'est qu'un crime ; je n'ai souci que de vivre... Rien n'est vie, rien n'est péché que l'effarement et l'humiliation de ceux qui n'osent pas lever la tête et être eux-mêmes. » Et tout un poème, *le Retour des Dieux*, fait, en effet, passer tour à tour dans l'encens et dans les palmes le royal Orgueil, la chère Gourmandise, et tous les autres péchés capitaux d'autrefois. Mais ici comme chez Nietzsche il n'y a que translation de valeurs, et par delà le bien et le mal s'éclairent pour le poète un autre lien et un autre mal. Orgueil, colère, paresse, cela n'est que la surface ; au-dessous il y a le noble et l'ignoble, suivant quoi tout change. Ces passions qui lui semblaient admirables quand il les transfigurait pour son propre compte, l'auteur les stigmatise vite quand il les découvre chez les vils et chez les sots : « Les barbares sont là, près de vous ; dans leur colère imbécile, ils vont renouveler les grands crimes de l'Histoire. » Il y a donc des crimes et de mauvaises colères ? « Puisque tu t'appelles bassesse et que tu n'es que vice et laideur et sottise. » Il y a donc des vices ? « Avec la flamme qui éclaire et qui enorgueillit, on supporte sans envie, sans plainte, la vie grise et médiocre. » Il y a donc une envie blâmable ! Au fond, Rebell admet donc que les passions ne sont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvai-

ses, et qu'il faut pousser les unes, retenir les autres, comme le conducteur de char « qui sait de chaque coursier faire un esclave ». Mais qui ne pense pas de même ?

Même pour celui de ces péchés capitaux auquel vous pensez bien, le fossé n'est pas si large entre le poète et la foule. Assurément l'érotisme des *Chants de la pluie et du soleil* est si luxuriant qu'il gêne à l'abord l'ordinaire lecteur : « Que ma bouche baise toutes les bouches féminines, que mes yeux et mes mains connaissent tant de jolies formes ! » Mais truculence à part, le moraliste le plus strict devrait souvent approuver : « N'abandonne pas ton sceptre et ton diadème, la beauté, la maternité. » L'hymne qu'il adresse à la luxure est au fond un hymne d'exécration et d'épouvante. S'il déclare : « La monogamie est impie, prostituons-nous à toutes les femmes », ce qui est conforme à l'animalité du mâle, sa déclaration se trouve limitée par l'animalité de la femelle, et comme il ne va pas jusqu'au viol et consent à respecter « les femmes très belles qui ne veulent pas qu'on possède leur splendeur », sa polygamie se trouve réduite, comme pour tout le monde, aux vertus faciles dont le nombre est d'ailleurs suffisant pour rassasier les appétits les plus féroces. Ce qui est choquant, ce n'est donc pas l'ardeur frénétique de ce « rut infini que commandent la nuit et les étoiles », ce serait plutôt l'absence de cette tendresse qui, tout de même, ennoblit quelque peu « les deux jambes largement ouvertes pour l'œuvre d'inconscience ». Quand l'auteur demande : « Est-ce que je vais crier au scandale parce qu'une femme s'emporte d'une belle passion pour un homme qui n'est pas moi ? » on ne peut s'empêcher de sourire, un peu mélancoliquement.

Même sécheresse, même dureté en dehors de l'amour : « La misère me dégoûte, et si je t'y voyais soumis, je détournerais de toi les yeux... Etes-vous des vieillards impuissants, êtes-vous de ceux qui pleurent pour du pain, arrière ! » En un morceau qui sent la littérature, donc faux, il s'emporte contre une croix rustique au pied de laquelle prie une veuve de marin et qui, pourtant, « après une longue oraison, s'en alla tranquille, plus courageuse ». Pourquoi ? parce que « quand ses yeux n'auront plus de larmes, alors elle sentira sa solitude et sa détresse, et ce sera trop tard, car elle ne pourra plus lutter contre la vie, elle n'aura de force que pour le blasphème ».

Qu'en sait-il, puisque justement elle se relève tranquille, plus courageuse? Il n'est pas jusqu'à son hymne à la force, dans l'ordre politico-social, qui ne tourne à l'inutile et à la fausse bravade : « Ainsi les forts agissent avec la foule; ils ne cherchent point son bonheur, mais son asservissement. » En ce cas ils ne seront pas plaints quand ils seront égorgés par ceux qui « frappent surtout les nobles, surtout les forts, surtout les beaux ». Le tyran qui va venir sera-t-il aussi du goût de tous? « Au besoin il se fera cruel, au besoin il se fera le fléau des misérables, car il faut que l'homme suprême soit glorifié en lui et en ceux qu'il élèvera. » Chemin dangereux! La marche passive du troupeau sous le fouet d'un seul ne va pas loin. La véritable aristocratie puise sa force dans son rayonnement et non dans la contrainte, et le bien social résulte de l'harmonie volontaire des efforts et non de leur asservissement.

Les Chants de la pluie et du soleil n'en sont pas moins un livre remarquable, comme l'auraient été *les Chants de la patrie et de l'exil* qui devaient leur faire pendant, et dont quelques beaux fragments seuls ont paru. A préciser les points sujets à réserves, je n'ai pas assez dit les larges espaces sur lesquels on pourrait galoper à la suite du poète, son ivresse des forces de la nature, son horreur des mesquineries politiciennes, sa haine de la bassesse et de l'envie démagogiques, tout cela exprimé dans une langue belle de couleur et de force. Tout un coucher de soleil romantique ne flamboie-t-il pas dans « ce ciel resplendissant où s'avançaient des armées de nuages et des géants de feu, des chœurs légers de nymphes et de nuées d'hyacinthes », et, d'autre part, n'est-ce pas un Claude Lorrain qui s'évoque à ces simples lignes : « Venez voir comme le soleil du matin fait de nobles ombres aux temples antiques, et comme les ciels du soir sont beaux entre leurs colonnes. » Il ne se contente pas d'ailleurs de décrire d'un trait « ces jardins où l'ombre verte s'égaie d'une blanche statue de dieu », ou « les petits dômes de laine des moutons serrés les uns contre les autres, si fraternels, si peureux d'immensité », il sait rendre des émotions subtiles et profondes : « Il y a des yeux qui nous ont émus au départ des trains, derrière la vitre d'une portière; il y a des yeux implorateurs qu'on vit une fois à la lueur d'un réverbère, au coin d'une rue ténébreuse », et c'est un beau souhait ému d'un frisson sacré que celui par qui se ferme le

livre : « Ah ! qu'un beau rut agite les bois et les cités, que le travail du monde s'active encore, et que les sources des fleuves soient révérées ! »

§

Dans cette œuvre si variée et si forte, l'impression qui se dégage est en somme singulièrement favorable. Hugues Rebell est quelqu'un. L'éloge n'est pas mince quand tant d'autres ne sont que des ombres. Le pays littéraire surtout est un royaume artificiel. On y rencontre plus d'acteurs que d'hommes et plus de décors que de paysages. De là surprise quand, au milieu des zincs découpés et des coulisses peintes, on se trouve en présence d'un arbre venu en pleine terre, librement, un arbre vivant et vivace, père de fleurs, de nids et de sources.

Sans doute, il n'est ni parfait ni complet. Il n'est pas parfait en ce sens qu'aucune de ses œuvres ne produit une plénitude de satisfaction. A toutes on voudrait ajouter ou retrancher quelque chose. Il n'est pas complet non plus, en ce sens que, même dans ce qu'il a voulu être, bien des parties lui manquent. Poète, tout au plus poète en prose, il est loin d'atteindre le style des grands maîtres ou seulement l'écriture artiste des petits. Créateur de personnages, sa psychologie est rudimentaire ; il veut trop ne voir dans l'homme que le sacripant, dans la femme que la catin. Je ne sais si, dans toute son œuvre, il y a un seul personnage sympathique, sauf l'ombre fugitive de Napoléon III, car l'archevêque Rouillard lui-même peut ne pas plaire à tout le monde. Narrateur, il ignore l'art de préparer, de développer, de combiner, et trop souvent il remplace les péripéties par des coups de poignard ou d'autre chose.

Mais, ces réserves faites, que de qualités lui restent ! Il est vivant, d'abord, vivant jusqu'à l'effréné, jusqu'à l'impudeur. Que ses personnages écument de haine ou bavent de plaisir, toujours est-il qu'ils sont autre chose que des pantins ou des porte-paroles ; ils agissent au lieu de couper des cheveux en quatre. Ensuite, il est intéressant, non à la façon vulgaire des feuilletonistes, mais à la manière forte de ses maîtres Mérimée et Stendhal. Enfin, il pense et fait penser. Peut-être est-ce là son grand mérite. Rebell ne peut pas écrire une page sans exprimer une idée. Le nombre des vues originales ou profon-

des qu'il a semées dans ses livres est énorme. Certaines, comme son apologie de la cruauté, peuvent être condamnées, aucune ne peut être négligée. On pourrait tirer de son œuvre un choix merveilleux de jugements sur toutes les questions qui nous préoccupent, et tous ces jugements seraient d'une cohérence parfaite, d'une science indiscutée et d'une arrogance admirable. Aucun homme n'a pris plus de plaisir à heurter de face ses ennemis. Aucun n'a défendu avec plus de passion et plus de désintéressement les idées qui lui étaient chères. Aucun n'a eu un sentiment plus haut de son rôle d'écrivain, et n'a mené jusqu'à la fin une vie plus laborieuse et plus féconde en fortes œuvres. Devant une telle vie si bien remplie et si mal récompensée, devant une mort si prématurée et si lamentable, il convient de ne conserver qu'un sentiment, celui d'une douloureuse et respectueuse pitié.

HENRI MAZEL.

COMMENTAIRES DU LECTEUR

LE SERPENT NOIR

J'ai connu Paul Adam, il y a dix neuf ans... C'était, je crois, dans un petit café du boulevard Saint-Germain, en face de l'Ecole de Médecine, où se réunissaient, le soir, les rédacteurs de *Lutèce*. Je me souviens d'un jeune homme courtois et éloquent, aux épaules larges, à la chevelure épaisse, le regard hardi, franc et clair. Il donnait une impression de force et de volonté. Depuis lors, la gloire lui a passé au doigt l'anneau d'alliance. Sa dernière bague a la forme d'un serpent noir.

§

Tel est en effet le titre du livre que vient de publier M. Paul Adam et ce livre, qui est à peu près le trentième volume de son œuvre, est le vingtième roman de l'auteur de *la Bataille d'Uhde* et de *l'Année de Clarisse*. M. Paul Adam n'est pas néanmoins seulement un romancier. *Les Princesses Byzantines* attestent ses qualités d'historien, comme *le Cuivre* et *l'Automne* prouvent ses dons de dramaturge. Sa *Critique des mœurs* et son *Triomphe des médiocres* nous le montrent essayiste, de même que ses *Tentatives passionnées* et ses *Images sentimentales* nous font voir en lui le nouvelliste et le conteur; mais ces si diverses aptitudes se tournent au profit du romancier et c'est au roman qu'elles aboutissent et là qu'elles trouvent, en une fusion heureuse, leur emploi définitif.

Le roman est pour M. Paul Adam un moyen d'exprimer des idées, de les figurer en fictions vivantes et en symboles animés. C'est dans les romans de M. Paul Adam qu'il faut chercher sa conception personnelle de l'homme, de la société, de la nature. Ils contiennent sa vision propre de l'univers et ils lui permettent d'être à la fois tout ce qu'il est : un observateur, un sociologue, un philosophe, un historien, un évocateur du passé, un explicateur du présent, un anticipateur de l'avenir, magnifique richesse d'esprit qui expliquerait à elle seule l'é-

norme production du plus fécond, peut-être, de nos vrais écrivains d'aujourd'hui.

Le roman n'est pas pour lui une fantaisie de sentiment, un divertissement de pensée. Il est la figuration successive de sa pensée même, la représentation sans cesse renouvelée de ses idées. Aussi le faut-il classer parmi ces romanciers qu'on pourrait appeler les romanciers de méthode, en opposition avec ceux qu'on pourrait nommer des romanciers d'occasion, sans donner toutefois à ce mot aucun sens défavorable, si l'on veut en appliquer le terme aux écrivains pour qui le roman ne fut qu'une forme passagère et un procédé momentané.

Un Jean-Jacques Rousseau, un Chateaubriand, un Benjamin Constant, un Sainte-Beuve, pour ne citer que quelques exemples, ne sont pas des romanciers proprement dits, quoiqu'ils aient écrit *la Nouvelle Héloïse*, *Atala*, *Adolphe*, *Volupté*. Ces fictions admirables ne furent qu'un jeu de leur esprit. Chez eux le roman n'est qu'une fleur éclatante, amère ou délicate inopinément, poussée entre les joints de leur œuvre. Comme ils sont loin d'un Flaubert, d'un Balzac, d'une Sand, d'un Zola qui cherchent à donner en des récits imaginaires leur vue totale du monde et de la vie.

C'est à cette dernière catégorie que me semble se rattacher Paul Adam. C'est à eux qu'il s'apparente directement. Il a d'un Flaubert le goût des nobles phrases, du mot juste, de l'épithète rare et inventée, d'un Balzac le sens de l'analyse sociale et psychologique, des constructions de caractères et des créations de types, d'une Sand une disposition au paradoxe sentimental et à l'utopie, d'un Zola la faculté d'organiser puissamment un récit; de tous les quatre, il a aussi l'acharnement au travail, l'effort continu et régulier.

C'est cet effort constant et ce labeur sans repos qui nous ont valu tant de beaux livres et ce que M. Remy de Gourmont appelait fort justement : un magnifique spectacle. M. Paul Adam nous donne en effet, depuis vingt ans, celui d'un homme qui réalise une œuvre et qui ne s'en laisse guère distraire. Il a créé autour de lui, pour ainsi dire, une attente. Il suscite une curiosité admirative qu'il satisfait et ne lasse jamais, car il est un surprenant inventeur de décors, d'événements et de personnages.

Il y a des écrivains qui ne semblent jamais être que l'auteur

de leur dernier livre, tant les autres ne sont vraiment que des titres vagues sur une couverture jaune ou grise. Je ne connais rien de plus mélancolique que ces listes muettes qui n'indiquent guère autre chose que la persévérance d'une vaine obstination. Au contraire, comme certaines couvertures sont éloquentes et suggestives ! Elles ressemblent à ces cartes d'un pays aimé. Les signes géographiques, conventionnels et succincts, se transforment en couleurs, en lumières, en parfums, redeviennent dans la mémoire la vision même de ce qu'ils localisent.

§

J'ai toujours éprouvé qu'il y avait une sorte d'ingratitude envers un livre qu'on aime à n'en retenir que le sens, la substance, le fond, à le réduire à son raccourci originel et indispensable. Cette façon de se souvenir n'est pas celle que je voudrais. Elle néglige, elle détruit même ce qui fut le travail et le souci de l'écrivain. Elle va à l'encontre de son effort. Quoi ! il a pris soin de développer sa pensée initiale, de la figurer, de la faire vivre, de la situer, de la vêtir, d'en offrir une représentation animée, et voici qu'après en avoir goûté le plaisir notre mémoire paresseuse se refuse à le conserver intégralement ! Elle prétend se contenter de ce qu'elle en juge l'essentiel. Du logis où l'on nous a reçus, dont on nous a présenté les habitants, d'où l'on nous a fait voir par les fenêtres le paysage d'alentour, il nous suffirait d'en emporter la clé ! Non, ce n'est pas ainsi qu'il convient de se souvenir d' un livre. Je le veux à moi et en moi tout entier et en demeurer non point le possesseur oublieux, mais le visiteur familier...

C'est ce désir que je ressentais en lisant *le Serpent noir* de Paul Adam. Je m'efforçais à m'assurer de n'en rien perdre et à bien fixer dans mon esprit les péripéties de l'intense drame moral qui se joue entre le médecin Jean Goulven, sa femme, et sa belle parente M^me^ Hélène, en cette maison bretonne de Keryannic. M. Paul Adam, pour ceux qui aiment lire et retenir de la façon que j'indique, est un écrivain facile. Ses personnages vivent fortement. Il les caractérise avec netteté. Il nous les donne complets, entiers. Il les rend visibles et réels. Il nous fait voir leurs visages, leurs gestes. Il nous fait entendre leur voix. Ils sont vraiment devant nous. Ils sont à nous.

Il me semble que si je retournais jamais à Belle-Isle-en-Mer, j'irais tout droit à cette maison de Keryannic et je m'étonnerais de ne pas rencontrer sur le seuil Mme Goulven... C'est là qu'elle habite encore certainement avec son mari, c'est là que se continue leur vie humble et douloureuse après la crise qui l'a bouleversée. Ils y persévèrent en leurs croyances héréditaires, en leurs préjugés de cœur et de race auxquels ils n'ont pas su renoncer, comme le leur enseignait Guichardot, ce Guichardot dont M. Paul Adam a tracé d'une plume magistrale le portrait typique, irritant et superbe.

§

C'est par le récit de Guichardot que nous sommes instruits du drame de Keryannic. Devant Guichardot, M. Paul Adam s'efface. C'est Guichardot qui nous explique la situation des Goulven et les passions latentes qu'elle comporte. Guichardot les utilise, les surexcite, les dirige, les commente. C'est lui qui prime et domine par sa carrure et sa prestance, par sa verve brutale et raisonneuse, car il est rude et subtil. Son ombre grandissante s'étend peu à peu. Il s'impose par son sans-gêne, son indiscrétion et sa hardiesse. Il n'est pas seulement homme d'affaires, il est homme de doctrine et, de cette double qualité, il tire une double assurance. Il parle : sa voix retentit au plafond des chambres, remplit les paysages. Il pérore, discute et conseille. Il insinue le doute, propose des certitudes, ébranle les scrupules, dissout les préjugés. Il affirme ou nie. Il argumente.

De même qu'il sait les valeurs commerciales des produits, Guichardot sait aussi les nouvelles valeurs des sentiments. Il faut le dire, Guichardot est nietzschéen, mais il l'est à sa façon. Il n'a guère, du nietzschéisme, retenu qu'un point : c'est que les faibles ont tort et que les forts ont raison, c'est que la pitié, la compassion, la charité ont fait leur temps. « Il faut se dépasser, » a dit le Philosophe. « Dépasse-toi, toi-même, » répète Guichardot. Au delà des préjugés ! Tout obstacle qui vient de la conscience est un préjugé. Telle est la philosophie de Guichardot. C'est une philosophie simplifiée, déformée, faussée et utilisée. Ainsi réduite et limitée, elle donne à Guirchardot une certitude formidable de ses droits.

Son tempérament, d'ailleurs, l'aide à cette certitude, comme

le leur y a aidé les gens de sa sorte, qui, comme lui, ont toujours cherché à leur instinct l'appui et la justification d'une doctrine. Le « struggleforlifer » d'hier se réclamait de Darwin. C'est le même procédé. Guichardot n'est pas unique. On le retrouverait d'âge en âge. Il a porté la perruque du grand siècle et la barbe longue du cynique. Il est de tous les temps et, s'il a lu Zarathoustra, c'est le docteur Tribulat Bonhomet qui le lui a expliqué.

C'est au nom de ces faux principes qu'il veut vaincre les hésitations du couple Goulven. Il veut leur apprendre à se dépasser. Il faut le voir à ce travail, aux prises avec ses victimes. Comme il les inquiète, les torture, les manie, les raille ! Mais son labeur est vain; car s'il parvient, un instant, à persuader leurs esprits, il finit par se heurter en eux à quelque chose qui lui résiste. S'il triomphe des individus, il échoue devant la race et c'est elle qui défend en eux, obscurément et profondément, ses préjugés héréditaires et finit par affirmer son pouvoir secret.

§

J'ai relu, par hasard, il y a quelque temps, dans un vieux cahier dont le papier jaunit déjà, les notes d'un séjour d'autrefois à Belle-Isle-en-Mer. A mesure que je parcourais ces pages sommaires et décousues, je revoyais l'île singulière : sa falaise abrupte, découpée d'anses et creusée de grottes, qui soutient l'étendue des landes et des champs, les vallons, les villages aux maisons basses, les arbres rares sous le vent rude... mais je m'apercevais, en lisant, que, si je l'avais sentie, je n'avais pas su exprimer, en mes phrases maladroites d'alors, la beauté de cette terre marine, son âpre mélancolie.

J'en avais pourtant gardé un souvenir étrange et romanesque, celui d'un de ces paysages qui semblent attendre quelqu'un qui les complétera par les présences nécessaires. M. Paul Adam a dû éprouver cette même impression, car il a obéi à l'injonction des lieux. Il a répondu à leur désir et les a animés des personnages qu'ils demandaient. Il nous a donné aussi en même temps les aspects de l'île bretonne en leur pittoresque vérité.

J'ouvre son livre. J'entends la mer qui bat les rochers de ses lames furieuses ou les caresse de ses volutes glauques.

Le vent, tour à tour, souffle et se tait. Il incline ou balance les barques aux voiles fauves. Je respire l'odeur herbue ou poissonneuse de l'air. Je regarde ces filets qui sèchent, ce mouton noir qui tourne autour de son piquet, cette mouette qui vole. Je suis à la pointe des Poulains, le long de la Mer sauvage, à l'Apothicairie... Le grand phare de Bangor raye le ciel nocturne de son glaive lumineux...

Jamais le talent descriptif de M. Paul Adam ne s'est montré plus éclatant et plus exact que dans ces tableaux de Bretagne. Qu'il représente des paysages de terre, de rochers ou d'eau, sa phrase les dessine avec une vérité et une couleur admirables. Après Belle-Isle, voici Karnac et Locqmariaker avec ses monolithes de granit au sens mystérieux, voici Locronan et son église, Quimper avec sa cathédrale et ses vieilles maisons sculptées, Concarneau et ses murs de défense, la pointe du Raz et ses éboulements de blocs. Pour chacun de ces spectacles divers M. Paul Adam a des ressources différentes, mais où l'on juge le mieux de leur variété et de leur puissance, c'est dans les pages où il restitue le pardon de Sainte-Anne d'Auray et celui de Sainte-Anne de la Palud, en deux scènes qui demeureront célèbres et qui, outre leur beauté pittoresque, donnent la clé du livre de M. Paul Adam, et en contiennent les raisons profondes. Certes nous connaissons depuis longtemps déjà ce style à la fois ample et concis, brusque et oratoire, en même temps original et souple, logique en ses audaces, instrument docile d'une pensée et d'une vision large et précise. C'est en cette langue savoureuse et riche qu'est écrit *le Serpent noir*, mais M. Paul Adam y a fait un sacrifice que je qualifierais d'héroïque, car ce langage, qui est le sien, il l'a prêté volontairement à l'odieux Guichardot, et c'est par la voix de ce personnage de haute satire et d'âpre bouffonnerie que nous entendons les phrases admirables qui expriment magistralement le mouvement de la mer, la ligne des horizons, les choses et les gens de Bretagne; et il n'est pas jusqu'à cette impression qui ne contribue à notre irritation contre l'odieux gaillard qui, non content de fausser une philosophie, usurpe, pour établir sous nos yeux sa muflerie et son mensonge, le prestige d'une langue habituelle à l'un des maîtres du style contemporain.

HENRI DE RÉGNIER.

LA LAMPE

Nous rentrerons ensemble, à l'heure où le soir tombe,
comme des exilés qui regagnent leur toit.
le murmure mélancolique des colombes
pleurera vainement dans l'épaisseur des bois.

la lampe me paraît plus douce que la lune
pour présider aux jeux des beaux corps enlacés;
s'ils veulent raconter demain notre fortune
les flambeaux oublieux n'en sauront plus assez.

le faune qui riait sous la ramure verte,
maintenant, près de nous, est de marbre discret.
une branche de fleurs, par notre culte offerte,
au piédestal du marbre évoque la forêt.

une lueur profonde ensommeille d'extase
les miroirs, la fenêtre aux rideaux embrassés.
celle dont la clarté n'a de soir ni de phase
est auprès de mon cœur sur les coussins froissés.

mes gestes suppliants ont amené sa chute,
ma lèvre a retrouvé tous les anciens trésors,
l'invisible vapeur qui monte de la lutte
baigne de volupté chaque aspect de son corps.

tantôt nous combattons, et, tantôt, je la berce,
troublé par le silence et le divin contour.
Eros dieu! donne-moi la flûte de Properce
pour célébrer la nuit, les lampes et l'amour.

GABRIEL DE LAUTREC.

SCARRON ET LA FRONDE

—

La Fronde, cette mascarade suspecte qui jeta en une sarabande grotesque les graves parlementaires, les nobles brouillons, les prêtres écervelés et la canaille du Pont-Neuf, n'enthousiasma pas tout d'abord le petit abbé Scarron. Trop de simplicité naturelle l'empêchait de concevoir quelles délices s'attachent aux sournois complots; trop d'infirmités lui défendaient de descendre aux carrefours populeux où les moutons, piqués de la tarentule revendicatrice, se transformaient en bêtes féroces.

Que le Parlement légiférât, qu'il tentât, dans un intérêt ou dans l'autre, d'imposer son arbitraire autorité, cela lui importait médiocrement. Et, pour bien dire, sans doute désapprouvait-il les conseillers mécontents de s'abandonner encore aux surabondantes éloquences dont ils avaient toujours à pâtir. Broussel qui parla trop, Broussel, ce petit bourgeois piètre et pauvre, chargé de famille, n'était-il pas une image ressemblante de l'Apôtre? Et comment Scarron eût-il approuvé Broussel, ayant désavoué son père (1)?

Que l'on attaquât Mazarin, qu'on le brûlât en effigie, qu'on le livrât aux gémonies, que toute la hurle se partageât son corps ladre et lançât au vent son âme d'impénitent fripon, Scarron s'en fût réjoui, ayant en mauvais souvenir la chicherie de ce « Jean-Fesse » (2). Mais, malgré ses vœux intérieurs, une attitude austère s'imposait au malade de la reine, homme pensionné, ayant au-dessus de tout l'amour du bien vivre et des écus qui le facilitent (3).

Pourtant la tentation était forte. Les pamphlets couraient

(1) Le prince de Condé, père du grand Condé, avait donné à Paul Scarron, conseiller à la Grande Chambre et père du poète burlesque, le surnom de l'Apôtre. Ce conseiller fut exilé par Richelieu pour des paroles imprudentes.

(2) Scarron avait dédié au cardinal Mazarin *le Typhon*, espérant obtenir un bénéfice à la suite de cette dédicace. Mais le ministre fit la sourde oreille.

(3) Scarron avait obtenu d'Anne d'Autriche, par la protection de Marie de Hautefort, la charge de « malade de la reine » et touchait, de ce chef, une pension annuelle de cinq cents écus.

déjà en nombre considérable, flagellant, en outre du Mazarin, la reine, sa digne complaisante, les partisans, les monopoleurs, les traitants et les financiers (1). Mais en lui, comme en la masse du peuple, comme en le Parlement même vivait profondément le respect de l'autorité royale. Le jeune monarque était, pour la multitude, le soleil aux rayons bienfaisants. Les mauvais vers célébraient sa quasi-divinité et les drapeaux épars au vent de la révolte portaient la devise brodée : *Querimus regem nostrum* (2).

Dans la carcasse déjetée du piteux Scarron, subsistait seul en bonne forme son estomac. Cet estomac avait besoin chaque jour de mets solides et de friandises. C'est pourquoi l'heure de dédaigner les largesses royales et de mêler son cri au concert d'outrages dont on accablait le Mazarin ne sembla pas venue. Au contraire, la bonne diplomatie consistait à soutenir la cour et à vilipender les frondeurs. Scarron en assuma la tâche, mais sa *Chanson sur le blocus de Paris* fut surtout une récrimination contre les Jocrisses guerroyant sans se préoccuper de la disette prochaine. Il avait peur de la famine, ayant toujours imaginé qu'un corps bien équilibré est celui dont le ventre contient son lest de victuailles :

Ma foi, nous en avons dans l'aile,
Les Frondeurs nous la baillent belle,
Malepeste de l'union !
Le bled ne vient plus qu'en charrette !
Confession, communion !
Nous allons mourir de disette (3) !...

Et même lorsque la Fronde aura atteint son maximum d'intensité, lorsqu'il aura à se plaindre également des mazarinistes et des anti-mazarinistes, lorsque son cœur sera plein de haine et que son cerveau mûrira le plan d'un terrible pamphlet, les maux de son estomac prédomineront sur l'ensemble de ses maux. Et, écoutant le gémissement de ce viscère sympathique, il laissera tomber négligemment de sa plume, en conclusion de ses méditations sur les horreurs de la guerre civile, cet aveu mélancolique :

Et moi je voudrais bien avoir un bon melon (4).

(1) Lettre de Marigny à Lenet, dans *le Cabinet historique*, t. I.
(2) Moreau, *Préface à la Bibliographie des Mazarinades.*
(3) Scarron, Œuvres, édit. 1786, *Chanson sur le blocus de Paris*, VII, p. 313.
(4) Scarron, Œuvres, *Sonnet sur les affaires du temps*, VII, p. 329.

Cette façon gastronomique d'envisager la Fronde lui dicta certainement ses invectives contre les insurgés (1). L'une d'elles, adressée à l'ancien ami de son père, Deslandes-Payen, réprouve même les procédés injurieux dont le ministre est la victime (2).

Il est vrai, Scarron, en outre du souci de conserver sa pension, avait à se défendre contre l'excès de sa popularité. La Fronde s'emparait du burlesque. Tandis que Renaudot, à Saint-Germain, dirigeait les presses de la cour, ses deux fils, à Paris, lançaient, sur ses conseils, *le Courrier françois*. Saint-Jullien le transformait à son tour, selon la méthode de Scarron (3). Une épidémie de burlesque sévissait sur les pamphlétaires. Tous les écrits portaient l'empreinte de leur inspirateur. Les Laffemas, Verderonne, du Châtelet, se divertissaient à confectionner de lourdes stances bouffonnes. Le fou Davenne, le virulent Dubosc-Montandré, Mathieu de Morgues, Sandrécourt, du Pelletier, Nicolas Jamin, Mathurin Questier et cette vieille gueuse, Suzanne de Nervèze, plus ou moins vendus, vivaient du burlesque, le torturant, le défigurant, lui donnant une allure imprévue. On le pliait à toutes les besognes. Il semblait accessible au commun. Jamais, grâce à lui, le Pont-Neuf ne vit circuler autant de poètes crottés. Ils se réunissaient devant la Samaritaine et y tenaient leurs conciliabules. Les parapets du pont étaient tapissés de littérature ordurière venue des presses du Puits-Certain (4).

Une moitié de Paris imprimait ou vendait des imprimés ; l'autre moitié en composait. Le Parlement, l'Université, le clergé et jusqu'aux coureuses du Marais donnaient leur concours à cette folie paperassière (5). Les caricatures aussi pleuvaient. Elle s'alliaient à la poésie pour parfaire l'œuvre satirique. On y pouvait surprendre l'esprit burlesque aussi aisément qu'on le surprenait dans les versifications indigestes.

Scarron, logé au Marais, rue de la Tisseranderie, chez son ami

(1) *Triolet contre les Frondeurs*, VII, p. 314.
(2) *Epître à M. Deslandes-Payen*, VII, p. 71.
(3) Moreau, *Préface du Courrier burlesque;* Gui Patin, *Lettres*. Il y est abondamment question de Renaudot.
(4) Moreau, *Préface à la Bibliographie des Mazarinades;* Dubuisson-Aubenay, *Journal des Guerres civiles;* Chéruel, *Hist. de la Fronde sous le ministère Mazarin;* Sainte-Aulaire, *Hist. de la Fronde;* Naudé, *le Mascurat*.
(5) *Remerciement des imprimeurs au cardinal Mazarin;* Moreau, *Bibliographie des Mazarinades;* Challamel, *Hist. anecdotique de la Fronde*.

Busine, ne voyait pas le mouvement lointain — car la Fronde s'est presque toute circonscrite entre le Louvre et la Grève. Mais il entendait, le matin, les crieurs publics annoncer les libelles, tout frais sortis des imprimeries. Sans doute se procurait-il les principaux, désireux d'apprendre les nouvelles. Ce fut ainsi, et par les racontars de ses visiteurs, qu'il connut son effrayante renommée et se vit devenir le chef involontaire et occulte de cette levée de boucliers burlesques. Il se grisait de sa gloire et en frémissait tour à tour, se demandant si ses quelques stances protestataires, jetées au fleuve écrivassier de la Fronde, suffiraient à le préserver du ressentiment royal; si sa pension, accordée avec tant de difficulté, et qui constituait, avec sa prébende mancelle, ses seuls moyens d'existence, ne serait pas brutalement supprimée.

Il ne devait pas demeurer longtemps dans l'incertitude. La paix de Rueil venait d'être signée et la cour regagnait Paris. Les passions se calmaient lentement. Poussé par la nécessité, il s'inquiéta des écus octroyés par la reine. C'était toujours par des basseşses et des supplications qu'il obtenait le paiement de ses quartiers. Plusieurs fois déjà il avait dû adresser des requêtes à Tubeuf, de Lyonne et de Bertillac (1) et importuner Anne d'Autriche (2) pour qu'on n'oubliât pas les obligations contractées à son égard. L'office de malade de la reine ne paraissait pas sérieux aux graves trésoriers.

Quand la cour eut réintégré les appartements du Louvre, il crut le moment favorable, dans l'apparence de concorde qui régnait sur la ville, pour réclamer l'acquittement de sa pension. Mais on ne répondit pas à sa supplique. Mazarin avait ajouté foi aux médisances des jaloux qui attribuaient au petit chanoine l'inspiration ou la paternité de nombreux libelles. On ne lui pardonnait pas d'avoir été le créateur de la langue frondeuse. On le vouait sciemment à la misère et à la faim. Il s'en plaignit amèrement dans une lettre, niant avoir été l'instigateur d'aucune atteinte contre le ministre ou son entourage :

> Tu pouvais bien, sans me faire querelle,
> Au Mazarin faire valoir ton zèle.
> Et tu pouvais, sans lasser ton crédit,

(1) *Rogatum à MM. Tubeuf, de Lyonne et de Bertillac,* VII, p. 53.
(2) *A la Reine,* VII, p. 251.

Ne croire pas sur un simple l'on dit
Que j'ai donné dessus la fripperie
De ce Jean Fesse après lequel on crie (1).

Et comme, après tout, il savait par expérience l'Italien incapable de quelque magnanimité, il montra, à son égard, une hauteur dont sa muse n'était pas coutumière :

Je paierai de mépris son mépris...
Si ce prélat, malgré lui débonnaire,
A peur de moi, qui l'empêche de faire
Un beau matin le poète assommer ?
C'est un chemin plus court que l'affamer (2).

La lettre se terminait sur une menace voilée qu'il devait renouveler plusieurs fois au cours de ses compositions (3). La colère était encore contenue. Elle crèvera plus tard comme un orage sur Paris, l'enrégimentant dans la cabale de révoltés, lui donnant droit au maréchalat sur la tourbe désordonnée des tire-laines et des brigands.

Momentanément d'autres préoccupations lui venaient du Mans (4). Il avait passé un temps trop joyeux dans la benoîte cité des poulardes pour jamais s'en désintéresser. Son canonicat lui fournissait des occasions constantes de correspondances, soit qu'il sollicitât l'envoi de ses fonds prébendaires, soit qu'il s'enquît de son collègue et ami le chanoine Lecomte. Or, depuis son départ du chapitre Saint-Julien, les événements s'étaient précipités. La peste, à l'état endémique dans la région, avait fauché d'un coup l'évêque Emeric de la Ferté et huit de ses chanoines. L'abbé de Lavardin lui avait succédé.

Scarron avait suivi les démarches du nouvel évêque dont la nomination ne s'était pas faite sans difficulté. De longue date, Philibert de Lavardin guignait le poste occupé par son oncle, Charles de Beaumanoir. Déjà, à la mort de ce dernier, il l'avait sollicité, essayant de rallier à sa cause le tout-puissant Vincent de Paule. Il y prétendait par droit de succession, comme si l'épiscopat eût constitué matière à héritage. Malheureuse-

(1) *Epître à M...* VII, p. 93.
(2) *Epître à M...*, VII, p. 93..
(3) V. *Epître à M. d'Aumale d'Haucourt; Avis de dix millions et plus*, VII, pp. 110, 352.
(4) On sait que Scarron était chanoine du Mans. Ce canonicat et la prébende qui lui était adjointe lui avaient été concédés par Mgr de Beaumanoir, évêque du Mans.

ment, on connaissait les habitudes libertines de l'oncle et l'on ne voulait pas que le neveu, célèbre par les dissipations de sa vie, y perpétuât la licence. En outre, son compagnon ordinaire, le lourd Costar, pédant fécond en « puantes flatteries », accusé d'athéisme et de sodomie, portait un tort considérable à sa candidature. On réunit un conseil de conscience, lequel décida « qu'on ne pouvait faire un évêque d'un homme dont on avait douté qu'il fût chrétien (1) ».

Cependant, la mort d'Emeric de la Ferté, quelques intrigues, un peu d'hypocrisie, une requête des Manceaux, firent oublier les considérations de bienséance et l'abbé de Lavardin fut intronisé au chapitre Saint-Julien. Mais la chance ne le favorisa pas. A peine avait-il pris possession de l'évêché qu'un vent de Fronde soufflait parmi les bedaines mancelles. La ville souffrait depuis longtemps d'impôts excessifs. On exécrait le lieutenant général Le Vayer; et la famille Lavardin, après avoir bénéficié d'un amour extrême de ses compatriotes, allait lentement vers le discrédit. L'évêque malhabilement corsa les haines en prenant le parti de Mazarin, de concert avec tous les anciens amis de Scarron, sauf peut-être le sénéchal des Essarts, les conseillers au présidial et les magistrats.

Le marquis de la Boulaye conduisait la faction militaire des frondeurs. Les pamphlets parisiens et *le Courrier françois* communiquaient à Scarron les exploits de ce héros. La Boulaye jouait depuis longtemps un rôle dans les troubles, approvisionnant Paris par des prodiges d'astuce et de vaillance. Il y avait notamment introduit un convoi de chapons. On l'appelait le Gassion des convois (2). Il avait conquis le Mans, à la tête de ses coquins, sans coup férir, chassant devant lui l'évêque Lavardin et son séide Costar. Puis, poursuivant ses prouesses, il avait acquis à la cause du Parlement, La Flèche et Angers (3).

Il jouissait de sa gloire, ouvrant largement au peuple les greniers à sel et favorisant le pillage, lorsqu'un autre ami de Scarron, le marquis de Jarzé, entra en scène. La cour l'en-

(1) Tallemant : *Hist. de Costar.* Pour les dîners de Lavardin, voir *Lettres* de Costar.

(2) Laffémas : *Lettre à M. le cardinal burlesque.* V. Morean : *op. cit.*, et les pamphlets : *l'Entrée de M. le marquis de la Boulaye au Mans; Lettre joviale à M. de la Boulaye.*

(3) Henri Chardon : *Scarron inconnu*, I, 158 et s.

voyait avec deux mille hommes de troupes, pour réprimer la sédition. Il se présenta devant les trois villes soumises par La Boulaye, et les frondeurs s'enfuirent comme une volée de moineaux. Les portes s'ouvrirent : l'occupation fut accomplie de la façon la plus pacifique du monde. Jarzé en profita pour commettre et laisser commettre toutes sortes d'exactions et de violences. L'évêque Lavardin, honteux de sa fuite, sous la protection du beau et verveux marquis, son parent, réintégra le palais épiscopal. Et, tous deux, de connivence, organisèrent les rapines (1).

Au fond, Scarron avait accueilli sans déplaisir la nomination de Lavardin. Des relations amicales existaient entre eux depuis longtemps et la famille du nouveau prélat avait prodigué au petit abbé parisien, exilé sur la terre lointaine, les marques du plus vif attachement. Mais toutes les consciences ne sont pas accessibles au culte du souvenir et celle de Lavardin s'accommodait facilement de l'oubli. De retour à l'évêché, il songea à ordonner son administration ecclésiastique. Plusieurs chanoines étaient morts. Des années le séparaient du moment où il avait vu, pour la dernière fois, Scarron malade, voué à une disparition prochaine. Il manquait de canonicats et de prébendes pour doter ses créatures. Il ne voulut pas s'enquérir des destinées de l'absent que l'on continuait à mentionner comme infirme sur les registres du chapitre. L'épicurien Costar et son ami l'ivrogne Pauquet, furent d'abord investis du titre de chanoine et engraissés de prébendes, puis successivement d'autres abbés. Et comme un canonicat était nécessaire pour satisfaire une avidité pressante, Scarron fut délibérément rayé du nombre des vivants.

Après la perte de la pension royale, la suppression de la prébende, sa dernière ressource, était un coup trop rude. Le cul-de-jatte regimba. Et il lui fallut démêler cette situation de mort vivant que déjà le peuple parisien lui avait faite plusieurs fois (2). Il était accoutumé aux chinoiseries du sort. Il prit sa bonne plume et, se rappelant que Lavardin avait été, à Rome, son camarade de bombances, il lui parla avec la plus débonnaire familiarité :

(1) A. Debidou : *la Fronde angevine;* Henri Chardon, *op. cit.*, I, 171 et s. — Eusèbe Pavie : *le Marquis de Jarzé*, dans la *Revue d'Anjou*, 1881; Costar : *Lettres.*
(2) Poussin : *Lettre du 3 nov. 1647.*

Pour revenir à ma prébende, puisque vous l'avez donnée, vous m'en devriez bien donner une autre, quand ce ne seroit que pour me racquitter du temps que j'ai perdu à me fier aux promesses de feu votre oncle, d'heureuse mémoire et de peu de parole. Vous savez bien ce que vous avez à faire, mais si j'étois à votre place, je donnerois un bénéfice à une personne qui seroit en la mienne. Aussi bien vous avez un coup sûr pour en faire vaquer sans rien faire contre les bonnes mœurs, comme faisoit un châtré nommé Mortier, oncle de l'abbé d'Evron, et qui l'étoit de Marmoutiers, je veux dire abbé. Ce maître moine empoisonna en un dîner une vingtaine de prieurs, et là-dessus on fit un livre intitulé : *la Méthode de faire vaquer les bénéfices*, mise en lumière par le Révérend Père en Dieu un tel... (1).

Lavardin, après la réception de cette lettre, n'osa pas persister dans son attitude arbitraire. Il réintégra le chanoine dans son canonicat. Le Mans, d'ailleurs, eût peut-être protesté en faveur de Scarron si le poète en eût appelé à l'opinion publique. L'évêque, en effet, devenait de plus en plus impopulaire. Le traitement que, sur son instigation et avec son secours, Jarzé faisait subir à la ville, provoquait la réprobation. Une requête bizarre, en vers burlesques, avait été adressée à la reine. Les Manceaux, coupables de rébellion, se sentant en mauvaise posture pour obtenir le retour du marquis, chargèrent les chapons, habitués des tables royales, de plaider leur cause (2).

Jarzé, le beau parleur angevin, fut, en effet, rappelé, mais sans doute la prière des chapons ne dicta point cette mesure. Le souhait formulé par les gras volatiles qu'il fût pendu en punition de son inique conduite ne pouvait être exaucé. Mazarin le protégeait. La reine, qu'il avait servie avec dévouement, la cour tout entière, qui le députa à Rueil, auraient protesté contre ce châtiment excessif.

Scarron affectionnait Jarzé pour sa parenté avec les Lavardin et la grâce de sa personne unie à la fantaisie de son esprit. Avec lui et Rosteau il mit à sac de bouteilles et de femmes les hôtelleries mancelles, regrettant maintes fois l'intermittence de ses séjours provinciaux. Jarzé passait, en effet, la plus grande

(1) Scarron : *Lettre à Monseigneur l'évêque du Mans*, I, 185.

(2) *Requeste burlesque présentée à la Reine par les chapons du Mans, députez des Manceaux, sur les désordres faits par les gens de guerre en leur province.* V. Henri Chardon, *op. cit.*, I, 173 et s.

partie de son temps à Paris, papillonnant autour des jupes, à l'hôtel de Rohan, dont la duchesse, pourtant blette, soldait follement sa supériorité aux déduits (1).

Malade, Scarron le retrouva près de sa chaise grise, avant que la Fronde divisât la France, et suivit après d'un œil bienveillant son destin comme il suivait celui de ses différents amis. Or, le marquis allait susciter bientôt des querelles et des haines. Bien que ses troupes eussent pacifié le Maine en le pillant et sans combat, revenu à Paris, il se glorifia de sa campagne ridicule. Insolent et rodomont, il accompagnait comme son ombre le fougueux Condé. Il appartenait à cette coterie de petits maîtres dont la morgue ne le cédait qu'à la bravoure. Un duel avec le marquis de la Boulaye (2), ayant un moment effacé son prestige, il voulut se signaler à l'admiration de la cour par quelque excentricité héroïque. Il résolut de relancer jusque dans son repaire le roi des Halles, ce chevaleresque Beaufort, dont le peuple chantait les mérites et exaltait le courage. Avec le commandeur de Souvré, ami de Scarron, Jars, Candale, Frétoy et plusieurs autres, il se rendit aux Tuileries, où les principaux chefs frondeurs jetaient les plans de nouvelles émeutes. Beaufort prit un prétexte pour l'éviter (3).

Jarzé considéra ce détour comme une victoire. Il la clama sur tous les tons. Si bien que le duc, conseillé par Gondi, se décida à châtier cette impertinence trop bruyante. Les petits maîtres festinaient et cabalaient aux Tuileries, dans les salles du cabaret de Renard. Rien n'était plus facile que de les y rejoindre. Beaufort, entouré de quelques gentilshommes et serviteurs, s'y présenta en convive inattendu. Il renversa la nappe, éloigna les amis du marquis et jamais volée de bois vert ne tomba sur des épaules plus délicates. L'affaire fit un bruit terrible. Les libelles la relatèrent avec acrimonie et la cour, soutenant par force Jarzé, demanda contre son agresseur une sanction pénale. Etriller un courtisan sur les propriétés du roi était un crime de lèse-majesté. Mais le Parlement, par prudence, sinon par sympathie pour le bâtonné, ne la suivit pas dans cette voie dangereuse, malgré l'entremise

(1) Tallemant : *Hist. de Mme de Rohan.*
(2) *Mémoires* de Monglat et Omer Talon, Ste-Aulaire : *Hist. de la Fronde.*
(3) *Mémoires* de La Rochefoucauld, Gui Joly, Retz, Montpensier.

du chancelier Séguier qui épuisait son ingéniosité à ramener l'incident sur le terrain juridique (1).

Jarzé, d'ailleurs, ne se contenta pas de cet humiliant exploit. Fort bien en cour, familier de Mazarin, assidu aux couchers de la reine qu'il amusait de contes drôles (2), il pactisait cependant avec Condé, son modèle, auquel il servait inconsciemment d'espion. Il pouvait le servir mieux encore en jouant un rôle dont la témérité le devait séduire. L'ambition démesurée du prince lui faisait envisager comme possible son élévation au trône. Mais auprès du trône veillait l'Italien. Il fallait donc, en premier lieu, éloigner ce dernier et, dans ce but, lui enlever l'affection de la reine. Jarzé, mis en goût par la faveur des duchesses, assuma cette responsabilité. M^me^ de Beauvais, servante aimée d'Anne d'Autriche, fut le truchement de cette intrigue abracadabrante. Elle laissa traîner volontairement des poulets incendiaires et plaida en faveur du marquis. La reine crut à quelque nouvelle bouffonnerie et sourit des coquetteries du petit maître. Mais Condé, sottement, imaginant tout gagné, raconta à qui voulut l'entendre quel bon tour on était en train de jouer au faquin d'Italie. Alors la face des choses changea. Le ministre et son auguste maîtresse se décidèrent à considérer sérieusement les déclarations de l'amant morfondu. Il fut chassé de la cour et bientôt il se lança dans les sombres insurrections qui devaient aboutir à la journée du faubourg Saint-Antoine (3).

Cependant Scarron, poussé par quelque obscur dessein, avait quitté le Marais. Ayant perdu avec sa pension toutes ses sympathies anciennes pour la cour, il se sentait mal à l'aise dans ce quartier hanté par les partisans de Mazarin et de la reine. Il traversa la Seine, franchit la porte Saint-Michel et s'installa au cœur du faubourg mal bâti et fangeux, dans une demeure de passage : l'hôtel de Troyes. Cet hôtel, établissement considérable de ces parages, réunissait une clientèle aristocratique. Dans les couvents environnants, les personnes de qualité faisaient des retraites. Toute tranquillité s'offrait

(1) *Mémoires* de Retz et Motteville. V. aussi les pamphlets : *le Grand Gersay battu ou la canne de M. de Beaufort, au festin du Renard, aux Thuileries, en vers burlesques*, 1649; *la Déroute des Cabalistes au Jardin du Renard*, 1649; *la Soupe frondée*, 1649, etc... Moreau, *op. cit.*; Eusèbe Pavie, *op. cit.*

(2) *Mémoires* de M^me^ de Motteville.

(3) Bussy-Rabutin : *Hist. amoureuse des Gaules*, art. *M^me^ de Chatillon; Mémoires* de Motteville, Retz, Montpensier; *Carnets* de Mazarin; Eusèbe Pavie, *op. cit.*

aux rêveurs et aux comploteurs. Seule l'hôtellerie des coches de Nantes et autres villes de l'Ouest provoquait, certains jours et à certaines heures, un mouvement de provinciaux en partance (1). Il loua un vaste appartement dont il céda bientôt une partie à son ami Cabart de Villermont, esprit avisé, voyageur endurci qui revenait de son gouvernement de Cayenne (2). Il se réserva seulement quelques pièces, une chambre où paradait son lit à couverture jaune, un petit oratoire. Céleste de Harville-Palaiseau occupait le reste.

Etrange figure cette Céleste dont le cul-de-jatte faisait « Sœur Céleste » comme il avait fait de Marie de Hautefort, « Hautefort-la-Sainte ». Elle avait réjoui ses primes années de bambocheur, après les études du collège. Elle entrait de nouveau dans sa vie simplement avec un sourire de soumission et de tristesse tendre. Il l'avait connue jolie, sans doute, jeune et naïve. Peut-être la chanta-t-il sous le pseudonyme mignard d'Iris ou de Sylvie. Elle lui revenait alourdie et malheureuse, s'autorisant de l'amour passé pour obtenir la pitié. Il la lui accorda pleinement, sans reproches mauvais, bien qu'après lui des hommes eussent profité de ses défaillances.

Céleste de Palaiseau n'avait pas le sens commercial d'une M^me^ d'Olonne (3). On la voit passer, dans l'aventure terrestre de Scarron, soucieuse d'honnêteté apparente et désintéressée (4). Un gros financier sournois, prometteur de mariage, venait de l'abandonner ayant eu d'elle la satisfaction de ses appétits. Elle voulut, sans protecteur et sans argent, entamer un procès dans un siècle où la justice vendait ses décisions au plus offrant. Le cul-de-jatte, renseigné sur l'incertitude de la procédure, la détourna de ce dessein et se chargea de gagner sa cause par le moyen de la poésie. Les financiers s'y montraient plus sensibles que les magistrats. Avec Souvré et Vardes, ses amis, il élabora « une sentence burlesque qui fut acceptée par le séducteur et par laquelle il le condamnait à donner à

(1) A. de Boislile : *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*, dans la *Revue des questions historiques*, 1893, II, pp. 119 et s. L'hôtel de Troyes occupait à peu près l'emplacement actuel du jet d'eau, entre les grilles du Luxembourg et la rue Soufflot.

(2) *Note d'un anonyme* publiée par P. Morillot, *Paul Scarron et le genre burlesque*, append. I.

(3) Bussy-Rabutin, *op. cit.*

(4) Scarron, *A Mlle Céleste de Palaiseau*, I, p. 176. Il la remercie de l'avoir débarrassé des mauvaises compagnies.

Mlle de Palaiseau vingt mille francs parce qu'elle était grosse, vingt mille francs parce qu'elle était demoiselle, vingt mille francs parce qu'il était financier ».

C'était, sinon la richesse, du moins la sécurité. Céleste se hâta de les porter au couvent de la Conception où elle espérait finir dévotement ses jours. Mais la malchance l'y poursuivit. Mal administré, utilisant toutes ses ressources à des constructions fastueuses, le couvent fit banqueroute et jeta ses pensionnaires à la rue. Heureusement, Scarron consentit à retirer chez lui la pénitente dupée et ainsi habita-t-elle, *extra muros*, dans cet hôtel de Troyes où la renommée du poète allait attirer nombreuse compagnie (1).

La nouvelle demeure du petit chanoine et l'hôtesse que sa charité lui avait donnée coûtaient cher à sa bourse. Plus que jamais il regrettait sa pension et en sentait la nécessité. Plus que jamais montait en lui la haine contre Mazarin qu'il accusait de sa ruine. Il méditait quelque vengeance dont souffrît l'orgueil du cuistre. Il n'osait cependant se prononcer pour le parti adverse, espérant contre toute espérance en un retour vers lui de l'opinion royale. Ses amis étaient les confidents de ses peines pécuniaires et de sa rancune. En sa tête était arrêté le projet de la *Mazarinade*. Ce projet, certainement, avait contribué à l'amener dans le quartier lointain de l'hôtel de Troyes. Il voulait avoir, après les désagréments, les bénéfices de sa réputation de frondeur. Mais à une époque où la bastonnade réglait les différends entre seigneurs et écrivains au détriment de ces derniers, peut-être craignait-il de danser en place de Grève ou sur le terre-plein du Pont-Neuf la danse tant redoutée de son joyeux précurseur Villon.

Aussi essayait-il, tout en assurant la portée de sa vindicte contre le ministre, de prévenir le châtiment. La Hollande imprimait volontiers ce que l'imprimerie française considérait comme trop dangereux. Sa muse brûlait d'entrer dans le conflit qui partageait la société. Et, disait-il :

> Elle pourra bien mettre au jour
> Des vers qui ne sont pas d'amour,
> La belle impression d'Elzevire
> Fera que ma façon d'écrire

(1) Tallemant : *Hist. du Petit Scarron ; Segraisiana ;* La Beaumelle : *Mém. pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon.*

Reprendra nouvelle vigueur,
Et lors malheur, malheur, malheur
Sur qui le chagrin du malade
Tirera son arquebuzade (1).

De suite sa présence à l'hôtel de Troyes fut signalée et les visiteurs affluèrent. Ils furent de deux sortes : les uns vinrent pour causer, les autres pour comploter. Scudéry seul s'achemina dans un autre but vers ces contrées solitaires : la grâce dodue de Céleste de Palaiseau l'avait émotionné. C'était toujours le mâche-laurier misérable et râpé bien qu'il eût assassiné l'hôtel de Bourgogne de ses pièces, les libraires de ses livres et remplacé Vaugelas à l'Académie. Il persécutait sa sœur et, loin d'ambitionner l'amour des héroïnes, affectionnait les garces (2). Il ne lui déplaisait pas de succéder au financier séducteur dans les faveurs de Céleste. Mais ce lunatique, descendu des rochers de Notre-Dame de la Garde, raffolait aussi des tendresses platoniques. Il effectuait une course épouvantable, sans dîner, pour voir la péronnelle apparaître aux fenêtres de l'hôtel de Troyes. Ces fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg. Il se promenait sous les arbres, rongeant avidement un crouton de pain caché dans son manteau. Et si le moment ne lui paraissait pas favorable pour rejoindre Scarron dans sa chambre et se repaître de la touchante modestie de son inhumaine, il passait des heures à croquer le marmot, le feutre goguenard et l'épée battant ses ergots (3).

Naturellement, le cul-de-jatte ne soupçonnait pas son ami de cette folie déplorable. Il n'en eût point été jaloux : il s'en fût agréablement gaussé si d'autres visiteurs ne l'eussent détourné d'observer cette intrigue. Autour de lui, en effet, se serrait peu à peu le cercle des frondeurs. Insensiblement son domicile en devenait le lieu de réunion préféré. Paul de Gondi, du Luxembourg où il conférait avec Gaston d'Orléans, se glissait par les derrières du Palais vers l'hôtel de Troyes (4). Leur vieille camaraderie de festoyeurs se renforçait d'un commun appétit de cabale. Tous les gestes de Gondi conduisant obscurément l'émeute contre Mazarin avaient été applaudis par le

(1) *Epître à M. d'Aumale d'Haucourt*, VII, p. 110.
(2) Tallemant : *Hist. de Scudery.*
(3) *Segraisiana.*
(4) *Note d'un anonyme*, précitée.

poète burlesque. Et maintenant, déterminé à lui donner l'appui de ses rimes, il l'accueillait avec enthousiasme.

Les émissaires de Condé s'abouchaient dans cette chambre de malade avec ceux d'Orléans (1). Là, mieux encore qu'au Parlement, était le centre des conciliabules. Le fougueux et fourbe abbé de la Rivière, âme damnée de Gaston; le bizarre et magnifique comte de Fiesque; Segrais, secrétaire de Mademoiselle, et l'abbé de Francquetot apportaient leurs avis passionnés. On avait mis à prix la tête de Mazarin (2). On daubait sur ses mœurs et sur ses scandales. Marigny lisait ses amusantes ballades, prétendant que tuer un tyran ne pouvait être un crime (3). Blot prodiguait ses plaisants triolets. Le ministre, à son dire, devait sa situation aux avis donnés par lui à Richelieu. Il répartissait aux différentes composantes de cette personnalité exécrée les cent cinquante mille francs qu'en offrait le Parlement. Une tourbe de poétereaux et de soldats complétait les réunions. Les chefs des milices bourgeoises, mille figures étranges, mille accoutrements singuliers défilaient sous les yeux rieurs de Scarron. Personne n'était dédaigné. La plus mince plume et la plus fragile lame jouaient un rôle dans la lugubre comédie des rues.

Quelques frondeuses consentaient aussi à embellir le logis. La divine d'Outrelaize, la comtesse de Fiesque, Mme de Pommereuil, peut-être même Mlle de Montpensier (4), discutaient les chances des prochains mouvements populaires. Les femmes, plus attentionnées que les hommes, manifestaient, par des cadeaux, leur estime au poète hospitalier. Elles garnissaient son petit oratoire. Mme de Pommereuil, femme du président au Grand Conseil, mariée par surprise et haïssant son mari, menait une existence féconde en galanteries (5). Sans doute la présence de Gondi, son amant, l'attirait-elle chez Scarron, et, par gratitude, elle offrait au petit chanoine, pour orner la

(1) *Segraisiana.*

(2) Retz : *Mémoires :* Moreau : *Bibliog. des Mazarinades : Tarif du prix dont on est convenu en assemblée des notables pour récompenser ceux qui délivreront la France du Mazarin.*

(3) Gui Patin : *Lettres*, lui attribue le *Traité politique*, etc... où cette opinion est développée.

(4) Scarron avait connu Mlle de Montpensier chez Marie de Hautefort. V. *Elégie à Mademoiselle*, VIII, p. 198, et aussi : *A Mlle de Montpensier, Remerciement au nom de Mlle Descars à qui cette princesse avait envoyé un présent* (vers 1644), VII, p. 248.

(5) Tallemant : *Hist. de Mme de Pommereuil.*

pauvreté de son autel, une toile d'argent à fleurs isabelles et jaunes (1). La sémillante comtesse de Fiesque, si jolie, si originale et fine, d'une jupe de brocart faisait confectionner une chasuble. Et l'aumônier de Deslandes-Payen, conseiller à la Grand'Chambre, affublé de ce vêtement, disait la messe dans le petit oratoire paré par la main des femmes amoureuses (2).

Quand les plans de campagne avaient été arrêtés et toutes les injures possibles adressées au ministre, Scarron expédiait son monde, ne gardant plus autour de lui que ses familiers. Gondi demeurait avec l'abbé de Franquetot et les feuillets du *Roman comique* sortaient d'une armoire. Communiquer, dès leur élaboration, ses œuvres à ses amis était la manie et la joie du cul-de-jatte. S'ils riaient à les entendre, il se déclarait satisfait et certain de leur réussite (3). D'ailleurs la lecture du *Roman* les divertissait en les délassant du souci de la guerre civile. On s'émerveillait des disgrâces de Ragotin et des mauvaises farces de la Rancune. L'écrit, par son caractère satirique, participait un peu de la Fronde.

Gondi flattait Scarron, se ménageant une plume précieuse qui l'aidait souvent à la rédaction de ses propres libelles. Il attendait impatiemment *la Mazarinade* qui apporterait un appoint merveilleux à la cause frondeuse. Cependant, malgré son entraînement vers les manifestations sournoises de la vie, il appréciait le rire et la bonne littérature. *Le Roman comique* lui remémorait ses équipées de jeunesse. Cela suffisait pour qu'il l'aimât. Aussi, lorsqu'elle lui fut offerte, en accepta-t-il volontiers la dédicace (4). Aucun document ne révèle qu'il ait soldé cette dédicace. Scarron devait être dans un bizarre état d'âme pour dédaigner cette occasion d'empocher quelques écus (5).

(1) Scarron : *Remerciement à M^me^ de Pommereuil*, VII, p. 254.

(2) Scarron : *A M. de Segrais, sur une jupe que M^me^ la comtesse de Fiesque lui avait promise pour faire un ornement de chapelle.* Scarron charge son ami de lui rappeler sa promesse et ajoute : « Représentez-lui, s'il vous plaît, que le prêtre qui me dit la messe n'a qu'une chasuble d'emprunt, aussi courte qu'un justaucorps, et que, si on me la redemande, je n'assisterai au service divin non plus qu'un excommunié ; car on n'ira pas pour ses beaux yeux dire la messe en habit séculier. J'ai été conseillé quelquefois de lui faire ôter la jupe de dessus le corps ; mais il n'en faut pas venir à cette extrémité-là que le plus tard possible. » Segrais voyait la comtesse de Fiesque chez M^lle^ de Montpensier dont elle était dame de compagnie. V. Bussy-Rabutin : *Hist. amoureuse des Gaules*, et Montpensier : *Mémoires*.

(3) *Segraisiana.*

(4) *Au coadjuteur, c'est tout dire.*

(5) Ce n'était pas son habitude, en effet. Le président de Bellièvre et M^lle^ de

La bizarrerie de cet état d'âme nous est démontrée par ce fait qu'il avait entamé précédemment une traduction de la morale de Gassendi. C'était une rude épreuve pour l'ennemi de tout pédantisme latin. Si Gassendi, dans la pratique, accompagnait ses enseignements de commentaires agréables et variés; s'il prêtait, en philosophe sensualiste, une excuse facile aux dissipations des libertins, ce ne l'empêchait pas de fixer ses préceptes en des phrases ambiguës au milieu desquelles Scarron s'embourbait. Heureusement son ami Cabart de Villermont lui montra l'inanité d'un semblable travail et l'engagea à composer une œuvre d'observation où entrerait sa propre originalité (1). Le *Roman comique* fut donc échafaudé. Il tombait en pleine actualité, les comédiens, plus ou moins enrégimentés dans la Fronde, se plaignant que les troubles de la rue fussent une cause d'indifférence pour le théâtre (2).

Et, subitement, au *Roman comique*, succéda le plus infâme burlesque. *La Mazarinade* était prête depuis quelque temps. Scarron hésitait à la publier. Ses amis, sans doute, le pressèrent de prouver sa fidélité à la cause frondeuse par un secours effectif. Il l'envoya, comme il l'avait fait prévoir en Hollande, et, d'Amsterdam, la philippique anonyme éclata sur Paris.

La plupart des rimeurs, sauf peut-être Blot, dédaigné, et quelques autres, attaquaient Mazarin pour des motifs injustifiés. Scarron, ruiné par lui, exerçait des représailles personnelles. Son ressentiment avait des sources profondes. *La Mazarinade* n'émergea guère, quant au talent de la composition, des pamphlets innombrables. Mais elle exaspéra le ministre par sa sagacité vexatoire. Un venin terrible la gonflait.

Elle rappelait le louche passé du bonhomme, alors que, secrétaire du cardinal Colonna, il versait dans la débauche. Alcala la bonne ville, l'avait vu amoureux d'une fruitière aux larges appas, en posture d'épouser. Mais, de ces relations populacières, le sémillant théologien n'avait récolté qu'un bon frottement de bâton dont ses épaules habiles aux révérences souffraient encore. Sans cette volée imprévue, ajoutait Scarron :

Montpensier le récompensèrent par des pistoles d'une dédicace. Ils n'eut pas à se louer de Gondi qui l'oublia parfaitement dans la suite. On ne rencontre même pas son nom dans les *Mémoires* du coadjuteur.

(1) *Note d'un anonyme* précitée.

(2) Moreau, *op. cit.*

Ton incroyable destinée
Par ce très sortable hyménée,
De toi, prince des maquignons,
Avec la vendeuse d'oignons,
Eût été bornée à l'Espagne.

Revenu en Italie, Mazarin, selon Scarron, se fit la gouge

D'un autre bougre à bonnet rouge.

Né garçon, il devint garce et ses parties honteuses l'illustrèrent. En outre, damné joueur, il inventa le hoc pour la perdition des hommes (1). Ce pitre voulut ressembler à Richelieu et donner chez lui des pièces (2). Mais comment comparer le soporifique *Orphée* à la merveilleuse *Mirame*? Mazarin, bel esprit, est un cuistre doublé d'un bateleur. Il n'a pas l'ample génie de son prédécesseur et moins encore sa générosité. Et c'est pourquoi Scarron, se souvenant de sa propre déconvenue, ajoute que Richelieu savait le chagrin qu'un sonnet

Qu'on a mal récompensé cause,

et que les poètes « ces divins affamés » connaissent le secret de ridiculiser les plus beaux gestes. Ah ! si ce malandrin tout puissant eût été moins avare de faveurs à l'égard des poètes, de quelles louanges n'eussent-ils pas fait retentir l'Europe ! Mais à quoi bon ratiociner :

Ha ! ne tranche plus du ministre,
Tu n'étois né que pour le sistre ;
Mais la fortune en bonne humeur
T'a fait prince, de parfumeur.

Ses vices lui ont mieux servi que leurs vertus ne servent les autres. Mais il ne perd rien pour attendre :

On te coupera, pauvre Jule,
Et l'un et l'autre testicule,
Et lors, o cardinal pelé,
Cardinal détesticulé,
N'étant plus ni femme, ni homme,
Comment paraîtras-tu dans Rome ?...

(1) Les contemporains attribuent, en effet, à Mazarin, l'invention du *hoc*.

(2) Mazarin ambitionna, comme Richelieu, la gloire littéraire. Il voulut éblouir la cour du faste de ses représentations théâtrales. Il monta *Orphée* avec un luxe extraordinaire. C'était une innovation. Pour la première fois, on inaugurait officiellement le théâtre italien, sa musique et sa machinerie : l'opéra entrait dans les mœurs. Mais la pièce tomba, malgré l'empressement des courtisans. V. Motteville et Montglat : *Mémoires ;* Celler : *les Décors, les costumes et la mise en scène au XVII^e siècle*.

Et, à ces griefs moraux, Scarron ajoute les griefs politiques, les résume fortement en les accompagnant de commentaires. Cet ignorant, ce poltron, ce courtier de Priape, ose susciter la guerre et l'entretenir. Tandis que la France entière souffre d'une épouvantable misère, il vole tout ce qui est à portée de sa main, étale le luxe de ses deux cents robes de chambre, de ses parfums, de ses palais. Et les reproches pullulent. C'est la sortie de la garnison de Courtray, les attaques vaines de Lérida, le fruit de la bataille de Lens perdu, la Catalogne réduite au désespoir, le duc de Guise abandonné à Naples, l'emprisonnement de Beaufort, le vol du duché de Cardone, le malheur du président Barillon, la reine Anne d'Autriche séduite, les Anglais sans pain et leur reine volée et désolée, le Parlement maltraité, l'apaisement sanglant de la Guyenne, l'autorité royale perdue, la France offerte au pillage de l'étranger, l'éloignement du chancelier Séguier, la pendaison de Richou, Canole et Bordeaux, les offenses à Paul de Gondi et Gaston d'Orléans, le siège de Crémone, l'injustice à l'égard de Condé, le décri jeté sur la patrie, le commerce ruiné (1).

Mazarin, ce « sergent à verge de Sodome », est responsable de tous les malheurs. Aussi paiera-t-il chèrement ses simonies et ses crimes. Sa carcasse désentraillée, livrée à la populace, sera, comme celle de Concini, traînée dans la boue et souillée par la canaille ivre de vengeance. Et les laquais porteront, par dérision, au bout d'une gaule, son lamentable priape.

Bougre bougrant, bougre bougré,
Et bougre au suprême degré,
Bougre au poil et bougre à la plume,
Bougre en grand et petit volume,
Bougre sodomisant l'Etat,
Et bougre du plus haut carat,
Investissant le monde en poupe,
C'est à dire baisant en croupe,
Bougre à chèvres, bougre à garçons,
Bougre de toutes les façons.

Ministre à la tête de courge, histrion, pour la forfaiture publique tu seras publiquement pendu. Une vieille potence, en place de Grève, soutiendra ton pas de ballet et les oiseaux du ciel ne voudront pas de ton infecte charogne !..

(1) Nous citons pêle-mêle les griefs de Scarron, sans souci de la chronologie comme ils sont formulés dans *la Mazarinade*.

Cette *Mazarinade* eut un retentissement terrible ; Mazarin expiait son mépris du *Typhon*. Il fut cruellement offensé, non pas, à la vérité, par la partie intéressant sa politique, mais par celle bafouant son passé (1). Il souffrit que sa bastonnade fût connue de la reine. Personne n'avait songé à railler sa superbe d'amant satisfait. Scarron eût reçu le châtiment immédiat de son audace s'il n'eût eu l'habileté de garder l'anonymat (2).

Mais cet anonymat ne devait pas longtemps persister. Peut-être ses amis, enchantés que le Mazarin ait été touché au défaut de l'armure, l'élucidèrent-ils. Peut-être de fins limiers reconnurent-ils la marque de cette ironie. Toujours est-il que la *Mazarinade* formidable déchaîna les discussions. On l'applaudit, on la désapprouva. Les poètes à la douzaine s'adressèrent à son auteur comme à un sauveur. Ils l'interpellèrent comme ils eussent interpellé leur Muse, lui demandant une inspiration. Tous cependant, ne se recommandaient pas de lui. On l'insultait quelquefois, souhaitant :

Voir en Grève paraître
Cet écrivain impénitent
Au bout d'une corde pendant (3).

Un moment même l'audace des pamphlétaires ne connut plus de bornes. Sachant le succès de vente des œuvres de Scarron, ils imprimèrent leurs infamies sous son nom, assurés dès lors de leur bonne destinée (4). Si le malheureux pensionnaire de l'hôtel de Troyes avait écrit toutes ces mauvaises diatribes, il

(1) *Segraisiana. La Mazarinade* donna son nom aux pamphlets de la Fronde.

(2) Mazarin usait, quand il le pouvait, des dernières représailles. L'imprimeur qui se chargea de publier le fameux pamphlet : *le Custode de la reine*, ne dut son salut qu'à l'intervention armée du peuple. V. Moreau, *op. cit.*, Gui Patin : *Lettre* du 21 juillet 1649. Les lettres de Gui Patin, datées de cette époque, sont fort curieuses. Elles commentent les événements avec une farouche partialité. Il parle notamment (27 août 1649) d'un manuscrit venu d'Italie et contenant des épisodes peu glorieux sur la vie de Mazarin. V. Aubrey : *Hist. de Mazarin;* Gualdo Priorato : *Hist. du Cardinal Mazarin ;* Amsterdam, 1671, *trad. franç.* ; Moreau : *Hist. anecdotique de la jeunesse de Mazarin ;* Cousin : *La Jeunesse de Mazarin.*

(3) *Réponse au Parlement burlesque de Pontoise.* Les libelles parlant de Scarron sont les suivants : *Vers burlesques envoyez à M. Scarron sur l'arrivée d'un convoi à Paris ; Plaintes du Carnaval et de la foire Saint-Germain, en vers burlesques ; Remerciement des imprimeurs et colporteurs ; la pièce du cabinet dédiée aux poètes du temps.* V. Moreau, *op. cit.*

(4) Voici les titres des pamphlets attribués à Scarron ou publiés sous son nom : *Le Parlement burlesque de Pontoise ; Le Testament véritable du Cardinal ; Les Etrennes burlesques de M. Scarron ; Les Vers sur la conférence de Rueil, vers burlesques du sieur Scarron ; Le Cœur des princes entre les mains de Dieu ; L'Avis aux malheureux, dédié à l'Altesse de Mademoiselle par le sieur Scaron ; La Débauche de quatre monopoleurs et leur entretien sur les affaires présentes ; Lettre de M. Scarron envoyée au cardinal Mazarin.* V. Moreau, *op. cit.*

n'eût pas trouvé le temps de respirer. Quoi qu'il en soit, il supporta les conséquences de ces imbéciles attributions. Les haines s'amassèrent à côté des applaudissements. Il voulut se justifier. Le fardeau de tant de vers stupides et mal bâtis lui sembla trop lourd à porter. Si seulement on eût trouvé quelque esprit dans leur contexture malhabile. Mais ils sortaient, lamentables, des presses du Puits-Certain. Il composa à la hâte cent quatre vers, dont quelques-uns fort éloquents, où frémit son indignation.

Beaux esprits du Pont-Neuf, insectes du Parnasse,
Dont les productions, aussi froides que glace,
Font naître la tristesse au lieu de divertir,
Vous verrai-je toujours à mes dépens mentir,
Et mon nom supposé dans vos œuvres de bale
Me sera-t-il toujours matière de scandale ?

Le réquisitoire se poursuit, flétrissant la lâcheté des larrons. Il leur promet le châtiment et montre les potences levées sur l'horizon. Songez en attendant, dit-il :

Qu'on n'est point à couvert de ceux que l'on offense,
Qu'on peut vous découvrir gagnant vos gazetiers,
Et vous aller chercher jusque dans vos greniers;
Vous avez trop d'esprit pour ignorer le reste,
Et qu'entre les fléaux, Famine, Guerre, Peste,
Il en est encore un fatal aux Rimailleurs,
Fort connu de tous temps, en France comme ailleurs;
C'est un mal qui se prend d'ordinaire aux épaules,
Causé par des bâtons, quelquefois par des gaules,
Son nom est Bastonnade, ou bien coups de bâton,
Qui vous en donneroit, Messieurs, qu'en diroit-on (1) ?..

Hélas ! ce ne serait pas lui, pauvre Scarron, qui se chargerait d'administrer la bastonnade. Il la méritait trop pour son compte. C'était de l'outrecuidance d'en menacer les autres. On le lui fit bien voir. Un pamphlétaire l'accusa d'avoir détourné la poésie de son ordinaire tendance et d'être le promoteur de l'ignoble amoncellement d'ordures dont se couvrait Paris.

Et, sur ces entrefaites, la fatalité féroce lui dépêcha Cyrano de Bergerac. On ne sait quel motif suscita leur dissentiment. Scarron ne mentionne pas son ennemi dans ses écrits

(1) Scarron, *Contre ceux qui font passer leurs libelles diffamatoires sous le nom d'autrui*, VII, p. 178.

et celui-ci ne donne pas les raisons de sa colère. Il ne pouvait être question certainement de *la Mazarinade* ou des Cent quatre vers. Cyrano, ami de d'Assoucy, s'était un instant passionné pour le burlesque (1). Dès que le Fronde éclata, il fut frondeur. On vit sa moustache hérissée, son feutre large, sa longue épée, aux assemblées du Pont Neuf. Il écrivit *le Ministre d'Etat flambé* et, par une curieuse coïncidence, ce libelle produisait à l'avance, en un style d'ailleurs plus clair et plus mordant, les griefs de *la Mazarinade*.

Mais, plus tard, le fougueux duelliste se repentit de sa lâche attaque, regrettant peut-être qu'elle n'eût point obligé son épée à sortir du fourreau. Il la désavoua et tandis que la Fronde paperassière se plongeait dans d'invraisemblables immondices, il fit volte-face, se déclarant Mazarin. Il y avait de l'audace et de la beauté dans ce geste. On ne pouvait suspecter Cyrano d'une quelconque cupidité. Il était le désintéressement même.

Quelles sont les causes intimes de sa querelle avec le cul-de-jatte? On a prétendu que, dans sa pièce *Don Japhet d'Arménie*, ce dernier s'était moqué du fameux gassendiste dont les signatures variaient à l'infini : De Bergerac, de Cyrano, de Bergerac-Cyrano, de Cyrano-Bergerac, de Cyrano de Bergerac. Le valet de don Japhet portait, en effet, deux noms sonores. Et, l'appelant, on en changeait l'ordre constamment :

> ... don Zapata Pascal
> Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
> Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière (2).

Mais cette malice était sans gravité. A notre sens, l'inimitié vint du mépris que Scarron professait pour les pointes. La *Lettre contre Ronscar* le confirme pleinement (3). Le groupe dont Cyrano faisait partie pratiquait ce genre d'esprit. L'œuvre entière du bretteur en est, pour ainsi dire, tissue. Dédaigner les pointes et les entretiens pointus, c'était donc se l'alié-

(1) Lacroix, *Préface aux œuvres de Cyrano*, dit que le bretteur dut être en relations avec Scarron. Cette assertion nous paraît mal fondée, puisque Cyrano (*Lettre à Ronscar*) affirme ne l'avoir jamais vu.

(2) Lacroix, *ibid.*

(3) Pourtant Scarron ne les avait pas toujours dédaignées. Témoin cette phrase de Sarrazin : « Si vous me permettez d'y ajouter une pointe, vous qui les avez tant aimées et qui donniez retraite dans votre chambre à Mairet et à l'abbé de Franquetot, lorsqu'ils s'y réfugiaient pour en dire, ne trouvant plus personne ailleurs qui en voulût écouter ». *Lettre* de Sarrazin à Scarron dans Cousin, *la Société française au* XVII^e *siècle*, t. II, p. 366.

ner. Scarron supporta immédiatement les conséquences de sa témérité. Il fut pourfendu terriblement par l'intraitable redresser de torts :

Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard à qui semblent trop vertes les mûres où il ne peut atteindre ? Je pense que, comme on arrive à la connaissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connaître la force ou la faiblesse de l'esprit de ce personnage, il ne faut que jeter la vue sur ses productions. Mais je parle fort mal de dire ses *productions :* il n'a jamais su que détruire, témoin le Dieu des Poètes de Rome qu'il fait encore aujourd'hui radoter... Je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux ni de sérieux plus ridicule que le sien. Le peuple l'approuve : après cela concluez... En vérité n'est-il pas plus aisé de faire l'*Enéide* de Virgile comme Scarron que de faire l'*Enéide* de Scarron comme Virgile? ..

Après l'œuvre, Cyrano examine la langue burlesque à laquelle il n'a plus d'attache, puisque d'Assoucy, depuis l'aventure du singe de Brioché, est devenu son ennemi :

Pour faire entendre ses pensées, il emploie une espèce d'idiome qui force tout le monde à s'étonner comment les vingt-quatre lettres de l'alphabet se peuvent assembler en tant de façons sans rien dire. Après cela, vous me demanderez le jugement que je fais de cet homme qui, sans rien dire, parle sans cesse? Hélas! Monsieur, rien, sinon qu'il faut que son mal soit bien enraciné, de n'en être pas encore guéri depuis plus de quinze ans qu'il a le flux de bouche... Il ferait mieux d'obtenir un arrêt de la Cour, qui portât commandement aux harengères de parler toujours un même jargon, de peur qu'introduisant de nouveaux rebus à la place des vieux on ne doute avant quatre mois en quelle langue il aura écrit.

Mais que la langue de Scarron convienne aux harengères et que son œuvre soit « un pot-pourri de Peaux d'Anes et de Contes de ma Mère l'Oie », cela ne suffit pas au bretteur pour le confondre. Pour la première fois, avant Tallemant et Gilles Boileau, il affirme que la maladie du cul-de-jatte est « une maladie de garçon », la maladie que patronnait Sainte-Rène. Et le voici daubant sur les infirmités du malheureux cul-de-jatte :

A le voir sans bras et sans jambes, on le prendrait, si sa langue était immobile, pour un Terme planté au parvis du temple de la Mort... A curieusement considérer le squelette de cette momie, je puis vous assurer que, si jamais il prenait envie à la Parque de danser une sarabande, elle prendrait à chaque main un couple de Scar-

rons, au lieu de castagnettes, ou tout au moins elle se passerait leurs langues entre les doigts pour s'en servir, comme on se sert des cliquettes de ladres. Ma foi, puisque nous en sommes arrivés jusque-là, il vaut autant achever son portrait. Je me figure donc (car il faut bien se figurer les animaux que l'on ne montre pas pour de l'argent) que si ses pensées se forment au moule de sa tête, il doit avoir la tête fort plate, que ses yeux sont des plus grands, si la Nature les lui a fendus de la longueur du coup de hache qui lui a fêlé le cerveau. On ajoute à sa description qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le cou sans le pouvoir étrangler; et, ces jours passés, un de ses amis m'assura qu'après avoir contemplé ses bras tors et pétrifiés sur ses hanches, il avait pris son corps pour un gibet où le Diable avait pendu une âme, et se persuada même qu'il pouvait être arrivé que le Ciel, animant ce cadavre infect et pourri, avait voulu, pour le punir des crimes qu'il n'avait pas commis encore, jeter par avance son âme à la voirie... N'est-il pas manifeste à chacun que depuis ce temps que les médecins sont occupés à curer sa carcasse, ce doit être un homme bien vide? Outre cela, que sait-on si Dieu ne le punit point de la haine qu'il porte à ceux qui savent bien penser, quand nous voyons sa maladie incurable, pour avoir différé trop longtemps de se mettre entre les mains d'une personne qui sût bien panser (1)?...

Cette lettre aux termes lapidaires était, nous n'en doutons pas, une réponse à quelque atteinte personnelle. Cyrano reprochait vaguement à Scarron les méchancetés de sa plume à l'égard de Mazarin. Mais lorsqu'il eut embrassé la cause du ministre avec la fougue de son caractère passionné, il se leva, lui seul, contre la canaille tout entière du Pont-Neuf, prêt à la vaincre comme il avait vaincu les cent spadassins apostés sur le passage de Linières. Bien que la Cour eût bec et ongles pour se défendre, il se déclarait son champion et commençait, dans une admirable lettre, par la laver de toutes les souillures. Peut-être son esprit divinateur, accoutumé aux inductions philosophiques, avait-il, à travers les obscurités de cette période sanguinaire, discerné l'habile politique du ministre et justifié, par devers lui-même, ses actes en apparence répréhensibles. Toujours est-il que, défendant Mazarin, il interpella la populace ivre et déchaînée, l'exhortant à la réflexion, au calme, à l'équité. Puis, cherchant une victime à qui puissent être imputés les errements et les crimes, il choisit Scarron, ce raccourci de la misère humaine, cet étrange bavard, qui met-

(1) Cyrano, *Lettre contre Ronscar.*

tait, comme Esope, la langue à toutes les sauces. Et, dans une incomparable page, le présentant au peuple de Paris, il lui montra de quelles calamités infernales étaient payées les fautes envers l'autorité royale émanée de l'omnipotence divine :

Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu! C'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffrent aux Enfers tous les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le *malade de la Reine*, comme il le dit, mais encore le *malade du Roi*. Il meurt chaque jour par quelque membre, et la langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est point un conte à plaisir : depuis que je vous parle, il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t-il point à la pénitence? Admirez, endurcis, admirez les secrets jugements du Très-Haut; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante momie : elle se plaint qu'il n'est pas assez d'une vie pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure... Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les secrets de la Providence : elle connaissait l'ingratitude des Parisiens envers leur Roi, qui devait éclater en mil six cent quarante-neuf; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avait mérités. Profitez donc, ô Peuple! de ce miracle épouvantable; et, si la considération des flammes éternelles est un faible motif pour vous rendre sage, et pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du Tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur du devenir Scarron (1).

Pour avoir médit des pointes et méconnu quelque sonnet, la leçon était rude. Scarron en souffrit certainement, mais il ne répliqua pas. Sa plume habile aux amusettes, volontiers épigrammatique, n'était pas de force dans la polémique. Puis comment combattre le terrible homme qui avait ridiculisé Jean Grangier, mis *a quia* Baulieu, menacé de mort d'Assoucy, tué tous les détracteurs de son infortune nasale? Cyrano eût d'ailleurs vitement joint le geste à la parole, sorti de sa

(1) Cyrano : *Contre les Frondeurs.*

chaise et précipité l'avorton des fenêtres de l'hôtel de Troyes jusqu'aux parterres du Luxembourg.

D'ailleurs les sarcasmes de l'homme aux entretiens pointus furent emportés dans le torrent de la Fronde. Jamais l'orgie paperassière n'avait été plus violente, plus haineuse, plus outrageante, plus hardie, plus spirituelle. Trois gnomes la conduisaient d'une allure cagneuse et grimacière, Gondi, petit, maladroit et laid, Conti bossu, Scarron enfin, de tous le plus contrefait. Joly, Patru, Caumartin, Portail marchaient à la suite avec la loquetaille des valets écrivains, Nicolas Jamin, Mathieu Dubos, Menier, Du Crest, Mengau, la Valize. Le barbouillage de papier était une nécessité. Les courriers surnageaient, sortant de toutes les officines(1). Les princes, les ducs, les seigneurs, fraternisant avec les bouchers et les harengères, donnaient en spectacle leur bassesse, leur gloriole injustifiée, leur concupiscence maladive. Les femmes tenaient tout ce monde agriffé à leurs cottes. Elles en jouaient comme de hochets, s'offrant ou se refusant, contagionnant les esprits de leur soif d'aventure et de leur appétit de cruauté. Le peuple, dans ses antres, semblable à une meute de chiens voraces, aux ordres des petits maîtres et de leurs maîtresses, crevait de pouillerie et de faim, excité, lancé d'un coup de sifflet strident vers quelque proie éperdûment fuyante. A l'hallali, les bons chiens, flagellés par les lanières, voyaient la proie échapper à leurs crocs, réjouir la table des maîtres dont les reliefs passeraient sous leurs babines.

Et partout, dans la province austère et triste, c'était le plagiat de la démence parisienne, des lourdauds soutirés de leurs écus, affolés par quelque breuvage magique, précipités dans les bagarres sanglantes, massacrés, piétinés, chair à mitraille. Puis, des files de misérables cherchant leur pitance, des filles violées, des maisons mises à sac, des incendies, des ruines...(2).

Et, à la fin de tout cela, l'apaisement venu, la majesté royale placée sur un piédestal inébranlable, le Parlement

(1) *Courrier de la Cour en vers burlesques, Courrier burlesque de la ville de Bordeaux, Courrier burlesque de la ville de Paris, Babillard du temps en vers burlesques, Récit burlesque, etc...* A. de Laborde : *le Palais Mazarin*, et Moreau: *Préface au Courrier burlesque.*

(2) V. les mémoires du temps : O. Talon, Molé, Goulas, La Rochefoucauld, Gui Joli, Retz, Montpensier, Monglat, etc. Dubuisson-Aulnay : *Journal des guerres civiles;* Leroux de Lincy : *Registres de l'Hôtel-de-ville pendant la Fronde;* et les histoires générales de Saint-Aulaire, Chéruel, etc.

broyé, Mazarin baragouinant et astucieux reprenant ses coutumes de pillage, Retz coiffé du chapeau, Condé rentré dans ses commandements, Gaston retrouvant la confiance (1). Les grands eurent le profit; le peuple, bon gogo, les danses devant le buffet. Mais deux choses naquirent de la Fronde : la monarchie absolue et la véritable langue française. Cette langue, Scarron, en partie, l'a faite. Elle est en germe, délicate, souple, colorée dans *le Roman comique* (2).

ÉMILE MAGNE.

(1) Ces avantages ne furent pas recouvrés immédiatement. Mais nous envisageons les conclusions extrêmes de l'émeute.
(2) Michelet : *Richelieu et la Fronde.*

LE XXI^e^ SALON
DES INDÉPENDANTS

—

Quel admirable, quel unique lieu d'enseignement, ce Salon des Indépendants ! Quelle palpitante atmosphère de vie, de jeunesse, on y respire ! Quelle leçon d'art y peut recevoir un esprit sincère, sensible et libre ! On y sent aboutir tout le passé dans des balbutiements, qui d'abord assourdissent, mais où bientôt on entend vibrer les verbes d'avenir. Et lui seul, en tant qu'institution et si ces annuels déballements vastes de toiles peintes doivent se perpétuer (il ne paraît pas qu'on soit en humeur d'y renoncer, les salles d'exposition se multiplient, les exposants aussi), lui seul est sûr de vivre, ce Salon, moderne, où sans obstacles se rencontrent les artistes et le public. L'essai, vieux déjà de vingt ans, a presque toujours donné des résultats positifs et l'on peut voir là, en dépit des craintes exprimées sur le mode de l'ironie ou de la bienveillance par tant de réticentes et prudentes personnes, qu'elle sait conjurer elle-même ses propres dangers, la liberté ! J'admire avec quelle spirituelle délicatesse les artistes chargés de la difficile tâche du « placement » des œuvres savent, chaque année, distancer dans les vestibules et les pourtours et les *caves* des serres du Cours La Reine les choses — tout de même affligeantes que leur adressent d'intrépides amateurs, pour réserver à la peinture les salles centrales, sans toutefois que personne ait le droit de se plaindre. Ainsi traverse-t-on des lieux dolents ou nuls pour parvenir où l'on est attendu par l'émotion, par l'inquiétude, par l'espérance. Et cette traversée n'est pas si vaine. Les indications, même répulsives, qu'on y peut recueillir en passant (vite) ont leur sens. On y apprend où s'orientent, par une harmonique fatalité, la maladresse et l'ignorance, la naïveté fausse, la prétention creuse, et que c'est justement où triomphent tant de mensonges laurés, académiques et officiels ; presque tous les imbéciles visent l'Institut. MM. Bouguereau et Lefèvre ont ici des élèves cruellement dociles, qui démontrent par l'absurde l'inanité de l'enseignement de ces « maîtres ». Cette démonstration a son intérêt dans ce lieu d'exhibitions éphémères. (— Hélas ! un jour viendra où ce sera au Louvre que les dits maîtres eux-mêmes nous donneront « la leçon de ce qui n'est pas l'art » : ou comment

fera-t-on pour interdire l'entrée du Louvre à ces déplorables vainqueurs dont l'Institut se décora et qui ont tant de notables héritiers, à Cabanel, à Gérôme, à Benjamin Constant?... Comment fera-t-on pour épargner cette honte à ce glorieux art français du XIX[e] siècle et du XX[e] qui fut et demeure l'exemple du monde? — Laissons pour l'heure la question sans réponse; l'actualité, tôt ou tard, il n'est que trop probable, nous y ramènera...)

Mais, au delà de ces contrées mornes, idéalement limitrophes à de solennels mauvais lieux et qui avouent la sérénité sotte du déni de recherches et de risques, c'est un beau bruit de bataille, et, là, dans la mêlée, aux répliques échangées pour les yeux par toutes ces œuvres qui sont, en vérité, des vivants, on peut recueillir un enseignement précieux... Nous y tâcherons.

Le nombre des exposants est d'une insolite importance. Faut-il s'en réjouir? s'en affliger? — Pénétrons le sens d'une harmonieuse fatalité.

Il n'y a qu'un art, en diverses techniques; les racines et le fût de l'arbre se synthétisent en chacune de ses branches. Elles se développent, au cours des années, selon des lignes sensiblement parallèles; mais toujours une des branches « veut voir le soleil de plus près » et dépasse ses sœurs qui, obéissant à l'inflexion d'un même désir, dessinent, vers elle pour sommet, la pyramide éternelle. Il semble que la branche maîtresse, dégagée d'ombre, et plus abondamment nourrie de lumière et d'air que les autres, leur sert de modèle comme elle est l'objet de leur jalousie; et les ramilles et les feuilles se multiplient sur ce thyrse glorieux, font à l'arbre un luxuriant bouquet, tandis que les rameaux inférieurs se décolorent et s'étiolent. Mais tôt ou tard sonne pour la branche triomphante l'heure de l'épuisement et de la décroissance; elle a trop coûté à l'organisme tout entier et la sève appauvrie n'a plus la force de s'élever assez haut pour la nourrir. Alors ses rivales malheureuses se raniment et l'une d'elles à son tour s'épanouit en couronne.

Or, il n'est guère douteux qu'entre tous les arts plastiques s'honorent aujourd'hui du plus grand nombre de noms justement illustres. Rodin, Carrière, Redon, Degas, Cézanne, Renoir, Monet, — est-ce la poésie lyrique, est-ce le roman, est-ce le théâtre, est-ce la musique, quel art peut s'enorgueillir d'un pareil groupe de grands producteurs vivants au même jour? Et songez que Whistler, Gauguin, Daniel Vierge, Fantin-Latour, Constantin Meunier, viennent de mourir, que les uns et les autres furent les contemporains de Puvis de Chavannes, de Van Gogh, de Seurat, de Toulouse-Lautrec, de Monticelli, d'Isabey, de Manet, de Daumier, de Carpeaux, de Courbet, de Millet, de Jongkind, de Corot... Tant de splendeur et d'une si longue durée aide à comprendre le prestige unique dont jouit en ce temps l'art des

peintres et des sculpteurs, explique la fascination qu'il exerce sur une foule de jeunes gens — sans très précise et spéciale distinction, ils eussent à d'autres dates fait aussi bien peut-être, et aussi mal, de la trigonométrie ou des recherches historiques, et ce sont les ramilles et les petites feuilles qui se multiplient sur la branche glorieuse, — légitime enfin le privilège exceptionnel dont jouissent les artistes plastiques : avec les auteurs dramatiques (mais la place que ceux-ci tiennent dans le monde déborde le domaine esthétique...) les peintres et les sculpteurs seuls requièrent les soins de la critique; il arrive qu'ils le demandent aux poètes eux-mêmes, — et, en effet, dans les journaux, où écrivent encore des littérateurs, la littérature est ignorée, non pas la peinture ; on vient de voir les raisons profondes de cette extraordinaire faveur.

Ceci dit, jetons un premier coup d'œil sur l'exposition, habituons-nous à regarder, et puisque nous avons parlé du nombre croissant des artistes indépendants, précisons d'abord quelques chiffres : ils sont renseignants.

Il y avait, l'an dernier, aux Indépendants, 2395 œuvres d'art contenues dans l'une des deux serres du Cours-la-Reine. Il y en a, cette année, 4269, qui comblent les deux serres.

Ces chiffres épouvantent certains critiques sages, qui tournèrent sans étonnement la dernière page du catalogue des Champs-Elysées au numéro 5019 (sans compter les « monuments publics »). Convenons que les Indépendants tiennent, dans l'art contemporain, une place considérable. Si toutefois on leur oppose les Champs-Elysées, le Champ-de-Mars et le Salon d'Automne (1), où les œuvres exposées s'élevèrent, ensemble, au total de 9727 en 1904, on constatera qu'ils n'intervinrent pas pour un quart, cette année-là, dans la production artistique. Il ne serait pourtant pas excessif qu'ils en donnassent le tiers ou la moitié, puisqu'ils sont la jeunesse, la jeunesse en toute ardente et féconde activité. — Observez en outre que de la somme de cette année il faut déduire les expositions rétrospectives de Van Gogh et de Seurat, cent toiles environ. — Il est notable, toutefois, qu'au catalogue d'aujourd'hui vous ne lirez point certains noms, — tels, Forain, Milcendeau, Van Ofmann, Ranson, d'Espagnat, Krouglicoff, Roby, — de ceux qu'aux précédents livrets on retrouve marqués du coup de crayon critique — blâme ou louange, témoignage d'attention réfléchie ; d'où il faut donc conclure qu'un certain nombre de Nouveaux sont venus se joindre, cette année, aux habituels exposants ou remplir la place des artistes qui s'abstinrent.

(1) Il est vrai que plusieurs des Indépendants exposent à la fois chez eux et chez les voisins ; mais, en retour, combien d'amateurs, qui, chez les voisins — ceux de l'avenue Alexandre III. par exemple — seraient mieux chez eux, s'égarent aux Indépendants! Le sens de notre statistique n'est donc pas de ce fait infirmé.

Et c'est, en effet, une des caractéristiques du Salon actuel, on y rencontre plus abondants que de coutume les noms peu ou point connus encore, des noms jeunes, on peut croire; les œuvres qu'ils signent ne sont point les moins intéressantes, à mon avis du moins. Cependant, les maîtres du lieu — Maurice Denis, Charles Guérin, Mme Marval, Bonnard, Roussel, Vuillard, Desvallières, Cross, Luce, Signac, La Rochefoucauld, Prunier, Lacoste, Regoyos, Sérusier, Matisse... (je ne prétends point les nommer tous dans cette première vue d'ensemble) poursuivent leur effort dans un sincère désir de renouveau, tandis qu'à l'imitation de la bienfaisante initiative du Salon d'Automne le groupe considérable atteste sa piété pour deux maîtres d'hier dont les manifestations posthumes s'attribuent justement une signification vitale de par les traces certaines de leur influence sur la pensée des vivants qui sont là. De ces éléments si divers résulte un ensemble d'une libre et large harmonie, faite de joies déjà sûres et de beaucoup de plausibles espérances. — Jamais, pour mon compte, je n'ai pris tant de plaisir au Salon des Indépendants que cette année. En ai-je médit naguère? Bien volontiers, je fais amende honorable. La qualité générale de l'exposition est-elle donc exceptionnelle? Aurai-je bien des « chefs-d'œuvre » à citer? Serait-ce pas, plutôt, que j'ai cru, même devant des tentatives auxquelles n'allait pas toujours mon plein assentiment, percevoir l'avertissement mystérieux de quelque grande et belle et prochaine nouveauté?

§

Vincent van Gogh (1853-1890). Georges Seurat (1859-1891). — Les dates ont, ici, leur valeur historique — et quasi, dirai-je, symbolique. Trente-sept ans! Trente-deux ans! Ces deux artistes, si notables parmi les initiateurs de l'art *moderne* (je voudrais donner à ce mot son sens le plus aigu), n'eurent qu'à peine le temps de prendre conscience de leurs désirs et de leurs capacités. Renseignement qu'il ne faudrait point négliger dans une appréciation raisonnée de leur œuvre. En si peu d'années pourtant ils pesèrent, avec une autorité dont manquèrent nombre de leurs aînés, sur les destinées de la peinture. Elle reste aujourd'hui encore profondément marquée de leur empreinte, et il n'y a, disais-je, qu'à regarder autour d'eux, dans ce salon qui les honore, pour se convaincre qu'ils sont pleinement vivants ; mais leur vie demeure inachevée, aussi leur œuvre, incomplète, leur évolution, interrompue. Qu'ils eussent vécu plus d'années, en seraient-ils restés où la mort les surprit ? Approuveraient-ils les conséquences que de prémisses un peu vertes on prétendit déduire avec rigueur et résoudre en dogmes? Qui sait s'ils ne désavoueraient pas, du moins pour une part, leur propre influence ? On ne voit pas qu'après eux personne d'assez puissant se soit levé pour,

dans la voie que l'un ou l'autre avait ouverte, aller plus loin qu'eux avec logique, mais avec liberté. Ceux qui méditèrent la leçon de Van Gogh ne l'ont guère développée. Et prendrons-nous pour un développement de la doctrine artistico scientifique de Seurat la succession des confetti aux petits points ? Il semble bien plutôt qu'il y ait là une application inattendue de la théorie du moindre effort ; la technique de Seurat — on a pu s'en convaincre à revoir de près le *Dimanche à la Grande Jatte* — exigeait en effet une terrible patience, que les disciples du jeune maître ont perdue.

Ainsi, et c'est par là que ces deux expositions rétrospectives prennent pour moi la valeur d'un symbole, elles précisent *l'hésitation contemporaine*. Dans ce qui est personnel à chacun d'eux et à les comparer avec leurs disciples, Van Gogh apparaît comme un terme que personne n'a franchi, et Seurat, à la nuance près des simplifications de procédés que je notais et qui n'ont pas esthétiquement beaucoup d'importance, comme un point de départ que personne n'a dépassé. Le double malheur qui interrompit leurs personnelles carrières fut, par une sorte de contagion spirituelle, celui presque de toute une génération. C'est sans doute qu'il appartient à l'auteur d'une trouvaille esthétique, je veux dire d'une formule nouvelle de beauté, et à lui seul, d'en tirer les conclusions fécondes. S'il s'efface avant d'avoir accompli cette grande et essentielle tâche, il laisse aux hommes une révélation balbutiée, qui les éblouira sans les éclairer, que nul n'achèvera, et devant laquelle plusieurs, captivés par l'insoluble énigme, oublieront de donner le meilleur de leurs forces à cette découverte qui seule importe, la découverte d'eux-mêmes.

Ce crime d'un innocent fut-il celui de Georges Seurat ? ou si, pis encore, son invention, issue d'une confusion néfaste entre l'art et la science, date la plus dangereuse erreur de l'histoire de l'art ? — Son effort n'en garde pas moins une grandeur qui exige le respect, et la sympathie va sans retour à une sincérité qui partout éclate.

Pour Van Gogh, ses réalisations puissantes, et qui ne s'excluent pas des vraies traditions, demandent davantage : l'admiration. Peu importe la part théorique et le parti-pris systématique de son œuvre. Ce primitif savant, ce parent de Daumier et de Gauguin, ce décorateur expressif, cette âme rude et douce, enivrée de lumière, restera dans la peinture moderne comme un aboutissement essentiel, complet en dépit de simplifications abréviatives, comme un sommaire éclatant et prodigieusement personnel des désirs les plus nouveaux, les plus hardis, les plus passionnés de plusieurs générations d'art, — et l'avenir comptera toujours avec lui. — Plusieurs vertus lui manquaient, que possédait son grand frère, Paul Gauguin. Il eût été précieux de voir une série d'œuvres de Paul Gauguin auprès de celles de Vincent Van Gogh. Utilement on eût vérifié l'influence exercée

sur celui-ci par celui-là, — et peut-être la leçon de Gauguin ajoutée à celle de Van Gogh l'aurait rendue plus féconde...

C'était sans doute assez de deux maîtres d'hier, — évoqués, invités, — si surtout vous notez qu'au-dessus de leurs ombres s'élève et se répand, ubiquiste, inévitable, la réalité spirituelle d'un vivant, ici Le Maître. On ne l'invita point, mais presque partout imité, dans presque toutes les œuvres il s'évoque ; il expose en reflets.

§

Vous reconnaîtrez vite — dix pas, dix regards vous auront suffi — cette présence à la fois occulte et évidente, qui n'est pas celle d'un maître de jadis, ni d'hier.

Le XXIe Salon des Indépendants est, unanimement, un vaste HOMMAGE A CÉZANNE.

Il faut constater le fait. Nous en apprécierons plus loin la signification et la portée. Il est indéniable. Aux précédents Salons se faisait sentir déjà l'influence de ce solitaire, — impressionniste dissident, classique ou primitif; maintenant, c'est la pleine domination, une réelle tyrannie. Toutes les autres directions, et celle de Puvis, et celle de Carrière, et celle de Whistler, cèdent et s'effacent devant celle-là. Les imitateurs de Renoir ou de Monet, les admirateurs de Van Gogh et Gauguin, les néo-impressionnistes eux-mêmes qu'une sorte d'engagement public immobilise à l'ombre de Seurat, s'arrangent, la plupart, au moyen de compromissions subtiles, pour laisser entendre en leur spécial langage qu'ils adhèrent au culte de rigueur. Toute l'école de Gustave Moreau, en bloc, renie, de fait au moins, son chef pour passer à Cézanne. Des gauguinistes comme Sérusier, des sérusiéristes comme Maurice Denis, sont à Cézanne. Vuillard, Bonnard, et Roussel sont à Cézanne. Mme Marval est à Cézanne, et Desvallières, et Laprade, et Marquet, et Matisse, et Lempereur, et Metzinger, et Minartz, et La Quintinie, et Girieud, et Dufy, et Alcide Le Beau, et Bouche, et Camoin...

Au centre de l'une des deux Serres, à la place d'honneur, un grand portrait appelle tous les regards. Je ne sais s'il les retient tous. On y voit un vieux peintre, debout, aux mains la palette et le pinceau. La figure vivante est-elle aussi chagrine, anguleuse, fatiguée, réduite, minable que nous le donnerait à penser la figure peinte? J'ai peine à le croire. L'œil, qui nous regarde, est singulier, d'une fixité pénétrante et fatigante. On sent que le portraitiste, pour peindre un tel œil, a mis tout son soin. — A vrai dire, l'œuvre n'est pas rare, et l'impression qu'elle ne tarde pas à produire est celle, si pénible, du comique involontaire. — Est-ce par hasard, est-ce à la suggestion vengeresse de quelque abominable démon de la logique, que le portrait de Paul Cézanne pour le Salon des Indépendants, son fief, a été fait par un caricaturiste, M. Hermann-Paul?

§

Le groupe des pointillistes et confettistes ne se réduit pas; bien au contraire il lui vient de nouvelles adhésions, certaines qui comptent, celle par exemple de M. Henri Matisse, d'autres qui ne valent pas l'honneur d'être nommées et devraient inquiéter les chefs de la grandissante école.

MM. Cross, Signac, Van Rysselberghe, La Rochefoucauld, Luce, restent les maîtres du procédé.

On ne voit pas qu'ils en tirent des effets nouveaux.

M. Emile Verhaeren, dans sa préface pour le catalogue d'une récente exposition d'Edmond Cross, écrivait : « Vous développez votre travail réfléchi et clair, et vous voici à ce tournant de route où l'artiste inquiet que vous êtes et qu'heureusement vous resterez, après avoir longtemps regardé les choses, commence à regarder en soi-même. Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et intransigeante sincérité dont vous fîtes preuve en l'étudiant et en l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet, et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art, non plus seulement *la glorification de la nature*, mais *la glorification même d'une vision intérieure*. »

Que tel soit le désir de M. Cross, il n'en faut point douter. Il n'est pas plus douteux que le développement dont lui-même et son préfacier nous parlent reste leur secret. J'admire la puissance d'irradiation lumineuse de cette palette. Mais, si elle garde son éclat, il apparaît que cette lumière, dans la décomposition qu'on lui fit subir, a perdu sa chaleur. Froid, irrémédiablement froid demeure cet art de virtuose; froid et artificiel. — M. de la Rochefoucauld échappe, peut-être, à cette critique en demandant au procédé, qui s'y prête, une sorte de peinture de vitrail qui, dans le recul d'un mysticisme factice et non sans grâce, évite la comparaison avec la vie. Autrement et tout de même M. Angrand esquive aussi le reproche en se réduisant au dessin et en demandant à Millet d'y collaborer avec Seurat. Mais quoi de plus grelottant dans l'orgie même des clartés que les paysages vénitiens de M. Signac? Et les figures de M. Van Rysselberghe? Lui seul peut-être sait, avec ou malgré cette technique, nous imposer la sensation juste de volumes pleins autour desquels l'air vibre et retentit. Vous émeuvent-elles, ces figures, ces très belles figures? — Pour M. Maximilien Luce, son cas est particulier. J'admire avec sympathie le noble effort qu'il a fait pour composer et pleinement réaliser un grand tableau d'histoire. Je regrette de n'avoir, devant cette tragique scène de la Commune, aucune émotion, de sentir si fortement que cela n'est pas humain.

En somme, M. Matisse a été mal inspiré d'apporter au groupe —

qui déjà en abondait — son talent. Aurait-il voulu prouver qu'on pouvait tout de suite et sans autre initiation, pour peu qu'on le voulût, passer maître en ce genre? Les autres tableaux du même artiste font regretter le temps qu'il a gaspillé dans cette pochade aux confetti.

§

Sans refuser d'admirer l'habileté des exécutants qui jouent avec ce feu, mais il est d'artifice, jusqu'à m'infliger le vertige qu'ils n'ont pas, je reste gêné, offensé du procédé trop évident et de la confusion dangereuse dont il est le signe...

Combien plus volontiers et avec plus de confiance je goûte le délice des harmonies doucement assourdies d'un Roussel, d'un Vuillard ! On leur reproche de se renouveler trop peu, de se répéter un peu... N'est-ce pas méconnaître les conditions essentielles de cet art, le leur, délicat excellemment, infiniment fin, mais nécessairement limité aux bornes brèves de notre bourgeoise existence moderne, dont il constitue la seule décoration logique, appropriée, harmonique ? Vuillard, Roussel et Bonnard disent ce qu'il persiste de poésie dans nos intérieurs — médiocres ou luxueux, tous pauvres — en dépit de nous le plus souvent et grâce aux jeux éternels et éternellement variés de la lumière. Leur poétique toute de nuances, « où l'indécis au précis se joint », — car parfois, et tout en tenant comme il le faut compte de mille différences, j'ai cru sentir qu'elle s'apparentait à la chanson grise de Paul Verlaine, — ne peut, ne doit se développer, à moins d'une totale transformation possible et improbable, que par de petits écarts comme « en dessous » et sans qu'à la surface, au premier regard, dans le traitement général, apparaisse le changement. — Je ne boude pas mon plaisir et j'avoue haut tout celui que me donnent *les Framboisiers* et *le Paysage* de Vuillard, *le Silène* et *les Faunes* et *les Paysages* de Roussel et *l'Intérieur* de Bonnard.

Elle ne déchire pas les oreilles non plus, la chanson discrète et profonde de Charles Lacoste. Plusieurs, entre ces passants qui pour la plupart (pourquoi sont-ils venus ?) paraissent si pressés, l'écouteraient en vain. Mais ceux qui l'ont une fois entendue ne sauraient l'oublier. Cet artiste grandit à chacune de ses manifestations, nous conviant à cette fête d'un désir et d'une pensée fidèles à eux-mêmes, sévères pour eux-mêmes et, dans une conception grandissante, maintenant le douloureux et consolant, l'humain écart entre le rêve et la main. *La Terrasse*, *Automne dans Paris*, *l'Atlantique à l'entrée de la Gironde*, ce dernier tableau tout particulièrement, avec *la Chapelle de Noarrieu*, marquent une nouvelle période dans l'œuvre de Charles Lacoste.

Un art plus large est celui de Gaston Prunier. Comptez celui-ci entre les peintres, ici très rares, qui ajoutent à la volonté la tendresse,

aux préoccupations techniques le désir de s'exprimer eux-mêmes, et au souci de l'harmonie celui de la solidité. Peut-être se montre-t-il un peu trop soucieux de la vérité objective du détail et se croit-il trop obligé de remplir partout le quadrilatère de ses tableaux. Mais ce reproche, qui paraîtrait justifié dans *le Chantier de construction*, oublie l'un des caractères essentiels de ce peintre, sollicité dans deux voies très différentes de recherches. Il est le témoin, l'historien plastique des transformations de Paris, et, à ce titre, il enregistre, puis-je dire, avidement, scrupuleusement, tous les signes sensibles de la réalité éphémère qui fait l'objet de son étude. Mais il est aussi l'amant attendri de la nature, l'observateur passionné des mouvements ardents ou calmes de la mer, des constructions robustes de la montagne. Si ses scènes parisiennes sont d'observation et de facture analytique, dans *le Bain des trépassés*, dans *la Côte de la pointe du Raz*, dans *le Pic de la Bonaïgue*, tout se simplifie, — et quoi de plus synthétique, par exemple, que cette vague aux plis amples, dont l'éternelle agonie palpite sur la grève ?

Dario de Regoyos paraît en pleine possession des moyens d'expression très particuliers qu'exigeait une pensée complexe, longtemps flottante aux confins du domaine plastique et de la littérature. Il lui reste à faire l'adaptation totale et définitive de ces moyens et de cette pensée. Car il est aujourd'hui *très peintre*, mais peut-être l'est-il trop exclusivement, d'une façon trop voulue et qui avoue la détermination délibérée. Est-ce la dernière résistance du monstre intérieur qui ne veut pas consentir à sa défaite? Pourquoi cet artiste, à coup sûr l'un des esprits les plus déliés de ce temps, ne nous montre-t-il depuis deux ou trois années que des œuvres où l'esprit n'intervient pas ? Jadis il débordait la toile; il s'en est retiré, l'abandonnant toute à de purs « effets » — *Clair de lune à Pancorbo*, *le Poisson* (*lumière électrique*)— exécutés avec une surprenante maîtrise, mais où j'admire l'habileté d'un virtuose plutôt que la vision d'un peintre. Le peintre Regoyos avait hier à finir ses études; il a aujourd'hui à les oublier.

Je crois que M. Rouault est un des artistes les mieux doués, les plus réellement *forts* d'aujourd'hui. Mais c'est un terrible pessimiste. On a critiqué sa manière noire, où péniblement et incomplètement se révèlent les formes de ses équivoques personnages, sa matière opaque où çà et là vibrent de significatifs accents ; sûrement cette manière et cette matière sont essentielles à cet artiste. On ne peut douter que cette âme ne soit mélancolique. Elle mire ses propres couleurs dans le crépuscule où elle se plaît. Mais elle a une grandeur. L'attention qu'elle nous demande, elle la mérite. L'effort qu'il nous en coûte pour voir — pour voir un peu ces *Filles*, ces *Lutteurs*, est récompensé.

M. Vallotton expose une femme couchée, nue, qui nous invite — l'auteur imprudemment le voulut — à nous souvenir de la *Belle Olympia*. La tête et les draperies font une agréable harmonie. Le corps est pénible à voir. L'habileté est certaine, l'absence de distinction aussi.

Je ne fais que signaler les sculptures de M. Jules Dubois — *l'Eve*, bas-relief en bronze, est une chose émouvante — et celles de M. Hœtger, d'un grand caractère. Les dessins de ce dernier artiste sont superbes; ils ont le tort de nous rappeler ceux de Rodin — et voilà encore une comparaison dangereuse.

Sérusier évolue avec une sage et sûre lenteur dans les bornes et selon l'idéal qu'il s'est prescrits. Son *Paysage de Printemps* est beau. Ce probe artiste, qui fut révélé à lui-même par Gauguin, reste fidèle à l'esthétique du maître sans refuser son suffrage à Cézanne.

Schuffenecker peint un *Hymne au soleil*, qui est un bon tableau d'impressionniste du grand instant.

M. Munch est cet inquiétant Allemand qui se plaisait, l'an dernier, aux imaginations les plus sinistres, mais qui témoignait dans ses tableaux homicides d'une extraordinaire puissance de réalisme jusqu'en la déformation même. Ses portraits de Strindberg et de Mallarmé sont moins saisissants, bien que d'une intense et expressive ressemblance. Sa *Mater Dolorosa* me laisse un poignant souvenir.

M. Georges Lemmen, dans des tons assourdis, assoupis, peint des scènes d'intérieur et des fleurs qui sont d'un excellent peintre. Je préfère pourtant à son exposition des Indépendants les tableaux qu'il avait, cette année même, à la Libre Esthétique.

Paterne Berrichon est un primitif candidement vrai, admirablement sincère. Son *Coin d'Auteuil*, son *Portrait de femme* témoignant d'un progrès certain. Berrichon voit simple, exprime de même et trouve dans cette simplicité les secrets d'une beauté qui repose.

J'ai vu de Pierre Laprade des tableaux que je préfère à ses *Jeunes filles chantant*. Il n'a pourtant point changé sa manière. Mais, me trompé-je? il me semble qu'il n'a pas fait cette fois tout son effort. Les harmonies colorées sont pourtant délicieusement justes et la précieuse recherche de style qui nous attira vers cet artiste ne se dément pas.

Un jeune, Jean Puy, de qui déjà l'an dernier je signalais les recherches, nous offre de nouveaux et plus solides motifs d'espérance, de confiance. On sent ici le travail sincère, le goût de la solidité, le désir de s'exprimer. L'artiste *s'exprime* dans *la Tête d'Antique* et dans *la Femme en mauve*.

Un autre jeune, et celui-là, si je ne me trompe, un tout nouveau venu, Robert Boutet de Monvel, étonne par la certitude de son dessin, par la justesse de sa vision. Ses notations d'heures sont d'un

peintre savant, d'une puissance d'attention exceptionnelle. On peut *attendre* cet artiste, doué.

§

C'est arbitrairement, un peu, que ma sympathie et mon admiration associent des noms comme ceux de Charles Guérin et de Maurice Denis, malgré les si notables divergences de leurs inspirations. Leurs recherches décoratives ne sont pourtant pas sans analogies et ils se recommandent tous deux des mêmes maîtres. A ce double point de vue ils affirment l'un et l'autre très nettement, et entre tous avec le plus d'éclat, le sens général de l'art jeune et sa direction principale.

« Elève à la fois de Gustave Moreau, savant archéologue, écrit Maurice Denis lui-même, précisément à propos de Charles Guérin (1), et de Cézanne, classique instinctif, il marque une nouvelle étape de l'évolution de la peinture en dehors de l'imitation de la nature. » Et le très intelligent artiste conclut l'étude qu'il consacre à son confrère par ces lignes que je cite sans commentaires pour l'instant, mais auxquelles je reviendrai d'un mot : « La génération dont il fait partie n'aura pas connu les scrupules et les gaucheries des impressionnistes et de leurs plus immédiats successeurs ; en dépit des affirmations naturalistes et vitalistes, c'est bien décidément vers l'abstraction de Beauté que tous les arts s'acheminent, — oui, vers un idéal abstrait, expression de la vie intérieure ou simple décor pour le plaisir des yeux. »

Ces dernières lignes caractérisent de la façon la plus juste les réalisations de Guérin et, sans doute, ses intentions. Peut-être « le plaisir des yeux » l'emporta-t-il, jusqu'à présent, sur « la vie intérieure ». Ou celle-ci se dissimulait-elle dans la transposition plastique sous les éléments de fête. J'aimerais au théâtre que le plus tragique des drames fût joué dans les fonds, tandis que du plus frivole des ballets se fleurirait la rampe. — Mais plusieurs portraits, fort différents, même par la facture, de la féerie aux cent actes divers qui fait l'œuvre principale de cet artiste et à laquelle applaudissent ensemble Monticelli et Cézanne, nous avaient avertis de la présence d'un observateur subtil et ferme chez cet ordonnateur de fêtes galantes. Nous attendions que celui-là rejoignît celui-ci en l'égalant. L'exposition actuelle, résumé succinct de tous les précédents efforts de Guérin, nous offre la nouveauté de cette admirable *Tête de jeune femme,* œuvre d'observation directe, pur enchantement d'harmonies musicalement nuancées et la justification de notre espérance.

Pour M. Maurice Denis, ses présentes « abstractions de Beauté » attestent le constant développement d'une volonté et d'une imagination servies par une intelligence rare. L'esquisse décorative — *la Treille* — une jeune mère élève dans ses bras son enfant pour lui

(1) *L'Occident*, mars 1905.

permettre de cueillir un raisin — est parmi les plus charmantes choses qu'il nous ait jamais montrées. Et ce n'est pas chez lui que les « plans spirituels », que les « règnes » se confondent et qu'on verra la figure humaine concourir à égalité — « valeur », sans plus — avec les choux et les salades. — J'admire aussi, très particulièrement, la femme nue, couchée, — pastel, — aux graciles formes élégamment longues, suivies d'une main si délicate et si sûre, pressentiment de Renaissance dans l'œuvre d'un primitif. — Les dessins qui complètent cette exposition attestent une maîtrise aujourd'hui pleinement consciente, et libre.

Personne plus puissamment que Mme Marval ne montre le sens de la grande composition décorative. Bien que « très peintre » — et cette qualité chez elle est si évidente que j'hésite un peu à la noter — elle donne, avec les beaux éclats harmonisés, adoucis, de ses franches couleurs et la splendide enveloppe de ses lignes ininterrompues, la sensation d'une grande voix vibrant parmi des foules. Des trois œuvres qu'elle expose — *le Miroir de la Vérité* (*hommage à Florian*), *la Balanceuse*, *Automne*, je de saurais dire à laquelle vont mes préférences; dans chacune je reconnais la même puissante aisance, le même don de grâce — un don qui se fait étrangement rare — avec le même accent moderne et personnel du dessin des figures, belles et singulières, telles qu'un Edgard Poe les eût pu aimer, apparitions aux murailles d'un manoir de style ancien et grave dont elles eussent fait toute la clarté, — et n'est-ce pas un significatif éloge que l'évocation d'un tel poète, mais si plastique, à propos d'œuvres si fortement, si exclusivement picturales ?

M. René Piot s'excepte du grand nombre par l'esprit extrêmement sensible dont témoignent ses recherches. Très jeune, si je ne me trompe, il donne mieux que des promesses, il apporte déjà des preuves. En lui aussi apparaît le goût de décor, mais aux prétextes de sa décoration il impose une déformation instinctive ou raisonnée, où je sens avec joie vibrer une émotion, peut-être trop retenue par le souvenir des maîtres anciens, trop contenue par une défiance de ses propres forces, de laquelle, j'espère, l'artiste ne tardera pas à s'affranchir, mais profonde et sincère. J'aime particulièrement ses fleurs, et entre toutes ses *Tulipes noires*. Le *Portrait de miss Agathe*, *danseuse de cake-walk*, me plaît moins.

C'est à M. Kees Von Dongen qu'il faut demander les girements vertigineux et versicolores, les pirouettes ultra-modernes — complètement étrangères à l'art divin de la Danse — insoucieuses et pourtant productives d'incontestable beauté. Mais je soupçonne qu'on peut lui demander bien autre chose aussi, beaucoup d'autres choses. La spontanéité est extraordinaire de ses compositions endiablées, de ce *Carrousel de cochons*, de ces *Boniments*, où tourne et beugle et

s'affole toute la triviale joie publique. — Je ne serais pas surpris que M. Kees Van Dongen avant peu nous apparût comme un maître nouveau, qui se recommande toutefois de James Ensor.

§

Je veux au moins nommer, sans plus pouvoir m'arrêter à aucun d'eux, les auteurs d'œuvres qui m'ont, inégalement, mais toutes retenues. Leur analyse donnerait le sentiment d'un étrange chaos intellectuel...

Albert Braut, délicat intimiste. O'Conor, qui se souvient de Gauguin. Nonell, qui vient des musées espagnols, et son compatriote Castelucho, fastueux coloriste. Torent, autre Espagnol; il était plus intéressant quand il cherchait moins à séduire. Vernet, qui se développe dans l'atmosphère de Carrière. Biétrix, Cat, Mlle Charmy, Marque, Vieillard, Alcide Le Beau, Deborne, Delaunay, Delannoy, Deltombe, Dezannay, Dufrénoy, Urbain, Sue... presque tous s'ajoutent aux Cézanniens que j'ai déjà indiqués. Francis Jourdain, qui chante un peu bas une chanson exquise. Diriks, impressionniste non pas né, mais du lendemain, paysagiste de l'orage. Benderly, qui pense à Corot. Boigegrain, Dusouchet, Mlle Frémont, doux, un peu doux. Mme Hennequin, Mme Hart, Mme Hoschedé, toutes trois, dans des voies très différentes, des artistes. Giran Max, Larramet, Froberville, Elen Mia, Baudin, Robert Besnard, Corgialegno, Matthes, caricaturiste baroque et adroit. Lebasque, Schnegg, Dannenberg, Briaudeau, Friedrich, Walter Sickert, Le Bail...

Par les différences, par les ressemblances, les noms se groupent dans ma mémoire, et je les donne comme elle me les donne. J'aurai l'occasion prochaine de revenir, dans le *Mercure*, sur plusieurs d'entre eux. — Mon dessein n'était du reste pas, ici, de préciser tous les éléments du Salon. Je préfère m'efforcer d'en suggérer le sens général.

§

J'ai réservé pour la signaler à part l'exposition de M. Georges Desvallières.

Il n'en est pas de plus importante, car il n'en est pas d'aussi passionnément significative du trouble, de l'inquiétude où se débat la peinture vivante.

C'est sur cette signification, particulièrement, que je veux insister.

Je m'arrête donc à peine à noter la valeur propre, la valeur artiste des œuvres. Depuis longtemps déjà M. Desvallières nous apporte annuellement la preuve d'une intelligence, d'une science, et pour tout dire d'un talent que personne ne conteste. Mais il excella dans le jeu stérile d'étonner les sympathies, de déconcerter les admirations, — d'autant mieux sans doute qu'il était plus sincère et, sans pro-

gramme, allait à ce qui lui semblait la vérité, à ce qui était sa vérité propre, peut-être, de l'heure ou de l'année. Après s'être cherché hors du temps et de l'espace, en plein rêve, ou dans le mythe à la suite de son maître Gustave Moreau, avec toutefois un penchant aux perversités spirituelles et sensuelles que n'avait pas son maître, il est peu à peu venu au modernisme le plus aigu, et sa manifestation actuelle nous montre en lui un élève — un émule de Toulouse-Lautrec.

La route, on voit, était longue. M. Desvallières ne l'a point parcourue d'un trait. Il a souvent tourné la tête et quelquefois rebroussé chemin. De l'idéalisme, qui comporte une part de convention et ne demande guère à la vie que des renseignements généraux, jusqu'à l'observation directe, la plus directe et la plus intense, s'élevait-il? descendait-il? Le bagage de l'éducation première lui pesait-il à l'épaule ou l'aidait-il à marcher?

M. Desvallières eut pour compagnons, dans ce grand voyage, quelques-uns des meilleurs représentants de sa génération. Avec eux — mais mieux qu'eux parce qu'il ne désavoua jamais, lui, l'enseignement de son maître et par conséquent souffrit davantage, ayant entrepris de concilier des termes, croit-on, incompatibles, — il est représentatif de l'évolution accomplie dans l'art moderne durant les quinze dernières années. Un besoin de vérité, auquel l'impressionnisme, et comme effet premier et comme cause seconde, n'est point étranger, non plus que le naturalisme, a pris les artistes et s'est si fortement emparé d'eux qu'ils en ont oublié le grand devoir du Style, la nécessité de la composition, et jusqu'à la joie suprême et essentielle d'être les confidents de leur propre pensée: leur vérité individuelle s'effaçait dans la vérité générale, et la nature ne leur tenait pas le miroir. C'est de s'être ressaisis sans pouvoir renoncer à des joies nouvelles, d'hier, c'est de s'être rappelé les lois supérieures de leur mission d'artistes qu'ils souffrent si violemment, — et le spectacle qu'il nous donnent est, certes, pour qui sait voir, le plus tragique, le plus touchant, le plus passionnant qu'on puisse rêver...

Il serait injuste d'accuser M. Desvallières d'*imiter* Toulouse-Lautrec; il y a plutôt rencontre, aboutissement en des poitns sensiblement communs, par la suite d'une gravitation, d'un développement logique. Mais il n'y a pas confusion, et je ne sais si l'exquise distinction qui persiste chez l'auteur, naguère, de tant de recherches d'une sorte de beauté en soi, et qu'on retrouve jusqu'en ces groupes du Moulin-Rouge, en ces étonnantes silhouettes de petites femmes attablées, ne suffirait pas à distinguer l'un de l'autre les deux artistes.

§

Faut-il — peut-on donner à ces notes une conclusion?

— Provisoire, oui ; à reviser (nous le ferons et je dirai tout à l'heure comment) au lendemain des deux grands salons officiels.

... Je parviens au terme de ma tâche, tel du moins sera peut-être le sentiment du lecteur, moins joyeusement que je ne l'ai entreprise, — ou le lecteur se trompe-t-il?...

L'inquiétude n'exclut pas l'espérance.

Et d'abord, je ne reprends rien aux affirmations heureuses que j'ai cru pouvoir en commençant énoncer. Certes, l'enseignement est rare et fécond, qui se dégage logiquement d'une promenade méditative dans les deux vastes serres du Cours la Reine; on en rapporte la certitude de la vitalité puissante, intense, de l'art contemporain. Et de belles images passent et reviennent, s'arrêtent dans la mémoire, témoignages de science réelle, de sincérité, de hardiesse servie par une vision sûre. Il y a là, notamment, toute une pléiade de peintres épris d'art décoratif et qui sont prêts à transformer, à traduire en beauté, par la projection de leur pensée sur nos murs, les dehors modernes de la vie.

Mais c'est surtout — et je le dis, certes, sans la moindre ironie malgré l'apparente contradiction des termes — par l'interprétation *négative* que ce Salon prend son sens le plus positif. — Expliquons-nous.

Pochades multipliées, innombrables natures-mortes, paysages plus de deux mille ; comparativement, peu de figures ; et presque pas de tableaux. Voilà, quant aux espèces, le bilan du Salon. — Quant aux directions, elles procèdent de la technique pure.

Nous sommes, comment le contester dès lors, à la fin de « quelque chose » ; c'est pourquoi on peut croire que nous sommes au commencement d'« autre chose », car il est d'autre part visible que les désirs et les forces ne manquent pas.

Les abus de recherches techniques fatiguent. Ils ont leur excuse. La fièvre de trouver à tout prix du nouveau incite la peinture à méconnaître ses lois et ses bornes; danger mortel; contre lui elle se défend, croit se défendre en s'interdisant les horizons étrangers par la culture unique des « moyens » qui sont les siens, par l'adoration de la matière qui lui est propre. Autre danger, également mortel : le métier usurpe sur l'art l'autorité, et les mains commandent à la tête.

Vous observerez qu'il en va de même, à peu près, en musique. Lendemain de Wagnérisme. Lendemain d'Impressionnisme. Le moyen d'expression ici et là est devenu — tout ; on cherche quelque chose à exprimer, on ne le trouve pas, on s'en passe ; nature-morte — variation sur un thème : exercices qui aboutiraient à une œuvre s'ils ne se substituaient à elle.

En peinture comme en musique on devrait, ne le pensez-vous pas? faire ses gammes chez soi, et ne se produire en public qu'après avoir

trouvé la chose à exprimer,— c'est-à-dire son propre motif de vivre, et *qui* l'on est. Il y faut beaucoup d'énergie et de courage, le goût du solide, une sincérité consciente, le respect de l'art, le sens de l'idéal, et surtout l'ardent amour de la *simplicité*.

Plusieurs peuvent être les victimes de la plus légitime admiration. Parce qu'un grand artiste — grand toutefois dans un domaine moyen et par des dons d'exécutant plutôt que de compositeur — peut supporter le voisinage immédiat, la présence réelle de la nature, ne pas s'oublier lui-même en la regardant, s'exprimer — précisément, il est vrai et j'y insiste, dans les limites d'une ambition très définie — de par la justesse même et seulement d'une harmonie, s'en suit-il que tout de suite un jeune artiste et tous les jeunes artistes doivent procéder comme ce vieux maître? Et parce que celui-ci fit dans sa sphère étroite en évoluant avec sincérité une révolution qui date dans l'histoire de l'art, pour copier un révolutionnaire en est-on moins un plagiaire ?

Que signifie, en somme, le tacite et pourtant si bruyant accord qui se fait entre presque tous les artistes sur le nom de Cézanne ?

Qu'est-ce que Cézanne ?

Un puissant peintre, et son mérite n'est point en discussion. Ne le nommais-je pas tout à l'heure parmi les Grands qui font la gloire de la peinture en notre temps ? Cézanne est par les moyens exclusifs de son art un conquérant de la nature. « L'ardeur de sa curiosité, son désir de posséder les choses qu'il voit et qu'il admire » ont été très bien dits par Gustave Geffroy : « C'est un homme qui regarde autour de lui, près de lui, qui ressent une ivresse du spectacle déployé, et qui voudrait faire passer cette ivresse sur l'espace restreint d'une toile. » — Mais restreinte aussi est sa part d'expression. Il n'y a pas là nourriture pour des générations.

Ne pourrait-on justement penser qu'instinctivement les jeunes artistes, dans le désarroi où les laisse l'impressionnisme épuisé, cherchent en Cézanne, non pas « un guide », mais un « passeur » ? Eblouis encore des illuminations de Renoir et de Monet, détournés par eux de l'étude des Anciens, ils ne voient plus la rive qu'ils ont quittée, ils ne voient pas encore la rive prochaine ; avec joie ils acclament l'opportune vigueur d'un homme qui, d'un regard sûr, pénètre les premiers aspects de la nature, y vérifie sans cesse avec un accent nouveau des certitudes déjà contrôlées, et s'en tient là. On peut donc s'en tenir là ? Dès lors à quoi bon tant de méditations et de torturantes inquiétudes? Marchons derrière Cézanne : est-ce que lui-même, « classique instinctif », ne prend pas la suite d'une multitude de maîtres? Voilà la Tradition !

— Ce n'est peut-être pas toute la Tradition. Et les cézanniens ne se sont pas plutôt rassurés qu'à nouveau ils s'inquiètent : Cézanne ne

suffit donc pas, puisque là-bas le groupe des pointillistes, sans l'oublier, tout de même se détourne un peu de lui ? — Est-ce que M. Matisse n'a pas été délégué par les cézanniens purs aux pointillistes pour expérimenter leur pratique au bénéfice d'un enseignement commun ?

Dans l'effort des pointillistes, moins que jamais négligeables puisque leur exemple de proche en proche suscite des échos et des reflets, ne trouverons-nous pas, toutefois, quelque analogie avec l'action de Cézanne ?

Celle-ci d'abord, le souci prépondérant des éléments techniques de l'art, et puis cette autre, la culture presque exclusive de la volonté chez l'artiste. Je n'entends pas dire que ni Seurat ni Cézanne soient dénués de sensibilité (on écrit maintenant, je m'y refuse, émotivité, intrusion de la terminologie scientifico-physio-psychologique dans la critique d'art, écho de l'intrusion de la science elle-même dans l'art lui-même), mais ils se défient d'elle et ne s'abandonnent point à sa direction. En particulier, les disciples de Seurat abordent la nature avec un système qui ne leur permet pas de se laisser entraîner au miracle de l'expression libre d'eux-mêmes, de leur pensée profonde, de leur suprême raison d'être, par les émotions émanées des choses. Ils ont, pour se défendre contre elle, tout un arsenal de procédés et de formules, — et pourtant, apparente contradiction qui s'explique, ils ne font rien, ils ne peuvent rien faire sans elle et loin d'elle. Ils prétendent la dominer, l'emprisonner dans les barreaux rigides de leur chimie et de leur mathématique, mais ils la tiennent en cage à peu près comme on a dans les ménageries quelque grand fauve rare et redoutable : à la condition de la servir et, pour l'avoir privée de sa liberté, de devenir son esclave et son geôlier.

Les néo-impressionnistes ne nous suggèrent donc pas l'émotion que la nature, dans l'état où ils l'ont réduite et avec le « traitement » qu'il lui font subir, leur refuse. La confusion, néfaste, qu'ils commettent entre l'art et la science — la science « intruse dans la maison ! » disait et si bien disait Paul Verlaine — les astreint à une préoccupation absorbante des moyens d'expression et, par là, leur impose une formidable dépense de force volontaire. Leur devise : « technique et volonté », sera peut-être celle des artistes, s'il en est encore en ce temps abominable, quand on aura « organisé l'humanité scientifiquement », et Dieu merci nous n'y sommes pas encore...

Oui, Cézanne et les néo-impressionnistes, et même avec eux les impressionnistes d'hier, peuvent s'entendre, car ils sont en effet de la même famille. Elle se spécifie par ce signe : le mépris, raisonné ou non de l'être humain. Cézanne ne s'intéresse pas plus à un visage qu'à une pomme, et celui-là comme celle-ci n'ont d'autre valeur à ses yeux que d'être des « valeurs », parce que Cézanne n'a que des yeux,

— d'admirables yeux : mais la clairvoyance exclusive, par un mystérieux retour, rejoint la cécité.

L'art réduit à la technique cesse d'être l'art pour devenir une science, — une sorte de science nouvelle et inutile. Ceux qui la professent ne manquent pas de la morgue spéciale aux parvenus dont le blason est tout frais peint ; ils traitent de haut le passé qui fut, naïf, à la merci du génie, et l'avenir si, rebelle au « petit-point » — par exemple, il ne se résigne pas à la morne perspective de produire des chefs-d'œuvre à coup sûr, tous les jours, sans erreur possible.

Cette prétendue certitude ment aux conditions humaines de la vie. Les plantes et les animaux ont des certitudes fatales. C'est notre prérogative que cette possibilité de nous tromper. — Le despotisme scientifique opprime l'humanité moderne. Il l'a trébuchée déjà du trône idéal que nos ancêtres croyaient s'être assuré au-dessus des trois règnes. Depuis qu'il consent à n'être qu'un bimane, l'homme cherche son rang dans la nature et le cherche en vain, également rejeté par tous les Quadrus, Manes ou Pèdes. Et voilà que, pour avoir une fois de plus commis le vieux péché d'orgueil en prétendant mettre en ordre la création, il se condamne à une sorte d'exil, dans l'instinctif besoin d'un châtiment ! « L'humanité s'en va des choses », disait déjà Charles Demailly. Et en effet les objets les plus usuels de la vie ont perdu la forme et l'accent que leur avaient jadis imposés comme des reflets de nos personnes les habitudes humaines. Charles Demailly ne prévoyait pas que l'humanité, un jour, s'en irait même de l'art. N'est-ce pas un fait accompli ? J'ai noté que dans les tableaux de Pissarro les personnages humains avaient, tout juste, l'importance des légumes, leurs voisins. De même, chez M. Cross, les formes humaines et végétales se confondent et s'amalgament dans la plus étrange unité. M. Verhaeren y voit « régner une ardeur panthéiste ». — Panthéiste ? Possible, M. Verhaeren sait sans doute ce qu'il en est des dieux ; mais ce n'est pas humain, je sais.

§

Et, pour conclure ces conclusions elles-mêmes : à tant de trouble, quel remède ? contre tous les périls qu'on vient de dénoncer, où est le salut ?

Qu'on nous permette de revenir à la préface, déjà plus haut citée et à l'instant récitée de M. Verhaeren pour une exposition d'Edmond Cross : « L'imagination, qui demeure la plus importante des forces d'art, sommeille depuis si longtemps dans l'œuvre des meilleurs des peintres que celui qui la réveillerait assumerait comme la gloire d'un exploit (1). Certains maîtres ne prétendent faire preuve en leur travail

(1) Ceci est d'une singulière ingratitude. Non, l'imagination ne sommeille pas chez les meilleurs de nos maîtres, elle ne s'est pas endormie au Bois Sacré de Pu-

que de volonté tenace et patiente, d'autres n'y veulent inclure que leurs sensations directes et objectives, quelques-uns ne désirent qu'émouvoir. Quels sont ceux qui proclameront : « Nous œuvrons avec notre être entier, nous ne nous inquiétons point spécialement ni de notre volonté, ni de notre raison, ni de notre sensibilité, toute notre force humaine, comme soulevée aux heures de travail, nous l'exaltons autant qu'il nous l'est possible. C'est avec notre personnalité totale, épanouie en toute sa plénitude, que nous tendons vers les chefs-d'œuvre. »

Il est remarquable que le critique, au nom des néo-impressionnistes, comme M. Maurice Denis, en son propre nom, à propos d'un de ses plus notables camarades et, moralement, au nom, un peu, des meilleurs artistes de sa génération, expriment la même pensée, en deux mots : l'un dit *imagination*, l'autre *abstraction ;* il est clair qu'ils expriment une seule et même idée.

Ne confessent-ils pas tous deux le besoin d'une réaction,l'évidence de ce besoin ?

Dans le même sens ici s'exprimait, il y a quelques semaines, M. d'Espagnat, conseillant aux peintres — enseignement que leur avaient déjà donné de nombreux maîtres, Gauguin entre autres — de ne prendre sur la nature que des notes, de travailler *de chic*.

Ces indications, qu'il serait facile de multiplier, en nous révélant le sentiment conscient des nécessités de l'heure chez les peintres, nous permettent de croire et d'espérer en eux, de compter sur eux. C'est d'elles que je me ressouvenais en parcourant les salles des Indépendants, en constatant comme les talents foisonnent et comme ils sont en désordre, comme ils s'imitent les uns les autres et se raccrochent presque tous, désespérant de trouver par eux-mêmes le véritable orient, aux certitudes, réelles, mais moyennes et sans développement possible, d'un vieux maître. Ce chaos s'organisera, pensais-je, et le moment est proche où nous y verrons rayonner une splendide aurore...

§

— A moins que...

(La politesse exige peut-être que je prie les peintres de considérer ce paragraphe comme une parenthèse pour eux hermétiquement fermée.)

— A moins que, dans l'histoire des développements parallèles des diverses techniques de l'Art, l'heure d'un grand changement vienne : un prochain lendemain de gloire, un nouvel avènement. Il y a longtemps que le thyrse éblouissant verdit et fleurit au sommet de l'arbre,

vis. Elle rayonne dans l'œuvre d'un Carrière, d'un Redon, diversement. Mais il faudrait spécifier le rôle de l'imagination dans les œuvres plastiques...

longtemps qu'au prix de rares intermittences la peinture, presque tout entière française, règne dans le monde de l'art. Serait-il si surprenant que l'arbre fût las d'élancer sa sève, le meilleur de sa sève vers ce sommet, qu'il la détournât au profit de branches moins hautes aujourd'hui et que l'une de celles-ci à son tour connût le triomphe ?

Et ne notais-je pas tout à l'heure que la peinture elle-même est tentée de dépasser son domaine, ce que Baudelaire définissait « les limites providentielles de l'art » ? Tandis que la poésie et la musique, par un effort qui les diminue et les déforme, se sont faites descriptibles, la peinture — je ne parle plus exclusivement ici de celle qu'on voit chez les Indépendants — est lyrique et dramatique; elle essaie de tout dire, ou seulement — ou plutôt même de tout suggérer; elle est psychologique, humanitaire, ironique en haut et en bas, entre les mains suprêmement habiles et les mains ignorantes. Les mains moyennes, et tout en haut quelques mains très savantes, averties du danger, recourent en tremblant à la technique pure — danger autre et pire.

Il est possible, le grand changement... d'un point de vue général, je devrais dire : il est désirable...

Parce que *l'art* — poésie ou musique, et plutôt poésie que musique pour des raisons à déduire une autre fois.. — *successeur* restera longtemps « teinté » et « stylé » de plastique : condition excellente, la peinture étant de tous nos gestes celui qui nous ramène le plus effectivement aux principes, à la nature, à la divine enfance de l'humanité. Autant il fut déplorable de voir le beau génie de Millet compromis par une adaptation grossière de la littérature de la veille, autant il serait souhaitable qu'un grand poète naquît ou s'instruisît dans l'atelier d'un peintre. Vous avez depuis longtemps remarqué que la plupart des bons peintres écrivent très bien...

Mais ces présages, que tous les artistes, s'ils me lisaient, déclareraient erronés, le sont, ou, critique d'art ici, je veux les croire tels. Et, de fait, les motifs d'espérer ou de craindre que la longue victoire de la peinture ait encore un long avenir semblent certains ; le plus solide est dans l'abondance des talents jeunes dédiés à cet art. Ils ne justifieront toutefois la tyrannie à laquelle ils prétendent, mais alors ils nous la feront bénir, que s'ils nous apportent, palpitante de vie dans la clarté, une image nouvelle et traditionnelle à la fois du rêve humain de l'infini.

N'est-il pas permis de s'efforcer par tous les moyens de concourir à la détermination d'un mouvement, s'il hésite ?

Je l'ai cru, et c'est pourquoi, sur un problème qui personnellement si fort les intéresse, j'ai voulu consulter les artistes eux-mêmes. Je les ai priés de me dire leur pensée *sur les directions actuelles de l'art, sur le rôle de l'artiste devant la nature, leurs préférences*

parmi les maîtres de jadis, leur opinion sur certains maîtres d'hier et d'aujourd'hui nommément désignés.

Mes correspondants auraient pu m'objecter qu'ils m'avaient d'avance, et plusieurs dès longtemps, répondu par leurs œuvres. Ils ont tous, presque tous (1), compris qu'il était opportun, qu'il pouvait être exceptionnellement utile, à l'heure d'incertitude où nous sommes, d'ajouter aux clartés de la réalisation celles d'un bref commentaire.

Cette consultation sera publiée dans les prochains numéros du *Mercure;* elle constituera la revision, que j'annonçais, des conclusions qu'on vient de lire.

CHARLES MORICE.

(1) Ceux qui jusqu'à présent s'abstinrent peuvent encore aujourd'hui nous répondre.

JOLIE PERSONNE

PREMIÈRE PARTIE

I

A l'instant où *cela* s'est passé, quand j'eus compris que je donnais dans un piège, j'ai pu me reprendre, me composer une attitude et dénaturer le sentiment de surprise qui faillit me trahir.

Je dus — je m'en souviens — m'empêcher de manifester un réel bien-être, en voyant se dissiper, tout à coup, cette angoisse dont la trop longue durée m'avait exaspéré.

Dans la situation nouvelle où je me trouvais, je présentai bonne figure.

Je fus trompé : j'ai trompé. Comment? Peu importe.

Si je me suis conduit lâchement, que ne m'a-t-il insulté? Je m'y attendais presque, je l'avoue.

Son attitude ne laissa pas d'être singulière.

Pourtant, je suis sûr d'une chose : je n'ai pas été à la merci de cet homme. J'ai affronté, sans sourciller, et comme si je n'étais pour rien dans l'histoire, sa haine douloureuse, excusable..... oui, excusable quoique ma conscience n'ait aucun reproche à m'adresser.

Comme j'examinais, cet après-midi, les plantes de mon jardin, je fis, en frappant, avec ma canne, un rhododendron mort, s'envoler une mouche qui s'empêtra dans la toile qu'une araignée avait établie entre l'arbuste sec et un rosier en fleurs.

En suis-je responsable ?

J'aime les bêtes des plates-bandes et des pelouses, et si j'avais pu prévoir les conséquences de cet involontaire coup de badine.....

Il y a cependant une force qui a fait que l'insecte s'est trouvé précisément sur la branche frappée!

Encore une fois, en suis-je responsable?

Le fin réseau, où miroitait une goutte de rosée, aurait pu être ailleurs.

Le soleil, le rendait invisible...et si le rhododendron n'avait pas été sec, si je n'avais pas eu de badine... mieux encore : si ma maison n'avait pas été entourée d'un jardin... et si je n'étais pas sorti, préoccupé, nerveux... et puis quoi encore?... si je n'existais pas! — Evidemment...

Je coordonne sans répit et sans résultat des raisonnements inutiles pour expliquer des actes naturels.

Un moineau a peut-être happé l'araignée.

A-t-il vengé la mouche ? En avait-il le droit?

En ce cas, l'épervier vengera l'araignée, l'homme vengera le moineau... et, la mort, la maladie ou le regret vengeront la bête de proie.

Somme toute, mon histoire est simple et, ces raisonnements, je les ai déduits après coup, car ce n'est pas le dénouement du drame qui me bouleverse, mais l'incompréhensible besoin de définir avec méthode,et nettement,le rôle du... eh ! mon Dieu oui! le rôle du hasard.

Si je n'étais pas tombé malade, je ne serais pas allé en Tunisie, mais, si j'avais été plus chaudement vêtu, je n'aurais pas pris froid.

Il y a d'autres détails :

Si, tel jour, je n'avais pas quitté mes amis à telle heure, je n'aurais pas rencontré, dans telle rue, une femme — il est vrai que je ne l'aurais pas arrêtée, si les circonstances etla galanterie ne m'y avaient en quelque sorte obligé; il est aussi vrai que je m'en revenais à pied,ce qui est contre toutes mes habitudes, et il convient d'ajouter, en outre, que la nuit était belle.

Séduction d'une nuit printanière! Voilà le moyen qu'IL choisit pour me mettre face à face avec une passante qui aurait pu prendre un tout autre chemin.

Je l'ai accostée, — sans plus prévoir les conséquences de cet acte, que je n'avais prévu celles de mon coup de canne sur le rhododendron...

Mon incertitude m'ennuie : voici les faits; je veux me les conter sans commentaires. Qu'ils établissent, eux-mêmes, ma responsabilité et la sienne....,mais, dites-moi, est-il un tribunal qui prendrait partie pour un Homme, contre le Hasard?....

II

En novembre dernier, comme je sortais d'une salle de théâtre surchauffée, je pris froid.

Une pneumonie se déclara aussitôt, je restai alité plus de cinq semaines.

Au début de ma convalescence, je demeurai inoccupé, le front appuyé contre les vitres, les mains dans les poches, passant des heures à considérer le temps pluvieux et maussade de l'automne, à souhaiter le soleil qui me permettrait enfin de partir.

Un soir, par désœuvrement, je pris dans un plateau mon courrier qui s'y était accumulé : cartes de sympathie, demandes de nouvelles, billets insignifiants.

Il fallait y répondre. Je lisais machinalement des noms d'amis et d'indifférents, lorsqu'une enveloppe grande et carrée attira mon regard.

Je ne connaissais — je n'imaginais connaître — personne dans le pays dont elle portait le timbre.

Je la décachetai, courus à la signature : elle n'émut aucun souvenir, ne précisa aucune physionomie.

Il me sembla, néanmoins, que ce nom : *Darloz*, m'avait déjà intrigué.

Quant au texte il était des plus bizarres, comme aussi des plus inattendus.

« *Vous venez d'être malade...* » me disait ce monsieur. Comment le savait-il? Et les quelques détails très exacts qu'il me donnait sur ma vie, de qui les tenait-il?

Il me paraissait inadmissible que des amis communs eussent ainsi renseigné un homme qui, d'après moi, n'avait rien à voir dans mon existence. Mon étonnement fut à son comble, quand je vis avec quelle aisance, quelle simplicité, cet inconnu me rappelait l'invitation qu'il m'avait déjà faite — du moins, il l'affirmait — de venir passer à Carthage, auprès de lui, *chez lui*, une partie de l'hiver.

Peu à peu, en froissant ce mince papier teinté de gris, en examinant cette écriture droite, aux caractères serrés et bien détachés les uns des autres, j'eus la certitude que cela formait une atmosphère, qu'il s'en dégageait un trouble qui n'était pas nouveau, éveillait en moi une curiosité déjà ressentie.

Bref, après quelques minutes pénibles et pareilles à celles qui nous angoissent, quand, réveillés en sursaut, nous nous acharnons à reconstruire un rêve interrompu, j'eus soudain la vision d'une autre lettre signée du même nom.

Et, cette lettre... oui, je l'avais reçue le soir où je tombais malade...

Alors tout se précisa.

J'avais lu cette première lettre dans le fiacre qui me conduisait au théâtre. Elle m'avait étonné, scandalisé même, elle m'avait semblé l'œuvre d'un mauvais plaisant. Déjà ce Darloz m'invitait à l'aller voir. Flatté par certains éloges qu'il me décernait, j'avais pensé, sans y réfléchir plus longtemps, qu'il n'y avait peut-être là rien d'extraordinaire.

Cette invitation était, après tout, compréhensible. Darloz prétendait m'avoir rencontré dans le monde. Je ne m'en souvenais aucunement, mais je voulus admettre que ma conversation avait séduit un original qui, vivant seul, s'ennuyant, sans doute, souhaitait se procurer, à peu de frais, la compagnie d'un étranger qui lui avait été sympathique.

Mais, cette seconde invitation... Je la pliais et la dépliais, debout, au milieu de ma chambre, en écoutant le ruissellement de la pluie, cette obsédante pluie d'automne... et je ne parvenais pas à définir ce qui se mêlait d'inquiétant et de tenace à la curiosité qui vraiment me torturait.

Les docteurs me pressaient de fixer mon départ, et malgré moi, cédant à une force inconsciente, je m'embarquai pour Tunis.

... Oui, je m'embarquai absolument comme je suis allé voir, tantôt, si l'araignée était toujours au milieu de sa toile.

Elle y était; mais elle me sembla captivée et écartelée par ses propres fils trop tendus.

III

La traversée fut splendide. A l'heure prévue, le navire atterrissait.

Le lendemain, comme je prenais mon café dans le hall de l'hôtel, un domestique me remit la carte de Raymond Darloz.

J'attendais sa visite.

Il entra avec brusquerie, puis hésita une seconde avant de s'avancer vers moi.

Il était grand, large des épaules, légèrement courbé.

Prévenant toute demande que j'aurais pu lui faire, il me tendit la main.

« J'ai lu votre nom sur la liste des étrangers. »

Il se recula, la taille raidie, les coudes au corps, dans une attitude contrainte.

Je le priai de s'asseoir, et, immédiatement, ses yeux gris me fixèrent, des yeux où quelque pensée bizarre maintenait une flamme.

Au pli de sa bouche, je m'aperçus qu'il me considérait avec un peu de dédain et de contentement. J'étais sur mes gardes — certes, ma figure manquait de caractère, comparée à son visage émouvant que j'examinais, à la dérobée, pendant que nous échangions des phrases banales et sans suite.

Darloz ne portait ni barbe ni moustache. Ses cheveux sombres couvraient à demi son front. Ses sourcils se rejoignaient presque à la naissance de son nez régulier. Des mouvements nerveux et fréquents faisaient apparaître, sur ses joues, des lignes verticales, fortement arrêtées et parallèles aux commissures qui, coupant ses lèvres minces, rendaient brutal son menton volontaire. Ces contractions animaient seules le masque immobile.

Darloz m'interrogea très amicalement sur ma santé. Par contre, il ne me parut pas attacher grande importance à ce que je lui en disais.

Il ne manifesta aucune surprise, quand je lui appris que je n'avais jamais fréquenté dans le monde où il m'avait connu — où il prétendait m'avoir connu — car, dès le premier abord, je sentis que nous étions pour la première fois face à face. Qui donc aurait oublié cette physionomie violente? Pourtant il me cita des noms... et nous causâmes sans trop de défiance. Il me parla de ses lettres d'un ton naturel, avec une désinvolture qui me déconcerta.

Sa voix, bien que saccadée et brève, avait des inflexions prenantes.

Je remarquai son empressement à profiter des moindres paroles susceptibles de donner à notre entretien la cordialité désirable. Je lui facilitai, de mon mieux, cette tâche. La réserve où j'avais jugé devoir me tenir se dissipa lentement. Je m'en départis tant et si bien que je trouvai tout simple qu'il

me renouvelât son invitation, au moment de me quitter.

Ce fut par politesse que je dis :

« Je crains de vous déranger. »

Il insista. J'acceptai,et lui promis de venir m'installer chez lui, à Carthage, le lendemain même.

IV

Les bords du lac de Tunis, recouverts de sel, étaient veinés, ce matin-là, de rose et de jaune,comme ceux d'une vasque en marbre.

Des flamants s'envolèrent. Leurs pattes pendantes et palmées égratignaient la surface de l'eau, où se reflétaient les nuances de leurs ailes.

Lorsque le train bifurqua pour s'engager entre des eucalyptus que relient des figuiers de Barbarie et des aloès, j'admirai tour à tour, sous le plus bel azur, la basilique de Carthage, la double pointe du Bou-Kornine, les montagnes amoncelées du Zagouan qui cachent, dans leurs roches, les plus abondantes des sources.

J'étais ébloui par le scintillement de la terre. Comme on arrivait à Carthage, je me penchai sur la balustrade de la galerie qui longe le train, et je reconnus, au milieu du quai, la silhouette de Darloz.

Il vint à ma rencontre avec une simplicité et une courtoisie parfaites.

Ce n'était plus là le même homme. Le timbre de sa voix grave, ses gestes lents me surprirent, et ses yeux, vers qui s'étaient inconsciemment dirigés les miens,me semblèrent émus par une vraie mélancolie. Ses traits avaient gardé leur frappante immobilité.

Une voiture nous conduisit à sa villa. Le soleil était chaud. Le vent du large avait peu de fraîcheur.

Le bourdon de la cathédrale sonna midi, et je crus voir passer, sur l'air subtil, le chant du bronze.

La maison de Darloz,carrée et blanche, était construite à la mode arabe, tout entière en rez-de-chaussée. Les appartements, hauts de plafond et dallés de marbre, s'ouvraient sur une cour intérieure qu'animait un jet d'eau dont l'incessante pluie mouillait un feuillage de myrte.

Les fenêtres de la vérandah dominaient la plaine et la mer.

C'était une pièce vaste et bien aérée, encombrée de meubles orientaux et de divans. Un piano en coupait un angle, des draperies en dissimulaient chaque porte.

Quant à la chambre que j'occupais, elle faisait face à la bande de terre qui, toute parée de villages colorés et de palmes, met une note ardente et vive entre le lac terne et la libre Méditerranée.

IV

Darloz comprit, le soir même de mon arrivée, qu'un tête à tête était impossible entre nous.

Qu'avions-nous à nous dire?

Il me proposa de visiter avec lui quelques bourgades environnantes.

Notre voyage dura moins d'une semaine.

... Certes, je retournerai quelque jour en Afrique. Je le sens.

Une force... cette force qui a voulu qu'une mouche se trouvât sur la branche du rhododendron... cette force qui a dirigé le vol de l'insecte vers la toile... cette force qui m'a fait accoster, dans une avenue déserte, une femme affolée qui devint ma maîtresse...cette force qui m'a fait accomplir des actes que je ne peux encore aujourd'hui m'expliquer — m'y contraindra. Je n'y résisterai point.

Je ne garde des pays parcourus que des impressions incomplètes et morcelées.

En prononçant les noms de Gamart et de Kairouan, je ne vois pas des mosquées, des dunes et des palmes, mais la silhouette haute et voûtée de Darloz. Elle seule se précise.

Carthage?...Ce n'est, pour moi qu'une gare, et un homme grand et courbé qui m'attend.

Kairouan?.... une colonne de marbre contre laquelle est adossé le même homme grand et courbé — qui me regarde.

Je ne ressentis rien devant ces singulières beautés!

Mille sentiments contradictoires m'obsédaient.

Je m'étais habitué au masque de Darloz, et, lentement, je me départis de la réserve où je m'étais confiné.

Jamais je ne songeai à lui demander où et en quelle occasion nous nous étions rencontrés.

Ceux dont il m'avait cité les noms n'étaient pas mes amis,

mais tout au plus des camarades de cercle ou de salle d'armes... ces noms que l'on entend prononcer dans les cabarets de nuit...

« Un tel... oh oui... celui qui a eu cette aventure, ou ce duel... »

La génération qui passe, s'amuse et se disperse, après quelques scandales, et combien d'indiscrétions.....

Sans Darloz, je n'aurais pas remarqué maints détails curieux. Il prêtait grand intérêt à mes moindres remarques. L'archéologie, la peinture paraissaient également le séduire. Il me développa, au cours de nos entretiens, des idées qui m'étonnèrent.

Il s'interrompait brusquement pour me faire admirer un groupe, sous un arbre, une teinte... et cela était plein d'élégance et de sûreté.

Pourtant, à différentes reprises, je vis, dans ses yeux, une lueur fixe et mauvaise, une flamme de contentement ou l'attrait d'une indicible tristesse.

Un après-midi, il m'impressionna : il avait invité chez lui des pères blancs qui revenaient de régions peu fréquentées. Ils nous en décrivaient les mœurs, et Darloz, qui feuilletait distraitement un album de photographies, leva la tête et ricana, en entendant un de ces missionnaires nous raconter un récit de torture effroyable.

Un soir (nous étions sur la route qui réunit la Goulette à la Marsa et contourne la colline de Carthage), il glissa son bras sous le mien, avec une telle hésitation, une telle méfiance que je ne pus réprimer un sursaut.

Souvent Darloz avait esquissé ce geste, mais ce soir-là nous marchions plus lentement que d'habitude ; il dut l'achever.

« Cette heure doit vous paraître affreusement triste et cependant..... »

Il ne termina pas sa phrase, son bras serra le mien plus fort, et, de nouveau, Darloz garda le silence. Je fus envahi par une angoisse vague, acharnée comme un pressentiment.

Un train passa sous les eucalyptus bordant les remblais.

« A Paris, reprit Darloz, les boulevards s'illuminent. C'est une heure indolente. La vie semble plus facile. Il y a du mouvement, mais personne ne paraît plus affairé. Dites donc! avez-vous songé quelquefois à la sottise du jeune homme, du jeune

homme oisif, celui qui ira entre dix heures et minuit au théâtre saluer sa maîtresse. Il la voit dans sa loge, accompagnée par son mari... elle tutoie cet homme qu'il méprise naturellement. Le sot! — Mon cher, une femme qui trompe son mari ne s'arrête pas là : elle trompe aussi son amant — et avec son mari — croyez-moi! »

Il prononça ces phrases avec une amertume dont je m'attendais à le voir sourire.

Je le regardai. Jamais je ne l'avais vu ainsi. La lueur blafarde du jour mourant rendait presque terribles ses traits qu'immobilisaient encore la douleur et je ne sais quelle véhémence réfléchie.

Je n'osai pas l'interroger et subis son mutisme.

« L'heure indolente, c'est exact pour certains! »

Puis il murmura :

« Le soir... le soir. »

Ce simple mot prit sur ses lèvres une ardeur infinie.

Alors, comme je ne répondais pas, il parla pour lui-même, d'un ton monotone, sans inflexions, en halluciné.

« Dans les forêts qu'ils embellissent au soleil, les marécages s'animent, la nuit. Les bêtes qui dorment, le jour, fouillent les bas-fonds et la vase souffle. Ce souffle remue les algues et vient crever à la surface, en bulles. Des fleurs aux parfums qui écœurent aspirent ces émanations et... — Il y a quelque chose de mortellement douloureux, de déchirant, dans l'élégance de certaines passantes, au crépuscule? — Regardez une femme à trois heures de l'après-midi, et dites-moi?... que s'ajoute-t-il à sa démarche, le soir ? Quelle séduction nouvelle! quelle réserve! et, parfois, quelle audace! Que peuvent murmurer à leur imagination les pensées de leur cœur, pour que la moindre parole les désarme, pour qu'elles deviennent incapables de distinguer la galanterie de l'amour, pour qu'elles désirent connaître, au prix même de leur bonheur, cette folie ou cette gloire d'être la souveraine du moment, dans l'existence d'un homme. Oh ! Le Paris équivoque m'apparaît. C'est comme un brouillard derrière lequel passeraient des silhouettes connues... des silhouettes d'hommes et de femmes... que je ne peux pas interpeller et dont je vois certains sourires, dont j'entends certaines paroles... et ces sourires, ces paroles font partie de la grande rumeur anxieuse qui erre trop souvent le soir, sur

cette plaine. J'y distingue, dans cette rumeur, de l'insouciance et de l'ardeur, des prières et des fusées de voix canailles, et des échos de musique joyeuse éveillant les décors de la nuit. Ces rencontres, ces femmes qui se laissent aborder, à quoi songent-elles ?... Et vous?... quelles sont vos pensées? Quels êtres se trouvent en présence? Deux inconnus, qui seront dans les bras l'un de l'autre, sans remords. — Voyez-vous ! parfois, j'ai serré ma tête entre mes mains en me répétant : « Est-ce possible! » Je voyais, un homme, une femme étrangers l'un à l'autre. Demain, ils se haïront, s'aimeront, ou se quitteront... mais le savent-ils? Elle... elle écoute, flattée, heureuse... comme si le bonheur de sa vie lui était assuré par cette rencontre. Je voyais cela, et mes pensées fuyaient. — Cette heure est plus triste là-bas, qu'ici! »

Le malheureux! Son bras crispé pressait le mien, m'attirait contre lui. Cédant tout à la fois à un mouvement de répulsion et à la crainte de trop m'apitoyer, je me libérai de cette étreinte. Darloz était debout, au milieu de la route.

De fines fumées vacillaient, par endroits, sur la plaine, indiquant les campements nomades.

Un troupeau nous croisa. Le clair tintement des clochettes suspendues au cou des bêtes ajouta sa mélancolie à la singulière émotion du soir, et le silence, l'indéfinissable silence de l'Afrique se leva, un silence effarant, perceptible comme une rumeur, impressionnant comme le passage d'une ombre.

J'en subissais la magie, quand une voix se développa, harmonieuse et si belle qu'elle semblait le chant attendu par le monde en ce recueillement.

Bientôt, nous pûmes distinguer la cantilène modulée par des pêcheurs siciliens.

« L'amour et la mort : voilà les nobles ardeurs de leur vie... » murmura Darloz.

Sans échanger une parole, nous gravîmes la colline de Carthage.

Je précédais Darloz. Arrivé devant la porte de sa vérandah, il me saisit par le poignet, me pencha vers lui, et murmura d'une voix sourde :

« N'avez-vous jamais arrêté une femme dans la rue... vous..?

— Dame, souvent! » répliquai-je, interloqué et troublé par la bizarrerie de cette demande.

Darloz poussa la porte. La lumière tomba sur sa figure... Ah! quel masque effrayant, immobile et torturé, vieilli, — inoubliable.

Pendant le dîner, il parla peu et j'appelais mélancolie l'expression de haine triomphante et froide qui s'était arrêtée dans ses regards.

Le repas terminé, il sortit sans mot dire.

Il était huit heures; je m'approchai des fenêtres, j'en écartai les stores.

La lune illuminait les collines et le golfe. La vérandah était mal éclairée. Je fus sur le point de réclamer plus de lumière. Le silence devenait intolérable, hostile même. Darloz rentra.

« Oui.. dis-je tout aussitôt, je conserverai un excellent souvenir de l'Afrique... »

Le son de ma voix sonna faux.

« Ah vraiment! »

Le timbre de cette réponse me saisit. Darloz était dans un coin sombre. Je ne pus le distinguer d'abord. Il se pencha sur un meuble, la lueur d'une lampe frappa son visage, son visage seul, par en bas, et à ce même instant les muscles de ses mâchoires se contractèrent, — il se redressa.

Je demeurai tourné dans sa direction. Il ne m'était pas agréable de sentir derrière moi ces prunelles fixes.

Je tirai ma montre. Il s'avança.

Aucun de mes mouvements ne lui échappait.

Dix minutes à peine s'étaient écoulées depuis que nous avions quitté la table.

« Vous vous ennuyez ? »

Cela fut dit sur un ton de remarque.

« Non, mais vous me paraissez souffrant, insistai-je.

— Souffrant? Moi ! »

Une conversation s'établit alors, tant bien que mal.

Darloz s'asseyait pour m'écouter et, pour me répondre, se levait, marchait à grandes et lentes enjambées, les mains enfoncées dans les poches de son veston, le torse en avant.

Un sursaut d'impatience et de révolte me secoua, je me demandai ce que je faisais chez cet homme, entre ces quatre

murs, subjugué, retenu, — par quelle obscure volonté? je l'ignore.

Je pris un livre abandonné sur un divan.

Darloz arpentait la chambre.

Soudain, il s'arrêta devant moi. Je fermai le volume...

Il réprima un haut de corps, et continua sa promenade.

Cette mimique se renouvela deux fois. A une dernière tentative, il eut dans les yeux une expression de déchirante angoisse.

Je me mis à lire ostensiblement, tout en ne le quittant pas du regard.

Les semelles de ses souliers écrasaient le sable fin que la brise avait amené sur les dalles de marbre blanc.

Ce bruit sec et crispant m'exaspéra. Je continuai ma lecture, l'interrompant de temps à autre par une demande oiseuse. Il me répondait de bonne grâce, et de nouveau allait et venait d'un pas machinal.

Une fois encore, il s'approcha de moi, les lèvres agitées. J'abaissai mon livre, et j'éprouvai pour cet homme immobile, hébété, comme pris en défaut, une sympathie très vive, une pitié profonde, puis de l'aversion. Je le devinai malheureux, malade, fou, peut-être, essayant de se maîtriser, — mais je lui en voulais de l'incertitude dans laquelle j'étais.

Une de mes remarques le fit tressaillir.

J'avais parlé d'une voix naturelle, et son air fut celui d'un homme réveillé par un cri.

Quelque chose d'anormal flottait, rôdait. Tout à coup, il me sembla qu'une tenture, celle de la porte du fond, se soulevait. Je restai bouche bée, et je perçus un tintement métallique. Un chien arabe hurla au loin. Un autre lui répondit. Puis un autre encore, tout près. Une voix rauque éclata. Il y eut le bruit sec d'un caillou lancé. Le grincement d'ongle d'une bête poursuivie. Tout redevint tranquille.

J'étais mal à mon aise. J'avais peur, réellement peur de ce qui m'entourait.

Je me levai, j'examinai des camées et des médailles mélangés dans une coupe d'argile rouge.

Darloz me toucha l'épaule, et je vis à ses yeux, aux plis de sa bouche qu'il allait m'interroger.

Une sorte de murmure inintelligible agita d'abord ses lèvres, puis se formula lentement :

« Vous avez abordé parfois des femmes... »

Sa voix était sourde, timide même.

« Eh bien! » fis-je durement.

Son visage s'approcha; et, du ton d'un homme qui va confier quelque important secret ou dévoiler son âme, il me dit :

— « J'ai connu, moi un individu qui, un soir, a rencontré... où?... je ne sais plus au juste, une femme... une inconnue pour lui. Elle s'était enfuie de chez elle. Il l'aborde... une nuit de printemps... lui parle... profite de son affolement... l'emmène chez lui... en fait sa maîtresse... le soir même... comprenez-moi bien : sa maîtresse... elle, pauvre créature désorientée, cède, sans savoir... Il ne l'aimait pas... elle ne l'aimait pas... une rencontre : et en voilà pour sa vie! Une simple rencontre et des circonstances qu'il ignorait, dont il ne s'est pas inquiété. Cette femme qu'il a gardée, puis qu'il a laissée partir... pensez donc! une femme qui se donne ainsi. Qu'est-elle devenue? qu'est-elle deve... »

La plaisanterie commençait à devenir d'un goût plus que douteux. Je devinais dans cette tirade débitée d'un ton acerbe, presque haineux, je ne sais quelles allusions, quels reproches... et aussi quelle demande éplorée.

J'allais répliquer, quand Darloz ajouta simplement :

« Et à ce propos, il faut que je vous conte une histoire... »

Je le regardai :

— « Volontiers », répondis-je, curieux de savoir comment cela finirait.

Il se passa la main sur les yeux, me parut tout autre.

C'était le visage ragaillardi, mais un peu las d'un homme que vient d'abandonner la souffrance...

A cette minute je fus à sa merci.

Il a amené *ce moment* entre nous.

Le hasard ne serait-il que le travail de sa volonté?

Le reste? Comment deviner?

Darloz se dirigea vers la porte, resta quelques secondes la main contre la tenture, revint vers moi...

« Je ne vais pas vous raconter cette histoire... je vais vous la lire... elle est assez longue mais il est très tôt...

— Comme vous voudrez. »

Il sortit, revint peu après, alluma deux nouvelles lampes.

« Oh... » fis-je.

Cette soudaine clarté pénétra mes pensées. Elles la respirèrent pour ainsi dire, s'en imprégnèrent. La vérandah me sembla métamorphosée. Je regardais autour de moi avec satisfaction. De l'air plus frais circulait dans cette pièce où nos voix ne sonnaient plus faux.

Je m'appliquais à reformer l'atmosphère de cordialité qui avait rendu si complètement agréables nos soirées précédentes.

Un bureau, sur lequel était posée une lampe, me séparait de Darloz. Je voyais son masque, dans la pénombre de l'abat-jour, la lumière tombait sur ses mains fines, immobiles, étendues de chaque côté du manuscrit qu'il avait apporté.

Il m'en fit passer un fragment.

L'écriture n'était pas la sienne.

« Je lirai lentement, fit-il, en arrangeant les feuillets dont certains étaient épinglés. Les caractères, comme vous avez pu le remarquer, ne sont pas très nets. »

Il considéra le manuscrit, puis, avec un geste vague, ajouta :

« On ignore si cette confession a été composée au jour le jour ou dans une seule nuit : des traits la divisent en paragraphes. »

Il commença.

ALBERT ERLANDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

La Séparation de l'Église et de l'État. — La séparation de l'Église et de l'État. — On va, dit-on, prononcer, par consentement d'un seul, le divorce de ces deux puissances. Cela fait qu'à la Chambre on débite force discours théologiques. On se croirait au concile de Trente. Cela intéresse beaucoup les protestants, dont l'intellect entre en érection dès qu'ils entendent parler de la liberté de conscience; mais les autres y trouvent plutôt des causes de frigidité. Pour y prendre quelque goût, ils sont obligés d'écarter le point de vue religieux, qui est secondaire, et de considérer la question sous ses aspects vrais, qui sont : l'aspect politique, l'aspect financier, l'aspect commercial, l'aspect artistique ou pittoresque.

L'Eglise étant une puissance, il est très utile à l'Etat de la pouvoir dominer. Le concordat lui en donne le moyen. Pour vaincre l'ancienne noblesse, Napoléon avait imaginé de l'enrôler dans sa domesticité. Pour mater l'Eglise qu'il reconstituait en France, il mua les ecclésiastiques en fonctionnaires. Il considérait le clergé comme l'appoint de la gendarmerie. Les prêtres ont longtemps joué ce rôle très utilement. Maintenant que leur crédit a diminué en certaines régions, et peut-être partout, cette fonction s'est amoindrie : elle est encore appréciable, et il n'est pas un curé, parmi les plus humbles, qui n'ait prévenu quelque crime et beaucoup d'infractions sociales. Cette utilité a son revers, une influence générale selon des tendances communément appelées rétrogrades ou réactionnaires, et c'est pour cela même, si l'on adopte les idées les plus modérées de la théorie étatiste, qu'il est bon que le gouvernement garde sur le clergé une prise certaine.

Une confiance décidée dans les bienfaits de la liberté à l'infini ferait au contraire accepter avec plaisir une séparation réelle, qui pourrait même n'être qu'un prélude. Après l'Eglise, on arracherait à la tutelle bureaucratique l'instruction publique, les beaux-arts, l'agriculture, les postes, plusieurs autres administrations, sans compter les tabacs et les allumettes, et peu à peu l'Etat se trouverait réduit à son vrai rôle, celui de grand juge de paix.

Mais la séparation que l'on projette ne semble pas, au point de vue politique, pouvoir être examinée sous cet aspect. Elle sera verbale, plutôt que réelle, et les prêtres, cessant d'être surveillés comme fonc-

tionnaires, le seront ainsi que des sortes de malfaiteurs d'un ordre tout particulier. Cela n'est pas très intelligent. Quand on se trouve en présence d'une force utilisable, il vaut mieux que la détruire la capter à son profit.

Si on parvenait à la détruire, ce serait au moins une solution ; y parviendra-t-on? Beaucoup d'esprits sages en doutent sérieusement. S'ils n'en doutaient pas, d'ailleurs, seraient-ils sages ? On connaît l'heureux principe de Machiavel, qu'il faut tuer son ennemi, et non pas le blesser seulement, un ennemi blessé étant un ennemi décuplé. S'il y a dans l'Eglise d'aujourd'hui une hostilité sourde contre l'Etat tel qu'il est, on la verra, après la blessure, s'avouer et s'exaspérer.

Au point de vue financier, les charges de l'Etat seront fort peu diminuées. Sensiblement les mêmes pendant quelques années, elles seront maintenues à un niveau élevé par la mendicité des députés, jusqu'aux plus radicaux, qui trouveront mille prétextes, pour le besoin électoral, à tirer des ministères de secrètes subventions. Ensuite si le curé, trop appauvri, ne fait plus l'aumône, la misère retombera toute à la charge des communes.

L'aspect commercial est important. Dans les petites communes, et il y en a trente mille en France, où, faute de ressources, un curé ne pourrait plus résider,l'humble commerce local en souffrirait singulièrement.L'église est un centre ; près d'elle, le dimanche matin, un petit marché s'organise. Cela survivra-t-il à la fermeture de l'église? On ne le croit pas.

Je ne parle pas des grandes industries ecclésiastiques, industries qui touchent à l'art par bien des côtés. Il peut y avoir là une perte immense, qui ne sera compensée par rien.

Reste l'aspect pittoresque. Le clocher est un des éléments les plus originaux des paysages de France. C'est aussi un phare. Qui aperçoit un clocher, égaré dans la campagne, est sauvé. La plupart des communes rurales se composent de hameaux ou groupes de maisons inégalement réparties sur un territoire assez vaste souvent. L'un de ces hameaux, et ce n'est pas toujours le plus populeux, possède le clocher.Là est le centre ; là est donc aussi la mairie, et aussi l'école, et le débit, et le bureau de tabac, et la boîte aux lettres. Le clocher disparu, la commune disparaît. On la cherche en vain.

Il arrivera aussi que si l'église est détruite ou détournée de sa destination, les autres hameaux ne voudront plus être subordonnés. On verra de petites guerres. Il y aura des heures émouvantes, c'est quand du résultat d'un scrutin municipal dépendra la vie ou la mort du clocher qui pendant des siècles contempla les moissons. Une voix de plus et on démolira la flèche, qui coûte bien cher d'entretien. La nef sera louée à ce riche fermier, qui a besoin d'une grange.

Peut-être aussi n'y aura-t-il rien de changé, ou du moins si peu

de chose que cela ne sera qu'une crise dans l'évolution qui entraîne toute choses vers la mort.

On peut, en tout cas, craindre, pour une des prochaines années, une réaction terrible des opprimés. Mais cela, c'est la guerre. A chacune son tour.

Il n'y a pas plus de vérité en politique qu'en philosophie. Une suite d'apparences nous émeut, ou parfois nous étreint le cœur ; chacune est contradictoire. Le progrès d'aujourd'hui sera la reculade de demain. On sait qu'une innovation a été un progrès, quand elle s'est imposée aux usages, aux besoins, quand elle est devenue une habitude. Mais cette habitude même devient quelque jour un fardeau. Les socialistes et les radicaux de l'an 3o5 étaient ardemment chrétiens ; le noble et fécond paganisme ne leur inspirait que dégoût. La religion qui remplacera peut-être en France le catholicisme sera façonnée à la mesure de la nouvelle bassesse des âmes. Plus tard, elle paraîtra grande, parce qu'elle aura vaincu. Rien n'est définitif. L'aiguille tourne infatigable autour du cadran ; le peuple, de temps en temps, se pend à la chaîne de l'horloge et remonte les poids. Heureux les hommes qui ont assisté à quelque intermède pittoresque, qui ont vu Fouché devenir duc d'Otrante et protéger Louis XVIII. M. Jaurès sera-t-il chambellan ? Verra-t-on les délateurs d'aujourd'hui dénoncer ceux qui ne vont pas à la messe? Tout cela n'est qu'un amusement d'imagination, et ne sera jamais, même réalisé en plein, qu'un amusement historique.

Les hommes politiques d'aujourd'hui semblent trop médiocres pour jamais nous donner le spectacle curieux des revirements brusques. Leurs persécutions aussi sont timorées comme leurs âmes. Et ceux qui font profession d'aimer la liberté ne l'aiment qu'à demi. Ils font un choix. Ils réprouvent certains excès, laissant ainsi dans leurs lois un ferment d'arbitraire. Mais il en sera toujours de même : le législateur est un tyran inconscient qui croit avoir fait son devoir quand il a satisfait à ses préjugés.

Ce qui engage tant d'hommes présentement à vouloir la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est ce motif : que la religion n'est pas vraie et que l'Etat se déshonore en subventionnant une imposture. L'argument n'est pas sans force théologique ; il est aussi très propre à égayer les gens sérieux. Le peuple, qui croit qu'il y a en tout une vérité, en doit cependant être touché, comme d'un hommage rendu à la simplicité de ses instincts. Le peuple est idéaliste. Il le faut être, pour lui plaire. Le christianisme s'est soutenu, en répétant : Je suis la vérité. A toute autre secte qui tiendra le même langage, le peuple, inquiet, prêtera l'oreille.

Voilà où nous en sommes, après plus d'un siècle de science expérimentale.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Gérard d'Houville : *Esclave*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henri de Régnier : *Le Passé vivant*, « Mercure de France », 3.5o. — M. de Fersen : *Lord Lyllian*, A. Messein, 3 5o. — Une Calomniée : *Comment ? Pourquoi ?* Félix Juven, 3.5o. — Paul et Victor Margueritte : *Le Prisme*, Plon, 3.5o. — Hugues Le Roux : *Les Prisonniers Marocains*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henry Bordeaux : *La Petite Mademoiselle*, Fontemoing, 3.5o. — Jacques Vontade : *Lueur sur la cime*, Calmann Lévy, 3.5o. — Philéas Lebesgue : *L'Ame du destin*, C. Sansot, 3.5o. — H. Maisonneuve : *Eprouvé*, Plon, 3.5o. — Jean Dunskam : *Mœurs de magistrats*, Société parisienne, 3.5o. — Henri Devris : *Le Sentier*, Société du livre à l'auteur, 3.5o. — Paul Junka : *Complications d'amour*, Jules Tallandier, 3.5o. — Jean de la Hire : *Vengeances d'amoureuses*, A. d'Espie, 3.5o. — Georges de Dubor : *Les Héroïnes de l'amour*, H. Daragon, 7.5o. — J.-K. Huysmans : *Croquis parisiens*, *A Vau-l'eau*, *Un Dilemme*, Stock, 3.5o.

Esclave, par Gérard d'Houville. Savoureux comme un fruit, ce livre ne peut pas plus s'analyser qu'on ne pourrait analyser la transparente chair d'une orange durant une énervante après-midi de chaleur. Il faut le presser sur ses lèvres et en conserver, tout le jour, le parfum violent, un peu amer, au bout des ongles qui en ont fendu l'écorce. Il est à la fois grave comme une chose sortie de la nature et plaisant si on veut chercher à y découvrir un objet d'art dont les courbes savantes, les belles perfidies, emprunteraient leurs spontanéités aux souplesses des branches, aux rondeurs trop éblouissantes des gros nuages blancs. Cette œuvre ne s'embarrasse point des subtiles psychologies sentimentalement égoïstes qu'on a coutume de nous servir pour nous expliquer le péché de la femme. Elle est nue comme le péché lui-même et elle est pure justement à cause de sa très précieuse sincérité. La créole Grâce est bien une honnête femme selon les hommes qui pensent, et connaissent pour ce qu'ils pensent, l'impuissance de l'éternel féminin à se former une conception de la morale en dehors de la passion. Grâce a été trahie, mais elle aime et demeure fidèle sans essayer d'une consolation possible que lui tend, avec ses bras, le classique Chérubin, son jeune parent. Elle s'efforce de repousser l'ennemi, le premier maître, au besoin rêvera de le faire tuer, car il est logique d'user de représailles sanglantes : à cœur meurtri, poitrine trouée ! Mais cela voulu, ne risquant aucun mensonge, elle ne songera pas à dissimuler sa joie de retrouver son maître sain et sauf pendant que l'autre, l'innocent, gît blessé confiant en une victoire prochaine si chèrement achetée. Toutes les femmes ne rencontrent pas leur maître (heureusement pour elles), mais il serait bon de supposer, tout à l'honneur de certaines femmes, que si elles le trouvaient enfin, les Chérubins ne compteraient guère, encore moins les Don Juan de passage. Grâce est esclave de cet Antoine Ferlier, créole aussi, à la façon dont les fruits, les fleurs sont esclaves du soleil. Les fruits et les fleurs ne trompent pas le soleil parce qu'il n'y en a qu'un et qu'ils ne sont pas mûris ou épanouis par un autre. Un seul homme suffirait à l'amour d'une Grâce s'il était bien irrésisti-

blement le soleil, l'unique. Et puis les créatures telle que Grâce ne sont pas ce qu'un vain peuple d'esclaves peut penser... elles font partie d'une élite: « Z affaires cabri pas z affaires mouton ! » selon le judicieux proverbe nègre.

Le Passé vivant, par Henri de Régnier. Réussir une histoire de revenants en pleine époque d'automobilisme est un tour de force que les poètes, qui vont encore plus vite que les morts, ont le droit de tenter. Il y a certainement des existences trop brusquement détruites qui doivent s'achever dans de nouvelles existences descendantes et similaires. Un fil coupé se renoue et le même sang peut charrier les mêmes actes ou l'aboutissement des premiers actes, jadis imparfaitement accomplis. Mais Henri de Régnier n'a pas voulu borner son horizon à ces farouches zigzags d'éclairs. Il a, en réserve, de la terreur de meilleure qualité que celle qui résulte des choses qu'on ne sait pas, qu'on ne vérifiera jamais. Le passé vivant tenaille la chair dans ses plus secrètes fibres. Des voluptés reviennent qui sont d'hier et pour cela de toujours parce qu'elles ne peuvent plus mourir. Odeur de chair, parfum du contact mystérieux et pourtant si vulgaire, senteur d'une créature qui devient toute la création ! Une femme parmi les filles et voilà ce Charles Lauvereau essayant de secouer à tous les vents le suaire de son cœur. Il traîne un cadavre en lui. Un jour, il pourra renaître en se sacrifiant plus totalement à la fatalité qui le poursuit. Antoinette, le beau pastel de La Tour, porte sur son visage cette clarté d'étoile qui luit sur la destinée de Jean de Franois. Jadis, du temps de Louis XV, un Jean de Franois est mort à la guerre sans avoir connu le plein bonheur de posséder une Antoinette de Saffry toute semblable à M^me^ de Jonceuse, mais une heure orageuse réunit les deux ombres sur la chair des deux vivants et cet amour de près de deux siècles demeure sans aucun lendemain, car Jean de Franois met le feu à son château pour aller se suicider dans le petit cimetière de Passignano. Le *Passé vivant* est une œuvre littéraire écrite par un poète qui aurait l'audace de tenter une restitution des extraordinaires romans d'Alexandre Dumas. Il suffirait de réussir souvent de pareilles tours de force pour ressusciter l'intérêt de l'ancien roman français, ce *passé vivant* encore dans toutes les mémoires.

Lord Lyllian, par M. de Fersen. J'ai déjà eu l'occasion de trouver beaucoup de talent à Jacques d'Adelsward de Fersen lors de l'apparition de *Notre-Dame des Mers mortes*. Aujourd'hui, ce jeune auteur me semble en progrès : *Lord Lyllian* est une sorte de biographie. Qui ne reconnaîtra l'éphèbe poète que nous avons tous connu, dans les lettres ou dans le monde? Blond pantin que ses vices faisaient danser cruellement sur le théâtre de sa fantaisie. M. de Fersen l'a pour ainsi dire photographié, lui et son meilleur ami Harold Skilde, le célèbre dandy anglais. Il y a au courant de cette

lumineuse projection d'un mauvais sujet plus névrosé que coupable, des scènes vraiment dramatiques : la dernière entrevue de Skilde avec Lord Lyllian et des *messes noires* (mon Dieu, oui !) où les femmes et les hommes rivalisent d'impudeur théâtrale. Le style de M. de Fersen est amusant, léger, subtil, un parfum de tubéreuse, mais terriblement vénéneux, sinon venimeux. Il faut avouer que le choix même de son... mauvais sujet devait l'amener à d'étranges psychologies. Au troisième ou quatrième volume j'attends l'auteur de *Lord Lyllian* sur un terrain plus sérieux. Il possède tout ce qu'il faut pour produire un bon écrivain, de bonnes œuvres. Il nous doit, à nous ses lecteurs, et se doit à lui-même de créer de jolies fictions destinées au plus merveilleux des rôles qui est celui de nous masquer la vie... car les gens de mœurs courtoises ont la douce coutume d'ignorer la vie en faveur du rêve.

Comment ? Pourquoi ? par une Calomniée. Le seul crime commis dans toute cette affaire est certainement ce volume ! Ni comment, ni pourquoi, mais un fatras de phrases ni belges ni françaises, une cacophonie d'interjections ridicules où la pauvreté de la trame le dispute à l'ignorance de toute ponctuation. C'est si plat, si fade, si franchement grossier, si bête, en un mot qu'on se demande comment, pourquoi un monsieur ou une dame ont pu perpétrer sans vomir sur leur papier une pareille turpitude. Ah ! La pauvre calomniée, il ne lui manquait plus que cette injure !...

Le Prisme, par Paul et Victor Margueritte. Le prisme, c'est la dot. Nous assistons aux évolutions papillonesques d'un bon jeune homme, le fils à maman, autour des lueurs vagues d'une fortune d'abord absente, ensuite fuyante, puis enfin certaine dans la personne de la jeune fille laide. Il se marie à la manière essentiellement française, c'est-à-dire en songeant au gros sac. M. Urtrel prépare donc le nouveau divorce qui fera les frais du prochain volume des Margueritte.

Prisonniers Marocains, par Hugues Le Roux. Découlant d'une source très véridique, ce récit est intéressant à cause de sa conclusion inattendue. Un prêtre immolant sa gloire de héros du Christ sauvant tout un troupeau de captifs en épousant fictivement une jeune fille. On soupçonne l'amour à travers le voile du sacrifice, mais l'ordre moral se rétablit par le mariage réel de la jeune fille, demeurée vierge, avec un homme capable de faire honneur à ses engagements d'époux.

La petite Mademoiselle, par Henri Bordeaux. Une belle héroïne de la Fronde moderne, qui a fait six jours de prison pour avoir protesté contre les expulsions des congréganistes. Elle espère un héros de sa taille et n'épousera que ce héros. Les tribulations de l'amoureux cherchant à se faire condamner, n'arrivant qu'à subir le glorieux acquittement et finissant par obtenir le simple délit de

droit commun pour toute récompense sont très amusantes. Il y a grande description de gala moderne et bal costumé avec un Mathieu Mole des plus sympathiques pour plaidoiries de salons. Un conte philosophique... probablement vécu, sinon en beauté, au moins en philosophie moderne.

Lueur sur la Cîme, par Jacques Vontade. Ecrit spirituellement, avec un certain feu contenu de très louable chaleur, ce roman d'une coquette à froid n'est pas pour prouver, je pense, l'utilité de ces sortes de femmes ? N'importe quelle femme résiste à l'amour quand elle n'aime pas sincèrement l'homme qui le représente, mais une vraie femme n'aime jamais l'amour pour l'amour, c'est-à-dire pour le plaisir, ou alors ce serait un homme ! Le type de Nansen, le Norvégien chaste,et celui de la jeune musicienne nous semblent bien supérieurs au type de Mme des Moustiers. Une grande coquette qui n'est pas aussi une courtisane est tout simplement une malhonnête femme. En fait *de lueur sur la cîme* c'est cela qui m'éblouit le plus et non pas le manque de tempérament de cette belle Jacqueline.

L'Ame du Destin, par Philéas Lebesgue. Un journal qui relate les affres d'une vierge amoureuse destinée aux pires supplices. Il y a une transposition d'âmes et son mari vengera, sans le savoir, des ombres. De jolies descriptions et de poétiques lamentations de jeune fille ignorante, sinon trop avertie. Des meurtres, des suicides comme dans un drame romantique et des réflexions de philosophie actuelle se mêlant à tous ces accidents macabres. En tous les cas une histoire peu banale.

Eprouvé, par Henri Maisonneuve. Les deux sœurs éternellement rivales. Très honnêtement, c'est la plus légitime qui l'emporte,mais elle meurt laissant son enfant aux mains d'un époux déjà résigné puisqu'il a eu la force de demeurer fidèle. Le pire pour les honnêtes gens c'est, en effet, le martyre de la résignation.

Mœurs de Magistrats, par Jean Duruskan. Il est original de donner le rôle du fameux satyre du Bois de Boulogne à un procureur de la République dénommé Gaston Latulype (pourquoi pas Fanfan ?), mais ce qui est moins drôle c'est le récit des ignobles turpitudes émaillant l'existence de ce magistrat. Elles sont classiques terriblement ! Scènes des lupanars et comédies politiques ou religieuses ont l'air d'avoir été découpées (sans emporte-pièce) dans l'ex-Léo Taxil. C'est pas neuf et surtout pas vraisemblable. Il est seulement vrai que cela émane de la bonne intention de flétrir telle ou telle institution qui tourmente les auteurs de roman à clé. A citer le coup de tonnerre de la fin destiné probablement à réhabiliter la trop calomniée vengeance céleste.

Le Sentier, par Henri Devris. Mœurs d'ateliers. Les petites amies couturières ou apprenties modistes. Le grand amour et la triste

séduction. La jeune fille rêvée que l'on perd parce qu'elle est le rêve inaccessible, après les vilaines réalités de l'existence. Tous les déboires et toutes les souffrances d'amour mènent au respect de l'amour. Le sentier, convenablement suivi ou non, doit s'arroser de larmes, quelquefois de sang.

Complications d'amour, par Paul Junka. Suite du *Vertige de l'or*. On est heureux de retrouver sous ce titre charmant, qui fut jadis pris par Maurice Barrès pour discourir sur un sujet scabreux, beaucoup trop scabreux à mon humble avis, de très braves gens que nous avions déjà vus dans un *Tragique héritage*.

Vengeances d'amoureuses, par Jean de la Hire. Histoires cruelles où la vivacité de propos de l'auteur se donne libre carrière. On coupe des mains blanches, on poignarde un sein rose, on crucifie des corps verdis, enfin on s'amuse. Mais je crois bien qu'on termine en pardonnant au dernier chapitre, sinon à l'auteur, au moins à l'une de ses découpables amoureuses.

Les Héroïnes de l'amour, par Georges de Dubor. Folies d'épouses. Héroïsme de pauvres amantes. Prisonnières et duellistes volontaires. Incendiaires par amour. Guillotinées joyeuses. toute la lyre, quoi ! Livre de moralités légendaires, d'ailleurs.

Croquis parisiens, **A Vau-l'eau** et **Un Dilemme**, par J.-K. Huysmans. La réédition des bons ouvrages est une leçon nécessaire. Ils prouvent que certaines choses ont été dites de façon péremptoire et qu'il est inutile de mal copier les violences de langage de ceux qui surent parler à temps des maux de leur époque. L'hypocondrie de M. Folantin domine tout un monde d'écrivains, mais moins heureusement que M. Folantin lui-même puisqu'elle le rendit raisonnable. Je me souviens qu'on disait jadis : « On mange trop et si mal dans *A vau-l'eau*. » Hélas ! De nos jours, Messieurs les auteurs font pires : ils remâchent !

RACHILDE.

HISTOIRE

Henry Houssaye : *1815*, Perrin et Cie.— Emile Dard, *le Général Choderlos de Laclos*, Perrin et Cie.

Des trois volumes consacrés par M. Henry Houssaye au grand drame qui, en **1815**, eut la France pour théâtre, le premier contait les fautes des Bourbons, le prestigieux retour de l'île d'Elbe, le second peignait la crise de Waterloo, voici le troisième et non le moins intéressant. Il nous dit les heures pénibles qui suivirent le désastre, les intrigues où s'usèrent les dernières forces du pays, la fin de l'homme extraordinaire et funeste, et le prix auquel la France épuisée dut payer, aux alliés haineux, le rétablissement de ce roi podagre qui

s'était trouvé si agile pour s'enfuir, et qu'elle avait vu partir avec tant de gouailleuse indifférence.

Dans cette triste année 1815, le rayon de soleil qui avait brillé au mois de mars disparut vite en un ciel noir; le brusque enthousiasme passionné qui avait accueilli la fièvre du retour était dissipé même avant que l'armée impériale ne fût en marche vers la frontière belge. Les plus clairvoyants n'envisageaient pas sans inquiétude l'hypothèse même de la victoire. Quel en serait le lendemain? Ils n'entrevoyaient pas sans épouvante la série interminable de guerres à soutenir contre l'Europe décidée à ne pas subir la menace constante d'un Napoléon rétabli sur le trône. Mais la débâcle de l'armée impériale entraînait des anxiétés nouvelles. Quel serait le sort de la France vis-à-vis des alliés tout-puissants, irrités par une seconde campagne, enorgueillis par une nouvelle et plus éclatante victoire ? Quelles seraient les rancunes, les vengeances de ce vieux roi étranger à toute générosité,et du parti profondément impopulaire qui l'entourait?

Devant la difficulté de trouver une solution avantageuse au pays,il semble que tous ceux qui de près ou de loin furent mêlés aux affaires aient pris le parti plus facile de ne songer qu'à eux-mêmes. Les uns songent à sauver leurs vies et leurs biens, les autres à escamoter une part du pouvoir. Rarement, en circonstances plus tragiques,les hommes se montrèrent plus petits. M. Houssaye met à part, comme on devait l'attendre de lui, la figure de l'Empereur: il nomme dignité l'inertie dans laquelle le souverain déchu stagna depuis le soir où il quitta, entre les derniers fusils de sa garde, la plaine détrempée par l'orage et par le sang. Ceux qui sont moins éblouis par la gloire napoléonienne verront plutôt dans cette attitude l'affaissement habituel, après tout insuccès, à ce grand favori de la fortune qui n'aurait pu dire comme le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire de réussir pour persévérer ». Napoléon avait besoin de réussir. Il n'était pas l'homme dont l'énergie lucide s'impose aux situations désespérées. L'accablement qui le saisit après Waterloo, il l'avait connu à Moscou, avec son habituelle compagne, l'indécision. Toujours peut-on lui savoir gré de n'avoir pas profité de l'attachement que lui gardaient la plupart des corps de troupe pour tenter des luttes nouvelles, une guerre civile qu'il aurait pu prolonger. Ce n'était pas impossible. L'armée avait des accès de fièvre guerrière, qui succédaient à des découragements profonds : de plus,elle savait que le gouvernement à venir ne lui ménageait rien de bon.

Un seul homme en cette période néfaste impose l'admiration, sinon pour son caractère et pour son dévouement à la chose publique, du moins pour sa merveilleuse activité d'esprit, pour la souplesse et les ressources infinies de son intelligence agissante. Fouché est assurément un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la

période révolutionnaire. Si l'œuvre qu'il fit demeura stérile et ne profita en rien à son pays, à ses contemporains, ni au progrès de l'humanité, il faut s'en prendre à un caprice malveillant de la fortune. Il ne faut pas dire qu'il ne travailla jamais que pour son intérêt personnel, c'était le cas des trois quarts et demi des hommes en vue de son époque. Le malheur fut que l'intérêt de Fouché coïncida rarement avec l'intérêt public, et il est difficile de savoir pourquoi.

Mais il savait manier les hommes, il savait voir tout le possible de chaque situation, il ne s'abandonnait jamais. Entre ces forces diverses et inégales, Napoléon vaincu, mais encore puissant, les chambres qui représentent le pouvoir légal, Davout à la tête de cette armée reconstituée qui est la seule force matérielle organisée dont dispose la France, Blücher, arrogant et forcené, Wellington, réservé et impénétrable, Louis XVIII, entouré de ses courtisans imbéciles et féroces, le président de la commission du gouvernement, — présidence qu'il a conquise par un preste escamotage — le président de la commission du gouvernement évolue avec un doigté supérieur.

Et la colère populaire qui gronde encore dans Paris à demi armé, à demi fortifié, dans Paris s'indigne à l'aspect de l'étranger ramenant le Bourbon, il saura l'endormir et l'user. Napoléon abdiquera et d'étape en étape ira de cette Malmaison, où s'ébattirent les jeunes gloires du Consulat, en la morne rade de l'île d'Aix, où déjà mouille *le Bellérophon;* les Chambres donneront le spectacle de la plus misérable, de la plus verbeuse incapacité ; les bonnes volontés honnêtes, comme celle de Carnot, seront annihilées ; Davout, circonvenu, incertain, sans aucune énergie en face de la responsabilité à encourir, laisse échapper la plus belle occasion peut être que l'histoire ait offerte à un soldat d'être un jour un grand citoyen ; son armée, dupée, dépouillée, sera finalement émiettée dans les provinces du centre : Blücher sera contenu par Wellington, et le roi de France, à qui les alliés rendent une seconde fois sa couronne, la recevra des mains du régicide Fouché, devenu son ministre. Cependant il ne le reste pas, et ce chef-d'œuvre d'intrigue fut sans résultat pour le duc d'Otrante, si l'on ne tient pour résultat suffisant le fait de n'être pas pendu.

Beaucoup le furent, ou tout au moins mis à mort. Il ne tint pas à Blücher que tel ne fût le sort de Napoléon lui-même. Il voulait le faire exécuter sur le front de son armée. Il aurait vu dans ce châtiment, comme il voyait dans les violences sans nombre que commettaient ses soldats contre des paysans inoffensifs, une expiation et un exercice de la vengeance divine commis à son bras pieux. Car ce vieux et frénétique soudard dont l'indomptable acharnement fut le plus essentiel facteur de la victoire de Waterloo, ce Blücher qui, battu le 16 juin et foulé aux pieds par les dragons français, se rele-

vait boiteux et meurtri, se relevait pour rallier ses troupes le 17 et prononcer, le 18, le retour offensif qui brisa l'attaque française, Blücher avait l'âme non moins pieuse que guerrière et cette insupportable hypocrisie religieuse que nous avons retrouvée depuis chez ses descendants.

Il apparaît bien, d'après l'examen si précis que fait M. Houssaye de la situation de la France en juillet 1815, il apparaît bien qu'il n'y avait d'autre solution possible que le rétablissement de Louis XVIII. Les quelques personnes avisées qui souhaitaient dès lors l'établissement de la branche cadette n'avaient trouvé aucun écho dans le public, pour le 1830 anticipé qu'ils rêvaient déjà.

Et comme en 1830, la solution républicaine devait sembler impossible et grosse de dangers extérieurs. Nul ne paraît y avoir sérieusement pensé. Quant à une régence qui aurait conservé le trône au fils de Napoléon, en faveur de qui son père avait essayé d'abdiquer, personne n'en voulait : c'est le sort des pouvoirs qui ne tiennent qu'à l'autorité personnelle d'un homme de ne pouvoir être transmis.

Mais on peut se demander sur quel ton le gouvernement provisoire aurait eu licence de discuter avec l'Europe, si le maréchal Davout s'était décidé à livrer bataille, sous Paris, aux armées de Blücher et de Wellington. Suivant les apparences, il aurait pu le faire avec toutes chances de succès un jour au moins, le 2 juillet, où Blücher, aventuré sur la rive gauche de la Seine, séparé de Wellington par un fleuve et quatre lieues de terrain, pouvait être attaqué par la totalité des forces françaises et battu avant que le général anglais ne fût à même de le soutenir. La situation de Wellington eut dès lors été bien aventurée. Il est bien vrai que d'autres armées étaient en marche, mais c'était autre chose de venir retrouver dans la capitale de ce pays leurs alliés triomphants, ou d'en recueillir les débris aux frontières de la France. Il ne paraît pas que Davout ait agi dans une pensée personnelle : il n'aimait pas Louis XVIII, n'en attendait et n'en recueillit en effet aucune récompense. Mais c'était un de ces hommes capables, comme il le prouva, d'énergie dans l'accomplissement d'une tâche imposée, mais peu propre à une initiative spontanée. Et il faut bien dire qu'autour de lui l'universelle indécision, les défaillances, les intrigues, les manques de foi n'étaient pas pour suppléer à ses incertitudes.

La dernière partie du livre est consacrée à dépeindre le martyre que souffrit la France, innocente pourtant de la dernière frasque de Napoléon, que, si l'on excepte une bande d'enthousiastes, elle avait subie plutôt qu'encouragée. Les populations souffrirent du fait des troupes alliées, qui se partagèrent les provinces à occuper comme un terroir à exploiter. Rien de la réserve imposée l'année précédente ne se retrouva. Elles eurent à souffrir aussi des monstrueux excès de la réaction royaliste. Il ne s'agit pas uniquement des sauvages massa-

cres populaires du midi. On aurait tort de voir uniquement, dans la terreur blanche, une explosion de fureur et de brutalités populacières, des excès de brigands qui se paraient de l'égide légitimiste et bourbonienne. Le gouvernement était plus coupable. Ces troubles, il les toléra, s'il ne les fomenta point. En tout cas il montra, par la forme sauvage que prit la répression légale, qu'il était de cœur avec la sauvagerie des Trestaillons et Quatretaillons. On ne peut pas parler de la Terreur blanche, disait Michelet, parce qu'elle dure encore. Et on voit toute la profonde exactitude de cette parole, à comparer l'impression durable, formidable, qu'ont laissée dans le pays les tueries de l'époque révolutionnaire, et le silence et l'oubli qui se sont faits sur les effroyables représailles de la réaction victorieuse. D'ailleurs n'avons-nous pas vu, dans des temps plus récents, le parti conservateur, rouge du sang de trente mille Parisiens, persuader durant trente ans à la France, et peut-être à l'Europe, que c'était du côté de la Commune qu'étaient les assassins?

La répression voulue par la cour fut terrible. On se vengeait de la peur qu'on avait eue. Souvent, à Gand, plus d'un royaliste avait dû songer avec une rage froide aux revanches possibles. Les plus hauts donnèrent les pires conseils. Chateaubriand se déshonora. Des hommes furent mis à mort pour des griefs plus futiles que n'en imagina jamais, sous le régime de prairial et de la loi des suspects, le tribunal révolutionnaire. Et il ne s'agissait pas ici de se défendre, comme en 1794, mais de se venger ou plutôt d'étayer un trône sur cette base fragile qu'est l'épouvante. On put voir quinze ans plus tard si le calcul était juste.

La France, malgré quinze ans de paix pendant lesquels la prospérité renaissante répara avec une rapidité incroyable les maux les plus extrêmes et les pires misères, la France ne pardonna pas aux Bourbons cette sanguinaire dureté, cette égoïste incompréhension de tous les vœux et de tous les espoirs nouveaux du pays, cette volonté de ne pas oublier, par laquelle, dans ce royaume renouvelé, les royalistes furent et restèrent des étrangers.

Par une page en l'honneur de la vitalité profonde de notre pays, que la paix suffit toujours à faire renaître des plus terribles agonies, M. Henry Houssaye termine cette trilogie, qui, tant par l'abondance et la sûreté de la documentation que par sa forme vivante et vibrante, restera parmi les œuvres historiques de ce temps. M. Houssaye n'a pas caché ses préférences et ses antipathies ; on peut ne pas les partager. Nul ne regrettera de ne pas voir l'auteur affecter une impartialité chimérique, et qui, pour une histoire qui touche de si près qu'elle est presque comme celle d'à présent, apparaîtrait comme une monstruosité.

§

M. Emile Dard s'est efforcé de préciser la figure de ce **Choderlos de Laclos**, qui, connu par un chef-d'œuvre auquel s'attache un renom de perversité, et par une série d'intrigues politiques au compte d'un homme solidement impopulaire, a passé longtemps pour une espèce de monstre. On s'est plu à voir en Laclos le prototype de Valmont, et, le manque de renseignements positifs aidant, on se plut à croire qu'il avait porté dans la politique l'âme impitoyable et retorse d'un roué de l'amour. M. Dard nous présente un Laclos tout autre, rompant avec le préjugé un peu puéril qui prête à l'auteur les vices de son héros. Laclos était l'observateur aigu et sans complaisance d'une société où les pires corruptions voisinaient avec les plus naïves sentimentalités, mais, dans sa vie privée, il fut plutôt du côté des sentimentaux, disciple de Rousseau et non pas imitateur de Richelieu. Avant tout, c'était un homme avide d'action, conscient de sa valeur ambitieuse, un militaire à qui se refusa durant toute sa jeunesse l'occasion de produire la connaissance approfondie et l'amour qu'il avait de son métier. Entré adolescent dans le célèbre corps de l'artillerie, il était capitaine à quarante ans, sans avoir fait campagne, sans autre espoir que la retraite et la croix de Saint-Louis. Il demanda aux lettres le renom que les armes lui refusaient. On sait quelle œuvre maîtresse marqua cette tentative. La première partie du livre de M. Dard est consacrée à une étude des *Liaisons dangereuses*, étude qui n'est pas sans quelque emphase dans la forme. J'aime mieux de beaucoup les pages consacrées à la suite de la carrière de Laclos. Nous voyons se former de son vivant la légende qui en fait un homme redoutable, une monstre de perversités. Malgré son incontestable compétence des choses de son métier, il devient la bête noire du ministre de la Guerre, M. de Ségur, puis, comme il a l'imprudence d'attaquer, dans un mémoire retentissant, le dieu français de la fortification, Vauban, c'est une levée de pioches de tous les sapeurs de France. Il doit quitter l'armée peu après son mariage, car le roué terrible est marié, marié à une jeune fille qui, à l'annonce de son arrivée dans sa ville natale, la Rochelle, avait déclaré vouloir le fuir, sur sa réputation, et qu'il a conquise par sa grâce experte et la bonhomie dont s'armait sa connaissance des hommes et des femmes. Il entre dans la maison du duc d'Orléans, et du coup s'y trouve en sourde mais profonde hostilité avec la terrible madame de Genlis. Nous assistons à ses efforts pour guinder son prince à la hauteur d'un personnage politique. Le duc d'Orléans apparaît ici sous des couleurs plus sympathiques qu'on ne le peint d'ordinaire, et victime lui aussi des circonstances, beaucoup plus qu'acharné conspirateur. Laclos n'en peut tirer que de l'argent, beaucoup d'ar-

gent qu'il dépense sans en garder un sou, car il était lui-même fort net, mais aucune démarche intelligente. Et l'infortuné Laclos use son activité en tentatives de toutes sortes, dans lesquelles la malchance l'arrête toujours. Passé en Angleterre avec son maître, il rêve une alliance qui aurait changé le cours de la révolution : revenu en France il est un des plus actifs organisateurs de l'armée, mais la bataille de Valmy se livre sans lui et contrairement à ses prévisions, et il est envoyé général d'infanterie sur la seule frontière où l'on ne se batte point. A la chute des Girondins, on se souvient de lui pour l'arrêter : de sa prison, il offre au Gouvernement des découvertes utiles faites dans son ancien métier d'artilleur. Mis en liberté, il commence, pour faire vivre les siens, une lutte contre la misère qu'il soutiendra jusqu'à la fin de sa vie : il écrit dans les journaux, et c'est ainsi qu'au moment de Brumaire il a l'occasion de rendre des services à Bonaparte, qui, au mépris des règlements le réintégra, comme général, dans le corps fermé de l'artillerie qu'il avait quitté comme capitaine. Sa malchance s'incarne alors dans ses chefs qui le poursuivent de leurs rancunes. On lui refuse tout emploi « au dedans de l'armée ». Pour rester employé, c'est-à-dire pour vivre, pour manger, lui et les siens, il est obligé d'accepter des campagnes en pleine paix, comme cette meurtrière mission de Calabre où il meurt à la peine, à soixante ans, occupé jusqu'au bout de sa famille et de son métier, toujours actif, toujours enguignonné, obligé de mendier le pain des siens dans des lettres poignantes à Marmont et à Bonaparte et sans savoir peut-être que le livre qui lui avait valu une célébrité plus bruyante que profitable ferait vivre son nom dans les siècles.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Edmond Demolins : *Classification sociale*, « Science sociale ». — Anatole Leroy-Beaulieu : *l'Immigration et l'Unité nationale aux Etats-Unis*, « Réforme sociale ». — B. de Mandat-Grancey : *A propos du Concordat*, « Action française ». — Memento.

La revue de M. Edmond Demolins, qui a pour titre : *la Science sociale*, s'est transformée il y a un an environ. Ce n'est plus un magazine d'articles divers, c'est une série de volumes mensuels, chaque livraison étant consacrée à un seul sujet. Perte pour la variété, gain pour le sérieux. Le dernier fascicule, consacré à la **Classification sociale**, représente un travail énorme, dix-huit ans d'observations et d'études, trente-six volumes d'une valeur parfois sans pareille. M. Demolins peut être fier de son œuvre et de celle de ses collaborateurs. Pas une civilisation dont ils n'aient scruté l'essence suivant des règles uniformes, pas une région dont ils n'aient dressé le signalement social, pas une période dont ils n'aient étudié, éclairé, parfois

renouvelé la physionomie. On s'étonne qu'une œuvre pareille ne soit pas plus connue. Il y a là plus de science et plus de hardiesse à la fois que dans toute la littérature universitaire sur les mêmes sujets, mais les collaborateurs de *la Science sociale* n'ont ni prébende, ni chaire, ni épitoge, ni peau d'âne. On le leur fait bien voir !

Le tribut d'éloges acquitté, restent les réserves. Quand on a amassé de telles richesses, on ne résiste pas à la tentation de les ordonner *ad demonstrandum*, et M. Edmond Demolins moins que personne ; il a la passion de la synthèse. Ce qu'il avait esquissé dans son livre : *Comment la route crée le type social*, il le reprend et le complète dans une enfilade de têtes de chapitre qu'il intitule : « La Science sociale, depuis F. le Play, 1882-1905. Classification sociale résultant des observations faites d'après la méthode de la science sociale. » Et je crains d'abord, à ne rien céler, que cette systématisation énergique en dépit de ses qualités, ne nuise au bon renom du reste. Expliquer toutes les civilisations par les routes, mais il faut auparavant savoir s'il y a eu des routes ! Que les Esquimaux et les Lapons aient été refoulés peu à peu du centre des terres vers les zones boréales, voilà qui ne convaincra pas certains savants, ceux d'après qui c'est au pôle, refroidi le premier, que parurent tout d'abord les hommes. Donc pas de routes pour les Samoyèdes ! Y en eut-il pour les Nègres ? Un des amis de M. Demolins en trace bien deux, venant naturellement de l'Asie centrale, l'une par l'isthme de Suez, l'autre par le détroit de Bab-el-Mandeb (!), mais je suis sûr qu'elles seraient très discutées. Dira-t-on qu'il ne faut pas jouer sur le mot route, mais envisager le milieu en général ? Encore restera-t-il à prouver comment le même sol a tour à tour nourri la barbarie des Peaux-Rouges et la civilisation des Yankees. Et si l'on veut expliquer l'isolement des habitations scandinaves par la nécessité de s'échelonner le long des rivières où voyagent les saumons, ne faudra-t-il pas trouver une autre explication pour la forêt hercynienne où le *colunt diversi ac secreti* s'observe mieux encore dès l'antiquité que près des fjords norvégiens ?

Ce ne sont là que des points sur lesquels les collaborateurs de *la Science sociale* pourraient se défendre, c'est dans les vues de détail qu'ils se montrent le plus ingénieux et originaux. Mais la pierre angulaire de l'édifice, la distinction des sociétés communautaires et des sociétés particularistes, celles-ci tantôt ébauchées, tantôt ébranlées, tantôt développées, celles-là, tantôt stables, tantôt instables, tantôt ébranlées, comment l'admettre dans le sens rigide que lui donne M. Demolins ? Comme il serait facile, d'abord, de prouver que ce sont les soi-disant particularistes qui ont le plus développé l'instinct de cohésion et de coopération, et que ce sont les soi-disant communautaires qui sont les plus émiettés, dissociés, hostilisés ! Et puis que d'innombrables nuances néglige cette classification simpliste ! Dans

la formation communautaire ébranlée, se trouvent pêle-mêle tous les Européens du Sud et de l'Est et tous les Asiatiques du Midi. Serait-ce qu'un Bavarois ou un Piémontais ressemble plus à un Chinois qu'à un Français ? Dans la formation communautaire stable, on rencontre à la fois les Irlandais et les Mongols. Même entre peuples du même sang que de différences ! Il faut qu'il y ait plusieurs formations « particularistes développées », pour y pouvoir loger côte à côte les gens de New-York et les gens de Melbourne. En somme, la classification de M. Demolins a les qualités et les défauts de toutes les généralisations à très gros traits, elle est commode, séduisante et inexacte. Elle rend d'ailleurs service en mettant en pleine lumière l'importance du facteur géographique. Il suffit d'en faire autant avec le facteur pyschologique pour obtenir une synthèse très satisfaisante, et qui, pour ne plus ressembler à celle de M. Demolins, garde néanmoins tout ce qu'il y a de bien, et de très bien, dans l'œuvre d'esprits aussi remarquables que MM. Paul de Rousiers, Philippe Champault, G. d'Azambuja, Robert Pinot, Paul Bureau et tant d'autres dont je ne citerai pas les noms pour ne pas tourner au palmarès.

§

Je parlais de la civilisation des Yankees. Dans *la Réforme sociale*, sœur un peu ennemie de *la Science sociale*, M. Anatole Leroy-Beaulieu a donné une remarquable étude sur l'**Immigration et l'Unité nationale aux Etats-Unis**. Le pays de Washington a presque toujours porté bonheur à nos écrivains, depuis Tocqueville et Laboulaye jusqu'à tout récemment MM. Boutmy et Bargy. A *l'Empire des Tsars et des Russes*, l'auteur devrait donner un pendant de l'autre côté de l'Europe. Il est de taille à creuser et retourner le sujet. Aussi faut-il lui faire crédit sans le chicaner sur la justesse de la seule observation que modestement il revendique comme originale, ou tout au moins inédite. « Voici, dit-il, je considère que les Etats-Unis sont un des pays du monde où il y a le moins de préjugés. » Hum, voilà de quoi dresser l'oreille. « Si nous prenons les principaux préjugés, tels que les analyse par exemple Herbert Spencer dans son *Introduction à la science sociale*, nous trouvons qu'aux Etats-Unis ils sont moins répandus ou moins forts que partout ailleurs. » Pour le coup, ceci est surprenant. Herbert Spencer avait été déjà admirable ; pour mettre en garde contre le préjugé patriotique, il avait bravement cloué au pilori ces Français qui ne craignent pas de dénier le premier rang sur un point quelconque aux Anglais, Wurtz, par exemple, qui ose écrire que la chimie est une science française, comme s'il n'y avait pas de chimistes anglais; et pour illustrer le préjugé contraire, la manie de dénigrer ses compatriotes, il avait tiré de l'ombre je ne sais plus quel Anglais, Mathiew Arnold je crois,

qui avouait sur un point la France supérieure à l'Angleterre. Les Américains sont tous de cette force. Je ne la leur reproche pas. Le pire préjugé est de ne pas vouloir comprendre la raison profonde des préjugés. Mais il faut bien constater la chose. Le Yankee est pétri d'idées préétablies en sa faveur, et c'est ce qui fait sa force. « Prenons le préjugé de race, continue M. Leroy-Beaulieu, il n'existe guère aux Etats-Unis. » C'est à tomber de son haut ! Je sais bien que l'auteur vient de dire qu'il laisse de côté les sous-espèces du genre humain ; il suffit donc de s'entendre ; mais c'est tout de même excessif de nier le préjugé de race dans un pays où l'on parque les Peaux-rouges comme des galeux, où l'on ferme la porte à des Chinois comme à des pestiférés, et où l'on fusille et brûle les Nègres comme des orangs à la moindre suspicion lubrique. Même pour les préjugés de demi-race et de nations, l'auteur finit bien par convenir qu'ils existent. Il y a chez le gros des Yankees une défaveur pour les immigrants juifs, italiens, slaves, même allemands, et nos Algériens, qui pourtant sont dans une situation beaucoup plus délicate vis-à-vis des Espagnols et des Siciliens, pourraient ici leur donner des leçons de cordialité. Si cette défaveur ne s'exaspère pas, c'est qu'il y a encore place aux Etats-Unis pour tout le monde, et que l'âme yankee, vorace et dominatrice, sait qu'elle aura raison des âmes étrangères. Dès la seconde génération le fils d'Italien ou de Polonais est avant tout Américain. En sera-t-il de même de l'Israélite ? L'avenir ici répondra, car assurément la question sera posée. New-York est déjà la plus grande ville juive de l'univers ; il y a 700.000 Israélites. La plupart sont misérables et le reproche qu'on leur ferait jusqu'ici serait de l'être trop, et d'avilir les prix en se laissant exploiter par le *sweating system* de quelques-uns de leurs coreligionnaires ; mais ceci peut changer. Déjà la finance américaine passe en leurs mains. Ils n'ont pas été aux semailles, mais ils seront aux récoltes. Quand on dresse la liste des plus grandes fortunes actuelles, de ceux qu'on appelle les rois du pétrole, les rois de l'argent, les rois des chemins de fer, lesquels ne sont pas d'ailleurs des râfleurs de Bourse, mais des créateurs de richesses, grands organisateurs, grands administrateurs, parfois grands inventeurs, on ne trouve pas encore un seul nom d'abrahamide, mais du train dont vont les choses, peut-être avant la fin du siècle, un petit-neveu de Rockefeller ou de Carnegie sera-t-il heureux d'entrer comme gratte-papier chez quelque baron de Nucingen de la cinquième avenue.

§

Le flot d'imprimés sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat monte inexorablement. Livres, brochures, articles de journaux il est impossible de tout citer. Je signale seulement les études que M. de

Mandat Grancey publia dans *l'Action française* sous le titre **A propos du Concordat**. Elle tranche sur cette littérature, à la fois fade et âcre, comme l'eau d'arquebuse (il s'agit justement de giboyer à des religionnaires), par un air de bonne humeur et de bonne compagnie qui a vraiment son prix. Maintenant de ses réflexions chacun conclura à sa guise. Il me semble, par exemple, que si l'éducation des pères jésuites obtenait jadis ce résultat de faire briller le jour de l'examen de piètres impétrants qui trois mois après dégringolaient dans les pénombres, elle aurait dû d'ores et déjà être condamnée, sinon supprimée. Quant à la séparation, que dire qui n'ait été dit cent fois, et en style, hélas! bien parlementaire? Ah les associations cultuelles, la dévolution des biens, les réparations locatives, les curés et les pas curés, qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe? Pour les artistes il n'y a qu'un article de la loi future qui ait droit à leur attention, c'est celui qui supprime définitivement les processions, en défendant aux municipalités, au nom toujours de la liberté, de les permettre. Le spectacle par excellence, celui qui réalise le mieux le beau, et qui seul permet d'être à la fois auteur et spectateur, étant le défilé rythmique, revue militaire ou procession religieuse, il est juste que, partout où subsiste encore un peu de plaisir pour les yeux ou de joie pour les âmes, ce soit la grande politique qui y vienne mettre bon ordre. Je sais bien qu'il nous restera les cavalcades de la mi-carême et les pèlerinages aux statues de Dolet et de Diderot, mais voilà ce ne sont pas des défilés rythmiques! Et puis Diderot lui-même a dit, tout comme un suppôt de la superstition : « Je n'ai jamais vu une procession de la Fête-Dieu sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. »

Memento. — George Weil, *Histoire du Mouvement social en France 1852-1902*, Alcan; très utile à consulter. Marius-Ary Leblond, *la Société française sous la troisième république, d'après les romanciers contemporains*, Alcan; curieux répertoire aussi, qui, ne s'occupant que de quelques catégories sociales, l'enfant, les officiers, les financiers, la noblesse, les anarchistes et les socialistes, devrait être suivi d'un second volume. Edgard Milhaud, *la Tactique socialiste et les décisions des congrès internationaux*, Georges Bellais, 2 vol. Maurice Barrès *les Lézardes sur la maison*, E. Sansot, reproduction d'articles publiés en 1902-1904; l'idée de l'auteur que la France privée du contre-poids alsacien-lorrain se trouve livrée au Midi, n'est pas tout à fait inexacte. Paul Boncour, Charles Maurras, etc. *Un débat nouveau sur la République et la Décentralisation*, Toulouse. O décentralisation que de phrases vagues on commet en ton nom! Louis Dausset, *la Maison sociale*, 12, rue des Beaux-Arts. Fontemoing, avec une allocution de Mme Piérard sur la pénétration mutuelle des classes. H.-L. Follin, *la Crise de la civilisation politique* et *la Philosophie économique devant la sociologie*, très intéressantes; il est certain que beaucoup de gens ne se

disent sociologues que pour prendre le droit de dédaigner, sans avoir à l'étudier, l'économie politique ; M. Lintilhac n'est pas seul à penser que la meilleure condition pour parler de quelque chose, c'est de l'ignorer.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

H. Welschinger : *Strasbourg*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — *La Pologne Contemporaine*, Edouard Pelletan, 24 fr. — P. Jousset : *l'Italie illustrée*, Librairie Larousse, 22 fr. — H. Thédenat et F. Hoffbauer : *le Forum Romain et la Voie Sacrée*, Plon, 20 fr.

A parcourir le nouveau volume que M. H. Welschinger, dans la collection des « Villes d'art célèbres », consacre à **Strasbourg**, il est difficile de se défendre d'un sentiment de regret en songeant qu'il y eut là, durant deux siècles, un coin du pays de France, perdu dans les hasards de la guerre, et que, pour beaucoup aujourd'hui, il est plus sage d'oublier. Toutefoi son se rend compte également que presque toutes les belles choses d'art et d'histoire que possédait avant l'annexion la vieille ville alsacienne, sont demeurées intactes et que Strasbourg, qui n'est ni allemande ni française, mais un territoire de marche, a gardé sa physionomie d'Alsace peut-être pour nous moins altérée que si elle avait suivi le mouvement de transformation dans le modernisme parisien que poursuivent toutes nos préfectures. Strasbourg, avec son admirable cathédrale, des églises intéressantes, d'antiques palais, des musées et des collections uniques, des quartiers de vieilles maisons à auvent et oriel gothique que rend plus précieux encore le voisinage d'une ville neuve toute bâtie d'emphatiques constructions prussiennes, reste pleine des souvenirs de son indépendance de ville libre du Rhin. Tout en faisant partie du domaine germanique, on sait d'ailleurs qu'elle eut son gouvernement particulier jusqu'à la conquête de Louis XIV. — « Dans la nuit du 27 au 28 septembre 1681, raconte M. Welschinger, trois régiments de dragons français commandés par le baron d'Asfeld se rapprochent brusquement de Strasbourg et investissent la redoute la plus voisine du Rhin. On paraît alarmé dans la ville ; on sonne le tocsin ; les magistrats viennent trouver le baron d'Asfeld qui les renvoie au baron de Montclar ; celui-ci leur dit sans détours qu'il s'agit de se soumettre tranquillement au roi de France ou d'être réduits par la force ; il promet à Strasbourg la conservation de ses droits et privilèges, et, après de vaines invocations au droit des gens et au droit germanique, les députés reconnaissent qu'ils sont trop faibles pour résister. Ils capitulent et le 24 octobre Louis XIV fait son entrée solennelle dans la ville. » — L'histoire dramatique et grandiose de Strasbourg résumée en un chapitre de début, M. Welschinger insiste surtout sur le curieux épisode du grand tir de 1576, où vinrent les Zurichois en

naviguant sur la Limmat, l'Aar et le Rhin, apportant une immense marmite de millet chaud, cuit au lait. « Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, dit en arrivant l'Obermann Caspar Thomann, Strasbourg devait être dans la détresse, elle a des amis qui viendront à son secours avant qu'un plat de millet ait eu le temps de refroidir. » — En 1870, en effet, les Suisses revinrent dans la ville bombardée. Ils avaient obtenu des saufs-conduits des autorités allemandes et emmenèrent les femmes, les enfants et les vieillards qui désiraient émigrer. — Il reste à suivre M. Welschinger dans ses promenades, de Saint-Pierre le Vieux à Saint-Thomas, au Dôme, à la Frauenhaus, le long des quais et dans les vieilles rues. Voici à Saint-Pierre-le-Vieux, — église dont le chœur appartient aux protestants et la nef aux catholiques — de beaux bas-reliefs en bois de tilleul (XVI^e s.) et des tableaux de l'école de Martin Schaungauer ; voici à Saint-Thomas le tombeau du maréchal de Saxe et le sarcophage de l'évêque Adeloch ; à Saint-Pierre-le-Jeune, les tombeaux des comtes Ulrich et Philippe de Werd ; voici le musée de la Frauenhaus ou de l'œuvre de Notre-Dame, où était centralisé tout ce qui se rapportait à l'entretien de la cathédrale, et dont une tour d'escalier, dans la cour, est proche parente de celle de notre hôtel de Cluny ; le château des évêques de Strasbourg (XVIII^e s.), qui est encore un musée avec des peintures de Memling, de Conrad Witz, de Grien, de Keyser ; la pittoresque maison Kammerzell, la place du Marché aux cochons de lait, le Rabenhof, la Petite-France, le Pflanzhof ou Cour des Plantes, le pont Saint-Martin et le pont du Corbeau, dit autrefois le pont des Supplices parce que c'était de là que l'on jetait à la rivière les condamnés à mort et, à la grande joie de la populace, on plongeait les vendeurs à faux poids dans les eaux putrides d'un cloaque. D'autres illustrations donnant des coins du Vieux Strasbourg sacrifiés aux embellissements comme le Fossé aux Tanneurs en 1850, la Douane en 1600, des reproductions d'œuvres disparues dans l'incendie de la Bibliothèque comme les bustes du comte Jacob de Lichtenberg et de sa favorite, Barbe d'Ottenheim, par le sculpteur Claus Gerhart, et des miniatures du célèbre manuscrit de l'abbesse de Hohenbourg, Herrade de Lansberg, le *Hortus Deliciarum*. — Mais peut-être pour parler suffisamment de la cathédrale, M. Welschinger n'avait-il pas toute la compétence désirable. Sans doute, il connaît bien et aime beaucoup Strasbourg. Pourtant, en de telles matières, les intentions ne suffisent pas. On ne doit jamais, en étudiant ces grandes églises, omettre d'en rapprocher les œuvres similaires et de même époque, en indiquer les différences et les ressemblances organiques, ce qu'elles doivent à l'effort local et à l'ensemble des traditions de l'architecture chrétienne, car on risque de n'en donner qu'une description sèche et que les images du texte seront toujours impuissantes à animer. Je

veux dire que Notre-Dame de Strasbourg, avec sa statuaire, ses sculptures merveilleuses, sa vitrerie, son chœur roman si typique, ses chapelles souterraines, ses tombeaux, les œuvres nombreuses et souvent de premier ordre qui la décorent, vaut mieux que les chapitres un peu rapides que lui consacre M. Welschinger. Mais ceci n'est qu'une petite critique, et au moins il nous donne des détails qui méritent d'être retenus, — par exemple sur les déprédations de 1793, où des brutes et des fous, sur la proposition d'un séminariste défroqué, Antoine Téterel, — l'engeance ne varie point ! — démolirent à coups de marteau *deux cent trente-cinq statues.* — Le même Téterel voulait encore faire abattre la flèche comme « insultant à l'égalité ».

§

Plusieurs nationaux polonais, sous la direction de M. Ant. Potocki, ont entrepris de publier sur la **Pologne Contemporaine** un fort volume de documents, d'indications puisées aux sources les plus autorisées, concernant le pays, la nation, la vie économique et sociale, l'industrie, le commerce, l'agriculture, la situation politique depuis 1863, — la colonisation même — comme un témoignage de vitalité et de réveil national, de croyance dans les destinées et l'avenir de leur patrie. On ne trouvera pas, dans ce travail, un livre de lecture, mais des renseignements et des chiffres, des études ethnographiques, la description des contrées qui formèrent aux différentes époques la Pologne, — fédération de pays et et de peuples unis volontairement au nom de leurs intérêts communs — enfin des considérations précises sur « la recrudescence des forces politiques, sociales, économiques et intellectuelles » qui tendent à reconstituer la nation polonaise. — « L'indépendance politique de la Pologne, dit même un des auteurs, qui semble encore une fiction pour la diplomatie et les hommes d'Etat à courte vue, deviendra nécessairement, dans un avenir prochain, un des postulats de la politique économique des Etats occidentaux. » — La Pologne, malheureusement, n'a pas de frontières naturelles; elle ne forme pas un tout géographique et les Etats fortement individualisés sont surtout ceux qui restent endigués et à la fois défendus par leurs limites matérielles. Que la Pologne constitue « un tout bien distinct et un organisme économique naturel » malgré la diversité des peuplades polonaises, ruthènes, lithuaniennes qui la constituèrent, cela ne peut racheter les inconvénients de sa situation territoriale. Forte, avec des voisins faibles, elle s'étendit ; faible, avec des voisins devenus plus forts, elle fut leur proie. Aujourd'hui, elle contribue à la gloire de ses conquérants. Parviendra-t-elle un jour à se reprendre ; en a-t-elle seulement la volonté ? Tout est possible et nous assistons, certes, en ce temps, à des choses surprenantes. Malgré les persécutions, les tracasseries gouvernementales, — les

mensonges de la statistique ! — nous apprenons par ce livre que la population s'accroît, que la conscience nationale reprend courage ; et le jour de demain est à ceux qui ne désespèrent jamais. — En attirant l'attention sur leur pays, les collaborateurs de M. Potocki ont d'ailleurs fait une bonne œuvre, car la Pologne actuelle nous est presque inconnue. Des reproductions de dessins, tableaux, types, scènes familières, sites, monuments, dus aux meilleurs artistes polonais, illustrent leur volume, dont l'édition est de toute beauté. D'après son ordonnance, on peut supposer qu'une suite lui sera donnée, s'occupant plus spécialement du mouvement scientifique, artistique et littéraire. Mais il reste un trait caractérisant d'une façon assez inattendue le manque d'unité qui fut si préjudiciable à la Pologne et que je ne puis m'empêcher de signaler, le retrouvant jusque dans l'arrangement de l'ouvrage dont la glorifient ses fils : au présent tome de texte et illustrations sont jointes trois planches séparées et une carte. Livre, carte et planches sont de trois formats différents et je serais heureux de savoir quel subterfuge pourra employer un relieur invité à tirer de cet ensemble hétéroclite un tome honnête pour sa clientèle (1).

§

L'Italie illustrée, de M. P. Jousset, est également un très beau volume de bibliothèque, avec huit cents illustrations d'après des photographies, des cartes en noir et en couleur et des plans de villes. De vieux clichés, qu'on aimait quelquefois à reprendre, seraient même assez en situation pour dire que le voyageur retrouvera directement ses impressions de passage dans le nombre et la beauté des monuments, des œuvres d'art, des paysages, des costumes que lui sommet cet album, et que de moins fortunés, ne connaissant l'Italie que de nom et de la lire dans les livres, en auront au moins un aperçu par des reproductions d'une exactitude scrupuleuse. On peut regretter que la nécessité de ne pas trop étendre une publication déjà très chargée ait fait négliger certaines parties comme l'Italie centrale, et des villes intéressantes comme Sienne, Assise, Viterbe ; sacrifier presque complètement encore des cités comme Ravenne, Cortone ou Pérouse. Mais il faut donner au public, dans des ouvrages de ce genre, ce qu'il s'attend à y rencontrer, et il a de quoi se satisfaire avec les beaux ensembles de Naples et de Palerme, et surtout de Venise, de Florence et de Rome. — Le texte présente un tableau d'ensemble de l'Italie de nos jours, — sans d'ailleurs insister sur les merveilles de l'industrie et les transformations modernes —et les descriptions sont coupées de chapitres spéciaux, par exemple sur les Etrusques, Pompéi, Syracuse, ou sur le Vésuve, l'Etna, sur la république de Saint-Marin ou l'Etat de

(1) On nous indique au dernier moment que cette combinaison est imputable à l'éditeur de *la Pologne Contemporaine*. Nous ne pouvons que lui en faire honneur, tout en supposant bien qu'il n'y chercha aucune portée philosophique.

Savoie,le Gouvernement, l'armée italienne,etc...Des études beaucoup plus complètes, abondantes d'indications et de faits, se rapportent aux trois grands centres de la péninsule : Venise, Florence et Rome, et valent hautement d'être lues. — M. P. Jousset, en somme, a essayé pour la première fois de donner un travail général et complet sur l'Italie, l'histoire, l'art, le passé et le présent, le pays et le peuple en notant au passage toutes les manifestations actuelles de son activité. Il ne fera oublier aucun de ses prédécesseurs, car en voulant parler de tout on est obligé de tout résumer. Mais il apporte des renseignements faciles à ceux qui se contentent, le plus souvent, sur une question, d'un article de dictionnaire, et son essai est loin d'être un échec. — Pour la facilité des recherches, il sera d'ailleurs indispensable d'ajouter un index aux prochaines éditions.

§

Chez Plon, nous avons vu paraître en même temps **le Forum Romain et la Voie Sacrée**, dessins et restitutions de M. F. Hoffbauer et texte de M. l'abbé Thédenat, ouvrage de grand luxe et d'un format terrible. — A ceux qui ont suivi les précédentes publications de M. l'abbé Thédenat sur les fouilles et découvertes du Forum nous ne pensons pas qu'il apporte une documentation nouvelle et,du reste, il nous avertit lui-même, en toute probité, qu'il a fait à ses travaux antérieurs de nombreux emprunts et après tout se répète, « l'histoire étant toujours la même ». Il suit âge par âge les transformations du Forum, et tous les grands souvenirs de l'histoire romaine reviennent peupler cette solitude et ces décombres de la ville éternelle. Son commentaire ainsi était indiqué pour accompagner et mettre en valeur les restitutions de M. Hoffbauer qui sont l'illustration vivante de la vie ancienne et fournissent de pittoresques décors tels que le temple de Vesta, la fontaine de Juturne, les Rostres, le portique des Dii Censentes, la Basilique de Constantin, la Via Nova, le Clivus Sacer. De grandes planches en couleur figurent enfin l'aspect général du Forum au IVe siècle, puis son état de désolation au XVIe,lorsqu'il n'y subsiste plus que des fragments de colonnades,quelques ruines à demi enfouies, l'arc de Septime-Sévère crénelé, transformé en forteresse et surmonté, à l'angle, d'une tour de garde ; le Campo Vaccino du XVIIe siècle,dominé par la masse lourde et les tours guerrières du Capitole. D'autres planches répètent l'état actuel et des plans superposés permettent au lecteur de reconnaître la disposition définitivement établie des édifices. — M. Hoffbauer, dont le *Paris à travers les âges* fut naguère si justement apprécié,se propose de ressusciter Rome de la même manière. Le *Forum Romain* n'est qu'un volume de début et d'autres sur les *Forums impériaux*, *le Palatin*, suivront très prochainement.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Du Symbolisme et de plusieurs revues nouvelles : *Vers et Prose ; Revue Littéraire de Paris et de Champagne ; Ecrits pour l'Art ; Poesia ; Le Damier... L'Ermitage ;* M. Jacques-Emile Blanche, critique musical.

Le mois de mars a vu naître **Vers et Prose**, recueil trimestriel, dirigé par M. Paul Fort, dans le but élevé de réaliser « l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble » en réunissant « à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui rénovèrent le fond et la forme des lettres françaises ». Il s'agit du groupe symboliste.

On a beaucoup tué le symbolisme depuis quelque cinq ans. Pour M. Paul Fort, les symbolistes n'étaient que dispersés. Bon berger, il les rassemble et se propose de présenter à leurs côtés, « pour mieux affirmer que leur œuvre est impérissable », « ceux d'entre les jeunes « écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se « réclamer d'aînés initiateurs. » *Le Mercure de France*, *l'Ermitage*, ces deux revues au moins, n'ont jamais cessé de publier les œuvres des symbolistes ni d'accueillir les prémices des nouveaux écrivains de talent. A l'originalité de paraître 4 fois l'an, la revue de M. Paul Fort ajoutera celle de ne publier que des pages irréprochables. Ainsi le Lyrisme, la Haute Littérature, seront défendus par l'un de leurs meilleurs paladins.

Ce premier numéro de *Vers et Prose* est présenté par M. Francis Vielé-Griffin. Il contient un des plus beaux poèmes de M. Henri de Régnier : *la Lampe*, un poème où Psyché, apparue à ce grand poète qui l'a si fidèlement chantée, explique en somme l'évolution logique du mouvement symboliste. Ni M. Robert de Souza, ni même M. Albert Mockel, dans un article probe et un peu mystérieux, n'égalent la sagesse, l'élégance, la clarté, de cet admirable discours de l'Inspiratrice et de la conclusion du poème :

« Ne cherche plus en moi la Pysché de jadis,
Enfant silencieuse et compagne ingénue...
Celle qui vient à toi n'est qu'une femme nue
Dont la chair a frémi et dont la jeune bouche
A mordu le fruit mûr avec des dents farouches,
Dont les bras ont étreint et dont les pas errants
Ont saigné sur la ronce aux chemins différents,
Et qui t'apporte ici, sur sa lèvre meurtrie,
Le baiser de l'amour et l'odeur de la vie...
C'est la nuit. Que crains-tu de l'ombre? N'ai-je pas
Cette lampe à la main pour conduire nos pas ? »

Et, soudain, souveraine, éblouissante et nue,
D'un geste, elle haussa sa lampe devenue
Tout à coup éclatante et semblable au soleil.

Et moi, je regardais son visage vermeil
Qui s'empourprait encor du reflet orgueilleux
De s'être, un soir, penché sur le sommeil d'un Dieu.

§

Il faut vraiment le croire : nous sommes « parvenus à un tournant de l'histoire » littéraire, comme disent les orateurs de réunion publique. Dans la **Revue Littéraire de Paris et de Champagne** (février), M. Mécislas Goldberg, traitant de l'*Orthodoxie symboliste*, écrit, de M. Remy de Gourmont, qu'il est « quelque chose comme le Sarcey du symbolisme ».

Ayant ainsi exalté la mémoire de l'Ogre Francisque, M. Mécislas Goldberg assure que « la génération nouvelle cherche dans le symbolisme son côté le plus littéraire et le moins orthodoxe » et il constate que « le symbolisme n'a pas conquis *universellement* l'opinion publique ». Quelle école littéraire, grand Dieu ! a jamais « conquis *universellement* l'opinion publique !

Cependant, M. Mécislas Goldberg connaît les tendances de la génération nouvelle, le devoir qu'elle se trace, l'effort accompli par elle et nié par « la vieille garde du symbolisme ».

Nous n'avons qu'à travailler. Il y a des choses plus graves à dire et plus profondes que ne le firent MM. Maeterlinck et Francis Jammes. Il y a à chercher l'eurythmie autrement éblouissante que la mélopée symboliste ou le caquet de Francis de Croisset. Il y a aussi à dompter pour l'art la vie qui passe, la phrase qu'on a déchaussée sans grâce, à soumettre enfin à la loi les déformations créées par un siècle de littérature sentimentale, barbare, échevelée.

M. de Gourmont et d'autres sacrificateurs ne voient que choses dites et choses faites. Nous apercevons d'immenses problèmes envahir la pensée, et imposer des tâches d'Hercule à la génération qui vient. La poésie, la prose, la peinture, la sculpture, la politique même attendent une loi plus propice à leur existence. C'est cette loi qu'on cherche à travers des confusions et que l'orthodoxie symboliste nie, superbement enveloppée d'oripeaux princiers empruntés à ceux qui autrefois ont combattu : groupe Boileau, groupe Hugo, groupe Leconte de Lisle, groupe Mallarmé. L'histoire ne recommence que dans ses vices. Quant aux vertus, heureusement pour la vie, elles se renouvellent et évoluent, éternellement jeunes.

Les opinions de M. Mécislas Goldberg prendront, — au jugement des quelques personnes jusqu'alors mal informées de ses travaux, — l'importance qu'il faut qu'elles aient, puisqu'un *Hommage à Mécislas Goldberg*, publié dans le n° de mars de la même revue, associe MM. Henri de Régnier, Stuart Merrill, Pierre Quillard, Edmond Pilon, G. Apollinaire, Paul Souchon, — et M. André Salmon, poète, qui termine le second quatrain d'un sonnet par ces vers :

Ta parole nourrit le vide des tombeaux
Et quelquefois tu lèves un doigt sans rien dire.

§

Il faut, vraiment, qu'il se passe quelque chose : les **Ecrits pour l'Art** reparaissent, « mensuels », depuis le 15 mars, sous la direction de M. Jean Royère. Le premier article est, naturellement, de M. René Ghil.

L'ironie ne convient pas à qui parle de M. René Ghil. Le Temps change les hommes, les choses, les mœurs, les idées. Il modifie le monde visible et ce qui est sous les apparences. Les forces terribles unies en lui épargnent M. René Ghil et cela est merveilleux et grave. Dès 1886, ce poète a vu son œuvre comme un long chemin droit et plat. Voici près de vingt ans qu'il va sa route, obstiné, semblable à soi-même, hermétique, — et superbe. Nul autre que M. René Ghil n'oserait écrire encore : « le splendissement d'une cristalloïde Beauté », ou parler de « trois noms en points primordialement stellaires ».

Ces trois noms connus dès l'origine du « Mouvement poétique » furent : Verlaine, Mallarmé et René Ghil, d'après M. Aug. Marcade qui les citait en novembre 1886, dans *le Figaro*. Aujourd'hui M. René Ghil reconnaît que son influence a été considérable sur l'expression des poètes depuis 20 ans. Il faut croire un écrivain qui a le courage de vêtir sa pensée de ce style éblouissant et harmonieux :

Mais non seulement de mon *En Méthode* et de quelques-uns de mes livres, dépendent tels appels à la Vie, à la compréhension « humaine », à l'homme-social, tels volumes de poèmes exaltant les milieux des Activités humaines, usines, ateliers, travaux aux âmes mécaniques, œuvre des champs, — que plusieurs depuis hier et à l'heure actuelle, préconisent : mais ils sont tributaires de mon premier livre même et de sa Préface, lignes rudimentaires de mon plan général.

Et, ceux qui œuvrent en ce sens relèvent-ils également d'Emile Verhaeren qui le premier a saisi de moi et interprété selon son énorme tempérament ces Beautés, que personnellement alors il magnifia. — Encore qu'il ne se soit avancé sur la voie où il m'appartient de les synthétiser et signifier : quand il sied, cette comme cosmique et multiple invention mécanique et son travail qui meut et hallucine nos villes modernes de son luisant et titanesque triomphe, les voir ainsi que des « sens nouveaux » en prolongements d'organismes de notre humanité Occidentale.

Aussi, le précepte et l'exemple ont porté, par mon Œuvre-une, qui amenèrent les poètes de hasardeux recueils, sinon à composer le livre de vers, du moins à lui désirer une presque unité par parties.....

Et, selon M. René Ghil, la Poésie doit « être une méthaphysique émue de la Vie connue par la science et le poète un poète-philosophe ». Il a le droit d'ajouter : « J'ai été le décisif commencement moderne de ce Poète-philosophe, dont d'Autres seront la suite différenciée. » M. René Ghil cite Lucrèce, Gœthe et Shelley.

Oui, M. René Ghil a des disciples. Il n'en a peut-être point de plus proche que l'auteur de *Kehath*, Sadia Lévy, qui donne de ce « livre sous presse » un fragment significatif intitulé : *l'Après midi d'un Styliste*.

Or, Kehath ne travaille pas facilement :

Pour sertir une pensée méconnue — idéal diamant extrait de sa gangue de redondantes rhétoriques — il innovait des courbes et des zig-zags de syntaxe, ciselait des filigranes de diction. Sous des surcharges de patarafes, morfil des glaives jadis aiguisés, il découvrait les damasquinures d'une métaphore inédite, la suggestive disparate d'une catachrèse ou d'une paronymie imprévues.

Il s'égarait en des ambages digressifs, régénérait les associations sylleptiques, agrafait les analogies et les subtiles correspondances.

— Des propositions concordes se joignaient pour le coït syllogistique... — Bientôt, grâce au forceps déductif formé des deux monosyllabes OR et DONC, chaque couple de prémisses accouchait d'une conclusion. Les notions nouveau-nées se groupaient. Aux *Barbara* s'aboutaient des *Felampton* ou des *Cesare*...

Sadia Lévy cite Ernest Renan et emprunte à M. Remy de Gourmont, à Bjœrnstjerne Bjœrnson, Stéphane Mallarmé, Multatuli, Nietzsche, à l'Ecclésiaste, Villiers de l'Isle-Adam, et à M. Jules Renard, des épigraphes limpides.

§

M. F. T. Marinetti, qui a beaucoup contribué, par des conférences et des récitations de poèmes, à répandre en Italie la littérature symboliste, vient de créer une revue universelle : **Poesia**.

L'intention du fondateur est excellente et les deux premiers fascicules de *Poesia* (février et mars) la réalisent parfaitement.

Le n° 1, dédié à Giosué Carducci, débute par un fragment de *la Nave* de d'Annunzio, que suivent des vers de MM. Paul Adam, Sem Benelli, A. Colautti, Gustave Kahn, E. Schuré, Marinetti, C. Mauclair, Catulle Mendès, E. Moschino ; un poème en prose de M. de Régnier et un fragment de prose poétique de M^me^ Rachilde ; et aussi des vers de Fred. Bowles et de Laurence Alma Tadema.

Le fascicule de Mars ouvre sur un poème de F. Mistral et il contient une ballade de M. Paul Fort, un extrait inédit de *la Chanson de Jehanne d'Arc* de M. Clovis Hugues, quatre romances de M. Stuart Merrill, des poèmes d'auteurs italiens et anglais, — et, aussi, un portrait de M^me^ la Comtesse de Noailles.

§

La Plume est entrée dans sa 17^e^ année du 1^er^ au 15 février et elle s'est « fondue » avec *l'Europe Artiste*, pour « combattre tout

dogmatisme d'écoles, d'œuvres et d'individus, toute caste intellectuelle et spirituelle ». Les lecteurs sont appelés à alimenter une rubrique nouvelle : *la Vie contemporaine*. Il y aura une *Chronique régionale*.

Lire, dans ce numéro, l'acte III de cette œuvre extraordinaire : *Napoléon ou les Cent jours*, par Dietrich-Christian Grabbe (trad. par M. J. de Néthé).

§

Le Damier, « revue de littérature et d'art paraissant dans les premiers jours de chaque mois », a paru pour la première fois en mars. La couverture est blanche ; le titre, gravé, est rose, calligraphié en bâtarde : la distinction de ces dehors attire et irrite, c'est impertinent à force d'être « joli ».

Mais *le Damier* contient un poème délicieux de M. Gabriel de Lautrec, une nouvelle et une élégie où le talent délicat de M. Robert Scheffer sourit, le portrait de M. R. Scheffer, par M. Ch. Léandre, un autographe nerveux de M. R. Scheffer, de petits motifs spirituels de M. P.-J. Toulet, un poème en prose de M. Eug. Marsau, une « simple statistique » où les peintres anciens furent « estimés » en 1784 et qu'il faut remercier M. Henry Beretto de reproduire...

§

En vérité, il faut, dirons-nous encore, qu'il se passe quelque chose...

M. Jacques-Emile Blanche écrit un peu partout, et partout avec talent, en habit, comme il peint : son papier, son encre, ses plumes, viennent de Londres.

Son étude sur *Jean-Louis Forain*, publiée par **la Renaissance latine** (15 mars), est un véritable chef-d'œuvre, pour le tact, la totale intelligence du sujet, et la méthode.

La Musique, un autre article de M. J.-E. Blanche, paru dans **l'Ermitage** du 15 mars, prouve que cet élégant peintre de natures mortes et de chairs à peine vives, ne craint pas de donner dans le ridicule qu'il reprochait récemment aux littérateurs en bloc. M. Blanche donne fort élégamment dans ce ridicule. C'est le travers des écrivains qui « font de la littérature » à propos de toiles peintes ou de marbres taillés. M. Jacques-Emile Blanche *entend*, *écoute*, la musique *en peintre*. Pour lui, deux mélodies de Dubussy ont « le charme inattendu d'un bijou rose et noir ». La musique de Ravel lui apparaît « claudicante » et il évoque « le rayon intermittent d'un phare sur la mer ». Au reste, ces images sont exactes et un musicien les risquerait...

Ce qu'un musicien risquerait à peine, M. J.-E. Blanche l'ose : il annonce « le prochain génie musical » qui pourrait bien être un tout

jeune Australien, M. Percy-Grainger, dont on ne connaîtra aucune œuvre avant une dizaine d'années.

Il lui faut, d'ici là, dresser des exécutants, chœurs et orchestre, capables de l'interpréter et des chefs d'orchestre exceptionnels pour conduire l'armée de ses exécutants, dans des morceaux d'une si folle complication de mouvements simultanés et contraires, qu'il tente, pour remplacer les bras du chef, de faire établir, par quelque Edison, un conducteur automatique, capable de mener à l'assaut des bandes tonitruantes. Pour Percy Grainger, toutes les musiques de tous les pays ont le même intérêt. Sa tête est pleine de ce qu'il a entendu au Japon, en Chine, dans les différentes parties de l'Orient et de l'Occident. Il sait Bach par cœur, méprise l'entière production du siècle passé, tolère à peine Wagner et quand je lui apportai *Pelléas et Mélisande*. « Voilà, s'écria-t-il, enfin, qui contient les germes de toutes les essences d'arbres que je veux cultiver intensivement dans mon énorme forêt. »

On me ménagea, certain jour, un étrange régal. Enfermé entre deux portes, sans qu'il en sût rien, il me fut donné de l'entendre jouer, hurler, siffler deux choses : « Danses anglaises » (orchestre) ; « Sur la Montagne » (orchestre et chœurs). Jamais je n'oublierai ces minutes... et depuis lors j'ai vu les partitions aux innombrales parties et je vous puis assurer que je n'ai pas été le jouet d'une illusion. Ce sont là deux pièces inouïes, d'une forme aussi décidée que celle de Bach, d'un rythme britannique qu'on ne saurait confondre avec rien d'autre, d'une conception thématique inconnue jusqu'ici, poétique, populaire, grossière, violente, ou ingénument touchante.

L'été dernier, je retrouvai Percy, dans l'atelier de Sargent, à Londres, où il consentit à *blesser* un piano, devant quelques admirateurs conviés à cette lutte : quelques musiciens de là-bas vous diraient que je n'exagère pas. Ce qui vous donnerait la meilleure idée de l'allure générale de ses morceaux, ce serait le milieu du prélude de *Tristan*, quand les gammes ascendantes jaillissent l'une après l'autre, comme dans une poursuite ou comme les vagues qui semblent dans leur course toutes vouloir arriver la première sur la plage, quitte à s'écraser en route. Cyril Scott et Percy Grainger ne veulent pas de trous ni d'arrêt dans le jet de leur musique, c'est plus que la mélodie infinie, c'est, disent-ils, le « flow ». La « danse » anglaise est thématiquement simple et d'allure populaire, mais le travail harmonique et le contrepoint en sont stupéfiants, par le retour et la superposition en forme de canon, de deux figures sur quoi elles sont bâties et qui se magnifient, vont se multipliant, brisées et resoudées de mille façons. Il est impossible d'écouter cela immobile. On se prend à frapper du pied et à s'agiter ; l'auteur chante et parfois siffle pour détacher le thème des broussailles qui l'enserrent. Je sais pourtant des mélodies du même Grainger, simples et majestueuses, on dirait primitives.

Il y a bien un peu de flottement dans cette prose. Mais que ne passerait-on à M. Jacques-Emile Blanche pour le plaisir de l'avoir vu « frapper du pied, s'agiter », au rythme d'une danse anglaise! Qu'à son tour il passe beaucoup à autrui et ne se plaigne point lorsqu'il

voudra bien exposer un portrait de M. Percy Grainger qui « a une tête de jeune (?) archange », s'il prend à un musicien la fantaisie de publier son opinion sur les valeurs, le dessin, la composition, du portrait...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Sur Jules Verne (*Le Gaulois*, 4 avril). — Le poids du cerveau (*Le Petit Temps*, 25 mars, et *Le Temps*, 5 avril). — Le déplacement des saisons de la vie (*L'Echo de Paris*, 3 avril).

Le Gaulois a publié une intéressante appréciation du talent de Jules Verne; en voici quelques lignes :

Il n'eut pas de style du tout, ce qui est la façon la plus simple de ne pas avoir un mauvais style. Il donna des noms différents à quatre ou cinq personnages, toujours les mêmes, qui symbolisaient la trahison, l'amitié fidèle, le savant explorateur, le Parisien transplanté, le gavroche étonné, l'Américain milliardaire, l'Anglais flegmatique. Ses héroïnes, ou mieux ses compagnes de héros, portant toutes la culotte de l'explorateur, n'ont qu'un charme en quelque sorte géographique, qui ne distrait point de l'action centrale. Les épisodes accessoires sont groupés et calculés de façon à servir la cause de la science, de la bonhomie et du patriotisme. Peu nombreux sont, il me semble, les auteurs qui méritent un aussi bel éloge....

Le réel est court, et le rêve qui tient au réel participe de sa brièveté. Il n'est pas très difficile de conjecturer que l'homme fera la conquête de l'air, du fond des eaux, du sous-sol terrestre. Ce qui est malaisé, c'est de fournir le détail pittoresque de ces mirages de demain, c'est de greffer l'actualité sur le temps futur, c'est d'être familier dans la prophétie. Jules Verne remplit ces trois conditions, grâce à sa remarquable logique, à son bon sens de tout repos. Il est une démonstration vivante de cet axiôme qu'il n'y a pas de poésie de l'avenir, que toute poésie nous vient du passé. Cela tient à ce que la nostalgie, la mélancolie des ruines sont le pain quotidien des poètes. Si j'avais à classer l'auteur du *Docteur Ox*, je le rangerais plutôt parmi les inventeurs.

En somme, il s'empara de Robinson, lui donna de l'ambition et des buts et fit de Vendredi un licencié ès sciences naturelles. Il ne négligea même pas le perroquet, qui, pourvu des connaissances indispensables, servit à boucher les trous du dialogue. De cette transposition d'un chef-d'œuvre, qui conservait le goût de l'aventure et parfois celui de la solitude, naquit la tumultueuse série de volumes dorés, joie de plusieurs générations d'écoliers. C'est un mérite que d'inaugurer un genre et de le porter à sa perfection. C'en est un autre que d'inspirer de l'enthousiasme à tant de sensibilités en formation, que de faire dire à des hommes mûrs: « Quel dommage de n'avoir plus dix-sept ans pour prendre encore plaisir au capitaine Hatteras! » Jules Verne nous a tous arrachés aux bras charmants de la comtesse de Ségur pour nous transmettre, encore fiévreux des voyages extraordinaires, à l'enivrement des premiers romans défendus. C'est avec son aide et ses sages histoires que nous avons franchi l'adolescence. »

Suivent quelques considérations désobligeantes sur les imitateurs de Jules Verne et aussi sur un romancier anglais qui, sans imiter précisément Jules Verne, trouva cependant en lui son initiateur et son maître.

Il est même dommage que M. Wells ne se soit pas assimilé quelques-uns des procédés simplistes de l'auteur du *Tour du Monde*. Cela aurait donné à ses romans ces qualités d'ordre et de netteté qui leur manquent trop souvent. Mais M. Wells a d'autres mérites et aucun livre de Jules Verne n'a la valeur scientifique ou plutôt philosophique de *la Machine à explorer le temps* et de *l'Ile du Docteur Moreau*.

Comme le dit bien l'auteur anonyme de la notice que nous venons de citer, Jules Verne, conteur pour les enfants, apparaît surtout aux hommes tel qu'un inventeur. Le bateau sous-marin, en somme, lui appartient, et si l'on construit jamais un véritable vaisseau volant, ce sera selon le modèle et selon les principes que Jules Verne en a donnée dans un de ses romans, *Robur le Conquérant*, si je ne m'abuse.

Quand ses livres n'amuseront plus, il lui restera encore cette gloire d'avoir prévu des inventions qui peuvent modifier encore la face de la terre, — et la rendre encore un peu moins habitable.

§

On a fait récemment de graves révélations sur le poids du cerveau de Gambetta. D'après la croyance où il y a un rapport certain entre l'intelligence et ce poids, Gambetta aurait été un crétin. Il y a une circonstance adventice qu'il ne faut pas négliger : le cerveau de l'homme politique n'aurait été pesé que raccorni déjà par le chlorure de zinc. Il faut peser les cerveaux à l'état frais. Ne pas les peser du tout serait également une excellente pratique.

Il y a à Paris, comme on sait, une société d'autopsie mutuelle, cela veut dire que chaque membre de cette société lègue son corps à ses confrères qui s'amusent à le couper en morceaux. On s'amuserait à moins.

L'un de ces mutualistes, homme considérable dans l'autopsie, a fait à un rédacteur du **Temps** cette démonstration sur le crâne même de Broca, fondateur de la société :

Vous savez que le cerveau se compose principalement de deux couches superposées : la matière grise et la matière blanche. La première est la couche créatrice. A la naissance de l'individu, elle comporte un certain nombre de cellules. Mais ce nombre est invariable : il ne s'accroît pas quand l'individu se développe ; c'est un contingent une fois donné par la nature.

Mais ces cellules, presque en contact les unes avec les autres, s'écartent

petit à petit, se dissocient. Plus elles s'écartent, plus le sujet est intelligent; c'est ainsi que les cellules de la grenouille sont très rapprochées les unes des autres, tandis que celles des mammifères sont beaucoup plus éloignées. Or, plus les cellules se dissocient, plus est grande la superficie de la matière grise. Comme celle-ci ne peut pas gagner indéfiniment en épaisseur, elle se plisse. Et, par conséquent, plus le cerveau sera plissé, plus l'individu sera intelligent.

Sur l'utilité d'apprendre après leur mort si tel personnage était intelligent, voici :

Voulez-vous apprécier l'utilité de nos investigations? On a dit que le poids du cerveau était en raison de l'intelligence. Et pourtant on a constaté que le cerveau de grands hommes, de savants, de Gambetta, du professeur Laborde, par exemple, était, à ce point de vue, inférieur à la moyenne. De toute évidence,étant donnés les cerveaux de deux hommes très intelligents, si ces cerveaux ont des points très différents, l'intelligence de l'un doit différer notablement de celle de l'autre. Il y a là deux formes d'intelligence qu'il importe de différencier. Qui pourra faire utilement cette analyse à la fois anatomique et psychologique, sinon la Société d'autopsie mutuelle, richement documentée sur les individus, sur leurs tares et leurs aptitudes?

Puis, s'il y a des cerveaux de petit volume qui montrent une grande richesse de circonvolutions, il en est d'autres, d'aspect plus simple, et dont les « propriétaires » furent classés comme des hommes supérieurs. Ces derniers n'étaient-ils, au contraire, que des médiocres? Et l'éloquence de tel orateur dissimula-t-elle l'indigence de sa pensée? Voyez la portée de nos recherches et supputez l'éventualité de découvertes qui permettraient de mesurer à l'aune de la vérité l'intelligence! Que ces réputations crouleraient! Mais combien d'autres s'érigeraient!

Il paraît que la société d'autopsie mutuelle est dans un certain marasme. Elle manque de savants, d'artistes, surtout de poètes. La tête d'un grand poète ferait le bonheur du Dr Papillaut. Qui va se dévouer?

§

Dans une fort jolie chronique (**Echo de Paris**), M. F. de Nion considère comment un homme de jadis se retirait de la vie à quarante ans,alors que cet âge est maintenant considéré comme celui où apparaît vraiment la pleine maturité. C'est que l'on commençait très jeune à vivre.

A quarante ans, on avait assez vécu sa vie pour être un objet d'exception, si l'on se trouvait encore en lutte pour la fortune, pour la renommée ou pour l'amour. Corneille n'a que vingt-trois ans quand il fait jouer *Mélite*, Racine n'en a pas vingt-huit lorsqu'il triomphe avec *Andromaque*, et déjà Condé, plus jeune, a gagné la bataille de Rocroy. Seignelay est ministre à vingt-cinq ans, Maurepas à vingt-deux. Bossuet prêche à quinze ans. A cet âge, les jeunes gentilshommes de province sont partis en volon-

taires à l'armée du roi, avec pour toute fortune quelques pistoles dans leurs fontes, un bon cheval, une solide rapière et peut-être un laquais dévoué. Les vingt ans de ce temps-là étaient plus mûrs, mais aussi plus éclatants que nos quarante d'aujourd'hui.

Il y a peut-être beaucoup d'exceptions accumulées en ces quelques lignes. Il y avait aussi autrefois des carrières tardives, comme celle du cardinal Fleury. Mais la théorie est exacte, d'une façon générale.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Hippolyte couronné*, drame antique en quatre actes, en vers, de M. Jules Bois (23 mars). — Théatre Antoine : *Le Meilleur parti*, pièce en quatre actes, de M. Maurice Maindron (31 mars). — Bouffes: *Le Talisman*, drame en quatre actes, en vers, de M. Louis Marsolleau, d'après Ludwig Fulda; *le Dernier Rêve du Duc d'Enghien*, pièce en un acte, en vers, de Mme Paule de Gardilanne (21 mars). — Gaité : *Scarron*, comédie tragique en cinq actes, en vers, de M. Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Hahn (30 mars). —Nouveautés : *L'Ange du foyer*, pièce en trois actes, de MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers (19 mars).

Après Euripide, après Racine, M. Jules Bois vient nous conter l'aventure d'Hippolyte et de Phèdre. Il y avait à cela quelque audace; mais la fortune a prêté son aide à M. Jules Bois, et, dans **Hippolyte couronné**, les passages ne manquent pas qu'on peut applaudir sans regret. M. Jules Bois voulait renouveler une légende illustre; il a su, parfois, y réussir. Sa Phèdre, son Hippolyte, son Thésée ne sont pas toujours ceux que nous connaissions par ses devanciers.

Mlle Sergine et M. Marquet ont joué, non sans force, les rôles de Phèdre et d'Hippolyte.

M. Maurice Maindron, archéologue sagace et romancier vigoureux, s'essaie au théâtre avec une pièce des plus curieuses, **le Meilleur parti**.

Je ne puis croire que M. Maurice Maindron attache un prix extrême à l'intrigue du *Meilleur parti;* elle est assez insignifiante, et, d'ailleurs, elle est traitée en quelques scènes, les unes un peu longues, les autres un peu brèves, et qui ne comptent pas parmi les bonnes de la pièce.

Mais entre ces scènes de peu d'importance, M. Maindron a multiplié, avec un rare bonheur, les épisodes intéressants. Il a renouvelé, avec une force singulière, des personnages historiques que, maintes fois déjà, nous avions vus à la scène. Alexandre Dumas, et d'autres, avaient déjà pris pour héros des hommes du temps de la Ligue; mais, malgré toute leur adresse, malgré tout leur esprit, ils ne nous avaient montré que des mannequins; M. Maindron a su nous montrer des êtres vivants.

On éprouve une réelle horreur à voir agir le capitaine La Rapine.

Vraiment, il est infâme. Il pille, il triche, il viole avec une tranquillité parfaite. Il se complaît dans sa grossière arrogance. M. Maindron a créé, en lui, un type inoubliable de conquérant.

M. Maindron, auteur courageux, a réussi à nous donner, sur la scène, le tableau exact d'une ville prise. Grâce à lui, nous avons contemplé, dans toute leur violence, les terreurs de la guerre. Nous avons vu trembler les femmes, nous avons entendu parler les vainqueurs, crier les vaincus. Des gentilshommes, frottés d'humanisme, se sont livrés, sous nos yeux, aux plus vulgaires ripailles. Les soudards du *Meilleur parti* n'ont rien de conventionnel, et ils ne sont pas de ces personnages qu'on oublie facilement. Il est certain que nous pouvons attendre de M. Maindron de très puissants, de très nouveaux drames historiques.

La mise en scène du *Meilleur parti* est des plus intéressantes; les costumes sont d'une rigoureuse exactitude : que les femmes s'habillaient fâcheusement, à la fin du XVI^e^ siècle, mais quels beaux casques portent les héros du *Meilleur parti*, et quelles épées superbes ils manient !

M^mes^ Jeanne Rolly et Van Doren, MM. Duquesne, Marquet et Signoret tiennent les principaux rôles de la pièce de M. Maurice Maindron.

Tout le monde connaît le conte où Andersen nous apprend la mésaventure d'un grand-duc à qui des coquins prétendirent fabriquer des habits magnifiques, invisibles aux sots. Le grand-duc s'en alla par la ville; une enfant s'écria : « Mais il est tout nu! » Il était tout nu.

De ce conte, M. Louis Marsolleau, s'inspirant de Ludwig Fulda, a tiré un drame assez touffu, et un peu bien solennel pour la donnée, **le Talisman**. Il y a çà et là, dans *le Talisman*, des scènes heureuses. Des événements actuels nous permettent d'affirmer que le troisième acte du drame est loin d'être invraisemblable : le tyran Astolf a des imitateurs sur les bords de la Néva. Mais enfin l'œuvre eût, sans aucun doute, gagné à être traitée d'une main plus légère.

M^me^ Gina Barbiéri et Bertile Leblanc, MM. de Max, Krauss et Bour ont créé les principaux rôles de ce drame.

Il y a peu à dire du **Dernier Rêve du Duc d'Enghien**, de M^me^ de Gardilanne : les intentions de l'auteur, qui débute, sont, sans aucun doute, les meilleures du monde.

M. Catulle Mendès n'aime pas les hommes d'esprit vulgaire, et qui n'ont point le respect de la beauté. Il a dit bien des fois toute l'horreur qu'il a pour les bas vaudevilles, pour les œuvres d'un burlesque facile, et il ne souffre pas qu'on parodie les histoires vénéra-

bles des dieux et des héros. Il n'y a pas, pour lui, de pires criminels que les plats bouffons qui insultent à l'auguste pureté des mythes et des légendes ; et, s'il a écrit **Scarron**, c'est, je pense, pour flétrir hautement tous les vils plaisants qu'il hait et qu'il méprise.

M. Catulle Mendès a fait de Scarron le type de l'auteur qui s'amuse aux jeux les plus grossiers, et qui ne parle qu'avec des sarcasmes des rêveurs et des martyrs. Le voici au Mans, dans sa jeunesse, et sain de corps. On est au temps du carnaval. De pauvres comédiens, le Destin et l'Etoile, donnent à la foule le spectacle d'un noble poème ; ils essaient de l'initier au charme des beaux vers. Scarron paraît sur un char où sont groupés les dieux de l'Olympe, mais déchus de leur grandeur, de leur force, de leur beauté ; les dieux de Scarron sont des dieux ridicules et blasphématoires, et, par leurs propos grotesques, ils détournent le peuple d'écouter le Destin et l'Etoile. Tout à coup Scarron se fait singe, et il raille tout ce dont l'homme peut s'enorgueillir. Scarron n'aime que la difformité.

Nous le retrouvons plus tard, malade, paralytique, difforme. Il aime. Il aime Françoise d'Aubigné.

M. Catulle Mendès a prêté à Françoise d'Aubigné un caractère qui intéresse singulièrement. Françoise d'Aubigné n'estime pas Scarron : elle lui fait entendre, sans détours, que ce qu'il dit, que ce qu'il écrit est laid. Elle ne l'aime pas : Françoise d'Aubigné est-elle capable d'amour ? Françoise d'Aubigné n'est pas pieuse, elle est dévote ; elle ne connaît pas l'ardente compassion, qui peut, un jour, s'épanouir en amour ; sa charité est stricte. L'ambition de Françoise d'Aubigné ne lui permet que des demi-vertus. Et pourtant, l'amour peut-être s'éveillerait en elle : près du fougueux Villarceaux, elle est troublée d'un tendre émoi. Scarron n'a pas su faire de Françoise d'Aubigné la noble femme qu'elle eût pu être ; c'est par sa faute qu'elle a gardé toute la mesquine sécheresse, toute la prude coquetterie, toute la religion pratique d'une demi-nonne. C'est avec un art extrême que M. Catulle Mendès a su nous suggérer le petit caractère de Françoise d'Aubigné.

C'est entre le triste bouffon et la pauvre ambitieuse que se jouera, en somme, tout le drame, — drame cruel, où M. Catulle Mendès à mêlé l'amertume et la grâce. Le premier acte est d'une vie exubérante. Dans la suite, les scènes ingénieuses abondent, auprès des scènes puissantes. Le troisième acte, qui se passe aux confins de la ville et de la campagne, est peut-être le plus heureux moment de la pièce. On y pense que, à vivre avec Françoise, Scarron se relèvera ; on y pense que Françoise, tendrement, noblement pitoyable, échappera à son désir de vaincre de chétives victoires. Un instant le Destin et l'Etoile, réduits à l'absolue misère, traversent la scène ; à un rien, l'Etoile reconnaît Scarron, et elle sent que les êtres épris

de vive beauté, que les purs amants n'ont pas à s'arrêter chez lui ; elle entraîne le Destin. Un pareil épisode est d'une hautaine invention.

Tout le dernier acte — l'agonie de Scarron — est émouvant. Et l'on éprouve, à la fin, une grande pitié pour Scarron : il fut difforme d'esprit, il fut difforme de corps, et sa double difformité lui fit une vie si laide, si laide, si malheureuse, si malheureuse... Il n'a jamais connu la douce confiance en un être intimement aimé. Il meurt, et c'est la première nuit où il sommeillera.

Tous les interprètes de *Scarron* se sont efforcés de bien rendre la pensée de M. Catulle Mendès ; ils ont dit ses vers avec zèle. Il est inutile de dire que M. Coquelin a rendu avec maîtrise le rôle de Scarron. Mlle Sylvie a su exprimer les nuances les plus subtiles du personnage de Françoise d'Aubigné ; jamais encore nous ne l'avions vue aussi parfaite, aussi intelligente, aussi délicate comédienne. Mlle Gilda Darty est une somptueuse Ninon de Lenclos. La voix de Mlle Ventura, qui fait l'Etoile, est d'un beau timbre. MM. Laroche, Volny, Capellani, Rozenberg, et beaucoup d'autres, tiennent consciencieusement les rôles qu'on leur a confiés.

M. Reynaldo Hahn a écrit, pour *Scarron*, une musique de scène qui est fort adroite.

Il y a de l'esprit, et du meilleur, dans **l'Ange du foyer**, et il ne faut pas s'en étonner. MM. de Caillavet et de Flers ne sont jamais à court de mots délicats et de réparties imprévues. Marianne Chardin est des plus séduisantes ; Jacques Chardin est un charmeur, et l'on comprend qu'il ne trouve pas de cruelles. L'excellent Sigismond des Oublies est aussi sympathique aux spectateurs qu'il l'est aux personnages de la pièce ; au dénouement, on est tenté de le plaindre de sa déconvenue. Que de jolies scènes MM. de Caillavet et de Flers ont trouvées au premier acte de *l'Ange du foyer*, et au troisième ! La leçon de coquetterie que Marianne Chardin, la femme du monde, donne à la petite Chouquette, la demi-mondaine, est une des plus aimables inventions du théâtre actuel ; et il est fort plaisant de voir, dans la suite de la comédie, Chouquette se faire, à son tour, l'éducatrice de Marianne. L'idée est bien gracieuse qu'ont eue MM. de Caillavet et de Flers d'habiller, à la fin de la pièce, leurs personnages en héros de la comédie italienne. C'est entre Pierrot, Colombine et Gilles que se dénoue l'intrigue commencée entre Jacques, Marianne et Sigismond. Et l'on ne peut qu'applaudir.

Comment MM. de Caillevet et de Flers ont-ils, dans cette très fine comédie, introduit des scènes burlesques, assez divertissantes d'ailleurs, mais d'une fâcheuse vulgarité ? Elles sont habilement traitées, j'en conviens, mais elles étonnent, d'abord, et bientôt elles choquent.

Le second acte de *l'Ange du foyer* ne semble pas, par instants, de la même pièce que le premier ni le troisième. Et si, tandis qu'on le joue, nous sommes parfois gênés, c'est que MM. de Caillevet et de Flers, par l'élégance extrême de leur talent, nous ont permis de faire les difficiles.

L'interprétation de *l'Ange du foyer* est excellente. On applaudit à l'envi Mmes Marcelle Lender et Suzanne Carlix, MM. Noblet, Torin, Numa, Bélières.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Schola Cantorum : *Le Couronnement de Poppée.*— La Nationale, Société J.-S. Bach, Ecole des hautes études sociales : Concerts et conférences.

Les exigences de l'actualité m'ont contraint de négliger quelques faits intéressants de notre vie musicale. Il n'est jamais trop tard, heureusement, pour parler de ce qui se passe à la Schola. Dans cette ruche de l'art pur, on ne rencontre pas de frelons bourdonnant la réclame éphémère, mais d'enthousiastes abeilles qui butinent sur les plus rares fleurs du passé ou puisent au suc des chefs-d'œuvre. Après avoir réveillé l'*Orfeo* qui dormait depuis trois cents ans sous la poussière des bibliothèques, la Schola vient de ressusciter le dernier opéra de Claudio Monteverdi. Encore que nous commencions à nous habituer, de sa part, à des exploits de ce genre, ils n'en restent pas moins sans précédent dans l'histoire de notre musique, et parmi les plus précieux. **Le Couronnement de Poppée** fut composé en 1642. Monteverdi devait mourir l'année suivante et soixante-seizième de son âge, et cet ouvrage d'un vieillard et d'un ancêtre si lointain déconcerte autant pour la fraîcheur ou la force virile que pour la fréquente modernité de l'inspiration. A mesure qu'on s'éloigne du présent, il semble que les choses révolues se tassent et se confondent, comme les plans incertains et pressés s'accumulent à l'horizon selon des lois de perspective. A l'égard d'une époque un peu reculée, il nous devient assez malaisé de discerner l'évolution propre d'un artiste de constater, en l'espèce, celle de Monteverdi dans son œuvre aussi sûrement que nous apprécions la distance du *Septuor* à la *Neuvième* ou de *Tannœuhser* à *Parsifal*. Comparé à son *Orfeo* (1607), *le Couronnement de Poppée* attesterait aujourd'hui, du « musicien », surtout la maîtrise atteinte, une parfaite sécurité d'écriture et de style, plutôt que l'épanouissement de son génie par les conséquences inespérées de ses prémisses. L'harmonie du novateur n'a rien perdu de sa puissance ou de son charme, mais, du moins à l'audition, elle ne paraît pas dépasser jamais les audaces de l'*Orfeo*. Le mélos, en revanche, y est d'une incomparable souplesse ; l'expression, d'un réalisme shakes-

pearien, poignant, âpre ou ingénu, qui fouille comme d'un scalpel l'âme et les passions des héros, pénètre la bonhomie populaire ou la naïve sensualité des comparses, devine et traduit partout la vie avec une égale, incisive ou profonde intensité. C'est le signe de l'artiste génial que de ne pouvoir imaginer d'abstraits pantins, de peupler son drame d'êtres de chair et d'os, et de se sentir hypnotisé quasiment par la vision multiple et vivante de l'humanité créée, au point d'en oublier parfois ou dédaigner l'optique spéciale au théâtre, l'unité simpliste d'émoi, d'intrigue, et les gros effets adéquats à la réceptivité moyenne du public. Ici il n'y a pas plus de figurants-chevilles, de caractères bâclés ou sacrifiés que dans *Jules César* ou *Macbeth*. A côté de l'astucieuse Poppée, de Sénèque mourant comme un vrai philosophe, stoïque, mais non sans quelque noble emphase, les « deux soldats » en leur colloque, « le page et la demoiselle » amoureuse vivent pour soi, insoucieux et réels autant que le portier de Duncan ou le fossoyeur d'Ophélie. Tout le discours sonore est une merveille de justesse expressive, où Mme Marthe Legrand et M. J. David se sont particulièrement distingués. Il faut souhaiter, afin de mieux connaître la beauté de cette œuvre, que la Schola nous en offre bientôt un arrangement pour piano et chant analogue à la partition qu'elle vient de publier d'*Orfeo* et signée V. d'Indy.

C'est à peine quitter la Schola que d'aller à **la Nationale**, de qui le comité et les programmes sont de plus en plus envahis par les maîtres ou disciples de la rue Saint-Jacques; — conquête, assurément, dont nul n'aurait l'idée de se plaindre, d'autant qu'elle n'implique aucun exclusivisme et que les résultats en sont pleins de promesses. On pouvait, en effet, à tort peut-être, redouter pour l'enseignement intégral, consciencieux jusqu'à la minutie, qu'on préconise à la Schola et les théories y adoptées, l'éventuel danger de quelque dogmatisme et ses suites. L'événement paraît démontrer, une fois de plus, l'impuissance des doctrines didactiques en face du phénomène et de l'instinct. On applaudit récemment, à la Nationale, *Masques* et *l'Isle joyeuse* joués, comme on ne joua jamais du Debussy, par Ricardo Viñes qui, ce soir-là, se surpassa lui-même. Avant d'y déployer une fougue émue et nuancée dont l'aisance masquait la virtuosité prestigieuse, il avait fait entendre deux pièces de M. de Séverac, choisies dans un recueil d'impressions agrestes « *En Languedoc* », d'un art délicat, où semble se dégager une personnalité subtile et purement musicale. Enfin *les Heures d'été*, de M. Albert Groz, à quoi M. Jean Périer prêta la chaude vibration de son organe, divulgaient une forme évidemment originale, une inspiration sans doute influencée de *Tristan*, sauf peut-être dans le second morceau chanté, mais harmonieuse, élevée, et de sincérité flagrante. Et, en écoutant tout cet inédit remarquable à plus d'un titre, il n'était

guère possible de méconnaître que les élèves de la Schola, ou certains parmi les meilleurs, n'apparaissent pas à l'abri des séductions debussystes, et même y cèderont volontiers, vaincus bientôt par la seule magie des voix de la nature, à la barbe d'un contrepoint ignoré de Pan et des Sirènes. Que Dyonisos les accueille et les garde; leur Apollon ne pourra qu'y gagner.

Celui-ci, au surplus, est loin d'être méprisable et, d'ailleurs, d'être méprisé. Chaque an nouveau lui voit consacrer, chez nous, quelque nouvel autel. Il est assez curieux d'observer les progrès de notre éducation musicale et ses bienfaits. La connaissance de l'histoire et des œuvres ou chefs-d'œuvre du passé entraîne, chez une élite de jour en jour plus nombreuse, une inconsciente culture de la sensibilité, plus exigeante en devenant plus lucide, libérée peu à peu des conventions et des étiquettes en découvrant le beau sous la diversité évolutive des aspects, apte désormais d'émotion spontanée quelle que soit l'apparence et, parce que capable, avide aussi d'éprouver, de connaître et d'admirer. Une des manifestations les plus significatives de cet éclectisme impatient, mais éclairé et fécond, est la vogue parallèle des vieux maîtres et des plus « avancés » de nos contemporains. Tandis que l'impeccable tétrarchet Parent devait réafficher pour ses abonnés les quatuors « redemandés » de Debussy et de Ravel, un de nos plus distingués scholistes jugeait le moment favorable à la fondation d'une **Société J.-S. Bach** destinée, par des exécutions périodiques, à propager l'œuvre de l'illustre cantor. L'initiative de M. G. Bret mérite tous les éloges et la récompense d'un succès dont on ne peut plus guère douter qu'il aille en grandissant toujours. Rien que dans les quelque deux cents cantates religieuses ou profanes, sans compter le reste, il y a tout un univers presque inconnu à explorer, et de quoi absorber l'activité de la jeune entreprise. On doit caresser l'espérance que l'exemple sera suivi par d'autres et à d'autres fins. La Schola a prouvé que son culte des gloires musicales était aussi ardent, mais plus large et, par là, peut-être plus avisé que la piété assez candidement nationaliste de nos voisins. On y est en train, à la lettre, de découvrir la musique, et l'avenir nous réserve bien des surprises. Nous y eûmes déjà celles de Monteverdi, de Couperin et de Rameau, mais il est deux génies que ce qu'on connaît d'eux classe infailliblement parmi les plus puissants; et, auprès de celui de Palestrina (1515-1594) et de Bach (1685-1750), l'œuvre entier révélé de Josquin (1450-1521) et de Frescobaldi (1583-1644) apporterait, avec d'admirables beautés, des clartés, à coup sûr, insoupçonnées dans l'évolution de l'art sonore. La tâche en serait digne de la Schola ou de quelqu'un des siens.

Un autre effet de notre renaissance musicale est le besoin de comprendre les causes. Eprouvant que, pour être émue, sentir bêtement

n'est pas indispensable, et que la qualité de l'émotion en accroît la portée sans entamer sa force, la sensibilité cultivée ne craint plus l'analyse et recherche dans l'examen le contrôle de ses admirations ou répugnances instinctives. C'est un désir rarement déçu à l'**Ecole des hautes études sociales**, où l'attend une ample, diverse et souvent brillante satisfaction. Le *Mercure* suffirait à peine à commenter ainsi qu'il conviendrait ces cours et conférences assumés, pour chaque sujet, par des orateurs notoirement compétents, tels, entre autres, MM. Gastoué et Aubry pour les origines médiévales, MM. Tiersot et Helloiu pour la chanson populaire, M. Pirro pour J.-S. Bach. M. J. Chantavoine à propos de Liszt « musicien », y défendit ingénieusement « l'essence classique » d'un art rénovateur. M. Romain Rolland y résuma Grétry et employa la loyauté vérace et passionnée qui est sa marque, à l'apologie d'un compositeur de lieder mort jeune et depuis peu, l'Allemand Hugo Wolf, de qui je dois confesser, toutefois, que l'intérêt m'apparut jusqu'ici secondaire au point de vue strictement musical. M. H. Expert, dont on ne saurait placer assez haut l'érudition, les travaux et le noble désintéressement, y continue de dérouler avec amour la splendide épopée de notre XVI^e^ siècle, auquel il voua sa vie comme, aussi bien, sa fortune, publiant sans se lasser les œuvres arrachées à l'oubli inepte et, tout dernièrement, de Guillaume Costeley, le plus gracieux des spicilèges. M. Louis Laloy y traita de la musique dramatique et contemporaine, et ce furent trois heures vraiment trop brèves que celles où on l'écouta scruter l'organisme tonal, le mythe héroïque et celte et la forêt sonore de *Fervaal*, compulser, sous le fatras du symbole, la pauvreté de *l'Ouragan* et le clinquant de *Louise*, ou fouiller le radieux trésor des harmonies de *Pelléas*. Sans éclats ni la moindre pose, sur le ton de la conversation familière, M. Laloy parle d'abondance une langue persuasive et sûre ; les inflexions discrètes de la voix illuminent l'analyse, soulignent l'expression atténuée de la pensée, enrobant d'attique bonhomie la critique la plus aiguisée, parfois la plus implacable et, certes, aussi avertie que scrupuleuse. Cette éloquence naturelle est un régal de l'esprit et des oreilles. C'est de l'art, et du plus exquis. Les conférences que M. Calvocoressi voulut dédier à l'apothéose de la musique russe témoignèrent surtout de la profonde conviction de l'orateur, à la vérité généralement peu justifiée par le concert final Les *Tableaux d'une Exposition*, de Moussorgsky, étalèrent l'incohérence d'une longue et bientôt fastidieuse improvisation au piano, parsemée de souvenirs cosmopolites, et un humour, en somme, assez puéril, quoique rien moins qu'impondérable. Evidemment, la muse de Moussorgsky eut ici le rire un peu cosaque, le souffle court et la mémoire complaisante. Attendons patiemment ses chefs-d'œuvre. J'ai grand'peur, pourtant, que la montagne de

génie annoncée n'accouche d'une souris, sinon d'un gros raté. A mesure qu'on s'accoutume à la saveur, d'abord étrange, aux rythmes ou mélismes de la monodie amie et alliée, on perçoit mieux la fragilité de ce vernis, on démêle les filiations ou procédés dans le complexe des œuvres, et on s'y cogne aux réminiscences. Tandis qu'un « ballet de poussins », sous le couvert de Moussorgsky, gloussait un célèbre passage du *Concertstück* de Weber, l'*Islamey* de Balakirew évoquait, en même temps que Schumann et Chopin, une valse trop fameuse illustrée de la collaboration Schubert-Liszt. Le travesti n'est pas toujours aussi transparent, spécialement dans l'inspiration, sans qu'il y fasse absolument défaut néanmoins, même chez les meilleurs de l'école. Mais la musique russe apparaît de plus en plus nettement comme un composé factice, où des importations, exploitées plutôt qu'assimilées, détonnent sur un fonds indigène, artificiellement superposées sans s'y fondre à une matière incompatible, elle-même encore inassimilée peut-être par ceux qui l'empruntaient au folklore innombrable et hétérogène d'un si vaste empire. Le résultat est pittoresque, souventefois délicieux et irrésistible, mais inconsistant et de musicalité superficielle, malgré l'indéniable génialité, les intuitions suggestives ou la verve d'un Borodine et d'un Rimsky-Korsakow; et il est assez singulier que, né d'un prétexte national et basé sur la mélodie populaire, cet art slave ait tourné si vite au brio, à l'élégance ou à la virtuosité pour aboutir, chez les plus jeunes, au néo-classicisme conservatorial ou salonesque, où semble avorter aujourd'hui son étincelant feu de paille.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition d'œuvres de MM. Henri Edmond Cross, Paul Duparque, Gabriel Roby, Charles Signoret, Louis Morin, Paul Moreau-Vauthier, Mlle E. Franck de Walque, Mme A Gonyn de Lurieux. — Memento.

Henri Edmond Cross (Galerie Druet, 114, faubourg Saint-Honoré). — La nombreuse manifestation présente de cet artiste nous rend à nouveau compte des nobles efforts de sa volonté constamment tendue, jusqu'à ce jour, à ce but unique : l'expression des splendeurs de la nature objectivement considérée. Il serait superflu de s'arrêter à louer l'habileté prodigieuse et vraiment étourdissante de l'exécutant. Quelque état qu'on fasse du procédé, le confettisme auquel il s'obstine, on ne saurait sans injustice méconnaître la richesse, la magnificence aisée qu'il en obtient, comme aussi la pure distinction de sa composition. Mais que cet art est inhumain — ou extra-humain ! Emile Verhaeren, dans la lettre-préface dont il ouvre le catalogue, donne au peintre des éloges — dangereux : « Vos *Enfants dans les fleurs*, écrit-il, où les gestes puérils se confondent avec ceux des

branches, des feuilles et des floraisons, *où l'être humain, avec sa chair humaine, ne semble exister, lui-même, que comme une branche chargée de fruits* »... C'est cela, hélas ! c'est trop bien cela, et l'on ne saurait mieux dire combien peu l'humanité tient de place dans cet art scientifique. — Je n'insiste pas, ici, traitant d'autre part ce sujet (à propos des Indépendants), sur la technique pointilliste et sa froideur fatale. Pas plus que ses émules M. Cross n'est exempt de cette tare ; elle est particulièrement sensible dans ses grandes figures, — ses *baigneuses*, par exemple, qu'on voudrait écarter pour voir un peu plus de mer, de ciel, d'étendue, et pour chercher, cédant à d'impérieuses analogies, par la voie de cette analyse désintéressée de la lumière, au delà de notre vitale et chaude et familiale atmosphère terrestre, la froide, l'impassible, l'incompréhensible et belle algèbre des constellations. Ainsi peut, en outre, se caractériser le sens décoratif que M. Cross manifeste dans ses compositions, — tantôt splendide comme dans le tableau des *Pins*, tantôt joli comme dans le *Coin de jardin*, — toujours participant d'une nature qui nous dépasse, toujours étranger à nous, et par là sollicitant, à mon scandale, notre indifférence ! Car il faut bien que l'arabesque se développe à l'infini, mais pour qu'elle m'émeuve il faut qu'elle commence à l'homme. — Les aquarelles exposées en même temps que les huiles semblent se réduire plus volontiers et plus heureusement que celles-ci aux tyrannies du procédé.

§

MM. Paul Duparque, Gabriel Roby (Galerie de l'Indépendance artistique, 20, rue Le Peletier). Les très doux et très harmonieux passages des nuances aux nuances, dans la lumière fausse avec véracité de la lune, font d'une des plus importantes toiles exposées ici par M. Gabriel Roby l'unité splendide : heureuse réalisation d'un thème souvent cherché et particulièrement difficile, cette *Pleine lune* est l'œuvre d'une intelligence singulièrement lucide et d'une sensibilité profonde ; l'artiste a su éviter sans rudesse la menteuse et romantique sentimentalité, et les larges ondes aux rayonnements apaisés qui baignent son paysage sont molles sans mièvrerie. Dans d'autres tableaux. — *Acacias* (*soir*), *Orage*, *Nuages*, *Brume*, *Vent du sud*, *Bords de la Nive*, — le même instinct raisonné des harmonies, le même amour de la nature, la même science et la même sincérité attestent un artiste fortement conscient des nécessités présentes de l'art, de la voie où — quelques-uns ! nous l'espérons, nous l'attendons, nous l'appelons. Ces paysages de composition et de style, où le conseil de la nature a été écouté avec la perspicacité divinatrice de l'Amour, peuvent avoir, selon la louange inquiétante que leur décerne M. Elie Faure, « la force soutenue d'une démons-

tration mathématique » ; mais ils ont, Dieu merci, autre chose encore, et ils expriment ce qui précisément ne se démontre pas, — la Beauté.

MM. Roby et Duparque se rejoignent par le goût qu'ils ont tous deux pour la féerie nuancée du temps, par le plaisir qu'ils prennent à noter la couleur des heures. Ils ne se ressemblent pas. — J'aime la sincérité certaine de M. Duparque, et je regrette que le succès ne corresponde pas toujours à son désir. Peut-être lui reste-t-il à s'affranchir de telles influences, à en éviter telles autres, à se dégager aussi de l'ambition de tout dire : laissez à dire, ne craignez pas de laisser à désirer, laissez même à regretter ; entre l'ébauche qu'il ne faut pas montrer et la composition à la fois aérée et synthétisée, la marge est ample. Le vain scrupule de ne rien oublier compromet les meilleurs efforts de M. Duparque et jusqu'à sa *Notre-Dame vue du quai d'Austerlitz*, pourtant si intéressante par l'harmonieuse justesse des relations. — Il sera juste d'ajouter que l'exposition actuelle de M. Duparque témoigne d'un très sensible progrès.

§

MM. Charles Signoret, Louis Morin, Paul Moreau-Vauthier (Galerie Henry Graves, 18, rue Caumartin). Il est trop manifeste que ces deux peintres et ce sculpteur pensent au public — à un certain public, et s'efforcent de produire des « choses de vente ». Je vois qu'ils y réussissent et que M. Dujardin-Beaumetz, de qui la bonté s'étend sur toute la peinture, n'a pas négligé d'acquérir pour l'Etat plusieurs ouvrages de ces deux peintres et de ce sculpteur. — M. Moreau-Vauthier, l'auteur de cette Parisienne qui fut la portière de la dernière exposition universelle, poursuit, en terre, en cire, en grés, en plâtre, en bronze, ses recherches de féminine modernité. Par malheur il rencontre trop souvent, dans un chemin où M. Dejean a, plus heureux, abouti à lui-même, Gérôme! Une terre cuite — *Silhouette de Madame C.* — s'excepte par son mouvement aisé et franc, noble. Mais cette bonbonnière qui est une automobile dans un sabot, en goûterez-vous comme il convient l'antithèse philosophique et spirituelle ? — De l'esprit, M. Morin en a aussi, et davantage, et avec plus de gaîté. Si vous pensez qu'il en a trop, je serai de votre avis. Dérisions de fêtes galantes, caricatures de masques, toujours deux motifs, deux prétextes pour rire, quand déjà peut-être c'était trop d'un. En marge d'un livre de luxe, pour « amateur », ce *Concours de nuques*, ce *Char de la pantomime*, ce *Carnaval de Nice*, ce *Coin du Rialto*, passe ; mais cela fond dans le cadre. — Un joli et fin *Soleil couchant*, de délicats effets de linges blancs secoués par le vent dans un verger, sauvent-ils de la banalité élégante qui les menace les nombreux paysages de M. Charles Signoret ?

§

Mlle E. Franck de Walque (Galerie Crombac, 48, rue Laffitte). Ces quelques portraits féminins par une femme offrent le délicieux intérêt que récemment ici même je reprochais aux femmes-peintres de nous refuser, à l'ordinaire : en outre et au delà de leur valeur d'art, ils sont significatifs et constituent de précieux documents psychologiques. Comme pour tout de suite attester son désir d'exprimer surtout la vie intérieure de ses modèdes, Mlle Franck de Walque se refuse au délice des fastueuses harmonies de couleurs que volontiers pourtant lui permettrait le caprice moderne des toilettes. Elle affectionne le noir, et le gris, et les blancs pâles ; sans s'interdire parfois les rehauts heureux d'une note, çà et là, plus éclatante, elle les sacrifie souvent à la matité étrangement rayonnante des visages, et ses portraits sont des tableaux composés en vue du drame intime qu'elle se propose d'exprimer. Aussi préféré-je de beaucoup aux toiles où tout le personnage nous est montré — par exemple cette contestable « buveuse d'absinthe » — les purs portraits qui nous donnent à voir seulement un visage. La notation des regards est particulièrement intéressante dans ces yeux si intensément vivants, ces yeux pleins de pensées, de craintes, d'espérances, de regrets, et dans ces yeux préoccupés de cacher un secret, et dans ces yeux faits de larmes, et dans ces yeux faits de sourires, tous peints d'un pinceau léger et sans apparente insistance.

§

A. Gonyn de Lurieux (Galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin). Comme le note Gustave Geffroy dans la préface qu'il a écrite pour le catalogue de cette exposition : « Voici un exemple d'affranchissement. » Mme Gonyn de Lurieux a reçu des faux maîtres de l'école et jusqu'à ce jour pratiqué les officielles recettes d'art que la nature réprouve et qui trahissent le talent. Avec un rare et louable courage elle s'est libérée de ces mensonges, et elle a osé regarder la nature avec ses yeux seulement et avec seulement toute son âme. Elle est récompensée de son effort par cette joie sublime, réservée aux seuls artistes sincères, celle de percevoir dans la lumière universelle le reflet de ses propres clartés, celle de mirer sa sensibilité personnelle dans la source éternelle de toutes les émotions. Aussi son art respire-t-il la fraîcheur d'une innocence épanouie d'hier. Ainsi, par son exemple, nous est-il une fois de plus démontré que : la conquête de la nature, c'est la découverte de soi. Sans doute lui souhaiterons-nous à l'avenir plus d'aisance dans la jouissance de sa liberté neuve. Peut-être insistera-t-elle moins sur les détails d'une figure, même sur les plus significatifs mais trop individuels détails, pour s'efforcer davantage à la synthèse des formes vivantes harmonisées avec leur milieu.

Dans ces premières *Etudes bretonnes* — je parle ici des peintures — le pittoresque des gens et des choses l'a trop préoccupée. Du moins, ce pittoresque, a-t-elle su le rendre avec justesse « parce qu'elle a cherché ingénument la vérité », comme dit encore et le mieux du monde son préfacier.

§

Memento. — La Société Nouvelle de Peintres et de Sculpteurs a solennisé sa sixième Exposition le 16 mars. On sait quels artistes sont réunis dans cette Association, dont M. Gabriel Mourey prit l'initiative. Leur énumération n'est pas indifférente, témoignant à la fois, et de l'importance du groupe, et de son défaut de cohésion. Je nomme : MM. Albert Baertsoen, J.-E. Blanche, Frank Brangwyn, Emile Claus, Charles Conder, Charles Cottet, André Dauchez, Louis Dejean, Henri Duhem, Walter Gay, Georges Griveau, A. de La Gandara, Gaston La Touche, Le Sidaner, Henri Martin, René Ménard, Constantin Meunier (1), René Prinet, Lucien Simon, Fritz Thaulow, R.-A. Ulmann, Eugène Vail, Ignacio Zuloaga.

Les personnes sont notables, la coalition de leurs intérêts est respectable ; mais il n'y a point là communion de croyances, harmonie d'efforts. Dès lors, ce n'est guère qu'un cinquième ou sixième Salon, aussi peu cohérent que tel des autres et il est difficile de s'arrêter à lui — on ne saurait l'expédier en quelques lignes — au moment où ceux-ci, du droit de l'ancienneté ou du nombre, impérieusement exigent toute notre attention. Il n'est guère, d'ailleurs, de membre de cette Société que nous ne soyons assurés de retrouver dans les grands Salons. — « Certains », chez Barbazanges (18, boulevard Haussmann). — Jean Lefort, galerie Ch. Hessèle (13, rue Laffitte). — 8e Exposition de la Société des peintres de Montagne, Cercle de la Librairie (117, boulevard Saint-Germain). — Paysages palestiniens de M. Abraham Neumann, Université populaire juive (8, Jarente). — Salon des chemins de fer (Gare P.-L.-M.).

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Salon de la Libre Esthétique. — Un nouveau drame lyrique au théâtre de la Monnaie. — Une étude sur Charles de Coster. — La légende franciscaine et M. Arnold Goffin. — Mort du poète flamand Jules De Geyter. — Livres nouveaux. — Un document sur l'armée belge. — Les revues. — Encore le « Cercle de Lecture» à Ostende.

Nos impressionnistes ou luministes, puisqu'il faut absolument leur donner un nom, firent très belle figure au salon de la Libre Esthétique. On eut l'occasion d'y revoir une importante série de tableaux de Guillaume Vogels, emporté il y a des années déjà dans toute la force de l'âge et du talent et dont l'œuvre demeure étonnante de puissance, de coloris, de lumière et de satiété. Elle paraît même contemporaine des recherches ou des trouvailles de nos innovateurs les plus

(1) C'est sans doute ici la suprême manifestation personnelle du grand statuaire qui vient de mourir.

hardis. Vogels faisait de la peinture d'avant-garde ; c'est à peine si on l'a rejoint aujourd'hui. J'admirai surtout un coin de ville en démolition, avec d'étonnants gravats, des moellons comme des chairs d'écorchés vifs, comme une boucherie de Rembrandt ; puis un flamboyant effet d'automne à la lisière d'un bois, plusieurs effets de neige etc., etc. Si les Vogels étaient exposés à Paris je suis certain qu'ils y feraient sensation.

D'un autre artiste belge défunt, il y avait aussi une suite de tableaux vigoureux, d'une pâte substantielle et comme modelée, d'une touche ressentie et expressive, d'une étonnante probité de dessin : mouvements de foule, champs de foire, physionomies de garnisons françaises, impressions de banlieue, coins de guinguettes, terrasses de cafés, souvenirs d'Afrique. M. Evenepoel fut sans contredit un peintre de la plus généreuse lignée. Il peignait comme un Flamand et dessinait comme un Latin. Il savait non seulement voir par les yeux si sensibles, si réjouis de sa race ; mais il savait choisir, composer, discerner ce qui valait la peine d'être vu et peint. Ces dernières qualités sont précisément celles qui manquent à la plupart de nos broyeurs de couleur, manœuvres stupéfiants mais artisans médiocres, ne dégageant jamais le beau de ses ambiances négligeables, manquant d'aristocratie et de facultés « sélectives », n'épurant, n'intensifiant, ne sublimant rien.

Décidément, à la Libre Esthétique, les plus intéressants étaient les morts. Il y en avait un troisième, Pantazis, dont on montrait de superbes natures mortes, entre autres un crâne et savoureux arrangement de poulets dans une mue surveillée par un amusant gamin.

Quelques vivants et même bien vivants : M. Georges Lemmen, qui, après une assez longue éclipse, a fait une rentrée très remarquée avec des intérieurs, des portraits, des études de femmes, dont certaine Zélandaise on ne peut plus intéressante, d'une exécution probe, serrée, d'un dessin noble et nerveux, d'une couleur quasi patricienne.

L'envoi de M. Emile Claus comptait aussi parmi les plus admirés. Je citerai notamment une grande toile, un guéret après la moisson, le blé dressé en gerbes sous un soleil ardent et clair, une toile brûlante et glorieuse au point de vous *insoler* et qui me faisait songer à l'*Août* (*de Oogst*) un des meilleurs contes de Styn Streuvels, un West-Flamand comme Claus. N'oublions pas les très modernes jeunes femmes en blanc de M. Georges Morren, gracieuses avec un tantinet de ce sérieux et de cet air averti, conscient, qui caractérise la beauté américaine ; les envois très personnels, mais d'intérêt bien inégal de Toorop, un tempérament vigoureux qui me semble se méprendre étrangement sur lui-même et qui dans ses ascensions vers l'éther du symbole et du rêve n'a le plus souvent pour le soutenir que les ailes d'Icare ; les toiles de Heymans, Ensor, Buysse, De Laet, Robinson. En somme

un ensemble on ne peut plus intéressant et d'une belle tenue.

§

Le théâtre de la Monnaie nous a donné *Martille*, drame lyrique en deux actes composé par M. Albert Dupuis sur un poème de M. Edmond Cattier, donc l'œuvre de deux Belges. Le livret, conçu dans ce mode rapide, violent, saturé de péripéties dont *Cavalleria rusticana* inaugura la vogue, a fourni amplement au compositeur de quoi exercer ses facultés de musicien dramatique. La pièce se passe chez nous, dans un village de la vallée de la Semois, à la fin du XVIII[e] siècle. Martille est une honnête petite paysanne, orpheline, aimée platoniquement par un homme marié mais très malheureux en ménage, et en butte aussi aux entreprises d'un mauvais drôle expert en toute sorte de braconnages. L'épouse indigne du bon Etienne et Pierre, le méchant compagnon, rapprochés par la haine, conspirent entre Martille et son ami. Martille, qui chérit son protecteur, mais qui demeure vertueuse, lui prouve son amour en lui sacrifiant une première fois sa réputation et une seconde fois sa vie même. M. Cattier a fait œuvre d'adroit librettiste, d'homme du métier. M. Dupuis, à travers beaucoup trop de réminiscences de Wagner, a mis sur ces scènes corsées et véhémentes de la musique touffue et nourrie, révélant un harmoniste et un « orchestreur » distingué. Il y a de bons moments dans le dialogue, des récits d'accent juste, des phrases d'un certain souffle, des mélodies de style vraiment dramatique. La meilleure partie de la partition est peut-être la « ducasse », la fête villageoise, pour laquelle le musicien a puisé très opportunément dans le folklore musical wallon.

En somme une œuvre des plus honorables, pour laquelle M. Duboscq avait brossé un merveilleux décor, et que les meilleurs artistes de la troupe de MM. Kufferath et Guidé ont mis en avantageuse lumière. M. Dupuis représente une excellente recrue dans le bataillon assez clairsemé de compositeurs dramatiques belges dont les plus méritants s'appellent Jean Blocks, Paul Gilson, De Bock et Raway.

§

L'avant-dernier numéro de *l'Occident* (février) donnait la fin d'une étude très bien faite par M. Fierens-Gevaert, sur Charles de Coster, considéré comme le père des lettres belges contemporaines. Parlant de la langue un peu archaïque de la légende d'*Uilenspiegel*, M. Fierens constate fort justement que De Coster, voulant traduire en français le flamand et l'humour de la langue flamande, recourut au français du XVI[e] siècle et du commencement du XVII[e], français dont il raffolait et qu'il s'était souverainement assimilé : « Aussi, dit le critique, la langue qu'il parle dans *Uilenspiegel* n'est pas du pastiche. Rabelais

comprendrait aisément De Coster; mais comme un maître entend un maître de sa lignée, comme Rubens se reconnaîtrait en Delacroix, comme un quatrocentiste se retrouverait en Burne Jones. Ouvrez au hasard la *Légende Uilenspiegel*. Comparez ces phrases vives, divisées et menues, brèves, articulées de ponctuations rapprochées, comparez-les aux guirlandes oratoires de Rabelais, aux périodes si ondulantes de Montaigne : vous verrez que De Coster fourmille de rythmes modernes, sinueux, incisifs, rapides, clairs... La qualité essentielle, l'esprit intime du style sont d'une vie tout actuelle.

« Sous ces mots on sent la vie, à travers les phrases l'observation de la nature.... De Coster avait besoin des couleurs fortes ; son instinct flamand les réclamait impérieusement. Pour que la jeunesse se reconnût en lui, il fallait qu'il continuât la tradition coloriste du pays, qu'il dotât la Belgique d'une littérature harmonisée avec notre instinct immémorial de la couleur. Son archaïsme était fatal. »

Rien de plus vrai. La littérature française, M. Remy de Gourmont l'a déjà constaté maintes fois, est représentée par deux grandes traditions d'écrivains ; elle est opulente, harmonieuse, chaude et passionnée avec les Ronsard, les Rabelais, Diderot, Rousseau, et Châteaubriand, les grands romantiques, Flaubert, Verlaine, Mallarmé, Villiers de L'Isle-Adam, Laforgue, ou simplement claire, nette, élégante, concise, presque exclusivement en lignes, en dessins, avec les classiques, Racine Voltaire, Courier, Mérimée, Anatole France.

Il n'est pas étonnant que les écrivains français de Belgique, excepté quelques Wallons dont le plus remarquable est le délicieux néo-racinien Fernand Séverin, se rattachent plutôt à la tradition des grands coloristes, harmonistes et passionnés ; tels Verhaeren, Lemonnier, Maeterlinck, Giraud, Demolder, Van Lerberghe, pour n'en citer que quelques-uns.

Il s'en faut que tous les écrivains français en France se contentent du vocabulaire éteint et de la phrase alerte, mais menue de Voltaire. Le français peut rivaliser d'opulence et d'ampleur avec n'importe quelle autre langue. C'est un instrument aussi souple que puissant. Il a des grâces mais aussi des luxuriances. Nos Flamands devaient fatalement aller au français le plus monté de ton, le plus sanguin, le plus copieux, le plus pathétique. Simple question de tempérament et de température, de race et d'ethnographie.

§

M. Arnold Goffin, après nous avoir donné une remarquable traduction des *Fioretti* de saint François d'Assise et une fervente étude sur la vie du « petit Pauvre », vient de publier un travail sur la légende franciscaine dans l'art primitif italien.

Un des vétérans de la poésie flamande, M. Jules de Geyter, est mort

le mois dernier à Anvers. Il fut le collaborateur de Peter Benoît, pour lequel il écrivit des poèmes à lignes décoratives, admirablement adaptés au genre de compositions musicales dans lequel excellait celui-ci, cantates, oratorios allégoriques et patriotiques : la cantate de Rubens, la cantate des Enfants, l'oratorio le Rhin, etc. De Geyter est aussi l'auteur du *Geuzenlied* (chant des Gueux), la Marseillaise du libéralisme belge. Son œuvre principale est un très beau poème sur Charles-Quint.

L'éditeur Deman a fait une toilette tout à fait exquise aux *Heures de l'après-midi*, le plus récent recueil de vers de notre grand Emile Verhaeren, toilette digne de cette œuvre dont Pierre Quillard vous parlera sans doute dans la rubrique consacrée aux poètes. Rachilde vous a déjà signalé *Vivia Perpétua*, le joli roman historique carthaginois de M. J. de Tallenay.

M. Firmin Van den Bosch a réuni en volume, chez Vromant et Cie, éditeurs à Bruxelles et à Paris, sous ce titre : *Impressions de littérature contemporaine*, une série d'articles et d'articulets de critique se recommandant par leur franchise, leur allure primesautière, leur ton courtois, leur sympathie toujours en éveil, un intérêt très vif porté aux choses de la littérature. Peut-être M. Van den Bosch confond-il même avec trop de largesse de bons écrivains avec de très minimes amateurs et un esprit de camaraderie, d'ailleurs tout à fait à son honneur, lui fait-il aligner sur le même rang les simples publicistes et les artistes de l'écriture, les rimailleurs et les poètes, mais il fait néanmoins apprécier les distances et les différences. J'ai goûté notamment les lignes qu'il consacre à Max Waller, à la Jeune Belgique, à l'abbé Verriest, aux Rodenbach, les deux cousins, Georges le Français et Albert le Flamand ; à Georges Virrès, etc., etc.

En langue flamande a paru, en deux volumes, *De Last*, roman de Gustaaf Vermeersch. Œuvre opaque, mal composée, sans perspective et sans relief, mais d'une facture pourtant intéressante, d'une vie pour ainsi dire latente et non dépourvue d'intensité. Cela rappelle les œuvres des commissaires-priseurs et des dresseurs de procès-verbaux du naturalisme français, mais avec, en plus, une sensibilité artistique, une émotion naïve, un accent de sincérité, une mélancolie presque poétique. Parfois la brume se déchire, l'air et la lumière circulent dans ces intérieurs aussi suffocants et renfermés que des brasseries ou des tabagies encombrées de buveurs de bière et de fumeurs de pipes. La vie se dégage alors de ce monde apathique et maussade. C'est par exemple une étonnante journée de noces, digne de rivaliser avec le mariage de Coupeau dans *l'Assommoir*. A constater aussi les mérites de l'écriture. Dans tous les cas un début qui promet.

Une armée de pauvres, par Horace Van Offel, est un document édifiant sur la vie de caserne en Belgique, document sans aucune

prétention littéraire (l'auteur a pris soin de nous en informer), mais qui sue la vérité, la chose vue et même vécue. Œuvre désenchantée, sans violence, sans trop d'aigreur, d'une satire assez neutre, plutôt résignée.

A lire dans la revue *Vlaanderen* un conte de M. J. Van Ooerloop : *De Thuiskomst.*

§

Je vous parlais l'autre fois de l'intelligente propagande faite par un cercle de lecture d'Ostende en faveur de la littérature d'ici, aussi bien de la flamande que de la française. Contrairement à ce que je vous disais, les volumes mis en loterie étaient tous neufs et achetés pour la circonstance, le montant intégral de la vente des billets ayant été consacré à l'achat de ces livres. Le Cercle était parvenu à placer 6000 billets, total énorme dans un milieu où nos lettres ne semblent intéresser que de rares originaux. Un des moyens d'action employés par ce Cercle, composé de jeunes gens pleins d'initiative, consiste à se diviser en groupes de dix à vingt personnes qui se cotisent en vue de l'achat des meilleurs périodiques français et néerlandais, et des nouveautés dues à des nationaux, à mesure que celles-ci paraissent en librairie. Ces dignes et actifs amis de nos lettres sont parvenus à créer dans la seule ville d'Ostende une demi-douzaine de ces Cercles. A leur exemple des sociétés analogues ont été fondées dans d'autres villes de Flandre.

Un autre moyen de propagande efficace consiste en des tombolas du genre de celle dont je vous ai entretenu.

Je ne crois pas qu'on s'y prenne si intelligemment et d'une façon si pratique à Bruxelles ou à Anvers.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Historiens, biographes et critiques littéraires. — J. J. Jusserand : *Histoire Littéraire du Peuple Anglais, De la Renaissance à la Guerre Civile,* Firmin Didot. — Havelock Ellis : *A Study of British Genius*, Hurst and Blackett, 7 s. 6 d. — Edmund Gosse : *French Profiles,* Heinemann, 6 s. — Martin Hume : *Spanish Influence on English Literature.* Nash. 7 s. 6. d. — Sidney Lee : *Great Englishmen of the Sixteenth Century,* Constable, 7. s. 6. d. — Charles Whibley : *Literary Portraits,* Constable, 7 s. 6. d. — Barrett Wendell : *The Temper of the Seventeenth Century in English Literature,* Macmillan, 7 s. 6. d. — Andrew Lang : *Adventures among books,* Longmans, 7 s. 6 d. — W. S. Lilly : *Studies in Religion and Literature,* Chapman and Hall, 12 s. 6 d. — Wm Sharp : *Literary Geography,* « Pall Mall Publications », 10 s. 6 d. — Edmund Gosse : *Coventry Patmore,* Hodder and Stoughton, 3 s. 6 d. — Stephen Gwynn : *Thomas Moore,* Macmillan, 2 s. — G. W. E. Russell : *Sydney Smith,* Macmillan, 20. — Frédéric Harrison : *Chatham,* Macmillan, 2 s. 6 d. — Sir Rennell Rod : *Sir Walter Raleigh,* Macmillan, 2 s. 6 d. — Germaine Marie Merlette : *La Vie et l'Œuvre d'Elizabeth Browning,* Armand Colin, 8 fr. — J. Ernest Charles : *Les Samedis Littéraires,* 3e série, Sansot et Cie, 3 fr. 50. — Memento.

Il y a bien des manières d'étudier une littérature. On peut la consi-

dérer dans son ensemble, ou par périodes, par genres, par ouvrages, par auteurs; on peut envisager certains traits particuliers, certaines caractéristiques, certains aspects, certaines tendances. Et l'intérêt qu'on y prend s'accroît des points de vue nouveaux que l'on découvre.

Si l'on compare l'érudition littéraire en France et en Angleterre on percevra des différences très sensibles. En Angleterre, Mr. Charles Whibley, Mr. Sidney Lee, Mr. Andrew Lang, Mr. Edmund Gosse, Mr. Austin Dobson, qui se sont acquis une enviable renommée par des ouvrages de biographie, d'histoire et de critique littéraire sont des *scholars* indépendants. En France, ils appartiendraient inévitablement à l'enseignement, à l'Université, après avoir conquis des diplômes nombreux et passé des concours variés. C'est sans doute encore une forme du fonctionnarisme ; mais de celle-là nous aurions tort de nous plaindre, car il est juste que les hommes les plus cultivés soient à la tête de l'enseignement en France et maintiennent à son degré d'élévation le niveau des études supérieures. D'ailleurs, l'exclusivisme naturel aux professionnels, aux gens de carrière, ne va pas jusqu'à dire que, hors de la Sorbonne, il n'est pas de salut. Quelques-uns des meilleurs critiques et historiens de notre temps ne professent nulle part. Cependant, on voulait attirer Anatole France au collège de France et, s'il n'était mort si prématurément, notre savant Marcel Schwob eût prochainement occupé une chaire en Sorbonne. Quoi qu'on fasse et pourvu qu'on ait les diplômes, on finit toujours par là — aussi, gardons-nous d'en médire.

Tel est peut-être le sort qui attend M. Jusserand. La lecture du premier volume de son **Histoire Littéraire du Peuple Anglais** nous avait inspiré pour lui un grand respect, et, quand il quitta Londres pour aller remplir au Danemarck ses fonctions diplomatiques, nous fîmes la grimace en songeant que le deuxième volume de cet admirable ouvrage tarderait sans doute à venir. Enfin, après dix ans d'attente quelque peu impatiente, nous sommes récompensés. M. Jusserand a dû trouver en Amérique, où la carrière l'a finalement porté, tous les documents qu'il pourrait souhaiter. Avec mille pages, il nous mène de la Renaissance à la Guerre civile. Ce n'est pas dans les quelques lignes que nous pouvons lui consacrer ici que nous rendrons justice à ce formidable travail qui est non seulement une œuvre érudite de documentation impeccable, mais aussi un livre de lecture agréable et captivant. C'est toute la période qui revit, qui se reconstitue facilement dans l'imagination du lecteur même le moins préparé. Il ne peut pas y avoir d'autre façon d'écrire l'histoire littéraire d'un peuple.

Je ne sais si M. Jusserand connaît l'original volume de Mr Havelock Ellis, intitulé **A Study of British Genius**, en tous cas il a dû plus ou moins consciemment en appliquer les mêmes méthodes

pour ses reconstitutions psychologiques des personnages fameux. En ce sens, l'ouvrage de Mr Havelock Ellis offre à l'historien et au critique des ressources nouvelles qu'il ne doit plus négliger. C'est une étude biologique du génie dans laquelle sont coordonnés, résumés, examinés et pesés toutes les données, tous les documents psychologiques et anthropologiques, normaux et anormaux concernant l'ensemble des individualités remarquables qui ont, dans les domaines les plus divers, illustré l'Angleterre. Les conclusions de l'auteur ne sont pas définitives et il nous les promet dans des ouvrages futurs, mais il a déjà élucidé quelques-uns des facteurs déterminants du génie et certaines des conditions requises par son développement.

En dehors des influences locales sur des individus il y a aussi à tenir compte des influences réciproques des littératures les unes sur les autres. Marcel Schwob insistait beaucoup sur la dénationalisation nécessaire des littératures, sur l'importance de la critique comparée, et nul doute que les recherches ainsi comprises ne donnent des résultats surprenants. Dans son excellent recueil de **French Profiles**, Mr Edmund Gosse consacre un chapitre spécial à *l'Influence de la France sur la Poésie Anglaise*, étude qui parut d'ailleurs en français l'an dernier dans le *Mercure*, et ce rapide aperçu indique suffisamment l'étendue du sujet à traiter en détail. C'est aussi l'étude comparée des littératures qui a conduit Mr Martin Hume à rechercher quelle fut l'influence des Espagnols sur la littérature anglaise. Sur bien des points, son livre : **Spanish Influence on English Literature** offre matière à discussion, mais il n'en est pas moins une précieuse contribution à une question des plus intéressantes et des moins connues encore.

Parmi les érudits qui se sont confinés dans quelques salles spéciales du colossal monument qu'est la littérature anglaise, Mr Sidney Lee n'est certes pas le plus mal partagé. Après avoir accaparé Shakespeare, il se risque aux alentours dans le volume intitulé : **Great Englishmen of the Sixteenth Century**. Ces huit études, toutes très remarquables, eurent pour base des conférences faites à Boston. La première détermine, en guise de préface, l'esprit du XVI^e^ siècle; après quoi, ainsi préparé, on aborde successivement l'étude de Sir Thomas More, de Sir Philips Sidney, de Sir Walter Ralegh, d'Edmund Spenser, de Francis Bacon, et enfin de la carrière de Shakespeare et des influences étrangères qu'il a subies. Cette dernière étude est un magnifique essai de littérature comparée.

Dans le volume qu'il intitule **Literary Portraits**, Mr Charles Whibley témoigne de l'impeccable culture requise pour cette tâche délicate et difficile que Schwob désirait voir attaquer avec plus d'ensemble. Ces sept chapitres d'histoire et de critique littéraires sont parfaits. La France et l'Angleterre s'y coudoient ; Rabelais, Comines,

Montaigne voisinent avec Robert Burton et Philemon Holland, *the Translator Generall in his age*, et c'est Jacques Casanova qui ferme la marche. Quand on a lu ces pages, on sait que tout y est fini, complet, achevé, comme un travail méticuleux et sûr.

C'est la période qui va d'Elisabeth à Dryden qui a tenté Mr. Barrett Wendell, professeur à l'Université d'Harvard. Lui aussi nous fait part de ses idées sur Shakespeare, Spenser, Bacon, Ralegh, Burton et sur Browne, Milton, Dryden et leurs contemporains. Mais le titre de son livre: **The Temper of the Seventeenth Century in English Literature** indique nettement le point de vue auquel se place le savant professeur, en cherchant à déterminer le tempérament, l'humour, le caractère de ce siècle, qui fut celui de Shakespeare, de Milton et de Dryden.

Mr Andrew Lang est un écrivain extrêmement versatile et fécond, dont aucune page ne doit nous être indifférente. Il a acquis un savoir merveilleux dont il tire un merveilleux parti. Son dernier volume, recueil d'articles d'une amusante diversité, s'appelle **Adventures among Books**, d'après le titre du premier fragment qu'il contient. Outre ces souvenirs sur ses premières lectures, l'auteur nous entretient tour à tour de R.-L. Stevenson, du Dr Brown, d'Oliver Wendell Holmes, des poèmes de William Morris, des romans de Mrs. Radcliffe, des Confessions de saint Augustin, de Smollet, de Nathaniel Hawthorne, du Surnaturel en fiction, etc. Et Mr Lang est si disert et si captivant qu'on prend un plaisir extrême à cette conversation à bâtons rompus.

Des préoccupations d'un autre genre accaparent, en littérature, l'attention de Mr W. S. Silly. Les neuf copieux essais qu'il a réunis dans ses **Studies in Religion and Literature** en sont la preuve. Tout d'abord il recherche quelle était la religion de Shakespeare; il examine tous les passages qui peuvent jeter une clarté sur cette question et il n'arrive qu'à une conclusion douteuse. Ensuite nous avons *la mission de Tennyson*, ses croyances morales et philosophiques, ses principes politiques; *A grand old Pagan:* W. S. Landor; *A French Shakespeare :* H. de Balzac considéré comme historien d'une civilisation, avec ses vues morales, politiques et philosophiques; F. de Lamennais, dénommé un Savonarole du XIXe siècle; la vie et l'œuvre du cardinal Wiseman; la signification du Tractarianisme; une dissertation sur le mystère de la mort et les apparitions, et enfin un exposé de la théorie et des fonctions du *ludicrous*, l'humour, l'esprit, les naïvetés et la parodie. Tout cela est plein d'intérêt, plein d'idées, plein d'aperçus, mais on dirait qu'en pensant à ses lecteurs, Mr W.-S. Lilly a fait à son tour la remarque de Charles Lamb: « Voici un imbécile, soyons sérieux », et il s'est interdit de sourire.

Un aspect des plus attrayants chez un auteur est le cadre habituel dans lequel il place ses romans, ou le milieu dans lequel il vit. Avec raison, on se préoccupe beaucoup en Angleterre de ces côtés importants de l'histoire littéraire. Nous avons de volumineux ouvrages sur les *Brontë Country*, *Dickens Country*, *Hardy Country*, etc. Voici maintenant Mr William Sharp qui a eu l'idée ingénieuse de composer une sorte d'atlas de **Literary Geography**. Le titre est fort heureux et l'ouvrage tout entier est singulièrement suggestif et captivant. Les contrées favorites de Meredith, de Stevenson, de Dickens, de Walter Scott, de George Eliot, de Thackeray, des Brontë, de Watts-Dunton, de Carlyle, la géographie littéraire des lacs anglais, de la Tamise, du lac de Genève, nous sont excellemment décrites en un texte très soigné et révélées par des illustrations nombreuses et fort bien choisies.

La biographie et la monographie sont des articles des plus communs sur le marché des livres en Angleterre. Récemment, les éditeurs Hodder and Stoughton lançaient une série nouvelle de *Literary Lives* sous la direction de Mr W. Robertson Nicoll. Le dernier volume de la série est consacré par Mr Edmund Gosse à **Coventry Patmore**. Nul mieux que Mr Gosse ne pouvait traiter un sujet aussi délicat, et son ouvrage est à coup sûr un modèle du genre. A voir les portraits de Patmore, on pense devant cette tête admirable qu'elle devait renfermer un esprit de premier ordre. L'auteur de *The Angel in the House* était certainement un esprit supérieur, mais surtout fort original dans le sens d'excentrique. Or Mr Gosse, qui connut intimement Patmore, garde un sourire charmant et amusé, une attitude correcte et dégagée, un geste naturel pour nous présenter son ami, homme au génie baroque à la fois simple et compliqué. *L'Ange du Foyer* eut le sort piteux d'être le populaire « livre de vers » de tous ceux qui ne comprennent rien à la poésie, mais ce ne fut pas la faute de Patmore, encore qu'il risquât cet avatar en insistant trop sur le rôle de la morale et de la sagesse dans l'art, ce qui est toujours dangereux. Mr Gosse a élevé à Coventry Patmore son monument définitif.

La remarquable série des *English Men of Letters*, que publient Mssrs Macmillan, s'enrichit de deux nouvelles monographies, Mr Stephen Gwynn nous fait de **Thomas Moore** un portrait rétrospectif singulièrement intéressant. Il le remet en place, pour ainsi dire, et l'on comprend le succès énorme de ce poète de second ordre au moment où Shelley et Keats étaient ignorés, Wordsworth et Coleridge ridiculisés et Byron vilipendé. Le portrait de l'extraordinaire **Sydney Smith** nous est présenté par Mr George W.-E. Russell, et l'on se sent particulièrement attiré par la vivante et combative personnalité de ce clergyman humoriste, fils d'une Française et d'un

viveur anglais. Les mêmes éditeurs viennent de terminer leur série de *Twelve English Statesmen* par **Chatham**, dû à Mr Frédéric Harrison ; c'est là certainement une précieuse étude, habile, prudente, soignée, mais quand nous donnera-t-on l'ouvrage définitif qui n'a jamais encore été fait sur cette grande personnalité ? Une consciencieuse monographie de **Sir Walter Raleigh**, par sir Rennell Rodd, vient de s'ajouter à la série des *English Men of Action*.

Le beau volume que Mad. G.-M. Merlette vient de consacrer à **La Vie et l'œuvre d'Elisabeth Browning** offre cet intérêt qu'il est complet et savant sans être pédant. La méthode de l'auteur est fort habile et attentive et l'ouvrage est un des meilleurs qui aient été écrits, même en Angleterre, sur le poète génial d'*Aurora Leigh*.

Dans la troisième série de ses **Samedis littéraires**, M. J.-Ernest Charles donne une excellente étude sur Kipling et, dans sa préface, il disserte judicieusement sur l'avenir de la langue française et les idées de Wells à ce sujet.

Memento. — Le premier numéro de la *Revue Germanique* contient un remarquable article de M. André Chevrillon sur *la Jeunesse de Ruskin* et des comptes-rendus critiques d'ouvrages concernant la Renaissance et le Romantisme en Angleterre. *The Fortnightly Review* offre, ce mois, un intéressant sommaire où nous signalons *Maxim Gorky and The Russian Revolt*, *Japanese Poetry*, *The Poetry of Thomas Moore*, par Arthur Symons, la suite de *Time's Abstract and Brief Chronicle*, de G.-K. Chesterton, et la fin de *l'Utopie moderne*, de Wells. *The Cornhill Magazine* publie quelques lettres inédites de Fanny Burney, un article de Mr Stephen Gwynn sur *Mr G.-B. Shaw and the British Public*, et de fort intéressantes pages intitulées *Dying Out* et signées George Bourne. Depuis le 11 mars *The Academy* s'est complètement transformée et réellement à son avantage. Son aspect d'ensemble est beaucoup plus agréable, ses articles et ses comptes-rendus sont excellents et elle a enfin un sommaire qu'on peut consulter. *The Saturday Review* a apporté aussi quelques heureuses modifications dans ses titres. *The Times Literary Supplement* du 24 mars publie un excellent article sur Choderlos de Laclos. Reçu : *The World's Work and Play*, *The Empire Review*, *Harper's Mag.*, *Scribner's Mag.*, *Current Literature*, *The National Review*, *The Review of Reviews*, *The Monthly Review*, *The Independent Review*, *The Grand Magazine*, *Pearson's Magazine*, *etc.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES TCHÈQUES

La Mort de l'écrivain slovaque Janko Rimavski (Jean Francisci). — Journaux et Revues. — M. Lostak et ses « *Chromatické hromobiti* ». — Réponse de M. Kovarovic. — Essai de M. Milos Marten sur *Edvard Munch*. — M. Emmanuel de Cenkov et la revue *Cesky svet*.

Je ne sais rien de plus mélancolique que la destinée d'un homme de cœur et de talent au pays slovaque. Muselé ou passant les trois

quarts de sa vie en prison, il lui faut ou abdiquer tout sentiment national, toute velléité de demeurer en communion avec sa race, ou se résigner à un martyre obscur, sans utilité comme sans consolation, car le terrorisme régnant permet à peine un acte de sympathie, un signe d'assentiment. Aussi les travaux de ces hommes ne peuvent être jugés sous l'angle de nos écrits de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Des lignes parfaitement insignifiantes sont des actes de courage en un pays où tout est interdit sinon dépend des excès de zèle des fonctionnaires, depuis la fondation d'une société de chant jusqu'à une représentation théâtrale d'amateurs, où c'est la prison que de chanter une chanson plus que centenaire contenant ces vers: *Né nu, le Slovaque meurt nu*, ou bien de désigner dans un article ou un discours les Magyars en ces termes : *Nos adversaires*. La fable du *Loup et de l'Agneau* s'y vérifie d'une application constante: « Et je sais que de moi tu médis l'an passé. » Rien ne se peut imprimer sans le visa d'une censure impitoyable pour qui écrire en slovaque est déjà acte suspect. Aussi dépasser de la tête le niveau de la nation coûte cher. Sans même citer pour exemple un Svetozar Hurban Vajansky, l'auteur du copieux roman de *Kotlin*, voyez n'importe quel des directeurs de journaux slovaques. De là un état de marasme intellectuel vraiment déplorable, et il faut s'étonner pourtant qu'en dépit des circonstances les Slovaques arrivent tout de même à faire ce qu'ils font : affirmer leur existence et revendiquer ces droits, presque tous violés que leur accorde la constitution hongroise. C'est à peine s'il a été rendu dans la presse slovaque — et si peu dans la tchèque, ce que les tristes rivalités de toujours expliquent, — d'ultimes devoirs strictement honorables à Jan Francisci, l'un des derniers survivants de l'épopée de 1848. Il était né en 1822 à Hnust, dans le comitat de Gemer. Il avait étudié à Presburg, où il s'était lié d'amitié avec Stur (*pr. Chtour*) ; ils unirent leurs efforts pour la création d'une langue *littéraire* slovaque. En 1844 il s'était installé à Levoc où il avait fondé un institut pour le développement intellectuel des jeunes gens. Mais le gouvernement lui interdit l'enseignement public. Il continue les leçons, mais particulières, toujours selon l'esprit de Stur. Puis il se rend à Presov, où il étudie à l'académie de droit. Lorsque la tempête de 1848 éclate, il est nommé capitaine de la garde slovaque dans son en Iroit natal. Avec Daxner et Bakuliny, il se refuse à l'envoi des troupes slovaques contre les Croates et les Serbes, exemple que suivit toute la Slovaquie. Le 3 novembre 1848, à Plesivec, il est condamné par l'Insurrection à être pendu; Kossuth le gracie et commue sa peine en trois ans de prison à Pest. Lorsque la capitale est prise par Windisch-Grætz il est aussitôt délivré : il retrouve ses camarades parmi les volontaires slovaques dont il commande une division. Quand l'héroïque résistance hongroise est bri-

sée, il rentre au service de l'état. On le trouve dès lors secrétaire à Zvolen, commissaire du comitat à Debreczin (1853), conseiller de la lieutenance à Nagy Varad (1859), et du vice-roi à Budapest en 1863. Son activité littéraire dans le recueil *Tatranka* (1841) fut considérable de même que plus tard à *Nitra* de Hurban. En 1845, il avait édité à Levoc ses *Slovenské povesti* (*Légendes slovaques*). *Nitra* publia en 1846 son travail historique *Janko Podhorsky*. De 1861 à 1863, paraissent à Pest ses *Pestbudinské Vedomosti* (*les Enseignements de Budapest*). En 1861, Francisci préside l'assemblée slovaque de Turciansky-Svaty-Martin qui amena la fondation de la *Matice slovenska*, société dont le but fut de réunir les capitaux nécessaires à soutenir les œuvres et les écoles slovaques, capitaux confisqués en une fois par le gouvernement et employés à des œuvres de magyarisation. Désormais les dernières œuvres de Francisci sont éditées à Turciansky-Svaty-Martin où il vient de mourir âgé de 83 ans. Son ouvrage le plus important, paru en 1885, s'appelle *Iskry ze zavjatej pahräby* (mot à mot : *Etincelles d'un feu recouvert*). Il signait du pseudonyme de Janko Rimavski (Jean de Rimavska-Sobota, ville magyaro-slovaque du Nord de la Hongrie).

Je voudrais dresser une fois dans cette chronique un tableau à peu près complet des journaux et des revues tchèques en les groupant par tendances et présentant un à un les plus intéressants de leurs collaborateurs. C'est tout un monde d'une vitalité extraordinaire et étroitement mêlé à la vie même de la nation. Depuis les vénérables *Narodni Listy* de M. Gregr jusqu'à la toute jeune *Moderni Revue* en passant par le *Cas* inspiré par M. Masaryk, le professeur qui a le plus d'influence sur la jeunesse universitaire, et par *Lumir*, œuvre de M. V. Hladik, romancier de talent et « essayiste » avisé, ce serait en quelque sorte dresser l'inventaire des forces intellectuelles nationales. Je dirai seulement aujourd'hui l'intérêt avec lequel *Lumir* ouvre les yeux sur les choses de France et tient au courant ses lecteurs du mouvement littéraire le plus avancé, et je signalerai la très intéressante petite revue *Krasa Naseho Domova* (*La Beauté de notre patrie*), organe du club *Pour le vieux Prague* (*Za Starou Prahu*), qui lutte de toutes ses forces contre la démolition systématique du vénérable Prague au profit du soi-disant assainissement, alors que justement le Dr Prochazka, ce fin musicien qui signe de si jolis poèmes symphoniques sous le pseudonyme de Ladislas Prokop, a démontré au Congrès d'hygiène de Paris que de tout Prague c'est la vieille Mala Strana des contes de Neruda, des marminotiers chevrotants, des petites vieilles marmiteuses, des fonctionnaires rogues et des aristocrates indécrottables, le quartier le plus sain en même temps que le plus suranné.

La regrettable dispute pendante entre M. Kovarovic, directeur de

l'opéra au Théâtre National et auteur des partitions, l'une si dramatique et l'autre si fine, de *Psohlavci* (les *Têtes-de-chien*) et de *Na starem belidle* (*A l'ancienne blanchisserie*), et M. Ludvik Lostak, auteur d'un opéra jadis tombé, et d'une nouvelle œuvre refusée : *Furianti*, a le privilège, bien plus que de divertir la galerie, d'attrister les amis de la musique tchèque. Il serait si désirable de mettre à s'imposer à l'étranger toutes les énergies qui se perdent à s'entredévorer. En attendant que tribunal et arbitres décident de cette affaire, elle a donné lieu à un échange de brochures qui pourront être un jour recherchées par les amateurs de curiosités musicales. M. Lostak, aigri par une vie de travail mal rémunéré, avait déjà lancé sous le titre aussi piteux que tapageur de **Chromaticke Hromobiti** (*Coups de tonnerre chromatiques*) trois libelles d'assez verte et irrespectueuse critique contre les trois dieux de la musique tchèque : Smetana, Dvorak et Fibich. Sa partition refusée une première fois, remaniée longuement, puis refusée encore sous sa seconde rédaction, il se hâta de *tonner* une quatrième fois et l'on eut du jour au lendemain un *Kovarovic* préparé de longue date, où l'on reproche au jeune maître d'être joli garçon, d'avoir appris à chanter pour se faire valoir en société, d'avoir épousé une femme trop riche, d'être trop heureux, d'avoir réussi trop facilement, et autres stupidités qui n'ont qu'un lointain rapport avec la musique. M. Kovarovic, ayant pris la précaution d'extraire une cinquantaine de mesures de la partition inédite de M. Lostak, a eu le seul tort (juridiquement) de les citer en les réduisant au piano (pas très exactement prétend son adversaire) de façon à prouver le bien fondé de ses appréciations. (Son erreur de droit reconnue, M. Kovarovic s'est du reste empressé de retirer du commerce sa brochure.) Une chose me frappe dans ce débat, c'est qu'il y est moins question du drame (jugé d'emblée, paraît-il, d'un réalisme révoltant) et d'expression dramatique musicale, que de petites disputes techniques, savoir par exemple si M. Lostak oui ou non écrit des choses chantables pour telle ou telle voix. Et si je me rappelle que la IX^e^ symphonie jadis suscita de telles objections, non moins que *Tristan* du reste, je m'attriste d'autant plus à la pensée de voir M. Kovarovic, qui a besoin de tout son calme d'esprit pour mener à bien dans le plus bref délai une troisième grande œuvre, engagé dans d'aussi stériles tracasseries. Et d'autre part lorsque dans le public j'entends traiter un homme de fou qui ne sait pas son métier, immédiatement je dresse l'oreille. N'a-t-on point dit pareilles choses de tous les génies ?

On n'a pas dit autre chose à Prague depuis deux mois de **M. Edvard Munch**. L'exposition de ce jeune impressionniste norvégien, d'une pathologie si bariolée et d'une génialité si gueularde et paradoxale, a fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est pas fini puisque la

Société Manes a décidé d'entreprendre une série de monographies d'artistes, copieusement illustrées, et de consacrer la première à son hôte récent. Elle échoit à M. Svoboda, critique d'avant-garde, enthousiasmé par l'étrangeté du cas et l'auteur déjà d'une préface au catalogue de l'exposition. Cependant les choses les mieux pensées et pesées, parmi celles sympathiques à cet art anormal et empoignant, ont été dites avec conviction par M. Milos Marten, en une brochure tirée à très peu d'exemplaires, éditée par souscription et ornée d'une charmante parure artistique par Mlle Zdenka Braunerova. Voici deux noms qui méritent qu'on s'y arrête. M. Milos Marten est, avec M. Jean Rovalski (qui dernièrement, à la revue *Lumir*, parlait si joliment de Laforgue), celui des jeunes critiques tchèques auquel la sincérité et l'originalité des opinions, le sérieux de l'érudition semblent promettre le plus brillant avenir. Il s'est mis en vedette par son essai si incisif, si fouillé, si complet sur le poète mystérieux et mystique Otokar Brezina, l'espoir et déjà la plus haute sommité de la poésie et peut-être de la pensée tchèque contemporaine. D'autre part, sa conférence sur Elémir Bourges suffirait à nous être garante de la sincérité éclectique avec laquelle il est allé à Munch ; mais ce serait tout de même une étude bien curieuse à méditer que celle où il nous serait éclairci ce qu'il peut se rencontrer au fond d'un esprit raffiné et jeune d'analogies homéopathiques ou allopathiques susceptibles de lui permettre de répondre au *pourquoi*, et surtout au *comment* de trois admirations aussi différentes. J.-K. Huysmans s'étonne bien qu'on puisse admirer à la fois Puvis de Chavannes et Gustave Moreau ! On peut reprocher à M. Marten un goût de l'étrangeté et du rare, vraiment exaspéré par le bourgeoisisme opaque de la société de Prague ; un temps de « Ville Lumière » le guérira de ce léger excès.

Fille d'un homme politique dont le rôle fut considérable lors des événements qui ont assuré la renaissance tchèque, sœur de savants distingués, belle-sœur d'Elémir Bourges, mais ne devant rien qu'à ses talents et à son esprit accueillant et ouvert, Mlle Zdenka Braunerova est coutumière et prodigue de jolies surprises à l'égard de ses amis. Elle orne leurs livres quand ils sont écrivains, et quand ils sont artistes elle commente leurs œuvres. On a d'elle, en même temps que des dessins charmants pour le roman campagnard de M. V. Mrstik *Pohadka Maje*, une étude pleine de choses substantielles sur l'étrange statuaire Frantisek Bilek, autre isolé également épris de Otokar Brezina, dont il a curieusement illustré le recueil **Ruce** (*les Mains*). Si Mlle Braunerova se décidait jamais à égrener aussi le collier de ses jours, on assisterait, je crois, à un bien curieux défilé de personnalités, car elle a fréquenté non seulement à Prague tout ce qui a eu et aura un nom, mais à l'étranger encore un bon nombre des plus intéressantes personnalités de notre temps. Mais la notation au pastel

d'un effet de neige sur le petit couvent de Petrjin un jour, ou un autre jour une aquarelle du palais Thun et le lendemain de la peinture sur verre, la distrairont pendant longtemps encore de renouveler la noble tentative littéraire si bien réussie en honneur de M. F. Bilek.

A Prague, où les manifestations francophiles sont journalières, c'est avec grande joie qu'on a appris les récentes distinctions dont M. Srb, maire de la ville, et M. de Cenkov viennent d'être l'objet. M. le chevalier Emmanuel de Cenkov joue à l'hôtel de ville et du reste à Prague en général un rôle très intéressant. Rien de ce qui se publie en France sur la Bohême ne lui échappe et il en avise immédiatement ses concitoyens par des traductions et citations essentielles ou par des analyses aussi impartiales que sobres. Il a même ouvert sous le titre : *Ce qu'on dit de nous en France*, une rubrique à cet effet dans la nouvelle revue illustrée **Cesky svet** (*le Monde tchèque*) qui a déjà apporté jusqu'ici pas mal de curieux documents graphiques et littéraires, anciens et actuels, sur tous les milieux de la société tchèque.

Nous recevons, au moment de clore, un de ces romans à couverture aussi ambitieuse que dénuée d'art comme nous les détestons et comme la mode en sévit à Prague, *Jeji Buh* (*Son Dieu*), par M. K. H. Hilar. Nous y reviendrons s'il y a lieu.

WILLIAM RITTER.

LA CURIOSITÉ

Les tableaux anciens et modernes de la collection T. Schiff. — Vente Félix Gérard père. — Vente Paul Vogler. — Collection de Mme de R... — Constantin Guys. — Suite de la vente Daguin : livres rares.

Du 20 mars au 10 avril nous n'avons rien eu de sensationnel, mais beaucoup de petites choses intéressantes. M. Paul Chevallier a continué la dispersion de la collection Guilhou, qui comprenait des objets aussi nombreux que variés, et M. Georges Bonnaud a fait de même pour la **collection T. Schiff**, qui comportait également de quoi satisfaire aux appétits les plus divers et les plus voraces. Pour voir en détail de telles collections afin d'en découvrir toutes les richesses et d'apprécier les mérites de leurs auteurs, il faudrait beaucoup de temps. Or, à l'Hôtel Drouot, tout se fait à la hâte. A regret, nous procéderons de même.

Des vacations présidées par M. Georges Bonnaud, je retiens celle où furent vendus les tableaux anciens et modernes. Nos amateurs les plus connus et les plus subtils s'y trouvaient. Voici M. Henri Rochefort, toujours jeune d'allure et de caractère. Il achète pour 280 fr. une toile attribuée à Louis David et qui serait le portrait du peintre, puis, pour 165 fr., une autre petite toile, *Cascades*, attribuée à Leprince. J'imagine que notre célèbre pamphlétaire n'a pas dû faire deux mauvaises affaires!

M. Thiébault-Sisson, critique d'art du *Temps*, s'adonne aussi à la passion du collectionneur. Il n'hésita pas à sacrifier 1.525 fr. pour s'offrir un bois de forme ogivale, haut de 3 centimètres et large de 21 centimètres. Il est vrai que sur ce bois sont peints la *Vierge et l'Enfant Jésus* avec un tel sentiment de piété et une telle expression de beauté, qu'il est juste d'attribuer cette œuvre à un artiste de l'école française du XV^e^ siècle. Elle rappelle d'ailleurs celle qui est cataloguée au Musée du Louvre sous le numéro 1.001. M. Thiébault-Sisson acquit encore pour 1.950 fr. une autre Vierge de l'école Vénitienne. La Vierge est debout, de trois quarts tournée vers la gauche; l'Enfant Jésus est couché devant elle sur un parapet, la tête appuyée sur un coussin et une draperie verte; il tient des fruits dans ses mains. La scène, on le devine, est charmante. N'empêche que le critique d'art du *Temps* semble vouloir finir ses jours dans la dévotion! D'autant plus que, dans la même vacation, M. Bonnaud lui adjugea deux panneaux de l'école italienne représentant des évêques. Cela devient du cléricalisme!

Parmi les peintres modernes, quelques-uns jouissent de la faveur du public. Tel Eugène Carrière, dont un *Bébé, les deux mains sur un pot de confiture,* revint à M. Bernheim jeune contre 2.700 fr. Un petit tableau de Delacroix monta à 1.900 fr. et échut à M. Neumans. M. Rivals donna 700 fr. pour la *Vallée du Mont-Dore*, de Lebourg.

Mais c'est la **Vente Félix Gérard**, dans laquelle le *Portrait du seigneur Antoine Humblot* se vendit 39.000 fr., qui fournit les renseignements les plus complets sur l'estime dans laquelle sont tenus les peintres modernes. On peut affirmer d'une façon générale que les amateurs ne s'intéressent pas à la peinture moderne. Ils donneraient le plus beau tableau des temps présents pour un dessin célèbre de Fragonard ou une petite toile de Chardin.

Sans doute, quelques noms actuels ou récents sont recherchés, mais l'art n'a rien à voir dans cette affaire, ou peu de chose : il disparaît devant la question de spéculation ou celle de mode. La preuve en résulte de ce fait que l'on se dispute de mauvaises œuvres à cause de leur signature et qu'on délaisse de belles œuvres, ou des œuvres pour le moins dignes d'intérêt, parce que les signatures n'ont pas été jetées à tous les échos par la trompette de la Renommée.

Donc, voici quelques prix de la vente Félix Gérard :

Bonnat, *Hercule et Antée*, esquisse : 90 fr.; Boulard, le *Petit marchand d'œufs :* 150 fr.; Chintreuil, *Ciel d'orage sur la vallée :* 105 fr.; Corot, le *Temple de Pœstum :* 2.010 fr.; Courbet, le *Moulin :* 510 fr., *Roches dans la forêt de Fontainebleau :* 510 fr.; Daubigny, *Soleil couchant sur la mer :* 200 fr.; Gustave Doré, la *Jeune femme au fichu blanc :* 105 fr. ; Paul Lazerge, la *Boutique*

du potier, à Alger : 21 fr.; Manet, le *Balcon*, esquisse du tableau du Luxembourg : 3.100 fr., *Citron sur une assiette de faïence :* 800 fr.; Monticelli, *Femmes dans un parc :* 310 fr.; O. de Penne, la *Terre-neuve :* 185 fr.; Robert-Fleury, *Calvin :* 165 fr.; Ph. Rousseau, *Prunes :* 140 fr.; Roybet, le *Fou :* 890 fr.; Alfred Stévens, *Yamatori :* 2.700 fr.; l'*Attente :* 1.000 fr., *Monte-Carlo :* 40 fr.; Trouillebert, *Nymphe couchée :* 70 fr.; Vollon, la *Ferme :* 100 fr., *Coq et poules :* 100 fr.; Paul Vogler, l'*Eglise du village :* 182 fr.

Précisément, quelques jours auparavant, M. Georges Bonnaud dispersait un certain nombre de toiles de **Paul Vogler**. On se rappelle que cet artiste fut un des plus réputés parmi les Impressionnistes. Il possédait un coloris délicat et riche. Ses œuvres cependant ne se sont vendues qu'entre 250 et 300 fr.; la *Seine à Rouen* atteignit le prix le plus élevé et fut adjugée 310 fr. A beaucoup de signes d'ailleurs on peut voir que la vogue des Impressionnistes est en recul. Elle aura été aussi brève que bruyante.

Dans une autre vente, celle de **Mme de R...**, nous vîmes également passer quelques noms modernes. Un *Paysage à Vetheuil*, de M. Anquetin, fut adjugé 90 fr.; l'*Arrivée*, du même artiste, ne trouva acquéreur qu'à 150 fr. et une autre toile, *Aux Courses*, qu'à 180 fr.

Il est vrai que ce sont là plutôt des études, des tâtonnements de ce peintre, qui, aujourd'hui, nous présente volontiers des Nymphes et des Faunes d'une vie si intense et d'une couleur si chaude. Ces études n'en méritaient pas moins un meilleur sort, surtout quand on songe que les *Adieux*, de M. Gaston La Touche, se vendirent 1.960 fr.!

Cette vente de Mme R... comprenait encore trois œuvres d'inégale importance de Monticelli. La plus grande monta à 1.500 fr., la plus belle d'harmonie ne fit que 620 fr. Un tableautin plutôt vilain de couleur alla à 360 fr. à cause de la signature de Puvis de Chavanne. Un autre amateur paya 2.010 fr. une œuvre de M. Fritz Thaulow, la *Statue de Coléoni à Venise*, d'un dessin un peu trop linéaire, mais d'une somptueuse coloration.

On avait un peu oublié **Constantin Guys**, que jadis Baudelaire vanta en termes lyriques. Une vente d'un certain nombre de ses œuvres faite le 3 avril par M. Paul Chevallier vient de rappeler son nom à nos mémoires oublieuses.

Déjà, au reste, on nous avait offert, en 1895, une exposition des œuvres de cet artiste qui compte toujours de fidèles admirateurs. A la vérité, c'est un dessinateur pittoresque et amusant. Ses aquarelles et sépias font revivre avec relief le monde du Second Empire, les dames à crinolines et les messieurs aux longs chapeaux haute-forme.

Mais son art ne va pas au delà de l'anecdote et de la caricature; son plus grand mérite est d'être un peintre de mœurs. Ses œuvres se sont vendues entre 200 et 300 fr.

En somme, le clou de la dernière quinzaine a été la suite de la **Vente Daguin**, que poursuivent MM. Delestre, commissaire-priseur, et A. Durel, expert. La bibliothèque de feu M. Daguin comprenait beaucoup de livres et de livres fort rares. Elle devait exciter la convoitise des amateurs. Un Anglais, M. Pearson, s'est offert pour 22.800 fr. un exemplaire de l'édition originale du *Cid*, parue en 1637 et mise sous reliure de Cuzin père.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

Jean Finot : *Le Préjugé des Races ;* Alcan 7 50

Histoire

J. Brugerette : *Innocent III et l'apogée du pouvoir pontifical;* Bloud » 60
J. Brugerette : *Grégoire VII et la réforme du XI^e siècle;* Bloud » 60
Fernand Caussy : *Laclos;* « Mercure de France » 3 50
G. Da Costa : *La Commune vécue.* T. III et dernier; Lib.-imp. réunies 3 50
Comte Fedor Golovkine: *La Cour et le règne de Paul I^er.* Portraits, souvenirs et anecdotes. Introd. et notes de S. Bonnet; Plon 7 50
La Pologne et la crise Russe. I : *Lettre d'un Polonais à un ministre Russe.* II : *Observations politiques à propos de la lettre d'un Polonais à un ministre Russe;* Plon, 2 fascicules » »
Colonna de Cesari Rocca : *Le Nid de l'Aigle, Napoléon, sa patrie, son foyer, sa race ;* Lib. universelle 3 50
G. Schlumberger : *Derniers soldats de Napoléon;* Plon 5 »

Littérature

R. Dumesnil : *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode;* Soc. fr. d'imp. et lib. 3 50
Ernest Gaubert : *Jean Lorrain;* Sansot et Cie 1 »
Goethe : *Faust;* trad. nouvelle complète, strictement conforme à l'original, par Ralph Roderich Schnopp ; Perrin 7 50
F. Henry : *Les Sonnets portugais d'Elisabeth Barrett Browning ;* trad. en sonnets français; Guilmoto 10 »
Rabelais en français moderne, par J.-A. Soulacroix, illustr. de F. Jobbé Duval et R. de la Nezière. T. IV et V; Librairie universelle 0 60
Recueil des discours, rapports et pièces diverses lus à l'Académie française, 1900-1904; 1^re partie; Firmin-Didot 2 »
M. Roustan et C. Latreille : *Lyon contre Paris, après 1830;* Champion » »
D. Ursmer Berlière : *Un ami de Pétrarque, Louis Sanctus de Beeringen;* Champion 1 50
Paul Yaki : *M. et M^me Jean de la Hire;* Bibliothèque Indépendante 1 50

Philosophie

Abdesselam ben Choaib : *L'Esprit de la philosophie du droit musulman ;* Challamel 1 »
Georges Dumas : *Psychologie des deux Messies positivistes : Saint-Simon et Auguste Comte ;* Alcan 5 »

Poésie

A.-C. : *Pierrot inconnu ;* Stock 3 50
Jean Bach Sisley : *Roman des Soirs ;* Préface de Jean Bertheroy; Messein 3 »

C.-A.Cantacuzène : *Poussières et Falbalas ;* Perrin 3 »
Charles Dornier : *La Chaîne du rêve ;* Soc. française d'imprim. 4 »
Francis Eon ; *La Promeneuse ;* « Le Beffroi » 3 50
Duchesse de Rohan : *Lande fleurie ;* Calmann Lévy 3 50

Publications d'art

E. Daelen : *La Moralité du nu ;* av. 100 phot. ; Méricant 5 »
Anatole France : *A la lumière*, ode, av. comp. en coul. ; Pelletan 40 »
A. Michel : *Histoire de l'Art depuis les premiers chrétiens jusqu'à nos jours ;* Colin, fasc. I. 1 50
A. Robida : *Les Aphorismes de Brillat-Savarin ;* Blaizot 25 »

Questions religieuses

R. d'Adhémar : *Le Triple Conflit.* Science, philosophie, religion ; Bloud » 60
J. Ageorges : *La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien régime. I. Les Réguliers ;* Bloud » 60
A. Baudrillart : *La Religion romaine ;* Bloud » 60
J.-M. Besse : *Les Saints protecteurs du travail ;* Bloud » 60
A. Boudinhon : *Les procès de béatification et de canonisation ;* Bloud » 60
P. Drillon : *La Jeunesse criminelle ;* Bloud » 60
R.-P. Foignera : *L'Apologétique de Lacordaire ;* Bloud » 60
Chan. G. Frémont : *Le Conflit entre la République et l'Eglise ;* Bloud 3 50
G. Frémont : *La Divinité du Christ ;* Bloud 5 »
A. Pouget : *Les Idées religieuses et réformatrices de l'évêque constitutionnel Grégoire ;* Soc. nouv. de lib. 3 »

Romans

Albert Delvallé : *Le Roman d'un chien ;* Delagrave » »
Gustave Guiches : *Bonne fortune ;* Fasquelle 3 50
Député Hicks : *Ces dames. Psychologie et pathologie sexuelle de l'affaire Syveton ;* Marion 3 50
Bertrand de Jarzé : *L'Inaccessible ;* Juven 3 50
D. Jaubert : *Gestes de Provence ;* Fontemoing 3 50
Jean de la Brète : *L'Impossible ;* Plon 3 50
J. Jacques Langlois : *La Villa de Nessus ;* Victor Havard 3 50
J. Leroux : *Le Livre d'Heures de mon oncle Barberousse ;* Lacomblez » »
A. Maurel : *Le Vieillard et les deux Suzannes ;* Calmann Lévy 3 50
Louis Payen : *La Souillure ;* Emile Petit 3 50
Lucien Rolmer : *Les Héritiers de Madame Fornoul ;* « Mercure de France ». 2 »
Robert Scheffer : *Les Frissonnantes ;* « Mercure de France » 3 50

Sciences

Dr J. Barbot : *Les Chroniques de la Faculté de médecine de Toulouse, du XIIIe au XXe siècle ;* Toulouse, Ch. Dirion, 2 vol. 16 »
E. Hæckel : *Les Enigmes de l'Univers ;* Schleicher 2 »
J. Viénot : *Lettres inédites de Georges Cuvier à Georges Duvernoy ;* Dôle, Girardi et Audebert » 75

Sociologie

A Des Cilleuls : *Le Socialisme municipal à travers les siècles ;* Picard et fils 7 50
Edgard Milhaud : *La Tactique socialiste et la décision des Congrès internationaux ;* Soc. nouv. de libr., 2 vol. 1 »

Théâtre

Gaston Baty : *La Passion*, drame en 5 actes, en prose ; Paul Phily 3 50
Franc Nohain : *L'Heure espagnole*, comédie bouffe en 1 acte, en vers ; Fasquelle 1 »
Jules Lemaître : *La Massière*, comédie en 4 actes ; Calmann Lévy 3 50
Maurice Maindron : *Le Meilleur parti*, comédie en 4 actes ; Fasquelle 2 »
Molière : *Les Femmes savantes ;* librairie Universelle » 60
Molière : *Les Précieuses ridicules. Le Médecin malgré lui ;* Librairie Universelle » 60
Racine : *Athalie ;* Lib. Universelle » 60

ÉCHOS

Qui nous conduira? — La Maladie de Maxime Gorky. — Agrippa d'Aubigné et la Reforme de l'Orthographe. — Constantin Meunier. — Un Monument à la Mémoire de Gabriel Tarde. — Le Centenaire de Schiller en Suisse. — Mistral et Nietzsche. — Une Conférence sur Vincent van Gogh. — Antiquités romaines en Transylvanie. — Les Monuments italiens en danger. — L'Assemblée générale des sociétaires du Salon d'Automne. — Un Epilogue. — Une bonne Fortune. — L'Architéâtre de M. d'Annunzio. — « Si Dieu n'existait pas... ». — Une Découverte de la Science contemporaine. — Publications du *Mercure de France*.

« Qui nous conduira? » — M. Henri Mazel a reçu la lettre suivante, qu'il nous prie d'insérer :

Monsieur,

Je vous remercie quand même d'avoir bien voulu parler de mon livre *Qui nous conduira?* dans le *Mercure de France*.

J'aurais mieux aimé quelques bons arguments que votre très spirituelle ironie, mais chacun donne ce qu'il peut.

Vous acceptez l'homme de caractère, ou du moins vous ne le récusez pas. C'est déjà quelque chose.

Mais vous me reprochez d'avoir emprunté aux religions leurs moyens de propagande. L'homme de caractère peut, quand il est instruit comme vous, trouver dans sa conscience une ligne de conduite assez impérative pour se passer d'un culte extérieur. Mais votre domestique et le mien ne comprendront jamais l'obligation des devoirs que leur impose la vie sociale, si on n'entoure pas ces devoirs d'un culte extérieur qui les rende plus compréhensibles.

Ce sera encore une religion, c'est vrai. Mais au lieu de plier notre raison à des croyances inacceptables, cette religion nouvelle ne sera qu'un hommage solennel rendu publiquement aux grandes idées de vérité, de justice et de probité qui gouvernent le monde malgré lui.

A quoi bon votre religion, direz-vous? Nous avons mieux que ça. Nous avons des gendarmes pour arrêter tous ceux qui ne croient pas qu'on doive être forcément juste, honnête et véridique.

Je le sais. On peut même soutenir qu'une société peut vivre sans d'autres soucis que ceux du ventre, sans d'autre respect que celui de la force. Triste milieu! Il est bien permis d'en chercher un autre, dût-on, pour cela, descendre au rôle toujours fort ingrat d'outrecuidant moraliste et être traité de sot par tous les Alceste et les de Pourceaugnac qui se disent les gardiens sincères de tout ce qui nous reste de bonheur.

Au moment où s'effondrent de plus en plus toutes nos vieilles croyances et toutes nos déférences d'antan, j'ai proposé l'homme de caractère pour ligne de conduite à tous ceux qui cherchent encore la voie droite, en dehors de toute espèce de religion. C'est là le but principal de mon livre que vous avez passé sous silence.

Je n'ai aucun droit de vous demander l'insertion de ma lettre dans le *Mercure de France;* aussi ne fais-je appel qu'à votre courtoisie et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Dr FOURESTIÉ.

§

La Maladie de Maxime Gorky. — Des informations alarmantes ayant paru dans la presse russe et étrangère sur la santé de Maxime Gorky, un confrère du *Kievskoïé Slovo* est allé voir l'avocat de Gorky pour l'interroger sur l'état de santé et la situation de son illustre client.

— Il est malheureusement exact, dit l'avocat, que Gorky, que je viens de voir à Riga, a eu sa santé ébranlée par la prison. Ses proches constatent que la toux est devenue fréquente et qu'il commence même à cracher du sang. Quant à lui, il n'aime pas à parler de sa santé et ne veut pas se soigner. Tout en nous promenant dans le parc, nous parlons affaires. Gorky sort un porte-cigarettes et veut en allumer une; un accès de toux le saisit.

— Pourquoi, lui dis-je, fumez-vous à l'air? Vous toussez, il faut vous soigner...

— Non, je ne peux pas ainsi veiller sur ma santé; vaut-il vraiment la peine de vivre pour penser constamment à la santé, craindre le moindre vent?... Je crois que non. D'ailleurs, je me sens très bien et je suis très bien portant...

Gorky bien portant, lorsque même le médecin de la forteresse a constaté tous les symptômes du processus tuberculeux!

— Que pensent faire alors ses proches pour le soigner?

— Mais ces jours-ci Maxime Gorky va partir pour la Crimée.

— Est-ce qu'il vit largement?... On le dit très riche... propriétaire foncier?

— A l'heure qu'il est, Gorky habite à Marienhof une pension de famille moyenne, ne dépensant pas plus qu'un étudiant aisé : 60 à 70 roubles par mois (150 à 175 francs). Il donne tout ce qu'il gagne. Il a beaucoup de boursiers à l'étranger, et il leur envoie pour vivre et étudier des sommes assez convenables.

Il a, par exemple, une boursière à laquelle il sert cent roubles par mois, parce que ses travaux scientifiques l'obligent à des dépenses. Une autre grande cause de dépenses, c'est l'envoi de livres à tous ceux qui en ont besoin. Il compose des bibliothèques entières qu'il expédie sur la première demande dans les bourgs et villages. Récemment les paysans d'un village lui ont demandé un traité sur les échéances en matière financière. Pas un jour ne se passe que la poste n'apporte plusieurs lettres sollicitant des secours; beaucoup de personnes se présentent chez lui, à la campagne, et il n'y a de refus pour personne. Comment peut-il, dans ces conditions, avoir des capitaux...

— Et le domaine?...

— Mais jamais Gorky n'a acheté aucun domaine... C'est une fable comme cette autre qu'on répand que Gorky aurait acheté des meubles pour 24.000 roubles.

Cette anecdote a l'origine suivante : A l'exposition des arts appliqués, Gorky s'extasia devant un petit panneau de Somoff, évalué à 150 roubles.

L'auteur, qui se trouva présent, promit de découper ledit panneau et demanda à Gorky la permission de lui en faire cadeau. Dès le lendemain on vit sous le panneau un écriteau : « Acheté par Gorky. » De là la légende. Tout cela est ridicule. Mais voici qui est plus triste. Figurez vous qu'il est l'objet d'une véritable chasse, on veut le supprimer. Le premier attentat eut lieu il y a deux ans, à Nijny-Novgorod. Gorky avait reçu une lettre, par laquelle on le priait de se trouver le soir près d'une falaise sur le Volga. Il s'agissait d'une affaire urgente. Gorky s'y rendit.

A peine arrivé, il voit surgir dans l'obscurité un individu qui dit ; « Vous êtes Gorky... C'est toi qu'il me faut! » et il se jette sur Gorky ; le tranchant d'un couteau brilla, mais heureusement le coup fut amorti par un porte-cigare qui fut troué! Une lutte s'engage, Gorky, qui possède une grande force, parvint à jeter le coquin dans le précipice, ayant reçu cependant des écorchures à la poitrine et aux bras. Depuis cet attentat les amis de Gorky veillent sur lui et le défendent.

§

Agrippa d'Aubigné et la réforme de l'orthographe. — On trouve ce qui suit dans une lettre d'Agrippa d'Aubigné au poète Certon tirée des manuscrits de Bessinges (collection Tronchin, Ms. T. II, f° 178) et publiée par Eug. Reaume et de Caussade au tome Ier de leur édition des *Œuvres complètes* de cet écrivain (Paris, Alph. Lemerre, 1873, in-8°) :

Ces mêmes nouvelles ont voulu être favorisées de l'orthographe nouveau auquel ils sont escrits et imprimez presque partout : ortographe premierement mis fus par Jacques Peltier du Mans, et qui est encores aujourd'huy affecté par plusieurs Doctes, et non sans raison, car si la Langue Françoise s'escrivoit comme elle se prononce, les estrangers qui la veulent apprendre auroyent espargné le tiers de leur labeur. Je dis là dessus que les raisons n'ont point manqué à ceux qui ont voulu, et qui veulent encor establir ce changement en leur langue naturelle. Le seul défault qu'il y a, c'est d'autorité : il y faloit celle d'un Roy savant, ou au moins d'un eccelent Chancelier secondé des meilleurs des Parlements, pour faire escrire les actes publics en cette forme, et aprez quelque temps, deffendre toute impression qui ne fust reglée à cela. Les mesures et l'orthographe demourront en leur ancienneté, comme se fait l'un et l'autre envers les Hebrieus.

§

Constantin Meunier est né le 12 avril 1831. Il est mort à Ixelles-

Bruxelles le 4 avril dernier. Il était officier de l'Ordre de Léopold, de la Légion d'honneur, de l'Ordre des SS. Maurice et Lazare, de la Couronne d'Orange-Nassau, chevalier de la Couronne du Congo, membre de l'Académie royale de Belgique, membre corespondant de l'Institut de France et des Académies de Berlin, Dresde, Munich, Suède et Norwège.

L'Art moderne publie les lignes suivantes, sur les funérailles :

Une foule innombrable et recueillie suivit, vendredi dernier, sous une pluie cinglante et glacée, par les rues silencieuses d'Ixelles, le cortège funèbre de l'illustre statuaire. D'innombrables couronnes recouvraient le corbillard. Parmi elles, celles de l'Administration communale et de la commission du Musée d'Ixelles, de l'Université nouvelle, du Journal *Le Peuple*, de la nouvelle société anversoise *L'Art contemporain*, de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de la Société nationale des Beaux-Arts de Paris, cette dernière, entièrement composée d'orchidées, apportée par MM. Alexandre Charpentier et Charles Cottet, délégués à cet effet par le comité de la Société.

Le Gouvernement était représenté par M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, qui célébra éloquemment, en un discours aussi élevé de pensée que remarquable de forme, l'admirable vie qui vient de s'éteindre. Au nom du Conseil communal d'Ixelles, représenté par la plupart de ses membres, l'échevin des Beaux-Arts, M. Cocq, rappela à son tour les titres de Constantin Meunier à l'unanime renommée qui auréole sa mémoire. D'autres paroles d'adieu furent dites par M. de Vriendt au nom de l'Académie de Berlin, par le secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, par M. Paul Hymans, président du Cercle artistique de Bruxelles, et par M. Henri Stacquet, président de la Société des Aquarellistes.

Le deuil était conduit par M. Charles Jacques, gendre de Constantin Meunier, par ses neveux Emile Meunier, Henry Meunier et Camille Lemonnier.

§

Un monument à la mémoire de Gabriel Tarde sera élevé par souscription publique à Sarlat, son pays d'origine. Il s'est constitué à cet effet deux comités, l'un à Paris, l'autre en Dordogne.

Comité parisien : Président : M. Levasseur, de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Vice-Présidents : MM. de Foville, de l'Institut ; Th. Ribot, de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*. — Secrétaires : MM. Darlu, inspecteur général de l'Enseignement secondaire ; Espinas, professeur à la Sorbonne ; Fernand Faure, professeur à la Faculté de droit de Paris ; Dr Lacassagne, professeur à la Faculté de médecine de Lyon. — Trésorier : M. Félix Alcan, éditeur.

Comité de la Dordogne : Président : M. Sarrazin, député et maire de Sarlat. — Vice-Présidents : MM. Cheyron, adjoint au maire ; Bourgès et Carles, avocats ; Queille, architecte. — Secrétaire : M. Payeur, professeur de philosophie à Sarlat. — Trésorier : M. Playoult, banquier.

§

Le Centenaire de Schiller en Suisse. — Le Conseil National et le Conseil des Etats ont donné leur plein consentement à la proposition faite par le Conseil Fédéral d'une participation de 50.000 francs à la « Fondation Schiller », œuvre du cercle de lecture « Hottingen-Zurich » en faveur des écrivains nécessiteux. — En outre, des exemplaires du *Guillaume Tell* de Schiller seront distribués à la jeunesse des écoles au jour anniversaire de la mort du poète.

§

Mistral et Nietzsche. — *Prouvènço!* l'organe de la cause félibre, qui paraît à Avignon depuis le commencement de l'année, publie en tête de son numéro du 7 avril un poème de Frédéric Nietzsche traduit en prose par Frédéric Mistral. La pièce est la dernière des *Chants du Prince* « *Vogelfrei* », qui servent d'appendice au *Gai Savoir*. Mistral suit mot pour mot la traduction française que nous avons donnée aux Editions du *Mercure de France*.

Voici la première strophe de ce « *cansoun dansarello* », qui s'intitule *Pèr lou Mistrau :*

Vènt Maïstrau, cassaire de nivo, tuaire de malancounié, escoubaire dóu cèu, tu que brames, oh ! que iéu t'ame ! Sian-ti pas tóuti dous, nous-autre, li primadié d'uno memo ourigino, eternamen astra pèr lou meme destin !

§

Une Conférence sur Vincent Van Gogh a été faite par M. Ad. van Bever, le 8 avril, au Salon des Indépendants, devant l'œuvre même du peintre. Un public nombreux fut ainsi initié à la pensée, à la technique, d'un des plus grands artistes d'hier — d'aujourd'hui. Pendant que le conférencier parlait des « métaux en fusion » que Van Gogh répandit sur ses toiles, le soleil, collaborateur imprevu, enflammait de ses derniers rayons le tableau des peupliers, au ciel imbriqué de nuages cuivrés et violets, et c'était la démonstration, matérielle, évidente, qui s'ajoutait à la parole pour la corroborer.

§

Antiquités romaines en Transylvanie. — Ces jours derniers, à Torda, en Transylvanie (Hongrie), des ouvriers terrassiers, en travaillant à l'édification d'une école dans cette ville, ont découvert un tombeau datant du temps des Romains. C'est une sorte de mausolée de forme très curieuse. Les proportions en sont petites, probablement parce qu'on y avait déposé les cendres d'un enfant, mais le mode de construction révèle un art très fin.

Ce mausolée était enfoui dans le sol à une profondeur de deux mètres et demi environ, sous une voûte de briques. La pierre funéraire, portant une inscription latine, était, et est demeurée intacte. Mais l'urne qui se trouvait dans le tombeau a été, malheureusement, brisée d'un coup de pioche.

On ne saurait imaginer la quantité d'objets antiques que dans les pays autrefois daces et occupés par les légions romaines, les coups de pioche enlèvent tous les ans à la science archéologique.

§

Les monuments italiens en danger. — La commission ministérielle italienne, présidée par l'architecte Camille Boïto, frère du grand musicien, a décidé de demander à son gouvernement la démolition immédiate du clocher historique de San Siro, à Gênes, pour éviter un désastre imminent, rappelant celui qui frappa le clocher de Saint-Marc, à Venise.

Une autre relation officielle italienne (relation Manfredi-Marangoni) signale le danger qui menace la merveilleuse basilique de Saint-Marc. Toutes les ressources de la science seront utilisées pour épargner un nouveau deuil à la divine Venise.

§

L'Assemblée générale des Sociétaires du Salon d'automne a procédé au renouvellement de son Comité.

Ont été élus : MM. Aman-Jean, Desvallières, Mlle Dufau, MM. Lopisgich, Rouault, Abel Truchet, du Gardier, Renoir, Guérin, Laprade, Matisse, d'Espagnat, Piot, Guirand de Scévola, Guillaumin, Maufra, Baignières, Piot, Chigot, Le Beau ; — M. Fix-Masseau, Mme A. Besnard, MM. Berthoud, Badin, Roche, Charpentier, Mlle Claudel, M. C. Lefèvre ; — MM. Tronchet, Plumet, H. Sauvage ; — MM. Hamm, Herscher, Rivaud ; — MM. Manuel Robbe, L. Legrand, Perrichon ; — Mlle Bermond, MM. Dethomas, J. Villon ; — MM. Frantz-Jourdain, H. Marcel, Gallimard, Sarradin, Roger Marx, Saincère, Vauxcelles, Blot, Duret, Georges Viau ; — M. Gropeano, délégué étranger.

Le Bureau pour 1905 a été ainsi constitué : MM. Frantz-Jourdain, Pésident ; G. Desvallières, C. Lefèvre et Plumet, Vice-Présidents ; Lopisgich, Secrétaire général ; Abel Truchet, Trésorier.

Présidents de sections : MM. Guillaumin (Peinture) ; Fix-Masseau (Sculpture) ; Rivaud (Art décoratif) ; Dethomas (Dessin) ; Manuel Robbe (Gravure) ; Tronchet (Architecture).

§

Un Epilogue. — La 9e chambre a rendu son jugement dans le procès intenté par M. Randon (Jehan Rictus) à M. Pochon, en littérature Fernand Kolney, rédacteur au ministère du Commerce et beau-frère de Laurent Tailhade, et à M. Albin Michel, éditeur. L'auteur du *Salon de Mme Truphot* est condamné à 200 francs d'amende, l'éditeur à 100 francs, et tous deux solidairement à 1.000 francs de dommages-intérêts. Le tribunal a en outre ordonné la suppression des passages incriminés et autorisé trois insertions du jugement.

§

Une bonne fortune. — Le secrétaire communal de Heyst (en Belgique), M. L. du Bois, vient de faire une acquisition artistique dans les conditions les plus avantageuses. Comme il traversait la place de la Commune, sur laquelle on procédait à une vente par autorité de justice, il remarqua deux petits tableaux dédaignés de tous les assistants. Ces tableaux lui plurent, et il n'eut pas de peine à s'en rendre acquéreur. Il déboursa la somme de cinquante centimes. Or il vient d'être prouvé, sans contestation, que ces deux toiles, qui représentent un vieillard et une vieille femme, sont signées Félicien Rops.

§

L'Archithéâtre de M. d'Annunzio. — Il paraît que l'« Arciteatro » que Gabriel d'Annunzio pensait élever à Albano, aux portes de Rome, sera construit à Castel Gandolfo, toujours sur les collines du Latinum. Selon le

Popolo Romano, les travaux seraient commencés. A l'extérieur, il y aura un mur en forme d'hémicycle, d'où partira le vestibule semblable à celui de l'antique théâtre de Marcel. Seules les arcades seront différentes, plus élancées, avec les colonnes de style corynthien. La scène sera entièrement construite en pierre, comme celle du théâtre grec de Taormine, en Sicile. Pour assurer une bonne acoustique, on apportera aux dispositions de ce théâtre les mêmes soins qu'au théâtre olympien de Vicenza.

§

« **Si Dieu n'existait pas...** » Dans *le Figaro* du 3 avril, au cours d'un article sur la « Séparation de l'Eglise et de l'Etat », M. de Mun attribue à Robespierre le mot : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » C'est un vers de Voltaire, et qui se trouve dans l'épître *A l'auteur du livre des Trois Imposteurs* (1769) :

> Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
> Pouvaient cesser jamais de le manifester,
> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

§

Une découverte de la science contemporaine est due à M. Abel Lefranc, l'heureux vainqueur de M. Brunetière, et chartiste précis. On peut, en effet, lire à la ligne 17 de la page 220 du *Livre d'or de Sainte-Beuve publié à l'occasion du centenaire de sa naissance*, que M. Gaston Boissier a fait au Collège de France deux cours sur « la *Pharsale* de Lucrèce ».

§

Publications « du Mercure de France » :

LES FRISSONNANTES, contes, par Robert Scheffer, 3.50.

LACLOS, 1741-1803, *d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos*, par Fernand Caussy, 3.50.

Mme FORNOUL ET SES HÉRITIERS, roman, par Lucien Rolmer, 2 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.